
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7278


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

TOME PREMIER





LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME PREMIER

MOIS DE JANVIER



BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1872 · 3

PROTESTATION DES AUTEURS

Les auteurs de cet ouvrage déclarent se soumettre en tout aux décrets de notre saint Père le pape Urbain VIII, en date du 13 mars 1625, du 5 juin 1631, du 5 juillet 1634, concernant la béatification et la canonisation des saints.

Ils professent qu'il n'appartient qu'au Saint-Siége de proposer des *saints* et des *bienheureux* à la vénération des fidèles.

Si donc il leur est arrivé d'appeler saints ou bienheureux ceux que le Saint-Siége n'a pas encore déclaré tels, ce n'a été que par forme de compliment, comme lorsque l'on dit d'un homme de bien que c'est un saint homme.

Il en est de même des miracles : les auteurs ne demandent pas pour tous ceux qu'ils rapportent la croyance qui est due à ceux que l'Eglise a juridiquement déclarés véritables, mais seulement celle que l'on accorde à des points d'histoire racontés par des témoins irréprochables.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Nous ne pouvons mieux faire connaître cet ouvrage qu'en reproduisant les pièces suivantes :

LETTRE DE L'UN DES AUTEURS

AU MINISTRE GÉNÉRAL DE TOUT L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Au révérendissime Père Supérieur général de tout l'Ordre de Saint-François, à Rome.

« Père Révérendissime,

« Je suis en relation intime avec plusieurs Pères Récollets. L'un d'eux, supérieur instruit et distingué, m'a suggéré un dessein que les autres ont approuvé avec un vif applaudissement, et que j'ose, pour ce motif, soumettre à votre appréciation.

« J'ai restauré et continué une Vie des Saints, qui avait pour premiers auteurs les RR. PP. Simon Martin et François Giry, minimes (XVIIe siècle). Cet ouvrage a obtenu un succès considérable. Ainsi encouragé à continuer ce genre de publications, et à travailler par là au bien des âmes, j'ai résolu, à l'instigation d'un de vos Pères, de publier une VIE DES SAINTS de l'Ordre des Mineurs, d'après un excellent ouvrage écrit en flamand (12 vol. in-8o), que je me contenterais de traduire librement, en y apportant les modifications et augmentations propres à l'améliorer, et en revêtant cette histoire d'un style plus aisé, plus agréable que celui d'une traduction servile. La réalisation de ce projet vous semblera d'autant plus facile que mon frère, M. Louis Guérin, est imprimeur-éditeur. Cette circonstance me permettra d'éditer la VIE DES SAINTS de votre Ordre avec beaucoup de soins typographiques. Après cet ouvrage, si, comme je n'en doute pas, il était bien accueilli, nous pourrions en publier d'autres relatifs à votre Ordre, par exemple vos *Annales par Wadding* (soit en latin, soit en français, soit en français-latin). De telles publications contribueraient puissamment à entretenir l'esprit de saint François et de ses plus illustres enfants dans sa noble et nombreuse famille, à la mettre en relief, à la faire de plus en plus connaître, à l'étendre, à édifier le Tiers Ordre ; serviraient de lien de ralliement entre ses diverses fractions, montreraient comment toutes ses branches se rattachent au même tronc.

« Pour obtenir de si nombreux résultats, je sollicite de votre bonté, Père Révérendissime, que vous vouliez bien me favoriser d'une lettre recommandant cette publication à tous les membres, très-nombreux, de votre Ordre, tant hommes que femmes, tant réguliers que séculiers.

« Je suis d'avance avec un profond respect, Père Révérendissime, votre très-humble et reconnaissant serviteur ».

P. GUÉRIN, prêtre,
ancien professeur de philosophie.

RÉPONSE DU GÉNÉRAL.

« Monsieur,

« C'est avec une grande satisfaction que j'ai appris que, d'après l'insinuation de nos Pères Récollets, vous avez formé le dessein de composer une *Vie des Saints de l'Ordre de Saint-François*, d'après un excellent ouvrage publié en flamand. Cette publication, faite en langue française, avec des améliorations, tant pour la partie historique que littéraire, que vous vous proposez d'y apporter, ne manquera pas d'avoir un grand succès, vu l'enthousiasme vraiment admirable qui partout s'est éveillé envers le Patriarche des Frères Mineurs et les Saints de son Ordre.

« De tout notre cœur nous bénissons votre entreprise, et par la présente, que vous pouvez rendre publique si vous le jugez à propos, nous recommandons votre publication à tous les Franciscains, Observants, Réformés, Récollets et Alcantarins soumis à notre juridiction, ainsi qu'aux religieuses de Sainte-Claire, et aux membres innombrables du Tiers Ordre qui est établi dans toutes les parties du monde catholique.

« Après cela vous pourrez entreprendre la publication d'autres ouvrages de l'Ordre, très-importants, tels que les *Annales de Wadding*, et l'histoire des *Missions Franciscaines*, par le P. de Gubernatis. Le premier volume de cet ouvrage (in-folio), édité en 1689, est devenu très-rare et très-recherché ; l'autre, encore inédit, a été retrouvé il y a quelques années par le R. P. Marcellin de Civezza, historiographe de nos missions, avec lequel vous pourriez vous mettre en relation, et qui vous aidera de tout son possible pour assurer le succès de cette entreprise.

« Dans le cas où vous aurez besoin de renseignements pour la composition et le débit des *Vies des Saints*, vous pouvez vous entendre avec nos Pères Récollets de la Belgique, qui s'estimeront heureux de pouvoir concourir à cette utile publication.

« Agréez, Monsieur, l'expression de ma gratitude que je vous présente au nom de tout l'Ordre que je gouverne, et avec les sentiments de la plus haute estime j'ai l'honneur de me dire

« Votre très-humble serviteur ».

J. RAPHAEL,

Ministre général des Mineurs.

Rome, couvent d'Aracœli, 12 mars 1866.

RÉPONSE DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE MINISTRE GÉNÉRAL
DES FF. MINEURS CAPUCINS.

« Monseigneur;

« J'ai reçu votre lettre du 15 septembre, et lu le prospectus de l'ouvrage que vous vous proposez de publier sous ce titre : *Le Palmier Séraphique.* J'approuve votre projet, Monseigneur, et je vous en félicite.

« Comme, d'après votre lettre et votre prospectus, vous auriez le dessein d'insérer dans cet ouvrage les vies des Saints de l'Ordre Capucin, qui est le nôtre, je vous en remercie, Monseigneur, et je recommande votre ouvrage à tous les religieux de notre Ordre, ainsi qu'à tous les tertiaires qui nous appartiennent.

« Dans l'espoir que l'ouvrage que vous allez publier obtiendra un heureux succès et contribuera au salut des âmes,

« J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre serviteur dévoué ».

F. NICOLAS,
Ministre général des Frères Capucins.

Rome, couvent de l'Immaculée-Conception, 23 octobre 1868.

Comme nous l'avons déjà dit, les trois pièces qu'on vient de lire exposent suffisamment l'importance de l'ouvrage que nous publions et le bien qu'il est appelé à produire : ce bien, c'est l'édification et le progrès spirituel des personnes pieuses; car la piété s'exhale excellemment à chaque mot de la vie séraphique de saint François, de saint Bonaventure et de tous les Saints du même Ordre. Quant aux personnes qui ont le bonheur d'être membres de cette auguste famille, elles s'empresseront, non-seulement d'acquérir pour elles-mêmes ce recueil, qui est comme leur patrimoine spirituel, leurs titres, mais encore de le propager, de le répandre dans le cercle de leur influence, certaines que ces vies, non résumées avec sécheresse et aridité, mais savamment et onctueusement développées, seront lues par les fidèles avec autant de charme que de profit. En répandre des exemplaires autour de soi, c'est sans contredit conquérir à Jésus-Christ

beaucoup d'âmes. (Il est permis de parler ainsi, car la Providence se sert de tels moyens ; saint Ignace, cause de tant de conversions, ne s'est pas lui-même converti autrement.)

La langue française est la seule qui vulgarise les idées ; aussi est-ce dans les pays flamands, possesseurs d'un pareil recueil en langue flamande, que nous avons été le plus vivement encouragés à publier cette édition française, lorsque nous nous sommes adressés aux principaux monastères franciscains pour avoir leur adhésion.

L'auteur flamand d'après lequel nous avons composé cet ouvrage est le P. Fremaut. Il s'est arrêté en 1634. Nous nous sommes efforcés de le traduire librement, sans rien retrancher à la naïveté charmante de son récit, de le rectifier, de le compléter, de le continuer jusqu'à notre temps, en enrichissant cet ouvrage de la vie des Saints canonisés depuis, et de celle de tous les membres de l'Ordre morts en odeur de sainteté.

A partir de l'époque où la famille de saint François se partage en plusieurs Ordres, le P. Fremaut ne s'occupe plus que de l'Ordre des *Récollets*. Nous avons donc dû chercher ailleurs la vie des Saints, bienheureux et vénérables de l'Ordre des *Capucins* ; nous avons consulté les principales maisons de cet Ordre ; elles nous ont conseillé, comme étant le meilleur sur cette matière, l'ouvrage allemand intitulé : « Vies des Saints, des Bienheureux, des Vénérables, de l'Ordre des Capucins, par le P. Pierre Lechner, bénédictin, prieur de l'abbaye de Scheyern (Munich, 1863) ». Nous avons suivi cet auteur pour l'hagiographie de l'Ordre des Capucins.

Rien non plus ne sera négligé pour que la partie matérielle soit digne de l'œuvre. Nous prions instamment les personnes qui remarqueraient dans cet ouvrage des omissions ou des inexactitudes de nous les signaler, afin que nous puissions les réparer au moyen de suppléments.

P. GUÉRIN, Editeur.

VIE DU PÈRE BÉNIGNE FREMAUT

L'auteur du *Palmier Séraphique*, le Père Bénigne Fremaut, naquit en Flandre vers le milieu du XVIIe siècle. Ses parents, pieux et craignant Dieu, mirent tous leurs soins à lui donner une éducation chrétienne, et ils eurent le bonheur de voir le succès couronner leurs efforts. Bénigne grandit en sagesse et en vertus, et plus tard, devenu homme, il résolut de quitter le monde pour se consacrer à Dieu, et il demanda l'habit de Saint-François. Au couvent, il donna l'exemple de toutes les vertus, et montra une soumission sans égale aux plus petites prescriptions de la règle. En même temps il se livrait à l'étude avec ardeur, résolu qu'il était à se consacrer tout entier, corps et âme, au bien du prochain.

En 1680, vers l'âge de trente ans, il fut nommé confesseur et prédicateur, puis presque aussitôt envoyé en Italie. Le général de l'Ordre, Joseph-Ximénès Samaniego, voulait réformer les couvents du royaume de Naples, où la discipline s'était un peu relâchée, et il choisissait dans toutes les provinces de l'Europe, pour cette œuvre importante, les plus pieux et les plus parfaits religieux; c'est ainsi que Bénigne Fremaut fut appelé à Naples, le 20 juin 1680. Il lui en coûta de quitter la Flandre qu'il aimait, et ses parents déjà vieux, et sur le seuil du tombeau. Il obéit néanmoins sans murmurer, et se rendit au poste qui lui était assigné. Cinq mois plus tard, il écrivit au provincial de Flandre une lettre où, tout en regrettant de n'avoir pu assister à ses derniers

moments son père qui venait de mourir, il se félicitait d'être utile à ses frères et de se perfectionner lui-même : « *Nunquam pœnitebit itineris suscepti, quia habeo quod* « *desideravi, occasionem scilicet in quiete animæ et soli-* « *tudine procul ab omni strepitu mundano, reformandi* « *meipsum*. Jamais je ne regretterai d'être entré dans « cette voie où j'ai enfin trouvé ce que je cherchais « depuis longtemps, l'occasion de me réformer moi- « même dans le repos de l'âme et de la solitude, loin de « tous les bruits du monde ».

On ne connaît pas au juste le moment où il revint en Flandre, et les Annales de cette province ne nous donnent sur sa vie que fort peu de renseignements. On sait seulement que ses supérieurs eurent toujours de lui la plus grande estime, et qu'ils le désignèrent à diverses reprises pour être maître des novices ou confesseur dans des couvents de religieuses. Enfin il fut longtemps l'annaliste de la province de Saint-Joseph. Il mourut dans un âge très-avancé, à Gand, en 1724.

C'est pendant un séjour de quelques mois à Rome qu'il conçut l'idée et le plan du *Palmier Séraphique*. Il se mit à l'œuvre dès son arrivée à Naples, soutenu par les encouragements et les conseils du vénérable Père Harold, qui, lui aussi, avait écrit des vies de saints et de bienheureux. Il parcourut presque toutes les provinces de l'Ordre pour rechercher des documents et des matériaux, et à force de travail et de persévérance, il éleva aux personnages célèbres de l'Ordre Séraphique un magnifique monument. Puisse l'abrégé que nous donnons de son livre faire quelque bien dans le monde, et jeter dans les âmes de bonnes semences !

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE JANVIER

—

LE B. FRANÇOIS DE SPOLÈTE

MARTYR

1288. — Pape : Honoré IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Départ de François pour l'Orient. — Ses prédications. — Son courage dans les souffrances. — Sa mort.

François naquit à Spolète, en Italie, et reçut l'habit en Fulginie. La force de sa vocation, son désir d'être aussi parfait que possible, son obéissance à la règle le signalèrent à ses supérieurs qui l'envoyèrent en Egypte, pour y prêcher la vérité aux Maures.

La ville de Damiette fut le théâtre de son zèle et de ses luttes. Il eut avec les infidèles des discussions publiques sur les mystères de notre sainte religion, dont il leur exposa les vérités avec une parole claire et éloquente. Il ne lui fut pas difficile de les confondre; mais, loin de les amener à abjurer leurs erreurs, il ne fit qu'exciter leur colère. Comme ils lui demandaient un jour ce qu'il pensait de la loi de Mahomet : « C'est « mensonge et folie », leur répondit-il; « il faut la

« réprouver avec tous ceux qui la pratiquent ». Exaspérés, les Maures résolurent de le faire périr ; ils l'entraînèrent devant leur chef, en l'appelant contempteur de leur loi et calomniateur de leur prophète. Jeté en prison, il fut mis dans l'alternative d'abjurer sa foi ou de mourir. Mais le courageux martyr, même au milieu des tortures, parlait de la joie éternelle qui lui était réservée, et des souffrances sans fin qui les attendaient, eux et leur Mahomet. — Alors un des Maures, furieux, le frappa si rudement de son épée, qu'il lui fendit la tête et les épaules. Le bienheureux martyr, en recevant le coup fatal, invoqua le nom du Seigneur, et sa belle âme alla chercher dans le ciel la récompense de sa foi et de son courage. (1288.)

(JACOBILLE.)

JEAN PARENT

TROISIÈME GÉNÉRAL DE L'ORDRE

1250. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Jean. — Son voyage en Espagne et couvents qu'il y fonde. — En 1230, il devient supérieur général de l'Ordre. — Son influence et son activité. — Miracles qu'il accomplit. — Il donne sa demission et se retire en Corse.

En 1211, le bienheureux Père François parcourait l'Italie, prêchant la pénitence, et par ses sermons comme par l'exemple de sa vie austère ramenait les âmes à la foi. A Florence, en particulier, beaucoup d'hommes distingués voulurent prendre l'habit de ses mains. De ce

nombre était Jean Parent, professeur de droit, d'une science profonde et d'une grande éloquence. Un miracle de la grâce en fit un chrétien et un saint. Un beau jour, il abandonne sa chaire, ses auditeurs et Florence, donne tout son bien aux pauvres et prend l'habit en même temps que son fils.

On ne tarda pas à voir que sa vocation lui venait vraiment de Dieu. Il menait une vie austère, priait et pleurait sans cesse : on l'avait surnommé le *Maître des larmes*. Le bienheureux François eut bientôt reconnu toutes les vertus de ce fervent disciple, en vain recouvertes du voile d'une grande humilité. Aussi, en 1219, l'envoyait-il en Espagne avec dix religieux, pour y travailler au bien des âmes. Jean était nommé premier provincial et commissaire de tous les couvents qui pourraient être fondés. Il se rendit en Espagne pieds nus, et si vite qu'on eût dit qu'il avait des ailes. A Saragosse, capitale du royaume d'Aragon, l'évêque, son chapitre et les magistrats de la ville le reçurent, lui et ses compagnons, avec beaucoup de respect et d'égards. Ils se réunirent en assemblée générale, pour connaître de lui les motifs de son voyage. « Dieu », dit Jean, « qui n'oublie jamais son Eglise, a « suscité un saint nommé François pour montrer au « monde la voie du salut, et éveiller les hommes à la « pénitence. Riche et d'une noble famille, il s'est fait « humble et pauvre à l'exemple de notre divin Maître. « Aujourd'hui, après treize ans de prédication, il compte « ses imitateurs par milliers. Les papes Innocent III et « Honorius III, avec leurs cardinaux, ont approuvé sa « règle et lui ont octroyé de grands priviléges. Beau- « coup de nos frères parcourent l'Allemagne, la France

« et d'autres pays; pour nous, le bienheureux François « nous a envoyés ici, en Espagne, avec mission d'ins- « truire les hommes, de convertir les pécheurs et de « les ramener à Dieu. Si notre genre de vie vous con- « vient, si notre séjour ici ne vous est pas désagréable, « indiquez-nous un endroit où nous puissions nous éta- « blir et accomplir les ordres de nos supérieurs ».

Jean leur donna ensuite lecture des lettres de recommandation du pape et des cardinaux, et leur montra, sur leur demande, d'autres lettres, adressées par le bienheureux François aux évêques et aux gouverneurs de province : les frères portaient toujours ces lettres avec eux quand ils allaient dans de nouveaux pays, prêcher ou établir des couvents. A la suite de cette lecture, l'évêque et tous les assistants, émus et pris d'affection pour le bienheureux François et son commissaire, donnèrent aussitôt à ce dernier quelques vieilles masures en dehors de la ville. Jean et ses religieux y restèrent deux ou trois ans, édifiant le peuple par leur parole comme par l'exemple de leurs vertus. Puis ils parcoururent le reste de l'Espagne, où, en quelques années, ils popularisèrent l'Ordre Séraphique. Jean eut bientôt autour de lui plus de cent religieux; avec leur aide, il put ramener à la vraie foi un certain nombre d'hérétiques albigeois, et convertir des Sarrasins et des Maures, maîtres encore, à cette époque, d'une grande partie de l'Espagne.

En 1230, Jean fut nommé supérieur général de l'Ordre. Le bienheureux Antoine croit qu'il a été le successeur immédiat du bienheureux François; mais Wadding, le célèbre historien de l'Ordre, qui a écrit avant Antoine,

nous apprend que, en 1227, frère Elie, de grand-vicaire qu'il était, fut élu supérieur général de l'Ordre; puis, accusé d'abus auprès du pape Grégoire IX par le bienheureux Antoine de Padoue, il fut, d'un commun accord, remplacé par Jean Parent, alors provincial d'Espagne, et qui n'est ainsi que le troisième général de l'Ordre.

Confirmé aussitôt dans sa nouvelle dignité par le pape, Jean proposa dans une grande assemblée quelques réformes importantes : le très-saint Sacrement sera enfermé dans un coffre d'argent; les prêtres, durant leur année de noviciat, ne pourront entendre aucune confession, ceux mêmes qui auront prononcé leurs vœux ne pourront confesser qu'avec la permission du général ou du provincial.

Jean gouverna l'Ordre avec sagesse. Il fut, au dire du bienheureux Antoine, digne en tous points de son nom de père (*Parens*, père). Ni trop sévère, ni trop indulgent, il n'avait aussi qu'une justice pour tous, et il ne ménageait pas même son propre fils, lorsqu'il était en faute. Il n'était dur que pour lui-même. Son vœu le plus ardent, son souci le plus cher était que tous les religieux se soumissent à la règle, dans sa simplicité et sa force primitive. Lui-même leur donnait l'exemple : il visita nu-pieds tous les cloîtres de l'Ordre. Il éprouva, dans le début, quelques difficultés : certains points de la règle étaient obscurs, et les frères demandaient des éclaircissements ou des modifications. Une bulle donnée à Anagni par le pape, sur la prière de Jean Parent, le 27 septembre 1230, satisfit à ces réclamations.

En 1233, Jean visita les couvents d'Espagne, où il avait

été longtemps provincial. Il réunit une assemblée générale dans la ville de Soria ; ce fut l'occasion d'un miracle. Une grande sécheresse désolait le pays ; à la demande des habitants, Jean et les Pères se mirent en prières, et aussitôt il tomba de la pluie en si grande abondance que les fruits, qui paraissaient desséchés et morts, reprirent vie, et plus tard donnèrent une riche récolte.

Le bienheureux Jean, après cette tournée dans les provinces, revint en Italie; il accompagna le pape à Pérouse et assista à la béatification de la bienheureuse Elisabeth, princesse de Hongrie. La même année, le peuple de Rome se révolta contre le pape. Grégoire IX, qui avait quitté la ville, chargea le bienheureux Jean de la difficile mission de lui ramener les esprits égarés. Mais les prières, les reproches, les menaces, ne firent rien sur ces cœurs endurcis. Il lui fallut quitter Rome, en appelant sur ses habitants la punition du ciel. Elle ne se fit pas attendre : une inondation du Tibre, la famine et la peste. Les Romains alors se souvinrent des paroles du bienheureux Jean, et virent dans ce désastre général les effets de la colère de Dieu. Ils envoyèrent une ambassade à Pérouse, pour supplier le pape de pardonner et de revenir : Grégoire IX pardonna et revint.

A la même époque, Jean eut encore le bonheur de délivrer un malheureux que le démon tenait en sa puissance. Il le convertit par ses seules prières, et en quelque sorte malgré lui ; il l'amena à son couvent, en fit un frère lai au bout de quelques mois, reçut ses vœux, et enfin le vit mourir en état de sainteté.

En 1237, Jean réunit une dernière fois tous les Pères, pour leur donner sa démission de général de l'Ordre. Il

l'avait dirigé pendant six ans avec la plus grande sagesse. Mais son humilité était telle qu'il se trouvait indigne de cet honneur. Beaucoup de religieux voulaient le réélire, il refusa avec fermeté. Son successeur fut le frère Elie, celui-là même qu'il avait remplacé.

Jean, redevenu simple frère, se rendit en Corse où déjà il avait été envoyé par le bienheureux François. L'état de l'île était misérable, les habitants presque sauvages. L'hérésie y avait répandu son venin, et le peu de chrétiens qui restait encore, oubliait la sainteté de la religion. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter le zèle de Jean, qui d'ailleurs fut couronné de succès. Au bout de quelque temps il avait formé un clergé de mœurs pures et d'une foi sincère; des couvents s'élevaient et se remplissaient de vertueux et saints religieux ; la règle de saint François était suivie dans toute sa simplicité et toute sa force. En même temps les mœurs des Corses devenaient plus douces; ils retournaient à la piété et à la fidèle observance des préceptes de la religion.

Mais tous ces triomphes remportés sur les ennemis de la foi, qu'il battait encore dans la discussion, avec les armes du raisonnement, excitèrent parmi les hérétiques de sourdes colères contre le bienheureux Jean. A mesure qu'un plus grand nombre d'entre eux rentraient au giron de la sainte Eglise, ceux qui restaient s'enfonçaient avec plus de force dans leur erreur, et Jean eut fort à souffrir de leurs tracasseries. Il mourut en 1250.

FRÈRE DOMINIQUE

DU TIERS ORDRE

1643. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Obscure origine de Dominique. — Ses pèlerinages. — Sa vie austère. — Ses vertus chrétiennes et religieuses. — Son dévouement aux pauvres. — Sa mort. — Ses funérailles.

Dominique naquit en Portugal, de parents pauvres. Dans sa première jeunesse il garda les troupeaux. Le récit qu'on faisait des vertus d'Isabelle de la Croix, alors très-célèbre en Portugal et en Espagne, le décida à se consacrer, comme elle, tout entier à Dieu et aux pauvres.

Couvert d'un vêtement de lin, une grande croix sur les épaules, il commença par aller, nu-pieds, faire une visite au tombeau du bienheureux Jacob et à d'autres lieux saints. Il passa quelques jours à Xérès, où il eut de longs entretiens avec Isabelle de la Croix, et reprit bientôt après le cours de ses pèlerinages. Ce qu'il eut à supporter est incroyable ; souvent il fut plusieurs jours sans manger. Ses vêtements étranges, la croix qu'il portait sur les épaules le rendaient suspect à quelques-uns, ridicule pour la plupart. Cependant il trouvait encore le moyen d'adoucir les souffrances des malheureux. Le prix de quelques travaux qu'il faisait dans les campagnes, le produit de quelques aumônes lui servait à donner aux pauvres et aux malades du pain et des vêtements. A Xérès, où il revint bientôt pour prendre conseil d'Isabelle

de la Croix, il passait son temps à visiter les hôpitaux et les cabanes des indigents, à quêter pour les misérables, à prier pour le soulagement des âmes du purgatoire et le salut des pécheurs. Rien ne le rebuta, ni les railleries, ni même les mauvais traitements ; il était soutenu dans ce chemin difficile par la pensée que le divin Maître, en montant au Calvaire, avait supporté bien plus encore.

C'est alors que, d'après les conseils d'Isabelle, Dominique résolut de se consacrer tout entier à Dieu. Après deux ans de noviciat chez les Frères Mineurs de la province de Gabriel de Loriana, il prononça ses vœux en 1675. Dès ce moment, il fit à Dieu et à ses supérieurs l'offrande de lui-même. Sa piété devint plus ardente ; il s'imposa, s'il était possible, des mortifications plus grandes encore qu'autrefois : du pain et de l'eau pour toute nourriture, une robe de crin pour tout vêtement, une grosse chaîne pour ceinture, pour cellule la chapelle du couvent ou un tronc d'arbre creux, la terre nue pour lit. Il gardait sa pureté virginale en veillant continuellement sur ses pensées ; les yeux toujours baissés, surtout en présence des femmes, à qui il n'adressait la parole que quand il y était forcé. Quand il était en tournée dans les villages voisins pour quêter ou pour porter des aumônes, il passait ses nuits en prières dans une église ou dans une chapelle, à genoux les bras ouverts, ou étendu sur une croix. Les marques de respect qu'on lui donnait, il les reportait à Dieu, et pour se souvenir de son humilité, il se couchait à terre et priait qu'on lui marchât sur le corps : « Je dois être foulé « aux pieds », disait-il, « et non pas honoré ».

Au milieu de si grandes mortifications, Dieu le fortifiait souvent par des consolations célestes : il avait des entretiens mystiques et de sublimes contemplations qui le remplissaient d'une joie ineffable. Les jours de fête de notre Rédempteur, de la Mère de Dieu et des saints, étaient pour lui des jours de bonheur ; en ces jours-là il se sentait plus près de Dieu.

L'amour de frère Dominique pour le prochain puisa de nouvelles forces dans son amour pour Dieu. A plusieurs reprises il donna aux pauvres son chapeau et son manteau. Réprimandé par le prieur du couvent, il lui demanda et obtint la permission de quêter pour venir en aide à ses pauvres sans faire de tort à la communauté. Tous les jours il priait pour les âmes du purgatoire et communiait à leur intention. Il recommandait à ceux qui entendaient la messe, de dire pour elles au moins un Pater et un Ave.

A cet homme de bien, qui faisait aux malheureux l'aumône de sa vie, Dieu fit l'aumône d'un miracle. Le bâton de voyage dont le saint religieux s'était servi tant de fois, planté dans la cour du couvent, poussa des racines et devint un bel olivier qui longtemps fit le plaisir des bons frères.

Dominique ne devait pas mourir à son couvent. Dans un voyage qu'il fit à Ergurgela, il fut tout à coup pris d'une telle enflure à la gorge, qu'à peine il pouvait respirer. Il dut céder à la violence du mal et se coucher ; mais il refusa un lit, car son Sauveur, disait-il, était mort sur la croix. Le curé de l'endroit lui donna l'Extrême-Onction. Il supporta les souffrances physiques, l'absence de ses frères et la privation de la sainte Communion

avec beaucoup de douceur ; fortifié qu'il était par l'invocation de Jésus et de Marie. Il mourut le 1er janvier 1643.

On vint en foule visiter son corps, et on se disputa l'honneur de payer les frais de sa sépulture. Un prêtre eut la préférence ; il lui fit faire un cercueil magnifique, et l'exposa chez lui un jour et une nuit. Le lendemain le clergé de la ville vint le chercher en procession, et l'ensevelit dans l'église. Une grande foule de peuple, qui l'invoquait comme un saint, était accourue de toutes parts pour assister à la cérémonie.

(Extrait des *Archives de la province de Gabriel de Loriana.*)

MARIANUS DE LUGO

FRÈRE LAI

1495. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Miracle qui décide de la vocation de Marianus. — Son entrée dans l'Ordre. — Ses extases. — Ses luttes contre le démon. — Sa dévotion à Marie-Madeleine. — Sa mort.

Marianus était de Lugo, un bourg de la campagne romaine. Devenu veuf à la suite d'un premier mariage, il résista aux sollicitations de ses parents qui le pressaient de se remarier, et résolut au contraire de renoncer au monde. Sous prétexte d'un voyage à Rome, il quitta sa famille. Entré dans une auberge au pied du mont Alverno, il entendit tout à coup une voix lui promettre qu'il trouverait le bonheur sur cette montagne. Il y avait

là un cloître habité par des Frères Franciscains; il y entra, décidé à s'y fixer pour toujours.

Il fut bientôt estimé par ses supérieurs, qui le reçurent au nombre des frères lais. Il paya leur affection par un dévouement sans bornes et des soins pour ainsi dire maternels. Son plus grand bonheur était de servir la messe. Il terminait avant le jour tout son ouvrage, pour arriver plus tôt et demeurer plus longtemps à la chapelle. Dieu fit jouir cette âme si humble de grandes et sublimes contemplations. Souvent il demeurait des heures entières debout ou à genoux, devant l'autel, les yeux levés au ciel, absorbé dans une divine extase, la figure resplendissante d'une flamme céleste, des larmes de joie sur les joues. Il semble qu'en lui la Providence ait voulu montrer qu'elle se complaît au commerce des simples.

Sa prière était presque toujours accompagnée d'extase. Souvent, pendant qu'il s'y abandonnait tout entier, les démons lui apparaissaient sous l'aspect d'animaux pour le tourmenter et le distraire ; mais tous leurs efforts étaient inutiles, et la seule invocation du nom de Jésus les mettait en fuite. En vain les esprits de ténèbres se servaient-ils même de personnes pieuses pour détourner de la prière le saint religieux ; «sans la prière », répondait-il, « on ne saurait demeurer ferme et marcher droit « dans le chemin de la vertu ».

Au milieu de ces souffrances morales, Dieu ne laissa pas son serviteur sans consolations. Plus d'une fois notre divin Maître lui apparut, toujours prêt à lui accorder les grâces qu'il demandait pour lui ou pour ses frères. Saint François aussi le visita souvent, pour le soutenir, ou pour lui donner des conseils. C'est ainsi que frère Ma-

rianus, sur l'avertissement du saint, fit démolir une partie de la maison de Saint-Salvator, à Florence, dont la splendeur n'était nullement en rapport avec la pauvreté de l'Ordre.

Marianus avait une dévotion particulière à sainte Marie-Madeleine. Il ne pouvait en entendre parler sans verser des torrents de larmes. Il l'honorait avec une piété sans égale dans une chapelle qui lui était dédiée sur le mont Alverno, où la sainte se montra plusieurs fois à lui. Un jour que, malade de la peste, il gémissait bien moins de ses propres souffrances que de celles de ses frères, à qui il ne pouvait venir en aide, Marie-Madeleine lui apparut, toucha ses plaies, le guérit, et le mit en état de soigner les autres malades. Dans les tentations de la chair, c'était toujours elle qui venait à son secours. On connaissait dans le couvent sa dévotion à la sainte ; lui-même l'avouait hautement. « Elle a été », disait-il, « une grande pécheresse ; mais qui, plus qu'elle, a fait pénitence ? Quel amour pour Jésus fut plus fervent que le sien ? C'est par cet amour qu'elle s'est élevée si haut, et qu'elle se trouve maintenant dans le ciel aux pieds du divin Maître ».

Ces relations intimes avec le ciel faisaient vénérer Marianus comme un saint; et beaucoup de personnes, dans des besoins pressants, lui demandaient le secours de ses prières ; on vit recourir à lui une noble dame de Cortone, puis un gentilhomme de Florence, François Rati, dont la fille était sujette à des accès de fièvre chaude, pendant lesquels elle cherchait à se donner la mort : les prières de Marianus amenèrent une crise salutaire qui la guérit. D'autres miracles encore prouvèrent combien Marianus

était agréable à Dieu ; l'histoire de sa vie en est toute pleine.

Cependant il sentit que sa fin approchait. Il l'annonça lui-même à ses frères, un jour qu'il veillait avec eux au chevet de Pierre della Strada, atteint d'une cruelle maladie : « Pierre vivra encore de longs jours », leur dit-il ; « ce n'est pas lui, mais bien moi qui vais entrer dans « l'éternité ». Il était alors au cloître de Florence ; quelques jours après, il y tombait malade. Il n'y voulut pas mourir. Il demanda à Dieu la grâce de terminer ses jours sur le mont Alverno, où sa vie s'était écoulée dans les prières et les bonnes œuvres, et il l'obtint. Une lettre de ses supérieurs l'y rappela. Le voyage qu'il fit pour s'y rendre le fatigua et ôta tout espoir de guérison. Il supporta ses souffrances avec patience, en s'abandonnant à la volonté de Dieu, pendant que son âme se repaissait de célestes visions. Il mourut le 1er janvier 1495. Son corps fut d'abord enseveli dans l'église de Saint-Sébastien. Plus tard il fut exhumé, et transporté dans un cercueil magnifique au caveau du cardinal Galleotus de Ubertinis, comte de Petra Mola.

(*Ex* Silvano Roggi.)

LE BIENHEUREUX LOUIS BERTRAND

FRÈRE LAI

1605. — Pape : Léon XI. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Louis. — Ses austérités. — Son humilité et sa chasteté. — Sa patience dans les maladies. — Sa mort. — Miracles qui la suivirent.

Louis Bertrand naquit dans le royaume de Navarre au seizième siècle. De bonne heure la grâce l'éclaira ; il reconnut la vanité du monde, quitta sa terre natale et ses parents, et, guidé par la main de Dieu, arriva à Totana, dans le royaume de Valence. Il y reçut l'habit en qualité de frère lai, au cloître des Frères Mineurs.

Déjà disposé à la vertu par son naturel et par l'éducation qu'il avait reçue de ses parents, il se sentit, à la vue des hommes austères avec qui il vivait maintenant, un si grand désir de les imiter, qu'il atteignit tout à coup à l'humaine perfection. Ses frères désespérèrent bientôt de pouvoir le suivre dans la voie où il s'engageait. Il se fouettait le corps à coups de verges ; son unique vêtement était une robe de crin ; son lit, des planches ou une natte ; jamais il ne mangeait de viande ou de poisson, jamais il ne buvait de vin, lors même qu'il était fatigué par des travaux pénibles.

Au milieu des mortifications qu'il s'imposait lui-même, et de celles que lui imposaient ses supérieurs pour l'éprouver, il gardait une patience et une humilité inaltérables. Les censures, les humiliations même, ne

pouvaient lui faire perdre son égalité d'humeur. Son amour du prochain, comme sa soumission à la règle, n'avait pas de bornes. Jamais il ne laissa un pauvre sans consolations ou sans secours. Lui-même distribuait avec prodigalité le pain aux indigents. Le dépensier du couvent se montra d'abord mécontent de ces libéralités trop grandes ; mais il reconnut bientôt que Dieu faisait un miracle en faveur de son fidèle serviteur : le pain se multipliait à mesure qu'il en donnait davantage.

Toujours prêt à rendre service à ses frères, lorsqu'il avait passé la journée à travailler sur les montagnes, il éveillait encore la nuit les religieux pour chanter les Heures. Jamais, non plus, il ne cessait de penser à Dieu, même dans ses travaux au dehors ou dans ses tournées pour recueillir des aumônes. Dans ces occasions il fuyait le contact des mondains ; il évitait de manger, même chez des personnes pieuses et bonnes, pour que sa tempérance ne fût ni blessée, ni remarquée. Jamais il ne regarda une femme en face, quoiqu'il fût bien souvent forcé de parler à des femmes. D'une simplicité extrême pour toutes les choses de la vie, il étonnait par la profondeur de ses vues ceux qui l'entendaient parler des choses d'en haut. Il avait hérité, disait-on, de la science et de la vertu des premiers compagnons de saint François ; on le comparait aussi au bienheureux Louis Bertrand, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont il portait le nom, et qu'il égalait en sagesse. Aussi ses frères, dans leurs besoins et dans leurs disgrâces, venaient-ils à lui comme à un ami de Dieu, pour lui demander le secours de ses prières.

Frère Louis fut atteint de longues et nombreuses ma-

ladies; mais il les supporta toujours avec patience et même avec joie. De fortes douleurs qu'il ressentit au côté, accompagnées d'une grosse fièvre, lui firent comprendre que sa carrière était terminée. Quoiqu'il fût préparé à la mort, il ne la vit pas arriver sans frayeur: « Je « crains », disait-il, « que Dieu ne me demande compte du « bois et de l'huile que j'ai peut-être prodigués ». Puis il demandait si l'on croyait qu'il se fût assez occupé des pauvres. Autour de son lit de souffrances il ne voulait entendre parler que de Dieu. Quand il s'aperçut que sa maladie empirait, il pria humblement qu'on le couchât à terre, pour y mourir, comme saint François, pauvre et nu; et comme il s'y étendait lui-même, il fallut le relever de force pour le remettre dans son lit. Au moment où il recevait avec une tendre piété les derniers sacrements, les saints François, Antoine et Didacus lui apparurent et l'invitèrent à venir prendre sa part de l'éternelle félicité du ciel. Il y monta le 1er janvier 1605.

Sa figure resta très-belle après sa mort: elle semblait refléter l'éternité où déjà son âme s'était abîmée. Dieu fit des miracles en sa faveur : beaucoup de personnes furent guéries de la jaunisse par le simple attouchement de ses reliques. Quelques années plus tard le prieur du couvent fit exhumer ses restes, qui répandirent une odeur suave, à la joie et à l'admiration des religieux qui étaient présents.

(Ex *Chronicis Prov. S.-Joannis-Bapt.*)

ANTOINE PEREIRA

ET BERNARDIN DE SAINTE-CROIX

Antoine Pereira mourut le 1er janvier 1599, dans le couvent de Véga, en Espagne, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa vie fut exemplaire ; après sa mort on trouva son corps couvert d'un cilice, et ses reins ceints d'une ceinture armée de pointes. Il avait été prieur de son couvent, et trois ou quatre fois *definitor* de la province d'Algorbe.

(Ex Hieronymo CARDOSO in *Agiologio Lusitanico.*)

Frère Bernardin vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, et mourut en odeur de sainteté à Rome, au cloître d'Ara Cœli. Il était né à Tifernum, ville d'Italie. Sa dévotion aux souffrances de notre divin Maître lui fit donner le nom de frère Bernardin de la Sainte-Croix. Il voulut rester diacre toute sa vie, par humilité, à l'exemple de saint François. L'extrême frugalité où il vivait le faisait plutôt ressembler à un squelette ambulant qu'à un homme ; pendant quarante ans il vécut de pain et d'eau. Son corps, sur l'Ordre du pape Innocent XI, fut enfermé dans un cercueil de plomb et conservé dans un cloître ; depuis, des miracles se sont accomplis sur son tombeau.

HIÉRONYME, D'ANCONE

DU TIERS ORDRE

1506. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Hiéronyme naquit à Ancône, de nobles parents. A l'âge de seize ans il dit adieu aux plaisirs mondains, aux richesses instables et aux futilités du monde ; il prit l'habit des Moines Franciscains du Tiers Ordre, et alla vivre solitaire, comme les anciens religieux, sur une haute montagne près d'Ancône. Dès lors il ne parla plus à personne. Durant vingt-quatre ans, sans souci de son corps, qu'il épuisa par des jeûnes continuels, il nourrit son âme de la contemplation des choses célestes. Il mourut le 1er janvier 1506. Son corps est conservé avec grand respect dans la cathédrale d'Ancône.

(Ex Waddingo.)

MARIE DE LA CROIX

DU TIERS ORDRE

1635. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Marie de la Croix naquit à Olivença, en Portugal, de parents pauvres, mais très-pieux, tous deux du Tiers Ordre de Saint-François. Elle prit aussi l'habit de pénitente, et pendant vingt-deux ans pratiqua pieusement la

règle du Tiers Ordre. Elle s'appliqua à mortifier son corps par toutes sortes de privations, pour le mieux soumettre à son âme. De bonne heure elle parvint à se soustraire à toutes les affections terrestres. Pour conserver son angélique pureté, elle occupa de Dieu tous ses instants. Elle mérita son nom de Marie de la Croix par des souffrances supportées avec une résignation admirable. Le 1er janvier 1635, elle alla retrouver Celui qu'elle nommait son Fiancé céleste, et que depuis longtemps elle appelait de tous ses vœux. Une grande foule de peuple vint honorer son corps et emporter quelque relique de ses vêtements. Elle fut ensevelie, selon son désir, dans la chapelle de Sainte-Elisabeth.

(Ex Cardoso, in *Hagiologio Lusti.*)

DEUXIÈME JOUR DE JANVIER

ANTOINE CAIN, JEAN VACHETTE
ET QUELQUES AUTRES
MARTYRS EN FRANCE AU XVIe SIÈCLE

Au seizième siècle, en France, la sainte Eglise eut beaucoup à souffrir des attaques des Huguenots. Les Frères Mineurs surtout, qui s'opposèrent avec beaucoup d'ardeur à l'envahissement des fausses doctrines, furent fort maltraités. Beaucoup furent victimes de leur attachement à la religion et de leur fidélité à leurs vœux, entre autres le Père Antoine Caïn et le Père Jean Vachette, tous deux morts le 2 janvier. Ils étaient nés, le

premier à Saint-Zacharie, une ville des environs de Marseille ; le second à Volpin, près d'Avignon. Jeunes encore et pleins de talents, ils avaient été envoyés à Paris pour y compléter leurs études théologiques. En route, ils furent surpris par les hérétiques, jetés dans une infecte prison et accablés d'outrages. On essaya par tous les moyens possibles de leur faire abjurer leur foi ; mais les menaces furent vaines comme les flatteries en présence de leur fermeté. Aussi furent-ils abandonnés à la rage de la canaille qui leur fit subir un cruel martyre. Ils moururent le 2 janvier 1566.

Frère Antoine Carbonaire, de la même province, fut un autre martyr des Huguenots. Il était né à Guillestre, dans le Dauphiné. Mandé à Salon, par le prieur de Marseille, il fut pris en route par les hérétiques du fort de Minerbe. Ils le dépouillèrent, lui coupèrent le nez et les oreilles, puis l'attachèrent à la queue d'un cheval indompté. (1575.)

La même année, les Frères Mineurs du cloître de Lunel (Dauphiné) eurent aussi à souffrir des cruautés des Huguenots. Dans une attaque à main armée, ils tuèrent le prieur Claude-Gabriel Fabri, né à Briançon, dans le Dauphiné ; forcèrent le frère Animundus à le jeter dans un puits, et le tuèrent ensuite sur le cadavre de son supérieur.

Le Père Jean Capucio fut ensuite victime de leur fureur ; son corps fut jeté sur celui des autres Pères, puis écrasé avec les autres sous une masse de pierres.

Le révérend Père Jean Rivertoto, qui fut nommé provincial de la province de Saint-Louis, à l'assemblée d'Avignon, avait voulu, malgré les hérétiques, visiter tous

les cloîtres qui étaient sous sa direction. Pris à Valverde par les Huguenots, il se vit enchaîner et entraîner comme un malfaiteur. Il fut malmené, outragé, accablé de mille vexations. Son compagnon de voyage, le Père Pierre Menque, fut tué sous ses yeux. Lui-même fut enfermé pendant trois mois dans une horrible prison. Il fut racheté plus tard par des personnes pieuses ; mais sa santé ne se releva jamais de cette rude secousse : il mourut peu après, martyr de la foi.

LE PÈRE MARTIN DE SAINTE-MARIE

FONDATEUR DE LA PROVINCE D'ARRABIDA

1645. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Retraite du Père Martin. — Sa vie dans la solitude avec Pierre d'Alcantara, Jean d'Aquila et quelques autres. — Développement du couvent, puis du prieuré et de la province d'Arrabida. — Mort du Père Martin.

L'Ordre Séraphique de Saint-François, succombant aux faiblesses de l'humaine nature et aux tentations du démon, avait peu à peu perdu la pauvreté primitive qui faisait sa force et sa dignité. Mais au seizième siècle de saints hommes lui rendirent, avec la règle d'autrefois, son premier caractère et son premier éclat. De ce nombre fut le bienheureux Père Martin de Sainte-Marie.

Né à Carthagène, en Espagne, de la famille de San Stéphano, l'une des plus nobles du royaume, il quitta le monde de bonne heure pour devenir un pauvre fils de Saint-François. Mais ce n'était pas un couvent qu'il lui fallait, c'était une cellule de solitaire. Il voulait vivre

tout à Dieu et rien qu'à Dieu. Dans un pèlerinage qu'il fit à la bienheureuse Vierge Marie de la Guadeloupe, il rencontra le duc Jean d'Alamastro, homme aussi pieux que noble, et qui mit à sa disposition ce qu'il désirait si ardemment, un ermitage. C'était bien l'endroit le plus convenable pour un homme qui ne voulait rien que finir ses jours loin de la société de ses semblables, dans la pratique de la règle et la contemplation des choses du ciel. C'était une haute et rocailleuse montagne, d'un côté regardant l'embouchure du Tage; de l'autre, Lisbonne. Au sommet, d'où la vue s'étendait sur la grande mer, il y avait une chapelle dédiée à la Vierge Marie. Enfin sur le versant de la montagne, quoiqu'elle fût aride et pierreuse, une claire fontaine bordée d'arbres verts et vigoureux donnait une eau excellente.

Le Père Martin accepta avec joie l'offre du duc, et vint habiter l'ermitage avec un frère mineur. Un prêtre de la province d'Algorbe y célébrait le culte divin les dimanches et les jours de fête. Malheureusement les chemins étaient si mauvais par les temps de pluie, qu'il ne put le faire longtemps; il fallut songer à le remplacer sur la prière du duc d'Avero, le roi de Portugal et son fils, qui étaient venus visiter la pieuse retraite du Père Martin, écrivirent à ce sujet au provincial de Saint-Gabriel, et bientôt deux saints hommes, le Père Pierre d'Alcantara et le Père Jean d'Aquila, vinrent se joindre au Père Martin. Leur arrivée fut saluée par lui comme celle de deux Anges envoyés du ciel pour le guider dans la voie de la pénitence. De leur côté, ils prirent plaisir à la vie étrange de la solitude, et reconnurent malgré lui le Père Martin comme leur directeur.

Bientôt l'existence des bienheureux Pères fut réglée comme celle de religieux dans un couvent. Pour nourriture, des légumes et des fruits ; pour demeure, la chapelle ou de petites cellules que le duc avait fait élever, et où l'on pouvait à peine se tenir debout. L'ermitage semblait être une nouvelle Thébaïde. Tous les jours, à minuit, l'un des Pères, qui était resté à veiller dans la chapelle, éveillait les autres au son d'une cloche, et jusqu'au lever du soleil ils chantaient les Matines et priaient. La journée était remplie par diverses occupations accompagnées d'exercices religieux.

Durant de longues années ils menèrent, été comme hiver, ce genre de vie. Plus tard ils y firent quelques modifications, reconnues utiles pour la plus grande perfection des membres de cette petite société. Telle était la sagesse et la modération de ces réformes, que l'Esprit de Dieu paraissait évidemment avoir inspiré les bienheureux Pères, et que la règle qu'ils ont donnée a depuis toujours été en vigueur à Arrabida et dans les autres couvents de la province.

En 1542, le Père Jean Calvo, général de l'Ordre, qui se trouvait alors en Portugal, vint avec le duc d'Avero visiter le Père Martin et ses compagnons de solitude, et les autorisa à recevoir des novices. Par les soins du duc, l'ermitage se transforma en un modeste couvent ; et quelque temps après le marquis de Niza en ayant fait élever un semblable au village de Palaïs, un prieuré se forma, qui eut pour premier supérieur le Père Martin. Les deux cloîtres se remplirent bientôt de novices, jeunes gens nobles pour la plupart, et remplis des meilleures dispositions. Sous la direction de Pierre d'Alcantara, ils

avancèrent rapidement dans la voie de la perfection. Telle était la réputation de sainteté du prieuré, que le prince Louis, fils du roi de Portugal, fit construire un nouveau cloître auprès des deux premiers, et que son père dut faire intervenir les plus hautes raisons d'Etat pour l'empêcher de prendre l'habit de Saint-François. Il rentra en effet à la cour; mais sans cesser d'aimer et de protéger ceux qu'il appelait ses frères en Dieu. Aussi, confiant dans cette protection, le bienheureux Pierre d'Alcantara résolut de porter ailleurs les soins et la sollicitude dont on n'avait plus besoin au prieuré d'Arrabida. Le Père Martin, demeuré seul, s'appliqua plus encore à maintenir les novices dans le droit chemin par l'autorité de sa parole et surtout de ses exemples. Sa vie devint, s'il était possible, plus régulière et plus austère encore. Son zèle pour les pauvres et les malheureux ne connut plus de bornes. Complétement détaché des soucis de la terre, il voulait que ses religieux, comme lui, s'en remissent pour le lendemain à la Providence de Dieu: « Pourquoi », disait-il souvent, « n'aurions-nous pas con- « fiance en notre Père céleste, qui étale devant nous les « fruits les plus variés. Il a pitié de ceux qui l'outragent, « et il refuserait le nécessaire à ceux qui le servent du « mieux qu'ils peuvent ! Plus nos besoins sont grands, « plus aussi doivent être grandes nos espérances ».

Longtemps encore le Père Martin garda la direction du prieuré qu'il avait fondé, si humble qu'il traitait avec une extrême douceur les derniers de ses religieux; si bon, qu'il excusait toutes les fautes; si dévoué au prochain, qu'il passait presque tout son temps au chevet des pauvres et des malades. Vers la fin de sa vie, il voulut re-

trouver sa chère solitude d'autrefois, et il se démit de sa dignité pour vivre tout à Dieu. Au bout de cinq ans de cette nouvelle existence, il tomba malade et fut transporté à l'hôpital de Lisbonne, où il mourut le 2 janvier 1645. Son corps fut enseveli dans le cloître de Lisbonne. Le duc d'Avero avait réclamé ses vêtements, qu'il garda auprès de lui comme de précieuses reliques et comme un pieux souvenir.

A l'occasion de cette mort, les supérieurs des autres provinces, jaloux peut-être de l'importance qu'avait prise le prieuré du bienheureux Martin, en demandèrent la suppression. Ils n'y réussirent point; au contraire, le fils du roi et le duc d'Avero firent élever un nouveau cloître que vint diriger Pierre d'Alcantara. Plus tard encore de nouveaux couvents s'élevèrent par les soins des princesses royales Isabelle et Marie, et du cardinal-prince Henri; et en 1560, les prieurés furent réunis en province, sous l'invocation de Marie d'Arrabida.

(Ex Cardoso, Gonzaga et *Vita S. Petri de Alc.* — Madrid, 1669.)

Le Martyrologe de l'Ordre fait mention, au 2 janvier, de frère Accursius, l'un des premiers enfants de Saint-François, que sa grande piété et son dévouement au prochain ont rendu célèbre. Presque toute sa vie fut consacrée au service des pauvres et des malades. Il mourut pieusement au cloître de la Sainte-Croix, à Florence; et saint Antoine, archevêque de cette ville, affirme que son tombeau fut célèbre par beaucoup de miracles.

SAINTE CECILIA COPPOLI

CLARISSE

1500. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE. La bienheureuse Cecilia entre dans l'Ordre Séraphique malgré ses parents. — Sainteté de sa vie. — Elle est choisie pour réformer successivement plusieurs couvents. — Elle devient comme la directrice suprême des couvents d'Italie. — Sa mort et ses miracles.

La bienheureuse Cecilia Coppoli naquit à Pérouse, en Italie, de parents nobles. Son père, François Coppoli, avait été deux fois conseiller et gouverneur de la ville de Rome. Longtemps son union avec Leonora Ramazzano avait été infructueuse, malgré leur grand désir d'avoir des enfants. Enfin, par l'intercession du bienheureux Bernardin de Sienne, leurs souhaits furent exaucés et il leur naquit une fille à qui ils donnèrent le nom d'Hélène. Elevée avec le plus grand soin dans la sagesse mondaine en même temps que dans la crainte de Dieu, Hélène joignit bientôt aux qualités qu'elle avait reçues de la nature celles que développe une bonne éducation ; pieuse et belle, modeste et gracieuse, elle attirait les regards et l'admiration de tous.

Elle était fiancée au comte Rodolphe Fabricio Signorelli, quand son père vint à mourir. Dès cet instant les pratiques religieuses tinrent plus de place dans sa vie ; elle se mit à lire la bible presque avec passion, et se décida peu à peu à laisser là le monde et ses joies fugitives, pour aller cacher au fond d'un cloître sa pureté virgi-

nale. Elle s'en ouvrit à son confesseur qui la fortifia dans cette pensée, et lui conseilla d'entrer aux Clarisses de Fulginie. Un jour que sa mère était absente, elle y courut. On essaya de la ramener au monde; son fiancé, qui l'aimait, employa même la force pour l'arracher du cloître : tout fut inutile. Avec l'aide de Dieu, Hélène prit l'habit de Clarisse, sous le nom de sœur Cécile.

Dès lors commença pour la novice une vie religieuse qui fut une vie toute de sainteté. Heureuse d'être délivrée des plaisirs du monde qui sont un attrait et un piége pour tant de jeunes cœurs, elle s'abîma dans l'amour de Dieu. Elle se perdait dans de sublimes extases ; son visage alors paraissait transfiguré et comme entouré de flammes ; on eût dit qu'elle remplissait de lumière l'endroit où elle se trouvait.

En 1448, sœur Cécile fut mandée avec vingt-trois autres sœurs, par le pape Nicolas V et les supérieurs de l'Ordre, pour réformer la discipline du couvent de Pérouse, sa ville natale. L'année suivante, elle fut nommée abbesse à Fulginie, quoiqu'elle n'eût que vingt-cinq ans, et qu'elle fût professe depuis huit ans seulement. Elle montra bientôt que les sœurs ne pouvaient faire un meilleur choix. Ses vertus montèrent au niveau de sa dignité ; elle fit de nombreuses prosélytes, et sa mère elle-même, entraînée par l'exemple d'une aussi sainte fille, prit dans son propre couvent l'habit de Clarisse. Sa conduite resta la même, lorsque en 1456 elle fut nommée abbesse des Clarisses de Pérouse, comme lorsque, en 1460 et 1469, elle fut pour la deuxième et la troisième fois choisie pour supérieure du couvent de Fulginie. Toujours la première dans le chemin de la vertu, c'était un parfait modèle de tous les

dévouements. Aussi était-elle aimée et respectée de toutes ses religieuses. Dans une seule occasion elle eut à lutter contre leur mauvais vouloir : elle voulait revenir à la règle primitive de sainte Claire, qu'une bulle du pape Urbain IV avait singulièrement adoucie, et renoncer à tous les bénéfices pécuniaires du couvent. Les supérieurs de l'Ordre eux-mêmes s'opposèrent à cette mesure. Elle dut attendre huit ans avant de voir son désir accompli ; le pape Sixte IV, ancien général de l'Ordre, après avoir fait un pèlerinage au tombeau de saint François d'Assise, vint alors à Fulginie, ratifia par trois bulles les vœux d'extrême pauvreté, et y attacha des prérogatives spirituelles et des indulgences. On ne vécut plus que d'aumônes au couvent de sœur Cécile.

La bienheureuse sœur ne s'arrêta pas là. Elle obtint, à force de prières, une visite de sainte Claire, qui lui donna des indications précises sur le premier costume des Clarisses, et bientôt toutes ses religieuses le portèrent. Enfin elle ordonna que, comme aux premiers temps de l'Ordre, on n'aurait plus avec le dehors que les communications nécessaires. Toutes ces réformes portèrent fruit ; et le couvent eut dès lors une telle réputation de sainteté, que de toutes parts on demandait des sœurs de Fulginie pour servir d'exemple aux religieuses des autres couvents, et pour y rétablir la règle primitive. C'est ainsi que la bienheureuse Cécile elle-même, appelée par le duc Frédéric de Monte Feltrio, vint avec deux sœurs au cloître d'Urbin, dont elle fut nommée abbesse. Elle était comme la directrice suprême de tous les couvents d'Italie. Toujours humble et modeste, cependant, lorsqu'elle revint à Fulginie, elle recommença comme une novice, à se livrer

tout entière avec un nouveau zèle à la pratique des vertus chrétiennes. Elle avait eu pour auxiliaire dans la réforme qu'elle avait provoquée, la bienheureuse Eustochie, abbesse des Clarisses de Messine, en Sicile, avec qui, jusqu'à sa mort, elle fut dans les termes de la meilleure amitié.

Sœur Cécile était épuisée par l'âge, les veilles et les jeûnes, quand Dieu l'appela à lui par une légère maladie. Elle reçut les derniers sacrements avec une douce piété, et rendit son âme à son Créateur, le 2 janvier 1500. Sa mort fut pleurée non-seulement par les sœurs, mais aussi par tous les habitants de Fulginie. Son visage garda dans la mort une rare beauté ; et sept années plus tard, quand on tira son corps du caveau commun pour lui donner une place d'honneur, on remarqua avec étonnement que la tête était encore intacte. Dieu avait voulu glorifier sa servante, même aux yeux des hommes.

Les religieuses de Fulginie, malgré l'offre qui leur fut faite de reprendre leurs revenus, restèrent fidèles au vœu de pauvreté qu'elles avaient prononcé entre les mains de la bienheureuse Cécile.

(Ex JACOBILLO, *De SS. ac BB. Umbriæ.*)

Le 2 janvier 1591, mourut en Portugal, au cloître des Clarisses Urbanistes, sœur Mentia ou Clementia de la Conception. Depuis quarante ans qu'elle était dans l'Ordre, elle avait mené une vie d'humilité, de piété et d'abnégation. Elle avait fait de son corps l'esclave de son âme. Elle mourut comme s'éteint une lampe, doucement, sans se-

cousse, en lisant ce passage de la bible sur le martyre de saint Etienne : « Il s'est endormi dans le sein de Dieu ». Elle était âgée de quatre-vingts ans.

(Ex Cardoso.)

TROISIÈME JOUR DE JANVIER

GUILLAUME CORONAT

1306. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

On sait fort peu de chose sur la vie de Guillaume Coronat. Il s'était lui-même condamné à l'obscurité, par un amour extrême de la pauvreté et de la solitude. Ce fut, au témoignage de saint Antoine, archevêque de Florence, un homme d'une grande sainteté : « Guillaume », dit-il, « vécut sous le Père Haimon, cinquième général de l'Or« dre ; il a accompli des choses merveilleuses. Par lui le « cardinal Jean de Muro fut guéri d'une maladie déclarée « mortelle. Il a délivré plusieurs possédés du démon, et « rendu à des estropiés l'usage leurs membres ». Il était à Todi, au couvent de Saint-Fortunat, lorsqu'il mourut en 1306. Son corps fut enseveli dans l'église de la ville, et pendant longtemps des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(Ex Jacobillo.)

EVANGÉLISTE MARCELLIN

1593. — Pape : Grégoire VIII. — Roi de France : Henri IV.

Evangéliste Marcellin naquit à Saint-Marcello, village du diocèse de Pistoie, en Toscane. Il fut reçu docteur en théologie à Paris, où il était venu pour compléter ses études. C'était un homme d'un esprit élevé et d'une grande éloquence. Il consacra à la conversion des pécheurs les résultats d'un travail infatigable. Durant trente-huit ans il prêcha dans différentes villes d'Italie, et surtout à Rome, où ses sermons attiraient toujours un immense concours de peuple. Le nombre des conversions qu'il provoqua est incalculable. En même temps qu'il prêchait, il publiait d'excellents livres qui attirèrent sur lui l'attention de ses supérieurs, et même celle des princes et des princesses d'Italie, des cardinaux et du pape. On voulut l'élever aux plus hautes dignités, à l'évêché de Cortone d'abord, à celui de Volterra ensuite, au cardinalat enfin ; il refusa tous les honneurs qu'on lui destinait : c'était assez pour lui de prêcher aux nations la parole de Dieu.

Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, à la suite d'une douloureuse maladie, le 3 janvier 1593. Il fut enseveli au cloître d'Ara Cœli. Il avait été longtemps l'ami du bienheureux Félix, capucin, et de saint Charles Borromée.

(Ex pat. ANTONIO A TERRINCA, in *Theatro Etrusco minoritico.*)

QUATRIÈME JOUR DE JANVIER

ANGÈLE DE FULGINIE

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1309. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa vie mondaine, et commencement de sa conversion.

La bienheureuse Angèle naquit vers l'an 1249, à Fulginie, de parents nobles et riches. Elevée plutôt selon le monde que selon Dieu, elle prit goût aux plaisirs et aux vanités de la terre. Elle mit en œuvre toutes les belles qualités dont l'avait douée la nature, pour briller dans la société qu'elle fréquentait. Sa grâce, mais aussi sa coquetterie était sans bornes. Ses parents, qui virent enfin les dangers d'une telle éducation, essayèrent de remédier au mal en la mariant ; il était trop tard. Epouse et mère, Angèle vécut pour le monde, comme par le passé.

Mais tout à coup, Dieu lui ouvrit les yeux : il ne voulait pas que tant de qualités précieuses, mal employées jusqu'alors, fussent perdues pour le ciel. Angèle, au souvenir du temps qu'elle avait donné aux plaisirs, se

sentit prise de remords et d'effroi. La vanité du monde, où elle s'était plongée, lui fit horreur, et elle résolut de brûler les idoles qu'elle avait adorées. Elle eut dès lors des tristesses infinies et d'immenses inquiétudes : elle pleura comme un enfant ses fautes passées ; et peu à peu elle trouva le courage de renoncer à tout ce qui avait été sa vie, sans avoir encore assez de forces pour entrer franchement dans la voie du salut. La cause de ses larmes fut longtemps un mystère pour ses amis et pour sa famille elle-même ; elle s'obstinait à vivre dans la solitude et à garder le silence. Elle se mit aussi dès ce moment à faire de fréquentes visites à la chapelle d'un cloître des Frères Mineurs, voisin de sa demeure, où déjà elle avait porté de nombreuses aumônes. A genoux sur la pierre nue, elle réclamait l'intercession de saint François, pour faire disparaître les obstacles qui gênaient sa conversion. Ses prières furent entendues ; saint François lui apparut et l'encouragea à persister dans la voie difficile où elle s'était engagée.

D'après les conseils du saint, elle prit pour confesseur un prédicateur célèbre, dont les sermons avaient fait sur elle une vive impression. C'est à lui que pour la première fois elle fit, avec un torrent de larmes, l'aveu complet de ses fautes, que jusqu'alors elle n'avait osé dévoiler à aucun prêtre. Tels étaient ses remords et l'horreur de ses péchés, que pour éviter d'y retomber, elle eût voulu se cacher sous la terre. L'idée de la damnation éternelle, qu'elle avait méritée, lui causait un indicible effroi. En ce moment elle ne goûtait que les amertumes et les tristesses de la vie austère ; elle n'en connaissait pas encore les douceurs. Tous les sacrifices

qu'elle avait faits à Dieu de bon cœur, lui coûtaient, malgré qu'elle en eût. Son corps, qu'elle soumettait à de dures épreuves, se révoltait encore quelquefois. L'âme l'emporta enfin ; mais ce fut une pénible victoire. La coquetterie dont il fallut triompher, le plaisir de briller dans le monde qu'il fallut oublier, les sourires et l'ironie qu'il fallut braver, les souvenirs d'autrefois qu'il fallut bannir étaient autant d'obstacles presque insurmontables à une conversion définitive.

Peu à peu cependant la tristesse céda la place à une douce joie, et l'inquiétude à une pieuse tranquillité; la grâce régnait en maîtresse sur l'âme d'Angèle. Ses prières devenaient plus fréquentes et plus ardentes à la fois ; elles s'adressaient de préférence à la sainte Mère de Dieu, espérance et consolation des pécheurs. En même temps qu'elle suppliait les saints d'intercéder pour elle auprès du Très-Haut, elle demandait pardon à toutes les personnes qu'elle avait offensées et pour qui elle avait pu être un objet de scandale ; elle avait peur d'avoir à répondre de leurs accusations devant le tribunal de Dieu. Au prix de tant de prières et d'humilité, elle avait acquis, avec le calme, la confiance en Dieu. Elle avait plus que jamais horreur du péché ; mais elle se sentait capable d'expier ses fautes passées. Elle les pleurait encore ; mais ses larmes la consolaient. Longtemps la honte d'avoir failli l'avait empêchée de lever les yeux sur la croix ; maintenant elle passait de longues heures à contempler Jésus crucifié, qui avait souffert pour elle, et dont elle avait si souvent, par ses fautes, renouvelé les douleurs. Elle eût voulu à son tour souffrir pour lui, et refaire avec lui le chemin de la croix ; elle le demandait à Dieu

comme une grâce, et elle fut exaucée. Le divin Maître lui apparut en songe, tel qu'il était au Calvaire : « Voici », lui dit-il, « ce que mes ennemis ont fait de moi, et ce « que les péchés des hommes font de moi chaque jour ; « mais j'ai plus de pardon pour eux qu'ils n'ont d'outra- « ges pour moi. A vous, Angèle, je réserve d'amères « douleurs, assez pour que vous m'en soyez reconnais- « sante ». Le fardeau qu'elle allait avoir à supporter effraya d'abord la faiblesse de la convertie, mais elle puisa un grand courage dans la résolution qu'elle avait de se donner à Dieu. Il lui fallait, pour accomplir jusqu'au bout le sacrifice, abandonner tout ce qu'elle aimait, son mari, ses enfants et sa mère. Dieu lui facilita la tâche en les lui enlevant ; ils moururent tous dans l'espace de quelque temps. Elle en remercia le Seigneur comme d'une grâce ; et dès lors elle fut tout à lui. Elle ne tenait plus maintenant au monde que par ses richesses ; elle allait bientôt les donner aux pauvres.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Progrès de sa conversion. — Epreuves.

Cependant l'âme d'Angèle s'enivrait de plus en plus de l'amour de Dieu. Sa dévotion à la croix devenait plus fervente ; elle sentait combien avaient été grandes les souffrances de Jésus crucifié, combien grandes aussi celles de Marie et de Jean aux pieds du Sauveur. Elle passait de longues heures à genoux devant un christ, abîmée dans de pieuses contemplations, pleurant à la pensée des douleurs qu'avait supportées le Dieu fait

homme, et du martyre de sa Mère et de son disciple bien-aimé.

Elle se reprochait de garder encore ses richesses, le dernier lien qui l'enchaînât à la terre; son confesseur lui permit enfin de les distribuer aux pauvres. En vain ses amis et ses parents voulurent l'en détourner ; elle trouva dans ses prières la force d'accomplir sa résolution. Sa maison fut vendue au profit des indigents, et elle-même prit l'habit des religieuses du Tiers Ordre.

Ce ne fut pas sans difficultés : son confesseur fut l'objet des plus violentes attaques ; on l'accusa d'avoir capté l'esprit de la jeune veuve, même par des moyens illégitimes et impies ; elle-même fut traitée de folle ; on prétendit que ses pratiques pieuses lui avaient fait perdre la raison, et qu'il y avait lieu de la rendre au monde et à sa famille, même par la force, s'il la fallait employer. Angèle souffrit beaucoup de ces odieuses calomnies ; son âme était encore si sensible à l'opinion du monde, que les mépris dont elle se voyait l'objet la mettaient à la torture, et que par moments elle avait peur de faiblir.

Elle triompha cependant avec l'aide de Dieu. Au milieu de ses incertitudes et de ses découragements, elle recevait parfois de célestes consolations. Sa conscience, en lui rappelant ses fautes passées, lui rendait du moins ce témoignage que, depuis le jour où elle s'était relevée, elle n'avait pas fait de nouvelles chutes. Soumise à la volonté du Très-Haut, elle lui offrait chaque jour ses chagrins et ses souffrances : « Seigneur, qui me punissez », disait-elle, « j'adore vos justes châtiments ; où s'arrêteraient-ils, « s'ils devaient égaler mes fautes, et si votre infinie bonté « n'avait pas pitié de ma faiblesse? »

La vie pieuse avait maintenant des charmes pour elle ; souvent elle restait de longues heures plongée dans de célestes contemplations, au point d'en oublier le manger et le boire. Sa foi était devenue plus ardente et plus vive ; elle avait des visions distinctes et précises des choses du ciel. L'émotion qu'elle en ressentait était quelquefois si violente, qu'elle était prise d'accès de fièvre ou de faiblesses dangereuses. Quand elle méditait sur les souffrances du Christ, quand elle voyait des tableaux pieux le représentant sur la croix, ou bien qu'elle lisait le récit de son agonie, il lui arrivait d'être pour ainsi dire terrassée par la force de ses secousses nerveuses.

Ces grandes émotions d'une âme trop impressionnable furent jugées défavorablement par l'opinion. Les railleries, les mépris, les outrages même furent tout d'abord la seule récompense d'Angèle. Elle fut tancée de folie, abandonnée de tous comme possédée du démon, et, ce qui lui était plus douloureux, accusée de jouer une indigne comédie : « O pécheurs, pécheurs », s'écriait-elle, « avec « quelle lenteur et quelle peine une âme avance dans « le chemin de la pénitence ; tout travaille à l'arrêter : « le démon, la chair et le monde ».

Contre ces trois terribles ennemis, Angèle eut le secours de Dieu. Comme Job, elle souffrit pour l'amour de lui ; comme Job aussi, elle trouva en lui refuge et assistance. Toute la rage de l'enfer s'acharna sur elle. Son faible corps fut accablé de maladies. Elle fut plusieurs fois frappée de paralysies qui lui enlevaient l'usage de tous ses membres, et qui la forçaient de garder le lit. Sa figure était marbrée de pustules et de plaies, dont l'odeur

éloignait d'elle-même ses plus proches parents. Toute boisson lui paraissait amère, toute nourriture fade ; et ce qu'elle buvait ou mangeait ne faisait qu'aggraver son état. Ses organes, morts aux sensations agréables, étaient vivants pour la douleur ; et ce qui lui était le plus terrible, sa faiblesse, même sa chair, avait parfois d'étranges tentations. Elle se sentait brûler du feu de l'impudicité. En vain se mortifiait-elle en s'imposant des privations et des souffrances physiques, les images grossières se présentaient sans cesse à son esprit. Il fallait que l'âme luttât contre le corps à toute heure du jour et de la nuit ; et il n'y avait pas pour elle de torture comparable à celle-là. « Mon Dieu », disait-elle, « que votre volonté soit « faite, mais délivrez-moi du feu de l'impureté, mille « fois plus terrible que les flammes de l'enfer ». Et toujours elle craignait une rechute. Elle voyait sa foi s'ensevelir dans un abîme de ténèbres, son espérance se perdre dans un océan de tristesse, ses vertus acquises au prix de tant de larmes se consumer au feu des passions, l'ardeur de son amour glacée par la crainte de l'éternelle damnation. Un précipice était ouvert devant elle, sans qu'elle vît le moyen de l'éviter. Plusieurs fois elle fut sur le point d'en perdre la raison ; elle laissait échapper des cris de douleur et de désespoir ; elle maudissait le jour qui l'avait vu naître, la nuit qui l'avait conçue, le sein qui l'avait porté. Et, comme le Christ sur le Calvaire, elle répétait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonnée ? » Plus tard, quand elle eut retrouvé le calme, elle disait en parlant de ces tristes moments : « Toutes les puissances de la terre et du ciel n'eussent « pu me consoler et me rendre l'espérance. Paroles d'en-

« couragement, prières, confessions, exercices religieux, « tout était inutile. Je ne trouvais partout que crainte, « tristesse, ennui et désespoir ; j'eusse souffert volontiers « tous les martyres pour sortir enfin de cet abîme de « tristesse, d'amertume et de ténèbres ».

Ce fut là sa vie pendant deux ans. Elle reconnut par la suite qu'elle n'avait jamais été abandonnée de Dieu un seul instant ; car sans son assistance perpétuelle elle eût infailliblement succombé. La lutte avait été trop difficile pour que, laissée à ses seules forces, elle en fût sortie victorieuse.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Visions de la bienheureuse Angèle. — Sa dévotion au saint Sacrement.

Dieu avait voulu éprouver la bienheureuse Angèle par toutes les souffrances du corps et de l'âme, comme on éprouve et comme on purifie l'or par le feu. Maintenant la nuit allait cesser pour elle ; le jour était venu, un jour pur, splendide, plein de rayons. Elle se trouva en un instant si transformée, qu'elle ne parut plus avoir d'autre occupation ni d'autre souci que d'aimer Dieu et de le bénir. Elle ne pensait qu'à lui, elle ne voyait que lui, elle ne s'entretenait qu'avec lui. Les tentations n'avaient plus prise sur elle ; elle se sentait ferme au milieu des embûches du démon, comme un roc au milieu de la mer en furie. D'ailleurs elle recevait tous les jours des consolations et des encouragements divins. Un jour qu'elle était en prières, saint François lui apparut ; il se montra joyeux des triomphes qu'elle avait remportés sur l'esprit du mal, et ajouta : « Sache. Angèle, que le Seigneur t'a

« mise au monde pour l'édification de bien des âmes, et « qu'il te faut maintenant, par tes paroles et tes exemples, « travailler au bonheur d'autrui ». En effet, elle se mit dès lors à pratiquer dans toute sa rigueur la règle des Frères Mineurs ; elle porta simplement une grossière robe de laine, fit pieds nus de longs voyages, et se remit tout entière entre les mains de Dieu et de son directeur.

Elle fut récompensée d'une si grande abnégation par des visions divines. Dieu lui-même, ou son divin Fils, lui apparut plusieurs fois. Elle sentait alors tout son cœur pénétré et comme consumé d'un feu brûlant, et elle entendait des voix qui lui disaient : « Ma fille, mon « temple et ma joie, aime-moi de toutes les forces de ton « âme, car je t'aime moi-même plus que tu ne saurais « m'aimer. Confie-toi à moi, et repose-toi en moi, car j'ai « jeté mon regard sur toi, et je t'ai choisie pour ma « fiancée céleste ».

L'Esprit-Saint avait pris de son âme possession pleine et entière, et il ne se passait pas un jour sans qu'elle reçût la visite de quelques bienheureux, des Anges, de saint Jean-Baptiste, et surtout de saint François. L'effet de ces grâces divines se lisait sur son visage. Elle était parfois pâle et faible à faire pitié ; d'autres fois, au contraire, sa figure était fraîche comme une rose de mai, et ses yeux brillants comme deux étoiles ; d'autrefois encore, si éclatante d'une majesté surnaturelle, qu'on n'en pouvait soutenir la vue. Alors elle était tout entière abîmée en Dieu, pleurant comme un enfant à force d'amour et de bonheur, ne voyant, n'entendant plus rien de tout ce qui se passait autour d'elle, comme enivrée par d'é-

tranges parfums et perdue dans l'immensité des célestes jardins.

Ces visions étaient pour la plupart accompagnées de révélations sur les mystères les plus sublimes et les plus incompréhensibles de notre sainte religion, qui donnèrent à Angèle l'intelligence des choses du ciel et de la terre, et des passages les plus obscurs des saintes Ecritures. C'est pourquoi sans doute Dieu lui disait un jour : « *Fille de foi et de science*, en toi repose la sainte vérité, « tu me possèdes tout entier, comme je te possède moi-« même ».

Angèle avait pris l'habitude de s'approcher souvent de la sainte table, et chaque communion nouvelle lui apportait de Dieu une nouvelle grâce. Elle reçut d'ailleurs, sur ce mystère comme sur beaucoup d'autres, d'importantes révélations. Elle voyait le Sauveur sous les espèces du vin et du pain, toujours avec un aspect différent : un jour avec le corps et la figure d'un enfant de douze ans, d'une beauté magnifique, resplendissant d'une lumière qui éclipsait celle du soleil ; une autre fois, dans tout l'éclat de sa gloire, sur son trône, au milieu des Anges ; ou bien encore sur son Calvaire, le corps en croix, couvert de sang et de blessures. C'est ainsi qu'elle apprit à connaître la vie de Jésus, sa vie humaine avec toutes ses douleurs et toutes ses souffrances, et aussi, si l'on peut dire, sa vie céleste dans toute sa splendeur et toute sa majesté. Un jour qu'elle méditait sur les souffrances de Jésus crucifié, elle se prit à penser que, par ses péchés, elle l'avait elle-même souvent cloué sur la croix, et à cette seule idée elle fut saisie d'une si vive douleur que plus tard elle s'étonna de n'en être pas morte. Ce fut là son

chemin de la croix ; elle le fit souvent avec le Sauveur, toujours soutenue et encouragée, parfois bénie par lui : « Bénis soient », lui disait-il, « ceux qui font avec moi la « route du Calvaire, et qui viennent laver leurs souil-« lures dans mon sang ! Bénie sois-tu, qui souffres avec « moi toutes les douleurs que j'ai souffertes ! Bénie sois-« tu, qui pleures sur mon martyre ; tu seras auprès de « moi dans l'éternité. Bénie sois-tu aussi par mon Père et « par l'Esprit-Saint, parce que tu ne m'as pas renié comme « autrefois mes Apôtres, parce que tu as eu pitié de moi « cloué sur la croix, criant vers le Très-Haut, implorant « la miséricorde du ciel et de la terre. Tu as pris ta part « de mes misères et de mes douleurs ; et pour cela, élue « de mon Père, un bonheur infini t'attend dans l'éter-« nité ».

Dès lors toutes les épreuves qu'il plut à Dieu de faire subir à Angèle furent reçues par elle avec joie et avec reconnaissance. Elle eût voulu, pour l'amour du Christ, supporter des tortures plus cruelles que celles des martyrs, une mort lente et douloureuse, des maladies étranges et horribles. Elle ne demandait rien tant que d'être délaissée des hommes ; elle regardait comme ses meilleurs amis ceux qui lui témoignaient du mépris ; elle prenait plaisir à prier pour eux, à leur donner quelques témoignages d'affection, à les consoler dans leurs disgrâces.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Son zèle pour la purification et l'édification des âmes.

Angèle désirait ardemment amener les autres hommes au port du salut où elle était elle-même arrivée. Dieu lui avait dit un jour qu'il lui donnait la grâce de diriger dans la bonne voie tous ceux qui pourraient la voir ou l'entendre. Dès lors, sans s'enorgueillir de ce privilége, elle ne s'occupa plus d'autre chose que d'élever les âmes et de prêcher aux hommes le respect et la crainte de Dieu. Sa réputation de sainteté était telle, son exemple était si puissant, qu'une foule de personnes des deux sexes prirent l'habit de Saint-François et prononcèrent les vœux du Tiers Ordre. Des miracles, des guérisons extraordinaires triomphèrent de l'hésitation de ceux que retenait encore le monde, et l'Eglise des Frères Mineurs se remplit de convertis.

La pieuse Angèle, dans sa maison de Fulginie, avec quelques jeunes femmes vivait comme dans un couvent. Elle n'en sortait que pour accomplir des œuvres pies, visiter des malades ou aller à l'église. Plus tard cette maison fut transformée en un beau cloître du Tiers Ordre, très-célèbre dans toute l'Italie pour sa piété et sa soumission à la règle. Beaucoup de religieuses y moururent en odeur de sainteté.

Cependant Angèle veillait soigneusement à éviter, entre les personnes qui l'entouraient et le dehors, toute communication inutile. «On n'arrive à la perfection chrétienne», disait-elle, « que par la connaissance de soi-même,

« et on n'arrive à la connaissance de soi-même que par « la méditation et la solitude ». Et elle racontait à ses filles en Dieu quels fruits elle avait recueillis de ses contemplations devant la croix, de ses extases, de ses conversations intimes avec Jésus crucifié ; et l'exemple de sa vie était encore plus puissant que ses paroles.

Dieu avait donné à Angèle une faculté précieuse, nécessaire à tous ceux qui s'occupent d'éducation et de direction, la faculté de connaître les âmes. L'expression de la physionomie lui répondait de la pensée. C'est ainsi qu'elle apprit à connaître que l'amour de Dieu et l'amour du prochain habitent au cœur des pauvres et des malheureux, plutôt qu'au cœur des riches et des grands de ce monde. Aussi disait-elle un jour à la bienheureuse Pascaline : « Allons, ma sœur, entrons ici voir le Christ : il « est dans cette chaumière ». Et encore : « Le Christ qui a « souffert et qui a été comme le lépreux de la société, ne se « trouve nulle part aussi bien que chez ceux qui souffrent « et chez les lépreux ». Comme le Christ, elle se plaisait dans leur société, allait quêter pour eux, leur portait du pain et du poisson, et souvent même leur lavait les pieds et les mains. Avec Pascaline, sa compagne inséparable, elle trouvait à ces occupations une joie céleste. Beaucoup de ses filles suivirent cet exemple, et ce fut pour Angèle la plus douce récompense de toutes ses peines et de tous ses soins. Un pieux zèle animait toute la communauté, qui rivalisait d'abnégation et de dévouement. L'Esprit-Saint habitait vraiment dans cette maison ; Dieu lui-même, d'ailleurs, prit soin d'en assurer la pieuse Angèle. Un soir qu'elle était en extase au pied de l'autel, il lui sembla que les portes du ciel s'ouvraient ; elle vit Dieu sur son

trône, dans toute sa haute et infinie majesté, son Fils à sa droite, et autour du Père et du Fils ses compagnes mêlées aux chœurs des Anges ; et elle entendit une voix qui disait : « Vous êtes mes filles et mes élues ; et je vous « ai choisies entre toutes pour porter aux hommes ma « paix et mes bénédictions. Placez seulement en moi « toute votre confiance et toutes vos espérances ».

Angèle ne manquait jamais de raconter à ses chères filles tout ce qu'elle voyait et entendait dans de semblables visions ; et à ses récits leur piété devenait plus ardente, leur charité plus vive, leur abnégation plus complète. Angèle elle-même se sentait plus de force et plus d'autorité pour les diriger dans la voie du salut ; en sorte que le couvent semblait être non pas habité par des religieuses, mais par des bienheureuses sous la direction d'une sainte.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Mort d'Angèle.

Il y avait longtemps déjà que le bruit de la sainteté de la bienheureuse Angèle s'était répandu dans toute l'Italie, quand elle mourut en 1309. Elle se sentit tout à coup prise d'une fièvre violente qui brisa ses forces en quelques jours ; et elle comprit que sa dernière heure approchait. Elle rassembla autour d'elle ses fils et ses filles en Dieu, se confessa à haute voix en leur présence, puis leur lut son testament et leur fit ses dernières recommandations.

« Je me remets », leur dit-elle, « entre les mains de « Dieu, en le priant de jeter sur moi des regards de misé-

« ricorde. Pour vous, mes enfants, continuez à être pieux « de la piété de l'âme, selon cette parole du Christ : « Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur ». « Fuyez les grandeurs de ce monde, elles cachent des dan- « gers. Considérez toujours que vous n'êtes rien devant « Dieu, et que vous ne valez quelque chose qu'en tant que « vous connaissez Dieu et que vous le servez. Soyez d'accord « avec tous et bons à tous. Soyez compatissants et miséri- « cordieux, ne méprisez personne ; car tel qu'accable le « mépris des hommes, aura au ciel la première place, et « tel autre, qui fait le superbe ici-bas, se courbera là- « haut sous le poids du courroux divin. Priez pour les « pécheurs, pour que vous obteniez vous-mêmes grâce « devant le Seigneur. Je vous lègue l'héritage de Jésus- « Christ : la pauvreté, la douleur, les outrages ; portez-le « dignement, pour qu'un jour il vous nomme ses enfants « bien-aimés, et qu'il vous donne une place dans son « royaume ». Et pendant qu'elle parlait ainsi, tous ceux qui l'entouraient pleuraient de perdre une aussi bonne mère.

Sa maladie fut cruelle ; mais pendant les souffrances de son agonie, comme pendant celles de toute sa vie, elle reçut de divines consolations. Cependant ses douleurs furent parfois si vives, qu'elle perdit plusieurs fois connaissance. Quand la maladie lui laissait quelques instants de répit, elle en profitait pour élever son âme et ses pensées vers Dieu : « Mon Père », disait-elle, « je remets mon âme entre « vos mains », et elle entendait une voix divine lui répondre : « Celui qui a été avec toi durant toute ta vie ne « t'abandonnera pas à l'heure de ta mort ». Elle expira le 4 janvier 1309.

Ce fut une calamité publique. Toute la ville de Fulginie assista à ses funérailles, qui furent célébrées avec une grande pompe dans l'église des Frères Mineurs. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage célèbre par les miracles qui s'y accomplirent. La chapelle où furent déposés ses restes est encore pleine de magnifiques *ex-voto* dont l'a ornée la piété des fidèles.

En 1547, le pape Paul III, par la bulle *Cum nonnulli*, canonisa la bienheureuse Angèle. Sa fête se célèbre le dernier jour de mars.

VIE DU BIENHEUREUX JUNIPÉRUS

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1258. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Louis VIII.

Ce fut un homme simple et droit.
(*Livre de Job.*)

SOMMAIRE : Humilité chrétiennne de frère Junipérus. — Sa compassion aux souffrances d'autrui. — Sa charité quelquefois trop ardente. — Sa tempérance de paroles. — Estime qu'en faisaient le Père François, frère OEgidius et la sainte mère Claire.

On peut dire de frère Junipérus ce que Dieu lui-même a dit de Job : « Ce fut un homme simple et droit ». Il naquit à Assise, d'une famille obscure. Dès 1210, saint François le fit entrer dans l'Ordre qu'il venait de fonder. Ceux qui ne connaissaient que sa vie extérieure, sa pauvreté volontaire, ses vêtements modestes et étranges à la fois, se moquaient de lui et disaient qu'il avait perdu la

raison ; c'était en effet un pauvre d'esprit, mais semblable à ceux qui ont fait dire à Jésus-Christ cette parole : « Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume « des cieux est à eux ». Il supportait d'ailleurs bravement les sarcasmes et même les insultes, persuadé de la récompense qui lui était réservée dans l'éternité. « Allons, courage, mes amis », disait-il aux rieurs, « ajoutez « encore un fleuron à la couronne qu'on me prépare « au ciel ».

Il se croyait fermement indigne de faire partie de l'Ordre de Saint-François. Quand il sortait du couvent pour accomplir quelque œuvre de charité et de dévouement : « Comment oserai-je », se disait-il à lui-même, « rentrer dans cette maison où je suis inutile, et de « quel droit suis-je le compagnon de ces saints « hommes ? »

Un jour qu'il était en prières, et que l'idée de sa nullité le poursuivait plus fort qu'à l'ordinaire, il vit en l'air une main qui se tendait vers lui, et il entendit une voix qui disait : « Une main ne peut rien sans l'autre, et « quelque parfait que l'on soit, l'on ne fera rien sans « cette main, qui est la confiance en Dieu ». Frère Junipérus, tout joyeux, raconta cette vision à ses frères, et leur répéta les paroles mêmes qu'il avait entendues. « Et pourtant », ajoutait-il, « l'amour-propre le nie ! « mais, malgré qu'il en ait, privé de la grâce de Dieu, il « ne trouvera en lui que péchés et folie ».

Aussi l'amour-propre était-il précisément le défaut contraire aux qualités du bon frère. Sa modestie et sa simplicité étaient telles qu'il s'humiliait volontairement et se rendait de lui-même méprisable aux yeux du

monde. C'est ainsi qu'un jour, au moment d'entrer dans Viterbe, il ôta sa robe de moine, l'attacha avec la corde qui lui ceignait les reins, la jeta sur ses épaules, et parcourut la ville n'ayant conservé que ses vêtements de dessous. Et aux enfants qui se moquaient de lui, aux religieux qui l'accablaient de reproches, aux manants qui l'insultaient, il répondait par des sourires, comme il eût accueilli les compliments de son meilleur ami. Il fallut bien cette fois, comme quelque temps plus tard à Spolète, qu'on lui pardonnât : son humilité seule et le mépris qu'il avait pour lui-même l'avait poussé à un pareil acte.

Il ne voulait ni de la considération, ni des honneurs des hommes. Un gentilhomme, qui connaissait la sainteté de sa vie, désira l'avoir quelque temps auprès de lui, et pria les supérieurs du couvent de le lui envoyer. Il le reçut avec des marques de déférence, lui fit donner la plus belle chambre du château, le mit, à table, à la place d'honneur : toutes choses que le bon frère supportait avec patience et sans proférer une parole. Il fut impossible à son hôte d'en tirer un seul mot. Quoique étonné d'un tel silence, il n'en continua pas moins de témoigner au religieux le plus grand respect. Mais le lendemain, quelle ne fut pas sa stupéfaction ! frère Junipérus avait quitté le château, après avoir mis en désordre tous les meubles de sa chambre. Ce n'était plus à un saint, mais à un fou qu'il crut avoir eu affaire ; il courut au couvent, se plaignit aux supérieurs, accabla de reproches le pauvre religieux, qui n'en pouvait mais, et qui baissait la tête comme un coupable, déclarant qu'il était prêt à subir tous les châtiments, tout en ajoutant qu'il

était heureux d'être estimé à sa juste valeur. Et, rentré dans sa cellule, il remercia Dieu d'avoir pu échapper aux honneurs qu'on lui avait voulu faire.

Quelque temps après, dans un voyage à Rome, il aima mieux encore passer pour insensé, que de se laisser escorter par plusieurs personnes pieuses venues au-devant de lui. Il n'eut pas l'air de les voir s'approcher, il ne parut pas entendre leurs voix qui l'appelaient, et, de guerre lasse, ils retournèrent à Rome, où lui-même entra derrière eux, tout seul.

C'est que tout ce qui tenait à la terre lui était de peu de prix ; il ne se souciait que des choses du ciel. A la suite d'un sermon sur la mort, un religieux lui disait que son plus grand désir était de mourir au couvent, pour être entouré à sa dernière heure des soins et des prières de ses frères : « Pour moi », répondit frère Junipérus, « que je meure en état de grâce, cela me « suffit; où que ce soit, peu m'importe; que mon corps « soit enseveli ici ou ailleurs, pourvu que Dieu prenne « pitié de mon âme, je serai content ».

Ce bon frère, qui n'avait nul souci de ses propres besoins, était plus que tout autre compatissant aux maux d'autrui. François d'Assise l'avait placé au cloître de Portiuncula, avec la mission de soigner les malades. On eût dit une mère veillant sur ses enfants, tant il apportait autour d'eux d'attention délicate et de douce pitié. Toujours prêt à leur rendre service, le moindre de leur désir était un ordre pour lui. Il eût traversé l'Italie pour leur faire plaisir. Un jour il s'en alla, pour satisfaire au caprice d'un malade, arracher je ne sais quelle plante rare dans le jardin d'un riche propriétaire.

Il paya cher sa charité chrétienne. Le propriétaire accourut au couvent, se plaignit au Père François, cria, tempêta, menaça, et finit par frapper d'un bâton le bon frère Junipérus qui subit l'orage avec son calme accoutumé : « Je croyais », répondit-il à ses supérieurs, « qu'il était « de mon devoir de rendre aux malades tous les services « dont je suis capable ; si je me suis trompé, pardonnez-« moi ». — Et à l'homme qui se plaignait d'être volé, qui l'avait injurié puis frappé, il disait : « Ne savez-vous « pas, mon frère, que Dieu vous a fait riche pour donner « aux pauvres une part de vos biens ; et ne craignez-« vous pas qu'il ne vous les retire, pour témoigner tant « de colère à propos d'une bonne œuvre? » Des injures qu'il avait subies, des coups qu'il avait reçus, pas un mot. Aussi tout le monde était ému de tant de douceur et de charité ; le Père François n'ajouta pas un reproche, et le gentilhomme, touché jusqu'au fond de l'âme, releva le bon frère encore agenouillé, l'embrassa, lui demanda pardon, et ne quitta le couvent qu'après avoir offert aux religieux tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

La charité de frère Junipérus s'exerçait non-seulement sur ses frères malades, mais encore sur tous ceux qui souffraient ou qui étaient dans le besoin. Plus d'une fois il donna aux pauvres son manteau ou sa chemise ; et il ne connaissait pas au monde de bonheur plus grand que celui de s'imposer des privations pour autrui. Les observations que ses supérieurs lui purent faire sur sa trop grande libéralité, restèrent toutes sans résultat. Et quand, au nom de la très-sainte obéissance, ils le sommèrent de ne plus donner ses vêtements, il trouva moyen d'être

charitable sans désobéir ; il fit, non plus des présents, mais des échanges. A un pauvre hère qui avait pour tout vêtement un lambeau d'habit déchiré, il donna son manteau en retour de sa défroque. Le prieur ne put ou ne voulut pas punir ; il pardonna : et, je vous prie, le moyen de ne pas pardonner ? Il fallut pardonner encore quand le bon frère Junipérus, non content de se dépouiller lui-même pour habiller les pauvres, dépouilla encore, à leur insu, les autres religieux.

Un jour pourtant, la patience du prieur se lassa ; la libéralité du frère s'était exercée cette fois, non plus à son propre détriment et à celui des religieux, mais au détriment de la chapelle. Le sacristain de la chapelle du couvent l'avait prié de rester à veiller près de l'autel une partie de la journée. Survint un pauvre homme avec sa femme, tous deux dans la plus grande misère, presque nus et mourant de froid. Frère Junipérus se sentit pris d'une immense pitié, et, le cœur plein de charité, il jeta les yeux tout autour de lui, cherchant avec désespoir ce qu'il pourrait bien leur donner. Tout à coup il aperçut près de l'autel, devant le tombeau de saint François d'Assise, un magnifique tapis, présent du pape Grégoire IX, le prit, le leur jeta sur les épaules et les fit partir à la hâte. Le courroux du sacristain fut si violent, qu'il courut se plaindre à Jean Parent, général de l'Ordre. On fit venir frère Junipérus, et, en plein chapitre, le général lui adressa une si verte réprimande, qu'à force de crier il s'enroua et finit par ne plus pouvoir prononcer une parole. Le pauvre frère reçut la semonce avec humilité, comme il avait accoutumé de faire, sans réplique et sans impatience ; mais l'enrouement de son supérieur lui causait de la peine.

Sa pénitence à peine terminée, il se mit à préparer une boisson pour son supérieur, et la lui porta tout aussitôt. Sa bonne intention fut mal récompensée : le général le mit à la porte de sa cellule, en lui intimant l'ordre de rester chez lui. Cependant Junipérus ne se lassa pas ; il revint à la charge, insista, supplia, et fit si bien qu'enfin il réussit. Le général accepta sa tisane, pardonna, sut même bon gré au religieux d'avoir montré tant de patience, et se félicita presque de la perte de son tapis, puisque ç'avait été pour le bon frère l'occasion de faire preuve de charité, de douceur et d'obéissance.

Une autre fois, les religieux étaient sortis du couvent pour assister aux funérailles d'un de leurs bienfaiteurs, et frère Junipérus avait été laissé à la garde du couvent. Mais, impatient de l'inaction où il se trouvait, il s'en alla par la ville, pour quêter ; puis, revenu à son poste avec un gros panier bourré de toutes sortes d'aliments, il se prit à songer qu'à leur retour les religieux auraient faim, et, s'emparant d'une marmite immense, il y jeta pêle-mêle le pain, la viande, les fruits, les légumes, le fromage et le reste. C'était un salmigondis effroyable, et quand il présenta sa cuisine aux religieux, il fut accueilli par un grand éclat de rire. Mais le prieur, lui, prit l'affaire au sérieux. Il reçut les excuses du pauvre frère, qui, tout confus, tomba à genoux et demanda pardon, sans pouvoir se consoler d'avoir par sa maladresse perdu les vivres du couvent. Et l'on fut si touché de son humilité, qu'il fut impossible de lui garder rancune.

Toutes les belles vertus chrétiennes, la charité, la modestie, la patience, étaient l'apanage du bon frère. Les religieux prenaient exemple sur lui et modelaient leur

vie sur la sienne, persuadés que c'était le plus sûr moyen de plaire à Dieu et de résister aux attaques du démon. Les esprits de ténèbres, en effet, avaient peur de frère Junipérus. Sa seule présence délivrait les possédés, et il arriva plus d'une fois que là où les prières des autres prêtres et de saint François lui-même étaient impuissantes, un regard de lui suffisait. Le démon essaya de se venger, et comme il ne pouvait, par la tentation, triompher de la vertu du bon frère, il employa son infernale malice à le faire tomber dans un piége terrible.

Il y avait sur le chemin de Rome un château fort, habité par un gentilhomme, vrai bandit de grande route, qui ne craignait ni les hommes, ni Dieu. Le démon lui fit voir en songe un moine en habits déchirés, cherchant à pénétrer dans son château pour le faire périr. Le lendemain, tout poursuivi de son rêve de la nuit, il aperçoit le frère Junipérus, qui suivait tout joyeux le sentier de la montagne. C'était sa vision de la nuit qui lui apparaissait de nouveau. Il court au frère, et d'une voix irritée lui demande qui il est : « Le plus grand pécheur du « monde. — Et ne venais-tu pas détruire mon château « et me tuer moi-même ? — Hélas, seigneur, peut-être « aurais-je fait pis encore, si Dieu ne m'avait arrêté dans « la mauvaise voie ». Et chaque réponse augmentait la colère du gentilhomme. Le pauvre Junipérus fut frappé, conspué, chargé de chaînes, puis conduit au pied d'un gibet où on se disposa à l'accrocher. C'eût été fini de lui, s'il n'avait par hasard rencontré sur son chemin une pieuse femme qui courut au couvent prévenir le prieur et les religieux. En même temps qu'elle arrivait au couvent un exprès du comte, chargé de ramener un confes-

seur pour un homme qui allait mourir. Le prieur lui-même se mit en route. Quand il vit sur la plate-forme Junipérus tout nu, la corde au cou, il se sentit pris d'étonnement et d'effroi, en dépit des paroles du condamné, qui lui recommandait le calme et le courage, et qui lui-même, par sa contenance ferme, prêchait l'exemple et ne tentait pas un mot pour sa justification. Cependant le prieur courut au château implorer, s'il en était temps encore, la pitié ou du moins la justice du maître. Et, chose merveilleuse, à peine ce farouche gentilhomme eut-il entendu prononcer le nom de frère Junipérus que, tout effaré, il courut se jeter à ses genoux, et en présence de tous lui demander pardon avec des larmes, pour tous les maux qu'il lui avait fait endurer. Et le bon frère le remerciait de lui avoir donné cette belle occasion de se soumettre humblement à la volonté de Dieu.

Il fut quelque temps souffrant à la suite de cette aventure ; et comme on l'aimait et qu'on l'estimait beaucoup, il reçut la visite des personnes les plus considérables du pays. On lui offrit même des présents magnifiques, qu'il n'eut garde d'accepter, mais que du moins il refusa avec esprit : « Ce n'est pas à moi », disait-il, « qu'il faut faire des « présents, c'est à celui qui est cause que vous voulez « m'en faire ». Et le malheureux gentilhomme, à chaque visite de ce genre qu'il recevait, sentait redoubler sa confusion et ne savait que penser de la sainteté chrétienne du religieux qui, de si bonne grâce, lui rendait le bien pour le mal.

Le bienheureux frère Junipérus parlait peu, et encore ne parlait-il jamais que des choses de l'âme. Une fois, pourtant, on l'accusa d'avoir été léger dans un discours.

Il en éprouva un si grand chagrin, qu'il se promit de garder un silence absolu. Au lieu de causer, il médita pour chaque jour du mois; il s'était fixé d'avance l'objet de ses pieuses réflexions : aujourd'hui Dieu le Père, demain Dieu le Fils, puis l'Esprit-Saint, puis la sainte Vierge, les saints, etc. Et le Père François, admirant une pareille résolution, disait à ses frères : « Celui-là plaît « au Seigneur, qui possède la vertu de frère Junipérus ; « puisse Dieu nous faire la grâce de lui ressembler, dus- « sions-nous, comme lui, passer pour insensés aux yeux « des insensés ».

Le Père François voyait bien : le bon frère était vraiment des élus de Dieu. Bien d'autres encore, le frère Ægidius, la sainte mère Claire, portaient sur lui le même jugement. Cette dernière l'estimait profondément, à l'exemple du fondateur de l'Ordre lui-même. Elle s'efforçait, comme lui, de ne jamais prononcer de paroles inconsidérées, d'atteindre à sa sainteté si humble et si modeste ; et quand elle mourut, sa plus grande joie fut de voir à son lit de mort frère Junipérus : « Eh bien, mon « frère », lui dit-elle, « quoi de nouveau dans le royaume des cieux ? » — Et le saint frère parla avec tant de feu des choses d'en haut, que tous ceux qui l'entendaient se sentaient transporté et comme en extase.

Dans les derniers moments de sa vie, les célestes visions de Junipérus furent presque continuelles. Il restait immobile durant des heures entières, les yeux fixés devant lui, comme s'il eût contemplé Dieu dans son infinie majesté. Enfin il mourut à Rome, plein de vertus et d'années, en 1258. On célèbre sa mémoire dans l'Ordre le 4 janvier.

Au commencement du dix-septième siècle on trouvait encore ses restes dans l'église d'Ara-Cœli, sous un pilier à droite du grand-autel. Une inscription indiquait que là reposaient les cendres de frère Junipérus, compagnon de saint François. En 1621, ils furent transportés de là dans un beau mausolée.

(WADDING.)

Dans l'église d'Ara-Cœli, sous le pilier à droite du grand-autel, se trouvent aussi les restes mortels de saint Sabbatin, quatrième compagnon de saint François. Il entra dans l'Ordre en 1209, et fut assez heureux pour suivre en Syrie le Père François, qui y était venu prêcher aux infidèles les vérités de la foi. De retour en Italie, il convertit beaucoup de pécheurs par ses sermons et l'exemple de sa vie. Il mourut en 1251, et depuis beaucoup de miracles se sont accomplis sur son tombeau.

Dans la même église on trouve encore les tombeaux de saint *Electus*, — de *Bonaventure de Velletri*, mort en 1526, frère lai, dont les prières rendirent à sa mère un enfant condamné par les médecins, — de *Thomas de Corse* mort en 1517, saint homme qui fit beaucoup de miracles, et qui, en particulier, rendit la vue à un aveugle ; — enfin, la noble *Jeanne de Felicibus*, qui faisait partie du Tiers Ordre, où elle vécut comme une sainte.

PÈRE JEAN ZUAZO,

ET FRÈRE ALEXANDRE-JEAN, MARTYRS

1552. — Pape : Jules III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Jeunesse de Jean Zuazo. — Sa vie austère. — Il se lie au Père Alexandre-Jean, et passe avec lui en Terre Sainte, puis en Egypte. — Leurs souffrances chez les Maures ; — leur mort glorieuse.

Le Père Jean Zuazo naquit à Medina-del-Campo, en Espagne, d'une noble famille. Dès sa plus tendre jeunesse il donna d'éclatantes preuves de piété. Il s'abîmait dans la prière, entendait la messe et la servait, et passait à l'église la plus grande partie de son temps. Plein de compassion pour les maux d'autrui, il donnait aux pauvres l'argent destiné à ses plaisirs. Il semblait né pour la vie pieuse et solitaire. Souvent il courait à cheval vers un plateau élevé et désert, situé à quelque distance de la ville, et là, seul devant Dieu, il ouvrait comme un trésor son cœur tout plein d'amour.

Après bien des supplications, il obtint de son père la permission de se faire religieux. Il prit l'habit des Frères Mineurs, et prononça ses vœux à Valladolid. Plus tard, il habita un cloître des Pères Récollets, où, pendant soixante ans, il vécut de la vie des Anges plus que de la vie des hommes. Du pain ou de la soupe avec de l'eau, c'était toute sa nourriture ; jamais il ne voulut goûter ni la viande ni le vin. Après matines il restait au chœur jusqu'à prime, comme en extase, étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Pour le laisser tout entier à la vie contem-

plative, ses supérieurs l'avaient dispensé de tout travail matériel. Désireux de pratiquer la sainte pauvreté, il se rendit dans la province de Saint-Gabriel, et plus tard dans celle de Portugal, où l'on suivait la règle primitive dans toute sa rigueur. De là il revint en Italie, et passa six ans chez les Capucins ; son austérité le fit nommer le *Saint Espagnol ;* sa cellule lui paraissant trop belle et trop grande, il s'enfermait dans une cave, d'où il ne sortait que tous les trois jours pour aller chercher du pain et de l'eau.

Avant d'arriver au récit de sa mort glorieuse, il nous faut connaître son compagnon, le frère Alexandre Jean. Il était né en Italie, mais il prit l'habit en Espagne, dans la province de Saint-Gabriel. Il demeura longtemps dans une cave si petite qu'à peine pouvait-on s'y tenir debout. Son âme, sans cesse occupée de Dieu, était toujours plongée dans de célestes contemplations. Souvent on le vit, soit à la chapelle, soit dans sa cellule, tout resplendissant d'une divine clarté. Il s'imposait de cruelles mortifications, ne vivait que de fruits et de légumes, portait un cilice armé de pointes, couchait sur la dure. Avec la permission de ses supérieurs, il alla en Afrique en compagnie du Père Antoine Arquentario de Léon, pour y prêcher la vérité aux Maures. Le Père Antoine y périt, lui-même ne dut son salut qu'à la charité d'un chrétien, qui le releva à moitié mort sous les coups, le soigna et le renvoya en Italie.

C'est à ce moment, à son retour d'Afrique, que le frère Alexandre fit connaissance du Père Jean Zuazo, et bientôt tous deux se dirigeaient vers la Terre Sainte, pour passer de là à Alexandrie et au Caire.

A peine ont-ils commencé à prêcher qu'ils sont

arrêtés et conduits devant le gouverneur du pays. A ses questions bienveillantes comme à ses menaces, les courageux apôtres répondent qu'ils sont chrétiens, qu'ils sont décidés à rester chrétiens, et que jamais ils n'embrasseront la foi de Mahomet, et que les tortures mêmes ne les feront pas changer d'avis. Furieux, le gouverneur les envoie au cadi, ou juge de paix, qui d'abord les prend pour des fous. Il les fait conduire en prison, avec ordre de les bien traiter, puis de les lui ramener au bout de huit jours. La semaine écoulée, il les retrouve tels qu'il les avait vus la première fois; il ordonne alors une prison plus dure et des coups de bâton.

Mais, un beau jour, on trouva le Père Jean prêchant dans la rue, sans que ses geôliers l'aient vu sortir de son cachot. On le reprit et on le condamna à mort. Les infidèles lui mirent un carcan au cou et l'attachèrent à un poteau, et longtemps, longtemps ils le frappèrent. Cependant, là encore, le Père Jean prêchait aussi tranquillement que s'il eût été dans une église. On lui trancha la tête. Son corps fut enseveli au bout de quelque temps, et des marchands de Venise rachetèrent sa tête à poids d'or, et en firent présent à l'église Saint-Marc, où, depuis, beaucoup de miracles se sont accomplis.

Le bienheureux Alexandre partagea le sort de son compagnon, sans toutefois périr de la même mort. Deux fois on le jeta dans un bûcher enflammé, deux fois il en sortit vivant. A la troisième fois, seulement, Dieu permit que son serviteur succombât, et que sa pieuse âme vînt recevoir au ciel la récompense de ses vertus et de ses souffrances, le 4 janvier 1552.

(Ex MARCO ULYSS. Episcopo Portuensi, et BARREZZO.)

VIE DU PÈRE ANTOINE PAGANI

1589. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse d'Antoine Pagani. — Ses prédispositions à la vie pieuse et monacale. — Il entre aux Frères Mineurs. — Concile de Trente. — Peste de Venise. — Voyage à Insprück. — Conversions d'hérétiques. — Fondation d'une Congrégation.

Voici venir l'un des plus grands et des plus saints hommes qu'ait produits l'Ordre Séraphique en Italie au seizième siècle. Il naquit à Venise, en 1536, d'une famille honorable, et reçut au baptême le nom de Marc. Dès son bas âge on prévit qu'un jour il serait un saint. Toujours à l'écart, loin des enfants de son âge, il passait son temps à contempler des portraits de saints, ou à lire des récits de leur vie. Souvent il se rendait à l'église des Frères Mineurs, et goûtait un plaisir indicible agenouillé devant la croix ou devant la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Le dimanche, il servait et entendait quatre fois la messe.

Sa mère vit avec inquiétude ces prédispositions d'une âme trop ardente, et essaya, mais en vain, de le détourner de l'église et du cloître : l'Esprit-Saint fut plus fort que la volonté maternelle. Dès l'âge de huit ans, Marc faisait déclarer hérétique son professeur, et fermer l'école où il enseignait. A douze ans il savait le latin et commençait

sa philosophie ; à dix-neuf ans il était reçu docteur en théologie, et nommé avocat à la cour du nonce pontifical, à Venise.

Il n'y resta que quatre ans, et alors, pour se faire une vie plus calme et plus solitaire, il prit congé de ses parents, et alla demander à Milan l'habit des Frères Barnabites. Il se montra dans cette nouvelle condition affable, modeste et pieux, aimé de ses supérieurs et serviable à tous.

Revenu à Venise à l'occasion d'une grave maladie, il apprit que ses plus proches parents étaient morts, et ses biens déjà passés à des mains étrangères. Alors, cédant à la force de ses penchants, il prit à Udine l'habit des Frères Mineurs Observants, sous le nom de Père Antoine : il était âgé de trente et un ans. Il prononça ses vœux en 1568, et fut aussitôt envoyé par ses supérieurs à Venise, pour rétablir dans les couvents de l'Ordre la règle primitive. Il écrivit et prêcha comme il savait le faire, c'est-à-dire éloquemment ; et une grande foule de peuple accourait à ses sermons et en retirait de grands fruits.

A cette époque, le Père Antoine reçut du général de l'Ordre l'injonction de se rendre, en qualité de théologien, au Concile de Trente qui venait de s'ouvrir. Il y fit une harangue en latin, sur la réforme des abus qui s'étaient glissé dans quelques évêchés. Plus tard il en fit un livre. Le Père Antoine était en grand renom parmi les évêques pour sa science et pour la fermeté de sa foi. Il resta à Trente jusqu'à la fin du Concile ; puis il fut rappelé par les supérieurs de l'Ordre, et travailla à l'édition des œuvres de Bonaventure.

Bientôt son amour du prochain trouva un aliment

nouveau : une peste terrible sévit sur la ville de Venise. Le Père Antoine ne quitta plus le chevet des malades, infatigable, courant de l'un à l'autre pour les consoler et pour les préparer à la mort. Dieu le préserva comme par miracle des atteintes du fléau, et lui donna plus d'une fois la consolation d'arracher aux griffes du démon l'âme d'un pécheur mourant.

Après la peste, ses supérieurs l'envoyèrent à Insprück, pour raffermir dans la foi des chrétiens vacillants. Tel fut son succès et l'amour qu'il inspira, que l'on voulut le retenir en Tyrol, et le combler d'honneurs ; mais lui, toujours modeste et ennemi des grandeurs de ce monde, revint en Italie.

Il n'y resta pas inactif : on le manda à Anzignano, pour y réformer quelques abus et combattre des commencements d'hérésie. Il fit tout son possible pour arrêter le mal à sa source, écrivit beaucoup et prêcha plus encore. Puis, pour obtenir de meilleurs résultats, il conseilla aux habitants de la ville de s'approcher plus souvent de la sainte table, et vit bientôt ses efforts couronnés de succès. A Vicence il arriva aux mêmes fins par de semblables moyens, et l'évêque, étonné des conversions miraculeuses du Père Antoine, le nomma à la chaire de théologie de l'évêché, et membre de la sainte Inquisition ; il resta là six ans, travaillant sans cesse pour le plus grand profit des âmes. C'est qu'en effet, c'était là sa constante préoccupation, travailler pour les âmes. Un jour que quelques hérétiques avaient été condamnés à mort, il resta dans la prison au péril de sa vie, pour les convertir et les sauver, et Dieu donna assez de force à ses paroles pour que, non-seulement ils revinssent au giron

de l'Eglise, mais encore pour que, quelque temps après, ils subissent courageusement la mort des martyrs.

Le Père Antoine avait créé une sorte de congrégation, où s'étaient fait inscrire des savants, des magistrats, des gentilshommes. Ceux qui en faisaient partie devaient se confesser et communier souvent. Les dimanches et jours de fête, ils allaient ensemble à l'église, où ils entendaient une allocution du Père Antoine. Tel fut bientôt le développement que prit cette congrégation, que ses membres, les jours de réunion, remplissaient l'église tout entière. Bientôt on s'organisa, les uns furent chargés de recueillir des aumônes, les autres de visiter les prisonniers, d'autres de soigner les malades, etc., et l'on obtint ainsi les meilleurs résultats.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Père Antoine est calomnié par ses ennemis et accusé d'impudicité. — Sa patience au milieu d'odieuses tracasseries. — Sa charité chrétienne. — Bons effets de ses exemples.

Cependant le démon, qui voyait avec rage les heureux efforts du Père Antoine pour le bien des âmes, essaya de l'abattre d'un seul coup, et de le perdre pour jamais dans l'esprit des hommes. Dieu permit qu'il y réussît à moitié, pour donner ensuite plus d'éclat à la modestie, à l'ardente charité et à l'inébranlable patience du saint religieux.

La concierge d'un marchand, abandonnée par son mari, dénuée de toute ressource et vivant avec ses enfants dans une extrême pauvreté, se sentit prise d'un accès de désespoir, et se frappa de deux coups de cou-

teau. On courut chercher des prêtres, mais elle ne voulut pas entendre parler de confesseur, et persista dans ses idées de suicide. Heureusement le Père Antoine accourut, et il réussit là où avaient échoué tous les autres. La malheureuse femme se sentit renaître à la vie et à l'espoir ; elle se confessa, reçut le saint Sacrement, et se promit de supporter désormais pour l'amour de Dieu toutes les misères qu'il lui plairait de lui envoyer. Bientôt, à l'étonnement de tous, sa guérison marcha rapidement. Son âme se purifiait en même temps que son corps reprenait des forces ; elle offrait à Dieu ses souffrances, et s'approchait souvent de la sainte table. Le Père Antoine lui faisait de fréquentes visites, s'entretenait longtemps avec elle, et la quittait toujours plus confiante qu'il ne l'avait trouvée.

Plusieurs personnes virent cela d'un mauvais œil, et de médisance en médisance allèrent jusqu'à dire que cette ardente charité du Père Antoine n'était qu'un prétexte pour cacher des relations impies avec cette femme. Les ennemis du Père Antoine saisissant l'occasion, répandirent ce mensonge, et bientôt un véritable orage de calomnies s'amassa sur la tête du saint homme. Lui, calme au milieu de la tempête, se contenta d'écrire au général de l'Ordre une lettre où il expliquait l'affaire. Cependant le provincial mandait le Père Antoine de Vicence à Venise, avec ordre d'y rester jusqu'à ce que la vérité fût connue. Le Père Antoine obéit, et quitta sans murmurer la ville où il avait fait tant de bien. Mais Dieu, qui avait permis l'épreuve, allait manifester au grand jour l'innocence de son serviteur. L'enquête à peine commencée, il apparut clairement à tous que le saint homme avait été

victime d'affreuses calomnies, dénuées de tout fondement, et s'attaquant précisément aux plus belles actions du Père Antoine. Trente gentilshommes, qui le connaissaient et qui l'aimaient, jurèrent sur l'honneur que jamais ils ne l'avaient vu lever les yeux sur une femme ou entendre prononcer une parole légère. La sentence qui l'absolvait fut lue à l'évêché d'abord, puis à la cathédrale, en présence d'une grande foule de peuple, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. Il était bien juste que la réhabilitation fût publique, car l'épreuve avait été cruelle. Plus d'une fois, jusque dans le palais épiscopal, et de la part des religieux eux-mêmes, le Père Antoine avait pu entendre faire de malignes allusions au crime dont on le croyait coupable. C'est ce qui fit dire plus tard à l'évêque que, entre tous les miracles du saint homme, il n'en connaissait pas de comparable à celui d'avoir supporté sans se plaindre une pareille tempête : « Celui », disait-il, « qui est maître « de lui et de ses passions à ce point, est plus grand que « celui qui ressuscite un mort ». Le même évêque reconnaissait, après la mort du Père Antoine, que jamais il n'avait vu personne se soumettre aussi humblement à la volonté de Dieu, ni pardonner d'aussi bon cœur à ses ennemis. On eût dit qu'il leur savait gré de l'avoir couvert d'opprobres et d'insultes. Il savait inspirer la même charité chrétienne à ceux qui l'entouraient. Un de ses amis apprit que son frère avait été frappé par des meurtriers ; grâce aux bons conseils du Père Antoine, il sut assez prendre sur lui pour pardonner aux meurtriers et pour empêcher qu'on leur fît aucun mal. Une autre fois, le bon Père détermina un gentilhomme gravement offensé à renoncer à sa vengeance et à donner à son

ennemi le baiser de paix. C'étaient là les fruits, non-seulement des paroles, mais encore des exemples du Père Antoine.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Fondation de Confréries et de Congrégations. — Le Père Antoine a le don de prophétie et de seconde vue. — Il devient secrétaire du général ministre de l'Ordre. — Services qu'il rend à l'Ordre. — Il se retire dans la solitude.

L'innocence du Père Antoine reconnue, ses supérieurs lui permirent de retourner à Vicence, où il fut reçu avec autant de joie que s'il eût été un envoyé du ciel. Tel devint bientôt le pieux zèle de ses enfants en Dieu, qu'il put fonder deux congrégations, l'une d'hommes, sous le titre de congrégation de la *Sainte-Croix*, l'autre, de femmes. La première s'établit non loin de la ville, sur le mont Berico ; une piété et des vertus reconnues étaient les conditions de rigueur pour y être admis. A la congrégation des femmes, on ne recevait que des jeunes filles d'une conduite exemplaire, des veuves sans enfants, sans souci du monde et sans désir d'y rentrer jamais.

Les règles proposées par le Père Antoine furent approuvées par l'évêque de Vicence, et par le cardinal Augustin Valère, délégué par le pape à l'inspection des couvents. Plus tard le pape Paul V accorda à ces confréries d'importantes prérogatives, et elles s'établirent dans les principales villes d'Italie, toujours sous la discipline du Père Antoine.

Le bienheureux rétablit aussi la confrérie de Saint-Jérôme, autrefois fondée par Bernardin de Feltre, frère

mineur, et d'où étaient sortis déjà bon nombre de pieux personnages.

Le Saint-Esprit éclaira le Père Antoine de ses lumières pour la fondation de ses couvents, et même lui accorda le don de prophétie et de seconde vue. Il lui arriva plus d'une fois de savoir d'une façon miraculeuse ce qui se passait quelque part en son absence, ou de connaître les secrets des cœurs. Une sœur avait des accès de désespoir : elle était convaincue qu'elle était damnée, et cependant gardait un silence obstiné ; le Père Antoine vit de quoi elle souffrait, lui expliqua son mal, pria pour elle, et dès cet instant elle fut sauvée.

Une jeune femme noble, Deianiza Valmazana, de la congrégation de Venise, était condamnée par les médecins. Le Père Antoine était alors à Vicence ; on vint lui demander de prier pour la mourante : « Elle ne mourra « pas », répondit-il, « cette nuit je lui ai donné la sainte « communion ». Quelques jours après, en effet, les religieuses de Vicence reçurent de leurs sœurs de Venise une lettre annonçant que, cette nuit-là même, Deianiza avait reçu miraculeusement la communion et que depuis cette époque sa guérison avançait rapidement. De semblables prodiges sont communs dans la vie du bienheureux.

En 1581, il y eut à Paris une grande assemblée de l'Ordre, et l'on élut au généralat le Père François Gonzague. Ce saint homme, frappé de la science profonde et des vertus d'Antoine, en fit son conseiller intime et son secrétaire, et le manda à Florence d'abord, puis à Rome. Ils visitèrent ensemble plusieurs provinces, et durant cette tournée, le bienheureux fut fort utile au général,

et rendit à l'Ordre de grands services. Dans la province de Saint-François et dans celle de Marches, où il fut ensuite envoyé en qualité de commissaire, il inspira aux religieux un plus ardent désir d'arriver à la perfection, éleva leurs cœurs par d'excellents conseils, se montra en un mot d'une douceur et d'une habileté sans exemple.

Le général eût bien voulu l'emmener en Espagne ; mais il craignit pour sa santé et le laissa à Vicence, en qualité de supérieur du Tiers Ordre, avec la puissance de donner l'habit. En même temps il lui octroya la permission de vivre seul, en dehors du couvent, par des lettres authentiques qu'il devait, si besoin était, montrer aux provinciaux.

Le Père Antoine se fit donc construire une cellule dans le jardin du couvent ; mais elle fut brûlée la veille même du jour où il devait y entrer : « Que la volonté de Dieu « soit faite », dit-il à cette nouvelle, et sans laisser faire d'enquête sur les auteurs du mal, il alla habiter le dortoir commun. Mais pour éviter tout contact avec le dehors, et pour se mieux livrer à la vie contemplative, il cessa d'entendre des confessions.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Le Père Antoine se retire dans la solitude de Saint-Félix. — Bien qu'il fait autour de lui. — Ses contemplations et ses extases. — Ses austérités. — Son passage à la solitude de Sainte-Thècle. — Il rentre au couvent. — Ses bonnes œuvres.

Cependant le Père Antoine ne trouvait pas son isolement assez complet. Un de ses amis lui parla alors d'habiter avec lui la solitude de Saint-Félix ; il y avait fait deux

cellules, et il y avait dans le voisinage les églises de saint Félix et de saint Fortunat.

On ne tarda pas à découvrir sa retraite ; il lui fallut de nouveau entendre des confessions, donner des conseils à ses nombreux visiteurs, enfin, dire pour les habitants des villages voisins, les dimanches et jours de fêtes, une messe avec un sermon. La foule était si grande que la petite église n'y pouvait suffire, et que plus d'une fois le bon Père dut parler sous le ciel bleu à son nombreux troupeau.

Ces causeries et ces sermons eurent d'excellents résultats : la piété se développa chez ces braves paysans qui s'approchèrent plus souvent de la sainte table ; beaucoup de pécheurs endurcis se convertirent ; enfin avec la dévotion grandit l'amour du travail et le sentiment du devoir.

Le Père Antoine était en même temps le consolateur des affligés, le médecin des malades, le maître des ignorants. Aux uns il rendait l'espérance, aux autres la santé ; aux derniers il donnait la connaissance des divins mystères, à tous le désir de marcher dans la voie de la perfection chrétienne.

Tous les jours de la semaine le Père Antoine ne sortait de sa cellule que pour dire la messe. Le soir il allait pendant une heure errer dans la forêt pour élever son âme à Dieu par la contemplation de la création, et parfois il restait immobile comme une statue, les yeux fixés au ciel comme pour en compter les étoiles, le cœur tout plein de reconnaissance et tout embrasé du feu de l'amour divin.

Souvent dans sa cellule même il demeurait des heures

entières plongé dans une muette extase, étranger à tout ce qui se passait autour de lui, mort au monde, et déjà vivant de la vie des bienheureux. On venait parfois dans ces moments, mais toujours sans obtenir de réponse, voir s'il n'avait besoin de rien ; car il fallait prendre soin de lui comme d'un enfant : il se fût laissé sans nourriture durant des journées entières. D'ailleurs, il ne mangeait jamais plus d'une fois par jour, et presque toujours du pain avec quelques légumes ; de la viande, aux fêtes de l'Eglise seulement. Sous son pauvre habit du Tiers Ordre, il portait un vêtement de crin, si dur qu'il lui labourait les chairs. Son lit consistait en une planche couverte d'une natte, aussi étroite qu'un cercueil ; il dormait assis à cause d'une maladie de poitrine, la tête appuyée contre un sac de copeaux.

Un Père de l'Ordre lui demandait un jour comment, à son âge, affaibli par les mortifications et les maladies, il pouvait ainsi tenir rigueur à son pauvre corps : « Eh « quoi, mon Père, répondit-il, le Christ a vécu dans la « misère et est mort sur la croix ; saint François avait « pour tout abri une grotte sur le mont Alverne, et je me « plaindrais ! »

Cependant le Père Antoine trouvait sa solitude trop peuplée de visiteurs. Alexandre Perto, de Vicence, noble seigneur, avait voulu, lui aussi, essayer de la vie contemplative, et il s'était bâti une cellule à côté de celle du Père Antoine. Il y eut de méchantes langues pour accuser le saint homme de remplir son désert de mondains. Aussitôt, sans dire un mot à qui que ce soit, il partit avec son premier compagnon, et s'en alla avec lui jusqu'à la colline abrupte de Sainte-Thècle. Ils y trouvèrent des

grottes creusées dans le roc. Quoique le Père Antoine fût déjà âgé de soixante ans, et que l'endroit fût très-humide, il y resta à cause de tout le bien qu'il y faisait dans le voisinage. Mais la nature fut plus forte que lui : il tomba malade, ainsi que son compagnon, et dut revenir avec lui à la solitude de Saint-Félix.

A peine rétabli, il reçut une lettre du général qui le rappelait à Bologne pour les affaires de l'Ordre ; puis il fut prié de rentrer au couvent, sa vie dans la solitude ayant suscité beaucoup de demandes qui n'avaient pu être écoutées. Le Père Antoine obéit, et rentra au couvent de Barbarano, non loin de Vicence. Il chercha l'endroit le plus secret du cloître pour y faire sa cellule, et il y vécut seul, quoiqu'il eût la permission de prendre un frère pour l'aider.

Là, malade et fatigué, il continua à travailler au bien des âmes. Les dimanches et les jours de fête, il prêchait dans la chapelle du couvent, dans les églises des villages voisins ou de Vicence. Comme toujours, ses efforts furent couronnés de succès ; il obtint nombre de conversions. Il allait d'un village à l'autre : « Qui travaille, prie », disait-« il souvent ; le temps que je passe à prêcher est mieux « employé que le temps que je passe à prier ». Et quand il parlait, comme quand il méditait dans sa cellule, il semblait inspiré de l'Esprit-Saint, la figure resplendissante, les yeux brillants d'un éclat céleste ou perdus dans le vague de l'infini, l'âme abîmée en Dieu.

Les moments qui lui restaient, il les occupait à faire une huile tirée du suc des plantes et qu'il donnait aux malades ; car il était aussi habile médecin que savant théologien.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Vertus du Père Antoine. — Sa confiance en la divine Providence. — Son amour pour Dieu et pour le prochain. — Son humilité. — Son obéissance. — Sa pauvreté. — Sa pureté virginale. — Ses luttes contre le démon. — Sa dernière maladie et sa mort. — Ses funérailles.

De toutes les vertus du Père Antoine, l'une des plus remarquables était sa confiance en la divine Providence. Il l'invoquait toujours au début de ses entreprises : « C'est Dieu », se disait-il, « qui fait ce que les hommes ap- « pellent mon ouvrage ». Et il en était convaincu au point de ne craindre ni les séductions du monde, ni les artifices de l'enfer. Les lumières divines qui l'éclairaient toujours lui faisaient surmonter toutes les difficultés, et jamais il n'abandonnait une œuvre entreprise.

Son cœur était tout pénétré de l'amour de Dieu. Il était parfois si absorbé dans ses méditations, qu'on ne l'entendait pas respirer, ou bien encore il s'écriait : « Mon Dieu, quand vous aimerai-je assez pour tous vos « bienfaits ; je sais bien que je serai toujours votre débi- « teur ». Il lui arriva souvent de passer toute la nuit en prières, prosterné à terre devant l'autel de tous les saints. Il avait en particulier une grande dévotion à la très-sainte Vierge, et il écrivit en son honneur des livres fort remarquables.

Son dévouement au prochain ne connaissait pas de bornes : il était aussi charitable aux autres que dur à lui-même. Il donnait aux pauvres même son nécessaire. Il allait quêter pour eux et pour les malades, à qui il s'efforçait surtout d'apporter les secours de la

religion ; car la santé des âmes était pour lui beaucoup plus précieuse que celle des corps.

Humble au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, lorsqu'il fut secrétaire du général de l'Ordre, il refusa dans tous les couvents qu'il visita les honneurs qu'on lui voulait faire. Il s'occupait, au contraire, des derniers travaux du cloître, était d'une douceur et d'une politesse extrêmes à l'égard de tous les religieux, et souvent même leur parlait à genoux, pour honorer Dieu, disait-il, dans son représentant. Il reportait à Dieu ou aux saints les miracles qu'il accomplissait. Enfin , jamais il ne refusa d'entendre une demande ni une prière, qui que ce soit qui la lui adressât.

Il évitait avec soin toutes les occasions de faire parler de lui. Un jour qu'il visitait la congrégation de la Sainte-Croix, une foule de nobles personnages attirés par le désir de l'entendre , accoururent au couvent et en remplirent l'église. Ils s'attendaient à un magnifique sermon sur la vie pieuse et le bonheur qui suit le devoir rempli; le Père Antoine ne dit que ces mots : « J'ai « lu dans un excellent livre que le meilleur moyen de « vivre saintement, c'est de se mortifier et de se réunir « pour prier ». Et comme on lui demandait pourquoi, devant une aussi belle assemblée, il n'avait pas développé, comme il savait le faire, quelque texte des saintes Ecritures : « C'est », répondit-il, « que la vue de cette réunion « chrétienne est à elle seule une plus belle leçon que « tous les sermons possibles ».

Il avait au même degré que la vertu de l'humilité celle de l'obéissance. Il exécutait à la lettre les ordres de ses supérieurs, et quoiqu'il eût reçu du général la permis-

sion de se consacrer tout entier à ses travaux théologiques, à chaque réunion du chapitre il se faisait donner, par ses supérieurs, une nouvelle autorisation.

Pendant qu'il vivait dans la retraite, il allait tous les jours au couvent voisin demander licence de demeurer le lendemain encore dans sa solitude. Jamais il ne choisit lui-même son confesseur.

C'était en tout un vrai fils de Saint-François. Pauvre au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, il ne voulut jamais rien accepter de qui que ce soit. Sa cellule était si étroite que du milieu on pouvait toucher les quatre murs et le toit : « Mon cercueil », disait-il souvent, « sera « plus étroit encore ». Ses habits tenaient à peine ensemble, tant ils étaient rapiécés et rattachés avec de mauvaises cordes. Il se souciait de son corps comme d'une vieille guenille, et il ne s'occupait que de son âme. C'est par là qu'il était beau à ses propres yeux et aux yeux des hommes, pur comme une vierge, pudique comme les Séraphins qui entourent le trône de Marie. On ne le surprit jamais à prononcer une parole légère. Vis-à-vis des femmes, il gardait toujours la plus grande réserve, évitait avec elles tout contact inutile, et quand par hasard il en confessait, jamais il ne levait les yeux sur elles. Pour conserver cette grande vertu de la chasteté, il fuyait l'oisiveté comme un ennemi dangereux, méditait ou écrivait sans cesse, et imposait à son corps de dures mortifications.

Il parlait peu et riait encore moins, et pourtant il n'avait pas l'humeur sombre ; sa figure disait clairement que son âme était calme, résignée et heureuse, et que les passions n'y avaient pas prise.

Le démon non plus ne pouvait rien contre lui. En vain épuisait-il l'arsenal de ses ruses et de ses méchancetés, le saint homme déjouait toutes ses tentatives et riait de ses vains efforts. Il le reconnaissait sous toutes les formes où il se cachait. Un jour qu'il prêchait, une voix de femme, douce comme un saint cantique, se fit entendre : « Prenez bien garde, mes frères » , s'écria le religieux, « d'écouter la parole divine, car le démon « chante près de vous pour vous faire perdre les fruits « de ce sermon ».

Le Père Antoine accomplit dans sa vie beaucoup de miracles. Il guérit surtout un grand nombre de malades en les faisant s'approcher de la table des Anges. Souvent sa seule approche et le parfum pénétrant qui se dégageait de sa personne rendit la vie à des agonisants. Ses prières aussi étaient toutes-puissantes.

Quand le Père Antoine eut renoncé à la solitude, il revint habiter le couvent de Barbarano, où il vécut trois ans encore. Il tomba malade vers la Noël de l'an 1588, et l'on vit bien qu'il ne s'en relèverait pas. Le froid qui entrait avec le vent par tous les trous de sa cellule fit encore empirer son état, et plus d'une fois ceux qui venaient le voir le trouvèrent étendu sous le soleil d'hiver, pour essayer de se réchauffer. Cependant il ne voulut jamais qu'on lui allumât du feu. Au milieu de cruelles souffrances, il s'entretenait avec ses frères et ses amis, de Dieu si grand et si bon, et il faisait passer dans tous les cœurs l'amour dont il était consumé. Bientôt, sa position s'aggravant tous les jours, il fallut le transporter au couvent de Vicence, où il se coucha et se confessa. Quoique déjà extrêmement affaibli, il trouva encore la

force d'aller faire une visite et un sermon à sa congrégation ; il adressa aux pieuses filles ses dernières recommandations, leur donna les meilleurs conseils, puis il revint plus malade au couvent des Frères Mineurs. Il se confessa de nouveau, reçut l'absolution générale et les sacrements des agonisants avec la plus grande piété, et mourut le 4 janvier 1589, en invoquant le nom de Jésus.

A la nouvelle de sa mort, les habitants de Vicence vinrent en foule honorer ses restes, baiser ses pieds et ses mains, prendre un morceau de ses vêtements. Le seigneur Alexandre Perto s'empara de son manteau que l'on conserva précieusement dans un couvent par lui fondé. Le corps resta exposé au milieu de l'église, par les ordres du vicaire général : il s'en dégageait une odeur pénétrante plus douce et plus suave que tous les parfums de l'Arabie. Jules Gellino, chanoine de la cathédrale, un des enfants en Dieu du Père Antoine, prononça en latin son oraison funèbre. Puis on l'ensevelit dans le tombeau commun.

Quatre années plus tard on l'exhuma pour le placer dans un caveau particulier, au pied du grand-autel, et tout près du sépulcre du bienheureux Marc de Sainte-Marie, frère mineur. Vingt-cinq ans après, en 1614, on ouvrit le tombeau, le corps était parfaitement conservé, et on trouva encore du sang dans les veines.

A l'occasion de ce miracle, la Congrégation de Saint-Jérôme écrivit et publia la biographie du Père Antoine. Ce travail, commencé en 1615, à Vicence, fut envoyé à Rome en 1620, pour servir au procès de la béatification. Cependant de nouveaux prodiges s'accomplissaient tous

les jours sur son tombeau qui, en 1646, était orné de plus de quatre cent cinquante ex-voto en or et en argent.

(François Barbarano, capucin, *Histoire de Vicence.*)

SŒUR ANTONIA DE LA SAINTE-TRINITE

CLARISSE

1520. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

Le 4 janvier 1520, mourut au couvent de Lisbonne, en Portugal, la bienheureuse Antonia de la Sainte-Trinité. Elle avait, avant son entrée au cloître, fait vœu de chasteté entre les mains de Dieu lui-même, qui, en l'enveloppant alors d'une lumière éblouissante, témoigna qu'il acceptait sa foi.

Au couvent elle se fit remarquer entre toutes les religieuses par son humilité, son obéissance et ses méditations. Elle était si pure et si profondément chaste, qu'on eût crut que c'était un Ange égaré sur la terre. Devenue vieille et impotente, elle passait la plus grande partie de sa vie devant l'autel de tous les saints, et essayait de se pénétrer du sentiment de leurs vertus et de l'ardeur de leur amour. Elle avait des extases, des visions ; une fois, en recevant la sainte communion, elle entendit une voix qui disait : « Je suis Celui qui suis ».

La bienheureuse Antonia fut envoyée de Sétubal à Lisbonne, pour y fonder un nouveau couvent de l'Ordre. C'est là qu'elle mourut honorée de tous et de la reine elle-même, en grande réputation de sainteté.

(Cardose.)

CINQUIÈME JOUR DE JANVIER.

MARTYRE DU PÈRE JEAN PIZARRE

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Conversions nombreuses obtenues par le Père Jean dans la Nouvelle-Espagne. — Ses travaux apostoliques. — Il devient prieur du couvent de Torrialva. — Il est mis à mort par les Cotians.

L'Ordre Séraphique honore, le 5 janvier, la mémoire du Père Jean Pizarre, martyr. Il était né en Espagne et avait pris l'habit dans la province de Saint-Michel, en Galice.

Ordonné prêtre, il abandonna sa patrie pour aller prêcher aux Indiens la religion du Christ, et partit pour les possessions espagnoles d'Amérique. Il passa par Mexico, dans la province du Saint-Evangile ; mais comme il s'y trouvait déjà un certain nombre de missionnaires, il poussa plus loin, jusqu'au Yucatan. Ses sermons, d'une éloquence passionnée, convertirent au Christ un grand nombre d'infidèles ; beaucoup reçurent le baptême et devinrent des modèles de piété et de vertu.

Le Père Jean, après avoir fait autour de lui le plus de bien possible, passa à Costa-Rica et à Honduras. Il y rencontra le Père Alphonse Bétanzos, deux autres frères mineurs et un prêtre espagnol qui avait déjà provoqué beaucoup de conversions, puis le savant Père Laurent Bienvenu, frère mineur, qui, malgré son grand âge, travaillait encore au bien des âmes. Jean, avec la per-

mission des autres frères mineurs, s'établit à Costa-Rica, où il eut le bonheur d'amener au giron de l'Eglise un grand nombre d'idolâtres.

C'est qu'il était par-dessus tout un grand convertisseur. Il avait toutes les qualités qui font les apôtres, la parole éloquente, l'âme ardente, prodigue de sa vie et de son intelligence. Il avait su se faire aimer des Indiens, sur qui sa parole était toute-puissante.

Sur les entrefaites arrivèrent au Nicaragua trente frères mineurs, conduits par le Père Antoine Sajas, nouvel évêque de Nicaragua. Les douze couvents de la contrée furent réunis en une province placée sous l'invocation de saint Georges, martyr (1575).

La tâche devenait trop facile pour le Père Jean ; après avoir été quelque temps prieur du couvent de Torrialva, il partit pour Quépia, où personne n'avait encore prêché, et où sa vie devait être couronnée par un glorieux martyre. Il fut en effet mis à mort par les Cotians, qui l'étranglèrent après l'avoir assommé à coups de bâton. Puis ils mirent le feu à la petite chapelle qu'il avait élevée et y brûlèrent son cadavre le 5 janvier 1580.

Sa mort fut vengée l'année d'après par Didacus Artieda, général espagnol qui soumit les Quépians et les Cotians, et en détruisit la plus grande partie.

(BARREZZO.)

SIXIÈME JOUR DE JANVIER

LE PÈRE FRANÇOIS DE COGOLLUDO

1630. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse du Père François. — Ses vertus, sa piété à Jésus. — Ses aspirations à la vie sainte et solitaire. — Sa compassion aux pauvres. — Il se voue à Dieu et entre, malgré ses parents, dans l'Ordre de Saint-François.

Voici venir l'un des plus grands hommes de l'Ordre Séraphique au dix-septième siècle. Il était né à Cogolludo, en Espagne, d'une famille illustre. Ses parents, Jean Mexia et Catherine de Castille, étaient aussi pieux qu'ils étaient nobles. Dès sa jeunesse il montra les qualités d'un homme mûr, avec la docilité d'un enfant, et une piété ardente qui s'enflammait au seul nom de Jésus. Trop sérieux pour se mêler aux jeux de ses camarades, il prenait un livre et lisait en les regardant.

Ses vertus se développèrent avec l'âge. Il recherchait de préférence les endroits où il pouvait s'entretenir avec Dieu, les montagnes et les bois avec leurs grandes croix vermoulues et les vierges cachées dans de petites niches de mousse, et là, seul, loin du bruit, il passait de longues heures à prier. Il allait à l'église tous les jours, entendait et servait la messe, aidait le sacristain du

couvent à ranger les vases sacrés. A douze ans la prière était sa plus constante occupation ; il y puisa, avec une foi vive, un immense désir de vivre saintement.

Il allait souvent au couvent des Frères Mineurs de Cogolludo, pour s'apprendre à oublier le monde et à vivre de mortifications. Parfois, chez lui, quand ses parents et ses frères dormaient, il s'en allait dans le coin le plus reculé de la maison, dormir sur la terre et prier ; puis, le matin, il regagnait son lit pour que personne ne s'en aperçût. Ses frères et les domestiques de la maison se moquaient de lui, il les laissait rire.

Compatissant aux pauvres, il leur portait des consolations et des aumônes, et parfois il se dépouillait pour eux de ses vêtements. Il leur donnait du pain, du vin, de l'huile, et subvenait à leurs besoins les plus pressants. Ses parents, fort portés eux-mêmes à la charité, lui faisaient parfois de tendres reproches sur sa trop grande libéralité; mais il leur répondait d'une si bonne façon qu'il était impossible de ne pas lui pardonner. Toutes ses promenades étaient consacrées à des œuvres pies; le reste du temps, il travaillait ou priait.

Le pasteur de Cogolludo, qui connaissait ses heureuses dispositions, engagea ses parents à l'envoyer à Salamanque pour y compléter ses études, et les persuada de lui permettre, si c'était son désir, d'entrer dans les ordres. Les parents ne s'y refusèrent pas; mais ils se montrèrent émus de la résolution que prit tout à coup François de se faire admettre dans un couvent soumis à la réforme de Pierre d'Alcantara. Il n'en persista pas moins dans son opinion, et partit sans prévenir personne vers la ville de Complutum ou d'Alcala de Hénarès, où

les Frères Mineurs avaient un couvent. A peine eut-il vu le couvent que son âme fut remplie d'une joie céleste; il entra dans l'église et supplia Dieu de l'aider à accomplir jusqu'au bout son projet. Puis il s'en ouvrit aux frères, qui l'envoyèrent au provincial de Tolède. Il s'y rendit et fut accepté dans l'Ordre. Plus tard, il remerciait Dieu de l'avoir aidé : « Car », disait-il, « non-seulement j'étais « jeune et faible, mais encore sans connaissance du « monde, sans argent, sans guide, ignorant les chemins, « j'ai marché au hasard pendant huit jours, et malgré « tout j'atteignis mon but ».

Le provincial l'envoya à la maison des profès de Fuensalida, où il reçut l'habit, et il ne pouvait tempérer l'excès de sa joie en songeant à la bonté de Dieu. Il fit de rapides progrès dans la vertu, dans la piété et la connaissance de soi-même. Le jour où il prononça ses vœux, il promit à Dieu de lui demeurer toujours fidèle. Et en effet il tint son serment pendant les trente et un ans qu'il passa dans l'Ordre.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Vertus du Père François. — Son obéissance à ses supérieurs et à la règle. — Son séjour à Madrid. — Respect qu'on lui témoigne et son humilité. — Sa pureté virginale. — Sa pauvreté volontaire. — Sa patience au milieu des souffrances physiques et morales. — Ses mortifications.

De toutes les vertus des religieux, la plus nécessaire, sans contredit, c'est la soumission passive à la volonté des supérieurs, et c'est par là surtout que le bienheureux François arriva à la perfection. Non-seulement il accomplissait à la lettre les ordres qu'on lui donnait,

mais jamais il n'entreprit quoi que ce soit sans avoir tout d'abord demandé à ses supérieurs leur permission et leurs conseils. Son opinion était que la vertu de l'obéissance était d'autant plus méritoire, qu'elle s'exerçait davantage contre l'objet de nos désirs. Une seule fois il hésita en présence d'un ordre donné; ses supérieurs l'envoyaient à Madrid, et il ne craignait rien tant pour la tranquillité et la pureté de son âme que le contact du grand monde avec qui il allait se trouver. Il se soumit pourtant sans un murmure et sans une réclamation.

A Madrid, il se vit souvent forcé de recevoir les gens de la cour. Il n'y resta pas longtemps ; le provincial, craignant sans doute que son humilité ne se perdît en présence des honneurs qu'on lui rendait, lui donna l'ordre de changer de couvent : François prit son bâton et partit. Ce fut dans tout Madrid un immense cri de douleur et de regret : hommes du peuple et courtisans voulaient revoir le saint religieux, et le roi lui-même pria le provincial de le rappeler à Madrid.

Tout le monde se montra heureux de son retour, malheureusement ce second séjour ne fut pas de longue durée. Le légat du pape le fit partir pour Alcala, malgré les observations de son prieur, qui trouvait pour le garder les meilleures raisons du monde, mais qui dut céder devant de violentes menaces.

Ce fut un véritable bonheur pour le Père François, à qui le séjour de la ville pesait comme un fardeau ; il fallait à son âme le grand air, le grand ciel, les bois et les montagnes ; alors il se détachait de la terre, il s'élevait par la pensée dans les célestes régions où les Séraphins chantent autour du trône de Dieu.

Cependant il dut encore une fois revenir à Madrid ; le légat, assailli de tous côtés par des princes et des seigneurs espagnols, fut obligé de l'y rappeler. Il s'en vengea par de mesquines tracasseries ; il fixa au bon Père le nombre d'heures qu'il devait passer avec les mondains, et, ce qui fut pénible à François, il lui défendit de mettre le pied au cloître des Frères Mineurs. Le saint homme se soumit comme un enfant à toutes ces prescriptions. Il vécut presque continuellement dans les palais des grands ; où, s'ennuyant bientôt d'être son maître, il supplia ses supérieurs de lui donner une direction. Ils le confièrent à des personnes du monde, à qui il obéit comme à son provincial, ne faisant rien sans leur autorisation.

Au milieu du luxe qui l'entourait, François pratiqua toujours la plus grande pauvreté ; il n'avait rien que son bréviaire et son habit, du plus mauvais drap possible, pour suivre autant que faire se pouvait l'exemple de saint François d'Assise. Il était de l'avis de Pierre d'Alcantara, qu'il n'y a rien de plus beau que la pauvreté volontaire.

Il était resté pur comme un enfant, au point qu'il eût préféré la mort même à l'impudicité, et tous ceux qui l'ont connu ont proclamé que toutes ses paroles et toutes ses actions tendaient à prêcher la vertu de la chasteté. Et pourtant il avait une figure plus belle que le commun des hommes, et un noble qui l'avait prié d'entendre sa confession, étonné de cette beauté, ne comprenait pas qu'il pût vivre saintement. Mais jamais, François lui-même l'affirma à un Père de l'Ordre, en présence des personnes de l'autre sexe il n'éprouva le moindre désir ; si longtemps qu'il parlât avec elles, il sortait toujours de

son entretien aussi libre d'esprit et aussi pur qu'auparavant. Il avait soin d'ailleurs de les éviter autant que possible, ne leur adressait la parole qu'en cas de nécessité absolue, et montrait assez par sa contenance combien il veillait sur son cœur.

Il eut de dures épreuves à supporter : la chair se révoltait contre cette domination de l'esprit, et pendant sept ans, ni jour ni nuit ne lui laissa de repos. Un feu intérieur le consumait ; mais plus le danger croissait, plus aussi prenait de forces la volonté du serviteur de Dieu. Il veillait sur ses pensées pour prévenir toute surprise, et priait; jamais, d'ailleurs, l'appui du Très-Haut ne lui fit défaut.

Tant de vertus universellement reconnues lui attirèrent l'estime et le respect de tout le monde, des rois, des princes, des grands, qui l'honoraient comme un saint. Pour lui, il avait de lui-même la plus mince opinion et se regardait comme le plus grand pécheur du monde, d'une humilité absolue, refusant les services de chacun, et se mettant en retour à la disposition de tous, surtout des malades et des pauvres. Sa modestie s'accrut en raison des faveurs de Dieu et du respect des hommes. Il finit par s'estimer au-dessous du dernier des scélérats.

Il n'était personne à ses yeux qui n'eût quelques qualités ou même quelques vertus ; et jamais il ne porta sur qui que ce soit un jugement défavorable ; il n'était difficile que pour lui-même. Aussi rien ne lui était plus pénible que tous les honneurs qu'on lui témoignait ; et il cherchait tous les moyens de s'y soustraire, parce qu'il ne les croyait pas mérités. Rentré dans sa cellule, il

pleurait et gémissait à la seule pensée du respect que les grands et les rois avaient pour lui, comme s'il eût été accablé du mépris de la terre entière. On lui disait un jour que les comtes d'Oropesa l'avaient en grande estime, et qu'il leur devait d'avoir été nommé prieur du cloître qu'ils avaient fondé : « Ces seigneurs », répondit-il, « ont « fait beaucoup de bien à l'Ordre ; mais pour ce qui est « de moi, ils ont mal compris mes intérêts ; je suis plu- « tôt né pour la soumission que pour le commandement. « Il y en a tant d'autres, d'ailleurs, qui valent mieux que « moi et qu'on eût pu mettre à ma place ! »

Cependant l'amour de la solitude le tourmentait sans cesse, et il était fatigué depuis longtemps de vivre ainsi au milieu des princes et des grands de la cour. Il s'adressa à ses supérieurs, et les supplia de le faire sortir de cette ville où on ne lui laissait pas, disait-il, le temps de penser à Dieu. Le roi le fit prier de demeurer. Il ne cacha point son chagrin, et versa des larmes amères à l'idée de rester encore dans un endroit où on lui témoignait trop d'honneur.

C'est vers cette époque qu'il fut assez longtemps chargé de la direction des novices ; et il put, en se couvrant du prétexte de cette occupation importante, se dérober quelque temps au bruit du monde et à l'admiration des hommes.

Il arrivait parfois au Père François de tomber en extase en présence d'un grand nombre de personnes, ce qui le contrariait plus que tout au monde. Dans ces moments, il eût voulu être à cent pieds sous terre. Un jour, chez le comte d'Oropesa, pendant un concert auquel on l'avait prié d'assister, il s'imagina tout à coup entendre la mu-

sique céleste des Anges devant le trône de Dieu. Durant plusieurs heures, à sa grande confusion, il perdit complétement le sentiment de toutes les choses extérieures ; et à peine revenu à lui, il ne se montra tranquille que lorsque le comte lui eut promis de lui garder le secret sur cet accident.

La patience du Père François égalait son humilité ; jamais il ne se plaignait d'aucune souffrance, soit morale, soit corporelle ; il ne se vengeait de ceux qui le persécutaient qu'en priant pour eux. Un de ses supérieurs s'imagina un jour qu'il avait parlé d'une confession, et lui en fit des reproches amers en termes très-durs. Le saint homme se jeta à genoux, écouta tout avec le plus grand calme, ne dit pas un mot pour sa défense, et se soumit sans murmure aux ordres du prieur, qui l'enferma dans sa cellule, avec défense d'adresser la parole à qui que ce soit.

Il souffrit pendant vingt ans de violents maux de tête et d'estomac, qui souvent lui faisaient perdre connaissance pendant des journées entières. Cependant jamais on n'entendit une plainte sortir de sa bouche ; il se soumettait à la volonté de Dieu, pénétré qu'il était du sentiment de sa providence. Il lui arrivait même, au milieu des plus atroces souffrances, d'avoir de divines extases. C'est que, dès cette vie, Dieu voulait déjà récompenser son serviteur, et lui donner par de célestes contemplations la force de supporter toutes les misères et toutes les douleurs.

Les maladies fréquentes du bon Père ne l'empêchèrent pas de suivre à la lettre les règles de Pierre d'Alcantara. Son zèle pour la purification des âmes ne connaissait pas

de bornes ; il imposait à son corps affaibli les plus violentes mortifications ; il lui arriva souvent de rester plusieurs jours sans nourriture. Il dormait peu, et sur des planches nues. Il jeûnait depuis la fête de la Toussaint jusqu'à Noël, les quarante jours qui suivaient l'Epiphanie, le jour de la Dédicace des églises et de la fête du Saint-Esprit, tous les vendredis et tous les samedis, et il ne mangeait pas de viande les jours de fête de la très-sainte Vierge. Un corps ainsi dompté était aussi impuissant que possible à se révolter contre l'esprit.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Dévotion du Père François au saint sacrement de l'Eucharistie et à la sainte Messe. — Ses méditations et ses extases. — Révélations qu'il reçoit de Dieu sur les saints mystères. — Apparitions de Jésus, de Marie et de Joseph. — Sa piété envers les âmes du purgatoire. — Ses prédictions.

Le Père François avait une grande dévotion au saint sacrement de l'Eucharistie. On peut dire que toute sa vie fut une continuelle action de grâces, et une préparation continuelle à la sainte messe. Le service divin célébré, il restait en prières jusqu'à midi à remercier Dieu et à lui demander aide et assistance jusqu'au lendemain. La soif du divin sang du Sauveur paraissait être inextinguible ; on l'entendait dire : « Seigneur, tu sais combien « j'ai besoin de toi, et que je ne puis vivre sans toi ».

Dieu le récompensait par des grâces toujours nouvelles. La piété avec laquelle il disait la messe était véritablement merveilleuse ; on venait en foule à l'église, seulement pour le voir à l'autel, et beaucoup de mondains avouèrent plus tard qu'à l'aspect du Père François

ils s'étaient sentis pleins de l'amour de Dieu. Un grand nombre de pécheurs se convertirent, et proclamèrent que le saint homme, par la manière même dont il disait la messe, faisait beaucoup plus de bien que les plus illustres prédicateurs par leurs sermons.

Les célestes faveurs dont le Père François se sentait comblé en disant sa messe, l'engageaient à entendre autant de messes qu'il pouvait. Un jour qu'il assistait à celle du Père Bartholomée Molina, il vit l'autel entouré d'Anges qui demeurèrent dans l'attitude de l'adoration, non-seulement durant le sacrifice, mais encore aussi longtemps que durèrent les actions de grâces du prêtre. Il disait que sa meilleure préparation à la messe était de penser qu'il allait parler bouche à bouche avec Dieu, et la foi inébranlable où il était de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et de son infinie bonté. Il conseillait aux autres de se préparer de la même façon à la sainte table, et beaucoup ont reconnu depuis qu'ils en avaient recueilli de grands fruits.

Cette foi si vive fut encore accrue par la méditation de la vie et des souffrances de Jésus : son âme en était si pénétrée qu'un seul mot prononcé sur les saints mystères, ou la vue d'une image en représentant quelqu'un, le jetait dans de profondes rêveries. C'est dans ces moments de contemplation, et en quelque sorte d'entretien intime avec Dieu, qu'il reçut sur la vie humaine du Sauveur, sur la sainte Trinité et sur d'autres articles de foi, les plus précieuses révélations. Lui-même en parlait avec une éloquence si passionnée et si convaincue, que tous les cœurs s'échauffaient et s'enflammaient d'amour.

Parfois, au contraire, il restait muet ; mais sa figure

seule parlait assez. Un jour qu'un prédicateur commençait son sermon par ces mots : « Et le Verbe s'est fait « chair », François tomba dans une extase profonde, fut tout à coup soulevé de terre, et de son visage transfiguré des rayons de lumière partaient comme d'un soleil ardent. Il y avait là une grande foule de peuple.

Dès sa plus tendre jeunesse, le Père François eut une dévotion particulière à la Vierge Marie, qu'il prenait pour intermédiaire et médiatrice entre lui et Dieu. Il célébrait toutes ses fêtes avec une tendre piété, et honorait ses images avec tant de respect et d'amour, qu'en le voyant on sentait croître en soi sa dévotion à Marie. Aussi reçut-il plus d'une fois la récompense précieuse d'une visite de la très-sainte Vierge. Elle lui apparut souvent, tantôt accompagnée de son divin Fils, tantôt de saint Joseph. Ces visions remplissaient d'une telle joie l'âme du bienheureux, qu'il pensait en mourir. Il en perdit souvent le sentiment pendant plusieurs heures.

Le Père François n'oubliait pas les âmes du purgatoire. Tous les jours il priait pour elles, disait des messes à leur intention, et suppliait ses paroissiens de l'imiter. Plus d'une fois ces pauvres âmes, délivrées de leurs souffrances, vinrent le remercier de son intercession ; plus d'une fois aussi, en tournant autour de lui comme de vaines ombres, avec une inquiétude et une agitation sans bornes, elles lui demandaient d'obtenir du Très-Haut la fin prochaine de leurs maux. C'est ainsi qu'un jour il vit au milieu des flammes l'âme d'une jeune veuve, dont la charité à l'égard des pauvres n'avait pu entièrement racheter de graves fautes. Il en avertit ses parents, et après quelques messes dites, l'âme lui appa-

rut de nouveau pour le remercier d'avoir fait prier pour elle.

Quand le Père François était en présence de ces âmes, aussi bien qu'en présence de Dieu, il gardait le plus profond silence, et attendait avec un pieux respect les prières des âmes ou les ordres du Très-Haut. Cette humilité le suivait partout. Il attendait toujours qu'on lui adressât la parole, soit qu'il fît ou qu'il reçût des visites, et d'ailleurs il s'était fait une loi de ne jamais prononcer un mot, quand il ne s'agissait pas de Dieu ou des choses spirituelles.

Dans ses nombreuses extases, le Père François reçut souvent de Dieu la grâce de devenir invisible aux yeux des hommes. Le comte d'Oropesa vint un jour dans son couvent dans l'espérance de le rencontrer. Il ne le trouva pas dans sa cellule, quoique deux frères affirmassent qu'ils venaient de l'y voir à l'instant. On le chercha dans tout le couvent sans pouvoir le trouver. Enfin, de guerre lasse, on revint à la cellule, où il était fort tranquillement assis, assurant qu'il n'en était pas sorti. Le même fait se reproduisit souvent, et il est attesté par le comte de Morata, don Antonio Manrique de Lara.

Le Père François, dans ses longues extases, fut plus d'une fois éclairé de la lumière d'en haut. Il eut l'esprit de prophétie et le don de seconde vue. On a recueilli un certain nombre de prédictions et de révélations sur des événements à venir, ou qui se passaient loin de lui.

Lorsqu'il habitait le cloître de Velada, Dieu lui ordonna un jour de courir en toute hâte à Oropesa et d'avertir la comtesse d'avoir à se préparer à la mort. Deux jours plus tard, elle mourait. Peu de temps après

le pieux frère portait la même nouvelle au comte, encore dans la fleur de l'âge et dans toute la force de la santé. Le comte était aussi pieux que sa femme : « Si c'est la « volonté de Dieu, » dit-il, « qu'elle s'accomplisse ! » En vain des prières publiques furent-elles ordonnées et récitées dans tout Oropesa, pour obtenir de Dieu la prolongation de la vie du comte ; il mourut, comme l'avait annoncé le Père François. C'est ainsi que nos plus ferventes supplications restent quelquefois sans effet ; le Seigneur fait toujours pour nous ce qui est le plus utile ; nous demandons souvent ce qui pourrait nous être funeste.

Le marquis de Velada, se trouvant à Lisbonne avec le roi Philippe III, fut un soir violemment attaqué par des meurtriers qui le laissèrent pour mort sur la place. Quand cette nouvelle arriva à ses parents de Madrid, ils firent dire des messes pour le repos de son âme. Seul, au milieu du deuil universel, le Père François calme et serein, et ne parvenant pas à les rassurer par ses paroles, leur répétait : « Que pleurez-vous ? je vous dis qu'il n'est « pas mort. Dieu, à la prière de la très-sainte Vierge, « de saint François et de saint Pierre d'Alcantara, lui a « conservé la vie sauve ». En effet, au bout de quelques jours, le marquis, complétement guéri de ses blessures, venait ramener la joie dans sa famille éplorée [1].

[1] Les diverses prédictions du Père François ont été consignées dans les biographies qu'on en a faites ; mais nous nous abstiendrons de les rappeler ici : la liste en serait trop longue.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Amour du Père François pour Dieu. — Ses luttes contre le démon. — Sa charité à l'égard du prochain. — Il est le conseiller et l'ami de tous ceux qui le connaissent. — Sa connaissance de l'âme et de la conscience de tous les hommes. — Miracles qu'il accomplit. — Guérisons qui s'opèrent par sa seule intercession.

Le grand amour pour son Créateur, qui enflammait l'âme du Père François, donnait à toutes ses vertus de la force et de la grandeur. Il y puisait aussi une certaine liberté d'alures, grâce à laquelle il abordait sans timidité et sans respect humain les plus nobles personnages. Il leur parlait avec une noble franchise de leurs défauts à corriger, de leurs devoirs à remplir. Avec ses frères il agissait de la même façon. Fort de l'appui de Dieu, sans souci des railleries ou même des reproches que lui valaient sa vie trop austère et ses fréquentes sorties hors du cloître, il se soumettait à tout avec la plus grande humilité, mais sans pour cela rien changer à la conduite qu'il s'était tracée dès son entrée dans l'Ordre. Non pas qu'il fît peu de cas de la vertu de l'obéissance : « La soumission à ses supérieurs », disait-il, « voilà la « meilleure prière »; mais en même temps il croyait que, au-dessus des supérieurs eux-mêmes, il y avait le Maître des maîtres, et c'est à celui-là seulement qu'il voulait plaire.

Cet amour immense du Père François pour son Dieu fit aussi échouer toutes les tentatives du démon contre lui. Aux mauvaises heures, il se réfugiait dans le sein de Jésus comme un enfant dans le sein de sa mère, et il y puisait de la force et de la résignation. C'est par là qu'il resta ferme au milieu des attaques de

l'ennemi, comme un roc au milieu de la mer en furie.

Et pourtant, Dieu soumit sa vertu à de rudes épreuves. Si le démon n'eut pas prise sur son âme, ce n'est pas que Dieu ne le laissa pas attaquer. Mais lui, fier d'être exposé au péril, et sûr aussi de s'en tirer à son honneur, portait sa croix sans faiblir et sans murmurer, et ne songeait qu'à remercier le Très-Haut des douleurs qu'il lui envoyait. Jamais il ne perdit un seul moment l'espérance et la confiance en Dieu.

A cet amour qui tenait une si grande place dans le cœur du Père François, s'en joignait un autre qui en découle : l'amour du prochain. Il visitait les malades et savait toujours trouver pour eux des paroles de consolation et d'espérance ; il les soignait avec une attention et une tendresse maternelles, les plus pauvres surtout et les plus délaissés, ou bien encore ceux que la violence du mal amenait à douter de la Providence. Son aspect seul remettait la joie dans les cœurs désolés.

Aussi les plus nobles gentilshommes vinrent-ils souvent passer plusieurs jours au couvent, pour retrouver dans la société du Père François la tranquillité d'âme qu'ils avaient perdue par leur faute, et s'entretenir avec lui des affaires de leur conscience. Les bourgeois et les paysans l'attendaient dans les rues qu'il devait traverser, pour avoir le plaisir de le voir et de l'entendre. Il était presque toujours escorté d'une grande foule de peuple empressé sur ses pas, et avide de saisir toutes les paroles qui sortaient de sa bouche ; un mot de lui suffisait à ramener les pécheurs dans le chemin de la vertu et à enflammer les cœurs de l'amour de Dieu.

Son ardente charité ne connaissait ni bornes, ni entraves : « Seigneur, Seigneur », disait-il souvent, « faites-« moi subir, si telle est votre volonté, toutes les peines « du purgatoire et beaucoup d'autres tourments encore ; « mais que du moins les pécheurs ne tombent pas sous « les coups de votre terrible justice ! » — Il ne désirait rien tant que d'être envoyé chez les Turcs, pour y consoler les esclaves chrétiens et les maintenir dans la foi, ou même pour y trouver un glorieux martyre. Il était sans cesse occupé de pardonner à ses ennemis, d'entendre des confessions, de prêcher les pécheurs, de guider les hommes dans la voie du salut. Et Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, venait en aide au bienheureux en lui donnant une connaissance parfaite de l'âme et de la conscience des hommes. Il lui révélait leurs péchés les plus secrets, et parfois leur fin misérable. C'est pour ceux-là que le Père François priait le plus ; il implorait pour eux l'intercession de la Vierge Marie et s'appliquait à détourner leurs pas des embûches du démon, et à les ramener au bien.

Cette connaissance que le Père François avait de l'état des âmes lui servait non-seulement à convertir les pécheurs, mais encore à aide à soutenir les personnes pieuses dans leur lutte contre l'ennemi. A Oropesa il y avait une pauvre fille qui passait ses nuits à prier, et ses jours à travailler. Le démon voyait d'un œil irrité cette conduite exemplaire, et la détournait de ses devoirs en lui faisant désespérer de jamais gagner le ciel. Le Père François, un jour qu'elle s'était approchée de la sainte table, lut dans son âme comme dans un livre ouvert, la fit venir auprès de lui après la messe, la fortifia par de

bonnes paroles, et ne la renvoya qu'invincible à toutes les attaques du démon.

Cette sagesse en quelque sorte divine du Père François lui amenait beaucoup de personnes qui venaient le consulter sur leurs affaires, même mondaines, et qui s'en retournaient toujours éclairés par ses réponses et satisfaites de son bon accueil. Jamais, cependant, il ne se permettait de porter un jugement sur des choses importantes avant d'avoir passé plusieurs jours en prières. C'est ainsi qu'il indiqua à un certain nombre de jeunes gens la carrière où ils devaient entrer ; et que par ses conseils il tira de passages difficiles des hommes qui s'y croyaient perdus.

Quand le Père François remplissait les fonctions de prieur, il servait de modèle à tous les supérieurs. Il veillait sur ses religieux comme un père sur ses enfants. Son exemple était le plus cruel reproche aux frères indisciplinés. Doux et patient plus que personne au monde, il faisait dire dans les couvents voisins que ce n'était pas un homme, mais Dieu, qui dirigeait le couvent, pour y donner à l'univers comme une image du paradis terrestre. Du moins Dieu prenait soin d'aider par des miracles son fidèle serviteur.

Pendant qu'il était prieur, il lui vint un jour la visite de quatre frères étrangers. Comme il n'avait pas de viande à leur offrir pour dîner, il dit à un de ses religieux de prendre un filet et d'aller chercher du poisson. C'était en hiver, et la rivière était gelée. Le religieux lui en fit l'observation, « Allez, mon frère », répondit le prieur, « allez pour l'amour de Dieu ». Le frère partit, et quelque temps après il revint avec une

pleine charge de poissons. Tout le monde se plut à reconnaître que Dieu avait voulu récompenser à la fois la confiance du prieur et l'obéissance du religieux.

De tels faits, qui se reproduisirent souvent, valurent au Père François une grande réputation de sainteté. Les conseils qu'il donnait, les malheurs qu'il prévenait lui avaient acquis l'affection et le respect de tous. Enfin le grand nombre de miracles qu'il accomplit le firent vénérer comme un bienheureux.

Les extases perpétuelles et les entretiens incessants des saints avec Dieu leur inspirent une telle confiance dans la divine Providence, qu'ils sont certains d'en obtenir, comme d'un bon père, pour eux-mêmes et pour les autres, toutes les grâces imaginables. C'était le cas du Père François ; il était si assuré de la bonté de Dieu qu'il eût voulu inspirer à tous les hommes le même confiant amour. Ses frères trouvaient même qu'il poussait trop loin cette vertu, et qu'il y avait peut-être de l'inconsidération à tout promettre au nom de Dieu. Mais jamais sa confiance ne fut trompée. On cite de lui une grande quantité de guérisons miraculeuses, opérées par ses seules prières. Il rendit la vue à des aveugles, l'usage de leurs membres à des paralytiques, la parole à des muets. On ne parlait, dans tout Madrid, que de ses cures merveilleuses.

Plus d'une fois Dieu lui accorda la grâce de transporter sur lui-même les maladies de ses frères, et de souffrir à leur place. En un instant ils étaient guéris, tandis qu'il endurait le martyre. Enfin, comme il était aussi humble que compatissant, il faisait toujours rendre hommage de ces guérisons miraculeuses à l'inter-

cession de saint François, de saint Antoine de Padoue ou de saint Didacus.

On a remarqué aussi que jamais il n'allait chez les personnes riches ou chez les nobles, que quand il y était appelé ou qu'il y était envoyé par ses supérieurs. Les pauvres et les humbles étaient au contraire l'objet de sa constante sollicitude ; c'est au milieu d'eux qu'il accomplit le plus de miracles. Il les délivrait de leurs souffrances ou accomplissait d'autres œuvres pies, non-seulement en se transportant en personne auprès du lit des malades, mais encore en priant pour eux, en leur envoyant la corde qui ceignait ses reins ou de l'eau qu'il avait préparée ; beaucoup même furent guéris pour avoir prononcé son nom.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Hommages rendus au Père François par les grands de la terre. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Douleur de tout le peuple à la nouvelle de sa mort. — Multitude qui se presse autour de son cercueil. — Miracles. — Cérémonie des funérailles. — Cérémonie de l'exhumation.

Tant de miracles accomplis par Dieu à la prière du Père François augmentèrent encore la haute estime où on le tenait. Les rois d'Espagne, les princes, les légats pontificaux, les archevêques, les évêques, en un mot les plus hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat lui parlaient avec autant de respect que s'ils se fussent adressés à un Ange. Un des plus nobles personnages du royaume a répété souvent qu'il voudrait vivre assez pour suspendre une lampe d'argent sur la tombe du Père François. La renommée de sa sainteté se répandit même dans les pays voisins.

Cependant le jour de sa mort approchait ; et lui-même, sur les révélations de Dieu, l'annonça à ses amis et à ses frères. Au Père Louis de Saint-Jean en particulier, qui avait été longtemps son confesseur, il prédit que le premier jour de fête serait aussi celui de sa mort. Il parcourut les cellules des religieux pour leur faire ses adieux. La nuit qui précéda sa chute, il resta en prières dans la chapelle du couvent, et remit son âme entre les mains de Dieu. Et le lendemain au matin, il disait à un religieux : « Je suis fou de joie ; encore quelques jours de « cette vie amère et j'irai me reposer dans le sein de Dieu ».

Sa maladie fut longue et douloureuse ; mais l'assurance où il était de sa mort prochaine lui faisait trouver douces les plus cruelles souffrances. S'il eût désiré l'estime des hommes, il eût été fort honoré de celle de la reine, qui lui envoyait son plus beau linge, et tous les jours prenait de ses nouvelles. Mais il aimait mieux les visites des esprits célestes qui venaient lui parler de Dieu et de l'éternelle félicité.

Il conserva jusqu'à ses derniers moments la prescience de l'avenir : c'est ainsi qu'il prévint André Gonzalès, conseiller du roi, de prendre soin de son âme, car il n'avait plus qu'une année à vivre.

Durant sa maladie il se confessa souvent et reçut presque tous les jours la sainte communion pendant la messe qui se disait à l'infirmerie. Il donnait encore à ceux qui venaient le voir d'excellents conseils, et les consolait par ses douces paroles et son sourire angélique.

Enfin son agonie commença le jour même qu'il avait prédit. Dès qu'on apprit dans Madrid qu'il n'y avait plus aucun espoir de le sauver, on accourut en foule pour

voir encore une fois ce Père bien-aimé. Les plus nobles gentilshommes du royaume vinrent s'agenouiller auprès de son lit de douleurs, lui demander sa bénédiction et prier pour le repos de son âme. Le duc de Medina-Celi était debout sans mot dire au chevet du mourant : « Merci « d'avoir pensé à moi », murmura le Père François, « mais « surtout que votre excellence pense à vivre toujours « chrétiennement ».

Enfin la dernière heure arriva. Le bon Père demanda à ses frères pardon des mauvais exemples qu'il leur avait donnés, et cela d'une voix toute tremblante, comme s'il eût été en réalité un sujet de scandale. Puis il reçut les sacrements des mourants avec beaucoup de piété, et s'endormit avec calme dans le sein du Seigneur, à quatre heures du soir, le 6 janvier 1630, jour de l'Epiphanie. Il était âgé de cinquante-six ans.

A peine le bruit de sa mort se fut-il répandu, que chacun accourut pour lui baiser les pieds et les mains et toucher ses vêtements. Laïques et religieux portaient sur leur visage tous les signes d'une profonde tristesse. Tous les yeux pleuraient des larmes amères ; on ne pouvait s'imaginer que cette belle âme retournait au ciel d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Sa cellule aussi était remplie de pauvres gens, cherchant à emporter les moindres objets qui lui avaient appartenu. Son habit fut déchiré en mille pièces ; il y eut même un audacieux qui lui coupa un doigt du pied. Le Père François Pimentel, de la Compagnie de Jésus, prédicateur du roi, ne pouvait s'arracher d'auprès de lui ; il le tenait étroitement embrassé, désespéré comme s'il eût perdu un père ou un frère bien-aimé.

Ce fut bien pis encore quand le corps fut transporté dans la chapelle. Princes, et gentilshommes, bourgeois et vilains, prêtres et laïques se disputaient les lambeaux de ses vêtements. Il fallut, pour empêcher qu'on ne le dépouillât complétement, placer auprès du lit de parade un capitaine de la garde royale avec une compagnie de soldats ; encore ne parvinrent-ils qu'à grand'peine à arrêter les flots du peuple toujours grossissant. A la fin même, les religieux se virent obligés, malgré d'énergiques protestations, de le déposer dans le caveau commun des religieux.

Cependant la foule ne cessa pas pour cela de remplir l'église ; on vint à son tombeau comme on était venu à son cercueil lui demander sa toute-puissante intercession auprès de Dieu. Des miracles s'accomplissaient tous les jours dans la chapelle. Le confesseur de François fut guéri de palpitations de cœur. Sœur Marie de Jésus, du Tiers Ordre, depuis longtemps sous l'empire d'un charme jeté par le démon, fut délivrée en portant sur elle un lambeau des vêtements du Père François ; noble dame Catherine d'Ocaris, malade d'une maladie de cœur, recouvra la santé, etc., etc.

Ordre était venu de la reine de célébrer la pompe funèbre avec splendeur. Les supérieurs, malgré le vœu de pauvreté et de simplicité, qui est la première vertu des Franciscains, ne s'y opposèrent pas. La messe fut célébrée par Henri Pimentel, évêque de Siguença ; et François Pimentel, son frère, fit avec beaucoup d'éloquence l'oraison funèbre du mort. Jamais on n'avait vu plus grande foule autour d'un cercueil. La cérémonie fut encore rendue plus imposante par la gué-

rison miraculeuse d'Alphonse de la Zerda y Quinnones, atteint d'une maladie de la gorge déclarée mortelle, et qui vint au bord de la tombe du saint lui adresser ses remerciements et ses prières.

D'ailleurs, le pieux serviteur de Dieu, tout-puissant dans le ciel, fut honoré longtemps après sa mort par des miracles. Tous ceux qui connaissaient l'histoire de sa vie et qui avaient besoin, pour échapper à quelque danger, d'une puissance plus qu'humaine, demandaient au saint son intercession, et Dieu répondait toujours par un prodige.

Les religieux, entendant parler sans cesse des miracles d'un de leurs frères mort déjà depuis quelque temps, demandèrent à ouvrir le tombeau, et obtinrent enfin la permission de leurs supérieurs le 20 avril 1643. On trouva le corps du Père François parfaitement conservé, et peu après, avec la permission de l'archevêque, on le transporta dans un tombeau particulier. L'archevêque lui-même, des Pères de la province, des grands d'Espagne assistaient à cette imposante cérémonie. Il semblait que le Père François vécût encore. Ses yeux ouverts parlaient et prêchaient la sainteté. Des médecins prirent acte de la conservation du corps, et déclarèrent qu'il y avait là un miracle, et que sans la toute-puissante intervention de Dieu, la nature aurait rendu à la poussière ce qui était sorti de la poussière. Le Seigneur n'avait pas voulu que même le corps qui avait enveloppé une âme sainte fût détruit par la corruption.

FRÈRE PIERRE DEL CAMPO

1592. — Pape : Innocent IX. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Jeunesse du frère Pierre. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Sa maladie et sa vision. — Ses austérités. — Sa pauvreté. — Son dévouement aux pauvres et aux malades. — Sa piété ardente. — Prédiction que fait sur sa vie à venir le Père Nicolas Factor, et comme elle se réalise. — Extases du bienheureux Pierre. — Ses miracles. — Hommages que lui témoignent les plus grands princes de l'époque. — Sa dernière maladie et sa mort.

Ce saint frère naquit à Solorzano, un village d'Espagne. Il demanda deux fois l'habit chez les Frères Mineurs de Navarette ; deux fois il fut refusé. Il partit alors en pèlerinage au Mont-Serrat, où il y avait une miraculeuse statue de la Vierge, dont on racontait beaucoup de prodiges. Puis, cédant à l'attrait de cet endroit solitaire et sacré, il résolut d'y demeurer jusqu'à ce que Dieu lui ait fait connaître sa volonté. Une caverne assez profonde, creusée par la nature dans le roc, semblait attendre un ermite, c'est là qu'il s'abrita. Il passait son temps à prier, à jeûner, à se mortifier : il avait surtout une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie, qu'il aimait d'un amour ardent, et à qui il eût voulut consacrer toute sa vie. Il lui demandait souvent de l'aider dans ses desseins, c'est-à-dire à vivre tout à elle et tout à Dieu. Marie exauça sa prière ; un jour qu'il était agenouillé devant son autel, il entendit une voix lui dire : « Pierre, entre « chez les plus pauvres frères de la sainte Eglise ».

Le bienheureux, le cœur tout débordant de joie et de reconnaissance, se mit tout aussitôt en route. Il partit pour Barcelone, où il reçut l'habit de l'Ordre Séraphique.

Son noviciat ne se passa pas sans de dures épreuves; mais il avait la confiance en Dieu et la foi dans sa vocation; il en triompha, et put prononcer ses vœux. Dès lors sa vie ne fut plus qu'une longue suite de prières, de mortifications, d'austérités : il devint, selon l'expression du chroniqueur, un parfait miroir de toutes les vertus.

Après quatre années d'une existence irréprochable, il tomba si gravement malade, qu'on le crut perdu sans ressources. Lui-même, convaincu qu'il allait mourir, se prépara à ce grand passage avec une piété pleine de douceur et de résignation. Dans la nuit qu'on pensait être la dernière, il eut une vision : un personnage inconnu le prit par la main et le conduisit dans une solitude; puis l'étranger le fit monter sur un rocher très-élevé d'où l'on découvrait un horizon splendide; au bas de la montagne s'étendait une vallée immense, parcourue par une rivière où il crut voir nager d'étranges animaux. Pour lui, tout effrayé, il osait à peine remuer et ne se sentait pas la force de bouger de place. Son conducteur alors le fit passer par un sentier rempli de buissons épineux, et l'abandonna tout à coup. Au même instant Pierre se trouva dans un bois magnifique rempli d'arbres odorants et de fleurs éclatantes. Il poursuivit son chemin et arriva devant une grande ville. A l'entrée de cette ville se trouvait un vieillard vénérable; il lui demanda la permission d'y entrer, mais le vieillard répondit : « Mon fils, c'est assez aujourd'hui d'avoir vu ; « attends en paix. Tu es frère mineur, obéis à la règle, « accomplis tes vœux, et souviens-toi de ce que tu viens « de voir ». La vision s'évanouit, et le bienheureux, revenu à lui, se trouva le visage baigné de larmes et le

corps tout en sueur. Il médita longtemps pour trouver le sens de la vision, et prit la résolution de travailler avec un nouveau zèle à arriver à la perfection chrétienne.

Il marcha nu-pieds par les chemins remplis de ronces et de cailloux. Il n'avait sur lui qu'une méchante robe, tout juste suffisante pour le couvrir. Sa cellule était si petite, qu'il pouvait à peine s'y étendre pour dormir sur de misérables planches qui lui servaient de lit. Il ne reposait que quatre heures, et passait le reste de la nuit à prier ou à se donner des coups de discipline. Il se nourrissait de pain et de légumes cuits dans l'eau. Quand il était très-fatigué ou très-affaibli, il mangeait quelques fruits ou mouillait son pain d'un peu de vin. Dieu l'éprouva encore par des maladies cruelles. Dans sa vieillesse il devint presque aveugle. Malgré tout il pratiquait les austérités de la règle comme un jeune religieux, se soumettait à tous les jeûnes, ne manquait jamais d'assister aux exercices du chœur, donnait en un mot l'exemple de toutes les vertus.

Il se plaisait dans la pauvreté prescrite par saint François, et se montra fort ému du projet qu'on avait d'élever à Barcelone un nouveau couvent. Il en écrivit même à l'archevêque de Barcelone : « Que pense Votre Grandeur », lui disait-il, « de ce palais qu'on élève à l'endroit « où il y avait un couvent ? Frères voués à la pauvreté, « pensez-vous donc plaire à Dieu par ces constructions « opulentes ? oubliez-vous que votre fondateur a vécu « dans une misérable hutte ? Frères Mineurs, quelle « récompense attendez-vous du Seigneur pour l'emploi « que vous faites des aumônes ? »

Cet amour du bienheureux pour la sainte pauvreté lui inspira une ardente charité pour les indigents, les malades, et en général pour tous ceux qui souffraient. Pendant qu'il habitait au couvent de Horta, une famine survint qui plongea dans la plus affreuse misère beaucoup de familles. Un grand nombre de personnes moururent de faim. Ces malheureux ne pouvaient arriver jusqu'à la porte du cloître, situé sur le haut d'une colline que l'hiver avait couvert d'un manteau de neige et de glace. Pierre sortait tous les jours chargé de pain et de légumes ou de fruits, et au milieu des plus grands dangers, par des chemins affreux, il allait porter aux affamés la nourriture dont ils avaient un si pressant besoin.

Cette charité sans bornes lui valut parfois de sévères réprimandes. Il fut longtemps portier du couvent de Tarragone, et les pauvres, qui le connaissaient, venaient lui faire de fréquentes visites. Le bon frère leur donnait tout ce qui lui tombait sous la main, et n'épargnait même pas le jardin du couvent. Le gardien, voyant tous les jours une foule de mendiants assiéger la porte, leur fit, à plusieurs reprises, remarquer que les frères étaient encore plus pauvres qu'eux, et manquaient eux-mêmes du nécessaire. Puis, comme il ne réussissait pas plus à empêcher les mendiants de se présenter, que le bienheureux Pierre de leur faire l'aumône aux dépens du couvent, il finit par s'en prendre au bon frère. Lui, se jetant à genoux, demanda pardon et promit de cesser de faire des aumônes. Mais quelques jours après, n'y pouvant plus tenir, il alla demander au prieur la permission de recommencer : « Laissez-moi », lui dit-il, « nourrir ceux qui ont faim; je vous donne ma foi que

« Dieu ne nous abandonnera pas nous-mêmes dans « le besoin ». Il fallut bien que le gardien cédât ; bientôt les malheureux affluèrent au couvent ; mais les aumônes aussi y tombèrent comme une pluie bienfaisante, et prouvèrent, selon la parole du bon frère, que Dieu ne délaisse pas ceux qui prennent soin des siens.

La chronique rapporte que ce Dieu tout-puissant donna une preuve plus frappante de ses complaisances pour son serviteur : neuf années après sa mort, la main droite de Pierre, la dispensatrice de tant d'aumônes, l'instrument de tant de charité, était encore complétement intacte, tandis que les autres parties du corps avaient la couleur et l'aspect des cadavres.

Le bienheureux Pierre, dès sa jeunesse, s'était fait de la prière une douce et pieuse habitude ; et pour qu'il n'y eût rien en lui, lorsqu'il s'adressait à Dieu, qui pût blesser la vue du Très-Haut, il faisait continuellement son examen de conscience, recherchait avec soin ses moindres fautes, et se confessait deux ou trois fois par jour. Il se préparait à la communion par une piété ardente et de violentes mortifications ; il aimait Dieu d'un amour sans limites, immense comme son objet ; il eût voulu mourir pour sa religion et pour son Dieu, dans quelque mission éloignée, aux Indes, par exemple ; mais le Maître lui avait tracé une autre voie pour arriver au ciel.

C'est le Père Nicolas Factor, un frère mineur dont la vie et les miracles ont fait l'édification de l'Espagne tout entière, qui le premier désigna à l'admiration des autres religieux toutes les vertus du frère Pierre. La première fois que ce Père vint au couvent de Barcelone, à l'instant où pour la première fois aussi il abordait le

bienheureux, il l'embrassa avec effusion : « Frère Pierre », lui dit-il, « depuis combien de temps je désire vous « voir ! » Et quelques jours plus tard, pendant une maladie que fit le Père Nicolas, profitant d'un moment où le frère Pierre était là avec beaucoup d'autres religieux, il lui prit la main, et s'adressant aux autres frères : « Con- « naissez-vous ce frère ? » leur dit-il, « pas bien encore, « sans doute ; mais bientôt Dieu vous le fera connaître, « car il a une grande intelligence et toutes les vertus des « saints ».

Quand le Père Nicolas quitta Barcelone pour aller à Valence, ce fut dans la ville un deuil général ; mais le bon Père consolait les habitants : « Ne pleurez pas « ainsi », disait-il, « il reste dans cette ville beaucoup de « saints hommes, entre autres, un frère mineur, dont la « belle âme est agréable à Dieu ». Le jour fixé pour le départ, le Père Nicolas alla prendre au réfectoire sa place habituelle ; mais à peine le frère Pierre fut-il arrivé, que laissant là tout à coup les plus vénérables religieux du couvent, il courut à lui, et, les yeux pleins de larmes, le pressa sur son cœur avec une tendre effusion. Le pauvre frère, tout confus, osait à peine croire à l'amitié d'un si saint homme ; il échappa de surprise tout ce qu'il tenait à la main : « Mon frère », lui dit le Père Nicolas, « priez « Dieu pour qu'il m'assiste pendant mon voyage » ; puis, se tournant vers les autres religieux : « Vous avez dans votre « couvent », ajouta-t-il, « un joyau bien précieux dont « vous ne faites pas encore grand cas, parce que vous ne « l'avez pas encore vu briller ; mais je vous le dis en « vérité : dans peu de temps Dieu le mettra en lumière « par d'éclatants miracles ».

C'est en effet ce qui arriva. Une nuit que les religieux se préparaient à accomplir leurs austérités, un frère qui marchait sans voir clair dans les sombres couloirs, en tâtonnant le long du mur, sentit tout à coup comme un corps d'homme sur son passage. Effrayé, il raconta son aventure aux autres religieux, et tous accoururent avec des flambeaux à l'endroit désigné. On vit alors le bienheureux Pierre soulevé de terre par une force miraculeuse, les yeux levés au ciel, debout la corde à la main, et paraissant disposé à se donner la discipline. C'est la première fois qu'on le trouva ainsi en extase. Depuis on l'y surprit souvent; et chaque fois qu'il revenait à lui, il était si honteux d'avoir attiré l'attention, qu'il ne savait où se cacher.

Quand il vit que tout le monde avait connaissance de ses extases, le bienheureux essaya de les éviter en se livrant, avec une ardeur presque insensée, aux travaux manuels; ce fut en vain. En récoltant ou en plantant ses légumes dans le jardin du couvent, il tombait tout à coup en extase. Cela lui arrivait partout, sur les grands chemins, dans le rues, dans tous les coins du couvent. C'est surtout au moment où, la corde en main, il allait se donner la discipline, que ses frères le trouvèrent dans cet état. Un jour son confesseur le vit au pied d'un arbre, privé du sentiment des choses extérieures, l'esprit abîmé en Dieu. Cet arbre avait quatre branches, les trois premières l'avaient fait penser à la sainte Trinité, la quatrième à la Vierge Marie.

Une autre fois, ce fut le cardinal-légat du pape qui le trouva plongé dans une profonde extase. Il était venu au couvent avec l'évêque de Barcelone, pour faire visite

au général de l'Ordre, alors en tournée dans la province. Ils se promenaient dans le jardin du couvent, quand tout à coup leurs yeux tombèrent sur le bienheureux Pierre. Il était à genoux, les yeux perdus dans le vague de l'infini, les mains jointes comme pour prier, la figure éclatante d'une joie céleste. Le légat et ses compagnons restèrent deux heures à contempler en lui les merveilleux effets des divines complaisances, et ne purent retenir des larmes d'admiration et d'attendrissement. Le légat voulut même se jeter à ses pieds et faire acte de respect en présence d'un si grand serviteur de Dieu. Et lorsque le bienheureux revint à lui, tout confus à la vue de la foule qui l'entourait et des nobles personnages qui lui prodiguaient des marques de vénération, il fut obligé, malgré son humilité révoltée, de leur donner sa bénédiction et de leur promettre ses prières.

Il lui arrivait souvent, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, de tomber ainsi en extase. Alors il n'entendait plus rien, ni les chants des prêtres, ni les répons des fidèles; absorbé en Dieu, tout à Dieu, il pensait avec amour, avec effroi peut-être, à la grande œuvre qu'il allait consommer, lui indigne, au nom du Tout-Puissant. On l'entendait parfois alors murmurer les noms de Jésus et de Marie; d'autres fois, au contraire, il gardait un profond silence, et sa figure seule parlait.

Dans ses heures d'entretien avec Dieu, le bienheureux Pierre fut plus d'une fois honoré de divines révélations sur l'état de l'âme des personnes qu'il connaissait. C'est ainsi qu'un jour, au chevet d'un de ses amis qui mourait, il s'aperçut tout à coup que le démon tendait

des piéges pour dérober cette âme au ciel. Aussitôt le saint frère se mit en prières, chassa l'ennemi, et l'agonisant rentra paisiblement dans le sein de Dieu.

Le bienheureux Pierre prédit des événements considérables qui se réalisèrent toujours comme il les avait annoncés. Il avait déclaré que c'en était fait pour jamais du royaume d'Aragon, et en effet, en 1591, Philippe II, roi d'Espagne, le soumit complétement à sa domination.

Les miracles par lesquels Dieu honorait son serviteur avaient mis en lumière la sainteté du bienheureux. A partir du moment où on connut ses extases, une foule de personnages illustres vinrent le visiter, entre autres le roi d'Espagne, le duc de Savoie, le prince de Danemark, le cardinal-légat du pape Grégoire XIII, et beaucoup de princes de l'Eglise ou du monde, qui venaient apprendre auprès de lui à pratiquer toutes les vertus.

D'ailleurs, quand on avait entendu le frère Pierre parler des divins mystères et des choses du ciel, il était impossible de ne pas se sentir penétré d'amour pour le Dieu tout-puissant et tout bon qui a créé les hommes. Sa voix avait une douceur angélique, et retentissait jusqu'au fond des cœurs, comme doivent retentir autour du trône du Très-Haut les chants des Séraphins. Ses yeux pleins de flamme, sa figure rayonnante, inspiraient l'étonnement et le respect. A l'entendre et à le voir on se sentait devenir meilleur et plus parfait chrétien.

Les hommages dont on entourait le vénérable frère pesaient à sa modestie. Son humilité était extrême; il reportait à Dieu tous les honneurs qu'on lui faisait, et

avait pour lui-même beaucoup moins d'estime que pour le dernier des hommes.

Il avait porté au même degré une autre grande vertu, celle de l'obéissance. Si profonde que fût son extase, il entendait toujours les moindres ordres de ses supérieurs. Sébastien Santojo, conseiller privé du roi Philippe II, en fit un jour l'épreuve. Un jour que, en présence du provincial, ce noble personnage causait avec le saint frère, il le vit tout à coup perdre le sentiment des choses extérieures et tomber en extase. Il pria le provincial de lui ordonner de revenir à lui : « Frère Pierre », dit ce dernier, « je vous ordonne de reprendre le sentiment ». Pierre parut n'avoir pas entendu : « Frère Pierre », reprit-il, « au nom de la sainte obéissance, je vous commande « de revenir à vous ». A peine ces mots : « Au nom de « la sainte obéissance » étaient-ils prononcés, que le bienheureux, s'éveillant comme d'un doux songe, reprit la conversation au point même où il l'avait laissée.

Cependant Dieu, jugeant qu'il était bon de rappeler à lui son fidèle serviteur, l'accablait de toutes sortes de souffrances. Au milieu de cruelles maladies, le bienheureux, sans perdre un moment la patience et la confiance du Seigneur, sans pousser un murmure, paraissait seulement être devenu plus pieux et plus attaché à ses devoirs de chrétien et de religieux. Il se confessait souvent et recevait le saint Sacrement avec une immense joie. Dieu lui avait révélé le jour de sa mort ; il l'annonça lui-même aux autres frères. Le soir de la fête de l'Epiphanie, il pria ceux qui l'entouraient de lui dire quelle heure il était : huit heures venaient de sonner. Sa figure s'illumina : « Plus près, venez plus près de moi », mur-

mura-t-il, « c'est bientôt que je vous quitte ». Il reçut avec des larmes de piété les sacrements des mourants, demanda à ses frères pardon de tout le scandale qu'il avait causé, pria le gardien de l'ensevelir dans sa robe de moine, et voulut rester seul avec son confesseur. A six heures, il lut le quatre-vingt-huitième psaume de David : *Misericordias Domini in æternum cantabo* : Dans l'éternité je chanterai les miséricordes du Seigneur ; et quand il arriva à ce mot : Tu es mon Père... il remit son âme entre les mains de Dieu, le 6 janvier 1592 ; il était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Pendant que les Anges portaient son âme au pied du trône de Dieu, les hommes venaient en foule adorer ses restes mortels. On entendit, dans la chambre où il était exposé, retentir une musique céleste. Son corps répandait un parfum pénétrant ; la couleur et la fraîcheur de la vie répandues sur son visage, permettaient à peine de croire qu'il n'était plus. On transporta son corps à l'église, la foule s'y porta. On dut le laisser pendant trois jours entiers exposé à la vénération des fidèles. A trois reprises différentes il fallut renouveler la robe qui lui servait de linceul ; les habitants de la ville la déchiraient et en emportaient tous un morceau comme une précieuse relique. Beaucoup de malades furent guéris en plaçant sur eux un de ces lambeaux de la robe du saint.

(*Chronique espagnole du Père Antoine Dazo.*)

LA B. JEANNE RODRIGUEZ

CLARISSE

1505. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Naissance de Jeanne. — Sa jeunesse pieuse. — Elle s'attache à la bienheureuse Marie la Pauvre. — Fondation d'un couvent de Sainte-Claire à Tolède. — Jeanne devient Clarisse. — Sa mort.

La bienheureuse Jeanne Rodriguez naquit à Tolède. Ses parents, d'une illustre famille, étaient aussi pieux que nobles ; mariés depuis longtemps déjà, il n'avaient pas encore d'enfant, et c'était pour eux un grand sujet de tristesse. A force de prières, d'invocations à Marie surtout, ils obtinrent enfin une fille à qui ils donnèrent au baptême le nom de Jeanne.

Cette enfant, que l'on aurait pu à juste titre appeler l'enfant de la prière, se sentit dès sa plus tendre jeunesse attirée vers Dieu comme vers un aimant invincible. Le Seigneur la comblait de ses grâces ; un jour, pendant le saint sacrifice de la messe, elle reçut tout à coup du ciel une croix miraculeuse : elle était alors âgée de dix ans. Le cœur pénétré de joie et de reconnaissance, elle fit dès cette époque, en elle-même, le vœu solennel de se consacrer à Dieu.

Elle tint son serment, quoique, pour obéir à ses parents, elle eût été forcée de se marier. Mais son mari respecta sa piété et la promesse qu'elle avait faite autrefois à Dieu, et comme il mourut quelque temps après, pour éviter un second mariage elle entra dans un couvent.

Il y avait alors à Tolède une pieuse fille, la bienheureuse Marie, qu'on avait surnommé la Pauvre. Cette vénérable religieuse, qui eût pu vivre d'une vie mondaine au milieu de tous les plaisirs, au sein de la richesse, avait renoncé aux vanités d'ici-bas pour se consacrer au Seigneur. Jeanne suivit son exemple. Comme elle, elle dit adieu au monde et distribua ses biens aux pauvres. Puis toutes deux parcoururent les rues de la ville, allant de porte en porte implorer pour les malheureux la pitié des fidèles. Quelquefois on les recevait avec douceur et on emplissait leurs paniers ; le plus souvent elles trouvaient des cœurs de pierre et des âmes égoïstes; on les accablait de railleries ou même d'injures, qu'elles supportaient d'ailleurs avec résignation pour l'amour de Celui qui avait voulu être « l'opprobre des hommes et le « rebut de la plèbe », *opprobrium hominum et abjectio plebis.*

Quelque temps après, une révélation ordonna à la bienheureuse Marie d'élever un couvent de Clarisses. Les deux saintes filles obéirent au Très-Haut, prirent la robe de Sainte-Claire après le noviciat prescrit, puis réunirent autour d'elles un certain nombre de religieuses, et passèrent le reste de leur vie dans la contemplation et la prière.

La bienheureuse Jeanne quitta la première ce monde de ténèbres. Elle mourut en 1505, le 6 janvier, jour de l'Epiphanie. Les religieuses et les personnes de la ville, qui connaissaient la sainteté de sa vie, se portèrent en foule à ses funérailles ; et longtemps sa mémoire fut honorée à Tolède.

(Wadding.

LE BIENHEUREUX JEAN BENTIVENGO

PRÊTRE DU TIERS ORDRE

SOMMAIRE : Le bienheureux Jean, après avoir cultivé la terre, se retire dans la solitude de Rosimanno. — Il devient frère du Tiers Ordre et prêtre. — Ses vertus. — Sa pauvreté et sa charité. — Son austérité et ses mortifications. — Il construit presque seul l'église du mont Rosimanno. — Respect qu'on lui témoigne. — Ses miracles. — Sa dernière maladie et sa mort.

Jean Bentivengo naquit à Calatagirone, dans cette île de Sicile qui a fourni à l'Ordre Séraphique tant de saints et tant de savants hommes. Ses parents étaient de pauvres laboureurs, et lui-même passa les trente premières annés de sa vie à cultiver la terre. Nous connaissons peu cette partie de son existence ; nous savons seulement qu'il était d'une humilité extrême et qu'il ne négligeait aucun des devoirs du vrai chrétien.

Tout à coup il se sentit pris d'un grand attrait pour la vie solitaire : comme autrefois le prophète Elisée, il abandonna ses parents et sa ville natale, et s'en fut au mont Rosimanno, dans l'évêché de Catane. C'est là et sur deux autres montagnes voisines que le bienheureux Philippe Doucet avait rassemblé autour de lui un certain nombre d'hommes pieux, vivant en véritables ermites sous la règle du Tiers Ordre de Saint-François. Jean se rendit près d'eux, et en peu de temps parvint presque à leur degré de perfection. Puis, comme il avait déjà quelque instruction, le provincial lui donna l'ordre de continuer ses études, pour pouvoir un jour recevoir les ordres sacerdotaux : décision qui fut accueillie avec joie par ses compagnons de retraite, privés de prêtre depuis

longtemps. Quand le Père Jean fut ordonné, il offrit tous les jours le saint sacrifice en présence de ses compagnons qui, la messe dite, s'en retournaient à leurs travaux, tandis que lui-même rentrait dans sa cellule et forçait son esprit à méditer sur les choses du ciel.

Il était humble et modeste de manières, joyeux, agile, actif au travail, en un mot il pouvait servir de modèle à ses compagnons. Son intelligence ne se reposait jamais et acquit ainsi des connaissances vraiment extraordinaires. Il ne perdait pas une minute, et il occupait même ses moments de repos en faisant des chapelets ou d'autres petits objets pieux qu'il distribuait aux pauvres. Il était bon musicien, et s'accompagnait toujours de quelque instrument en chantant les psaumes de David. Sa parole était douce et pénétrante ; il avait l'éloquence de l'âme, qui console les affligés, remet l'espérance au cœur de ceux qui l'ont perdue, et fait rentrer dans le droit chemin ceux qui s'en sont écartés. Ajoutez à cela un véritable don de Dieu, celui de pénétrer les replis les plus secrets des consciences. Enfin, comme il était charitable et bon, il était toujours prêt à venir en aide à tout le monde ; il priait pour son prochain des journées et même des nuits entières, se faisait le serviteur de ses compagnons de solitude, jeunes ou vieux, prenant soin de leur cellule, l'entourant d'un petit jardin ; il ne songeait, en un mot, qu'à voir les autres hommes au sein de la joie et du bonheur.

Comme il avait, pour l'amour de Dieu, donné tout ce qu'il possédait, il vivait dans une extrême pauvreté : il ne lui restait guère que ses vêtements, et encore lui arrivait-il souvent d'en donner la moitié aux pauvres. Sa ri-

chesse consistait en une robe de religieux, une paire de souliers et une paire de bas. Pour faire l'aumône, il était obligé d'aller mendier. Les présents qu'on lui envoyait, il les donnait lui-même à ses frères.

Tendre et compatissant aux maux d'autrui, il était pour lui-même d'une excessive dureté. Durant trente ans il ne but que de l'eau, et ne mangea que quelques légumes avec un peu de pain de temps en temps. C'est seulement dans un âge très-avancé qu'il consentit à prendre un peu de viande et de vin. Il dormait sur un sac rempli de terre, pendant quelques heures à peine. Au milieu de la nuit, il se rendait à l'église pour y chanter matines, quoique sa cellule fût très-éloignée et que les chemins fussent très-difficiles. Il soumettait par un travail forcé son corps et son âme, et ne souffrit pas une fois qu'on fît son ouvrage. Dans sa vieillesse, il allait lui-même puiser de l'eau, lavait ses vêtements, et vivait du travail de ses mains.

Il contribua pendant dix ans à l'élévation de l'église du mont Rosimanno. Il avait recueilli une bonne partie de l'argent nécessaire à cette œuvre, et avec ses bœufs amené sur la montagne les pierres de construction. Dieu, pendant ce travail immense, vint en aide à son serviteur. Tous les soirs le Père Jean, épuisé de fatigue, sentait ses forces tout à coup renaître et s'accroître au lieu de diminuer. Il ne fut pas un seul jour malade pendant les dix années que dura l'édification de l'église.

Sa vie cependant ne se passa pas sans épreuves. Dieu lui envoya des maladies longues et cruelles, qu'il supporta d'ailleurs avec une patience vraiment admirable. Sa figure ne perdit pas un instant sa sérénité et même sa

gaieté habituelle. Il consolait ceux qu'affligeaient ses souffrances, avec une si grande liberté d'esprit, qu'on eût cru qu'il n'était pas malade.

Nous savons avec quelle ardeur il aimait Dieu ; son amour pour le prochain était aussi sans bornes. Il aimait les hommes en tant que créatures ; il aimait aussi la nature entière où il retrouvait à chaque pas la marque et comme le sceau du grand Démiurge : « Dieu grand, « Dieu innommable », disait-il souvent, « comment recon- « naîtrons-nous assez tes bienfaits, et quelle admiration « égalera l'immensité de tes œuvres ! »

Les vertus et la sainte vie du bienheureux Jean étaient connues de tous les habitants de la ville, qui tous le tenaient en grand honneur. C'était là pour lui une punition plutôt qu'une récompense ; il faisait peu de cas de la gloire de ce monde, et était trop profondément pénétré du sentiment de sa nullité pour en tirer vanité. Dieu voulut cependant que dès ce bas monde la sainteté de son serviteur fût honorée de l'admiration et du respect des hommes, et il lui donna le don de faire des miracles et d'annoncer l'avenir.

Il guérit un grand nombre de malades condamnés par les médecins, entre autres le fils du baron de Caropepe, par la seule vertu de ses prières. Il connaissait les pensées les plus intimes, même des personnes qui étaient loin de lui. Laurent de Polizzi, prêtre vénérable qui vivait aussi dans la solitude, à une lieue de Rosimanno, a déclaré formellement qu'à plusieurs reprises le Père Jean avait mieux lu que lui-même dans sa propre conscience.

L'année qui précéda sa mort, le bienheureux Jean fut atteint de cruelles douleurs et souffrit beaucoup d'un

flux de sang qui ne lui laissa plus la force de se tenir debout, et ne tarda pas à le réduire à la dernière extrémité. On lui demandait de temps en temps s'il était prêt à recevoir les sacrements des mourants; mais le moment, disait-il, n'était pas encore arrivé. Cependant il fit prévenir Laurent de Polizzi de l'état où il se trouvait, et le pria de venir le voir avant le 6 janvier, jour que Dieu avait fixé pour sa mort. Le 6 janvier, en effet, ses douleurs augmentèrent et ses forces disparurent avec une effrayante rapidité. Le bienheureux demanda les derniers sacrements, et annonça qu'il mourrait dans la nuit. Le lendemain, au lever du soleil, il n'était plus.

On porta son corps dans l'église qu'il avait bâtie lui-même, et où il avait passé de si longues heures à genoux devant l'autel ou les saintes images. Il y resta exposé pendant onze jours, sans qu'aucune altération ne parût sur le cadavre. Beaucoup de miracles s'accomplirent sur son tombeau, et l'évêque les a fait consigner dans une biographie du bienheureux.

(*Archives des couvents de Palerme.*)

SEPTIÈME JOUR DE JANVIER

CATHERINE D'ARAGON

REINE D'ANGLETERRE, DU TIERS ORDRE

1535. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Vie de Catherine jusqu'au divorce. — Sa jeunesse vertueuse. — Son mariage avec Arthur, prince de Galles, puis avec Henri, deuxième prince du sang, après la mort d'Arthur. — Sainteté de sa vie. — Commencement de ses malheurs. — Schisme de l'Eglise anglicane et divorce du roi.

Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre, est l'une des princesses qui, par la sainteté de leur vie, ont fait le plus d'honneur au Tiers Ordre de Saint-François. Les écrivains mêmes qui lui sont le moins favorables, comme Burnet, ont été forcés de proclamer qu'elle était très-pieuse et prenait grand souci de ses intérêts éternels, que sa conduite ne péchait que par excès d'austérités, qu'elle travaillait de ses propres mains, en un mot qu'elle était pour toute sa cour un modèle de vertus.

Catherine était la fille du pieux Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, qui réunirent toute l'Espagne sous leur domination. Elle naquit le 15 décembre 1485, à Alcala de Hénarès. Sa jeunesse fut pieuse et consacrée à la pratique des devoirs religieux, sous la direction des

Frères Mineurs, à qui son éducation avait été confiée. Elle avait tous les dons de l'esprit et du cœur, et sa piété ne faisait qu'y ajouter un nouveau lustre. A seize ans elle fut mariée à Arthur, prince de Galles, fils aîné d'Henri VII, roi d'Angleterre. Les noces furent célébrées avec grande pompe, à Londres, le 14 novembre 1501.

Le prince Arthur, qui était déjà malade, mourut après cinq mois de mariage, et Catherine se trouva veuve à l'âge de dix-huit ans. Comme elle n'avait pas d'enfant de son premier mariage, Ferdinand et Isabelle l'eussent vue avec plaisir revenir en Espagne, mais elle resta en Angleterre, où elle ne tarda pas à être fiancée au prince Henri, second fils du roi, devenu l'héritier du trône par la mort du prince Arthur. Les dispenses nécessaires furent accordées par le pape Jules II, qui ne désirait rien tant que de voir régner le bon accord entre ces deux grands royaumes d'Espagne et d'Angleterre. Avant l'époque fixée pour le mariage, la reine Isabelle, mère de la fiancée, et le roi Henri, père du fiancé, moururent, après avoir tous les deux adjuré leurs enfants de se rester fidèles jusque dans la mort.

La cérémonie des épousailles se fit à Greenwich, le 11 juin 1509, et quelques jours après, Henri et Catherine étaient sacrés roi et reine d'Angleterre dans l'abbaye de Westminster, près de Londres. De ce mariage naquirent trois fils et deux filles. Une princesse seule, la princesse Marie, survécut à ses parents ; les autres enfants moururent jeunes. Catherine demanda souvent à Dieu, mais en vain, de lui laisser un de ses fils ; ses vœux ne furent pas exaucés, et elle se soumit avec résignation à la volonté du Seigneur.

Cette pieuse reine, au milieu de sa cour, donnait l'exemple de toutes les vertus. Chaque nuit elle se levait pour aller entendre les matines dans un couvent qui avait été rattaché au palais par un pont.

Sous ses vêtements de reine, elle portait l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, elle jeûnait le vendredi et le samedi de chaque semaine, et ne mangeait que du pain et de l'eau aux vigiles des fêtes de la très-sainte Vierge. Tous les jours elle récitait le rosaire et les prières en l'honneur de Marie, et consacrait deux heures à entendre la messe et à s'occuper d'œuvres pies ; elle lisait la chronique de l'Ordre de Saint-François pendant la journée ; et, le soir venu, elle retournait à l'église, s'agenouillait sur la pierre nue, et passait une heure à méditer devant les images de Jésus et de Marie.

Catherine était aussi savante qu'elle était pieuse. Elle connaissait à fond les sciences que l'on étudiait alors, et en particulier la théologie. Erasme faisait grand cas de son érudition, et disait qu'elle était *eleganter docta.* Elle parlait d'une façon agréable et délicate, et elle a laissé des livres fort estimés, entre autres des *Méditations sur les Psaumes de David*, et les *Plaintes d'un pécheur.*

Elle fut grande reine à force de piété. Aussi attachée à son pays d'adoption qu'à sa chère Espagne, lorsque Henri, en 1512, déclara la guerre au roi de France, elle fit un pèlerinage à Notre-Dame de Walsingham, pour attirer sur les étendards de l'Angleterre les bénédictions du ciel. On trouve dans sa correspondance avec Thomas Wolsey des documents intéressants sur l'état de son esprit à cette époque, et sur son amour pour son mari. Elle ne peut supporter l'absence de son prince bien-aimé ;

sans Henri il n'y a pour elle aucun bonheur possible sur cette terre, et au moment où il doit revenir, elle ajoute que son retour lui cause plus de joie que la conquête même de la France.

Catherine, cependant, n'était pas payée de retour ; elle avait à peine la confiance de son mari ; elle subissait continuellement de la part du roi et de ses conseillers des mortifications et des mauvais procédés ; et l'on peut dire qu'elle porta tout le fardeau des fautes et des débordements du roi.

Henri connaissait la sainte vie de la reine, mais était résolu à ne pas la laisser aller dans cette voie, ou tout au moins à ne pas l'y suivre. Il s'abandonnait à la fougue brutale de ses passions, et leur lâchait la bride sans honte et sans retenue. La pauvre reine, si pieuse et si douce, ne lui fit jamais voir combien une telle conduite l'affligeait ; mais elle nourrissait dans le fond de son cœur un profond chagrin. Henri s'éloignait d'elle peu à peu, et soit par honte, soit par un oubli volontaire de ses devoirs d'époux, évitait de la rencontrer. Il en vint même à concevoir la pensée d'un nouveau mariage. Catherine fut instruite du complot ; elle apprit qu'une jeune fille qu'elle aimait comme sa propre enfant était destinée à la remplacer ; qu'on voulait faire passer son union avec son ancien beau-frère pour un inceste et un crime dont sa chère Marie était le fruit ; et pourtant, au milieu de cette tempête, elle demeura calme et se soumit sans murmure à la volonté de Dieu. Elle fit au pied de la croix le vœu solennel de demeurer jusqu'au bout, et quoi qu'il dût lui en coûter, fidèle à ses devoirs de mère, d'épouse et de reine. Elle fut la femme forte

dont parlent les saintes Ecritures, et qui lutterait sans rayeur contre tout l'enfer déchaîné.

Henri avait bien, en effet, pris la résolution de divorcer; mais, pour en venir là, il fallait braver les commandements de Dieu et ceux de la sainte Eglise, qu'il défendait dans le même temps contre les hérétiques; et lui qui avait mérité le titre de *defensor fidei*, commettre un crime plus grand que les hérétiques eux-mêmes; il lui fallait aussi s'exposer à la colère de Charles-Quint, empereur tout-puissant et roi de toutes les Espagnes; il lui fallait méconnaître et calomnier cette reine vertueuse, dont la sainteté faisait l'admiration de tous; se plonger dans la honte; épouser Anne de Boulen, jeune fille à peine connue en France et en Angleterre, compromise avec lui dès l'âge de quinze ans, et peut-être, suivant quelques historiens, son propre sang. En présence de tous ces obstacles, il n'hésita pas; il poursuivit ses desseins avec une implacable ténacité, recherchant lui-même dans les saintes Ecritures les passages qui condamnaient son union avec sa belle-sœur; il fit des efforts immenses pour obtenir du pape une permission de divorcer, et quand il vit qu'il ne réussirait pas par les voies légitimes, il ne craignit pas de se séparer violemment de l'Eglise catholique; le défenseur de la foi en devint l'ennemi le plus dangereux.

Catherine sentit qu'elle était perdue. Elle s'attacha tout d'abord à faire comprendre à Anne de Boulen ses devoirs envers l'épouse de son roi. Cet entretien eut lieu en présence du roi, qui saisit cette occasion pour engager Catherine à se séparer de lui et à contracter une

nouvelle union. Mais elle s'y refusa avec énergie et demanda au roi la permission de demeurer à la cour et de se consacrer à l'éducation de la princesse Marie, leur fille. Le roi ne pouvait refuser, et la reine déchue resta à la cour; mais elle y resta comme une prisonnière, entourée de gens qui avaient pour mission d'écouter ses moindres paroles et de surveiller ses moindres gestes.

Cependant le roi éprouvait le besoin de faire en quelque sorte légaliser l'illégalité qu'il voulait commettre, et dans ce dessein il envoya à Rome Thomas Wolsey. Cet homme audacieux employa, pour réussir dans sa mission, tous les moyens, même la ruse et la violence. Tout fut inutile. Le pape, après avoir rassemblé les cardinaux et les docteurs de l'Eglise les plus autorisés, répondit qu'il ne pouvait briser une union consacrée par Dieu lui-même, surtout quand les époux avaient habité vingt ans ensemble et avaient eu un si grand nombre d'enfants. En même temps, pour prévenir les effets du courroux du roi, qui entrait en relations dangereuses pour l'Eglise avec les hérétiques de l'Allemagne, il promut à la dignité de cardinaux Wolsey et Campeggio. Il voulait ainsi gagner du temps; il espérait que peu à peu le roi se désisterait de son dessein, et il envoya à Londres le cardinal Campeggio, avec pleins pouvoirs pour arranger l'affaire, et en même temps avec l'ordre secret de la traîner en longueur.

Campeggio arriva en Angleterre vers la fin de septembre 1528. Catherine, prévenue de tout, avait déjà écrit au pape pour supplier Sa Sainteté de faire instruire le procès ailleurs qu'en Angleterre, où le roi ne pouvait

manquer d'avoir raison ; elle avait écrit aussi à l'empereur, son neveu, de ne pas l'abandonner dans cette terrible épreuve.

Le roi n'était pas sans crainte; il avait peur de Campeggio; il le pressait de se hâter; mais le cardinal, fidèle aux ordres qu'il avait reçus du pape, ne travaillait qu'à détourner Henri de ses projets de divorce : il lui représentait la honte d'un pareil crime, le mécontentement de son peuple, la fureur de Charles V, le désespoir de son enfant, et peut-être la mort de Catherine; mais le roi fut inflexible.

Les deux légats pontificaux, accompagnés de quatre autres prélats, allaient souvent faire visite à la reine. Campeggio s'efforçait de ce côté comme de l'autre, mais sans plus de succès, d'obtenir un résultat satisfaisant pour la concorde et la paix. Il conseillait à Catherine de donner au monde un grand exemple, et de se retirer dans un couvent; mais Catherine était la mère de Marie, et elle répondit avec une éloquence que lui dictait son cœur de reine et de mère : « Eh quoi ! messieurs, peut-« il être question parmi vous de l'invalidité de mon « mariage avec Henri, depuis plus de vingt ans que « nous sommes époux ! Des prélats, les conseillers du roi « eux-mêmes savent que notre union a été légitimée et « sanctifiée par l'Eglise, et vous venez aujourd'hui me « parler de la rompre. Quand je me souviens de l'amitié « qu'avait pour moi Henri VII, de l'amour de Ferdinand, « mon père, de l'affection bienveillante du pape qui « donna les dispenses nécessaires à notre union, je ne « puis me figurer qu'un mariage accompli sous de tels « auspices soit un mariage sacrilége ». Un autre jour,

elle s'emporta contre Wolsey, qu'elle accusa d'être la première cause de ses malheurs. Et, sans attendre sa réponse, elle lui tourna le dos et s'éloigna.

Cependant le cardinal Campeggio ne marchait pas assez vite au gré de Henri ; et le roi en vint à lui déclarer nettement que, s'il ne se hâtait pas, il y aurait certainement schisme entre l'Eglise anglaise et le reste de la catholicité. Et pour prouver que c'était bien là son intention, il fit revenir Anne de Boulen à la cour et exila Catherine à Greenwich. Enfin, dès ce moment, il essaya de décider Campeggio, par des présents et des honneurs, quelquefois par des menaces, à donner au procès la solution qui justifiait ses fautes.

Les légats appelèrent les deux parties devant leur cour le 18 juin 1529. Le roi répondit par procuration ; mais la reine parut en personne ; elle déclara aux cardinaux qu'elle ne les reconnaissait pas pour ses juges, et qu'elle en appelait au pape. Quand Catherine retourna chez elle, elle rencontra sur son passage un assez grand nombre de personnes qui lui parurent animées d'intentions menaçantes. C'est qu'en effet on avait répandu parmi le peuple certains bruits compromettants pour la dignité et l'honneur de la reine ; le roi avait des émissaires dont la fonction spéciale était de calomnier la vie privée de Catherine, pour lui faire perdre ainsi toute popularité. Catherine supporta avec fermeté ces attaques lâches et odieuses.

Le 28, les deux parties furent encore appelées, et, cette fois, comparurent toutes deux en personne. Quand on prononça pour la première fois le nom de la reine, au lieu de répondre, elle se leva, se jeta aux pieds du

roi, et lui dit avec passion : « Sire, j'ai quitté ma patrie « sans regrets, pour m'unir avec vous de liens indisso- « lubles. J'espérais, dans ma nouvelle famille, trouver un abri contre tous les orages du sort, et surtout j'espérais « trouver en vous un ami fidèle, comme j'étais moi- « même résolue à vous rester dévouée jusque dans la « mort. Je prends Dieu et tous les saints à témoin ; qu'ils « voient si, durant plus de vingt ans, je n'ai pas eu pour « mon royal époux une tendresse et une affection sans « bornes. J'affirme, et vous savez bien, Sire, que au mo- « ment où s'est accomplie notre union, j'étais pure et sans « tache ; que je sois la dernière des misérables, si je ne « dis pas la vérité ! Et maintenant vous me traduisez « devant des hommes qui sont d'avance résolus à me « trouver coupable ; mes avocats et mes juges sont vos « sujets et vos créatures ; et tout ce procès avec son ap- « pareil n'est qu'une infâme machination de mes enne- « mis acharnés à ma perte. Sire, jugez-moi vous-même « avec votre cœur ; rendez-moi mes droits d'épouse, de « mère et de reine ; je vous en conjure, au nom de Dieu, « notre juge à tous, ne me forcez pas à écrire en Espagne « pour y chercher des amis qui ne m'abandonneront pas « dans mes malheurs ; il vaut mieux que Dieu seul con- « naisse mes souffrances ».

Elle se leva toute tremblante d'émotion, salua le roi et partit. On voulut la retenir ; son orgueil espagnol et royal bouillonna dans ses veines : « A ce tribunal », dit-elle, « je n'obtiendrai jamais justice ; laissez-moi « passer ».

Les paroles de la reine, prononcées avec passion et d'une voix pénétrante, avaient fait sur l'assemblée une

grande impression. Henri lui-même ne put se défendre d'un mouvement d'affection ; il prit la parole et rendit justice aux vertus de la reine, à sa fidélité conjugale, à sa tendresse maternelle pour la princesse Marie, et il promit de se soumettre, quelle qu'elle fût, à la décision des juges.

Plus que jamais le procès traîna en longueur. Il fallait établir deux choses : la première, que les dispenses accordées par Jules II pour le mariage étaient sans valeur ; mais les défenseurs de la reine présentèrent une autre lettre du même Souverain Pontife, envoyée à la reine avant son union, et contre laquelle il n'y avait pas d'objection possible ; le deuxième fait à établir, c'est que Henri s'était positivement refusé à ce mariage ; mais on trouverait des témoins pour prouver que c'était là un mensonge et une insigne fausseté.

La cause du roi Henri était perdue ; le pape se refusait à accéder à ses désirs ; Campeggio était dévoué au saint Pontife ; Wolsey venait de mourir. Henri cependant ne se tint pas pour battu, et sa passion criminelle pour Anne de Boulen devint d'autant plus violente, qu'on y opposait des obstacles insurmontables. Thomas Cranmer, son nouveau conseiller, lui proposa d'autres expédients plus vils que ceux qu'on avait employés jusqu'alors. On envoya à Charles-Quint le père même d'Anne de Boulen, sinon pour lui arracher son consentement formel au divorce, au moins pour obtenir qu'il restât neutre.

Ce ambassadeur du roi d'Angleterre proposa à l'empereur souverain de toutes les Espagnes une somme de trois cent mille couronnes, à la seule condition qu'il ne s'occuperait pas de ce qui allait se passer de l'autre côté

de la mer. Mais Charles V répondit qu'il n'y avait pas en Espagne un homme assez vénal pour vendre les droits de sa tante à prix d'or, que la cause de Catherine était juste, que son union avec Henri avait été consacrée par un pape, et que, loin de vouloir aider par son silence à l'accomplissement d'un crime, il s'y opposerait au contraire par tous les moyens qu'il avait en son pouvoir.

De ce côté encore Henri échouait. Il fallait pourtant se hâter : le monde entier commençait à s'intéresser à cette reine malheureuse, et partout on faisait hautement l'éloge de ses vertus. On ne parlait que de sa piété, de sa patience, de sa fermeté et de son dévouement à son mari au milieu d'aussi cruelles épreuves ; et cette pauvre femme qui pleurait, priait et souffrait en silence, allait devenir plus dangereuse que si elle eût voulu repousser la force par la force et la violence par la violence. Le pape envoyait presque tous les jours une lettre à Henri, et il le sommait maintenant, au nom de Dieu dont il était le représentant, de se soumettre à ses ordres.

Il ne restait plus qu'une ressource : en appeler du pape à tous les théologiens. Henri essuya un nouvel échec. En vain essaya-t-il d'acheter au poids de l'or quelques décisions en sa faveur : la validité du mariage fut partout proclamée ; les hérétiques eux-mêmes, Bucher, Œcolampade, Zwingle, Luther, Mélanchthon, n'hésitèrent pas à le proclamer. En France, il n'y eut qu'une voix en faveur de Catherine. Quelques théologiens seulement invitèrent le pape Clément VII à bien prendre garde, que l'affaire était importante ; on sut depuis que ces théologiens avaient été achetés.

Henri, avec une audace incompréhensible, partout

battu, songea à s'adresser à la reine elle-même, et fit appel à sa générosité et à son grand cœur. Chose incroyable ! il demanda à une femme qui l'aimait plus que tout au monde, de déclarer qu'elle consentait à se séparer de lui. Il invoqua des raisons d'Etat et des raisons de conscience ; il lui envoya les plus habiles dialecticiens du royaume pour la convaincre que ce divorce était nécessaire et légitime. A tous leurs discours la reine répondait qu'une pauvre femme comme elle n'était pas à la hauteur de ces grandes et obscures questions. Elle ne connaissait qu'une seule chose, c'est que le père de Henri et le sien avaient consenti à ce mariage, qu'il avait été consacré en présence de Dieu ; qu'enfin elle était légitimement la femme d'un roi et qu'elle mourrait reine d'Angleterre.

Cette fois, tout était bien fini : Henri se déclara chef de l'Eglise anglicane et rompit avec la cour de Rome. En même temps, on signifia à la reine d'avoir à se choisir huit défenseurs, parce que le procès allait rapidement s'instruire. Catherine entendit cet ordre en silence : « Que Dieu », répondit-elle, « donne à mon roi le repos « de l'âme ; mais dites-lui bien que plus que jamais je me « considère comme sa femme, et que l'Eglise catholique, « apostolique et romaine, qui nous a unis, a seule le droit « de nous séparer ; qu'elle prononce une sentence, et « je m'y soumettrai ». Henri, quand on lui rapporta ces paroles, entra dans une violente fureur ; il commanda à la reine de s'éloigner immédiatement de sa présence, et lui assigna de quitter pour jamais Windsor, le 13 juillet 1531.

Le départ de la reine et de ses fidèles fut le signal d'un débordement d'injures et de calomnies. On alla jusqu'à dire que le roi avait été trop bon de la garder si long-

temps auprès de lui. La pauvre exilée était partie sans sa chère Marie : c'était l'ordre du roi. De sa solitude d'Ampthill, elle écrivit à sa gouvernante : « Ma chère « dame, je vous recommande ma fille bien-aimée, dites- « lui bien que les hommes ne pourront nous empêcher « de nous réunir dans le ciel ». Quelque temps après, « Marie tomba malade, et Catherine l'apprit; elle écrivit aussitôt à Cromwell : « Je voudrais bien embrasser la « princesse Marie; j'ai la certitude que la vue de sa « mère lui rendrait la santé; demandez cette permission « pour moi au roi Henri, au nom de mon amour ». Le roi Henri refusa.

La reine, sans gémir, se soumit à la volonté de la Providence; elle pria et chercha des consolations dans la pratique de toutes les vertus. Après Dieu, c'est au pape et à l'empereur, deux protecteurs puissants, qu'elle s'adressa. Quoiqu'elle fût entourée d'espions, elle trouva cependant le moyen de leur faire parvenir des lettres. Un mot revenait dans toutes ses lettres, celui de justice. Justice pour la fille de Ferdinand le Catholique, qui ne l'a donnée au prince de Galles qu'après y avoir été autorisé par le pape; justice pour la femme qui, pendant vingt années, a vécu sous le même toit que son royal époux; justice pour la mère dont la fille va perdre avec elle tous ses droits à la couronne; justice pour la reine qui n'a pas une seule faute à se reprocher.

Ce sont là les raisons que le pape Clément VII fit valoir auprès du roi dans une lettre qu'il lui écrivit, plutôt en père qu'en souverain (décembre 1532). Ce dernier effort fut vain; Cromwell et Henri n'en tinrent pas compte, et le schisme fut consommé.

Enfin, le 25 janvier 1533, fut célébré à Whitehall, par Roland Lee, confesseur du roi, son mariage avec Anne de Boulen. Il faut dire, pour la justification de ce prêtre, que le roi lui avait formellement affirmé l'assentiment du pape à son divorce et à sa nouvelle union. Dès ce moment, Anne reçut les hommages qui sont dus à une reine légitime.

Restait à prononcer la sentence qui consommait en droit le divorce déjà consommé en fait. Thomas Cranmer fut nommé archevêque de Cantorbéry et primat de l'Eglise anglicane : c'était l'homme d'une telle mission. Il alla installer une haute-cour à Dunstable, à quelques milles d'Ampthill, où résidait Catherine. Cette cour, après quatre séances, eut l'audace de rédiger l'arrêt suivant : « Au nom de Dieu, le mariage entre Catherine et Henri « est déclaré nul et non avenu, parce que la reine s'est « honteusement écartée du droit chemin et de ses devoirs « d'épouse ». — Quelques jours après, à Lambeth, un autre tribunal semblable, présidé aussi par Cranmer, validait l'union d'Anne de Boulen et du roi.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Vie de Catherine depuis le divorce jusqu'à sa mort. — Sa retraite à Bugden, puis à Kimbolton. — Couronnement d'Anne de Boulen. — Persécutions contre les amis de Catherine. — Dernière maladie de Catherine. — Sa lettre à Henri — Sa mort. — Cas que l'on fait de son testament. — Emotion produite par sa mort en Angleterre et dans le monde chrétien.

Après de semblables secousses, Catherine, épuisée de corps et d'âme, tomba gravement malade et fut obligée de se mettre au lit. Le jugement qui avait été prononcé lui conférait le titre de princesse de Galles. Quand on lui

lut l'arrêt dans son lit, et qu'on arriva à ce passage, « Je « vous défends », dit-elle à ceux qui l'entouraient, « de « m'appeler de ce nom ; je suis et veux rester la reine « d'Angleterre, l'épouse couronnée du roi Henri VIII, et « je porterai ces titres glorieux jusqu'à mon dernier sou- « pir ». Et, pensant tout à coup à sa fille bien-aimée : « Eh quoi », s'écria-t-elle, « Marie, mon enfant chérie, « ne serait plus fille de reine et reine elle-même ! La « couronne que Dieu lui avait destinée, une autre la « prendra à sa place ! Non, elle vivra et mourra comme « sa mère en femme de cœur. Qu'on ne me parle pas des « dangers que peut courir ma fille ; c'est pour son âme « seulement, non pour son corps, que je redoute des « chutes et des meurtrissures ».

Catherine ne resta pas longtemps à Ampthill ; elle alla habiter à Bugden, ou Buckden, un palais qui appartenait à l'évêque de Lincoln. Elle y passa des jours amers et des nuits plus tristes encore. De sa grandeur passée il lui restait deux ou trois serviteurs et autant de chapelains qui lui donnaient encore le nom de Majesté. La seule bonne œuvre qu'elle pût faire, c'était de prier, et elle priait durant des heures entières, les yeux baignés de larmes. Une de ses dames d'honneur venant un jour s'appuyer à une fenêtre que la reine venait de quitter, remarqua qu'elle était humide et mouillée, comme après une pluie d'orage.

C'est dans cette résidence de Bugden que Catherine apprit le couronnement d'Anne de Boulen comme reine d'Angleterre, et les fêtes qui avaient été célébrées à cette occasion. Henri, cependant, s'acharnait après sa sainte épouse, et s'efforçait de lui rendre la vie aussi désa-

gréable que possible ; il s'emportait contre tous ceux qui montraient pour elle quelque intérêt. Anne, de son côté, par tous les moyens imaginables, cherchait à abreuver d'amertumes son ancienne maîtresse et reine ; c'est ainsi qu'elle obtint un ordre du roi qui enjoignait à Catherine de renvoyer au palais sa couronne royale et ses joyaux ; ce sont choses, disait-elle, dont n'a pas besoin une princesse de Galles. Catherine n'eut pour ces tracasseries qu'un sourire de mépris : « Croit-elle donc », répondit-elle, « que je ne sois plus reine, pour avoir rendu ces « joyaux ? »

Cependant le bruit des malheurs de Catherine s'était répandu dans tout le monde chrétien : tous les cœurs honnêtes s'en étaient émus. Sa piété douce et sincère, sa soumission à la volonté de Dieu, ses souffrances de reine, de mère et d'épouse excitaient la pitié universelle. Henri et Anne, avec leurs conseillers Cromwell et Cranmer, commencèrent à s'en inquiéter. Les princes et les princesses de l'Europe manifestaient, sinon du courroux, au moins beaucoup d'étonnement pour tout ce qui se passait en Angleterre ; plusieurs en étaient à la fois inquiets et irrités. L'empereur Charles surtout s'en montrait ému ; il était alors en Italie, et faisait entendre au pape ses plaintes amères ; il lui reprochait de n'avoir pas, lui Souverain Pontife, chef de la chrétienté et vicaire de Jésus-Christ, forcé à plier devant la majesté divine un roi d'Angleterre coupable. Le pape, plein de tristesse, écrivait encore à Henri des lettres paternelles ; il espérait toujours qu'il renoncerait à ses erreurs et qu'il viendrait à ses pieds implorer son pardon. Puis, quand il vit qu'il n'obtiendrait rien par la douceur, il essaya les menaces.

Le 11 juillet 1533, il annula l'arrêt qui avait été prononcé par l'archevêque de Cantorbéry, et mit Henri et Anne au ban de la sainte Eglise, si avant peu ils ne s'étaient pas séparés. La fermeté resta sans effet comme les bonnes paroles. Henri en appela du pape à un Concile. Alors le pape, après avoir plusieurs fois réuni le sacré collége, déclara à la face de la terre que l'union de Henri et de Catherine avait été une union légitime, que le procès intenté contre la reine était inique, et il ordonna au roi de la réintégrer dans tous ses droits d'épouse, de mère et de souveraine. Malheureusement, cinq jours auparavant, le 20 mars 1534, le parlement d'Angleterre venait de porter un arrêt complétement opposé à celui du pape : L'union d'Henri et de Catherine était nulle en droit ; l'union d'Henri et d'Anne était seule possible et légitime ; Marie perdait ses droits au trône d'Angleterre si son père venait à mourir ; les enfants d'Anne de Boulen étaient appelés à la succession. Henri fut déclaré chef de l'Eglise anglicane, et il ne craignit pas de dire lui-même qu'il était armé de la puissance de Dieu ; enfin, des peines sévères furent portées contre ceux qui ne se soumettraient pas à ces décisions du parlement.

Le schisme d'Angleterre était accompli ; mais Henri et Anne ne trouvaient pas de repos. Cranmer et Cromwell avaient bien pu les absoudre de leurs crimes, mais non les délivrer des remords de la conscience. La pensée qu'il avait pu perdre ce grand et riche royaume d'Angleterre, et qu'il lui avait, par ce schisme, porté un coup mortel, le torturait sans cesse et le poursuivait jusque dans son repos. D'autre part, l'opposition commençait à se manifester même en Angleterre. Le Père Payton, définiteur

des Frères Mineurs dans ce royaume, avait été invité a prêcher à Greenwich, devant le roi. Il accepta, résolu qu'il était à faire voir au roi l'horreur de sa conduite. Il commença son sermon par les paroles des saintes Ecritures que le Prophète crie au roi Achab pour lui annoncer le courroux du Très-Haut, puis, s'adressant à Henri lui-même : « Prends garde, ô roi, que ces colères dont « le prophète Elie menaçait Achab ne tombent un jour « sur ta tête. Change de conduite, bientôt peut-être il ne « sera plus temps. Je te déclare, en présence de cette « assemblée, que ton mariage avec Anne de Boulen est « un crime et un sacrilége, que tu as méprisé et foulé « aux pieds les plus saintes lois de l'Eglise, et que si tu « ne reviens pas sur tes égarements, la mort sera pour toi « le commencement de l'éternel châtiment ». Le roi était plongé dans la stupeur. Huit jours après, il fit venir un autre prédicateur : il fut, comme le Père Payton, le prophète des célestes vengeances, et non l'instrument des royales dépravations. Cromwell, furieux, voulait faire jeter les deux religieux dans la Tamise ; il se vengea du moins sur les couvents de l'Ordre : beaucoup furent détruits, et plus de cinquante frères mineurs moururent de faim dans les prisons du roi, pour n'avoir pas voulu reconnaître son autorité en matière de religion.

Catherine était toujours à Bugden, traînant misérablement sa vie de douleurs et de larmes. Elle aurait eu besoin, pour reprendre quelques forces physiques et morales, de la splendeur des montagnes de Castille et du soleil d'Espagne. Mais c'était ce voyage que le roi et les ennemis de la reine redoutaient ; ils voulaient à tout prix l'empêcher d'aller exciter la pitié de son tout-puissant

neveu, et ils résolurent de la mettre en prison. Henri lui envoya deux évêques pour lui défendre de porter à l'avenir le nom de reine, qui maintenant n'appartenait plus qu'à Anne de Boulen. Sa réponse fut ce qu'on devait en attendre : elle était la femme et non la sujette du roi ; elle avait reçu le nom de reine au pied des autels, et elle le porterait jusqu'à la mort.

Tous les jours on lui faisait subir des outrages cruels. Les religieuses de Kent, qui priaient pour elle, reçurent l'ordre de se disperser et de quitter leur couvent. Un prieur qui disait une messe chaque jour à son intention fut arrêté ; Fisher, son défenseur, eut la tête tranchée ; Thomas Morus, son fidèle ami, subit le même sort ; et, ce qui lui fut le plus pénible, tout ce qu'il y avait en Angleterre de grands personnages, presque tous ses partisans, durent choisir entre l'apostasie et la mort.

Catherine ne tenait plus à la vie, elle n'avait jamais fait beaucoup de cas des dignités de ce monde, mais elle croyait de son devoir de lutter pour la justice ; elle lutta. Le roi, lassé de ses plaintes, l'éloigna davantage encore ; il lui assigna pour résidence Fotheringay-Castle, à l'extrémité de l'Angleterre. En même temps on lui enleva tout ce qui lui restait de vieux serviteurs, et, à leur place, on lui donna des espions. Edmond Bedingfeld, entre autres, était chargé d'inscrire jour par jour le nom des personnes qui venaient visiter la reine, d'écouter tout ce qui se disait autour d'elle, de surveiller de près ses amis, et de rendre compte au roi de ce qu'il avait vu et entendu.

Bientôt, non content encore de Fotheringhay, Henri lui ordonna d'aller s'enfermer à Kimbolton (1535). En sa

qualité de veuve d'Arthur, prince de Galles, elle avait droit à cinq mille livres sterling par an; mais on jugea bon de lui retenir les trois quarts de cette somme, en sorte que Catherine, au témoignage de Bedingfeld, était presque toujours sans argent. On empêchait même les offrandes de ses fidèles de lui parvenir; ses espions s'emparaient de tout ce qu'on lui envoyait.

C'est à Kimbolton que Catherine apprit que son confesseur, le Père Forest, avait été jeté dans la prison de Newgate, pour n'avoir pas voulu ratifier l'union d'Anne et de Henri, et pour avoir déclaré qu'il ne reconnaissait d'autre reine que Catherine. Elle écrivit au religieux une lettre touchante, pleine de larmes et de pitié; cette lettre et la réponse trouveront leur place dans la vie du bienheureux martyr.

Catherine écrivait aussi souvent à sa fille; elle s'efforçait de la consoler et de la maintenir ferme dans la foi catholique, apostolique et romaine; elle lui recommandait de se soumettre avec résignation et même avec joie à la volonté de Dieu, qui, disait-elle, ne l'abandonnerait jamais; de prendre garde aux mauvais conseils et aux perfides flatteries; enfin elle lui demandait comme une grâce d'aimer toujours sa malheureuse mère, quelque calomnie qu'on pût faire sur son compte.

La rage de ses ennemis croissait à mesure qu'elle souffrait davantage. Elle était presque constamment malade et alitée; le séjour de Kimbolton lui était funeste. On s'appliqua à le lui rendre plus insupportable encore, en ajoutant à ses douleurs physiques des douleurs morales. Le vil Cranmer vint l'y trouver, et lui ordonna au nom du roi de signer un acte qui reconnaissait Henri

pour chef de l'Eglise anglicane. Elle s'y refusa avec indignation ; mais, ne pouvant plus résister à tant de misères, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle sentit que sa fin allait venir. Son intelligence parfois s'égarait, et souvent, croyant voir au pied de son lit sa fille bien-aimée, elle étendait les bras en murmurant: « Marie, mon enfant » ; mais Marie n'y était pas. Elle supplia, elle se mit à genoux devant ses ennemis pour qu'on lui laissât voir une dernière fois la princesse ; on lui refusa cette suprême consolation. Alors, puisant dans l'excès de sa douleur un peu de force et de courage, elle écrivit ou plutôt dicta la lettre suivante :

« Mon seigneur et mon époux bien-aimé,

« L'heure de ma mort approche, et je crois ne pouvoir « vous donner de mon amour un plus grand témoignage « qu'en vous adjurant de prendre soin de votre âme, et « de songer aux intérêts de l'éternité avant de songer à « ceux du temps. Je vous pardonne tous les maux que « j'ai soufferts à cause de vous, et je prie Dieu qu'il vous « pardonne de même. Je vous recommande notre fille « Marie : soyez pour elle un bon père.... Dieu m'est té« moin que la plus grande consolation qui puisse m'ar« river à mes derniers moments, ce serait de vous voir « encore une fois ».

On raconte (toutefois ce n'est pas un fait bien certain), qu'à la lecture de cette lettre le roi versa des larmes, et envoya à la reine un de ses chambellans pour la remercier en son nom de la conduite qu'elle avait tenue, lui demander son pardon et lui adresser quelques bonnes paroles.

A peine connut-on à Londres l'état désespéré de la reine, qu'un grand nombre de personnages importants voulurent du moins faire une dernière fois acte de fidélité, et l'assister dans ses dernières souffrances. La comtesse de Willoughby partit à cheval, seule, pour Kimbolton, et put arriver jusqu'au lit de mort de la pauvre reine. Catherine la reconnut, lui prit la main et parut fort heureuse de la voir. Le lendemain, 2 janvier, l'ambassadeur d'Espagne vint également lui faire visite; ils eurent ensemble un court entretien en espagnol. Quatre jours plus tard les forces de la reine étaient complètement épuisées, et le 7 au matin, le prêtre qui ne la quittait plus lui donna l'Extrême-Onction. Vers le milieu de la nuit, elle leva les yeux au ciel en murmurant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, et elle « expira ». (Janvier 1535.) Elle était âgée de quarante-neuf ans ; il y avait trente-trois ans qu'elle était arrivée en Angleterre.

Dans son testament Catherine priait le roi , qu'elle appelait son *bon maître*, de la faire ensevelir dans un couvent de Frères Mineurs de l'Observance, de donner à sa fille Marie les joyaux qu'elle avait apportés d'Espagne ; enfin elle laissait quelques legs aux amis peu nombreux qui lui étaient restés fidèles. Henri n'accomplit aucune des dernières volontés de la reine : il l'avait maltraitée durant toute sa vie, après sa mort il s'efforça de l'oublier. On l'ensevelit sans grande pompe dans la petite ville de Peterborough, toute voisine de Kimbolton ; on célébra un service à Greenwich et on invita la cour à y assister. Anne de Boulen seule se dispensa d'y apparaître; elle resta toute la journée dans ses appartements, le cœur

plein d'une joie criminelle, et ne cessant de répéter à ses courtisans : « Enfin, je suis donc reine ! » Elle ne regrettait qu'une chose, c'est que Catherine fût morte aussi saintement.

Si la mort de Catherine ne causa pas, ou du moins ne parut pas causer une grande émotion en Angleterre, il n'en fut pas de même dans le reste du monde chrétien. Dans toutes les cours de l'Europe, et dans beaucoup d'églises on prononça son éloge funèbre, on rappela les vertus et la sainteté de cette martyre du devoir. C'est qu'en effet Catherine, par sa droiture d'esprit, ses souffrances et la façon dont elle les avait supportées, avait été vraiment une grande reine. Elle avait montré une fermeté d'âme et un courage indomptable, inaccessible à toutes les tergiversations et à toutes les lâchetés. Au moment même où elle était le plus en butte aux mesquines taquineries ou aux insolences grossières, elle avait plus d'une fois refusé, malgré les supplications de ses amis, de se retirer en Hollande ou en Espagne ; elle ne consentit pas davantage à s'enfermer dans un couvent, quoique, après la mort d'Arthur, elle eût elle-même manifesté l'intention de se faire Clarisse et d'entrer au cloître de Sainte-Elisabeth de Tolède, et qu'elle ait épousé Henri seulement pour plaire à ses parents. Beaucoup de biographes lui ont donné le titre de martyre, à cause de sa sainte mort et des souffrances qu'elle endura pour rester fidèle au sacrement du mariage et aux lois de l'Eglise.

(WADDING, DONA, LINGARD ET AUDIN.)

LE BIENHEUREUX MATTHIEU GALLO

ÉVÊQUE DE GIRGENTI

1451. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Le bienheureux Matthieu entre d'abord dans l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, puis dans l'Ordre des Frères Mineurs Observants. — La sainteté de sa vie. — Sa science profonde. — Son éloquence. — Nombreux couvents qu'il élève. — Il devient évêque de Palerme, puis donne sa démission pour mourir simple religieux. — Dernières années de sa vie. — Ses funérailles.

Le Père Matthieu Gallo fut l'un des plus brillants disciples de saint Bernardin de Sienne. Comme son maître, il se distingua par la sainteté de sa vie et par sa science profonde.

Il était né à Agrigente, en Sicile, où ses parents, d'origine espagnole, étaient venus s'établir. Il reçut dans sa famille les premières leçons de piété, fit de fortes études et prit l'habit de l'Ordre dans un couvent de Frères Mineurs Conventuels. Après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé en Espagne par ses supérieurs qui déjà faisaient grand cas de sa science et de ses vertus religieuses. Il avait mission de rechercher les moyens de perfectionner l'Ordre des Conventuels, qui commençait dès lors à primer les autres Ordres Mineurs, et fournissait à l'Eglise des prédicateurs savants et des théologiens distingués. Matthieu fit en peu de temps de si grands progrès, qu'il eut la réputation du professeur le plus instruit qui fût en Espagne. Sa piété en outre était telle que sa jeunesse l'avait fait espérer : une foi ardente et vive, avide de se communiquer, désireuse d'arriver à la perfection et d'y conduire les autres.

Vers cette époque le bienheureux Matthieu, entendant parler partout de l'austérité des Frères Mineurs Observants et des miracles accomplis par saint Bernardin de Sienne, conçut le projet de se faire admettre dans un couvent de cet Ordre. Il obtint l'assentiment de ses supérieurs, quitta les Frères Mineurs Conventuels et se rendit en Italie, où il mit son dessein à exécution.

Le bienheureux Bernardin de Sienne ne tarda pas à voir qu'il avait acquis un précieux auxiliaire pour le perfectionnement des âmes, et il fit de lui son compagnon d'apostolat. Sous un tel maître, Matthieu marcha rapidement dans la voie de la vertu. Il dompta les révoltes de la chair par des jeûnes presque continuels, des coups de discipline, un travail de tous les instants. Il passait de longues nuits en prières, et méditait sans cesse, à l'exemple de saint Bernardin, sur le saint nom de Jésus.

Son zèle apostolique et l'éloquence de ses sermons lui avaient acquis une grande réputation ; aussi était-il par là même forcé de prêcher souvent. Une foule nombreuse venait l'écouter, bien qu'il fût rude aux pécheurs, dont il flétrissait les fautes avec une énergie presque effrayante. Beaucoup se convertirent à sa voix, et des personnes mondaines abandonnèrent leur position et leurs parents pour se faire prêtres ou religieux.

Marianus, un des plus anciens historiographes de l'Ordre, dit quelque part du bienheureux Matthieu qu'il était le plus grand disciple de saint Bernardin de Sienne — un partisan décidé de la pauvreté évangélique — un fondateur infatigable de couvents, surtout de Frères Mineurs Observants — un miroir de patience — un gouffre d'humilité — enfin un véritable père pour les autres

hommes par sa bonté et sa compassion à leurs souffrances.

Le bienheureux Matthieu se trouvant à Rome pour défendre son maître, saint Bernardin de Sienne, accusé d'hérésie, obtint du pape la permission de faire bâtir trois couvents où bon lui semblerait, sans être obligé de se faire autoriser par l'évêque de l'endroit. Ainsi armé de pleins pouvoirs, Matthieu partit de Rome pour Messine. Ses sermons y furent fort suivis, et amenèrent des conversions vraiment miraculeuses ; les habitants se montrèrent parfaitement bien disposés à son égard, et, grâce à leur vouloir et à leur concours, il put élever un premier couvent sous l'invocation de *sainte Marie de Jésus*.

En même temps, une noble dame nommée Marie, et ses sœurs Eustochie et Mita, profondément touchées par les sermons du Père Matthieu, élevaient dans Messine un couvent de Clarisses qui devint plus tard célèbre par son austérité et sa rigoureuse soumission à la règle.

De Messine, Matthieu passa à Palerme. Il y prêcha le Carême de 1426, et, comme cela arrivait toujours, bon nombre de pécheurs firent pénitence à sa voix. Il fonda, à une lieue de Palerme, sur l'emplacement d'une chapelle consacrée au bienheureux Antoine de Padoue, un nouveau couvent. L'endroit était bien choisi : au pied d'une montagne boisée, et assez loin de la ville pour n'en pas entendre les bruits, assez prêt pour venir en aide à tous ceux qui pourraient avoir besoin de secours.

Dans le courant de la même année (1426), le Père Matthieu fonda un troisième couvent à Agrigente, sa ville natale, où il fut envoyé sur la demande d'Alphonse, roi de Sicile et d'Aragon. Le cardinal Pierre de Fux légat,

du pape, l'autorisa même à bâtir cinq couvents de l'Ordre. Il en fit élever un à Valence, où beaucoup de saints personnages ont passé leur vie ; un autre à Camarata, dont la chapelle renferme les précieux restes des bienheureux André d'Aragon et André de Camarata.

Le pape Eugène IV, qui connaissait les vertus de Matthieu, augmenta encore les prérogatives qui lui avaient été accordées par son légat, il le nomma commissaire apostolique de toute la Sicile, et lui donna pleins pouvoirs pour confisquer et employer à des œuvres pies les biens de ceux qui se livraient à l'affreux péché de simonie ; en même temps il lui permit d'élever encore en Sicile six couvents de l'Ordre.

Le Père Matthieu eut le don de miracles et le don de prophéties. Il prédit, bien longtemps avant l'événement, que la ville d'Alicante serait prise et brûlée par les Turcs. Il guérit un certain nombre de maladies réputées mortelles.

En 1442, le Père Matthieu fut nommé évêque d'Agrigente par le roi Alphonse d'Aragon, et cette nomination fut confirmée par le pape Eugène IV. Son arrivée fut une fête pour toute la ville. Pour lui, il ne changea rien à son genre de vie. et continua à se vêtir et à se nourrir comme un pauvre serviteur de Saint-François. Il s'occupait de soulager les pauvres, de visiter les prisonniers, de marier les jeunes filles sans dot. Il prenait grand soin de faire célébrer les messes demandées par les mourants dans leur testament ; en un mot, il agissait en tout comme un zélé et saint pasteur.

Cependant il ne resta pas longtemps à la tête de l'évêché ; on lui suscitait des embarras et des tracasseries, et

d'ailleurs il comprenait lui-même qu'il pouvait faire plus de bien d'une autre façon. Il offrit donc au pape, qui l'accepta, sa démission, et le cœur plein d'une joie immense, comme soulagé d'un grand poids, il se rendit à Palerme. La nuit même de son arrivée, il alla s'enfermer dans l'église du couvent de Sainte-Marie de Jésus, qu'il avait fondé, et il y resta en prières jusqu'au lendemain matin. Il espérait terminer ses jours dans ce couvent et y vivre maintenant d'une vie tranquille et dégagée de tout souci; il s'était trompé. Le prieur, loin de lui faire bon accueil, le chassa honteusement : « Vous êtes », lui dit-il, « un « faux serviteur de Dieu ; vous n'avez recherché que les « vanités de ce monde, et nous ne voulons point vous « voir ici ». Le bienheureux Matthieu supporta ces injures et ces calomnies avec une grande humilité ; on dit même qu'après avoir été ainsi expulsé, il revint, les larmes aux yeux, supplier une seconde fois qu'on lui ouvrît la porte du couvent ; tout fut inutile, elle resta fermée devant lui.

Le Père Matthieu se vit forcé de demander l'hospitalité aux Frères Mineurs Conventuels, qui alors étaient sous la direction suprême du même général que les Frères Mineurs de l'Observance. Là, du moins, il fut reçu à bras ouverts, comme il le méritait. Il ne tarda pas à recommencer ses prédications et à montrer aux hommes, comme par le passé, la voie du salut.

Cependant, le vicaire général des Frères Mineurs de l'Observance vint à passer à Palerme. Il apprit de quelle indigne façon avait été traité le bienheureux Matthieu, et, justement irrité, il exigea immédiatement que l'injure fût réparée. Il fit venir le prieur en présence de Matthieu,

qui lui pardonna de bon cœur, et qui lui promit même, à sa requête, d'aller vivre dans son couvent et de le considérer comme un de ses enfants en Dieu.

Après quelques années que le bienheureux passa à Palerme, à Sainte-Marie de Jésus, Dieu jugea que le temps était venu de rappeler à lui son fidèle serviteur. Le Père Matthieu tomba tout à coup malade. Au commencement de sa maladie, les religieux le portaient tous les jours au couvent des Conventuels, où il était mieux soigné ; mais bientôt son état s'empira, ne laissa plus aucun espoir, et il mourut le 7 janvier 1448. Quelques auteurs prétendent qu'il aurait rendu son âme à Dieu seulement en 1451, d'autres en 1455 ; mais toute hésitation est impossible : le sépulcre qui contient ses restes mortels porte une inscription où se trouvent consignés le jour, le mois et l'année de sa mort.

La cérémonie des funérailles fut célébrée avec pompe au milieu d'un grand concours de peuple. On se disputa les lambeaux de ses vêtements, qui furent conservés comme de précieuses reliques, et qui plus tard accomplirent beaucoup de miracles.

Les Frères Mineurs Observants réclamèrent le corps du fondateur de leur couvent, pour l'ensevelir dans leur église, selon ses dernières volontés ; de leur côté, les Frères Mineurs Conventuels s'y refusèrent énergiquement. Une discussion très-vive s'ensuivit ; mais le bon droit était du côté des Observants, et ils finirent par l'emporter. Le corps du bienheureux fut placé à droite de l'autel de la très-sainte Vierge.

En 1612, l'inspecteur ou visitateur général de Sicile fit exhumer les restes de Matthieu pour lui donner une sé-

pulture plus riche et plus digne de lui. On le plaça dans un nouveau cercueil en bois de cyprès, et on l'enferma dans un caveau en marbre, portant une inscription qui rappelait ses vertus et la sainteté de sa vie, au pied du même autel de Marie.

Le pape Clément XIII a déclaré Matthieu bienheureux, et Pie VII a décrété que sa fête serait célébrée dans l'Ordre de Saint-François, chaque année, le 28 janvier.

Dans la même église des Frères Mineurs Observants de Palerme, en face du tombeau de Matthieu, se trouve un autre tombeau qui contient les restes mortels de saint Bénédict de Sanfradello, frère lai dont nous raconterons la vie et les miracles au quatorzième jour du mois d'avril.

HUITIÈME JOUR DE JANVIER

LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE D'ASSISE

CLARISSE

1439. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Austérités de la bienheureuse Françoise. — Ses vertus religieuses. — Sa dévotion extrême. — Sa mort.

La bienheureuse Françoise naquit à Assise ; elle vécut, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, au cloître des Clarisses de sa ville natale. Les chroniqueurs de

l'Ordre ne nous ont laissé que peu de détails sur sa vie. Sa piété était extrême; son amour pour Jésus, sans bornes. Elle avait fait de son pauvre corps l'instrument docile de son âme, à force de mortifications et d'austérités. Sa nourriture se composait d'un morceau de pain auquel les religieuses, ses sœurs, la forçaient d'ajouter quelques légumes; elle ne buvait jamais que de l'eau. Son humilité chrétienne, sa soumission à la règle, sa chasteté étaient d'une sainte. Elle s'estimait la dernière des pécheresses, n'attendait jamais un moment pour accomplir un ordre de ses supérieurs, et tenait constamment les yeux baissés vers la terre. Sa robe était faite d'étoffe grossière, rapiécée en cent endroits, et il fallait lui commander formellement d'en prendre une nouvelle pour qu'elle se décidât à en changer.

A tous les instants de la journée, à quelque chose qu'elle s'occupât, son âme s'élevait vers Dieu. Elle s'était construite une cellule dans la sacristie, pour être plus près de l'église et de son Sauveur. Toutes les nuits, après avoir pris seulement quelques instants de repos sur une planche nue, elle se levait pour aller se prosterner aù pied des autels, et elle y restait plongée dans une contemplation silencieuse, jusqu'au moment où les sœurs y arrivaient elles-mêmes pour chanter les matines.

Elle prédit le jour de sa mort, quelque temps avant sa dernière maladie, et désigna la place où elle désirait être enterrée. Le 8 janvier 1439 (selon d'autres, 1440), après avoir reçu les derniers sacrements, elle s'endormit doucement dans le sein de Jésus.

Elle fut ensevelie auprès de l'église Saint-Georges, martyr, comme elle l'avait demandé. Le chroniqueur

raconte qu'à l'instant même où on jetait sur sa tombe la dernière pelletée de terre, un rosier tout fleuri apparut tout à coup aux yeux des assistants étonnés, comme si Dieu avait voulu témoigner par là combien il aimait lui-même celle qui lui avait consacré toute sa vie.

(WADDING.)

NEUVIÈME JOUR DE JANVIER

LE B. PÈRE ANDRÉ DE SPOLÈTE

MARTYR

1532. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Conversion du bienheureux André. — Il entre dans l'Ordre Séraphique et se consacre à la prédication. — Son départ pour l'Afrique. — Il s'arrête en Corse pour soigner les pestiférés. — Son arrivée à Ceuta. — Il prêche la foi aux habitants de Fez. — Miracle qu'il accomplit en présence du ministre du roi. — Sa mort.

Au moment où un grand nombre de villes d'Italie étaient encore livrées aux querelles intestines des Guelfes et des Gibelins, un des hommes qui s'étaient montrés les plus cruels et les plus sanguinaires, se retira tout à coup du sein de cette agitation et prit l'habit de frère mineur. Cet homme, longtemps la terreur du parti ennemi, avait nom André de Spolète. A peine entré au couvent, il modifia tout à coup son genre de vie et se montra aussi doux, aussi humble, aussi soumis qu'il avait été cruel, arrogant et audacieux.

Il s'appliqua tout d'abord avec beaucoup d'ardeur à

l'étude des saintes Ecritures : il songeait à prêcher la parole de Dieu. A peine se crut-il suffisamment préparé à cette importante mission, qu'il parcourut les villes et les bourgs pour appeler les hommes à la pénitence. Il parlait avec passion, comme il faisait la guerre autrefois ; la prédication était encore pour lui un combat contre le démon, une lutte de tous les instants contre les mauvais penchants et les passions funestes de l'humaine nature.

Outre le désir qu'il avait de sauver les âmes, il était dévoré d'une autre ambition, celle de mourir pour le Dieu qu'il avait, disait-il, si gravement offensé. Il importunait ses supérieurs pour obtenir la permission d'aller enseigner la vraie foi aux peuplades barbares, à travers les dangers de l'Océan immense et des pays inconnus.

On accéda enfin à ses désirs, et il se mit en chemin le jour même où le prieur du couvent lui donna l'autorisation de partir. Il voulait aller par la Corse jusqu'en Mauritanie.

Il resta en Corse plus longtemps qu'il ne se l'était proposé d'abord. Une peste cruelle venait de s'abattre sur le pays et décimait les malheureux habitants. Le Père André visita les malades, leur porta les consolations et les secours de la religion, et prodigua sa santé pour conserver celle des autres. Son amour de l'humanité se développait en raison des souffrances et des misères qu'il voyait tout autour de lui. Dieu, qui le réservait pour une mort plus glorieuse, ne permit pas qu'il succombât au fléau ; et quand tout danger fut à peu près passé, il partit pour le pays des Maures.

Il ne devait pas y arriver sans encombre. Le vaisseau

sur lequel il s'était embarqué fut assailli par une violente tempête, et dut, pour ne pas sombrer, s'aller abriter dans le port de Gênes. Le Père André prit alors la résolution de se rendre en Afrique, par l'Espagne. Il marcha à pied, sans souci de la fatigue et des dangers du voyage, arriva rapidement à Séville, capitale de l'Andalousie. Il y demeura quelque temps, s'embarqua encore, et enfin arriva à Ceuta, sur le territoire d'Afrique.

Ceuta était une ville presque entièrement chrétienne, avec un couvent de Pères Conventuels ; André y trouva quelques jours de repos ; puis il alla plus loin, où l'appelait sa mission et sa volonté de prêcher la foi de Jésus aux idolâtres.

Il arriva à Fez, capitale du royaume de ce nom, et, le jour même de son entrée dans cette ville, il commença à parler dans les rues et sur les places publiques, des vérités de notre sainte religion. Le roi le fit amener en sa présence, pour apprendre le motif de son voyage dans ses Etats. Cette entrevue ne fut pas favorable au bon Père ; le roi et son principal ministre, qui était présent, sans se montrer absolument irrités ou même mécontents du courage évangélique d'André, l'engagèrent du moins à laisser leurs sujets vivre en paix dans la religion qui leur avait été transmise par leurs aïeux.

Malgré tout, et quoi que puissent lui dire les Portugais peu nombreux qui vivaient à Fez à cette époque, le Père André voulut accomplir son œuvre. Il recommença à prêcher dans les rues et à s'élever contre les mensonges de la religion de Mahomet. Il ne fut pas heureux, aucune conversion ne couronna ses efforts. Alors, éclairé sans doute par une inspiration divine, il résolut de demander

à Dieu un miracle en faveur de sa religion. Il implora comme une grâce, du ministre maure Muley Habraham, et obtint d'être jeté vivant dans un four tout rouge.

Les préparatifs furent faits rapidement, et au jour désiré, le Père André rassembla tous les chrétiens de Fez et se recommanda à leurs ferventes prières. Muley Habraham, avec les principaux personnages de la ville, était déjà arrivé à l'endroit où le miracle devait s'accomplir. Il demanda au bienheureux s'il persistait dans son dessein ; le Père André ne lui répondit qu'en s'adressant aux Maures : « Au nom du Créateur tout-puissant du ciel « et de la terre, je vous adjure de vous convertir, de « recevoir le saint Baptême et de renoncer à vos erreurs. « Et pour vous prouver que ma foi est la vraie foi, et « mon Dieu le seul Dieu, je vais entrer dans ce feu, « d'où je sortirai vivant, s'il plaît à mon Seigneur ».

En même temps le serviteur de Dieu se dépouillait de son habit et entrait résolûment dans le four. On le vit se mettre à genoux au milieu des flammes, la figure aussi calme et aussi tranquille que s'il eût prié dans une église, au pied d'un autel. Il paraissait seulement plus pénétré que jamais de la bonté infinie du Seigneur. Quand le feu fut éteint, ni lui ni ses vêtements ne portaient la moindre marque de brûlures.

Les Maures, au lieu de se convertir après un miracle aussi éclatant, entrèrent dans une violente fureur. Ils prétendirent qu'ils étaient les victimes de quelque indigne supercherie, que le démon n'était pas étranger à l'affaire ; en un mot, que le Père André n'était pas autre chose qu'un sorcier. En même temps ils ramassaient des pierres et les jetaient à la tête du bon religieux. L'un

d'eux le frappa avec tant de violence qu'il le renversa à terre. Quelques minutes après, le sacrifice était consommé, et un martyr de plus venait de cueillir les palmes éternelles, (9 janvier 1532).

Les Maures continuèrent à exercer leur rage sur le cadavre, qu'ils mutilèrent indignement. Ce n'est que la nuit suivante que les chrétiens de Fez purent relever le corps du bon Père et lui rendre les derniers devoirs. On conserva précieusement ses vêtements, comme de saintes reliques qui devaient guérir, et qui guérirent en effet un grand nombre de maladies. On envoya l'un de ses pieds à Catherine, reine de Portugal ; il est encore actuellement dans la chapelle royale. Le couvent de Barrameda, en Espagne, conserve aussi avec soin un os du bienheureux.

(WADDING ET DAZA.)

LE PÈRE DAMIEN DE VALENCE

Le Père Damien naquit à Buitrago, petite ville de l'Espagne ; mais c'est à Valence qu'il passa la première partie de sa vie. Il y fut connu par le bien qu'il fit, les bonnes œuvres qu'il accomplit et la sainteté de sa vie. De Valence il passa à Séville, demanda à être reçu dans la province de Saint-Gabriel ; il entra comme frère lai dans un couvent de cet Ordre. Son noviciat fut exemplaire, à toute heure du jour et de la nuit il élevait son âme à Dieu, priait, s'humiliait, se mortifiait, tombait dans de célestes contemplations. Il ne portait qu'une misérable robe d'étoffe grossière, et marchait toujours pieds nus.

Désireux de conquérir les glorieuses palmes du martyre, il se rendit en Italie, dans l'espoir que ses supérieurs voudraient bien l'envoyer dans quelque pays inconnu. Le général de l'Ordre ne tarda pas à reconnaître en lui les qualités qui font les vaillants apôtres, il l'ordonna prêtre, et le chargea ensuite d'aller en Afrique annoncer la vraie foi aux idolâtres de la Barbarie. A peine avait-il mis le pied sur la terre arabe, qu'il commença à prêcher. Les Maures ne lui laissèrent pas le temps d'achever son premier sermon; ils l'arrêtèrent, et, après l'avoir brutalement frappé, le jetèrent dans un brasier ardent, où le saint religieux trouva une mort glorieuse.

(BARREZZO.)

La province de Saint-Gabriel, en Espagne, a aussi envoyé en Afrique un autre martyre, du nom de Pierre ; mais on ne nous a laissé aucun détail sur sa vie ni sur sa mort.

LE B. ANGE DE CALATAGIRONE

1610. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Ange. — Il entre dans l'Ordre de Saint-François et devient bientôt directeur des novices. — Ses vertus et sa soumission à la règle. — Sa dévotion à Dieu et son zèle pour le perfectionnement du prochain. — Ses miracles. — Sa dernière maladie et sa mort.

Ce pieux serviteur de Dieu est l'un des Récollets de Sicile qui ont le plus brillé par la sainteté de leur vie et leurs miracles. Il naquit à Calatagirone vers l'an 1540, de

parents pieux et craignant Dieu. Sa mère, Paula la Prima, entra même dans le Tiers Ordre de Saint-François après la mort de son époux Gaspar Musico. Ils avaient tous deux donné à leur fils le nom d'Antonin, et dirigé vers la vertu ses premiers pas. L'enfant montrait, de son côté, une douceur sans égale et une soumission complète aux ordres de ses parents. Il avait un oncle dans l'ordre des Frères Mineurs de l'Observance. Ce bon religieux, voyant les bonnes dispositions de son neveu, le prit avec lui, dès qu'il fut devenu un adolescent, et avec la permission de ses supérieurs lui donna l'habit du Tiers Ordre, parce qu'il était trop jeune encore pour prendre l'habit du Premier Ordre. Il resta ainsi trois ans au couvent de Calatagirone, puis partit pour une autre ville avec son oncle qui voulait le détacher ainsi de toutes les affections de sa famille, et le préparer à renoncer au monde et à se consacrer tout entier à Dieu.

A l'âge de dix-huit ans, Antonin reçut l'habit de frère mineur, sous le nom de Angelus, ou Ange. Il termina enfin son noviciat et prononça ses vœux. Il commença alors à étudier sérieusement la théologie, pour se faire ordonner prêtre. Sa science profonde, l'austérité de sa vie et les bons exemples qu'il donnait sans cesse à tous les religieux, décidèrent ses supérieurs à lui confier l'éducation des novices, quoiqu'il fût encore bien jeune et que cette charge fût en général réservée aux plus anciens Pères de la communauté. Il se consacra à cette tâche importante avec toute son âme, jeta de bonnes semences dans des terres fertiles, et en recueillit de précieux fruits. Le couvent devint comme une pépinière de saints et savants religieux.

Après avoir vécu durant une vingtaine d'années sous la règle des Frères Mineurs de l'Observance, le bienheureux Ange entra dans l'Ordre plus sévère des Frères Mineurs Récollets, qui venaient de s'établir en Sicile, en 1578, avec la permission du pape. C'était là vraiment le genre de vie qui lui convenait. Il se soumit sans effort aux prescriptions de la règle, comme s'il eût vécu continuellement au milieu de toutes ces austérités. Il priait presque sans cesse, jeûnait, veillait, se frappait à coups de discipline. Il mangeait très-peu, et ne touchait jamais aux viandes que l'on plaçait devant lui. Il fallut vraiment un miracle de tous les jours, pour que son corps pût se soutenir avec si peu de chose.

Il avait toutes les vertus du parfait religieux, entre autres celle dont les Frères Mineurs font peut-être le plus grand cas, je veux dire la vertu de l'obéissance. Il accomplissait sur l'heure, sans attendre un instant, leurs moindres ordres, et jamais on ne l'entendit faire une objection ou pousser un murmure; on ne lui surprit même pas, durant sa longue vie, un geste d'impatience. C'est qu'il croyait, et à bon droit, que l'obéissance est véritablement la vertu qui fait les saints : concevoir un genre de vie qui soit agréable à Dieu est relativement chose aisée; le mettre en pratique sans s'en écarter jamais, voilà ce qui est difficile et méritoire. C'est ce qu'avait fait le Père Ange; du jour où il fit solennellement le vœu d'obéissance, il abjura toute volonté et écarta tout désir; et la parole qu'il avait donnée au pied des autels, il la tint fidèlement jusqu'à la mort.

Ce qui l'aida dans cette grande entreprise de se soumettre à la règle austère des Récollets, c'est qu'il aimait

par nature tout ce que cette règle ordonnait. Il aimait la sainte pauvreté, et n'eut jamais pour tout bien qu'une antique paire de sandales et une vieille robe de moine. Il aimait la chasteté des Anges, et jamais on ne le vit lever les yeux sur une femme, pas plus qu'on ne l'entendit prononcer une parole inconvenante; il aimait l'humilité, le silence et la méditation, et il ne parlait que de Dieu, objet constant de toutes ses pensées et de toutes ses affections, à qui il reportait les mérites qu'on lui attribuait à lui-même. Le Père Bonaventure de Calatagirone, général de l'Ordre, voulait le nommer prieur du couvent de sa ville natale; il s'y opposa de toutes ses forces, et lui demanda comme une grâce de le considérer toujours comme le dernier des religieux.

Tous ceux qui connaissaient le Père Ange avaient pour lui un respect et une admiration sans bornes. On l'écoutait, on suivait ses conseils toujours inspirés, on se sentait devenir meilleur sous sa direction. C'est là qu'il mettait son bonheur et sa gloire : rendre les hommes plus dignes de leur Créateur, leur apprendre à le remercier de sa bonté, de sa justice, de sa divine Providence. Aussi, lorsqu'il fut supérieur, il ne souffrit jamais qu'un seul religieux manquât d'assister aux offices pour quelque raison que ce fût; lui-même arrivait toujours le premier au chœur. Il avait composé des cantiques pieux, et les faisait chanter par les frères, en les accompagnant sur un orgue qu'il avait fabriqué; et il comparait souvent ces chants religieux aux concerts éternels des Anges devant le trône de Dieu. Il servait la messe autant de fois que cela lui était possible, et après avoir offert lui-même le saint sacrifice, il demeurait presque toujours à genoux

devant l'autel jusqu'à midi, le cœur débordant d'amour et de reconnaissance. Il avait aussi une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie et à saint François.

Il redoutait d'offenser Dieu plus que de souffrir mille morts. Un jour qu'il croyait avoir commis une légère infraction à la règle, il tomba dans un profond désespoir, et on l'entendit souhaiter d'être jeté dans un brasier ardent, ou enterré tout vif pour l'expiation de sa faute.

Cet amour de Dieu qui embrasait le cœur du bon religieux, lui avait mis au cœur une charité sans bornes pour les hommes. Il ne pouvait voir son prochain souffrir, sans verser des larmes ; pour un pauvre, il se fût dépouillé de ses propres vêtements. Il passait de longues heures au chevet des malades, leur prodiguant les consolations de la religion, leur parlant avec toute son âme, comme eût pu faire une mère. Il était plein de tendresses secrètes pour les inconnus qui souffraient ; et il priait toujours pour eux avant de prier pour lui.

Malgré la grande humilité dont il avait toujours donné des preuves, un saint homme comme le Père Ange ne pouvait rester simple religieux. Il fut six fois choisi pour gardien des plus célèbres couvents de sa province, et pendant trois ans, sur l'ordre du général de l'Ordre, il s'occupa de réformer le couvent royal des Clarisses de Naples.

Dieu lui-même voulut que son pieux serviteur fût honoré dès cette vie, et il accomplit en sa faveur d'éclatants miracles. Plus d'une fois, pendant une année de famine, gardien du couvent de Pise, le Père Ange multiplia le pain comme autrefois le Sauveur sur la montagne. Il avait le don de prophétie, et annonça

l'époque précise où il devait mourir; enfin, il guérit beaucoup de malades en leur imposant les mains, et en adressant pour eux au ciel de ferventes prières.

Cependant la fin du bienheureux approchait. Il l'appelait lui-même de tous ses vœux, et répétait souvent : « Quelles grandes fautes ai-je donc commises, pour que « le Seigneur me laisse aussi longtemps sur cette terre « d'exil ! » Ses désirs furent enfin exaucés; il tomba malade au couvent de Castro-Giovanni, en Sicile, en 1609. A la fin du mois de décembre de cette année, il fut obligé de garder le lit, et bien que les médecins essayassent de le persuader que sa maladie n'était pas dangereuse, il annonça lui-même qu'il allait mourir.

Ce ne fut pas sans souffrances : ses douleurs étaient si aiguës qu'il ne pouvait même plus prendre les remèdes que lui ordonnaient les médecins. Il se soumit sans murmure à la volonté de Dieu, ne poussa pas une plainte, n'exprima pas un regret, et après avoir demandé aux religieux pardon du scandale qu'il avait causé, il remit son âme entre les mains de Dieu, le 9 janvier 1610, à l'âge de soixante-dix ans. On lui avait donné, la veille, les sacrements des mourants.

Sa mort fut le signal d'un deuil universel. A peine le bruit s'en fut-il répandu qu'une grande foule de peuple accourut au couvent pour honorer ses restes mortels, et tâcher d'enlever quelque lambeau de ses vêtements. Sa figure portait l'empreinte d'une céleste sérénité.

Le corps du bienheureux, placé d'abord dans la sacristie, le 15 avril 1610, fut inhumé le 15 septembre de la même année et placé dans un caveau particulier. Il était parfaitement conservé et ne portait pas la moindre

trace d'altération. On a vu longtemps l'endroit où il fut placé ; une plaque de marbre rappelait ses miracles et la sainteté de sa vie.

(CARDOSE.)

FRÈRE LÉON DE LISBONNE

1550. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

Dans la province d'Arrabida mourut, à Lisbonne, le 9 janvier 1550, le frère Léon. Tout jeune, il était déjà en grand renom de sainteté. Il avait eu fort à faire pour briser les liens qui l'attachaient au monde et pour se consacrer à Dieu. Durant son année de noviciat il tomba gravement malade, et l'on crut qu'il ne pourrait résister à l'austérité de la règle. Il triompha cependant de sa propre faiblesse, et contraignit son corps à trouver la force de supporter des jeûnes prolongés, des coups de discipline et des mortifications de toutes sortes. Il ne put cependant lutter longtemps contre sa mauvaise organisation, et mourut vers l'âge de vingt-cinq ans, riche de vertus et mûr pour le ciel.

(CARDOSE.)

LA B. ISABELLE DE SAINT-FRANÇOIS

CLARISSE

1550. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Pieuse jeunesse de la bienheureuse Isabelle. — A dix ans elle entre dans un couvent de Clarisses. — Sainteté de sa vie. — Sa mort.

La bienheureuse Isabelle de Saint-François vécut au couvent des Clarisses de Condé, en Portugal. Elle fut célèbre par ses vertus et ses miracles. Ses parents, qui la voyaient avec plaisir s'adonner à la prière et aux pratiques religieuses, développèrent en elle ces précieux germes, et l'engagèrent à entrer dans un couvent de Bernardines. Mais Dieu en décida autrement : elle se fit Clarisse.

Dès l'âge de dix ans, elle entrait dans un couvent de Sainte-Claire pour servir les religieuses et se préparer longuement à une séparation complète d'avec le monde. Elle s'imposait déjà des mortifications et des austérités, et s'astreignait à suivre la règle comme une parfaite religieuse. Elle passait les jours et les nuits à prier.

A quinze ans, elle prononça ses vœux. Quelques jours plus tard, elle se sentit tout à coup prise à la gorge par une violente maladie ; et, comprenant que sa fin allait venir, elle reçut pieusement les derniers sacrements. Puis elle eut, sur les mystères de la religion, des entretiens d'une si grande élévation, qu'il était impossible de n'y pas voir un miracle de Dieu. Puis tout d'un coup elle devint très-faible, murmura : « O Marie, Mère de grâces,

« Mère de miséricorde, protégez-nous contre l'ennemi, « et recevez-nous à l'heure de la mort », et elle expira le 9 janvier 1550.

(CARDOSE.)

LA BIENHEUREUSE BIENVENUE

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1282. — Pape : Saint Martin IV. — Roi de France : Philippe III.

La bienheureuse Bienvenue naquit à Ancône, en Italie. Ses premières années annoncèrent ce que serait sa vie tout entière : elle montrait de grandes dispositions a la piété, et s'acquittait avec bonheur de ses devoirs religieux.

Plus tard elle épousa un homme pieux comme elle, dont elle eut plusieurs enfants. Elle fut bonne mère, comme elle avait été fille soumise ; puis, déliée de tout attachement aux choses de ce monde par la mort de son mari et de ses fils, elle demanda à entrer dans le Tiers Ordre de Saint-François.

Bienvenue fut une religieuse parfaite, fidèle observatrice de la règle, soumise à ses supérieures, humble, et d'une dévotion sans égale à Jésus et à Marie, de qui elle reçut de précieuses visites. Sa sagesse était si universellement reconnue, que les plus respectables Pères de l'Ordre ne se faisaient pas faute de lui demander des conseils. Enfin, elle accomplit un grand nombre de miracles.

Elle mourut riche en vertus, heureuse d'aller se reposer des fatigues de ce monde dans le sein de Dieu, le le 9 janvier 1282.

(*Chronique de Sicile.*)

LA B. CATHERINE CIAULINA

DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1619. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse de la bienheureuse Catherine Ciaulina. — Sa vie avant son entrée dans le Tiers Ordre. — Sa vie après qu'elle a pris l'habit. — Sa dernière maladie et sa mort.

Catherine Ciaulina naquit à Collesano, village de Sicile. Elle reçut au baptême le nom de Diane. Fille soumise et obéissante, aimant Dieu et ses parents, son visage angélique était comme le miroir où se reflétaient toutes ses pensées. Un éternel sourire, comme la fleur de sa conscience, dit le chroniqueur, s'épanouissait sur ses lèvres. Devenue grande, elle s'écarta avec soin de toutes les sociétés frivoles, redoubla de piété, entendit tous les jours la messe, et s'approcha souvent de la sainte table.

Dieu, qui avait jeté sur elle un de ses regards, lui fit rencontrer une pieuse femme qui consumait sa vie à prier et à attendre le moment où elle recevrait le prix de ses vertus. Sous sa direction, Diane fit de rapides progrès dans la voie de la perfection. Elle passa plusieurs années avec elle, au sein des pratiques austères et des mortifications. Quoique ne faisant partie d'aucun Ordre religieux, elles s'étaient tracé une règle de conduite sévère, dont

elles ne s'écartaient sous aucun prétexte. Elles vivaient de pain et d'eau, trois jours par semaine ; portaient une chemise de crin, et se frappaient le corps avec une chaînette de fer.

Cependant Diane désirait depuis longtemps entrer dans le Tiers Ordre de Saint-François. Ses vœux furent enfin exaucés, malgré sa jeunesse : les supérieurs de l'Ordre, à cause de la sainteté de sa vie, firent une exception en sa faveur, et lui donnèrent l'habit.

Diane porta désormais le nom de sœur Catherine. Du jour où elle prononça ses vœux, elle redoubla, s'il était possible, de vertus et de mortifications. Sa vie fut une prière et une contemplation perpétuelle. Tout à Dieu, ignorante de ce qui se passait autour d'elle, elle semblait dès ce monde faire partie du chœur éternel des Séraphins. Elle avait de longues extases, durant lesquelles elle contemplait Dieu face à face, et recevait d'intimes communications sur les saints mystères de la religion. Elle ressentait pour son Fiancé céleste un amour immense et qui ne pouvait être épuisé que par une possession éternelle de son éternel objet. Elle ne vivait que pour lui et par lui.

Enfin, au commencement de janvier 1619, elle apprit tout à coup, par un avertissement d'en haut, que l'heureux moment approchait où elle allait consommer son union avec le Bien-Aimé. En effet, peu de jours après, elle tomba gravement malade, et fut obligée de garder le lit. Les souffrances, puis la faiblesse ne firent que s'accroître avec les heures ; elle demanda à ceux qui la soignaient pardon de toutes les fautes qu'elle avait pu commettre, reçut les derniers sacrements, et s'endormit dou-

cement dans le Seigneur, au premier coup de midi, le 9 janvier 1619.

Les habitants de Collesano, à la nouvelle de sa mort, vinrent en foule honorer ses restes mortels. On la coucha, revêtue de sa robe du Tiers Ordre, dans un cercueil magnifique, et on l'ensevelit avec pompe dans l'église des Frères Mineurs. Sa mémoire fut longtemps vénérée par les habitants de Collesano.

(*Chronique de Sicile.*)

DIXIÈME JOUR DE JANVIER

LE B. EGIDIUS DE LAURENZANA

1518. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Origine et jeunesse du bienheureux Egidius. — Sa vie dans la solitude. — Il entre dans l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance. — Ses vertus. — Anéantissement de son corps devant son âme. — Son amour de Dieu et du prochain. — Sa mort.

Le bienheureux Egidius naquit vers l'an 1443, à Laurenzana, petite ville de la province de Lucanie, dans le royaume de Naples : il reçut au baptême le nom de Bernardin. Son père, Bellus de Bello, et sa mère, Caradonna Personi, étaient tous deux de basse origine, mais en même temps avaient gagné l'estime et le respect de leurs concitoyens par leurs vertus et la sainteté de leur vie.

Ils élevèrent leur fils dans la crainte de Dieu et la pratique des devoirs religieux. Aussi le bienheureux Egidius

annonça-t-il dès sa jeunesse, ce qu'il serait un jour, c'est-à-dire, un grand saint. Au lieu de jouer avec les enfants de son âge, il se tenait à l'écart occupé à lire les vies des martyrs et à méditer leurs exemples. Dès qu'il eut atteint sa dixième année, il allait souvent faire visite aux Frères Mineurs de Laurenzana, et cherchait à mettre en pratique lui-même l'austère règle de Saint-François, en s'imposant des mortifications, en priant et en méditant pendant de longues heures.

Plus tard, il se retira seul dans un ermitage situé à une lieue de Laurenzana, et là, en présence de Dieu qu'il adorait dans les créatures, il mûrit et éleva son esprit par la contemplation de la grande nature, et la méditation des divins mystères. Puis, dérangé par les visites et les hommages qu'il recevait de tous ceux qui entendaient parler de lui, il quitta sa chère grotte, et erra à l'aventure autour de Laurenzana, avec le ciel étoilé pour tente pendant la nuit, et les mousses de la montagne pour oreiller. Tout les jours, le matin, il allait entendre la messe et communier au couvent des Frères Mineurs ; il noyait son cœur dans l'océan des célestes miséricordes, et après avoir prié longtemps au pied de l'autel, devant le Dieu crucifié, il retournait prier au pied de ses collines, devant le Dieu créateur.

Cependant il sentait qu'il n'était pas assez utile à ses semblables, et qu'il ne suffit pas de donner de bons exemples, mais que les bonnes œuvres aussi sont nécessaires. C'est cette réflexion qui le décida à se faire admettre au couvent des Frères Mineurs de l'Observance.

Ses vertus bien connues lui ouvrirent les portes à deux battants ; on lui donna l'habit, et on le baptisa en reli-

gion frère Egidius. Sous la règle austère des Observants, le saint homme redoubla d'austérités, son corps ne fut plus pour lui que l'instrument passif des ordres souverains et en quelque sorte des vengeances de l'âme. Chaque révolte de la chair contre l'esprit était durement comprimée. Jeûnes prolongés, travaux excessifs, coups de discipline, tout fut bon à frère Egidius pour dompter ce qu'il appelait dédaigneusement de la matière, et il y réussit ; son corps s'anéantit devant son âme souveraine.

Le bienheureux Egidius semblait ne plus appartenir à la terre ; il vivait déjà de la vie du ciel, ses journées se consumaient doucement dans la prière, l'extase, l'absorption en Dieu. Son cœur, comme la lampe du tabernacle, brûlait du feu de l'amour divin. Il passait de longues heures au pied de l'autel, la figure transfigurée, ne voyant, n'entendant plus rien, ne pensant à rien qu'à son Dieu. Presque tous les jours, il s'approchait de la sainte table. Souvent, dans ses extases, il obtenait de miraculeuses révélations sur les saints mystères, sur l'état de l'âme des personnes qu'il connaissait, sur lui-même et sur l'avenir qui lui était réservé. Il était alors environné d'une lumière éclatante, et des religieux de son couvent ont affirmé à plusieurs reprises que ses pieds ne touchaient plus la terre, et qu'il était comme suspendu en l'air par une force surhumaine. Le comte de Potenza a même, à ce propos, consigné son témoignage par écrit.

Le bienheureux frère Egidius était la Providence de tous ceux qui avaient besoin de secours et de consolations. Les pauvres, les malades accouraient auprès de lui, et étaient sûrs de s'en retourner chez eux avec du pain, de la santé et surtout de l'espérance. Il y avait presque tou-

jours foule au couvent pour le voir ou pour l'entendre. On écoutait, comme si elles fussent venues de Dieu lui-même, les moindres paroles qui sortaient de sa bouche ; on était heureux de suivre ses conseils ; on se sentait devenir meilleur à son contact. C'est qu'en effet il avait l'éloquence qui persuade, l'éloquence du cœur : il aimait de toutes les forces de son être Dieu dont il parlait, il aimait aussi ceux à qui il parlait de Dieu. Aussi nombre de pécheurs se convertirent, avouèrent leurs fautes et menèrent dans la suite une vie chrétienne ; beaucoup même se firent religieux.

Cependant le saint homme trouvait que le Seigneur lui imposait un bien long pèlerinage sur cette terre d'exil. Il était déjà âgé de soixante-quinze ans, et plus il approchait du terme, plus il avait hâte d'y arriver. Il mourut, trop tard à son gré, trop tôt au gré de tous ceux qui le connaissaient, le 10 janvier de l'année 1518.

(B. FREMAUT).

MARTYRE DE PLUSIEURS FR. MINEURS

EN FRANCE (XVIe SIÈCLE)

La province des Frères-Mineurs de la vieille Aquitaine, qui a fourni à l'Ordre de saints religieux et quatre généraux ; à l'Eglise cinq cardinaux, un nombre considérable d'évêques et d'archevêques, n'est pas moins célèbre par les martyrs qui ont scellé leur foi de leur sang pendant le cours du seizième siècle. C'est l'époque où les Huguenots, barbares sectaires, mettaient notre belle France à feu et

à sang. Dans toutes les villes où ils pénétraient, ils couraient d'abord au couvent des Frères Mineurs. A Villefranche, ils massacrent le Père Jean Guilot, qui en mourant prie pour ses meurtriers.

En 1563, à Saint-Macaire, ils envoient au ciel par un long martyre les Pères Bernard de Furga et Bernard d'Alench, avec le frère Bernard Genet, qui avaient refusé de sortir du couvent et avaient mieux aimé souffrir pour Jésus que de prendre la fuite. Plus tard, du moins, les catholiques leur donnèrent une honorable sépulture.

En 1566, les Huguenots mettent le feu au couvent du Mont-Royal, font prisonniers et maltraitent les religieux, dont deux, le Père François Landegaire et le frère Jacob Lagger, sont impitoyablement massacrés.

En 1567, c'est le Père Jean-Petit, du couvent de Rions, qui, envoyé en mission par ses supérieurs, tombe entre leurs mains et est mis à mort.

En 1568, le Père Antoine Abbat, prieur du couvent de Montgignard, est arraché hors de son couvent et massacré.

A Castres, l'entrée du couvent fut encore forcée, et le Père Jean Torenquier, aumônier des Clarisses, qui était détesté des hérétiques, fut emmené hors des murs de la ville et mis à mort après avoir longtemps souffert.

En 1571, les assassins firent périr le Père Pierre Borgelaire, gardien du couvent de Rodez, et deux de ses religieux, le Père Pierre Tanziète, et le frère Joachim Dardan. La même année le Père Antoine de Turno, gardien d'un petit couvent des faubourgs de Toulouse, fut tué sur la route de Rabastens avec son frère, Gérard Bonet.

Puis c'est le tour du couvent d'Orthez, d'où tous les

religieux s'étaient enfuis à l'exception du seul Père Bertrand de la Zanoba, qui fut mis à mort. Ailleurs les flammes dévorent le couvent d'Aurillac, en même temps que deux de ses religieux, les Pères Jean Gosson et Raymond Roussel, gagnent la précieuse couronne du martyre.

En 1574, le Père Pierre Garrique, arrêté sur la route de Mauriac, est envoyé d'un coup d'épée dans la vie éternelle.

Mais il faut s'arrêter dans cette triste énumération. Cette liste de martyrs serait trop longue, si elle était complète. Qu'il nous suffise de dire qu'au seizième siècle, dans la seule province de la vieille Aquitaine, quatorze couvents de Frères Mineurs furent forcés, sept brûlés, et tous les religieux chassés, maltraités ou massacrés.

(Wadding, Gonzague et Barrezzo.)

LES B. JOACHIM, PAUL ET LA B. CLAIRE

MARTYRS AU JAPON

Vers l'époque où tant de sang précieux coulait en France pour l'affermissement et la défense de la religion catholique, le Japon aussi donnait sa moisson de martyrs. Cinq frères mineurs, dix-sept frères lais du Tiers Ordre de Saint-François, et trois frères lais de la Compagnie de Jésus y trouvèrent la mort.

Parmi ces glorieux serviteurs du Christ, il faut citer en particulier Paul et Claire, qui après avoir longtemps,

dans l'état de mariage, travaillé ensemble aux mêmes bonnes œuvres, périrent ensemble, victimes de leur attachement à la vraie foi et de la fureur des idolâtres. Ils appartenaient tous deux au Tiers Ordre de Saint-François, et s'efforçaient par leurs paroles comme par leurs exemples de conquérir des âmes à Jésus-Christ. Ils ne gagnèrent que la palme du martyre. Les idolâtres les jetèrent vivants dans un brasier ardent, le 10 janvier 1630, à Zamagatta, capitale du royaume japonais de Mongani.

Un autre chrétien, Joachim, vieillard de soixante-dix ans, du Tiers Ordre, périt de la même manière pour n'avoir pas voulu abjurer sa foi.

Quand on apprit à Lisbonne la mort de ces glorieux martyrs, de grandes fêtes furent célébrées en leur honneur dans tous les couvents de l'Ordre, et on chanta de solennelles actions de grâces pour remercier Dieu d'avoir donné à ses serviteurs la force de mourir pour lui.

(Cardose.)

LE B. PÈRE ANTOINE DE SANTAREM

1278. — Pape : Nicolas III. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Noble origine du bienheureux Antoine. — Son pèlerinage en Terre Sainte et son mariage. — Mort de sa femme. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Ses prédications.

Le bienheureux Antoine de Santarem a vécu pendant le premier siècle de l'Ordre Séraphique, et il a été célèbre

dans tout le Portugal par ses vertus et les miracles qu'il a accomplis. Il était né à Santarem, d'une famille noble et riche. Quand il eut atteint l'âge d'homme, il demanda en mariage une jeune fille de noble origine, qui lui imposa, comme condition expresse de son consentement, de faire un pèlerinage en Palestine et de lui rapporter de l'eau du Jourdain. Antoine fit le pèlerinage à pied, et rapporta de l'eau du Jourdain dans une bouteille; puis il épousa la jeune fille.

Leur union ne fut pas longue; quelques jours après les noces, la mariée tomba tout à coup gravement malade et mourut. Antoine résolut de se faire religieux.

Il abandonna ses biens et sa patrie, et pour vivre obscur et ignoré, il partit pour l'Espagne, et demanda l'habit de frère lai dans un couvent de Franciscains; mais les supérieurs le destinèrent à la prêtrise. Il travailla avec ardeur à nourrir son esprit en même temps qu'à perfectionner son âme, et ne tarda pas à faire de grands progrès dans la science comme dans la sagesse. Il eut bientôt terminé ses études, et à sa grande joie il fut ordonné prêtre. Il était naturellement éloquent; ses supérieurs l'envoyèrent prêcher en Portugal, où ses sermons eurent un grand succès : beaucoup de pécheurs se convertirent à sa voix. Un miracle qu'il accomplit, un possédé qu'il délivra du démon, lui donnant encore plus d'autorité, multiplia les heureux effets de sa parole, et lui valut d'être regardé comme un saint et un élu du Seigneur. Il travailla aussi au perfectionnement des âmes, entouré de l'estime et de la vénération de tous ceux qui le connaissaient, jusqu'à un âge très-avancé. Il mourut le 10 janvier 1278, au couvent de Santarem, sa ville natale. Il fut

enseveli dans un tombeau de marbre, que l'on plaça dans une chapelle de l'église des Frères Mineurs, et sur lequel s'accomplirent beaucoup de miracles.

(Marc Ulissip. et Cardose.)

LE BIENHEUREUX PIERRE D'ATTAUGIA

1573. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Double mission du bienheureux Pierre dans les Indes orientales. — Son retour en Portugal. — Dernières années de sa vie.

Le bienheureux Pierre, né à Attaugia, en Portugal, vécut saintement dans la pratique de la règle et l'exercice de toutes les vertus. Il fut envoyé deux fois en mission dans les Indes orientales, où beaucoup de religieux de l'Ordre travaillaient à convertir des peuplades barbares et idolâtres. Il réussit à gagner des âmes à la foi par la douceur de sa parole éloquente et l'exemple de sa vie. Il éclaira de la lumière de l'Evangile des hommes plongés dans les épaisses ténèbres de la religion bouddhiste, et qui souvent se refusaient à en sortir. Il travailla à fonder un certain nombre de couvents, et eut le bonheur d'y faire entrer beaucoup d'Indiens.

Après avoir ainsi passé de longues années loin de son pays, il revint en Portugal, laissant dans les Indes, et à Goa en particulier, un grand renom de sainteté. Il alla habiter le couvent d'Alanquer, et, comme un novice, s'appliqua à l'étude de la perfection. Il se mortifia, s'imposa de longs jeûnes et se frappa de coups de discipline, jusqu'à ce qu'il eut écrasé et annihilé son corps sous la

domination de son âme. Il était souvent plongé dans de longues extases, et plus d'une fois ses frères le virent, devant le tabernacle du très-saint Sacrement, les bras ouverts et levés vers le ciel, ses pieds ne touchant plus la terre, tout resplendissant d'une céleste lumière.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le 10 janvier 1573, au couvent d'Ampara, dans la province de Saint-Antoine de Padoue.

(CARDOSE.)

LE BIENHEUREUX THOMAS DE CORI

FRÈRE MINEUR DE LA RÉGULIÈRE OBSERVANCE.

1729. — Pape : Benoît XIII. — Roi de France : Louis XV.

Quand on va de Rome à Naples, en entrant dans les Marais Pontins on voit sur la gauche une chaîne de montagnes où se trouve une petite ville deux fois plus ancienne que Rome, car elle fut fondée près de quinze cents ans avant Notre-Seigneur par Dardanus, et elle montre encore des restes de murs cyclopéens qui furent bâtis par les Pélasges: c'est Cori, qu'on appelle aussi Cora, de Coras frère du fondateur de Tibur, qui l'agrandit et lui donna son nom.

Ce fut dans cette ville que Dieu choisit, au milieu du dix-septième siècle, l'enfant dont il se voulait servir pour ranimer l'esprit de pauvreté et de mortification dans la maîtresse branche de l'Ordre de Saint-François. Il naquit, le 4 juin 1655, de Noël Placidi et d'Angèle Cardilli, et reçut le même jour au baptême les noms de François-Antoine.

Trois ans après il fut confirmé dans l'église collégiale de Sainte-Marie de la Piété de Cori par Mgr Dolcino, qui remplaçait le cardinal-doyen évêque d'Ostie et de Vellétri, au diocèse duquel appartient Cori. Il apprit ensuite les lettres humaines et les principes de la religion du chanoine Mélita, qui instruisait une cinquantaine d'enfants dans sa propre maison. L'Eglise a toujours aimé la science, qu'elle répand gratuitement autant qu'elle peut. Elle se plaît à nourrir les âmes, encore plus que les corps. Autrefois, les chrétiens partageaient leurs legs pieux entre les hôpitaux et les colléges, car l'homme ne vit pas seulement de pain.

Dès son enfance, François-Antoine se montra doux, humble, et aimable à tous. C'était un bon écolier, de mœurs très-pures et plein de piété. Quand il fut assez fort pour parcourir les montagnes, il suivit son père qui gardait son troupeau. Noël Placidi était pasteur comme Abraham, Isaac et Jacob, mais un pauvre pasteur, et qui avait peine à nourrir sa famille du produit de ses chèvres et de ses brebis ; il avait donc besoin que son fils l'aidât. Le jeune homme portait toujours avec lui quelque livre de piété et d'étude, et, pendant que le troupeau paissait, il priait et s'instruisait. Du haut de ses montagnes, d'où l'on voit le ciel et la mer se confondre dans une sublime image de l'immensité divine, il méditait comme saint Pasquale Baylon et plusieurs saints qui menèrent aussi d'abord la vie pastorale. Quelquefois les autres bergers ses compagnons voulaient l'entretenir des choses frivoles, mais il les laissait aussitôt et cherchait des lieux solitaires parmi les rochers et les bois. De retour à Cori, il partageait le peu de temps qui lui restait entre

l'église et l'école ; et si, malgré sa vigilance, son troupeau avait fait quelque dommage, il courait aussitôt le réparer.

Il était encore jeune quand son père et sa mère moururent dans la paix de Dieu. Il se fût fait religieux dès lors, s'il n'eût dû protéger ses sœurs jusqu'à ce qu'elles fussent mariées ; mais une occasion favorable de les établir s'étant offerte, il vendit le troupeau et leur en partagea le prix en dot. Après quoi il se présenta au couvent des Frères Mineurs de la régulière Observance de Cori, dont le gardien l'adressa à Rome au provincial, qui était le Père Vincent de Bassiano. Arrivé au couvent d'Ara-Cœli il y reçut le meilleur accueil, et fut envoyé pour faire son noviciat au couvent de la Très-Sainte Trinité près d'Orviéto, où le Père Ange de Lucques lui donna l'habit et changea son nom de François-Antoine en celui de frère Thomas.

Le bienheureux était alors dans sa vingt-deuxième année, et c'est assez dire qu'il commençait le combat contre sa chair rebelle : il la dompta par le jeûne, par le cilice, par de fréquentes disciplines, par une modestie admirable et un silence rigoureux. Le 8 février 1678, il fit sa profession solennelle, et passa ensuite au couvent du Paradis près de Viterbe, pour y étudier la philosophie et la théologie. Il dit sa première messe, et l'on comprend avec quelle ferveur et quelles larmes, dans l'église du couvent de Saint-Laurent à Vellétri, où il avait achevé ses études. L'estime qu'on avait pour lui était déjà si grande, qu'à l'âge de vingt-huit ans on le destina à être second maître des novices ; mais Dieu l'avait destiné à une mission plus difficile encore, celle de conduire à la perfection les religieux mêmes, en sorte qu'il

exerça peu de temps le difficile emploi que le provincial lui avait donné.

Dès que le bienheureux Thomas de Cori sut que le général avait choisi le couvent de Civitella pour en faire le *Ritiro* [1] de la province romaine, il demanda à s'y rendre, et y arriva d'Orviéto, n'emportant avec lui que son bréviaire. Il y fut reçu avec une grande joie par les bons religieux qui allaient entreprendre de mener une vie plus austère, et qui savaient trouver en lui le modèle de toutes les vertus qu'ils voulaient pratiquer. Et, en effet, quoiqu'il n'eût pas été nommé gardien tout d'abord, c'est à ses exemples et à ses conseils, puis à la sagesse de sa direction, qu'on dut le succès de cette réforme et les heureux fruits qu'elle porta.

Voici le règlement qu'on y établit, et que le bienheureux, qui en était le véritable auteur, fit approuver en 1706, après une expérience de près de vingt années.

Tous les jours, on se levait à minuit précis pour dire les matines au chœur, même en hiver où le froid est très-vif dans ces montagnes couvertes de neige. L'office devait être récité lentement et avec une grande modestie. Il y avait dans la journée deux heures et demie d'oraison mentale. Après la messe, dont l'intention était toujours appliquée aux bienfaiteurs et religieux défunts, on se mettait au confessionnal, d'où l'on ne devait sortir qu'après avoir entendu tous les pénitents. Outre les jeûnes ordinaires de l'Eglise et de l'Ordre, on faisait le carême de l'Epiphanie,

[1] *Ritiro,* espèce d'ermitage ou de maison de retraite qui offrait aux religieux la facilité de s'enfermer dans quelque lieu désert, pour y retremper leur âme dans la prière assidue et un jeûne plus prolongé. Le premier couvent de retraite fut fondé, avec l'agrement du Saint-Siége, par un frère lai de Barcelone — frère Bonaventure — en 1662.

selon le conseil de saint François, et la vigile de toutes les fêtes de Notre-Dame, du séraphique Patriarche et de saint Antoine de Padoue. Ces jours-là, on mangeait à genoux un peu de pain avec des herbes et des fruits, sans aucun mets substantiel ; pieuse coutume qui passa dans la suite en beaucoup d'autres couvents de la province romaine. Rarement on se servait de la viande. Partout et toujours on gardait un rigoureux silence, et principalement au réfectoire, où chacun lisait à son tour un livre de piété. Nul ne pouvait entrer dans le cloître, si ce n'est les religieux et les personnes de distinction. Quand un religieux étranger arrivait au couvent, on lui lavait les pieds en récitant des psaumes et d'autres prières. Trois fois par semaine on se donnait la discipline et on faisait la coulpe, s'agenouillant devant le supérieur pour avouer ses fautes et ses défauts et en recevoir pénitence. Pendant les exercices spirituels, qui chaque année duraient huit jours, usage excellent et qui s'est répandu dans tous les couvents de l'Ordre, le recueillement était plus parfait, le silence plus rigoureux, et les austérités plus nombreuses; car chaque nuit les religieux se donnaient la discipline. La ferveur ainsi ranimée rendait des forces à ceux qu'une vie si pénible eût pu fatiguer, et à la longue décourager : on reprenait avec une nouvelle joie le difficile chemin de la perfection, jusqu'à ce que la mort arrivât, et avec elle la récompense.

Toutefois ce ne fut pas sans quelque résistance ni sans obstacle que le bienheureux y fit entrer ses compagnons. On trouva d'abord la récitation de l'office divin trop lente, le silence trop gênant, l'oraison trop longue, et la nourriture insuffisante. Le peuple, et surtout les bandits qui

infestaient ces montagnes et cherchaient un refuge au couvent, s'irritèrent de n'y pouvoir plus entrer. Les habitants du pays, à qui l'on donnait d'ailleurs une cordiale hospitalité, comprirent facilement les motifs pour lesquels l'accès du cloître leur était interdit; mais les bandits prétendirent rester de force dans un asile où ils étaient en sûreté à cause des grands bois qui l'environnaient : il fallut toute la fermeté et le courage du bienheureux pour les en éloigner. Souvent ils le menacèrent et l'insultèrent : il en triompha pourtant, et rendit au couvent sa tranquillité. Que pouvait craindre un homme qui faisait chaque jour à Dieu le sacrifice de sa vie, par les mortifications et les fatigues qu'il s'imposait? Dès le commencement, il avait regardé la mort, que ses cilices, ses chaînes de fer, ses disciplines, ses jeûnes au pain et à l'eau, et les plaies de son corps rendaient imminente, et, l'ayant trouvée douce et désirable comme l'entrée du ciel, il ne s'en était plus inquiété, laissant à Dieu le soin de hâter ou de ralentir sa venue, selon qu'il conviendrait à ses desseins. Rien ne l'effrayait donc; et ne cherchant plus à sauver sa vie, il se portait à tout ce qui était du devoir, sans aucun souci du péril. La nuit, il se traînait au chœur avec d'effroyables plaies aux jambes, lesquelles pénétraient jusqu'à l'os. Après la sainte messe, à laquelle il se préparait par de longues oraisons et de sanglantes disciplines, il entrait au confessionnal et y restait quelquefois jusqu'au soir. S'il était libre, il prenait la besace, allait à la quête et revenait chargé au-delà de ses forces. Quand il était gardien, il faisait sa coulpe à son vicaire; et quand il se voulait punir de quelque manquement, il se couchait à la porte du réfectoire afin qu'on le foulât

aux pieds. Sa nourriture ordinaire était un peu de pain et de légume ; une tasse et demie d'eau lui suffisait; et, s'il y ajoutait un peu de vin, à peine l'eau en était-elle teinte. Toujours prêt aux plus humbles offices, il balayait le couvent, la cuisine, lavait la vaisselle, faisait la lessive, nettoyait les draps les plus sales, coupait et portait le bois ; avec cela, toujours gai et souriant, plein de prudence, de modération, de bons conseils. De si grands exemples et de si douces paroles eurent à la fin raison des premières répugnances de ses compagnons ; ils eurent honte de manquer de courage en voyant cet homme intrépide, et se mirent bravement à sa suite : aussi en fit-il des saints.

Il leur apprit d'abord l'humilité, qui est la base et la garde des autres vertus. Quoiqu'ils menassent une vie si austère, il leur défendit expressément de prendre aucun titre nouveau, soit de Réformé, de Récollet, ni même de Retraitant, c'est-à-dire de membre d'un couvent de retraite, et il ne voulut pas qu'on changeât rien à la forme ordinaire des habits dans l'Observance. Si l'on faisait pénitence, c'est qu'étant de grands pécheurs, on avait grand besoin de faire pénitence. Pour lui, il se déclarait ouvertement le plus misérable pécheur qu'il y eût, et il parlait ordinairement de soi en termes si méprisants que le gardien fut obligé de les lui interdire ; mais il ne pouvait l'empêcher de venir lui demander pardon au réfectoire, quand il avait cassé quelque plat en lavant la vaisselle, et d'en porter les morceaux suspendus à son cou. Un jour qu'il s'humiliait de la sorte, on l'appela au confessionnal : il y alla tel qu'il était, et revint au réfectoire demander la pénitence qu'il avait méritée. Souvent il baisait les pieds des religieux ; si quelque prêtre arrivait au cou-

vent, il se prosternait à ses pieds et les lui baisait; s'il rencontrait un prêtre dans la rue, il le saluait humblement et lui baisait la main.

Quand il était gardien, le bienheureux voulait qu'on reçût tous les pauvres qui se présentaient. — « Mais il n'y « aura pas assez de pain », disait le portier. « — N'im« porte », répondait-il, « faites-les entrer tous, Dieu y « pourvoira ». Et Dieu y pourvoyait, soit en suscitant des bienfaiteurs, soit en multipliant le peu de pain qu'il y avait. Un jour d'hiver, la neige couvrant toutes les montagnes, on n'avait pu faire la quête, et le pain vint à manquer. On l'en avertit un peu avant le dîner. « Eh bien », reprit-il vivement, « il faut se confier en Dieu et recourir à « lui ». Les religieux se mirent en oraison, et pendant qu'ils priaient on apporta une abondante provision de pain.

Cette confiance en Dieu ne diminuait pas sa reconnaissance pour les bienfaiteurs du couvent. Il disait à ses religieux : « Nous vivons à l'auberge, il nous faut payer ce « que nous mangeons. Mes frères, nous mangeons les pé« chés du peuple : prions donc souvent pour ceux qui nous « nourrissent, et obtenons-leur le pardon de leurs péchés ». Touchant motif de la pauvreté volontaire ! Dieu, qui a institué les Ordres religieux en la personne de son Fils, a voulu qu'il vécût d'amour afin d'être en quelque sorte obligé à plus de bienveillance et de miséricorde envers ceux qui le nourrissaient. Et c'est pourquoi l'Ordre de Saint-François lui est si cher; car, vivant des bienfaits du peuple, il oblige ce bon Père, qui ne cherche qu'à pardonner, à montrer plus d'indulgence envers les pécheurs. Lorsque la justice veut qu'il les punisse, la reconnais-

sance retient son bras. « Frapperai-je », dit le Seigneur, « ceux qui nourrissent mes enfants ? » Il attend donc ; et les prières avec la patience et la pénitence des fils de Saint-François achevant de désarmer sa colère, il pardonne enfin. Heureux le peuple qui, possédant de tels serviteurs de Dieu, comprend la grandeur des services qu'ils lui rendent en se vouant aux humiliations et aux privations de la pauvreté, afin que nous puissions pratiquer envers eux les paroles de Notre-Seigneur : « De votre argent d'iniquité faites-vous des amis qui, au jour « où tout vous manquera, vous reçoivent dans les tabernacles éternels [1] ».

La pauvreté des Frères Mineurs n'est donc pas seulement un acte de foi en la Providence, mais un précieux moyen de salut pour beaucoup d'âmes, lequel serait perdu si les Frères Mineurs n'avaient plus besoin d'aumônes. Sans doute ils seraient utiles encore par la prière, la prédication, la pénitence ; mais combien de pécheurs ne pourraient plus dire à Dieu : « Seigneur, je vous donnai du pain et du vin, et je vous reçus dans ma maison, « quand j'étais sur la terre, et, maintenant que me voilà « dénué de tout, me fermerez-vous le ciel ? » De là le soin avec lequel la bonté divine a ranimé de siècle en siècle dans l'Ordre de Saint-François l'amour de la pauvreté. Les saints savaient bien que c'était une porte de la miséricorde, et ils s'efforçaient de la tenir toujours ouverte ; de là aussi l'importance qu'ils attachaient aux moindres détails sur le parfait détachement des biens de ce monde. Le bienheureux portait un pauvre habit rapiécé ; il ne voulait rien avoir à lui dans sa cellule ; il ramassait les

[1] Luc, XVI, 9.

bouts de papier et s'en servait pour écrire : c'était un vrai pauvre, et il fit de vrais pauvres. Pourtant un de ses meilleurs disciples, le vénérable Théophile de Corté, étant gardien du couvent, crut nécessaire d'avoir des bâtiments plus vastes, afin sans doute de mieux exercer l'hospitalité envers les bienfaiteurs ; tant la voie de la pauvreté est étroite ! mais le bienheureux obtint qu'on les fît abattre, et ainsi on rentra dans les chemins de l'humilité. Plus tard, le vénérable Théophile de Corté fonda à son tour des couvents de retraite, notamment dans la Toscane et dans la Corse, qui était son pays, et il fit profiter l'Ordre des leçons qu'il avait reçues de son illustre maître.

Il est vrai que le bienheureux ne les épargnait pas. Il voulait qu'on prît pour modèle saint Pierre d'Alcantara, ce héros du renoncement et de la pénitence ; et chaque soir il réunissait ses religieux dans l'église pour réciter le *Répons* avant de se livrer au repos. Au chœur, il exigeait qu'on priât lentement et avec attention ; il répétait souvent : « C'est en vain que la langue travaille, si le cœur ne prie pas : » *Si cor non orat, in vanum lingua laborat.* Un jour qu'il se rendait de la sacristie à l'autel, entendant réciter l'office plus vite qu'il ne convenait, il ne put s'empêcher de crier qu'on allât plus doucement. Il veillait à ce qu'on gardât le silence ; et un religieux l'ayant rompu pour lui demander à se confesser, il lui dit de se prosterner désormais quand il voudrait renouveler sa demande. Malgré cette sévérité pour l'observance de la règle, il réprimandait avec tant de bonté, qu'on se soumettait sans peine. Il était d'ailleurs plein de prévenance et d'attention pour ses religieux ; il les soignait comme

une mère quand ils étaient malades. Il alla une fois à Rome chercher un remède que le médecin avait prescrit pour deux d'entre eux, et il eut la joie de voir que ce remède les avait guéris.

Ainsi, peu à peu, les religieux s'habituèrent à la règle : ils étaient pleins de courage et contre leurs défauts et contre les peines ordinaires de la vie. Préparés à tout, rien ne les effrayait, quand il s'agissait de leur salut ou du salut des âmes. « Je m'étonne », disait le bienheureux, « qu'un religieux de Saint-François ait peur de la mort ». Il fit de cette première génération des hommes intrépides qui, la plupart, quittèrent l'Europe pour porter la foi dans l'immense empire de la Chine, où l'un d'eux gagna la palme du martyre. Leur départ l'attrista, parce qu'il ne pouvait les suivre ; mais Dieu le consola en lui envoyant d'autres religieux à former à la sainteté, car, dans la province Romaine et dans le reste de l'Italie, on savait qu'au couvent de Civitella on vivait moins comme des hommes que comme des Anges. De tous côtés on demandait aux supérieurs de l'Ordre à en faire partie, de sorte qu'on se résolut de fonder un semblable couvent de retraite à Palombara, petite ville de la Sabine qui est à sep ou huit lieues de Rome.

En 1703, le bienheureux fut donc nommé gardien du couvent de Saint-François près de Palombara, afin d'y établir les règles du Ritiro. Il commença par faire porter au couvent de Tivoli l'argenterie dont on se servait à l'église. Il abandonna ensuite à la ville deux prés, qui élargissaient trop la clôture, et, dans la partie qu'il conserva, il fit couper tous les oliviers qui produisaient l'huile du couvent. Les habitants de Palombara essayèrent d'abord

de s'y opposer ; et quand plus tard les religieux vinrent pour la quête de l'huile, ils leur en firent de vifs reproches. Le bienheureux y alla lui-même ; il leur expliqua qu'on ne pouvait être pauvre et avoir des revenus, soit en argent, soit en fruits; mais ils ne le voulurent pas comprendre. Les aumônes diminuèrent ; les religieux souffrirent et se fussent découragés si le bienheureux ne les eût soutenus. Enfin, des Pères de la mission étant venus prêcher à Palombara, ils parvinrent à convaincre le peuple que la règle de saint François prohibait toute espèce de possession. Ce fut le seul orage qui troubla cette fondation. Les habitants reconnurent bientôt que la pauvreté était une source de grâces, en voyant toutes les vertus qu'on pratiquait au Ritiro.

En 1706, malgré les instances des habitants de Palombara, qui voulaient le retenir au milieu d'eux, il était revenu à sa chère solitude de Civitella, d'où, pendant plus de vingt années encore, il ne cessa pas d'évangéliser les peuples de ces montagnes. A l'Avent et au Carême il partait, par le froid, par la neige, et prêchait deux et trois fois par jour. Il parlait simplement, afin que les plus ignorants le pussent comprendre ; mais il disait des choses si belles et si touchantes, qu'il ravissait tous les cœurs. Un prédicateur célèbre qui l'entendit, avouait que l'étude et l'art ne pouvaient arriver jusque-là, et que c'était une inspiration de l'Esprit-Saint. Cependant le bienheureux n'avait pas négligé l'étude ; il avait même enseigné avec beaucoup de soin la théologie morale aux religieux qu'il destinait à la prédication ; mais l'amour de Dieu surtout le rendait éloquent. Il aimait Dieu avec une telle ardeur que son corps même devenait tout lumineux, ou s'élevait

de terre quand il disait la messe. Un jour qu'il distribuait la sainte Communion, ne pouvant résister à ce feu divin, il tomba en extase et s'éleva tout d'un coup jusqu'à la voûte de l'église, tenant d'une main le saint ciboire et de l'autre son Seigneur qui l'attirait à lui. Peu après il descendit doucement et continua de donner la sainte Eucharistie avec un visage empreint d'une sainte joie. Une autre fois qu'il prêchait de l'autel à Civitella, on vit son corps s'élever de plusieurs pouces au-dessus du marchepied ; son visage était tout en feu, et il sortait de ses lèvres des paroles ardentes, qui firent fondre en larmes tout son auditoire.

Il opéra de si grandes conversions dans ces montagnes qu'on l'en a appelé l'Apôtre. Les bandits mêmes ne pouvaient résister à ses instances. Il réconciliait les plus vieux ennemis. Une femme dont on avait assassiné le mari. refusant de pardonner, il vint s'agenouiller devant elle et lui demanda grâce au nom de Celui qui avait pardonné sur la croix. Quand elle vit à ses pieds ce saint vieillard ayant une corde au cou comme un criminel, ellé pleura et pardonna. Chaque année il faisait la quête de l'huile, mais au lieu de parcourir les maisons, il se mettait au confessionnal, où beaucoup de personnes venaient aussitôt s'adresser à lui ; car il voyait tous les secrets des cœurs et donnait une force divine pour triompher des plus dangereuses tentations. De la sorte, il dirigeait en chaque pays un grand nombre de fidèles qui, en récompense de sa charité, portaient au couvent l'huile dont on avait besoin ; s'ils oubliaient quelque péché, il le leur rappelait ; et si le démon leur tendait quelque piége, il les en avertissait. Après quarante années de travaux, il en avait

fait des chrétiens de la primitive Eglise, qui ne craignaient pas de demander pardon à Dieu et au peuple des scandales qu'ils avaient donnés, et qui, par cette courageuse pénitence, recouvraient l'estime et l'affection de leurs concitoyens.

Le bienheureux les aimait de toute son âme : quand ils étaient malades, il les visitait et les soignait, et il les assistait à la mort avec une paternelle tendresse. Rien ne l'arrêtait, ni la difficulté des chemins, ni la nuit, ni la neige, ni la glace, afin que ses enfants eussent la consolation de mourir dans ses bras. Si la mort les devait surprendre, il les en prévenait doucement : « Courage », disait-il, « savez-vous le grand voyage que vous allez « faire pour aller en Paradis ? » La dernière fois qu'il dîna avec le curé de Cori, en sortant de table il lui prit la main : « Adieu », lui dit-il, « car nous ne nous reverrons plus qu'au ciel ». Son ami mourut en effet le mois suivant.

Un jour qu'il visitait le curé de Gérano, après lui avoir, selon sa coutume, baisé respectueusement la main, il lui dit : « Bonne nouvelle et bon courage, seigneur don « Blaise, nous ferons sous peu un voyage qui nous mènera tous deux au port : vous le premier, et moi « après ». Le bon prêtre le comprit ; il se prépara à paraître devant Dieu, et à quelques mois de là il mourut. Le bienheureux le suivit bientôt. Le 4 janvier 1729, il fut pris de la fièvre ; le lendemain, qui était la veille de l'Epiphanie, il alla un peu mieux ; il put descendre à l'église et confesser ses pénitents toujours très-nombreux. Ce fut une dernière consolation que le Seigneur lui accorda. Le soir, la fièvre revint avec plus de violence.

Le gardien, le voyant dangereusement malade, le fit transporter dans une cellule plus grande, car la sienne était toute petite. Le bienheureux, malgré ses souffrances, était gai ; quand on lui parlait de son mal, il disait en souriant : « Oh ! cette maladie ne peut pas se passer « comme les autres ». Il savait en effet que le temps était arrivé. Il se confessa plusieurs fois, et le 10 au matin il demanda le saint Viatique. Quand les religieux qui accompagnaient le très-saint Sacrement approchèrent de sa cellule, il dit en levant la main vers la porte : « Retirez-vous, mauvais princes, laissez entrer Jésus-« Christ ». Puis, s'étant agenouillé, son corps se souleva au-dessus de son lit pour recevoir son Seigneur. Avant qu'on lui donnât la sainte Eucharistie, il demanda pardon au gardien et à tous les religieux, et recommanda à leurs instantes prières « ce pauvre pécheur frère Thomas de « Cori, qui les avait si souvent scandalisés ».

Après que les religieux se furent retirés, frère Ange de la Tour, qui le gardait, voulut savoir à quels princes il avait parlé lorsqu'on lui apportait le saint Viatique. « C'était », lui dit-il, « une foule de démons qui venaient « me troubler sous la forme de princes et de grands « seigneurs ; mais je ne crois pas qu'ils osent revenir, car « maintenant je suis avec Jésus-Christ ».

Dans la nuit il s'entretint longuement avec Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, tenant son crucifix d'une main, et de l'autre une image de la très-sainte Vierge. Il disait à Notre-Seigneur : « Mon Epoux, mon Epoux ». Frère André lui demanda alors s'il ne voulait pas baiser le crucifix. « Non », dit-il, « le Seigneur est venu et il m'a « consolé lui-même». Le frère rapporte encore que, pen-

dant quelques instants, il avait vu la chambre pleine de clarté ; le bienheureux était à genoux, suspendu de deux pieds environ au-dessus de son lit ; il regardait l'image de la très-sainte Vierge et disait : « Ma Mère, il me reste « peu de temps ». La lumière disparut; mais il se répandit dans la cellule une odeur très-suave.

Après les matines, le gardien lui demanda comment il allait, il répondit qu'il avait peu dormi, mais que le Seigneur l'avait comblé de consolations. Le médecin ni les religieux ne croyaient pas qu'il mourrait ce jour-là: toutefois, il dit à frère André que le moment était proche, et que ce serait à onze heures (dix-huit heures italiennes en cette saison). Il désira se confesser encore une fois et recevoir l'Extrême-Onction. Un peu avant onze heures, le gardien, qui était dans sa chambre avec tous ses religieux, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose ; il ne lui répondit pas, mais ses yeux étaient fixés sur l'image de la très-sainte Vierge. Le gardien prit alors le crucifix et l'approcha de ses lèvres ; le bienheureux le baisa avec un visage riant. Quelques minutes après, comme onze heures sonnaient, il rendit à Dieu son âme, à l'âge de soixante-treize ans, sept mois et sept jours ; il y avait près de cinquante-deux ans qu'il était religieux, et il y en avait plus de quarante qu'il servait le Seigneur dans les couvents de retraite.

Le bienheureux avait prédit qu'il y aurait peu de monde à ses funérailles ; et en effet, une pluie très-violente et le mauvais état des chemins retinrent beaucoup de personnes ; mais on accourut en foule sur son tombeau, où il se fit un grand nombre de miracles, et sa mémoire est restée chère dans ces montagnes. Pie VI, qui fut abbé de Su-

biaco pendant son cardinalat, et qui voulut garder le gouvernement de son abbaye après qu'il eut été élevé à la papauté, éprouva, en visitant sa cellule, de vifs sentiments de piété ; il alla prier sur sa tombe, et s'entretint avec les bons religieux du Ritiro. Il admira leur pauvreté, leur ferveur, et, ayant reconnu avec joie qu'ils étaient dignes de leur bienheureux maître, il ordonna d'en rendre témoignage, à la gloire de leur Ordre, dans le décret de béatification qui fut publié en 1785.

ONZIÈME JOUR DE JANVIER.

—

LE BIENHEUREUX JEAN HORTULANUS[1]

1502. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Premières années du bienheureux Jean. — Il entre comme frère jardinier au couvent des Frères Mineurs de Salamanque. — Son amour pour Dieu. — Ses vertus monacales. — Ses prières et ses extases. — Dieu lui accorde le don de connaître l'avenir et les secrets de la conscience. — Estime et vénération des grands de la terre pour l'humble jardinier. — Sa dernière maladie. — Sa mort et ses funérailles.

Ce saint frère, qui fut au quinzième siècle l'honneur de l'Espagne et du Portugal, naquit à Valverde, en Portugal, de parents pauvres qui lui donnèrent au baptême le nom de Paschal. A l'âge de quinze ans il perdit son père ; sa mère, restée seule avec quatre enfants, fut obligée de les séparer d'elle et de les envoyer en différents endroits gagner à la sueur de leur front le pain de chaque jour. Paschal alla jusqu'à Ledesma, en Castille. Il erra long-

[1] Le jardinier.

temps sans asile avant de trouver un maître où travailler; et il fut obligé de mendier pour ne pas mourir de faim. Durant ces moments difficiles, il fit de la vie un dur apprentissage qui le disposa à être charitable envers tous ceux qui souffraient.

Aussi, dès qu'il eut obtenu de l'ouvrage chez un homme riche et bon, qui l'habilla, le nourrit bien et prit soin de lui, il ne songea plus qu'à venir en aide aux plus malheureux. Il leur réservait la moitié de sa nourriture, leur donnait ses vêtements neufs, et se privait pour eux-mêmes du nécessaire. Son maître, naturellement généreux et compatissant, loin de se montrer mécontent de cette façon d'agir, en paraissait au contraire satisfait et s'attachait à lui comme un ami à un ami. Il lui laissait toute liberté d'accomplir ses devoirs religieux et d'assister aux saints offices; parfois même il l'envoyait entendre un beau sermon.

Un jour que deux frères mineurs de Salamanque prêchaient dans l'église de Ledesma, le bienheureux Paschal s'était senti si profondément ému qu'il ne pouvait que murmurer des mots sans suite : « O Jésus ! ô mon « amour ! » et qu'il avait dès cet instant résolu de se consacrer tout entier à Dieu. Toutefois il resta au service de son maître jusqu'au moment où celui-ci mourut. Alors il quitta Ledesma et se dirigea à pied vers Salamanque. Sur sa route il rencontra deux frères mineurs qui, frappés de la piété peinte sur son visage, l'emmenèrent avec eux pour en faire le jardinier de leur couvent. Paschal, tout en cultivant ses légumes, apprit à lire, et au bout de quelque temps reçut l'habit de l'Ordre sous le nom de frère Jean.

Il sut bientôt servir la messe, et comprendre avec l'intelligence du cœur les divins mystères qui tous les jours s'accomplissaient devant lui. Un immense amour de Dieu s'était développé en lui, au point d'y étouffer toutes les autres affections, ou du moins de les rapporter à Dieu. Plus d'une fois il passa la nuit entière dans le jardin du couvent, agenouillé au pied d'un arbre, les yeux levés au ciel, rendant grâces au Créateur de toutes ces belles œuvres de la nature qu'il admirait autour de lui, depuis les étoiles jusqu'à la plus petite plante ; puis, le jour revenu, il allait à l'église servir la messe. Son grand bonheur, et pour ainsi dire la récompense de ses fatigues, c'était de s'occuper de l'entretien des objets du culte : il prenait garde de ne pas laisser s'éteindre la lampe qui brûlait devant le saint Sacrement, et il veillait même à ce que, dans les églises de la ville, la lampe du tabernacle fût continuellement allumée. La piété avec laquelle il s'acquittait de ces soins inspirait seule une grande dévotion à ceux qui le voyaient, et développait dans leur cœur l'amour de Dieu. Modeste dans ses goûts, couvert de misérables vêtements, ne mangeant qu'avec une cuiller et des assiettes en bois, il voulait que les objets du culte fussent resplendissants d'or et de pierreries : « C'est à vous, ô mon Dieu, c'est à « vous seul et non à d'autres, ô grand Roi du ciel et de la « terre, qu'il convient d'être servi avec splendeur et « magnificence ».

Comme sa piété, ses austérités aussi dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. On ne le vit jamais manger de viande ni boire de vin. Il portait toujours en dessous de ses vêtements, sur sa chair nue, une chemise de crin

que l'on conserva après sa mort comme une précieuse relique. Il ne dormait presque pas, et n'eut pas d'ailleurs d'autre lit que la terre de son jardin ou une planche dans sa cellule. Humble, soumis à ses supérieurs et à ses frères, leurs moindres désirs étaient pour lui des ordres, et il écoutait sans murmurer, sans essayer un mot pour sa justification, des reproches quelquefois amers, toujours immérités.

Il était compatissant aux malheureux, les frères chéris de Jésus, disait-il, et il les servait avec le même respect qu'il eût servi Dieu lui-même. Il recherchait avec soin les pauvres honteux pour leur porter lui-même les secours qu'ils n'eussent osé demander au couvent ; il les nourrissait, les habillait et leur parlait sans cesse de la félicité et des richesses éternelles qui les attendaient dans l'autre vie. Il quêtait pour eux, et les aumônes pleuvaient dans son humble chapeau de moine, qu'il allait tendre jusqu'aux portes du palais royal.

Le temps qui lui restait, après ses bonnes œuvres accomplies et son jardin cultivé, il l'employait à prier : « Jésus, ô Jésus mon seul amour », disait-il souvent, « quand reconnaîtrai-je assez vos bienfaits ? » Il restait durant de longues heures agenouillé devant l'autel ou devant une image du Christ, en versant des larmes abondantes à la pensée des souffrances de son Dieu ; il lui demandait pardon de ses propres fautes, et des péchés du monde entier qui l'avait crucifié tant de fois ; et il eût voulu porter seul le poids des célestes châtiments. A plusieurs reprises il crut entendre sortir des lèvres de pierre du grand Christ des paroles de bonté et de consolation, comme d'un ami à un ami. C'est dans ces entretiens avec

le Fils de Dieu lui-même, qu'il acquit cette connaissance profonde de la religion et de ses mystères, qui a fait de lui l'un des plus sages et des plus savants théologiens. Les plus célèbres professeurs de Salamanque et de toutes les écoles du monde lui soumettaient les questions les plus graves, et il les résolvait.

Le vénérable frère Jean reçut de Dieu le don de connaître les secrets de la conscience et ceux de l'avenir. Le chroniqueur rapporte de lui un certain nombre de divinations et de prédictions plus ou moins importantes, dont nous citerons deux au hasard :

Une dame très-noble, la nièce de l'archevêque de Compostelle, sur le point d'être mère, tomba tout à coup assez dangereusement malade pour que l'on craignît sa mort. On fit venir au lit de la malade le frère Jean : à peine fut-il entré dans la chambre où elle agonisait, qu'il prononça ces paroles : « Ma sœur, vous avez dû autrefois embrasser « l'état de religieuse, selon votre propre vocation et les « conseils de Dieu et de votre père, mais vous n'avez « pas voulu ». Puis il s'apprêtait à sortir ; on le retint, on lui demanda de prier pour la malade, et quelques jours après il y avait grande fête dans la famille ; un nouveau-né était venu, et la mère avait échappé au danger. On attribua cette miraculeuse guérison aux prières de frère Jean.

De toutes les prédictions de frère Jean, la plus importante, sans contredit, est celle qu'il fit au roi Ferdinand le Catholique. Il lui annonça au nom du Seigneur que la ville de Grenade, occupée encore à ce moment par une armée de Maures, tomberait entre ses mains dans peu d'années. Ferdinand était alors occupé au siége de Can-

talabiédra, ville de son royaume, que les Portugais lui avaient enlevée par surprise, et qu'il voulait reprendre. Le bon frère, qui était portugais, et en même temps l'ami de Ferdinand, vint demander grâce au roi pour les Portugais qui seraient pris dans la ville, et il ajouta : « Je crois « fermement, parce que Dieu me l'a révélé, je crois, sire, « que Votre Majesté va bientôt prendre cette ville, et Gre- « nade ensuite comme elle ; Dieu vous les mettra toutes « deux entre les mains avant peu ». En effet, quelque temps après Ferdinand couvrait de ses armées le territoire de Grenade, et, en 1492, était maître de la ville et du royaume. La prédiction du frère jardinier s'était accomplie.

De tels miracles et d'autres encore avaient fait connaître le frère Jean d'un bout à l'autre des Espagnes. Les rois de Castille et de Portugal se montraient heureux qu'il vînt les voir, et le regardaient comme un grand ami de Dieu. Les plus nobles gentilshommes de la cour, à l'exemple des princes, lui faisaient le meilleur accueil, et ne le laissaient jamais manquer de rien pour ses pauvres et ses malades, et en général toutes ses œuvres et fondations pieuses. C'est ainsi qu'il éleva au village de Valverde, où il était né, une chapelle magnifique, enrichie d'ornements précieux, dons du roi de Portugal. Le cardinal-archevêque de Tolède, François Ximénès, lui envoyait les aumônes du roi d'Espagne. Le grand prélat avait pour le saint frère une singulière estime, et prenait plaisir à s'entretenir avec lui des choses du ciel et des plus grands mystères de la religion. Enfin les supérieurs du frère Jean, les religieux qui le connaissaient, les laïques enfin qui le voyaient tous les jours, le vénéraient

à l'égal d'un bienheureux et le regardaient comme un miroir de sainteté.

Après avoir laissé son serviteur mener pendant quarante-cinq ans dans l'Ordre Séraphique une vie exemplaire, Dieu songea à le rappeler auprès de lui, et à lui donner enfin la récompense qu'il avait si bien méritée. L'an 1500, le jour de la fête de saint Jean l'Evangéliste, Jean eut dans le réfectoire un grave entretien avec les autres religieux sur les mystères les plus élevés de notre sainte religion; puis il parla sur la mort, qui n'est que le commencement de la vie, et annonça que lui-même ne tarderait pas à mourir. Dès ce jour, on remarqua qu'il servait la messe et s'occupait avec plus de soins que par le passé de l'entretien des objets du culte; puis un jour, après avoir rempli d'huile la lampe qui brûlait devant l'autel de Marie, il chargea le frère Gonzalve Coutino, fils d'un comte portugais, qui devint confesseur de l'impératrice-reine Isabelle, femme de Charles-Quint, de vouloir bien désormais le remplacer.

Le soir même il tomba malade, et eut toutes les peines du monde à se traîner jusqu'à sa cellule. Puis il se confessa et communia le lendemain matin. Le prieur et les religieux venaient souvent lui demander de ses nouvelles; à tous il répondait qu'il ne souffrait pas, et que ce lui était grande joie de penser qu'il allait voir son Seigneur face à face. On l'entendait souvent répéter : « O Jésus, « ô amour de mon âme, le temps est donc venu ». Vers minuit, il murmura : « Je meurs dans la religion catho- « lique, fidèle à Jésus-Christ et à sa sainte Eglise ». Au même instant une vive lumière se répandit dans la cellule et éclaira le couvent tout entier, au point de faire

croire qu'il était en flammes : le frère Jean venait de rendre son âme à Dieu.

Les funérailles furent faites en grande pompe, au milieu d'un immense concours de peuple accouru pour honorer les restes mortels du saint homme, et emporter comme de précieuses reliques quelque souvenir de lui. Le Père Andreas de Gatti, un éloquent prédicateur de l'époque, prononça son oraison funèbre. Alphonse Manrique, qui devint dans la suite archevêque de Compostelle, resta à genoux devant le corps pendant tout le temps que dura la cérémonie, et il baisait les mains du bienheureux en versant d'abondantes larmes (1502).

En 1507, on exhuma les précieux restes de frère Jean, pour lui donner un tombeau spécial où on pût l'honorer selon ses mérites. Son corps était encore dans un parfait état de conservation.

(Marc Ulissip. et Cardose.)

DOUZIÈME JOUR DE JANVIER

—

MARTYRE DU B. PAUL DE PERPIGNAN

DU PÈRE MARTIN DE LA GARDE

ET DE QUELQUES AUTRES RELIGIEUX AUX INDES ORIENTALES

Le Martyrologe de l'Ordre place au douzième jour de janvier le souvenir de la glorieuse mort du bienheureux Paul, né à Perpignan. Paul, docteur en théologie et fort célèbre pour sa science, était encore plus estimé pour ses

vertus. Il avait une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie, et passait de longues heures agenouillé devant ses images, et comme s'entretenant avec elle. Il n'avait au monde d'autre ambition que de diriger les hommes dans la voie de la perfection, et d'arracher les pécheurs aux griffes du démon.

C'est ce pieux zèle qui lui valut une mort prématurée. Il avait pu convertir une femme de mauvaise vie, et l'avait décidée à abandonner l'homme avec qui elle habitait. Celui-ci, furieux, se jeta sur le saint religieux, et le frappa à la tête avec tant de violence qu'il mourut sur le coup, en 1458. En 1700, son corps parfaitement conservé fut placé dans un beau tombeau de marbre, au milieu de l'église de l'Ordre, à Perpignan.

(WADDING.)

Le 12 janvier mourut aussi le bienheureux Père Martin, né à Guarda, en Portugal. Il était parti en mission pour les Indes orientales, où il était prieur du couvent de Ceylan. Il travailla longtemps avec ardeur à convertir les idolâtres à la vraie foi. Un roi barbare le fit prendre, traîner par un éléphant dans les rues de la ville, et enfin mettre à mort (1567).

(CARDOSE.)

En 1552, un autre Père Martin de Guarda subit également le martyre. Il appartenait à la province de Saint-Thomas, dans les Indes orientales, et fut pris par les idolâtres du Malabar. Ils lui proposèrent de servir leur dieu

en qualité de *brahmane ;* mais le serviteur du Christ refusa avec dégoût une pareille proposition. Quelques minutes après il avait la tête tranchée.

(P. GONZAGUE.)

LE BIENHEUREUX RODRIGUE ROBICIUS

1381. — Pape : Urbain VI. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Rodrigue. — Schisme d'Avignon. — Prédiction de Rodrigue à cet égard. — Sa mort.

Le bienheureux Rodrigue vécut en Portugal dans la dernière moitié du quatorzième siècle. Frère mineur, il donna l'exemple d'austérités incroyables, d'une pauvreté volontaire absolue, de vertus religieuses et monacales, fruits d'un entretien de tous les instants avec Dieu. Il eut aussi le don de prophétie, et il le prouva dans une grande circonstance. Après la mort du pape Grégoire XI, une déplorable scission se fit dans l'Eglise. Les cardinaux se réunirent le 18 avril 1378, et nommèrent pape Barthélemi, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Ce choix fut repoussé par un certain nombre de cardinaux qu'effrayait l'excessive droiture et la sévérité rigoureuse d'Urbain VI, et, le 20 septembre de la même année, ils opposaient à Urbain VI un antipape, Robert de Genève, qui alla siéger à Avignon sous le nom de Clément VII, et fut reconnu par le roi de France, Charles V.

En Espagne, il y eut grand débat sur la question de savoir lequel des deux on reconnaîtrait, le pape italien ou le pape français, et le roi Jean réunit à Salamanque,

pour en décider, les théologiens les plus célèbres de ses Etats. Alors la reine mère, Jeanne, pensa au pieux frère Rodrigue, et lui demanda de prier Dieu d'éclairer de ses lumières l'assemblée qui allait délibérer. Elle lui envoya donc deux de ses gentilshommes, comme elle eût fait pour un prince. Quand ils arrivèrent à la porte du couvent : « Je sais bien », leur dit Rodrigue, « pourquoi « vous êtes venus ; mais depuis votre départ bien des « événements se sont passés ; la reine qui vous a envoyés « ici est morte ; le roi son fils suivra les conseils du roi « de France, et reconnaîtra Clément VII; enfin le roi de « France, qui a eu une grande part à ce schisme, va « descendre au tombeau ». En effet, tout arriva comme il l'avait prédit.

Quelque temps après mourut lui-même le vénérable Rodrigue, le 12 janvier 1381 (selon Cardose). Le Père Marc de Lisbonne, évêque de Porta, le fit ensevelir au couvent de Vimarano ; son tombeau a été confondu longtemps avec celui de saint Gualter, près duquel il fut placé plus tard dans l'église de Notre-Dame. Alphonse Turtado, archevêque de Braga, demanda en 1625 au pape Urbain VIII la permission de l'inscrire au nombre des saints de son diocèse.

(Wadding et Cardose.)

ANTOINE DE GAVAZZI

Le bienheureux Antoine, de l'illustre famille des Gavazzi, naquit à Lodi, et entra en qualité de frère lai aux Frères Mineurs Observants de la province de Milan, où il

vécut longtemps dans la pratique de toutes les vertus. La chronique de l'Ordre donne peu de renseignements sur son compte. Il mourut le 12 janvier 1455, et, depuis, beaucoup de miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(Wadding.)

MICHEL ET ANGE BONZI

L'illustre famille des Bonzi, qui avait donné à Florence des magistrats éminents, et à l'Eglise deux cardinaux et nombre de pieux évêques, fournit aussi de pieux religieux à l'Ordre de Saint-François. Tels furent Michel Bonzi, qui plus tard devint évêque, et son frère Ange Bonzi. Ce dernier renonça dès sa jeunesse à une immense fortune, pour se faire disciple austère et pauvre de François. La sainteté de sa vie, sa douceur inaltérable et sa piété le firent surnommer Ange par ceux qui le connurent.

Quand il sentit venir la mort, étendu sur sa froide couche, épuisé par la maladie, il entonna le cantique sacré : *Te Deum laudamus*, et quand il arriva au passage « Saint, Saint, Saint », il s'endormit en Dieu le 12 janvier 1500.

(Wadding.)

LA BIENHEUREUSE LUCIE DE NORCIA

DU TIERS ORDRE

1430. — Pape : Eugène V. — Roi de France : Charles VII.

La bienheureuse Lucie naquit à Valcaldara, sur le territoire de Norcia. Elle abandonna le monde qu'elle ne connaissait pas encore, mais pour lequel elle se sentait une profonde répugnance. Dès sa jeunesse elle vécut dans la solitude, et résolut de garder jusqu'à la mort sa couronne virginale, pour l'offrir au Fiancé céleste. En 1386, elle réunit autour d'elle six jeunes filles, et s'en alla demeurer avec elles dans une maison de campagne que son père possédait à quelque distance de Valcaldara. Là, elles vécurent comme des religieuses, soumises à une règle sévère, adonnées à de pieuses pratiques, indifférentes au bruit du monde, qui venait mourir à la porte de leur solitude. Lucie était la supérieure de ce petit couvent.

Le patriarche de Jérusalem, alors évêque de Spolète leur permit d'élever un oratoire où elles pourraient prier, méditer et adorer ensemble le très-saint Sacrement. Plus tard, la communauté fut érigée en couvent régulier, avec un vénérable frère mineur, le Père Renold, dont Lucie était la sœur. Peu à peu le couvent s'agrandit ; la bienheureuse Angeline Corbaria, qui avait fondé dans toute l'Italie des couvents du Tiers Ordre de Saint-François, vint, à la prière de Lucie, prendre la direction des pieuses filles ; et la maison de campagne devint une pé-

pinière de saintes religieuses, et un célèbre couvent du Tiers Ordre.

Quelques années plus tard, après avoir vécu au sein de la pauvreté volontaire et des austérités, de la prière et de la méditation, la bienheureuse Lucie mourut (1430). Une foule de peuple se porta à ses funérailles, qui furent célébrées avec pompe. On l'ensevelit dans le petit oratoire qui avait été d'abord la seule chapelle de la communauté. Beaucoup de miracles s'accomplirent sur son tombeau, ce qui valut au couvent de Norcia, de la part du pape Nicolas V, de précieuses prérogatives.

En 1599, on l'exhuma, pour la placer dans un sépulcre plus riche et plus digne de ses mérites et de ses vertus.

(JACOBILLE.)

TREIZIÈME JOUR DE JANVIER

LE PÈRE SANCTUS A RIPA-TRANSONA

1598. — Pape : Grégoire VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Le Père Sanctus, après avoir passé quelques années chez les Observants, entre au couvent des Récollets de Nazzano. — Ses mortifications et ses vertus. — Ses extases et ses entretiens spirituels avec Jésus, Marie et les Apôtres. — Son dévouement au prochain est la cause de sa mort.

Le Père Sanctus (en français : saint) naquit l'an 1550, à Ripa-Transona, ville des Etats du pape, d'une famille honorable. Il reçut au baptême le nom de Liverius.

Son enfance fut pieuse, et ses parents voyant en lui

d'heureuses dispositions, chargèrent un savant prêtre de les développer. Liverius eut bientôt appris à lire, à écrire, à servir la messe, à s'acquitter dans l'église de divers soins. Il y mettait toute son âme, et ne sortait de ses livres que pour aller mettre en ordre les objets du culte. La bienheureuse Vierge Marie sembla prendre plaisir à protéger cet enfant, et le combla de faveurs qui en ont fait l'un des plus célèbres fils de Saint-François.

Liverius reçut l'habit de l'Ordre chez les Frères Mineurs de l'Observance, avec le nom de Sanctus, c'est-à-dire le Saint, comme pour lui rappeler sans cesse qu'il n'avait qu'un but dans cette vie : devenir un saint dans l'autre. Il fut prêtre, prédicateur éloquent, gardien, et enfin confesseur d'un couvent de religieuses.

Mais il fallait au saint une règle plus austère même que celle des Observants. Il demanda au cardinal inspecteur de l'Ordre et obtint de lui la permission d'entrer dans un couvent de Récollets : on l'envoya à Nazzano, au milieu des bois, dans un endroit très-favorable à la vie contemplative. Ce fut pour lui une grande joie d'entrer dans cette solitude où son âme, détachée de toutes les choses de la terre, s'élevait librement vers Dieu. C'est là qu'il écrivit ces beaux livres qui faisaient l'admiration de ses compagnons de retraite.

Il passa ainsi deux années à Nazzano, pauvre, soumis à la règle, humble, se mortifiant, épuisant son corps par des jeûnes, des veilles, des coups de discipline, mais l'esprit toujours vaillant, et pouvant dire avec l'apôtre saint Paul : « Quand je suis malade, je suis plus fort ». Il prenait soin de l'âme de son prochain autant que de la

sienne propre ; et il se fût volontiers puni des fautes qui se commettaient autour de lui.

Il fut envoyé à Rome au couvent de saint François de la Ripa, pour ramener dans le chemin de la perfection les religieux un peu dévoyés. Il y devint bientôt la consolation, l'espérance et le soutien de tous ceux qui souffraient, qui doutaient ou qui faiblissaient. Il avait pour eux des paroles d'une douceur extrême, en même temps que d'une sagesse à toute épreuve ; et il ne les quittait jamais que calmés et soumis sans réserve à la volonté de Dieu.

En même temps il y donnait l'exemple de toutes les vertus. Ses austérités et ses mortifications étaient plus rudes encore qu'à Nazzano ; son humilité était si grande qu'il demandait des avis et des ordres même à ses subordonnés. Plus pauvre que le dernier des mendiants, il avait à peine de quoi se vêtir ; pur et chaste comme un Ange égaré sur la terre, il tenait constamment les yeux baissés, et n'adressa jamais la parole à une femme qu'au tribunal de la pénitence. Jamais un mot inutile ne sortait de sa bouche. On ne le voyait pas oisif un seul instant ; il s'occupait soit de travaux manuels, soit d'écrire ou de lire des ouvrages de théologie. Il avait un visage si éclatant de sainteté quand il disait la messe ou qu'il se plongeait dans ses pieuses méditations, que ses supérieurs l'envoyaient souvent dans d'autres couvents pour l'exemple et l'édification des religieux.

Parfois il restait de longues heures abîmé dans de divines extases, avant-goût des éternelles jouissances, pendant lesquelles il voyait souvent lui apparaître Notre-Seigneur et la bienheureuse Vierge Marie. Il s'entretenait

avec le Sauveur et sa très-sainte Mère, les contemplait face à face, et se sentait mourir de bonheur dans ces moments de félicité. Il reçut souvent aussi la visite de saint François d'Assise, de saint Pierre et de saint Paul, de saint Jean, et du bienheureux Etienne Molina, le promoteur de la réforme des couvents en Italie.

Dieu lui donna l'esprit de prophétie. Un jour après sa messe, au cloître de Nazzano, il s'adressa à l'un des assistants et lui dit : « Mon frère, faites bien vite votre confes-« sion générale, de peur que vous ne tombiez demain « entre les griffes de Satan ». En effet, le lendemain, cet homme mourait, mais il avait eu le temps de se préparer au passage dans l'éternité.

Il guérit aussi beaucoup de maladies par la seule puissance de ses prières. Une mère désolée apporta un jour son enfant agonisant au Père Sanctus ; ce dernier le prit dans ses bras, pria, fit sur lui le signe de la croix, et deux jours après l'enfant était guéri. Enfin il chassa les démons du corps de beaucoup de possédés.

Son zèle pour le bien du prochain était si grand, que, tous les jours de fête et tous les dimanches de l'année, qu'il fût malade ou non, que le vent et l'orage fussent ou non déchaînés, il allait prêcher dans les villages des alentours, et inviter les hommes à la pénitence. Ses sermons étaient pleins de feu, et les pécheurs qui l'entendaient se sentaient si effrayés du danger qu'ils couraient pour la vie éternelle, qu'ils se convertissaient et changeaient de conduite.

Le saint homme eut fort à souffrir, pendant ses dernières années, des maladies, suites inévitables de ses travaux excessifs et de ses mortifications. Un jour qu'il allait

prêcher à Morlupo, village éloigné d'une lieue de son couvent, il fut assailli par un ouragan de neige qui lui glaça le sang dans les veines. Le lendemain il tomba malade, et il mourut peu de jours après, muni des sacrements de la bienheureuse mère la sainte Eglise, le 13 janvier 1598.

Il fut enseveli, au milieu d'un grand concours de peuple, à droite du grand-autel du couvent.

(BARREZZO.)

LE PÈRE FRANÇOIS XIMÉNÈS

ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE ET CARDINAL DE LA SAINTE ÉGLISE

1517. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Illustre origine de François Ximénès. — Ses études brillantes à Alcala, puis à Salamanque. — Son voyage à Rome. — Sa querelle avec l'archevêque de Tolède, qui le fait mettre en prison. — Il obtient enfin son bénéfice, mais l'abandonne aussitôt pour être premier chapelain de la cathédrale de Siguenza. — Il devient vicaire général du cardinal de Mendoza. — Fatigué du monde, il entre dans l'Ordre Séraphique. — Sa vie dans la retraite.

François Ximénès, l'une des gloires de l'Ordre Séraphique et de l'Eglise, en même temps que l'un des plus grands hommes politiques qui aient existé, naquit en 1436, à Torrelaguna (royaume de Castille, archevêché de Tolède). Son père, Alphonse Ximénès y Cisneros, descendait en ligne directe de Rodrigue y Cisneros [1], qui sauva

[1] Cette illustre origine de Ximénès est contestée par un de ses derniers biographes, le docteur Héfélé (1856).

la vie d'Alphonse VI, dans une bataille avec les Maures, et avec qui commence la grandeur des Ximénès. Ils le méritaient bien, d'ailleurs: ils étaient tous des serviteurs dévoués du roi et des catholiques fervents, comme ce Gonzalve Ximénès, surnommé le Bon, dont on voit encore le tombeau à Cisneros, dans l'Eglise de Notre-Dame, un des plus vaillants et des plus pieux chevaliers de son temps. Alphonse Ximénès, le père de François, avait conservé les traditions de la famille. Quoiqu'il ne fût que le second de deux fils, et presque sans fortune, il avait une grande réputation de courage et de piété; c'est lui qui, à Torrelaguna, recueillait les décimes destinés à payer la guerre contre les Maures. Son épouse, Marie Garzia Astudillo de la Torre, femme de grande piété, aussi peu soucieuse que lui des biens de ce monde, semblait née pour la vie religieuse et contemplative. Elle paraît avoir reçu de Dieu le don de connaître l'avenir. Lorsque son fils était tout enfant, on l'entendait répéter souvent : « Où est mon petit cardinal, faites venir ici mon petit « cardinal » ; et elle avait pour lui presque autant de respect que de tendresse.

Ce petit cardinal, l'aîné de la famille, reçut au baptême le nom de Gonzalve, en souvenir de Gonzalve le Bon, son ancêtre, le plus célèbre des Ximénès de Cisneros. Ses parents le destinèrent de bonne heure à la vie religieuse, et s'attachèrent à développer en lui toutes les vertus.

Ils l'envoyèrent d'abord à Alcala pour y étudier le latin, puis à Salamanque pour y compléter son éducation, y faire son droit et sa théologie. Ximénès travailla avec ardeur, et étonna ses maîtres par sa grande intelligence

des choses les plus difficiles, et la rapidité de ses progrès. On a conservé de lui des dissertations où il traite avec une clarté et une précision merveilleuses des questions philosophiques les plus obscures, ou des plus profonds mystères de la religion. Ses professeurs mêmes ne se faisaient pas faute de lui demander son avis, quand ils étaient arrêtés par quelque difficulté, et ses réponses jetaient toujours une vive lumière au milieu des ténèbres.

Le désir de se créer une position et les conseils de son père le décidèrent à partir pour Rome en 1455, pour y chercher fortune. Il fut pillé deux fois en route par des voleurs, qui lui prirent son cheval, ses vêtements et sa bourse, et dut s'arrêter à Aix en Provence. Un ami charitable, son ancien compagnon d'études à Salamanque, vint à son secours, releva son courage et fit route avec lui jusqu'à Rome.

Là, Ximénès fut l'avocat du Consistoire, et, dans cette position assez difficile, il montra tant de savoir-faire et d'éloquence, que le pape lui promit par une bulle le premier bénéfice vacant dans l'archevêché de Tolède. A peine était-il de retour en Espagne, que l'archiprêtre d'Uzéda vint à mourir ; fort de la parole du Saint-Père, Ximénès demanda sa place. Mais l'archevêque de Tolède, Alphonse Carillo, avait déjà réservé ce bénéfice à un autre ; il se montra fort mécontent de la réclamation de Ximénès, et le somma de se désister de ses prétentions. Ximénès ne céda pas devant la colère de son supérieur, qui, furieux de se voir résister, le fit enfermer dans la tour du château d'Uzéda. C'est là qu'un prêtre, aussi prisonnier, lui prédit sa grandeur future et son élévation

au siége de Tolède : « Mon frère », répondit-il en souriant, « d'aussi tristes commencements ne présagent pas « une pareille fin ».

Quelque temps après, il fut transporté dans la prison de Santorcaz, où il trompa les ennuis de sa captivité par la lecture et l'étude des livres saints. L'archevêque lui fit plusieurs fois demander de renoncer à son bénéfice ; mais il refusa toujours avec une fermeté inébranlable. Enfin, au bout de six ans, Carillo ayant perdu tout espoir de le faire plier, le mit en liberté, et à la demande de sa nièce, la comtesse de Buendia, lui donna son bénéfice. Ximénès, qui n'avait pas dans les dispositions bienveillantes de l'archevêque une confiance absolue, désirait quitter le diocèse de Tolède, et, en 1480, il échangea son archiprêtré pour la place de premier chapelain dans l'église cathédrale de Siguenza.

A Siguenza, il se fit bientôt un grand renom de science et de vertu, et il devint comme le conseiller indispensable des hommes les plus éminents, entre autres de Jean Lopez de Medina, archidiacre d'Almazan. C'est ce personnage, dont la fortune égalait la piété, qui fonda, à la demande de Ximénès, l'Université de Siguenza. Ximénès lui-même y professa pendant quelque temps, tout en apprenant pour son propre compte le grec, l'hébreu et le syriaque.

Un homme comme lui ne pouvait rester longtemps inconnu à l'évêque de Siguenza, Pierre Gonzalve de Mendoza, à qui sa science profonde avait valu le chapeau de cardinal et le titre de conseiller du roi. On venait de lui donner l'archevêché de Séville, et il cherchait un administrateur habile qu'il pût laisser à sa place à Si-

guenza. Il le trouva dans Ximénès, qu'il nomma son grand-vicaire, et à qui il donna toute sa confiance et plusieurs bénéfices.

Ximénès se montra digne de l'estime qu'on avait pour lui. En peu de temps il sut gagner le respect et l'affection de tout le monde par la douceur de son autorité aussi bien que par la sainteté de sa vie. Mais cette brillante position lui était à charge, toutes les affaires temporelles dont il avait à s'occuper lui pesaient comme un fardeau ; les procès dont il fallait juger, les délits qu'il fallait punir, lui inspiraient un profond dégoût ; et il sentit renaître en lui son vieil amour pour l'étude solitaire des livres saints et la vie méditative. En vain ses amis essayèrent-ils de le retenir : il demeura ferme dans son projet, se dépouilla de ses bénéfices, donna ses biens aux pauvres et à l'Université de Siguenza, et leur recommanda son jeune frère Ferdinand. Quelques jours après, en 1484, à l'âge de quarante-huit ans, il entra en qualité de novice au couvent de Saint-Jean l'Evangéliste, tout récemment fondé par Ferdinand et Isabelle, et célèbre par l'austérité de sa discipline.

Ximénès, le temps réglementaire de son noviciat expiré, prononça ses vœux dans le petit couvent de Salceda, isolé au milieu des bois et des montagnes, où il se sentait attiré par son amour de la vie contemplative. Il s'éleva d'un seul coup au niveau des plus austères religieux. Cet homme, déjà avancé en âge, qui avait passé par les plus hautes dignités, et était habitué à commander, montrait une humilité sans pareille, se faisait le serviteur de tous ses frères, et se réservait dans le couvent les plus répugnantes occupations. Il s'imposait

de dures mortifications, couchait sur une planche avec une pierre pour oreiller, se donnait la discipline toutes les nuits, portait des vêtements grossiers qui recouvraient une haire, se nourrissait à peine et ne parlait que des choses du ciel. Le provincial, dans sa tournée d'inspection, remarqua cette grave figure, et il emmena Ximénès au couvent de Tolède.

Là, le bruit de sa piété attira près de lui une foule de personnages plus ou moins importants du diocèse de Tolède. Tout le monde, grands et petits, voulait l'avoir pour confesseur et pour directeur spirituel. Troublé par ce grand concours dans son goût pour la solitude, il demanda et obtint d'être envoyé au couvent de Castagnar. Il y avait dans cette paisible retraite, entourée de bois de citronniers et d'orangers, une vingtaine de religieux, aussi ignorants qu'ignorés du monde et tout entiers à Dieu. C'est là que Ximénès passa les plus beaux jours de sa vie.

Il commença par se soumettre absolument à la direction du Père Didacus de Lumbreras. Il en fit son confesseur et son guide spirituel, et marcha avec lui dans les sentiers de la pénitence. Il partageait son temps entre la lecture des saints livres et les mortifications. Pour échapper même aux regards de ses frères, il s'était construit, au milieu des bois, une misérable cabane, à peine assez grande pour le contenir tout entier, et de temps en temps, quand ses supérieurs le lui permettaient, il allait y passer plusieurs jours, se nourrissant de fruits et de légumes, absolument seul en présence de Dieu qu'il admirait, comprenait et adorait dans ses œuvres.

Il fut bientôt promu à la dignité de prieur du couvent

de Castagnar. Dans cette position il ne songea pas à dominer ses religieux autrement qu'en leur donnant l'exemple de toutes les vertus. Il arrivait toujours au chœur avant tous les autres, et il n'en sortait que le dernier. Mais on l'arrachait souvent à sa chère solitude. Le provincial le mandait à Tolède pour lui demander son avis sur des matières graves, qu'il n'eût pas voulu régler sans lui. C'est pendant un de ses voyages de Castagnar à Tolède qu'on lui prédit, pour la seconde fois, sa grandeur future. Surpris par la nuit avec son compagnon, le Père Pierre Sanchez, il s'endormit sur des gerbes. Tout à coup Pierre se réveilla en sursaut : « Père François », s'écria-t-il, « je rêvais que vous étiez nommé archevêque de « Tolède, et que je voyais sur votre tête le chapeau de « cardinal. C'est assurément Dieu qui m'a envoyé ce « songe, et je le prie de tout mon cœur qu'il se réalise « un jour ».

Ximénès ne put jouir longtemps de la solitude de Castagnar ; la règle de l'Ordre exigeait que l'on changeât de couvent. On l'envoya au couvent de Salceda, où il continua sa vie pénitente et mortifiée, et où il fut bientôt nommé gardien. Il y donna, comme à Castagnar, l'exemple de toutes les vertus. Mais pendant ce temps s'accomplissaient de grands événements qui firent de lui l'un des plus puissants instruments de la régénération de l'Espagne.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Ximénès devient confesseur de la reine. — Opinion qu'on a de ses vertus à la cour. — Il devient provincial de la Nouvelle-Castille. — Mort du cardinal de Mendoza. — Isabelle désigne Ximénès pour le remplacer au siége de Tolède. — Ximénès ne consent à devenir primat d'Espagne que sur un ordre formel du pape.

Ferdinand et Isabelle, en unissant leurs couronnes, avaient décidé du sort de l'Espagne. Grâce aux forces assemblées de Castille et d'Aragon, ils avaient pu, en 1492, attaquer avec quelques chances de succès les Maures dans leur dernière forteresse, et enfin les forcer à capituler. Un nouvel archevêché, Grenade, était vacant ; Isabelle le donna au Père Ferdinand de Talavera, de l'Ordre de Saint-Jérôme, son confesseur. Ses vertus personnelles, la pureté de sa vie, son admirable douceur, le rendaient éminemment propre à devenir l'apôtre des Maures.

Mais il fallait lui trouver un remplaçant, et Isabelle cherchait, sans le rencontrer, un autre directeur qui fût aussi pieux que lui. Elle demanda conseil au cardinal de Mendoza, devenu archevêque de Tolède depuis la mort de Carillo, qui lui désigna Ximénès. La reine ayant voulu le voir et le connaître par elle-même, le cardinal fit venir le pauvre franciscain de Salceda à la cour, sous prétexte d'affaires pressantes. Puis, après l'avoir entretenu de différents sujets, il le conduisit comme par hasard dans la chambre de la reine. Isabelle ne put s'empêcher de l'admirer, elle crut voir un saint dans ce moine au visage austère et doux, dont les yeux étincelants de génie brillaient sous les sourcils baissés, qui répondait avec sa voix grave et tranquille aux questions qu'on lui posait, et dont chaque parole portait le sceau d'une sagesse infaillible. Ximénès

ne comprenait pas tout ce que cela signifiait ; mais, quelques jours après, il fut de nouveau mandé chez la reine, qui le pria de vouloir bien être son confesseur. Il essaya de lutter contre sa destinée qui le ramenait toujours sur les sommets dont il voulait descendre, et plaida, mais en vain, pour qu'on lui permît de mourir simple et pauvre frère de Saint-François ; la reine persista dans sa résolution, et tout ce qu'il obtint, ce fut de pouvoir continuer de demeurer au couvent et de ne paraître à la cour que quand il y serait appelé.

La reine n'eut qu'à se louer du choix qu'elle avait fait, et les Espagnols la félicitèrent hautement d'avoir pris pour son confesseur un homme d'aussi grande science et d'aussi grande vertu. Ferdinand Alvarez, secrétaire d'Isabelle, écrivait en ces termes à son ami Pierre Martyr, de Anghiera : « L'archevêque de Grenade a été remplacé par un saint homme qui a vécu jusqu'ici dans la « solitude et l'obscurité des forêts, dont le corps est desséché par la pénitence, et qui ressemble aux anachorètes « Paul et Hilarion ». Mais plus Ximénès cherchait à se tenir en dehors des choses de la politique, plus le roi et la reine aimaient à le consulter, et rien d'important ne se décidait sans lui. Le bienheureux n'en concevait pas plus de vanité : il allait toujours à pied, comme par le passé, et s'imposait les mêmes mortifications qu'autrefois dans sa chère solitude. Aussi le savant Pierre d'Anghiera écrivait-il : « La reine a un nouveau confesseur « qu'elle aime beaucoup, et avec raison ; car c'est un « homme de grandes vertus. Il égale en science saint « Augustin, en austérité saint Jérôme, et en zèle pour la « foi saint Ambroise. Une reine qui a un tel homme pour

« directeur n'a plus rien à demander à Dieu ; avec lui et « à sa suite arrivent bientôt la tranquillité, le calme et la « prospérité des Etats ».

En 1494, quelques années après la nomination de Ximénès au poste de confesseur de la reine, un chapitre se réunit pour l'élection d'un provincial dans la Nouvelle-Castille. Ximénès, retenu auprès de la reine par ses occupations, ne put y assister ; il fut cependant nommé d'une voix unanime. Il accepta volontiers cette charge pour trois ans, afin de pouvoir rétablir la rigueur de la discipline, et d'avoir une raison pour paraître plus rarement à la cour. Il prétexterait des visites qu'il était obligé de faire dans les couvents, des chapitres à présider, de mille autres occupations dont il ne pouvait se dispenser.

Tout d'abord, accompagné de François Ruiz, qu'il s'attacha à la recommandation du gardien d'Alcala, il parcourut les diverses parties de sa province. Il voulut voir de ses propres yeux ce qui se passait dans les couvents, réformer les abus, et inspirer aux frères par sa parole et par son exemple le goût d'une vie plus sévère et plus pénitente. Il voyageait à pied, en compagnie de son jeune franciscain ; une vieille mule portait leur modeste bagage. Fidèle à la lettre et à l'esprit de la règle, il vivait d'aumônes, et était obligé souvent de se contenter de racines grossières ou bien de légumes arrosés d'un peu d'eau, et frère Ruiz lui disait parfois en riant : « Mon père, vous pratiquez si bien les ordonnances « que vous nous ferez mourir de faim. Dieu donne à « chacun son talent, méditez et priez pour nous deux ; « moi, je mendierai pour vous et pour moi ». Ou bien encore : « Votre révérence est plutôt née pour donner,

« que pour demander : vous n'entendez rien à trouver « de quoi manger ».

C'est dans ce simple appareil que le provincial visita tous les couvents. Quand il arriva à Gibraltar, il éprouva un immense désir de passer sur la côte d'Afrique, et d'aller planter l'étendard du Christ sur ce rivage inhospitalier, où il trouverait peut-être un glorieux martyre. Des circonstances indépendantes de sa volonté l'en détournèrent ; et une pieuse femme, du Tiers Ordre, qui passait pour avoir le don de prophétie, et qu'il alla consulter sur l'avis de plusieurs religieux recommandables, lui conseilla et même lui ordonna, au nom de Dieu, de renoncer à son projet. Il obéit, et à la demande de la reine revint en Castille, où il prépara la réforme des couvents de son Ordre.

Cependant le cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède tomba gravement malade, et se retira à Guadalaxara, sa ville natale, dans l'espoir d'y trouver un peu de repos et d'y reprendre quelques forces. Le roi et la reine allèrent le visiter dans sa solitude, en 1494 ; ils l'aimaient beaucoup, et conservaient de ses services passés une grande reconnaissance. Dans ces derniers entretiens, qui furent comme son testament politique, le cardinal de Mendoza développa à ses augustes visiteurs ses idées sur l'avenir de l'Espagne, et sur les mesures qu'il serait bon de prendre après sa mort. Il leur représenta que son archevêché qui allait être vacant était le poste le plus important du royaume, qu'il donnait à son titulaire, outre d'immenses revenus, la charge de primat d'Espagne et celle de grand-chancelier de Castille, et qu'il importait d'y nommer un homme dévoué à son pays et

à son roi, en même temps que capable de porter un aussi lourd fardeau. Il leur désigna Ximénès, le confesseur de la reine, comme étant, à son avis, le seul qui pût dignement occuper cette place.

Quelques jours après cet entretien, le cardinal mourut, le 11 janvier 1495, et Isabelle s'occupa sérieusement de lui donner un successeur sur le siége de Tolède. Par son contrat de mariage, elle s'était réservé le droit de nommer aux charges ecclésiastiques dans les royaumes de Castille et de Léon. Elle était disposée à suivre le conseil de Mendoza, et à nommer archevêque un homme de petite origine, qui lui devrait tout, et par conséquent lui serait dévoué. Ximénès, au contraire, était d'un avis tout différent : il pensait qu'il fallait donner la crosse et la double mitre à un personnage de la plus haute noblesse, et il désigna à la reine Didacus Hurtado de Mendoza, neveu de l'ancien archevêque et lui-même archevêque de Séville. Isabelle s'arrêta enfin à un choix : elle offrit le siége de Tolède à un saint homme, le Père Jean de la Puebla, neveu du roi, et premier comte de Belalcazar; le Père Jean refusa. Ferdinand, saisissant l'occasion, proposa un de ses enfants naturels, Alphonse d'Aragon, qu'il avait déjà fait lui-même évêque de Saragosse. Mais les vingt-quatre ans du jeune homme, sa vie peu édifiante ne permettaient pas de songer à lui; Isabelle rejeta immédiatement un pareil choix, elle arrêta un moment ses regards sur le pieux jurisconsulte Oropesa, qui avait renoncé au titre de conseiller du roi pour se consacrer tout entier à Dieu, et elle avait déjà envoyé un courrier à Rome pour demander au pape la confirmation de ce choix, lorsque, changeant brusque-

ment d'idée et se souvenant des dernières paroles de Mendoza à son lit de mort, elle désigna enfin Ximénès, son confesseur, pour l'archevêché vacant. Un second courrier partit pour Rome, et sollicita les bulles pontificales en faveur de Ximénès. Au Carême de 1495, les brefs et les lettres nécessaires arrivèrent à Madrid, où se tenait la cour.

Ximénès songeait alors à quitter le couvent des Franciscains de Madrid, pour se retirer, à partir du Vendredi saint, dans celui d'Ocana, et y vivre dans la solitude, quand un chambellan vint de la part de la reine le prier de passer au palais. Il obéit. Isabelle le reçut gracieusement, lui parla longtemps de différentes choses, puis tout à coup lui mit entre les mains la bulle du pape. « Mon Père », dit-elle, « voyez un peu ce que Sa Sainteté « vous ordonne par ces brefs ». Ximénès, selon l'usage, baisa avec respect la missive, l'ouvrit, et les premiers mots qui frappèrent ses yeux furent ceux-ci : « A notre « vénérable frère François Ximénès de Cisneros, arche- « vêque de Tolède ». Il devint tout pâle, n'acheva pas sa lecture, et laissa là sa lettre en disant : « Ce n'est pas « pour moi », puis il sortit sans même saluer la reine. Isabelle le rappela doucement : « Permettez-moi du « moins », dit-elle, « de voir ce que le pape vous écrit ». Elle l'abandonna d'ailleurs à ses réflexions, et quand il voulut de nouveau la quitter, elle ne l'en empêcha pas. Ximénès courut à son couvent, n'adressa la parole à personne, quoique chacun vît bien à sa figure qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et l'interrogeât du regard; fit venir le Père Ruyz, et s'en fut avec lui sans lui dire autre chose que ces mots : « Allons, mon frère,

« partons, et le plus vite possible » ; ils se dirigèrent du côté d'Ocana.

Cependant la reine, croyant qu'il était toujours à Madrid, lui envoyait deux gentilshommes de la cour et le président du grand conseil, pour le prier d'accepter l'honneur que Dieu lui envoyait ; mais quand ils arrivèrent au couvent des Franciscains, il était déjà parti. Ils se mirent aussitôt à sa poursuite et le rejoignirent à trois heures environ de Madrid : il était accompagné de son secrétaire et d'un autre religieux, et marchait rapidement et en silence. Les envoyés de la reine le félicitèrent sur son élévation si méritée, et lui donnèrent à entendre que l'Espagne et l'Eglise avaient en ce moment besoin d'hommes de sa trempe ; ils le conjurèrent, au nom de son amour de la patrie et de la foi, d'accepter sa nouvelle dignité. Tout fut inutile : Ximénès persista dans son refus, et ne consentit pas même à revenir à Madrid.

Six mois entiers, le saint homme resta dans la solitude, vivant au sein des mortifications et des austérités, et ni les prières de la reine, ni les instances pressantes des grands d'Espagne, ni les supplications de ses parents et de ses amis, ne purent le déterminer à accepter l'archevêché de Tolède. Isabelle était étonnée de tant d'humilité ; mais elle résolut de se montrer aussi obstinée que son confesseur. De Burgos, où elle était alors avec la cour, elle envoya un ambassadeur au pape, et, quelque temps après, un nouveau bref arrivait au provincial des Frères Mineurs, et lui ordonnait au nom de la sainte obéissance d'accepter sans délai le siége de Tolède. Ximénès se soumit : « J'espère », dit-il, « que « Dieu, qui me condamne à porter ce lourd fardeau, me

« donnera la force nécessaire pour le porter vigoureuse-
« ment ». Il déclara qu'il entendait se servir, en faveur de l'Eglise et de ses fils aînés, les pauvres et les malheureux, des immenses revenus de son archevêché, dont il n'avait que faire, et qu'il vivrait toujours sans plus d'appareil et d'éclat que lorsqu'il était simple religieux. Puis, après avoir ainsi pris ses précautions contre les vanités du monde, il se laissa sacrer.

C'est à Tarragone, dans l'église du couvent de l'Ordre, qu'eut lieu la cérémonie, le 11 octobre 1495. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et il y avait onze ans qu'il faisait partie de l'Ordre de Saint-François. Le roi et la reine vinrent de Burgos pour passer quelques jours avec le nouvel archevêque. Lorsque, selon l'usage, après avoir été sacré, Ximénès leur baisa les mains, il leur dit avec dignité : « Je baise les mains de Vos Altesses royales,
« moins pour les remercier de m'avoir placé sur le pre-
« mier siége épiscopal de l'Espagne, que dans l'espoir
« qu'elles m'aideront à supporter ce fardeau, trop lourd
« pour mes faibles épaules ». Ferdinand et Isabelle, fort émus, lui baisèrent à leur tour les mains, puis se mirent à genoux et lui demandèrent sa bénédiction. Tous les seigneurs de la cour s'agenouillèrent aussi avec respect ; et l'on reconduisit en grande pompe le nouveau primat à sa demeure.

Ainsi, tant que Ximénès, encore jeune et plein d'ardeur, avait recherché les dignités, elles avaient fui devant lui et l'avaient même conduit en prison ; depuis qu'il voulait s'y soustraire, elles s'imposaient. Il n'y avait pas douze ans que Carillo était mort, et le pauvre prêtre qu'il avait fait enfermer occupait sa place dans son propre

archevêché. Et maintenant, après tant d'années, qui se souviendrait de Carillo, si Ximénès, toujours célèbre, ne faisait quelquefois penser à son persécuteur.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Conduite du nouvel archevêque dans son diocèse. — Son indépendance dans le choix de ses subordonnés et dans la distribution des bénéfices. — Réception brillante qui lui est faite à son entrée à Tolède. — Son désir de faire le bien. — Il se voit forcé de renoncer à une vie jugée trop austère, et à des dehors trop peu dignes d'un archevêque. — Attaques dont il est l'objet, surtout de la part de son entourage et des Franciscains. — Ses principaux familiers.

A peine Ximénès eut-il pris en main les affaires de son archevêché, qu'il y imprima une direction forte et puissante. Il commença par choisir des hommes sur la sagesse et la vigueur de qui il pouvait compter, et les nomma gouverneurs des villes, des châteaux et des forteresses de son diocèse, sans se laisser influencer en rien dans ce choix par la cabale et la brigue. L'un des postes les plus importants dont disposait l'archevêque de Tolède était le gouvernement de Cazorla. Pierre Hurtado de Mendoza, frère du cardinal qui venait de mourir, l'occupait depuis quelque temps avec honneur. Bien qu'il n'eût aucune raison de supposer que Ximénès voulût l'en dépouiller au profit d'un autre, il crut devoir faire intervenir la reine pour être maintenu dans sa dignité. Ximénès avait la meilleure opinion des vertus et des talents de Hurtado de Mendoza ; mais, craignant que d'autres personnages moins estimables n'abusassent de la bonté de la reine pour obtenir quelque honneur, il déclara qu'il ne se fiait qu'à lui-même pour choisir ses gouverneurs, et refusa nettement de confirmer Hurtado dans sa charge.

On le menaça de lui faire perdre la confiance de la reine, et de le renvoyer en son couvent : tout fut inutile. Quelque temps après, rencontrant à la cour Hurtado de Mendoza, il lui dit à haute voix : « Maintenant qu'on me laisse « toute liberté d'action, je vous maintiens dans votre « dignité et vous nomme gouverneur de Cazorla. Depuis « longtemps, d'ailleurs, je suis convaincu que personne « ne mérite mieux cet honneur ; mais j'ai voulu « faire savoir que je ne me laissais guider dans mon « choix par personne au monde. J'espère que, comme « par le passé, vous servirez fidèlement votre roi, votre « patrie et votre archevêque ». Hurtado remercia Ximénès, et pendant toute sa vie lui témoigna beaucoup de respect et d'affection.

C'est à cette époque qu'eut lieu le mariage du prince Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle, avec Marguerite, fille de l'empereur Maximilien Ier, et de Jeanne, infante d'Espagne, avec Philippe, archiduc d'Autriche. Ximénès bénit leur union, le 3 avril 1497. Puis, laissant les princes et les rois visiter leurs Etats au milieu des fêtes et des réjouissances, il retourna à Tolède pour s'occuper des affaires de son archevêché. Une réception brillante l'y attendait, telle que jamais n'en eut aucun autre archevêque. Le gouverneur de la ville, les magistrats et toute la noblesse, accompagnés des chanoines de la cathédrale, d'une grande partie des prêtres du diocèse et des Ordres religieux, se portèrent au-devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue, et l'escortèrent jusqu'à la cathédrale d'abord, puis jusqu'au palais épiscopal. Ximénès se montra fort satisfait de l'affection qu'on lui témoignait, et y répondit par un immense désir de rendre heureux tous

les habitants de son diocèse. Durant plusieurs jours, son palais fut ouvert à ceux qui avaient quelque réclamation à présenter. Il était assis devant une table, le saint Evangile devant lui ; il écoutait avec patience ses visiteurs, leur répondait avec beaucoup d'affabilité, et les renvoyait toujours satisfaits. Il reçut aussi de tous côtés un grand nombre de lettres et de suppliques, les lut lui-même et prit soin de faire distribuer des secours à tous ceux qui en avaient besoin.

Puis, désireux qu'il était de réformer les autres, il commença par se réformer lui-même. Il voulut, à l'exemple des saints évêques d'autrefois, rester pauvre au milieu des richesses, solitaire au milieu du monde, pénitent au milieu de la pompe et des grandeurs. Il vécut comme un simple franciscain, revêtu de l'habit de frère mineur, les reins ceints d'une corde. Il n'eut dans son palais aucun ornement d'or ou d'argent, point de tableaux aux murs, point de tapis sur les parquets, point de livres inutiles dans sa bibliothèque. Sa table était simple, sans profusion et sans recherche. Le palais, silencieux et sévère, ressemblait à un couvent de Frères Mineurs : dix moines formaient toute la cour de l'archevêque-primat de Castille.

Cette vie modeste et retirée dans une position si élevée valut à Ximénès, au lieu de l'admiration qu'il méritait, le blâme et la médisance. On prétendit qu'il n'agissait ainsi que par hypocrisie, ou bien encore que la dignité d'archevêque ne lui convenait pas, et qu'il était bon tout au plus pour être prieur d'un cloître de Franciscains. Mais Ximénès, peu soucieux de ce qu'on pouvait dire, ne modifia en rien sa manière de vivre. Il fallut un ordre du pape pour le décider à prendre les dehors d'un arche-

vêque, comme auparavant pour accepter l'archevêché. Le pape Alexandre VI lui envoya, le 15 décembre 1495, un bref conçu en ces termes : « Salut et bénédiction apostolique. La sainte Eglise, comme la Jérusalem céleste, est « parée de divers ornements que personne n'a le droit « d'exagérer ni de diminuer. En observant ce qui con- « vient à chaque état, on est agréable à Dieu. Nous « devons donc tous, surtout les prélats et les évêques, « prendre garde que rien dans nos mœurs et dans nos « vêtements ne puisse attirer sur nous le soupçon d'une « étroitesse d'esprit superstitieuse ni le reproche de « vanité et d'orgueil. Maintenant donc que le Saint-Siége « vous a élevé à la dignité d'archevêque ; comme nous « savons, d'un autre côté, que votre vie intérieure et « cachée est agréable à Dieu, nous vous prions de vous « conduire extérieurement, soit pour vos vêtements, soit « pour votre suite, d'une manière conforme à votre haute « position ».

Cette lettre attrista beaucoup Ximénès, qui se mit cependant en devoir d'exécuter les ordres du Souverain Pontife. Il eut ce qu'on appelait alors une maison, c'est-à-dire une foule de serviteurs, son palais s'emplit d'objets d'arts ; sa table fut somptueusement servie, lui-même enfin ne sortit plus que revêtu d'une magnifique robe de soie ; mais, sous ces vêtements splendides, il portait l'habit et la corde du frère mineur ; et dans son palais princier, il avait réservé pour lui un petit oratoire, grand comme une cellule, orné seulement d'un crucifix et d'une statue de la Vierge ; en un mot, il fut toujours l'austère religieux du couvent de Castagnar.

Tous les jours il disait sa messe avec une tendre piété

et souvent avec des yeux pleins de larmes; des frères mineurs l'assistaient. Il avait soin de faire fermer les portes de la chapelle, afin de mieux se recueillir dans la solitude et de n'être distrait par personne. Presque tous les jours il restait pendant quatre ou cinq heures plongé dans une profonde méditation ; chaque nuit il se levait vers deux heures du matin, et se mettait en prières jusqu'à six heures. Le soir il travaillait pendant quelque temps, puis s'entretenait avec quelques hommes pieux et savants, des docteurs en droit canon et en théologie, sur des questions religieuses d'une haute gravité, ou sur les affaires de son archevêché.

On avait blâmé la pauvreté de Ximénès, on blâma aussi sa splendeur. Quand il sortit de son palais avec toute la majesté et toute la pompe d'un grand seigneur, escorté d'une suite nombreuse, il y eut des gens assez sots ou assez mal intentionnés pour ne pas voir que tout ce luxe lui pesait comme un lourd fardeau. On alla jusqu'à dire qu'il avait enfin levé le masque, qu'il s'abandonnait maintenant à sa nature orgueilleuse et avide de domination, et que toute sa vie passée n'avait été qu'une longue hypocrisie. Le Père Contrera, prêchant devant lui, s'oublia un jour jusqu'à se permettre quelques allusions amères sur la fourrure qu'il portait à son col. Ximénès lui montra son cilice et le réduisit au silence; mais tous les mécontents ne furent pas aussi faciles à satisfaire.

L'archevêque avait dans son palais dix frères mineurs pour l'aider à supporter le fardeau de son archevêché, et surtout pour lui rappeler constamment, au milieu des dignités et des honneurs, l'humilité qui convenait à un religieux de son Ordre. C'est d'eux que le vénérable

prélat eut le plus à souffrir. Ils avaient espéré, grâce à l'élévation de leur confrère, arriver eux-mêmes à quelque poste important, avoir leurs entrées à la cour et marcher de pair avec les grands d'Espagne ; et ils avaient intrigué afin d'arriver plus promptement à leur but. Mais Ximénès, au lieu de leur venir en aide, s'opposa à ces tendances qu'il regardait comme dangereuses, leur rappela les devoirs du disciple de Saint-François, exigea d'eux une obéissance absolue à la règle, et voulut que dans son palais régnât le silence, l'humilité, la piété, le calme d'un couvent.

Les Frères Mineurs éclatèrent en reproches et en récriminations sur la conduite de Ximénès vis-à-vis des religieux de son Ordre. Comme ils n'osaient l'attaquer en face, ils s'adressèrent à Rome. Ils écrivirent au général que Ximénès avait fait perdre à l'Ordre le prestige et l'éclat qu'il avait en Espagne, qu'il traitait les religieux comme ses esclaves, au lieu de les aimer comme ses frères, qu'il empêchait même des hommes savants de publier les résultats de leurs travaux et de leurs méditations, et de faire ainsi du bien à l'Eglise et à l'Etat. Le général, jaloux d'ailleurs de l'élévation de Ximénès et de l'estime où on le tenait de ses talents et de ses vertus, ne laissa pas échapper cette occasion de se venger de lui. Il vint lui-même en Espagne, demanda une audience à la reine, et s'efforça de lui persuader qu'elle s'était grandement trompée en nommant Ximénès à l'archevêché de Tolède. Il fut brusque et inconvenant, et la reine fut plusieurs fois sur le point de le rappeler aux lois de l'étiquette et du bon goût. Cependant elle se contenta de lui dire, quand il s'arrêta : « Avez-vous bien réfléchi à toutes « vos paroles, mon Père, et avez-vous songé que vous

« étiez en présence d'une reine ? » Et, sans tenir aucun compte de toutes les calomnies qu'on faisait courir sur l'archevêque, elle lui témoigna par la suite plus d'estime et d'affection que jamais.

Ximénès ne songea pas un instant à se venger des tracasseries qu'on lui suscitait ; il persévéra en silence dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée, et se contenta de renvoyer sans bruit, dans leurs couvents, sept des dix religieux qu'il avait appelés auprès de lui. Il ne garda, avec la permission du pape, que le Père François Ruyz pour aumônier, le Père Didacus de Villalva pour confesseur, et un autre dont le nom est inconnu pour prédicateur. Ces trois religieux furent plus tard, à cause de leurs vertus et à la sollicitation de Ximénès, élevés à des évêchés ou à d'autres dignités ecclésiastiques.

Outre ces quelques frères mineurs, Ximénès avait auprès de lui un certain nombre de prêtres séculiers qu'il avait choisis parmi les hommes les plus instruits et les plus pieux. Quelques-uns nous ont laissé sur l'archevêque-primat de curieux documents, Jean de Vergara, entre autres, qui fut longtemps son chapelain, et qui a écrit de lui : « Ximénès avait une gravité et une dignité de manières sans égale ; il parlait peu, mais chaque mot qui « sortait de sa bouche était pesé et portait coup ; en deux « phrases il disait plus de choses qu'un autre n'en aurait « mis dans de longs discours ». Il faut aussi mentionner, parmi ses familiers, Ferdinand de Valdés, qui fut depuis archevêque de Séville et grand inquisiteur d'Espagne ; François de Mendoza, qui devint archevêque de Valence; enfin, François Quinonez, plus tard général de l'Ordre Séraphique et cardinal de la sainte Eglise.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Réformes de Ximénès dans son archevêché. — Opposition qu'il rencontre chez les chanoines de Tolède. — Discours de Ximénès dans le chapitre. — Transformation du clergé du diocèse. — Synodes et assemblées où se discutent les réformes. — Ordonnances de l'archevêque. — Sa conduite vis-à-vis de son frère.

Aussitôt que Ximénès avait été nommé archevêque de Tolède, le chapitre de la cathédrale lui avait envoyé deux chanoines, François Alvar, et Jean Quintonapollia, pour le féliciter sur son élévation et protester de son dévouement à l'archevêque et à l'Eglise. Ximénès avait reçu avec affabilité les deux envoyés ; mais, en même temps, il n'avait pas laissé échapper l'occasion d'informer de ses projets le clergé de son nouveau diocèse. Il ne leur cacha pas qu'il était décidé à établir une discipline plus sévère, que les prêtres espagnols ne montraient pas une austérité conforme au ministère qu'ils exerçaient, et qu'il fallait changer cet état de choses. Il leur manifesta le désir qu'il avait que les chanoines quittassent leurs maisons particulières pour reprendre la vie commune. Il promit, de son côté, de leur faire élever des maisons convenables, et le zèle avec lequel il fit commencer sans retard les bâtiments montra que son plan était bien arrêté.

Une grande agitation se manifesta dans tout le chapitre, quand on y connut les intentions de Ximénès. Toutefois, comme il avait la réputation d'un homme inflexible dans ses desseins, et qui ne modifiait jamais une résolution prise, les chanoines n'osèrent pas s'opposer ouvertement à une réforme aussi juste ; mais ils essayèrent d'en arrêter l'accomplissement, et pour cela ils en-

voyèrent à Rome un agent secret, Alphonse Albornos. C'était un homme de grand talent, plein de ruses et fort habile en affaires. Malheureusement pour lui, Ximénès eut connaissance de la machination qui se tramait dans les ténèbres, et comme il avait à craindre que le pape Alexandre VI ne mît obstacle à ses plans, il prit ses précautions pour qu'Albornos n'arrivât jamais à Rome. Avec la permission du roi, il envoya quelques employés de la police dans le port où Albornos devait s'embarquer : il était déjà trop tard. Ximénès fit alors partir un trois-mâts qui devait dépasser le navire plus petit d'Albornos, et porter à l'ambassadeur d'Espagne l'ordre de le faire arrêter aussitôt qu'il aurait mis le pied sur le rivage d'Italie et de le renvoyer en Espagne. Albornos fut en effet arrêté, amené en présence de l'archevêque, et enfermé dans la prison d'Alcala, où il fut gardé à vue pendant huit mois.

Cette rigueur effraya les chanoines, qui n'osèrent plus opposer de résistance au terrible archevêque. Toutefois, pour tranquilliser le chapitre, il lui lut un jour ce passage d'Elie [1] : « Le Seigneur ne s'avance pas au milieu des « flammes et des tempêtes, mais porté par un vent doux « et bienfaisant ». Et il ajouta qu'il n'avait point voulu introduire la vie commune par force, mais seulement par des conseils et des promesses, et en manifestant ses désirs à ce sujet.

Trois jours après son entrée à Tolède, l'archevêque réunit une première fois ses chanoines et prononça devant eux le discours suivant : « Vous savez, mes frères, « combien difficilement j'ai accepté cette haute dignité ;

[1] Livre des Rois, XIX.

« mais personne ne sait mieux que moi combien j'en « suis indigne ; cet immense fardeau, trop lourd pour mes « faibles épaules, me fait fléchir et va m'écraser. Je sens « que j'ai besoin en ce moment, non-seulement du se- « cours de Dieu, mais encore des bons conseils et des « prières des hommes, des vôtres, mes frères, en particu- « lier. J'attends donc de votre appui les plus grands « avantages. Vous m'aiderez, non-seulement à Tolède, « mais dans tout le diocèse, à corriger les abus, à faire « suivre les saints préceptes de l'Evangile, à augmenter « la gloire de Dieu ; et vous-mêmes vous donnerez les « premiers l'exemple. Il faut que ceux qui ont les plus « riches revenus surpassent aussi en vertus tous les « autres. Et comment aurez-vous quelque autorité sur le « public, si par votre mise, par votre tenue, par votre vie « grave et austère, par vos bonnes œuvres, vous ne mon- « trez pas au peuple que vous êtes vraiment des servi- « teurs et des prêtres du Christ ? J'espère que vous ne « me forcerez pas à employer des moyens violents, « comme le médecin qui brûle et qui cautérise une plaie: « ils sont contraires à mon caractère ; mais je n'hésiterais « pas à les employer, si je les croyais nécessaires. Je suis « convaincu, d'ailleurs, que je n'ai à attendre rien que « de digne et de bon d'une compagnie aussi respectable « que la vôtre ».

Le doyen du chapitre répondit avec dignité et aussi avec respect à l'archevêque ; il protesta des bonnes dispositions des chanoines et de leur désir de complaire à Ximénès et de l'aider dans l'œuvre de réformation qu'il entreprenait si courageusement ; puis l'assemblée fut dissoute.

Cependant les chanoines, en dépit de leurs promesses, n'étaient nullement disposés à vivre d'une vie monacale et fastidieuse dans une habitation commune, tandis qu'ils avaient chacun un palais et des plaisirs. Ils voulurent porter leurs plaintes au pape : trois de leurs envoyés n'arrivèrent jamais à Rome, et furent jetés en prison ; et personne n'osa plus entreprendre le voyage. Ils s'adressèrent à la reine Isabelle, et lui exposèrent longuement leurs griefs. Le discours de leurs commissaires fut habile et insinuant ; la reine parut l'écouter favorablement, et elle promit de s'entretenir à ce sujet avec l'archevêque.

Ximénès, qui n'aimait pas à être arrêté dans un chemin où s'il était engagé aussi avant, remercia la reine de l'intérêt qu'elle voulait bien prendre aux affaires de son diocèse, et lui demanda la permission d'aller passer quelque temps à Tolède ; il lui donna à entendre que sa conscience n'était pas tranquille, et à son avis le pasteur d'un si grand troupeau devait être plus souvent au milieu de ses ouailles. Quand il arriva, tout changea de face, et il fallut bien se soumettre à sa volonté souveraine. Toute résistance fut brisée, dans sa cathédrale d'abord, puis dans les autres églises du diocèse qu'il visita lui-même, et dont le personnel fut modifié, amélioré, quelquefois même entièrement transformé. Il s'appliqua à ne choisir, pour les fonctions ecclésiastiques, que des prêtres dignes, humbles et de bonne vie, et éleva souvent à de hautes dignités les plus pauvres et les plus modestes d'entre eux. Quelques-uns prétextaient, pour se soustraire à la domination épiscopale, des priviléges à eux accordés par le Souverain Pontife, et refusaient obéissance ; Ximénès

obtint du pape Alexandre VI un bref du 23 juin 1497, qui supprimait tous ces priviléges et lui donnait une autorité absolue en matière spirituelle sur tous les prêtres qu'il avait sous ses ordres. Fort de cet appui, et confiant d'autre part dans les bonnes dispositions de la reine, il força tous ceux qui avaient quelque dignité ecclésiastique, aussi bien que les simples clercs, à une vie austère et réglée, et son diocèse parut soudainement s'être peuplé d'hommes nouveaux. Il n'y eut plus de scandale, plus d'étalage de pompe mondaine et de luxe séculier chez les chanoines: la sévérité des premiers temps se retrouva comme par enchantement. Lui-même surveilla cette transformation radicale pendant quelque temps ; et quand il fut forcé de revenir à la cour, il exigea de ses grands-vicaires des rapports journaliers et détaillés sur l'état des choses et sur la conduite du clergé régulier et séculier.

Pour se conformer aux règles canoniques, il voulut s'aider des hommes les plus compétents en matière ecclésiastique, et à deux reprises il convoqua à des synodes tous les prêtres de son diocèse : la première fois à Alcala, la seconde à Talavera. En outre, il réunit souvent en assemblées partielles les plus élevés en dignité et les plus savants d'entre eux. De ces réunions et de ces synodes sortirent des statuts et des mandements destinés à réformer le clergé et même les laïques. Ces statuts se répandirent rapidement, non-seulement en Espagne, mais dans toute la chrétienté, et plus tard le Concile de Trente les prit en considération. Ximénès ordonnait aux curés de lire lentement et à voix claire, tous les dimanches et tous les jours de fêtes, une traduction de l'Evan-

gile; de rassembler, les dimanches au soir, après complies, les enfants de la paroisse, et de les instruire, dans la mesure de leur âge et de leur intelligence, des mystères de la religion catholique ; il les engageait à suivre en cela la méthode des Frères Mineurs. En même temps, il renouvela l'ancienne coutume, tombée en désuétude, de prendre de l'eau bénite à l'entrée et à la sortie de l'Eglise. Il prescrivit l'installation, dans toutes les paroisses, d'un registre où seraient inscrits le nom de tous les enfants baptisés, celui du père et de la mère, et le jour, le mois et l'année de la cérémonie.

Un grave abus choquait depuis longtemps Ximénès : la longueur des procédures laïques et surtout ecclésiastiques, et il songea à y porter remède. Il défendit de plaider les causes de peu d'importance autrement que de vive voix. Par considération pour la dignité sacerdotale, il voulut que les débats entre prêtres et religieux se vidassent, le plus souvent possible, devant le vicaire général et non devant un tribunal ; et qu'on épargnât l'honneur des serviteurs de Dieu.

C'était là en effet une des choses du monde auxquelles il tenait le plus : on le vit bien par la façon dont il se conduisit à l'égard de son frère Bernardin. Quand Ximénès prit l'habit de l'Ordre Séraphique, Bernardin errait à l'aventure dans le monde ; mais il entra plus tard aussi dans un couvent de Saint-François, et montra tant de zèle et une piété si fervente que Ximénès le fit venir dans son palais. Malheureusement sa conduite se modifia tout à coup : il devint grossier, même à l'égard de l'archevêque, de ses officiers et de ses amis ; emporté, quand Ximénès lui faisait des observations, jusqu'à écrire un

jour un pamphlet contre lui. L'archevêque, si porté qu'il fût à la modération vis-à-vis de son frère, ne voulut pas supporter qu'on l'attaquât dans son honneur de prélat : il fit arrêter le calomniateur, et le retint en prison pendant deux ans, jusqu'à ce qu'il témoignât un repentir sincère.

Mais le naturel violent de Bernardin ne tarda pas à reparaître. Un jour, dans un accès de rage, il sauta à la gorge de Ximénès et le laissa étendu sans connaissance. Cette fois encore, il fut emprisonné, puis relâché à la prière du roi Ferdinand. Il finit cependant par s'amender, vécut d'une forte pension que lui fit son frère, loin de lui, et à peu près ignoré. C'est tout ce que Ximénès pouvait attendre de lui : il ne s'en inquiéta plus.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Causes de la décadence des couvents espagnols. — Projets de réforme de Ximénès. — Opposition des Conventuels, et en particulier de Laurent Vacca. — Opposition de la noblesse espagnole et du général des Franciscains. — Intervention du pape. — Triomphe de Ximénès. — Il essaye vainement d'étendre ses réformes à toute l'Europe. — Ses vertus religieuses.

En même temps qu'il réformait son diocèse, Ximénès s'occupait sans relâche de rendre quelque vigueur à la discipline primitive complétement perdue non-seulement chez les Franciscains, mais dans tous les Ordres religieux espagnols.

Les chroniques font remonter la cause de ce relâchement des mœurs monachales à une peste qui sévit pendant longtemps dans toute l'Europe, mais en particulier dans l'Espagne, où elle fit un nombre immense de victimes. Les habitants des villes et des campagnes mou-

raient par milliers, et les religieux suffisaient à peine à donner à tous les derniers sacrements. Beaucoup d'entre eux succombèrent à cette œuvre de charité et d'amour ; ceux qui survécurent avaient perdu, dans ce contact de tous les jours avec le monde, l'esprit de méditation et de solitude qui est la pierre angulaire de la vie religieuse. Enfin, les places vides avaient été comblées à la hâte, presque sans choix, par des novices souvent peu dignes ; les saines traditions se perdaient ; la décadence marchait vite, et il fallait se hâter de l'arrêter.

Entre tous les Ordres, celui des Frères Mineurs présentait un spectacle pitoyable. Eux qui avaient fait vœu d'une pauvreté complète, ils avaient maintenant dans les villes et au dehors des maisons semblables à des palais, des cloîtres immenses et des couvents (d'où le nom des Conventuels.) Un petit nombre seulement, que l'on appela les Frères Mineurs Observants, pratiquait encore la règle primitive de saint François.

Ximénès voyait avec douleur se perdre toutes les vertus qui étaient la force et la raison d'être des Ordres religieux ; et il regardait comme absolument nécessaire une réforme radicale. Il commença par exposer ses projets à la reine, et par la mettre de son côté ; puis, fort de son appui, il entreprit sa grande œuvre. Il se déclara tout d'abord le protecteur des Observants, et fit examiner sévèrement la conduite des Conventuels, et enfin leur donna l'ordre de se soumettre, comme les Observants, à la règle de saint François, de quitter leurs palais et de renoncer à leurs bénéfices. Ils obéirent, mais non pas sans protestations, et Ximénès eut besoin, pour triompher, du concours puissant de la reine.

Le premier qui s'éleva contre lui fut Laurent Vacca, prieur du riche couvent du Saint-Esprit, à Ségovie. Il disait avoir reçu de Rome la permission de fondre les Observants dans les Conventuels, et de leur laisser à tous leurs richesses et leurs priviléges. Il protégeait ouvertement contre les supérieurs les religieux insubordonnés ou indignes, et travaillait à la destruction de tout vestige d'autorité. Ximénès pria le roi de le faire mettre en prison et de lui confisquer tous ses bénéfices; mais Laurent Vacca s'évada et s'enfuit à Rome, où il trouva un asile chez le cardinal Ascagne Sforce. Il ne lui fut pas difficile de le gagner à sa cause, et peu de temps après l'arrivée de Laurent, Sforce se plaignait vivement au roi de la conduite de Ximénès; le roi ne parut pas même avoir reçu sa lettre.

Plus tard, quand il eut réuni son premier synode, Ximénès continua, comme archevêque, la réforme des Ordres religieux, qu'il avait commencée en tant que provincial et confesseur de la reine, et il put espérer de la mener à bonne fin. Mais, à mesure qu'il mit plus de vigueur dans l'exécution de ses projets, l'opposition devint plus violente et plus difficile à dompter. Les Conventuels avaient réussi à trouver des patrons dans la plus haute noblesse du royaume. Un grand nombre de familles considérables avaient en effet leurs tombeaux et des caveaux particuliers dans leurs églises, et les religieux, par suite de fondations, devaient célébrer de nombreux anniversaires, et prier pour les défunts enterrés chez eux. Les Observants, que Ximénès voulait substituer partout aux Conventuels, ne pouvaient accepter de rentes; et l'on répandait déjà le bruit que

l'archevêque voulait employer cet argent à d'autres usages.

C'est en ce moment surtout que Ximénès eut besoin de l'autorité de la reine: elle cassa peu à peu l'opposition de la noblesse. Mais un autre obstacle plus puissant se dressa tout à coup à Rome même. Le général des Franciscains, François Nanius Samson, qui appartenait lui-même à l'Ordre des Conventuels, exposa au pape, dans un rapport, que les Observants et les Conventuels avaient conclu des traités confirmés par Paul II, Sixte IV et Innocent VIII, et qu'aucune des deux branches ne pouvait prendre possession des maisons et des églises de l'autre, même avec l'autorisation du Saint-Siége. Les plans de Ximénès, ajoutait-il, étaient une violation manifeste de ces traités.

Le pape, qui d'abord avait soutenu Ximénès, écouta favorablement le général de l'Ordre. Sur sa proposition, il accrédita auprès de la cour d'Espagne, en qualité de légat pontifical, l'évêque de Catane, et le chargea spécialement de surveiller la réforme des couvents; en même temps, il permit au général d'envoyer des commissaires. Ils furent tous choisis parmi les ennemis de Ximénès. Sous prétexte de travailler à la même œuvre que l'archevêque, ils ne négligèrent pas une occasion de contrarier ses plans. Mais ils protestèrent en vain de toutes leurs forces; la réforme marchait rapidement, et l'on ne paraissait même pas s'apercevoir de leur présence. Le général, furieux, alla de nouveau se plaindre auprès du Saint-Père. Un grand synode fut convoqué, où n'assistèrent que les cardinaux favorables aux Conventuels, et qui se prononça formellement contre Ximénès. Le pape,

Alexandre VI, par suite des résolutions prises à ce synode, alla jusqu'à défendre provisoirement, par un bref du 9 novembre 1496, adressé à Ferdinand et à Isabelle, de continuer les réformes commencées en Espagne, et de prendre sous leur protection ceux qui, par un zèle inconsidéré, portaient le trouble dans l'Ordre de Saint-François.

Isabelle fut presque découragée quand elle reçut la lettre pontificale; mais Ximénès, à qui elle s'empressa d'en donner connaissance, releva ses esprits, et sûr de n'avoir pas perdu sa faveur, se mit de nouveau à l'œuvre. Plus grands, disait-il, étaient les obstacles, plus grande serait la gloire. Il se chargea de répondre au pape, et lui fit en effet de si énergiques représentations, qu'il retira sa défense et chargea Ximénès lui-même, avec les évêques de Catane et de Jaën, de continuer la réforme. Un peu plus tard, l'archevêque obtint du pape la permission de nommer autant de commissaires qu'il le jugerait à propos, et l'œuvre avança rapidement. Dès la première année, tous les cloîtres des Ordres de Saint-François et de Saint-Augustin étaient réformés dans le diocèse de Tolède; puis successivement tous les couvents de religieux et de religieuses des Ordres de Saint-Benoît, de Saint-Bernard, de Saint-Norbert, furent contraints de revenir à leur règle primitive, et les écrivains sacrés qui se sont occupés de cette matière attribuent à Ximénès la piété, la discipline sévère, l'esprit de mortification et de sainteté qui distinguaient alors les moines espagnols. Et s'il sortit alors de l'Espagne tant de grands évêques, tant de pieux confesseurs et de saints martyrs, la gloire en revient tout entière à l'illustre archevêque.

Le zèle de Ximénès et son désir immense de rendre son Ordre célèbre entre tous les autres ne lui permirent pas de se borner à la seule Espagne. Il songea à faire intervenir l'autorité toute-puissante des papes, pour fondre ensemble dans le monde entier les Conventuels et les Observants, et les réunir dans la pratique de la règle austère de Saint-François. A son instigation, des assemblées et des chapitres généraux s'occupèrent partout de cette grave question ; mais les Conventuels ne se montrèrent pas disposés à renoncer à leurs bénéfices et à leurs priviléges, et les efforts de Ximénès restèrent infructueux.

Ce grand prélat, qui faisait preuve d'un si ardent amour de la perfection religieuse, ne s'occupait pas moins de donner lui-même l'exemple de toutes les vertus, que de diriger les autres dans la bonne voie. Archevêque, cardinal et régent de l'Espagne entière, il fut toujours et avant tout un disciple fidèle de Saint-François. Il aimait, quand il visitait le royaume, à s'arrêter dans les couvents de l'Ordre Séraphique, à manger à la même table que les religieux la même nourriture frugale, à se soumettre, comme le dernier des Frères Mineurs, aux moindres prescriptions de la règle. Il vivait dans son palais comme dans un cloître, pratiquait tous les jeûnes de l'Eglise et de l'Ordre, prenait peu de repos. Pauvre au milieu de ses richesses, il ne se servit jamais de ses immenses revenus que pour faire le bien ; d'une chasteté à toute épreuve, il évitait le contact des femmes, et ne leur parlait qu'au confessionnal ; c'est ainsi que, durant les deux dernières années de sa régence, il fut impossible de le décider à venir au palais, parce que

la reine Germaine, veuve de Ferdinand, y habitait avec ses dames d'honneur. Il se choisit un hôtel, où il vécut avec le cardinal Adrien, qui devint pape après la mort de Léon X ; et l'on ne put pas dire un instant qu'il oublia de mettre en pratique les règles de conduite qu'il imposait aux autres religieux.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Compassion de Ximénès à toutes les souffrances de l'humanité. — Il est le grand aumônier de l'Espagne. — Fondations pieuses. — Protection accordée par lui aux fondateurs d'hôpitaux. — Construction de couvents d'hommes et de femmes. — Maisons d'éducation pour les jeunes filles. — Développement de ces institutions.

Du jour où Ximénès, nommé archevêque de Tolède, se trouva maître absolu de revenus immenses, il devint le père des pauvres et le consolateur des malheureux, qu'il aima toujours comme ses propres enfants. Il fut le grand bienfaiteur, ou, selon l'expression du chroniqueur, le grand aumônier de l'Espagne. Il faisait de ses journées deux parts : l'une, il la consacrait à Dieu et à l'Etat ; l'autre, aux pauvres. Il avait confié à Jean Cardenas, un homme pieux et compatissant aux souffrances d'autrui, le soin de rechercher les misères cachées, et lui-même s'occupait d'y porter remède. Jusqu'à sa mort, il entretint dans son palais trente malheureux, et il prenait plaisir à les servir à table, honorant ainsi en leur personne le divin Sauveur, qui avait voulu naître et vivre au sein de la pauvreté. Il dépensa, pour subvenir aux besoins de tout un peuple, des sommes immenses ; et sa générosité s'étendit jusqu'aux Frères Mineurs qui habitaient les déserts de la Palestine, jusqu'aux esclaves

chrétiens tombés entre les mains des Maures d'Afrique.

En même temps, il prenait soin de protéger les institutions de bienfaisance fondées par les autres. Jérôme Madrit et Pierre Salamea, tous deux habitants de Tolède, avaient fondé un hôpital pour les malades privés de secours. Ils en eurent bientôt réuni un nombre considérable. Ils les soignaient eux-mêmes, dépensant généreusement leur propre fortune, et implorant avec succès la pitié de personnes riches. Ximénès ne resta pas sourd à leur appel. Il fit venir Jérôme Madrit, s'entretint longuement avec lui des ressources dont il disposait, des pieux projets qu'il songeait à exécuter, l'engagea vivement à persévérer dans sa belle entreprise, et lui remit ce jour-là même une somme de trois mille francs. Jérôme sentit croître son zèle, et, soutenu par le tout-puissant archevêque, réunit quelques-uns de ses amis, et fonda ainsi une congrégation destinée à venir en aide aux pauvres et à soigner les malades, sous le nom de *Congrégation de l'immaculée Conception*. Ximénès approuva cette fondation, lui donna quelques règles indispensables, et lui fit verser, à plusieurs reprises, de fortes sommes d'argent.

Après la mort de Ximénès, le pape Adrien VI maintint la Confrérie dans ses priviléges. Peu à peu le bon exemple produisit ses effets accoutumés; de nouveaux hôpitaux s'élevèrent à Tolède, et bientôt il n'y eut dans toute l'Espagne presque pas une ville qui ne pût offrir à ses malades nécessiteux un abri et des soins. Dans beaucoup de ces hôpitaux on célébrait, chaque année, par un service solennel et des aumônes particulières, la mémoire de Ximénès, au jour anniversaire de sa mort.

Ce vénérable prélat, qui aimait mieux, disait-il, consoler un seul malheureux que de posséder tous les diamants de l'Inde, accomplit encore une multitude d'autres bonnes œuvres. Il visitait lui-même les hôpitaux, allant d'un lit à l'autre, consolant les malades par quelque parole du cœur, leur rendant à tous l'espoir et la confiance en Dieu. Il faisait des aumônes aux hospices pauvres ; à Saint-Lazare de Séville, en particulier, il donna dix mille ducats ; à Torrelaguna, sa patrie ; à Alcala, et ailleurs, il en fonda de nouveaux, et leur attribua des rentes annuelles.

Ximénès éleva aussi un grand nombre de couvents : l'un des plus connus est celui de Torrelaguna, qui pouvait contenir quarante frères mineurs. L'église de ce cloître, placée sous le patronage de la très-sainte Vierge, était très-riche en ornements précieux et en œuvres d'art ; la bibliothèque renfermait une des plus belles collections de livres de toute l'Espagne; enfin on avait dépensé dix mille couronnes pour doter les religieux d'une fontaine.

Des couvents de femmes se construisirent aussi de tous côtés, à l'instigation du pieux archevêque. Ximénès avait remarqué que la pauvreté était pour beaucoup de jeunes filles une cause de désordres, et, d'autre part, lorsqu'il était encore provincial, il s'était convaincu qu'un grand nombre prenaient le voile par besoin ou par violence, et se trouvaient plus tard extrêmement malheureuses. Il fonda donc à Alcala, sous l'invocation de saint Jean, un couvent du Tiers Ordre qui pouvait contenir trente religieuses ; et il y adjoignit une maison, sous le patronage de sainte Elisabeth. Cette maison, soumise par lui à une règle assez peu sévère, devait recevoir et élever des

jeunes filles, jusqu'à l'âge où, parfaitement sûres d'elles-mêmes, elles en sortiraient pour se marier ou pour entrer dans un couvent. Dans le premier cas, on leur fournissait une dot suffisante ; dans le second, elles passaient immédiatement dans le couvent de Saint-Jean. Un autre couvent, avec une maison semblable, s'éleva à Tolède, quelques années plus tard.

Ximénès ne devait pas vivre assez longtemps pour voir les heureux résultats de ces fondations ; il put du moins les deviner, et il y aida par des donations considérables. Plus tard, de nobles demoiselles des plus grandes familles d'Espagne vinrent y faire leur éducation; et, vers l'an 1580, Philippe II, fils de Charles-Quint, y envoya les filles des officiers de la cour.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Développement des lettres et des sciences en Espagne. — Salamanque. — Fondation de l'Université d'Alcala. — Sa grandeur. — Ximénès y appelle les professeurs les plus célèbres de l'Europe. — Visites du roi Ferdinand, de François Ier, et de Philippe II, à Alcala. — Grand nombre d'hommes célèbres qui en sortirent. — Décadence de l'Université au dix-neuvième siècle.

Le goût des sciences et des lettres avait repris en Espagne comme dans le reste de l'Europe, vers la fin du quinzième siècle. Les hommes des premières familles de la noblesse espagnole, si renommée par sa fierté, parurent comme professeurs dans les chaires des Universités ; et Erasme déclarait « qu'en peu d'années les « Espagnols s'étaient élevés à un si haut degré dans les « sciences, que non-seulement ils excitaient l'admiration « des peuples civilisés de l'Europe; mais qu'ils pouvaient « encore leur servir d'exemple ».

Malheureusement, au temps où vint Ximénès, cette belle ardeur manquait absolument de direction. A part Salamanque, avec ses sept mille étudiants, et quelques académies nouvellement fondées à Grenade, à Séville, à Tolède, le reste de l'Espagne n'avait pas de grandes écoles. Ximénès, avec son immense désir de s'instruire et d'instruire les autres, de commenter et d'expliquer les saints livres, avait vu avec peine et songé à combler cette lacune. Dès l'époque où, jeune écolier, il apprenait le latin à Alcala, il avait remarqué tous les avantages que présentait cette ville pour y établir une Université. Plus tard, quand il fut devenu archevêque de Tolède, et qu'il alla y habiter comme presque tous ses prédécesseurs, son idée d'autrefois lui revint à l'esprit, et il songea à la mettre à exécution. Le lieu, en effet, était admirablement choisi : salubrité de l'air, beauté du climat, position de la ville sur les bords de l'Hénarès, rien n'y manquait. Aussi, dès 1498, Ximénès prit-il les mesures préliminaires ; il choisit lui-même l'emplacement où il voulait bâtir, et après avoir adopté le plan proposé par Pierre Gumiel, l'un des plus grands architectes de l'époque, il posa la première pierre de l'édifice, le 30 avril 1500. La cérémonie fut magnifique : une immense foule de peuple sortit, à la suite des religieux, du grand couvent de Frères Mineurs d'Alcala ; on chanta des cantiques sacrés, et on implora par des prières publiques la bénédiction du Très-Haut pour la prospérité de l'entreprise. Ximénès plaça dans la première pierre, selon la coutume, des pièces de monnaie à l'effigie des souverains régnants, une médaille de cuivre représentant saint François, et un parchemin où étaient consignés les titres de la fonda-

tion, le nom du fondateur, et la date de ce jour solennel.

L'archevêque était tout entier aux premiers travaux, quand éclata la révolte des Maures dans l'Alpuxarras, et que les rois catholiques le mandèrent tout à coup à Grenade. Ce contre-temps ne lui fit pas oublier l'œuvre commencée. A peine la révolte fut-elle étouffée, qu'il revint à Alcala hâter la construction des bâtiments. En même temps il embellit la ville, y perça de nouvelles rues plus larges et plus commodes, et prodigua généreusement ses revenus pour que l'édifice fût digne de l'Espagne et de son roi, de lui-même et du but qu'il se proposait.

Vers la fin de 1503 arrivèrent de Rome les bulles de confirmation de la nouvelle Université ; Alexandre VI y attacha d'importants priviléges qui furent encore augmentés par les papes Jules II et Léon X. Les rois d'Espagne, Isabelle surtout, aidèrent de tout leur pouvoir au développement de l'institution ; en 1503, à l'occasion de la naissance du prince Ferdinand, fils de Jeanne et de l'archiduc Philippe, la reine déclara la ville d'Alcala exempte d'impôts.

Le collége de Saint-Ildefonse était à la tête de la nouvelle Université. C'est là qu'habitaient les prêtres à qui était confiée en quelque sorte la partie spirituelle ; ils devaient prier en commun, dire des messes pour la fondation, et recueillir les aumônes destinées à son entretien. Ces prêtres étaient au nombre de douze, en l'honneur des douze Apôtres. Plus tard il y ajouta trente-trois théologiens, en mémoire des trente-trois années de Notre-Seigneur. Dans le collége résidait aussi le recteur et ses trois conseillers, chargés de la surveillance et de la

direction de l'Université tout entière. Les membres du collége de Saint-Ildefonse se distinguaient par un costume imposant : robe rouge et fermée, avec une espèce d'étole large comme la main et de même couleur, qui tombait jusqu'aux pieds et formait sur le dos de grands plis.

« Outre ce collége principal, Ximénès fonda encore « plusieurs autres instituts pour les divers besoins. Pour « les étudiants pauvres qui étudiaient les langues classi- « ques, il établit deux convicts dédiés à saint Eugène et « à saint Isidore, où quarante-deux jeunes philologues « étaient reçus gratuitement pendant trois ans. L'instruc- « tion générale leur était donnée par six professeurs de « philologie; mais ils avaient, outre cela, des leçons parti- « culières à la maison, et tous les quinze jours un exer- « cice public. On n'était admis à un cours supérieur ou « à la classe des sciences qu'après des épreuves sévères, « et ces ordonnances eurent de si heureux résultats, « qu'au jugement d'Erasme, Alcala se distinguait surtout « par ses philologues ». (Héfélé.)

Il s'éleva ainsi, en l'espace de huit ans, six colléges différents, qui coûtèrent à Ximénès cent quarante mille ducats, et qui formèrent une telle masse de bâtiments, qu'à Tolède on appela Ximénès, en jouant sur les mots, l'*édifiant* archevêque.

Deux ans avant sa mort, au milieu des bois et des montagnes de Torrelaguna, il fit construire un nouveau couvent avec une église, où il y eut un chapitre régulier. Un autre couvent s'éleva non loin de là, puis un troisième auprès du vieux château de Santorcaz, à quelques milles d'Alcala. C'étaient trois retraites ouvertes aux professeurs et aux dignitaires de l'Université. C'est là qu'ils passaient

leurs vacances. Quelquefois, par les fortes chaleurs des étés espagnols, par les temps de maladie et de contagion, ils y amenaient les élèves et y continuaient en toute sécurité leurs études. L'amour de Ximénès pour sa chère Université ne s'éteignit qu'avec lui. L'année même où il mourut, il consacra encore une somme de soixante-six mille ducats à fonder de nouveaux colléges. Il fut vraiment en Espagne ce qu'avait été en France le roi François Ier, le père et le restaurateur des lettres.

Il avait fondé quarante-six chaires : huit pour la théologie, deux pour l'explication des saints Livres, six pour le droit canon, quatre pour la médecine, deux pour la chirurgie et l'anatomie, huit pour la philosophie, une pour la morale, deux pour le grec, deux pour l'hébreu, six pour le latin, une pour les mathématiques et quatre pour la rhétorique. Une connaissance approfondie du latin était absolument exigée pour passer aux études plus élevées de la philosophie et de la théologie.

Ximénès n'épargna rien, ni négociations, ni argent, pour attirer à Alcala les plus savants hommes de toute l'Europe. Il en vint de Salamanque, de Paris et des plus célèbres Universités d'Italie et d'Allemagne. On cite les nom de Gonzalve Gilles de Burgos, le Père Clément et Pierre Silverus de Daroca, théologiens; Michel Pardus de Burgos et Antoine Moralius, professeurs de philosophie ; Torracona et Cartagena, médecins distingués; Paul Coronellus, hébraïsant, etc.

Pour exciter leur zèle, Ximénès donna aux plus méritants des canonicats, des prébendes et des bénéfices. Il venait lui-même souvent à Alcala, assistait aux leçons, aux discussions des jeunes philosophes. Il accorda à son

Université le droit de conférer des grades, en philosophie, en médecine et en théologie, comme cela se faisait dans l'Université de Paris.

Il accourut bientôt à Alcala une multitude d'étudiants; quelquefois des désordres, conséquence inévitable de la réunion de jeunes gens turbulents, se produisirent dans la ville ; mais ils furent assez facilement réprimés. Une fois, entre autres, les étudiants arrachèrent des mains de la prévôté un malheureux qui allait être pendu, insultèrent et frappèrent les archers. Les coupables avaient été arrêtés comme rebelles à la justice du roi, et un châtiment sévère les attendait. Ximénès demanda et obtint leur pardon ; mais en même temps il témoigna si hautement et en des termes si sévères son mécontentement, que personne n'osa plus s'exposer à son courroux, et qu'il n'eut plus à déplorer, pendant sa vie, de si graves désordres.

Le roi Ferdinand vit avec plaisir naître et se développer la nouvelle Université, qui ne le cédait alors en rien à la fameuse Sorbonne de Paris, et plusieurs fois il témoigna à Ximénès toute sa satisfaction. Il honora plusieurs fois Alcala de sa visite, au retour de l'expédition d'Oran; il parcourut avec l'archevêque les différents colléges, et parut étonné de la grandeur et de la beauté des édifices. Un mur fait de terre le frappa : « Cela ne va pas », dit-il, « avec le reste des bâtiments qui semblent bâtis pour « l'éternité ». — « C'est vrai, sire », répondit Ximénès ; « mais à mon âge il ne faut pas perdre de temps, si l'on « veut achever quelque chose ; j'ai d'ailleurs l'espoir « qu'un jour Votre Majesté ou ses descendants rempla- « ceront ces murs de terre par des murailles de marbre ».

Cependant le recteur était sorti de Saint-Ildefonse avec les dignitaires de l'Université, pour présenter au roi ses hommages. Mais Ferdinand leur défendit gracieusement d'user à son égard du cérémonial espagnol. « C'est ici », leur dit-il, « le palais de la science ; et c'est vous, mes- « sieurs, qui en êtes les rois ». Et il invita le recteur à se placer entre lui et l'archevêque, pendant qu'il visiterait l'Université. A la prière de Ximénès, il exposa la situation et le développement rapide des diverses études. Ferdinand s'entretint avec les docteurs, prit plaisir à interroger quelques jeunes gens, et les engagea en peu de mots à imiter les exemples qu'ils avaient sous les yeux. La nuit vint sur les entrefaites, et la jeunesse de la cour attendait avec des flambeaux le retour du roi. Une querelle s'éleva entre les pages et les étudiants ; il paraît même que le sang coula. Le roi sortit aussitôt, témoigna son mécontentement, et rendit en quelque sorte Ximénès responsable de ce qui venait de se passer : « Ainsi vont « les choses », lui dit-il ; « si vous aviez puni, comme c'était « justice, les premiers désordres des étudiants, en seraient- « ils venus aujourd'hui à cet excès d'audace ? » Ximénès se défendit de son mieux, et rejeta la faute sur l'insolence des jeunes nobles : « La fourmi a son fiel aussi », répondit-il, « et chacun cherche à se défendre lorsqu'on « l'attaque ». Ces paroles calmèrent le roi, qui par la suite revint plusieurs fois à Alcala.

Après la mort de Ximénès, l'Université d'Alcala reçut la visite de plusieurs personnages considérables. François Ier, roi de France, fait prisonnier à la bataille de Pavie, après avoir admiré la grandeur et la magnificence sévère des bâtiments, dit aux professeurs : « Votre Ximé-

« nès a achevé une œuvre que j'aurais à peine osé entre-« prendre. L'Université de Paris, la seule grande école « de mon royaume, est l'œuvre de beaucoup de rois ; « ici un seul archevêque a tout fait ». Philippe II aussi voulut voir Alcala, et il fit construire un nouveau collége pour recevoir les fils des officiers de sa cour.

L'Université d'Alcala avait déjà, avant la fin du dix-septième siècle, produit nombre de personnages considérables : Ignace de Loyola, fondateur de la Société de Jésus ; saint Thomas de Villanueva, archevêque de Valence ; des saints, des martyrs, des missionnaires qui allèrent pour la foi dans les pays les plus reculés ; quatorze cardinaux, cinq archevêques de Tolède, plus de trois cents évêques, six grands inquisiteurs, les théologiens les plus forts du Concile de Trente, etc., etc. Cette longue énumération suffit à prouver que l'Université d'Alcala fut pendant longtemps l'une des plus célèbres de la chrétienté. Elle brilla pendant trois siècles, et s'éteignit comme beaucoup d'autres, au commencement du dix-neuvième (1807).

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Conversion des Maures de Grenade. — Premiers efforts de François de Talavera. — Douceur du gouvernement de Mendoza de Tendilla. — Voyage de Ferdinand et d'Isabelle. — Edit de 1499. — Ximénès à Grenade. — Premiers résultats de ses efforts. — Révolte de 1499. — Conversion de tous les Maures de Grenade. — Maladie de Ximénès.

Les Maures, sectateurs de Mahomet, étaient venus vers l'an 713, d'Afrique en Espagne, et en moins de trois années ils avaient conquis l'immense empire des Wisigoths. A la honte du monde chrétien, ils restèrent du-

rant plusieurs siècles les maîtres de la Péninsule, et les efforts de tous les rois d'Espagne, de Navarre et de Portugal, furent impuissants à les en chasser. En 1492, ils possédaient encore Grenade et un vaste territoire, d'où ils partaient pour faire des incursions dans les pays voisins. C'est alors seulement que Ferdinand et Isabelle se rendirent maîtres de cette dernière citadelle des infidèles, et méritèrent d'être surnommés, par le pape Sixte IV, les rois catholiques, avec permission de transmettre ce titre à leurs descendants.

Toute résistance cependant n'était pas encore étouffée; si les Maures n'existaient plus comme nation, ils existaient toujours comme peuple, et ce peuple devait longtemps encore causer de vives alarmes aux souverains catholiques de l'Espagne. Ferdinand et Isabelle, même après la prise de Grenade, furent obligés de leur faire d'immenses concessions. Ils leur laissèrent leur culte et leurs mosquées, leurs propriétés et leurs lois, leurs usages et leurs magistrats. Ce n'est pas par la force, mais par la douceur qu'il fallait peu à peu en faire des chrétiens et des Espagnols. En ce sens, le choix du premier gouverneur de Grenade fut très-heureux, Mendoza de Tendilla se montra bienveillant, modéré et ferme tout à la fois, et sous son autorité les Maures ne regrettèrent pas leurs derniers rois.

Le premier archevêque du diocèse reconquis à la foi était aussi très-propre à ne pas blesser les susceptibilités des disciples de Mahomet. C'était François de Talavera, confesseur de la reine, homme de mœurs austères, d'un caractère doux et conciliant, qui rejeta bien loin de sa pensée tous les moyens violents, et qui sut se faire aimer

par ceux mêmes qui ne voulaient pas se convertir. Il apprit l'arabe et traduisit en cette langue les plus beaux passages du Nouveau Testament, ainsi que la liturgie et le catéchisme, pour préparer les Maures à recevoir facilement l'instruction chrétienne.

En 1499, Ferdinand et Isabelle se rendirent à Grenade, pour juger par eux-mêmes de l'état des esprits; Ximénès, déjà archevêque de Tolède, les accompagnait, et resta après leur départ dans l'ancienne capitale de rois maures, pour s'occuper sérieusement de la conversion des habitants. Il eut avec François de Talavera de longs entretiens, durant lesquels ils discutèrent les moyens les plus propres à mener à bonne fin cette œuvre importante. C'est probablement à la suite de ce séjour de Ximénès à Grenade, et d'après son conseil, que parut l'édit du 31 octobre 1499, dicté par une modération éclairée. Il était défendu aux Maures de déshériter leurs enfants devenus chrétiens, et les filles converties devaient être dotées avec les biens que la conquête de Grenade avait rapportés à l'Etat. On devait aussi, avec les mêmes fonds, racheter les esclaves convertis. (Héfélé. — *Vie de Ximénès.*)

En même temps, Ximénès songeant à l'immense influence qu'aurait sur le reste de la population l'exemple des prêtres et des savants mahométans, s'efforçait de les gagner tout d'abord à la religion chrétienne. Il les invitait souvent à se rendre au palais épiscopal, et provoquait des discussions courtoises sur les points importants du catholicisme, en évitant avec soin le moindre mot amer ou blessant. Il se les attachait par son aménité, par ses bonnes grâces, par l'agrément de sa parole éloquente, par des présents faits avec une exquise délica-

tesse qui en relevait le prix. Quelques-uns se convertirent, et un grand nombre d'habitants de la ville suivirent cet exemple. Il y avait deux mois à peine que Ximénès était arrivé à Grenade, et déjà quatre mille Mahométans demandaient le baptême. C'est le 18 décembre 1499 qu'eut lieu cette imposante cérémonie, et l'anniversaire de cet événement fut célébré par la suite, comme une grande fête, dans les diocèses de Grenade et de Tolède.

Malheureusement une réaction s'ensuivit. Ceux des Maures qui étaient fermement attachés à leur culte craignirent qu'il n'y eût bientôt plus place pour eux dans l'Espagne entière, et ils s'efforcèrent par tous les moyens d'arrêter cette invasion du christianisme parmi les sectateurs du prophète. Ils semèrent des germes de haine contre la religion rivale et de mécontentement contre leurs vainqueurs. Ximénès en faisait tous les jours arrêter quelques-uns, et il avait raison : c'étaient là des tentatives odieuses et capables de soulever les passions. Les chapelains et les aumôniers des prisons avaient mission de convertir les principaux chefs des mécontents. Peut-être Ximénès donna-t-il à leur égard des instructions un peu sévères ; peut-être les mesures maladroites qui furent prises contre les récalcitrants sont-elles le fait de subalternes trop zélés ; la vérité est qu'on dépassa les limites de la modération, et qu'on employa quelquefois la violence.

Au nombre des Maures arrêtés par ordre de l'archevêque se trouvait Zegri, de la noble famille d'Abenhamar, célèbre dans les chants du pays. Il jouissait d'une grande popularité dans Grenade, et son exemple eût

certainement déterminé beaucoup de ses concitoyens à recevoir le baptême. Mais tous les efforts de Ximénès pour le convertir furent inutiles : les prières, les menaces coulaient sur lui comme l'eau sur un roc poli, sans l'entamer. On le fit jeûner pendant quelques jours ; il fut vaincu et demanda à Ximénès de le baptiser. Le nouveau converti reçut le nom de Ferdinand Gonzalve, le grand capitaine contre qui il s'était battu autrefois pendant la guerre de Grenade. Il habita désormais le propre palais de Ximénès, qui lui fit une pension, et l'employa par la suite à de nombreuses affaires qui demandaient beaucoup de piété et de prudence.

Cet heureux événement, en remplissant de joie Ximénès, lui avait donné l'espoir de voir bientôt l'islamisme disparaître de Grenade et du reste de l'Espagne. Il redoubla d'ardeur, multiplia ses présents, dépensa toutes les séductions de son esprit. Il croyait de son devoir de hâter la conversion par tous les moyens possibles. C'est ainsi que, de son autorité privée, sans même avoir demandé au roi son avis, il donna l'ordre aux prêtres maures de lui apporter tous les exemplaires du Coran, et en général tous les livres religieux arabes qu'ils avaient entre leurs mains. Plus de douze mille volumes, la plupart enrichis d'enluminures et d'ornements en or et en argent, furent impitoyablement brûlés. Ximénès ne conserva que quelques ouvrages de médecine qu'il envoya à bibliothèque d'Alcala.

Cette mesure radicale fut en général approuvée : il est de notre devoir de la blâmer sévèrement. On a peine à se figurer un homme intelligent fondant une Université et en même temps détruisant les monuments de la

pensée humaine. Ximénès, d'ailleurs, trouvant qu'il n'arrivait pas assez vite au but par la douceur, entrait dans la voie de la violence, et il y persista jusqu'à la fin. Il y avait parmi les Maures un certain nombre d'apostats qui, après avoir reçu le baptême, étaient retournés à leurs anciens errements, comme un chien à son vomissement. Il fit prendre leurs enfants, pour les élever, malgré leur famille, dans la religion catholique. Les Maures se montrèrent irrités, et, durant un certain temps, il n'y eut pas une seule conversion. Ni les prédications éloquentes, ni les aumônes, ni les présents, ne produisaient plus aucun résultat. Une révolte dangereuse éclata même tout à coup : Salcedo, l'économe de Ximénès, ayant pénétré pour enlever une jeune fille dans l'Albaycin, quartier des Maures de Grenade, fut conspué, maltraité, et vit un alguazil tomber mort à ses côtés d'un coup de pierre. Lui-même ne dut son salut qu'à la compassion d'une mauresse, qui le cacha sous son lit jusqu'à ce que l'émeute se fût un peu calmée.

Mais tout n'était pas fini. Une foule ameutée, de plus de six mille personnes, se précipita à la nuit tombante vers le palais de Ximénès, en l'appelant l'oppresseur et le tyran, et en demandant à grands cris sa mort. Quelques jours auparavant les mêmes hommes célébraient sa douceur et sa libéralité. Les amis de l'archevêque lui conseillaient de prendre la fuite, et de ne pas s'exposer à être entraîné par ce torrent débordé ; il s'y refusa. Il déclara qu'au moment du péril il n'abandonnerait pas les siens, et il dirigea lui-même la défense. A la pointe du jour, le comte de Tendilla, gouverneur militaire de la ville, lui amena des secours et le sauva.

L'émeute dura dix jours entiers, et toutes les tentatives de conciliation furent inutiles. Un parlementaire fut tué ; les prêtres maures eux-mêmes ne furent pas écoutés. C'est à l'archevêque François de Talavera et à Tendilla que revient l'honneur d'avoir soumis les rebelles. Accompagné d'un seul chapelain, qui portait devant lui la croix archiépiscopale, Talavera marcha au-devant des Maures, et sa vue suffit pour calmer les esprits irrités. Le gouverneur de la ville le suivit, et promit d'obtenir le pardon des chefs de l'émeute, s'ils faisaient promptement leur soumission. Comme gage de sa bonne foi et comme otage, il laissa dans l'Albaycin sa femme et ses enfants. Le soir même le calme régnait à Grenade.

Ximénès, dès le troisième jour de la sédition, en avait prévenu par lettres les rois catholiques qui se tenaient alors à Séville. Il avait confié la mission à un coureur africain, capable de faire en un jour quarante lieues. Mais l'esclave s'enivra, et mit cinq journées pour arriver à Séville. Le bruit public avait déjà apporté à Ferdinand et à Isabelle la mauvaise nouvelle, en l'exagérant et en la dénaturant, de façon à leur donner de graves inquiétudes. On disait que la ville était tombée au pouvoir des rebelles. Toute la cour était dans la consternation, et on ne s'expliquait pas le silence prolongé de Ximénès. Le roi, en particulier, se plaignit vivement que son zèle maladroit lui fît perdre le fruit d'une conquête chèrement achetée, et la reine lui envoya une lettre de reproches, où elle lui demandait en même temps compte de sa conduite.

Ximénès comprit qu'il avait fait une faute en confiant à un esclave une dépêche aussi importante, et il fit partir aussitôt le moine François Ruyz, pour informer les

souverains du véritable état des choses. Le maure, d'ailleurs, était enfin arrivé avec ses lettres. La cour et le roi revinrent peu à peu de leurs injustes préventions, et lorsque Ximénès lui-même voulut plaider sa cause, on ne lui répondit qu'en le comblant d'éloges et en lui témoignant plus de faveur encore que par le passé.

D'après son conseil, on offrit aux habitants de Grenade le choix entre la mort, châtiment du crime de haute trahison, et le baptême. Presque tous les Maures de Grenade se firent baptiser; les autres se retirèrent dans les montagnes ou passèrent en Afrique.

Ximénès revint alors à Grenade, pour aider l'archevêque à instruire les nouveaux convertis, et à les habituer aux cérémonies et au rituel de l'Eglise. C'était un touchant spectacle que celui de ces deux archevêques catéchisant eux-mêmes les pauvres, et leur enseignant les vérités de la religion avec une douceur et une patience extraordinaires. Il s'éleva cependant une petite discussion entre les deux prélats : Talavera voulait qu'on mît entre les mains des Maures la bible tout entière; Ximénès fit remarquer qu'il serait meilleur de ne leur donner que des extraits choisis des livres saints. Son avis l'emporta, mais sa bonne amitié avec Talavera n'en fut pas troublée. Ils restèrent unis toute leur vie pour le triomphe de la religion, et Talavera disait de Ximénès : « L'archevêque « de Tolède a fait de plus grandes choses que Ferdinand « et Isabelle : eux n'ont conquis que le territoire de Gre-« nade ; il en a conquis les âmes ».

Les fatigues rendirent Ximénès gravement malade; il dut repartir à Tolède pour se soigner et prendre du repos. Un moment on craignit pour sa vie. Une femme

maure, qui pendant quarante ans avait étudié auprès des plus célèbres médecins arabes, le sauva en huit jours de temps. Ximénès put reprendre ses grands travaux.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Mort d'Isabelle. — Dissensions qui suivent cette mort. — Querelles entre Philippe, époux de Jeanne, et son beau-père Ferdinand le Catholique. — Mort de Philippe. — Régence de Ximénès. — Ses efforts pour faire accepter Ferdinand par la noblesse de Castille. — Il devient cardinal d'Espagne et grand inquisiteur.

Ximénès semble avoir été prédestiné par Dieu à toutes les grandes choses: réforme des Ordres religieux et du clergé, conversion d'infidèles, direction d'un royaume. Ximénès, en effet, par cela même qu'il était nommé archevêque de Tolède, devenait en même temps chancelier d'Espagne et était appelé à prendre part aux affaires. Sa vaste intelligence et son amour de son pays n'eussent d'ailleurs pas permis qu'on le laissât de côté, et il fut durant toute la vie d'Isabelle son plus précieux et son plus intime conseiller.

Le 4 octobre 1497, Jean, le fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, mourut à Salamanque, à l'âge de dix-neuf ans. Ximénès qui, six mois auparavant, avait célébré son mariage avec Marguerite d'Autriche, consola de son mieux les parents affligés, et s'occupa avec eux de régler les affaires de la succession. Par la mort du prince Jean, Isabelle, la fille aînée des rois catholiques, se trouvait l'héritière des couronnes de Castille et d'Aragon. Elle avait, l'année précédente, épousé le roi de Portugal, Emmanuel, et allait porter sur sa tête une triple cou-

ronne. En Castille ses droits furent presque immédiatement reconnus; mais en Aragon, des difficultés s'élevèrent et forcèrent Ferdinand et Isabelle à se rendre à Saragosse.

C'est en 1498 que se tint la diète où furent débattus les droits d'Isabelle, reine de Portugal. Ximénès y prit part en qualité de grand-chancelier. Il s'agissait d'écarter pour cette circonstance une vieille coutume du royaume d'Aragon qui défendait de considérer les femmes comme les héritières de la couronne. Ximénès lui-même prit la parole, et soutint les prétentions de la jeune reine de Portugal avec tant d'éloquence, qu'il entraîna le vote des Etats. Malheureusement la jeune reine mourut en couche le 23 août 1498. Ximénès l'assista à ses derniers moments, et lui promit de procurer à l'enfant qu'elle laissait la reconnaissance et l'hommage des Etats d'Aragon. Mais cet enfant lui-même ne devait pas vivre longtemps ; il mourut avant d'avoir atteint sa deuxième année.

L'héritage revenait à la princesse Jeanne, seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle, et femme de l'archiduc Philippe, le fils aîné de l'empereur Maximilien. En 1502, les deux époux firent un voyage en Espagne. Ximénès, pour les recevoir dignement, convoqua une cour plénière de tous les magistrats du royaume, et fit reconnaître leurs droits à la couronne.

Vers cette époque, l'archevêque s'éloigna de la cour pour aller prendre soin des affaires de son diocèse, qui le réclamaient depuis longtemps. Il s'occupait de la réforme de son chapitre, quand il reçut par une lettre du roi la nouvelle de la mort de la reine. Elle n'avait pu, à son grand regret, être assistée à ses derniers moments de son

vénérable confesseur ; mais connaissant son dévouement à l'Espagne et au roi, elle avait supplié Ferdinand de ne jamais s'en séparer. Ximénès, en apprenant cette mort, témoigna une affliction profonde ; il resta longtemps plongé dans de tristes pensées, puis il dit à ceux qui l'entouraient : « Jamais l'Espagne ne pleurera assez cette « grande reine. Moi qui l'ai connue, avec son noble cœur, « son esprit si large, ses vertus chrétiennes, son amour « de Dieu, de la religion et de ses sujets, moi seul je puis « apprécier la perte que nous faisons tous ». Et il ordonna des prières publiques dans toutes les églises de son diocèse.

Le roi, en même temps qu'il apprenait à Ximénès la mort d'Isabelle, lui donnait l'ordre de venir immédiatement à Toro, pour s'occuper du testament laissé par la reine. Ximénès se mit en route au milieu de l'hiver, par des pluies continuelles; à son arrivée, il fut reçu par le roi avec de grands témoignages d'affection, en présence de toute la cour. C'était fort habile de la part de Ferdinand, qui sentait bien de quel prix était alors l'amitié du puissant prélat. Tous les jours il le mandait à son palais, lui prodiguait des marques d'amitié, lui offrait un siége pendant que lui-même restait debout, le reconduisait jusqu'à la porte, la main dans la main. D'importantes délibérations avaient lieu, et les Cortès allaient bientôt être convoqués à Toro.

Isabelle, un mois et demi avant sa mort, avait fait son testament et désigné pour exécuteurs testamentaires le roi Ferdinand, Ximénès, Deza, évêque de Valence, les deux premiers inspecteurs des finances, Antoine Fonscia et Jean Vélasquez, et son secrétaire J. Lopez Lezarraga,

en statuant toutefois que les deux premiers pourraient, avec le consentement de l'un des quatre autres, agir de pleine autorité. Elle nommait le roi Ferdinand régent de Castille, dans le cas où Jeanne, pour cause d'absence ou de maladie, ne pourrait prendre part au gouvernement du royaume, et elle lui conservait ce titre jusqu'au moment où Charles, son petit-fils, aurait atteint l'âge de vingt ans. Elle ne faisait même pas mention de son gendre Philippe, qui, conformément aux coutumes de Castille, ne pouvait ni ne devait s'occuper des affaires du royaume. Les Cortès réunis à Toro, en janvier 1505, ratifièrent les dispositions du testament d'Isabelle, et notamment celle qui, en considération de la faiblesse d'esprit de Jeanne, nommait pour régent le roi Ferdinand. Tout semblait donc parfaitement réglé, quand on apprit tout à coup que quelques nobles espagnols refusaient de reconnaître la validité du testament et de se soumettre à la décision des Cortès. Ils répandirent sur Ferdinand des bruits fâcheux, et firent tous leurs efforts pour le faire rentrer dans son royaume d'Aragon. En même temps ils envoyèrent à Philippe, dans les Pays-Bas, un de leurs partisans, don Juan Manuel, qui avait pour mission de l'amener en Espagne.

Ferdinand, à ces mauvaises nouvelles, se montra fort abattu : il craignait une révolte à main armée. Heureusement pour lui, il avait Ximénès. L'archevêque, toujours inébranlable au milieu des plus grands dangers, comprit parfaitement la gravité de la situation ; mais en même temps il y trouva tout de suite un remède. Il conseilla au roi d'envoyer à Philippe deux hommes sûrs, dévoués à l'Espagne, pour l'inviter à prendre garde, que

des brouillons compromettaient les intérêts de son fils Charles, et pour tenter un rapprochement. Ils devaient lui faire remarquer que Ferdinand ne songeait en aucune façon à imposer son autorité, que, le jour même de la mort de la reine, il avait renoncé au titre de roi, pour prendre celui de régent, qu'en cela il agissait conformément aux dernières volontés d'Isabelle, bien moins contraires que favorables à Philippe et à son fils. On envoya donc en Flandre Lopez Conchillo et Michel Ferrera. Ils se croisèrent en route, sans le savoir, avec deux ambassadeurs de Philippe et de l'empereur Maximilien, Philibert de Vera et André del Burgo, qui venaient prier, et presque sommer Ferdinand de quitter la Castille et de ne plus s'occuper des affaires de ce royaume. La malheureuse reine Jeanne, dans les courts instants où la raison lui revenait, voyait avec douleur la façon peu digne dont Philippe agissait à l'égard de son beau-père, et, à l'instigation de Lopez Conchillo, elle écrivit une lettre à Ferdinand, pour le prier de ne pas abandonner le royaume où, de concert avec Isabelle, il avait fait tant de bien, et elle l'autorisa à résister, même par la force, si besoin était. Cette lettre tomba entre les mains de Philippe, qui entra dans une violente colère. Il fit arrêter Conchillo comme conspirateur et traître, et le jeta dans une étroite et humide prison, où le malheureux, en une seule nuit, probablement par l'effet d'un poison, perdit ses cheveux et la raison. La reine, sa femme, ne fut même pas à l'abri de sa violence, et durant quelques mois il ne lui épargna ni les mesquines tracasseries ni les affronts. Enfin il conclut avec le roi de France une convention secrète, par laquelle ils s'unissaient pour

chasser Ferdinand à la fois du royaume de Naples et de la Castille.

Ferdinand fut plus que jamais vivement alarmé. Il manda en toute hâte Ximénès à Ségovie, et fit venir en même temps les envoyés flamands en sa présence. Ceux-ci, malgré les conseils des grands d'Espagne, obéirent à l'ordre du roi et se rendirent au palais. Ils furent reçus dignement, mais avec une froideur marquée qui les embarrassa tout d'abord. Ximénès leur déclara que la conduite de Philippe l'avait étonné, et qu'il ne comprenait pas qu'un prince aussi éclairé agît ainsi à l'égard de sa femme et de son beau-père. Il parla en termes indignés de l'arrestation de Conchillo et des malheurs probablement préparés qui en avaient été la suite, et il pria les envoyés d'expédier immédiatement un courrier à Philippe, pour qu'il lui rendît la liberté, ajoutant qu'il était grand temps que leur maître se conduisît d'autre façon avec son beau-père ; car Ferdinand pouvait se lasser de ces taquineries, et il était assez fort pour empêcher à tout jamais son gendre de mettre le pied en Castille.

Il n'y avait qu'à obéir : Philippe était trop faible pour songer à une lutte ouverte contre le roi d'Aragon. Une autre circonstance le décida à céder : Ximénès parvint à rompre l'alliance qui unissait Philippe à Louis XII, en faisant épouser à Ferdinand Germaine de Foix, la nièce du roi de France.

Quelque temps après, Philippe vint enfin en Espagne avec son épouse ; il aborda, le 28 avril 1506, en Galice, dans le port de Corogne. Ferdinand alla à sa rencontre et l'assura de sa bonne amitié. Les deux princes vécurent

quelque temps à côté l'un de l'autre, comme si jamais la moindre contestation n'avait existé entre eux ; mais cet heureux état de choses ne dura pas longtemps. Pendant une courte absence de Ferdinand, les grands de Castille trouvèrent le moyen de réveiller les anciennes inimitiés de Philippe, et ils firent tant et si bien, à force de mensonges et de calomnies, qu'il refusa de revoir jamais son beau-père.

Ferdinand comprit aussitôt quelle faute il avait commise en se séparant ainsi de son gendre, et en l'abandonnant, malgré les conseils de Ximénès, à l'influence pernicieuse de son entourage. Il fit de nouveau venir près de lui le prélat, lui ouvrit son cœur, lui révéla tous ses chagrins, qu'il avait encore la force de cacher au monde, et une dernière fois le pria de l'aider à ramener Philippe à de meilleurs sentiments, en lui promettant de se soumettre aveuglément à son avis.

Ximénès entreprit encore, quoique vieux déjà et fatigué par tant de travaux, cette tâche difficile de réunir deux hommes que les partis s'efforçaient sans cesse de séparer. Il avait conquis depuis longtemps le respect de Philippe, non-seulement parce qu'il était l'archevêque de Tolède et le primat de l'Espagne, mais encore et surtout parce que sa vie était celle d'un saint et d'un élu du Seigneur. Il courut à la suite du prince, dans les montagnes de la Galice, et l'atteignit à Orense. Philippe se montra très-gracieux à l'égard de Ximénès ; il le reçut seul à seul, et eut avec lui un premier entretien particulier de deux heures. D'autres entrevues eurent lieu par la suite, soit avec le prince lui-même, soit avec ses conseillers, et il fut enfin décidé que Philippe demande-

rait à Ferdinand l'autorisation de le revoir en ami.

La réconciliation eut lieu en présence de la noblesse espagnole et des gentilshommes flamands qui avaient accompagné Philippe. Ferdinand embrassa son gendre avec une dignité et une tendresse toutes paternelles, puis les deux rois se rendirent dans une petite chapelle où ils eurent un entretien de deux heures, en présence du seul Ximénès. Ferdinand se plaignit doucement de la façon d'agir de Philippe à son égard ; il lui peignit le caractère des grands de Castille, qui avaient besoin d'être tenus en bride par une main ferme ; enfin, il lui recommanda Ximénès comme le plus sage et le plus fidèle de ses serviteurs, le plus dévoué aux intérêts du roi et de l'Espagne. Philippe écouta avec respect les conseils de son beau-père et promit de les suivre ; puis il sortit de la chapelle avec lui, et montra devant toute l'assemblée les sentiments les plus tendres.

Quand Ferdinand fut reparti pour l'Aragon, Ximénès resta à la cour de Philippe, résolu à le maintenir et à le diriger, s'il était possible, dans la bonne voie. Il s'attacha à combattre l'affection qui l'unissait à don Juan Manuel, son trésorier, dont les mauvais conseils n'avaient pas été étrangers aux diverses ruptures qui avaient éclaté entre le gendre et le beau-père. Ce Manuel avait été, du vivant d'Isabelle, ambassadeur d'Espagne auprès de l'empereur. A la mort de la reine, il accourut à la cour de Philippe, et prit bientôt sur lui une grande influence. Il fut son premier ministre et son conseiller intime, et aucune décision quelque peu importante n'était prise sans lui. Ximénès ne laissa pas échapper une occasion qui se présenta de lui faire perdre son influence. Philippe avait solen-

nellement promis à Ferdinand le revenu des fabriques d'étoffes de soie de Grenade, qu'Isabelle, par son testament, avait léguées à son mari. Mais, sans tenir compte de la parole donnée par son maître, Manuel afferma pour dix ans ces fabriques à des spéculateurs. Une copie du contrat tomba entre les mains de Ximénès, qui se rendit immédiatement chez le roi, et lui montra la nécessité de se débarrasser de Manuel : il parla de l'envoyer à Rome en qualité d'ambassadeur. On ne se servit pas de ce moyen ; mais l'influence du favori n'en fut pas moins brisée à partir de ce jour-là. C'est Ximénès qui fut chargé, à la place de Manuel, de porter à la connaissance du roi les affaires sur lesquelles on devait décider le vendredi au conseil d'Etat. Tous les jeudis il y avait, chez le primat, une réunion des plus hauts employés, et ils devaient en référer à lui avant de porter au prince leurs propositions. Manuel lui-même dut se soumettre à la suprématie de l'archevêque, qui l'avait remplacé dans l'affection du roi.

Sur ces entrefaites, Philippe tomba tout à coup gravement malade, et mourut le 25 septembre 1506, à l'âge de vingt-huit ans. Il n'y avait que six mois qu'il était arrivé en Espagne. Il fallait pourvoir au gouvernement du royaume, la reine Jeanne étant absolument incapable de s'en occuper. Le grand-connétable de Castille, l'amiral Henriquez et le duc d'Infantado furent d'avis de rappeler Ferdinand en qualité de tuteur de sa fille ; mais d'autres personnages importants ayant été d'un avis contraire, on se réunit chez Ximénès. L'archevêque, après avoir entendu les divers partis, proposa lui-même son avis : « J'ai « le plus grand respect », dit-il, « pour le roi Ferdinand,

« et je n'oublierai jamais les services immenses qu'il a rendus à la Castille ; mais je crois que nous avons ici assez d'hommes éminents, pour trouver parmi eux, et « sans sortir de chez nous, un régent du royaume ». Le discours de Ximénès fut généralement approuvé ; on avait craint un moment qu'en soutenant opiniâtrément Ferdinand, il n'augmentât encore le trouble qui régnait dans les esprits.

Restait à choisir un régent. L'assemblée, presque à l'unanimité, désigna Ximénès. On lui confia le royaume et la reine, en lui adjoignant toutefois, jusqu'à ce que les Cortès eussent définitivement tranché la question, un conseil de régence composé du grand-connétable, du grand-amiral, du duc de Najera, du duc d'Infantado, d'André del Burgo et du belge Vere. Quand cette grave décision eut été prise en sa faveur, Ximénès se retira dans sa chapelle particulière, et là, seul devant Dieu, il passa de longues heures à prier et à méditer sur l'immense responsabilité qui venait de lui incomber; puis, soumis à la volonté du Très-Haut, et confiant dans sa protection, il se prépara à remplir sa tâche.

Il commença par écrire au roi Ferdinand pour lui annoncer la mort de Philippe, et la détermination prise par les nobles assemblés qui l'avaient nommé régent ; puis il le conjura au nom de sa fille plongée dans une affliction inconsolable, au nom de la Castille qu'il avait lui-même tant aimée, de revenir en toute hâte d'Italie, reprendre de ses mains, intact et paisible le royaume qui lui appartenait.

Le premier jour d'octobre, une nouvelle réunion de la noblesse castillane eut lieu chez Ximénès. Quelques

gentilshommes s'élevèrent contre lui et prétendirent qu'il n'avait d'autre pensée que d'appeler Ferdinand et de lui livrer la Castille, ce qui était, disaient-ils, un manque de foi et une trahison : « Si ma conduite vous déplaît », répondit fièrement l'archevêque, « que la reine nomme « un autre président du conseil, et je serai le premier à « lui obéir ». Personne n'osa se présenter pour le remplacer ; mais les plus ambitieux continuèrent sourdement leurs menées, et le duc de Medina-Sidonia tenta une révolte à main armée.

Le désordre allait chaque jour croissant, malgré les efforts de Ximénès, que personne ne voulait ou ne pouvait seconder. Chacun disposait du royaume à sa guise : les uns parlaient de l'offrir à Maximilien, père du roi défunt et empereur d'Allemagne ; d'autres voulaient remarier la reine avec Ferdinand de Calabre, avec don Alonzo d'Aragon, avec le roi d'Angleterre, avec Gaston de Foix, duc de Nemours ; les mieux intentionnés, enfin, désiraient le retour de Ferdinand d'Aragon. — Le seul moyen de mettre fin à toutes les ambitions et à tous les partis était la convocation des Cortès, et Ximénès résolut avec ses collègues de les réunir à Burgos, au mois de novembre 1506.

On y parvint non sans peine, et Ximénès, avec sa vigueur habituelle, essaya de leur arracher quelques mesures sérieuses ; mais les divisions intestines de l'assemblée l'arrêtèrent encore. Il sentit le besoin de prendre des précautions contre les anarchistes, renforça la garde de la reine, et enrôla pour son propre compte un corps de trois cents fantassins et de cent cavaliers. Il obtint de la reine un ordre en vertu duquel personne,

excepté lui, ne pouvait avoir de soldats à la cour, et il nomma commandant des gardes un homme sur lequel on pouvait compter, Alphonse de Cardenas, gouverneur de Grenade.

Sur ces entrefaites arriva la réponse de Ferdinand. Il se montra peiné de la mort de son gendre ; mais il déclara qu'il ne reviendrait pas en Espagne avant d'être à Naples. Il finissait en priant Ximénès de prendre soin de la reine, sa fille, et du royaume. Cette terrible mission devenait de jour en jour plus difficile. A Medina-del-Campo, les bourgeois, divisés sur le choix d'un curé, se battaient ; Denis Castro reprenait les armes à la main Pontferrat, qui lui avait été enlevé par une sentence du roi Ferdinand ; à Ubeda, un parti soutenait le prince Charles, un autre le roi Ferdinand, et il y avait des rixes tous les jours ; à Tolède, à Avila, des troubles étaient imminents ; à Grenade, les soldats désertaient en présence des incursions des Maures d'Afrique.

Ximénès temporisa, négocia, essaya de rapprocher les partis et de faire accepter Ferdinand par tout le monde ; il gagna quelques-uns de ses ennemis les plus acharnés, le marquis de Villena, Garcilaso de la Vega, le comte de Benavente et le duc de Béjar. Enfin, le roi quitta vers la fin du mois de juin les côtes d'Italie, et après une navigation de quelques semaines, il aborda à Valence, dans son royaume héréditaire, le 20 juillet 1507. Peu de jours après, le 29 août, il était auprès de sa fille, et de son consentement prenait en main le gouvernement de Castille avec un pouvoir absolu.

Un des premiers actes de Ferdinand, ce fut de donner à Ximénès le chapeau de cardinal. Pendant son séjour en

Italie, il avait parlé de ce projet au pape Jules II, qui s'était montré tout disposé à reconnaître les services d'un prélat si dévoué aux intérêts de l'Eglise et à la propagation de la foi. Au moment de rentrer en Espagne, il s'en occupa de nouveau, et les négociations furent terminées le 17 mai 1507. Un bref du pape nommait Ximénès cardinal d'Espagne, en même temps qu'une lettre du roi lui conférait le titre de grand inquisiteur de Castille et de Léon.

Ferdinand rapporta lui-même à Ximénès les insignes du cardinalat. La solennité fut célébrée à Mahamud, et beaucoup de grands seigneurs y assistèrent. Le nonce du pape, Rufo, évêque de Bertinoro, célébra le service divin (septembre 1507), et des prières publiques furent récitées dans toutes les églises du diocèse, pour faire descendre sur le nouveau cardinal la bénédiction du ciel.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Ximénès prépare une expédition contre les Maures d'Afrique. — Prise de Mazarquivir. — Départ de la flotte pour l'expédition d'Oran. — Part de Ximénès à la conquête. — Retour de Ximénès en Espagne et événements qui suivent. — Conquête du pays Berbère. — Revers des Espagnols.

L'archevêque de Tolède était devenu plus que le conseiller du roi Ferdinand : il était son ami intime et indispensable ; il était le roi spirituel de l'Espagne, Ferdinand en était le roi temporel. Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait presque seul, et de sa propre autorité, préparé l'expédition contre les Maures d'Afrique et contre la ville d'Oran : c'est lui qui prenait toujours l'initiative des grandes choses que Ferdinand l'aidait ensuite à exécuter. Il y avait longtemps déjà que Ximénès songeait à con-

quérir une place forte en Afrique. Déjà, en 1505, au retour de Gonsalve de Cordoue avec les vaillants soldats qui avaient fait les guerres d'Italie, il avait conseillé au roi de les envoyer de l'autre côté de la Méditerranée. On ne manquait pas de bonnes raisons pour attaquer les Maures: ils faisaient de continuelles incursions sur le territoire catholique, pillaient et brûlaient des contrées entières, emmenaient en captivité les enfants et les femmes, empêchaient le commerce maritime. Une station bien armée sur la côte d'Afrique aurait arrêté bien des pirates, et Ximénès songeait au port vaste et bien fortifié de Mazarquivir, qui lui avait été signalé par un grand navigateur, le vénitien Jérôme Vianelli. En 1505, Diégo Cordova et Raymond de Cardona prirent la ville.

Malheureusement les affaires intérieures absorbèrent presque absolument Ximénès, et le détournèrent pendant quelque temps de son grand projet de conquérir et de convertir le nord de l'Afrique. C'est alors que la petite colonie de Mazarquivir fut exposée à de terribles dangers. La garnison espagnole, dans une sortie qu'elle avait faite pour agrandir le territoire conquis, subit un échec considérable, et peu de temps après toute une division de soldats qui rapportait de l'eau en ville fut surprise et anéantie par les Maures.

La nouvelle de ces désastres confirma de plus en plus Ximénès dans une opinion qu'il s'était faite depuis longtemps: il comprit qu'il était absolument nécessaire d'étendre les conquêtes d'Afrique pour leur donner un peu de consistance et de solidité. Longtemps encore le devoir de guérir les plaies du royaume, si fortement atteint à la suite de tant de discordes, l'empêchèrent de

mettre à exécution ses projets. Mais à peine la tranquillité fut-elle rétablie, qu'il essaya de mettre le roi en campagne, et il obtint enfin l'autorisation d'équiper une flotte considérable pour aller en Afrique.

Il s'agissait, cette fois, d'une conquête bien plus importante que celle de Mazarquivir. Oran, grande ville et forteresse de premier ordre, la gloire et l'orgueil des Maures, Oran avec ses mosquées, ses palais, ses bains, ses promenades, nid de pirates, repaire de bandits, tel était l'objet de la nouvelle expédition. Oran était riche: c'est là que se réunissaient tous les marchands du pays Berbère. Oran était puissante, elle avait des vaisseaux de guerre sur toute la Méditerranée. Ximénès, dans son enthousiasme, ne parlait de rien moins que de se mettre à la tête de l'expédition. Il est vrai qu'il avait toutes les qualités qui font les grands capitaines: un courage à toute épreuve, une indomptable ténacité, un esprit inépuisable en ressources. Quelques-uns raillèrent l'archevêque qui voulait devenir général; mais les gens sensés, et le roi en particulier, le virent avec plaisir prendre la direction souveraine de l'entreprise. Ferdinand, lui laissa le choix du port espagnol où la flotte devait être appareillée, et fit publier dans toutes les parties du royaume les ordres nécessaires pour lever des troupes et pour les équiper. Un grand homme de guerre le disciple et l'ami de Gonsalve de Cordoue, Pierre de Navarre, fut chargé de la direction stratégique et des opérations militaires. Les soldats s'enrôlaient rapidement dans la Castille et l'Aragon, et en quelques mois on put réunir dix mille piétons et quatre mille cavaliers, avec des officiers d'une bravoure et d'une habileté éprouvées, qui

avaient déjà fait leurs preuves dans les guerres d'Italie. Ximénès prodiguait l'argent; toutes les économies qu'il avait faites depuis plusieurs années furent employées à payer les préparatifs de la guerre. Le chapitre de Tolède imita son archevêque, et offrit une somme d'argent considérable, pour participer selon ses pouvoirs à la nouvelle croisade. Les diocèses étrangers aussi envoyèrent leurs offrandes.

Tout était prêt, et il n'y avait plus qu'à profiter du premier vent favorable pour mettre à la voile, quand le roi, par un revirement étrange, changea tout à coup d'avis, témoigna à Ximénès une froideur marquée, et déclara qu'il ne fallait plus songer à conquérir l'Afrique. On intriguait de toutes parts contre l'archevêque, et Pierre de Navarre lui-même prétendait le renvoyer à son diocèse, et garder pour lui seul le commandement. Ximénès montra une patience inaltérable. Il écrivit au roi plusieurs lettres pour se justifier des accusations indignes que l'on avait portées contre lui; il rappela le dévouement dont il avait toujours fait preuve, les services incontestables qu'il avait rendus à la couronne, l'honneur du nom chrétien compromis par des hésitations coupables, et il finit par ramener le roi à de meilleurs sentiments. Il y eut bien encore quelques petites difficultés à aplanir; mais elles n'étaient pas de nature à arrêter longtemps Ximénès. Le jour des Cendres 1509, il partit pour aller retrouver sa flotte à Carthagène. Il avait remis le gouvernement provisoire de son diocèse à Jean Velasco, évêque de Calahorra, et donné l'ordre de faire dans toutes les églises des prières et des processions pour l'heureuse issue de la guerre.

Enfin, le jour tant désiré arriva : le 16 mai 1509, on leva l'ancre, et dès le lendemain la flotte, composée de dix gros vaisseaux de guerre, quatre-vingts vaisseaux de transport et beaucoup d'autres petits navires, aborda en Afrique. Les Maures, rassemblés en grand nombre sur le rivage, essayèrent de contrarier le débarquement; mais leurs efforts furent inutiles, ils ne purent qu'allumer sur toutes les montagnes des feux immenses pour annoncer aux Africains l'arrivée de l'ennemi; et les Espagnols entrèrent sans encombre dans le port de Mazarquivir.

Ximénès, quoique fatigué et malade, ne se coucha pas cette nuit-là et l'employa à tout préparer pour le lendemain. Il déclara avec beaucoup d'adresse que tout l'honneur de la journée reviendrait à Pierre de Navarre; que, pour lui, il ne voulait rien autre chose que préparer à l'armée tout ce qui lui était nécessaire, encourager les troupes et faire connaître au roi ceux qui se distingueraient. Dans cette nuit-là il fut résolu, d'un commun accord, qu'on prendrait le plus tôt possible l'offensive, parce qu'il fallait tout d'abord étonner l'ennemi par des coups rapides, et ne lui pas laisser le temps d'organiser la défense. La colline située entre Mazarquivir et Oran devait être enlevée dès le lendemain. En même temps les vaisseaux attaqueraient Oran par mer.

L'armée acheva de débarquer pendant la première moitié de la nuit, et dès le lendemain on la mit en ordre de bataille. Ximénès sortit alors de Mazarquivir : il était revêtu de ses ornements sacerdotaux, assis sur une mule et entouré d'un grand nombre de prêtres et de religieux, tous en surplis et chantant le cantique sacré : *Vexilla*

regis prodeunt. Un franciscain d'une forte taille, le sabre au côté, monté sur un cheval blanc, marchait en avant et portait, en guise d'étendard, la croix primatiale. Cet appareil imposant donna du cœur aux soldats, et les remplit d'un saint enthousiasme. Comme c'était un vendredi, Ximénès leur permit de faire gras et leur adressa le discours suivant :

« Soldats,

« Si votre courage avait besoin d'être relevé par « d'énergiques paroles, je laisserais à quelqu'un de vos « braves généraux le soin de vous entraîner au combat « par un discours ardent et enflammé ; mais je sais que « vous êtes tous pleins d'un noble désir de mener à « bonne fin cette guerre sainte, et à la vue de votre belle « contenance, je me sens moi-même rempli d'une belli- « queuse ardeur. Il y a longtemps que pour la première « fois vous avez entendu parler des Maures et de leurs « crimes : vos enfants emmenés en esclavage, vos filles « et vos femmes outragées, vos frères d'armes morts « dans d'affreux supplices, voilà ce que vous avez à « venger. L'occasion s'en présente aujourd'hui ; avec « l'aide de Dieu vous ne la laisserez pas échapper. Vos « mères, au pied des autels espagnols, attendent en « priant pour vous votre retour triomphant. Allons, « soldats, le jour de la bataille, le jour si longtemps « désiré est venu. Sur cette terre barbare, en face de « cet ennemi sans pitié, soyez vous-mêmes sans fai- « blesse. Songez à la patrie qui vous a confié le soin de « lui ramener ses enfants esclaves, songez à Dieu pour « qui vous allez combattre sous l'étendard sacré de la « croix. Je partagerai moi-même vos dangers ; j'ai juré

« de vaincre avec vous ou de mourir. Un champ de « bataille où l'on se bat pour la religion, c'est la place « du prêtre ; s'il y tombe, il y ramasse en mourant la « couronne du martyr ».

Après ce discours, Ximénès courait en avant pour se placer à la tête de l'armée auprès des généraux. Mais les soldats l'entourèrent et le conjurèrent de ménager, pour le bien commun, sa vie si précieuse, et de se tenir à l'abri du danger. Il s'y résigna avec peine, bénit les troupes et rentra à Mazarquivir. Là, agenouillé dans la chapelle de Saint-Michel, il priait, les mains et les yeux au ciel, pour ces braves Espagnols dont il aurait voulu partager les dangers, et il attendait avec impatience des nouvelles de la bataille.

Tout à coup il apprit que Pierre de Navarre ne marchait qu'avec l'infanterie, et qu'il avait défendu à la cavalerie de sortir des vaisseaux. C'était une grande faute, et qui témoignait d'une certaine hésitation dans un jour où il fallait surtout montrer de la confiance et presque de la témérité. Ximénès donna aussitôt les ordres nécessaires pour réparer cette mesure malheureuse ; il fit en même temps occuper toutes les gorges et tous les défilés des montagnes, pour prémunir les Espagnols contre toute surprise des Maures. Déjà les positions ennemies se couvraient de soldats, une immense cavalerie s'agitait dans la plaine, et Pierre de Navarre ne bougeait pas. Ximénès s'alarma. Ce vieillard de soixante-douze ans, archevêque et cardinal de l'Eglise, qui n'avait jamais tenu une épée, sentit son sang bouillonner dans ses veines, à l'idée qu'un Espagnol hésitait devant des Maures ; et quand le général vint lui demander son avis, il qualifia de crime ces tergiversa-

tions : « Le Fils de Dieu et l'imposteur Mahomet, lui « dit-il, veulent combattre aujourd'hui l'un contre « l'autre ; c'est presque une trahison à l'égard du Sau- « veur crucifié que de retarder le combat ; commencez « l'attaque, car j'ai la conviction que vous serez victo- « rieux, et que vous reporterez bientôt en Espagne une « riche moisson de gloire ». On vit bien par la suite que ce conseil était dicté par Dieu lui-même au pieux archevêque; un jour plus tard, il eût été à peu près impossible de prendre la ville. En effet, les Espagnols n'y étaient pas entrés depuis trois heures, quand le vice-roi de Tremecen arriva avec une grande armée; mais, voyant que les Espagnols étaient déjà fortement établis, il n'essaya même pas de combattre.

Pierre de Navarre avait partagé son infanterie en quatre corps, chacun de deux mille cinq cents hommes soutenus par de l'artillerie et de la cavalerie. Il donna pour mot d'ordre à ses soldats le cri national espagnol : *Saint Jacques*, et commanda l'attaque. Les Espagnols escaladèrent les rochers occupés par les Maures, sous une pluie de pierres et de flèches. Quelques-uns d'entre eux parvinrent à joindre l'ennemi, et le combat corps à corps commença. La partie inférieure de la montagne tomba bientôt au pouvoir des chrétiens qui y trouvèrent une source abondante, se rafraîchirent et reprirent des forces pour une nouvelle attaque. Quelques instants après, les Maures décimés par l'artillerie et la mousquetade prirent la fuite et se retirèrent en désordre du côté d'Oran. Ils furent poursuivis avec vigueur, et leurs derniers soldats n'étaient pas encore entrés dans la ville, que déjà le drapeau espagnol flottait sur le rempart. C'est Sousa, le

capitaine des gardes du cardinal, qui escalada le premier les murailles et y planta l'étendard aux cris de *saint Jacques et Ximénès.* La bannière portait d'un côté la sainte croix, et de l'autre la devise des Cisneros. En même temps d'autres soldats étaient entrés par d'autres points et ouvraient les portes aux Espagnols.

La ville était prise : les habitants désespérés ne songèrent plus qu'à prendre la fuite. Ils se dirigèrent sur Tremecen, mais ils tombèrent entre les mains des cavaliers espagnols qui les firent prisonniers. La victoire fut sanglante : les vainqueurs frappèrent sans pitié tout ce qu'ils rencontraient, et la nuit mit à peine fin au carnage.

Ximénès était encore en prières dans l'église de Mazarquivir, quand Garcia de Villaroël Cisneros vint lui apprendre le succès de ses soldats : La ville conquise, plus de quatre mille Maures massacrés, huit mille faits prisonniers, un butin évalué à cinq cent mille écus d'or. Les Espagnols n'avaient perdu que trente hommes. Le lendemain Ximénès fit, dans la citadelle des barbares conquise, une entrée triomphale. Au moment de passer sous les portes de la ville, il entonna un *Te Deum* d'actions de grâces, que les soldats répétèrent avec un magnifique enthousiasme. Et le vieux prélat chantait tout haut le psaume de David : *Non nobis, Domine...* « Ce n'est pas « à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à vous que « revient toute cette gloire ». Puis il entra dans la forteresse d'Alcazara, où il put rendre la liberté à trois cents prisonniers chrétiens, esclaves des Maures. Il ne se réserva rien de précieux dans le butin, mais il fit la part du roi et celle de l'armée, loua et récompensa les plus

vaillants. A mesure qu'on voyait mieux l'importance de la victoire qu'on venait de remporter, on comprenait moins comment elle avait pu être si rapide. Il y avait dans Oran une quantité immense de munitions de guerre et un matériel d'artillerie considérable ; et Pierre de Navarre avouait lui-même qu'il n'avait jamais vu une place de guerre aussi considérable. Aussi a-t-on prétendu que Ximénès s'était ménagé des intelligences dans la ville avant d'en essayer l'attaque. Quoi qu'il en soit, le cardinal pouvait s'appliquer le fameux mot de César : « *Veni, « vidi, vici* : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ». Par la façon dont il avait préparé l'expédition, par l'ardeur qu'il avait su inspirer aux troupes, par le plan de campagne qu'il avait adopté, il mérita avec bien plus de justice que Pierre de Navarre d'être appelé le vainqueur d'Oran.

Ximénès resta encore pendant quelque temps à Oran. Il visitait la ville, faisait réparer les ruines, changeait les mosquées en églises, remplaçait les écoles mahométanes par des écoles chrétiennes. Il y eut l'église de l'Annonciation, l'église de Saint-Jacques, l'hôpital de Saint-Bernardin de Sienne. Deux cloîtres s'élevèrent : l'un de Dominicains, l'autre de Franciscains, et pour empêcher les Juifs apostats de venir d'Espagne à Oran, il établit dans cette ville un tribunal de l'inquisition, avec un saint prêtre, Yédra, pour grand inquisiteur.

Au milieu de ces grandes occupations, Ximénès n'oubliait pas le premier de ses devoirs, celui de ministre de la religion. Il portait lui-même le saint Sacrement aux malades, et l'on vit le général Pierre de Navarre, les comtes d'Altamira et de Saint-Estévan, le marquis de Comarez et

la plupart des officiers supérieurs de l'armée l'escorter dans ses pieuses tournées avec des flambeaux.

A la nouvelle de la prise d'Oran, les Maures de Tremecen massacrèrent tous les marchands chrétiens et juifs qui se trouvaient dans le pays. Il faut dire pour l'honneur du roi qu'il vit avec douleur traîner à la mort des hommes qui, sur la foi de sa parole royale, étaient venus faire le commerce chez lui; mais il ne put rien empêcher. Mais bientôt les meurtriers furent pris d'une telle épouvante du nom espagnol, qu'ils quittèrent précipitamment tout le pays d'Oran, et s'enfuirent vers l'Ouest, jusqu'à Fez.

Cependant Ximénès songeait à retourner en Espagne, il voyait autour de lui grandir des ambitions jalouses, qui n'aspiraient qu'à le remplacer; et il ne voulait pas être une cause de trouble dans les armées du roi. Pierre de Navarre alla un jour jusqu'à dire qu'il n'avait eu mission que de prendre Oran, et qu'il lui fallait partir au plus vite, s'il ne voulait pas s'y voir bientôt contraint. Ces tracasseries, que le vieux prélat ne voulait pas punir, lui étaient insupportables, et il avait hâte de s'y soustraire. Il laissa le commandement à Pierre de Navarre, le meilleur officier de l'armée, pour qui il n'avait pas la moindre affection, mais qu'il regardait justement comme un habile général. Il se montra très-gracieux et un peu railleur dans la façon dont il le nomma son successeur : « Nous autres « vieillards », lui dit-il, « nous sommes temporiseurs et « pusillanimes, tristes qualités pour faire des conquêtes ; « il faut nous renvoyer aux conseils du roi ; c'est là qu'est « notre place. Aux jeunes gens il appartient de combattre « et de frapper de grands coups ; et j'ai la ferme convic-

« tion que vous allez prendre en peu de temps beaucoup « plus de villes que n'en contient la Castille ». En même temps il donna au général d'excellents conseils sur l'approvisionnement des troupes, sur la surveillance active à exercer tout autour de lui, et il l'avertit de prendre garde aux fraudes et aux tromperies. Enfin il lui laissa une somme d'argent considérable destinée à la solde des troupes et à la réparation des vaisseaux.

Un grand nombre d'officiers regrettèrent vivement le départ du cardinal, et le prièrent de demeurer avec eux, pour attirer sur leurs armes, comme par le passé, les faveurs célestes. Ils paraissaient craindre de voir la victoire les abandonner en même temps que Ximénès. Mais l'archevêque ne changea pas d'avis, et partit d'Oran le 23 mai, par un vent impétueux qui le porta rapidement à Carthagène. Il passa quelque temps dans cette ville pour pourvoir aux besoins les plus pressants de l'armée d'Afrique, puis il se dirigea vers Alcala. En route il s'aperçut que la moisson était mûre, et il donna aussitôt l'ordre d'accorder un congé aux paysans qui servaient en Afrique, pour leur permettre de rentrer leur récolte. Plus tard il chargea deux chanoines de rechercher et de réparer les dommages que les propriétés des soldats avaient pu souffrir par suite de la conquête d'Oran.

En 1510, Ximénès reçut tout à coup une nouvelle qui l'affligea beaucoup. Zarata, un des deux juges supérieurs qu'il avait laissés, lui apprit que Pierre de Navarre et Vianelli, cédant à une honteuse avarice, avaient haussé le prix du blé et interdit toute importation dans la ville; qu'ils avaient menacé ceux qui leur avaient fait des observations, et que lui-même avait eu bien de la peine à s'échapper.

Ximénès se rendit immédiatement auprès du roi et lui rendit compte de tout ce qui se passait. Il le pria de ne laisser à Pierre de Navarre que le commandement militaire, et de confier à un plus digne l'autorité civile. En même temps, il conseilla à Ferdinand de réunir sous un seul gouverneur les deux villes d'Oran et de Mazarquivir, pour donner à la conquête plus de consistance et d'unité. Ferdinand de Cordova, commandant du port, lui paraissait le plus propre à remplir cet emploi. Il parla d'envoyer à Oran des colons pour cultiver cette terre fertile où il ne manquait que des travailleurs. Enfin, il ajouta qu'il serait bon de confier aux chevaliers de Saint-Jacques la défense de la ville, comme on avait autrefois confié aux chevaliers de Saint-Jean la défense de l'île de Rhodes.

Ferdinand rejeta la dernière partie de ce plan ; mais il approuva le reste, et c'est à la prière de Ximénès qu'il donna à Pierre de Navarre l'ordre et les moyens de prendre Bougie. Bougie était une ville très-riche, très-forte, défendue par les vieilles murailles romaines, et les Maures se préparaient à y faire entrer toute une armée quand Pierre de Navarre s'en empara, le 5 janvier 1510. Bientôt Alger, Tunis et Tremecen reconnurent à leur tour la suprématie espagnole, et à la fin de juillet, Tripoli tombait au pouvoir de Pierre de Navarre qui envoyait prisonniers à Messine le gouverneur et toute la garnison. Ferdinand et toute l'Espagne, le pape même et le sacré collége, ressentirent à cette nouvelle une joie immense, et des processions solennelles eurent lieu pour remercier Dieu de cet heureux événement.

Mais ces succès furent suivis de revers : L'année sui-

vante, les Espagnols furent battus par les Maures, et quatre mille soldats périrent. Il fallut recommencer sur de nouveaux frais la grande expédition ; ce fut l'œuvre et l'honneur de Charles-Quint.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Visite de Ximénès à Alcala. — La Bible polyglotte d'Alcala. — Hommes célèbres qui s'occupèrent de ce grand travail. — Traduction d'Aristote. — Livres pieux répandus dans la population espagnole. — Retour à la liturgie gothique ou mozarabique. — Fondations pieuses de Ximénès : églises, couvents, etc.

Ximénès, à son retour d'Oran, s'était rendu tout d'abord dans sa chère ville d'Alcala. A la nouvelle de son arrivée, le recteur de l'Université envoya au-devant de lui deux professeurs, pour lui souhaiter la bienvenue et lui témoigner la joie que tous, maîtres et disciples, avaient à le voir revenir au milieu d'eux. Le cardinal les reçut cordialement, avec la tendresse d'un père qui retrouve ses enfants après une longue absence. Il les accompagna jusqu'à l'Université, pour laquelle fut sa première visite. Il s'enquit avec sollicitude de ce qui s'était passé pendant l'expédition, des travaux des élèves, des améliorations apportées aux études. Ses deux interlocuteurs étaient étonnés que, au sortir d'une grande guerre qui venait de l'occuper pendant de longs mois, Ximénès s'entretînt avec une telle liberté d'esprit de petites questions de règlement et de collége. Ils étaient venus pour le féliciter de ses succès contre les Maures, ils n'en trouvèrent pas le temps.

L'archevêque eut à subir, pendant les premières semaines de son séjour à Alcala, les visites des magistrats

de la ville, des députations de bourgeois, des gentilshommes de la cour. Il répondit à leurs félicitations par de précieux cadeaux. A sa chère Université il donna des manuscrits arabes, des ouvrages de médecine et de philosophie; dans l'église de Saint-Ildefonse, il fit placer les clefs des portes et de la citadelle d'Oran, des flambeaux et des bassins précieux enlevés aux mosquées de la ville, des armes, des drapeaux conquis sur l'ennemi. Il envoya aussi à Talavera quelques présents, parce que c'étaient des soldats de cette ville qui avaient pénétré les premiers dans Oran.

Ximénès resta quelque temps à Alcala pour s'y reposer de ses fatigues. Il eût désiré se rendre à Tolède pour remercier Dieu dans sa cathédrale de la protection qu'il lui avait accordée; mais, craignant qu'on ne le reçût comme toujours avec trop de pompe et trop d'éclat, il prit le parti d'aller à Valladolid, où se tenait alors la cour. En même temps il écrivit à son chapitre d'avoir à ordonner des prières publiques d'actions de grâces, pour les victoires obtenues en Afrique et son heureux retour.

C'est seulement longtemps après, quand il espéra qu'on le dispenserait des réceptions bruyantes et des félicitations sans fin, que l'archevêque rentra dans sa ville épiscopale. Il donna à sa cathédrale une somme de vingt mille écus d'or, pour renouveler tous les ornements du culte; et il fonda, en mémoire de son retour d'Afrique, deux messes solennelles destinées à perpétuer le souvenir de la protection accordée par Dieu aux armes espagnoles.

C'est vers cette époque que se place l'achèvement d'une

œuvre qui fait le plus grand honneur à Ximénès, la publication de la *Bible polyglotte d'Alcala*. Il avait remarqué et déplorait depuis longtemps la faible part accordée dans l'enseignement de ce temps aux études bibliques, tandis que le droit canon formait la base de l'enseignement théologique. Il reprochait aux ecclésiastiques de son temps de connaître trop imparfaitement le latin, le grec et l'hébreu, sans quoi il est impossible de faire sur l'Ancien et le Nouveau Testament des travaux sérieux, et de combattre utilement les fausses interprétations données par les hérétiques. Il revint donc à la pensée de saint Jérôme et de saint Auguetin : retourner au commencement des saintes Ecritures, corriger les livres de l'Ancien Testament, d'après le texte hébreu; ceux du Nouveau, d'après le texte grec, et « forcer tout « théologien à aller puiser aux sources mêmes l'eau qui « jaillit jusqu'à la vie éternelle ».

C'est en 1502, au moment où toute l'Espagne célébrait des fêtes magnifiques en l'honneur de Jeanne et de Philippe, que Ximénès conçut et exposa le plan de l'œuvre gigantesque qui est son honneur et sa gloire. On se mit immédiatement au travail; mais ce fut seulement douze années plus tard, le 10 janvier 1514, que parut le premier volume. L'ouvrage entier ne fut terminé que le 10 juillet 1517. On dit que lorsque le fils de l'imprimeur, Jean Brocario, vêtu de vêtements de lin, vint apporter au vénérable prélat les dernières pages de la Bible traduite, Ximénès leva les yeux au ciel et murmura une fervente prière : « Merci, mon Dieu », dit-il, « merci pour m'avoir « permis de voir terminer cette œuvre qui a été l'objet « constant de toute ma sollicitude ». Et, se tournant vers

ses amis et vers les gens de sa maison, il ajouta : « Là est « la source de toute vérité et de toute religion, c'est là et « non ailleurs qu'il faut chercher la légitimité du catho- « licisme, et des raisons pour le défendre contre les « attaques des impies : voilà pourquoi j'ai tant désiré « pendant toute ma vie et pourquoi je suis si heureux « aujourd'hui de contempler l'achèvement de ce bel « édifice ».

Les hommes à qui ce travail avait été confié furent : le célèbre Antoine, de Lebrija ; le grec Démétrius Ducas, de Crète, qui fut en même temps professeur de langue grecque à Alcala ; Lopez de Zuniga, connu par ses querelles avec Erasme, Nunez de Gusman, trois juifs convertis ; Alphonse d'Alcala ; Paul Coronell, de Ségovie, et Alphonse de Zamora, qui composèrent la grammaire et le dictionnaire hébraïques nécessaires à ce grand ouvrage ; Démétrius de Crète, Zuniga et Nunez de Gusman, furent principalement chargés de la version latine des Septante, et se firent aider de leurs élèves. Parmi ceux-ci, Jean Vergara, qui mourut en 1557, chanoine à Alcala, traduisit les livres sapientiaux.

Pour développer les études philosophiques en même temps que les études théologiques, Ximénès confia à quelques hellénistes très-savants, entre autres à Vergara, le soin de donner une édition complète des œuvres d'Aristote. Malheureusement la mort de l'archevêque arrêta la publication de l'ouvrage, dont plusieurs parties, la physique, le traité de l'âme et la métaphysique, avaient déjà paru. La bibliothèque de la cathédrale de Tolède a longtemps conservé les volumes publiés par Vergara.

D'autres ouvrages, moins importants au point de vue

de la science, mais qui ont puissamment contribué au développement des idées pieuses en Espagne, furent édités, toujours sur l'invitation de Ximénès, par le célèbre exégète Alphonse Tostat, évêque d'Avila. C'étaient les lettres de sainte Catherine de Sienne, les œuvres de sainte Angèle de Foligno et de la bienheureuse abbesse Mechthilde, l'échelle de saint Jean Climaque, les méditations sur la vie de Jésus, du chartreux Landolphe, etc. La plupart de ces écrits furent traduits en castillan, et Ximénès en distribua gratuitement un nombre infini d'exemplaires dans les cloîtres et dans les paroisses. Il voulait détourner les familles des mauvais livres, et il y réussit : pendant cinquante ans on ne lut guère, en Espagne, que les traductions pieuses de l'évêque d'Avila.

Ximénès fit aussi imprimer pour les églises des livres de chant, contenant tous les offices avec la notation musicale, et destinés à remplacer les manuscrits souvent mal copiés dont on s'était servi jusqu'alors.

Enfin, comme il ne négligeait pas plus l'éducation temporelle de l'Espagne que son éducation spirituelle, il chargea Ferrera, le frère du professeur d'Alcala, agronome habile, de composer plusieurs écrits populaires sur l'agriculture. Lui-même se chargea de les répandre parmi le peuple des campagnes.

Une des grandes préoccupations de Ximénès, c'est la réforme de la liturgie espagnole. Dans une visite qu'il fit un jour à la bibliothèque de sa cathédrale, à Tolède, il trouva plusieurs vieux manuscrits écrits en gothique, et traitant précisément de cette grave question. Il les lut, et résolut de donner à toute l'Espagne la même liturgie, gothique ou mozarabique.

Les invasions diverses qui s'étaient succédé en Espagne, depuis l'introduction du christianisme dans ce pays, avaient altéré et modifié en tous sens, suivant le culte des envahisseurs, la liturgie primitive apportée par saint Torquatus et ses compagnons. Avec les Wisigoths, les Alains et les Vandales, le rite arien était venu s'implanter sur le territoire espagnol et il subsista longtemps à côté du rite catholique. Peu à peu des éléments ariens se mêlèrent à la liturgie romaine, qui perdit ainsi son unité et son caractère primitif. Les rapports fréquents de l'église grecque avec l'église espagnole contribuèrent beaucoup à augmenter la confusion, (ɪvᵉ et vᵉ siècle.) Le fond même de la religion paraissait devoir en souffrir, et en 633 les évêques d'Espagne alarmés se réunirent, à l'instigation de saint Isidore de Séville, pour porter remède au désordre. Il fut décidé que chaque prêtre, au moment de son ordination, recevrait de son évêque un rituel auquel il serait obligé de se conformer, et on espéra établir ainsi une liturgie et une psalmodie uniformes pour tout le royaume. Cette liturgie fut appelée liturgie gothique, et elle régnait dans toute l'Espagne au moment où la liturgie grégorienne commençait à s'imposer en Italie, en Gaule et en Allemagne. Quand les Maures eurent conquis l'Espagne, ceux des Espagnols qui voulurent conserver leur religion tout en faisant leur soumission, ayant pris le nom de *Mostarabes*, c'est-à-dire arabisés, leur liturgie prit le nom de *mostarabique* ou *mozarabique.*

Ils y restèrent fidèles jusqu'à la fin ; au contraire, leurs compatriotes restés libres dans les montagnes de la Galicie laissèrent peu à peu le rite grégorien se substi-

tuer chez eux au rite gothique. Ils l'apportèrent avec eux quand ils reprirent aux Arabes leur vieille patrie, lambeau par lambeau. Quand Ximénès fut nommé archevêque de Tolède, les deux rites vivaient côte à côte, ayant chacun ses églises spéciales; le rite grégorien, cependant, était plus en faveur que le rite gothique. Le nouvel archevêque conçut le projet de rendre à l'Espagne catholique la vieille liturgie de saint Isidore. Il recueillit tous les manuscrits qui traitaient de cette question, les fit étudier soigneusement par de savants prêtres, et employa des sommes d'argent considérables pour faire imprimer en caractères castillans un grand nombre d'exemplaires du missel et de la liturgie mozarabiques. Un peu plus tard, il éleva à Tolède une chapelle magnifique qu'il dota de riches revenus destinés à l'entretien de douze prêtres ou chanoines et de trois desservants. Les prêtres, qui furent nommés *Mozarabes sodales* ou *Çapellani*, devaient célébrer les offices et réciter les prières du jour d'après le rite mozarabique.

D'autres évêques suivirent l'exemple de Ximénès; et quoique leurs efforts n'aient pu triompher de la force d'une habitude déjà invétérée, ils ont du moins le mérite de nous avoir fait connaître une vénérable liturgie, d'un caractère pieux et édifiant, et qu'on n'aurait peut-être pas dû abandonner.

Nous ne citerons que pour mémoire les embellissements que Ximénès fit faire dans sa cathédrale, la fondation d'une bibliothèque à l'archevêché, et les châsses magnifiques destinées par lui à recevoir les reliques de sainte Euphémie, et un morceau de la sainte Croix. Il éleva aussi un certain nombre de couvents de l'Ordre

Séraphique, à Tolède, à Alcala, à Grenade, à Oran, à Torrelaguna ; aida les religieuses conceptionistes à s'établir en Espagne; et en général ne négligea rien pour assurer aux prêtres et aux religieux de tous les Ordres une vie calme, paisible, et à l'abri des plus pressants besoins.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE : Dernières années du roi Ferdinand. — Intrigues d'Adrien. — Mort de Ferdinand. — Adrien réclame la régence que le testament du feu roi donnait à Ximénès. — Madrid, siége du gouvernement. — Lettres de Charles à Ximénès. — Charles demande le titre de roi. — Ximénès pourvoit à l'ordre et à la sûreté du royaume.— Révolte des grands. — Organisation de l'armée. — Révolte en Navarre.

Ximénès semble avoir reçu de Dieu la mission de venir en aide jusqu'à la fin de sa vie aux souverains de l'Espagne. Quand Oran fut tombé en son pouvoir, Ferdinand, quoique jaloux de la gloire de l'archevêque, était trop habile pour ne pas imposer silence à ses sentiments et profiter de nouveau du dévouement de son ministre. En 1510, il convoqua dans la ville de Monçon les Etats d'Aragon, et leur demanda de l'aider à continuer la guerre d'Afrique. Puis, afin de pouvoir quitter la Castille sans danger, il fit venir Ximénès à Madrid et le chargea pendant son absence de gouverner le pays et de diriger l'éducation de l'infant Ferdinand, second fils de Jeanne et de Philippe. Ximénès obéit; mais dès que le roi fut de retour, il repartit lui-même pour son archevêché.

Au mois de mars 1513, Ferdinand tomba tout à coup malade à Carrioncillo, petite ville située dans le voisinage de Medina-del-Campo. Il se fit aussitôt transporter à Valladolid, et manda auprès de lui Ximénès pour s'entre-

tenir avec lui sur de graves questions d'Etat et lui demander son conseil. L'archevêque se rendit à son appel et passa plusieurs mois avec lui, jusqu'à sa complète guérison. La maladie revint à plusieurs reprises, en 1514 et en 1515; et au mois de juillet de cette dernière année, pendant que Ferdinand était à Burgos avec les Etats, il fut pris tout à coup de si violents vomissements, qu'il serait peut-être mort tout seul dans sa chambre, sans le secours du garde qui était en faction devant sa porte. Dès qu'il eut repris quelques forces, il se fit transporter à Aranda de Douro, et pria encore une fois Ximénès de venir l'y trouver. L'archevêque accourut à Aranda, et s'y trouva dès le commencement d'août. Il eut avec le roi de longs entretiens sans témoin, après quoi Ximénès se rendit à Burgos, pour présider les Etats, tandis que Ferdinand retournait dans son royaume d'Aragon. Mais le malheureux prince ne trouvait de repos nulle part. Au mois d'octobre il revint en Castille, et Ximénès se rendit à Alcala. En novembre, le roi était dans le midi de l'Espagne, où il armait une flotte considérable contre l'Afrique et l'Italie. C'est là qu'Adrien, le confident et le ministre de l'archiduc Charles, vint le voir au mois de décembre, sous prétexte de prendre des nouvelles de sa santé, en réalité pour étudier la situation et en rendre un compte exact à son maître. Ferdinand, devinant le but de son voyage, cherchait à l'éloigner, et un jour qu'Adrien demandait au roi une deuxième audience, il s'écria: « L'espion veut s'assurer « que je ne suis pas encore mort; dites-lui que je ne « reçois personne ». Cependant, sur l'avis de ses conseillers, il consentit à le voir, mais il le congédia sans

façon, et l'envoya habiter au couvent de Guadalupe, où, lui dit-il, lui-même irait bientôt le rejoindre.

En même temps il mandait encore une fois Ximénès. Mais l'archevêque, que tous ces voyages sans but fatiguaient, et qui d'ailleurs était retenu en Castille par des troubles dangereux, se dispensa d'obéir à l'ordre du roi. Il lui écrivit une lettre d'excuses et lui exposa les raisons qu'il avait de ne pas aller le rejoindre. Il le félicita aussi d'avoir reçu Adrien avec honneur, et lui recommanda instamment d'en user toujours de même avec lui.

Cependant Ferdinand sentait que ses forces diminuaient chaque jour, et qu'il était temps de prendre des mesures de précautions pour prévenir les troubles qui, à l'occasion de sa mort, pourraient agiter l'Espagne. Il avait déjà, par son testament, désigné pour lui succéder son petit-fils Charles; mais il fallait encore nommer un régent qui gouvernât le pays jusqu'à l'arrivée de l'archiduc. Il y eut à ce sujet une grave discussion entre le roi et ses conseillers : il semblait bien difficile de trouver un homme capable de maintenir dans le devoir la turbulente Castille, sans en venir pour cela à de cruelles extrémités. Personne n'osait émettre son avis. Enfin, le savant jurisconsulte Carvajal proposa Ximénès, bien qu'il sût d'avance que ce nom déplaisait au roi. Ferdinand, en effet, parut contrarié : « Cet homme-là, dit-il, « qui ne sait pas plier devant les mécontents, n'est pas « celui qui convient pour une tâche si ardue et si délicate ». Pourtant, après quelques moments de réflexion, il ajouta : « S'il était un peu plus souple, personne mieux « que lui ne serait capable de gouverner un royaume ; « et comme vous paraissez tous bien disposés à son égard,

« comme je sais d'ailleurs qu'il a la passion de la vertu « et l'amour de la justice, en souvenir des services qu'il « a rendus à l'Espagne, je le nomme régent de Castille ». Les ministres remercièrent le roi avec effusion pour cette déclaration, qui fut immédiatement ajoutée au testament. Il était temps, car le lendemain même Ferdinand mourut, en habit de dominicain, le 23 janvier 1516. Il était âgé de soixante-quatre ans.

A la nouvelle de ce grave événement, Ximénès partit en toute hâte pour Guadalupe, afin de prendre en main les affaires du royaume et, s'il était possible, d'empêcher tout désordre. Il connaissait trop bien la situation pour ne pas avoir quelques inquiétudes. En effet, l'infant Ferdinand, que son grand-père, dans un premier testament, avait désigné pour lui succéder au trône, essaya de faire annuler les dernières dispositions du roi, qui donnaient la couronne à l'archiduc Charles. Cette tentative avorta, grâce à l'énergie de Ximénès ; et, pour en prévenir une seconde, et empêcher le jeune prince de troubler à l'avenir le repos public, il voulut désormais l'avoir sous ses yeux.

Cette affaire était à peine terminée qu'une autre question se souleva. Au moment même où Ximénès voulait prendre possession de la régence, Adrien, l'envoyé de Charles, produisit des lettres par lesquelles le nouveau roi le chargeait de gouverner en son nom la Castille et l'Aragon, dans le cas où son grand-père viendrait à mourir. Mais Ximénès défendit ses droits avec vigueur, et tout le conseil fut de son avis. Isabelle, par son testament, avait confié à Ferdinand le gouvernement de la Castille jusqu'à l'époque où Charles atteindrait sa ving-

tième année; et, puisque le jeune prince n'avait encore que dix-sept ans, c'est à Ferdinand, et non à lui, qu'il convenait de nommer un régent d'Espagne.

C'est à cette épopue que fut transporté à Madrid le siége du gouvernement. Ximénès avait choisi cette ville, située au milieu de ses domaines particuliers, pour être toujours en état de mettre rapidement sur pied de grandes forces et d'étouffer les révoltes qui pourraient avoir lieu. Depuis, Madrid n'a pas cessé d'être la capitale de l'Espagne.

Enfin, avant qu'aucune nouvelle ne fût arrivée de Flandre, le régent conserva au roi Charles la dignité de grand-maître des trois Ordres de chevalerie en Espagne. Les nobles et les seigneurs de Castille espéraient enlever au trône cette importante prérogative, à la faveur de la mort de Ferdinand. Déjà ils étaient parvenus à soulever en leur faveur quelques districts; mais Ximénès réunit immédiatement des troupes et menaça les rebelles d'une répression énergique. La révolte s'apaisa d'elle-même.

Cependant Charles avait reçu en Flandre la nouvelle de la mort de Ferdinand et des événements d'Espagne : il approuva la régence de Ximénès et exigea qu'Adrien ne fût considéré que comme son ambassadeur. On a conservé la lettre par laquelle il ordonnait aux grands et aux prélats d'obéir au régent comme à lui-même. Il en écrivit à Ximénès une autre, conçue en ces termes :

« Vénérable Père en Jésus-Christ, cardinal d'Espagne, « archevêque de Tolède, primat d'Espagne, grand-chan- « celier de Castille, notre bien honoré et bien cher ami; « vénérable seigneur :

« Nous avons reçu la nouvelle de la mort de Sa Majesté « le très-puissant roi catholique : que Dieu le daigne « admettre en sa gloire. Cette nouvelle nous a double- « ment affligé, tant à cause de la religion chrétienne en « général, qui perd en lui un protecteur distingué, que pour « notre royaume en particulier, qui perd un grand admi- « nistrateur et un bon roi. Mais c'est pour nous surtout « que cette perte est sensible, pour nous qui savons quel « profit et quels avantages nous aurions pu tirer de ses « conseils paternels et de sa grande expérience des af- « faires. Mais puisqu'il a plu à Dieu de nous l'enlever si « vite, que sa volonté soit faite ! Nous avons d'ailleurs « retrouvé dans son testament son esprit si sage, si pré- « voyant et si pieux ; aussi, nous ne doutons pas que le « Seigneur ne lui fasse miséricorde ; et cette pensée nous « est dans notre douleur une grande consolation. La « clause la meilleure en ce testament est celle qui vous « confie, en notre absence et jusqu'à notre arrivée, véné- « rable seigneur, le gouvernement de l'Espagne avec le « titre de régent. C'est ce que pouvait faire de mieux « Ferdinand à son lit de mort ; car il a pourvu de cette « manière à la paix et à la tranquillité de nos Etats. « Et en vérité, vénérable seigneur, s'il n'en avait pas « décidé ainsi, nous qui connaissons vos vertus, votre « sagesse, votre dévouement aux intérêts de Dieu et aux « nôtres, aurions-nous pu faire un choix plus capable « de calmer les inquiétudes de notre conscience et « d'assurer le bien de notre royaume.

« Pour toutes ces raisons nous avons écrit à plusieurs « prélats et grands seigneurs d'Espagne, et à nos villes « les plus considérables, et nous leur avons enjoint de

« vous obéir en toutes choses, à vous et au conseil de « régence. Nous vous prions de vous occuper de la « bonne administration du royaume, et de veiller à la « tranquillité et au bonheur de nos sujets, jusqu'à notre « arrivée. Nous vous prions aussi de nous écrire souvent, « pour nous faire connaître tout ce qui se passe, et de nous « donner vos conseils que nous recevrons comme ceux « d'un père vénéré, tant par reconnaissance des services « que vous avez rendus à notre honoré seigneur, roi et « aïeul Philippe, que pour l'amitié qui nous unit à vous.

« Veuille Dieu, vénérable Père en Jésus-Christ, car- « dinal d'Espagne, notre bien cher ami, vous avoir en sa « sainte garde.

« Bruxelles, 14 février 1516.

« Moi, le prince ».

A la fin de cette lettre que Charles envoya au Conseil royal, il disait qu'il avait chargé d'une mission secrète très-importante son ambassadeur Adrien, et qu'il y aurait lieu d'en délibérer sans retard. Voici ce dont il s'agissait : Les ambassadeurs de toutes les nations de l'Europe avaient déjà reconnu Charles pour roi d'Espagne; le pape Léon X et l'empereur Maximilien lui donnaient ce titre, et cependant, tant que vivait sa mère, il ne pouvait porter en Castille et en Aragon que celui de prince régent. L'avis du Conseil fut que Charles devait se contenter du pouvoir sans le titre, et laisser à sa mère le titre sans le pouvoir. Mais ce n'était pas le compte du jeune prince : il insista et obtint qu'au moins on réunît les grands d'Espagne pour trancher la question. Ximénès prit la parole; il exposa les préventions de Charles, mais se dispensa de conclure et laissa aux autres le soin

de décider. Le docteur Carvajal, savant jurisconsulte, s'appuyant sur l'histoire d'Espagne et sur de bonnes raisons, fut d'avis qu'il fallait accéder à la demande qui était présentée à l'assemblée. Son discours fit une assez vive impression; mais les opinions se partagèrent, et il est probable que l'on se serait séparé sans avoir pris une résolution, si le cardinal Ximénès, avec l'autorité que donne l'âge et un grand caractère, n'eût sommé tous les assistants de se prononcer : « D'ailleurs », dit-il en terminant, « on ne veut point et on n'a pas besoin de votre « conseil ; depuis quand un prince est-il lié par l'avis de « ses sujets? En saluant l'heureux avénement du roi, « vous auriez gagné ses bonnes grâces ; voilà simplement « pourquoi je vous avais convoqués. Dès aujourd'hui je « vais faire proclamer Charles à Madrid ». Personne n'osa répondre, et l'on se sépara. Immédiatement Ximénès fit appeler le gouverneur de Madrid, et lui donna les ordres nécessaires. Le peuple acclama le nom du nouveau souverain, et la noblesse entraînée suivit son exemple. De grandes fêtes furent célébrées dans tout le royaume à l'occasion de cet événement.

Cependant les grands seigneurs espagnols ne se tinrent pas pour battus, et ils causèrent à Ximénès bien des inquiétudes durant toute sa régence. Le premier qui remua fut Pierre Giron, le fils aîné du comte d'Urena. Il était tuteur de son beau-frère, le jeune duc de Medina-Sidonia, et à la mort du prince il essaya de s'emparer de ses biens. Il entra, les armes à la main, dans le duché de Sidonia, et s'empara de la ville forte de San-Lucar, qui commandait tous les alentours et qui devait lui servir de base d'opérations. Mais Ximénès, alarmé, le déclara

coupable du crime de haute trahison, et souleva contre lui tous les habitants des contrées de Séville et de Cordoue. Giron, abandonné des siens, fut obligé de faire sa soumission. Gracié une première fois, il tenta de nouvelles menées et poussa l'audace jusqu'à enrôler des soldats à Madrid sous les yeux de Ximénès. Quelques gentilshommes des plus nobles familles se joignirent à lui, entre autres le comte Pimentel de Benavente, le duc Cueva d'Albuquerque, le duc Cerda de Medina-Celi et l'évêque de Siguenza. Ils allèrent trouver Ximénès et lui demandèrent d'exhiber les papiers qui lui conféraient ses pleins pouvoirs de régent; il les mena devant son coffre-fort et leur fit voir l'argent dont il disposait; puis il les conduisit à une fenêtre, leur montra ses gardes et ses canons, et leur dit : « Voici mon diplôme ». Et il leur signifia d'avoir à cesser leurs menées, parce que son armée aurait promptement raison de la leur, et que le châtiment serait cette fois au bout de la défaite. Les frondeurs eurent peur ; ils essayèrent, chacun de son côté, de s'excuser et de prouver qu'ils ne faisaient pas partie du complot, et cette grave affaire se vida sans effusion de sang.

Pour empêcher la reproduction de semblables désordres, Ximénès demanda aux bourgeois des principales villes de Castille de former une sorte de garde nationale permanente et toujours prête à prendre les armes, et accorda des priviléges importants à ceux qui s'enrôlèrent ainsi sous les drapeaux de l'ordre. En peu de temps, plus de trente mille Espagnols de la haute bourgeoisie s'inscrivirent volontairement. Quelques villes seulement se refusèrent à se soumettre à la nouvelle loi, et Ximénès

se préparait à les y contraindre par la force. Il n'en eut pas besoin; à la vue du déploiement de troupes que faisait le régent avec l'autorisation du roi, les villes rebelles, sans en excepter Valladolid, firent leur soumission.

A la même époque, Ximénès fut obligé de diriger son attention du côté de la Navarre. Ferdinand s'était emparé de ce royaume en 1512, et en avait chassé le roi Jean d'Albret. Ce prince, à la mort de Ferdinand, conçut le projet, avec l'aide de François Ier, roi de France, et grâce aux troubles qui remuaient alors toute l'Espagne, de reconquérir ses domaines et de reprendre sa couronne. Un certain nombre de nobles seigneurs navarrais soutinrent ses prétentions, et il se trouva en peu de temps à la tête d'une armée. Mais Ximénès, dont les troupes bien organisées pouvaient marcher au premier signal, envoya contre lui des soldats braves et disciplinés, conduits par un habile officier, Ferdinand Villalva. Les Navarrais furent battus, et Jean d'Albret prit la fuite; il mourut l'année suivante de dépit et de chagrin.

Pour prévenir ces révoltes, Ximénès fit raser les murailles de toutes les places de guerre et de tous les châteaux-forts de la Navarre. Pampelune fut démantelé, et le cardinal d'Albret, frère de l'ancien roi dépossédé, fut chassé à son tour de son archevêché.

CHAPITRE XIII.

SOMMAIRE : Révolte à Malaga. — Révolte à Arevalos. — Sollicitude de Ximénès pour la reine mère, Jeanne la Folle. — Sévérité du cardinal à l'égard des grands. — Armements de plusieurs villes espagnoles. — Réformes dans les finances. — Difficultés du régent avec Adrien et Delachaux. — Révolte d'Infantado. — Révolte de Giron. — Destruction de Villa de Frades. — Révolte du duc d'Albe. — Départ de Ximénès pour le Nord, et tentative d'empoisonnement contre lui.

Ximénès en avait à peine fini avec la Navarre, que de nouvelles affaires l'appelaient en Castille : une émeute venait d'éclater à Malaga contre le grand-amiral. D'après les anciennes lois et coutumes, l'amiral de Castille, ou grand-amiral, avait un pouvoir absolu et sans contrôle sur la flotte et sur son personnel ; et en cette qualité il était juge suprême de tous les différends qui s'élevaient sur des questions de commerce et de droits maritimes. Il avait dans tous les ports des tribunaux sous ses ordres et dont les membres étaient nommés par lui seul. Malheureusement des abus résultaient de cette juridiction extraordinaire, et les habitants de Malaga, entre autres, lassés d'être sous la domination des matelots, presque toujours acquittés par les tribunaux du grand-amiral, résolurent de se faire justice eux-mêmes. Ils chassèrent les juges de l'amiral, et lui refusèrent obéissance. Ximénès, ému de ce fait, écrivit aux magistrats de Malaga une lettre toute paternelle, où il les conjurait de faire acte de soumission, tout en leur promettant la révision prochaine du code maritime. Ils répondirent en armant les murs de la ville de tous les canons disponibles, afin de résister par la force si on les attaquait par la force. Aussitôt une armée de six mille fantassins et de quatre cents cavaliers se mit en marche vers le sud, avec un matériel consi-

dérable d'artillerie de siége. Les habitants de Malaga tinrent bon jusqu'à ce que les troupes de Ximénès fussent arrivées à La Cueva, à deux journées de marche de leur ville. Mais alors la peur les prit tout à coup, et ils firent leur soumission, en livrant les principaux meneurs de la révolte. Ximénès écrivit au roi pour lui annoncer cet heureux dénouement; et en même temps il le conjura de protéger contre de telles entreprises l'autorité du régent, qui n'était autre, après tout, que l'autorité du roi.

Une autre révolte, qui eut lieu à Arevalos, fut étouffée comme celle de Malaga. Le roi Ferdinand avait fait à sa veuve Germaine une rente annuelle de trente mille florins d'or sur les revenus du royaume de Naples. Mais la reine, désireuse de vivre en Castille, avait prié Charles de lui changer ce douaire contre les villes d'Arevalos, d'Olmedo, de Madrigalejo et de Sainte-Marie-de-Niève. La petite ville d'Arevalos avait autrefois appartenu à la veuve de Jean II, roi de Castille, la mère d'Isabelle, et le comte de Cuellar en avait été nommé gouverneur. Craignant de perdre ce poste important, il voulut s'y maintenir par les armes, et sut si bien exciter contre Ximénès et contre Germaine les habitants de la ville, qu'ils l'acclamèrent comme seigneur et maître, et se mirent d'eux-mêmes sous ses ordres. Il fallut encore envoyer une armée contre la ville rebelle : elle fut bientôt prête, et, comme à Malaga, les habitants à son approche se soumirent et abandonnèrent le chef qu'ils s'étaient donné. Ximénès implora du roi Charles et obtint le pardon pour Cuellar, qui témoigna de sa conduite un grand repentir, et dont la famille fut par la suite très-dévouée à ses souverains légitimes.

Jeanne, la malheureuse reine, dont l'esprit restait complètement égaré, causa aussi à Ximénès bien des soucis. Depuis la mort de Philippe, elle menait une conduite étrange et s'imposait des souffrances physiques, comme si elle eût été coupable d'un crime. Elle ne sortait jamais, pendant la journée, de sa chambre sale et lugubre, et restait quelquefois trois jours sans boire ni manger. Elle ne voyageait que la nuit, à la lueur des flambeaux, parce que, disait-elle, il ne convient pas à une veuve de voir la clarté du soleil, quand son mari est plongé dans les ténèbres éternelles. Ximénès allait lui faire de fréquentes visites, et s'efforçait, mais en vain, de lui donner des dehors plus dignes de sa condition. Il finit cependant par la décider à laisser balayer sa chambre, et à sortir pour aller à la messe; et le roi Charles témoigna à l'archevêque sa reconnaissance pour les soins qu'il prenait de sa malheureuse mère.

La surveillance active du régent s'étendait à tous les points et sur tous les dignitaires du royaume. Un gouverneur de Tolède fut cassé pour avoir laissé quelques-uns de ses subordonnés commettre des actes iniques; les agents inférieurs furent fouettés dans les rues de la ville. Un commandeur de l'Ordre de Calatrava coupable d'exactions, fut obligé de prendre la fuite pour éviter la mort. Un neveu de Ximénès, Pierre Velez, pour s'être battu en duel, fut condamné à une longue réclusion. Devant ces énergiques mesures, la turbulence des nobles cessa peu à peu, et le plus grand nombre d'entre eux, forcés de devenir des sujets obéissants et tranquilles, de rebelles et de mutins qu'ils étaient, vinrent grossir la cour du tout-puissant archevêque.

Ximénès profita de ce repos qu'il avait procuré à l'Espagne, pour protéger le royaume contre toute agression extérieure, et le mettre en état de tenir tête aux plus redoutables puissances de l'Europe. Medina-del-Campo, Alcala et Malaga, furent pourvus d'une artillerie formidable et d'un matériel de guerre considérable. On dressa par son ordre un tableau complet des ressources du royaume et de l'état de chaque province en particulier. La même mesure fut prise à l'égard des trois Ordres de chevalerie, dont le roi était le grand-maître. Les chevaliers s'y opposèrent d'abord ; mais Ximénès tint ferme, comme toujours, et par une conduite habile il vint à bout des récalcitrants. Il maintint, d'ailleurs, les trois Ordres dans leurs priviléges, et leur en rendit même quelques-uns qui leur avaient été injustement enlevés par le roi Ferdinand.

Une autre affaire, qu'il régla vers cette époque, attira sur lui la haine d'un grand nombre de personnes. Le trésor public s'était obéré sous Ferdinand, qui, pour se faire des amitiés parmi ses ennemis, avait multiplié les emplois plus que de raison. Il fallait aussi envoyer en Flandre des sommes considérables, sous prétexte d'équiper la flotte qui devait amener le roi en Espagne ; et les intendants flamands du roi détournaient à leur profit une bonne partie de cet argent. Pour remédier à cet état de choses, Ximénès ne supprima pas les emplois inutiles, mais il ne les paya plus et il en fit des charges simplement honorifiques. On croit toutefois que cette mesure est le fait du roi, et cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que le cardinal se plaignit amèrement de recevoir de Belgique des ordres qui

le rendaient odieux et le faisaient regarder comme le mauvais démon de Charles. En même temps il proposa au roi un nouveau système d'impôts plus équitables et moins gênants, et lui fit avec respect des observations paternelles sur ses dépenses exagérées et ses prodigalités aux gentilshommes de sa cour.

Charles promettait depuis longtemps de venir en Espagne; mais il restait toujours en Flandre, et ces retards produisaient une fâcheuse impression. Une année entière s'était écoulée depuis la mort de Ferdinand, et le jeune roi ne paraissait pas disposé à venir prendre possession de son nouveau royaume. On murmurait de voir l'argent de l'Espagne s'en aller vers la Flandre, et on accusait Ximénès d'affaiblir et de ruiner le pays au profit de son ambition, pour se maintenir en faveur auprès du roi, le tenir éloigné aussi longtemps que possible, et gouverner lui-même l'Espagne en despote. D'un autre côté, Adrien, toujours hostile au cardinal, le représentait à son maître comme un homme dangereux, attendant l'occasion de se saisir de la couronne, et dont il était impuissant à contrebalancer la puissance. Charles indécis envoya en Espagne son grand-chambellan, Delachaux. C'était un homme habile qui avait été autrefois le favori de Philippe: il avait ordre de surveiller les manœuvres de Ximénès et de s'unir à Adrien contre lui. Ximénès comprit tout de suite la signification de cette mission ; et, sans laisser rien paraître de ses sentiments, il reçut l'envoyé de Flandre avec des honneurs presque royaux. Mais, tout en lui témoignant un profond respect, il ne souffrit jamais qu'il se mêlât des affaires de l'Espagne. Un jour cependant, Delachaux et Adrien

crurent avoir trouvé le moyen de reléguer Ximénès au troisième rang. Ils préparèrent plusieurs décrets qu'ils signèrent les premiers et portèrent ensuite chez le cardinal. Ximénès ne dit pas une seule parole ; il prit les papiers, les fit recopier par son secrétaire, les signa seul, et déclara ensuite qu'il en serait ainsi jusqu'au jour où Charles viendrait en Espagne.

Les Flamands, ainsi battus, et ne se sentant pas assez forts pour continuer la lutte, demandèrent du secours au roi ; et peu de temps après le baron Amerstorf arrivait en Castille. Ximénès, en face de trois rivaux, se conduisit comme il avait fait en face d'Adrien seul, puis en face d'Adrien et Delachaux ; il les tint tous les trois à l'écart. Ils se plaignirent à la cour de Flandre ; mais Charles commençait à se lasser de prendre part ainsi à des taquineries mesquines contre un homme qu'il regardait à juste titre comme son meilleur serviteur : « Je vois », écrivit-il, « et je sais depuis longtemps que le cardinal d'Espagne, « qu'il gouverne avec votre aide ou qu'il gouverne seul, « ne prend jamais une décision qui soit contraire à mes « intérêts, à la dignité de sa personne et aux règles de la « justice ». Et il le confirma comme unique régent du royaume.

Mais ce ne fut qu'un instant de répit : ses ennemis recommencèrent bientôt à intriguer auprès de la cour de Bruxelles, et essayèrent de lui faire donner pour co-régent le comte palatin Louis, parent du roi. A cette nouvelle, Ximénès écrivit à Charles que « l'installation « d'un co-régent serait l'origine de querelles de palais et « de discussions interminables, et qu'il aimait mieux aban- « donner à un successeur un poste si difficile. Charles,

« d'ailleurs, était arrivé à un âge où il pouvait lui-même « gouverner son royaume sans le secours de personne. « Tous ces troubles continuels préparaient l'Espagne à « de grands malheurs, et il ne désirait rien tant que de « retourner dans son diocèse, afin d'y attendre, comme « dans un port, les tempêtes qui allaient fondre sur le « pays ». Cette lettre causa une grande impression à la cour de Bruxelles, et l'on craignit, dans le conseil du roi, de perdre un homme qui était si nécessaire. Charles lui-même écrivit à Ximénès qu'il n'avait jamais eu d'autre pensée que de lui laisser jusqu'au bout la haute direction des affaires, et il le pria de gouverner par la suite, comme il avait fait jusqu'alors.

Cependant les Espagnols s'impatientaient de plus en plus de ne pas voir arriver leur roi, et l'on eut bien du mal d'empêcher des mouvements désordonnés dans les villes importantes comme Léon, Burgos et Valladolid. Les grands recommençaient à remuer, et Ximénès commençait à désespérer de sortir un jour de ces déplorables agitations. Le duc d'Infantado excitait des haines contre le régent, qui l'avait contrarié dans l'exécution de plusieurs projets iniques. Il avait réclamé la petite ville de Velena, qui autrefois avait fait partie de son domaine, mais qu'il avait régulièrement vendue au comte de Corogne ; le tribunal de Valladolid, sous l'inspiration de Ximénès, décida la question en faveur de Corogne. Dès lors le duc d'Infantado ne s'occupa plus que d'outrager Ximénès, en sa propre personne ou dans celle de ses subordonnés. Il fit battre de verges un prêtre que le grand-vicaire d'Alcala avait envoyé à Guadalaxara pour faire une enquête sur un grave délit, et il menaça de le pendre, s'il revenait.

Ximénès, avant de sévir contre le duc, répandit le bruit qu'il pourrait bien, en sa qualité de prince de l'Eglise, l'excommunier et, en sa qualité de régent, le punir de la perte de ses biens. Infantado, au lieu de se repentir, fit grossièrement injurier le cardinal par son chapelain Pierre. Toutefois, il ne tarda pas à s'en repentir et parut témoigner le désir de se réconcilier avec Ximénès. Il eut une entrevue avec lui par les soins du grand-amiral; mais, se laissant emporter à sa fougueuse nature, il prononça des paroles amères et même insolentes; le cardinal l'écouta avec le plus grand calme, lui fit remarquer qu'il pouvait le punir, mais qu'il n'y songeait pas plus ce jour-là qu'auparavant, et il ajouta qu'il avait toujours aimé et honoré sa famille, et qu'en le nommant lui-même patron de l'Université d'Alcala, il lui avait donné une preuve d'estime toute particulière. Ces paroles produisirent leur effet, et la réconciliation eut lieu et fut scellée d'un double baiser de paix.

Le comte Giron d'Urena causait à Ximénès des inquiétudes plus grandes encore. Il s'était injustement emparé de Villa de Frades, petite place située non loin de Valladolid, et qui appartenait en droit à Guiterre Quixada. L'affaire fut appelée devant le tribunal de Valladolid, qui n'hésita pas à donner raison au petit gentilhomme opprimé par le puissant seigneur. Mais quand les commissaires de Ximénès voulurent réintégrer Quixada dans son domaine, les partisans du comte Giron les maltraitèrent et les chassèrent de la ville. L'indignation générale se souleva contre cette violation de l'autorité royale; Ximénès fit immédiatement faire une enquête, et envoya le juge Sarmiento avec des troupes, pour châtier sévère-

ment la ville de la part qu'elle avait prise à cet attentat. Les habitants s'armèrent, résolus de résister par la force, et se mirent en rébellion ouverte contre le roi et le régent. Ils furent déclarés coupables de haute trahison, et un siége en règle commença. La ville fut bientôt réduite à la dernière extrémité ; et les partisans de Giron, ne pouvant plus la défendre, prirent la fuite. Sarmiento entra dans Villa de Frades, et condamna à mort par contumace le comte et ses deux fils. La ville fut rasée, et la charrue passa sur ses décombres ; les habitants les plus coupables furent frappés de verges.

Cette sévérité, peut-être excessive, fut hautement blâmée par une partie de la noblesse et de la population espagnole. Mais ce qui excuse Ximénès, c'est cette longue série de révoltes qui tourmentaient le royaume, et à quoi il fallait mettre fin par un grand exemple. D'ailleurs, le roi Charles approuva pleinement la conduite du cardinal, et il déclara même qu'il voulait que Giron mourût de la mort des traîtres, s'il ne venait en personne faire amende honorable devant les tribunaux. Le fier comte s'humilia et obtint son pardon. Il est le dernier grand d'Espagne qui ait tenté une révolte à main armée contre le tout-puissant régent.

Toute querelle cependant n'était pas encore terminée. A peine l'affaire du comte de Giron était-elle menée à bonne fin, qu'une grave discussion s'élevait entre la famille d'Albe et Antoine Zuniga, à propos du prieuré de Consuegra. C'était un riche bénéfice, que son possesseur avait légalement, et avec l'autorisation du pape, cédé à Antoine Zuniga. A la mort de Philippe, Ferdinand disposa de ce prieuré en faveur du troisième fils du duc

d'Albe. Zuniga se plaignit au pape, qui n'y pouvait rien, puis à Charles devenu roi d'Espagne, qui lui donna pour Ximénès la lettre suivante :

« Charles, roi d'Espagne, à François, archevêque de « Tolède, cardinal d'Espagne, notre cher ami. Nous avons « en tous points approuvé vos conclusions touchant le « prieuré de Saint-Jean de Jérusalem. Cependant, vu l'im- « portance de la chose et la noblesse des deux parties, il « nous faut faire effort pour terminer ce différend à « l'amiable, sans invoquer les textes de lois et le droit « strict. C'est pourquoi nous avons tout d'abord décidé de « prendre pour un temps le prieuré avec tous ses revenus, « jusqu'à ce que nous ayons rendu un jugement définitif. « Je vous prie de faire connaître notre volonté au duc « d'Albe et à son fils Diégo, et de les engager à se soumettre « à nos ordres. Ils nous feront plaisir en agissant ainsi ; « s'ils s'y refusent, nous leur donnons quinze jours de ré- « flexion, après quoi vous aurez à prendre possession du « prieuré, et à placer dans les châteaux-forts et dans les « villes des gouverneurs fidèles. Que si, enfin, le duc « d'Albe ne veut pas obéir, nous vous avertissons et vous « ordonnons de mettre à exécution, en vertu des pleins « pouvoirs que nous vous donnons, le bref pontifical que « Zuniga a apporté de Rome. Adieu. Bruxelles, le 15 jan- « vier 1517 ».

Le duc d'Albe, sommé d'obéir, déclara qu'il défendrait sa personne et ses biens, non contre le roi, mais contre Ximénès, ennemi de sa maison. Le cardinal était alors si malade, qu'on avait récité des prières publiques pour obtenir sa guérison ; et c'est précisément ce qui donna plus d'audace au duc. Dès que Ximénès alla un peu

mieux, il fit venir devant lui le duc d'Albe et le pria, comme on prie un ami, de se soumettre à la volonté du roi. Le duc d'Albe, loin de céder, s'emporta contre le régent, et un de ses amis, Antoine Fonseca, crut devoir intercéder pour lui : « Tranquillisez-vous, Fonseca, tout « finira bien ». Il fit aussitôt partir Ferdinand Andrada, habile général, et six mille hommes, pour s'emparer de Consuegra, où s'était retranché Diégo. On fit encore une fois les sommations, puis, sur un nouveau refus, le siége commença. Un petit corps de cavalerie vint au secours de la place, il fut battu. Alors le duc d'Albe rentra à Madrid pour essayer d'arranger l'affaire ; mais c'était le tour de Ximénès de ne rien céder. Il fallut en passer par sa volonté ; le duc d'Albe lui remit son bénéfice, et aussitôt les opérations militaires s'arrêtèrent. Le différend cependant n'était pas terminé, il reprit à la mort de Ximénès, et ne se termina qu'avec la vie de Zuniga.

Au mois d'août 1517, Ximénès partit avec la cour pour le nord de l'Espagne, où l'on attendait l'arrivée de Charles. Il passa par Torrelaguna, puis par Bozeguillas où, dit-on, on lui servit du poison. La vérité est que le cardinal fut malade pendant quelques jours, ainsi que François Carillo, le frère qui le servait, et qui, cette fois comme toujours, goûta les mets avant le cardinal. On rapporte qu'un cavalier masqué cria ce jour-là à plusieurs religieux qui allaient voir Ximénès : « Mes Pères, si vous « vous rendez à Bozeguillas chez le cardinal, pressez le « pas pour arriver avant midi, et avertissez-le de ne pas « manger de la grosse truite, parce qu'elle est empoison- « née; si vous arrivez trop tard, dites-lui de se préparer à « la mort ; car l'effet du poison sera rapide et violent ».

Ce fait de l'empoisonnement est considéré comme douteux; plusieurs biographes de Ximénès, qui ont vécu auprès de lui jusqu'au dernier moment, et le cardinal lui-même, n'y ont jamais ajouté foi.

CHAPITRE XIV.

SOMMAIRE : Projets de Ximénès de déterminer une croisade. — Sa lutte contre le pirate Barberousse. — Défaite de l'armée espagnole devant Alger. — Les Juifs en Espagne sous Ximénès. — Leur prosélytisme, leurs crimes et leurs attentats. — Ils sont expulsés du royaume. — Part de Ximénès dans la colonisation de l'Amérique. — Il donne à Barthélemi de Las Casas les moyens d'améliorer le sort des Indiens. — Il interdit la traite des nègres.

Le grand cardinal, dans sa vie si remplie par les affaires d'Etat et ses luttes contre les grands, n'oublia jamais cependant qu'il était un dignitaire de l'Eglise et un serviteur de Dieu, et il travailla continuellement au développement de la religion catholique. C'est ainsi qu'il prépara et mena à bonne fin les expéditions contre les infidèles, que nous avons racontées ; c'est ainsi, encore, qu'après la prise d'Oran, il songea un instant à reprendre aux Turcs la ville sainte et la contrée où vécut et où est mort le Sauveur des hommes. Il chercha à gagner à son projet Ferdinand, roi d'Espagne, Emmanuel, roi de Portugal, et Henri, roi d'Angleterre. On a conservé la réponse du roi de Portugal : « Votre ardeur à propager la foi ca-« tholique et à combattre les infidèles partout où ils sont « établis, m'est un gage certain que l'esprit de Dieu vous « inspire; j'ai plus de confiance en vous seul qu'aux rois « les plus puissants de l'Europe et à leurs armées. La « sainteté de votre vie me prouve par avance qu'avec vous « il ne nous peut arriver de malheurs. Et, si Dieu nous

« donne la victoire, quelle joie ne remplira pas le cœur « des rois chrétiens quand ils vous verront célébrer le « saint sacrifice sur le tombeau du Christ, et qu'ils rece- « vront de vos mains le corps du Sauveur ».

Ces quelques lignes suffisent à montrer de quelle enthousiasme Ximénès enflammait les cœurs, quand il exposait ses grands projets. Malheureusement des circonstances, peu importantes en apparence, entre autres l'arrivée en Espagne du roi Philippe Ier, empêchèrent la mise à exécution de ces plans gigantesques. Qui peut dire, avec l'autorité morale dont disposait alors le grand prélat, et grâce au concours de trois rois puissants, où se serait arrêtée cette dernière croisade des soldats du Christ contre les soldats de Mahomet, et quels succès auraient couronné ces efforts ?

Il fallut se résigner à de moindres exploits : on prit Oran et le pays Berbère. Encore cette conquête ne mit-elle pas longtemps l'Europe à l'abri des attaques des pirates maures. Leurs corsaires continuaient à sillonner la Méditerranée, et à faire des incursions sur le littoral du midi de l'Espagne et de l'Italie. L'un d'eux, le trop fameux Aroudj Barberousse, né à Mételin, dans l'île de Lesbos, semait partout la terreur, et le seul bruit de son arrivée prochaine faisait abandonner des contrées entières. A peine âgé de vingt ans, il venait enlever des chrétiens sur la côte de Grenade. Un jour cependant qu'avec cinq galères turques il s'était aventuré jusque dans le port d'Alicante, il fut tout à coup attaqué par une flotte espagnole, perdit deux vaisseaux et plus de six cents de ses soldats.

Mais il ne se tint pas pour battu. Dès 1515, du vivant

de Ferdinand, il essaya de reprendre aux Espagnols la petite forteresse de Bougie. Repoussé une première fois, après avoir eu le bras enlevé d'un coup de canon, il revint à la charge, pénétra dans la citadelle et en massacra la garnison chrétienne. Il commençait à prendre de l'influence sur la population maure d'Afrique et à devenir par là même très-redoutable. Incapable de supporter l'idée que des fils du prophète payassent un tribut à des chiens de chrétiens, il excitait à la révolte les princes qui avaient fait leur soumission. Le roi d'Alger lui demanda son concours ; il arriva avec ses bandes ; mais, peu soucieux d'être l'instrument d'un plus puissant que lui, il fit étrangler le roi dans son bain, prit sa place, refusa le tribut, appela les Maures aux armes, et menaça les forteresses voisines appartenant aux Espagnols ou à leurs alliés. Le roi de Tunis fut mis à mort, et son fils alla demander du secours en Espagne. Aussitôt Ximénès équipa des vaisseaux, et envoya en Afrique un corps d huit mille hommes avec un matériel de guerre considérable, sous le commandement de Diégo de Vera. On aborda devant Alger, au mois de septembre 1516; mais on trouva la ville en état de défense. Barberousse attendait les Espagnols. Vera, malgré l'avis de ses officiers, divisa son armée en quatre corps, afin de pouvoir attaquer la ville sur plusieurs points différents. Il fut battu et ne rentra en Espagne qu'avec des débris d'armée, couvert de honte, jouet des enfants qui lui reprochaient, dans des chansons injurieuses, de s'être laissé vaincre, avec ses deux bras, par un homme qui n'en avait plus qu'un. Quand Ximénès reçut la funeste nouvelle, il était occupé à une discussion théologique. Il lut la lettre sans sourciller, et

quand il eut fini, il dit ces quelques mots : « Nos soldats « viennent d'être taillés en pièces, mais l'Espagne n'y a « rien perdu : la voilà débarrassée d'un bon nombre de « vauriens ». Et il continua sa discussion.

Il n'y eut point, du vivant de Ximénès, d'autre expédition contre Barberousse ; d'ailleurs, ce terrible pirate fut tué d'une pierre, en 1518, dans une guerre des Espagnols contre le roi de Tremecen.

Ximénès se conduisit à l'égard des Juifs comme à l'égard des Maures ; il ne vit en eux que des infidèles, par conséquent des gens dangereux qu'il fallait ou convertir ou chasser de l'Espagne. Les Juifs, d'ailleurs, étaient peut-être plus funestes au christianisme que les Maures eux-mêmes. Animés d'un prosélytisme infatigable, ils cherchaient non-seulement à ramener à leur foi ceux des leurs qui s'étaient convertis, mais encore à faire apostasier des chrétiens. Ils eurent un instant l'idée de fonder en Espagne une Jérusalem nouvelle. Leur audace lassait depuis longtemps les rois de Castille ; mais tant qu'il y avait des Maures dans la péninsule, on ne pouvait prendre contre eux des mesures radicales, ils étaient sûrs de trouver asile, dans les dangers pressants, à Grenade ou à Cordoue, et ils en sortaient pour recommencer leurs menées dès qu'il n'y avait plus rien à craindre. Ils avaient en main à peu près tout le commerce du royaume, et par conséquent la puissance que donne la richesse. A plusieurs reprises ils essayèrent de frapper de grands coups. C'est ainsi qu'ils tentèrent de se rendre maîtres de Gibraltar par surprise, et qu'une autre fois ils formèrent, à Tolède, le complot d'occuper les postes de la ville pendant une procession de la Fête-Dieu et de massacrer

tous les chrétiens. Souvent ils commettaient des crimes affreux, crucifiant un jour des enfants à La Guardia, dans la Manche, un autre jour mutilant des crucifix à Valence, profanant des hosties consacrées. (1485-90.)

La population s'irritait et réclamait à grands cris la punition de ces attentats. Les Juifs virent venir le danger, et, comptant sur la vénalité de Ferdinand, ils lui offrirent de lui prêter l'argent dont il avait besoin pour achever la conquête de Grenade. Ferdinand faillit céder; il ne le fit pas cependant, grâce à l'énergique parole de Torquemada : « Allons, sire, Judas couronné, vendez le Christ « pour trente mille deniers »; et, sur l'avis de Ximénès, il publia, le 31 mars 1492, l'édit qui ordonnait aux Juifs de se convertir ou d'avoir à quitter l'Espagne avant le 31 juillet. Des milliers de Juifs partirent, et allèrent porter leurs richesses en Portugal, en Italie et en France. Beaucoup tombèrent dans la misère; quelques-uns se convertirent pour la forme, et restèrent juifs au fond du cœur : la persécution n'a jamais fait que des martyrs, et non des renégats.

Ximénès s'acharna toute sa vie contre ces malheureux qui n'étaient coupables, après tout, que d'être nés de pères israélites; quand Charles eut hérité du trône de Ferdinand, il paraissait décidé à permettre aux Juifs de rentrer en Espagne, au prix de grosses sommes d'argent; le cardinal l'en empêcha : « Sire », lui écrivit-il, en lui citant les paroles de Torquemada à son grand-père, « on « ne vend pas sa foi et son Dieu. Vous trouverez assez « d'argent dans votre royaume, sans en chercher chez « les Juifs au prix d'un honteux abandon de votre reli- « gion et du repos de votre conscience ».

Les mesures sévères de Ximénès contre les Juifs furent hautement approuvées de son temps ; aujourd'hui nous les lui reprochons, et à juste titre. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est la part active qu'il prit à la colonisation du Nouveau-Monde.

Christophe Colomb venait de le découvrir le 12 octobre 1492, à l'époque même où Ximénès sortait d'un cloître obscur pour devenir confesseur d'Isabelle. Peut-être faut-il lui attribuer la pensée chrétienne que la reine mit à exécution, quand elle envoya douze religieux dans la terre nouvelle, pour convertir à la vraie foi les Indiens de l'Occident. Le Père Jean Perez, de Marchena, bâtit en 1493 la première chapelle catholique dans la grande île d'Hispaniola. Huit ans plus tard, en 1501, Ximénès décida Ferdinand à laisser partir une nouvelle mission, sous la conduite de François Ruyz, son secrétaire et son ami, de Jean Trassiera et de Jean Robled. Il leur fit lui-même de pressantes recommandations, et leur donna des instructions détaillées sur la conduite qu'ils auraient à tenir en Amérique. Mais François Ruyz tomba malade et revint au bout de six mois. Néanmoins cette mission prospéra et produisit de bons fruits ; à plusieurs reprises, des milliers d'Indiens furent baptisés le même jour.

Malheureusement l'avidité et la cruauté des Espagnols apportaient sans cesse des obstacles à l'action bienfaisante des missionnaires. En vain ceux-ci luttèrent-ils de tous leurs efforts contre ces tendances déplorables ; on ne les écouta pas. Il y eut plus, ils s'adressèrent à la cour d'Espagne, et ils reçurent l'ordre de ne pas s'occuper des intérêts matériels du royaume.

C'est alors que se leva le courageux Barthélemi de Las

Casas. Depuis douze ans qu'il habitait l'Amérique, il avait assisté au long suplice de ce peuple coupable seulement d'être trop riche, et il avait résolu de se faire son avocat et d'aller plaider sa cause devant les puissants de la terre. C'était en 1515 : Frédéric venait de mourir; mais Ximénès empêcha le moine d'aller trouver Charles en Belgique, et lui promit qu'il saurait bien faire justice lui-même. Il lui donna audience en présence d'Adrien, du ministre Zapata, de Carvajal, de Palacios Rubios et de François Ruyz. Il l'écouta avec patience plaider la cause des Indiens, lui demanda un rapport détaillé sur les meilleurs moyens de les gouverner, et sur la lecture de ce document, il déclara que ce n'étaient pas des hommes d'Etat, ni des soldats, mais bien des moines, qu'il fallait envoyer à la conquête du Nouveau-Monde. Comme les Franciscains et les Dominicains, qui étaient depuis quelque temps déjà établis en Amérique, ne lui paraissaient pas assez désintéressés dans cette affaire, il demanda au général des Hiéronymites quelques religieux de son Ordre, pour les envoyer par delà l'Océan avec les pleins pouvoirs du roi. Après une longue délibération des prieurs de la province de Castille réunis en chapitre, le choix tomba sur le Père Bernardin de Manzanedo, Louis de Figuëroa, et enfin le prieur du couvent des Hiéronymites de Séville, qui fut remplacé plus tard par le Père Alphonse, prieur du couvent de Burgos.

Ximénès rédigea des instructions dont il défendit aux religieux de s'écarter sans l'en prévenir. Les commissaires, y disait-il, devront commencer par mettre en liberté tous les Indiens. Ils déclareront aux principaux caciques qu'ils sont, comme les Espagnols eux-mêmes et

à des titres égaux, sujets et non esclaves de la reine Jeanne et de son fils Charles, et ils aviseront avec eux aux moyens de réparer les torts qui leur ont été faits. On construira, pour les Indiens qui travaillent dans les mines, un village pouvant contenir trois cents habitants, avec une église, un hôpital et une résidence spéciale pour le cacique. Les Indiens laboureurs seront tenus de cultiver la terre, d'élever du bétail, de défricher les forêts. Ils choisiront d'ailleurs eux-mêmes le village où ils veulent habiter, et leur cacique. Le cacique gouvernera le village avec le concours du prêtre et de l'inspecteur espagnol. Enfin les missionnaires devront veiller à ce que les enfants indigènes apprennent à lire et soient élevés dès le bas âge dans la religion chrétienne. Las Casas fut nommé le protecteur de tous les Indiens, et reçut une forte pension.

La mission partit avec lui, pour aller réparer les maux causés par les premiers Espagnols qui avaient pénétré en Amérique. Elle se grossit, au dernier moment, de quatorze Franciscains pieux et savants, venus de Picardie, parmi lesquels se trouvait un frère du roi d'Ecosse et le vénérable Père Remy, qui avait déjà été missionnaire dans les Indes.

Quelques édits postérieurs vinrent s'ajouter aux instructions données tout d'abord aux Pères Hiéronymites. C'est ainsi que Ximénès défendit d'envoyer aucun navire à la découverte de terres nouvelles, sans qu'il fût accompagné de religieux, qui prêcheraient aux Indiens la vraie foi et veilleraient en même temps à ce que les ordres du roi fussent partout exécutés.

Le troisième édit est encore plus important. La traite

des noirs commençait déjà, et cet horrible trafic, qui devait prendre un jour des proportions si considérables, s'exerçait librement et impudemment à la face des nations civilisées. Ce qu'on comprend difficilement, c'est qu'il y eut des hommes assez hardis pour demander à Ximénès l'autorisation d'acheter des nègres sur la côte d'Afrique pour les vendre aux colons du Nouveau-Monde. On lui représenta que les nègres, plus robustes et moins paresseux que les Indiens, plus dociles au joug et plus fidèles, travailleraient beaucoup mieux qu'eux et contribueraient pour une large part au développement et à la prospérité de la colonie. Ximénès repoussa toutes les insinuations de cette sorte, et sans entrer dans aucune espèce de considération, défendit simplement d'importer des nègres en Amérique.

Les choses ainsi réglées, les Hiéronymites partirent le 13 novembre 1516, et, le 20 décembre de la même année, ils arrivèrent à Hispaniola. Deux évêchés y étaient déjà établis, celui de Saint-Domingue, et celui de la Conception de la Véga. Ximénès, qui était alors grand inquisiteur, nomma les deux titulaires inquisiteurs de l'île et établit ainsi l'inquisition en Amérique. Nous ne dirons pas comment les envoyés du régent s'acquittèrent de leur mission ; Ximénès, d'ailleurs, devait mourir avant qu'il ne se produisît de nouvelles complications.

CHAPITRE XV.

SOMMAIRE : Vertus privées de Ximénès.— Dernières années de sa vie.— Incroyable énergie de son caractère, alors même que ses forces physiques l'ont déjà abandonné. — Giron se révolte et est dompté.— Arrivée de Charles en Espagne.— Affaire de Ferdinand. — Testament de Ximénès. — Sa maladie s'aggrave. — Son agonie. — Ses funérailles. — Son épitaphe. — Jugement de l'Espagne sur le grand cardinal.

Il est presque inutile, après avoir raconté si longuement la vie publique du grand archevêque, de dire qu'il fut estimé et aimé de tous ceux qui le connurent. Les seigneurs mêmes, qu'il mena parfois si rudement, ne pouvaient s'empêcher de reconnaître en lui un esprit élevé et une âme vraiment supérieure. Les rois d'Espagne, depuis Isabelle jusqu'à Charles-Quint, lui témoignèrent une confiance illimitée en le laissant diriger les affaires de l'Etat, et le nommèrent successivement archevêque, grand-chancelier, premier ministre et régent. Enfin les papes le firent cardinal de l'Espagne et prince de l'Eglise.

Si Ximénès eût été accessible aux vanités humaines, il y avait dans ces affections royales et dans ces honneurs de quoi satisfaire un cœur ambitieux ; mais il était resté semblable à lui-même, et au sein de toutes les magnificences il regretta plus d'une fois les heureux jours qu'il avait passés, loin du trouble de ce monde, dans le petit couvent de Castagnar. Il faut peut-être plus de force pour résister à la bonne qu'à la mauvaise fortune : c'est là l'honneur de Ximénès. Un seul mot suffit à caractériser sa vie privée : il demeura jusqu'au bout disciple fidèle de Saint-François, humble, pieux, austère, recherchant la solitude, tel enfin qu'il nous est apparu au

début de sa carrière. Il ne perdit pas une minute pendant sa longue vie. Il disait sa messe tous les jours, et ne songea jamais aux affaires de l'Etat, avant d'avoir rempli ses devoirs envers Dieu. Quand il était en voyage, il méditait, et ses méditations avaient en général pour objet la passion du Sauveur, dont il portait sur la manche de son habit le signe rédempteur. Il avait une foi vive et ardente, insatiable de posséder son objet : « Seigneur, « Seigneur », disait-il souvent avec David, « j'ai mis en « vous mon espoir, et vous ne m'abandonnerez pas dans « l'éternité ».

Ximénès avait aussi une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie, et célébrait toujours avec éclat ses fêtes, en particulier celle de l'Immaculée Conception. Il avait fait construire dans son palais de Tolède une chapelle, en l'honneur de ce divin mystère. Lors de son premier synode, il exigea que, tous les soirs, dans toutes les chapelles et toutes les églises de son diocèse, on récitât l'*Angelus* et que l'on chantât le *Salve Regina*. A Grenade et à Oran, il plaça les deux plus belles mosquées, devenues églises chrétiennes, sous le patronage de Marie, et en maints endroits il lui dédia des autels et des chapelles. Il fit des présents considérables à Notre-Dame de Guadalupe, où il y avait une image miraculeuse de la sainte Vierge, et il fonda une messe en son honneur.

On attribue à Ximénès un certain nombre de miracles. Une femme aurait été guérie d'une grave maladie, en baisant seulement le bas de sa robe. Un incendie se serait, à sa voix, subitement éteint, en 1513 ; des hommes sur le point de se noyer dans le Tage se retirèrent sains et saufs après qu'il eut fait sur eux le signe de la croix.

Je ne sais si ces miracles et d'autres encore sont bien authentiques; beaucoup des biographes de Ximénès n'en font pas mention. Quelques autres lui ont aussi attribué l'esprit de prophétie.

Cependant la fin du grand prélat approchait. Il était au couvent des Frères Mineurs d'Aquilera, quand il sentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever. Il n'en continua pas moins à s'occuper des affaires du royaume et montra dans sa conduite à l'égard du prince Ferdinand, le frère du roi, que ses facultés intellectuelles et morales ne se ressentaient en rien de l'affaiblissement de ses forces physiques. Ferdinand, né en Espagne, élevé dans les idées espagnoles, était beaucoup plus populaire que son frère Charles, et excité par son entourage, en particulier par son gouverneur Pierre Nunez de Guzman, grand-commandeur de l'Ordre de Calatrava, et par son précepteur Alvar Ozorio, évêque d'Astorga. Le cardinal, avant tout dévoué à son souverain légitime, avertit plus d'une fois Charles que son frère pouvait devenir dangereux, s'il n'éloignait de lui ses deux conseillers. Le roi finit, comme toujours, par écouter Ximénès; il écrivit à son frère d'avoir à renvoyer dans leurs châteaux Nunez et Alvar, et au cardinal de veiller à l'exécution de ses ordres.

Ferdinand se rendit immédiatement au couvent de Aquilera, et fit au cardinal des reproches amers. Il cria, pleura, supplia; tout fut inutile. Le cardinal resta inflexible, quoique au fond le violent chagrin de Ferdinand, qu'il aimait beaucoup, lui fît à lui-même beaucoup de peine. Il lui parla avec une tendresse toute paternelle, l'assura de son affection; mais il termina en lui disant :

« Je jure, par la tête de votre frère Charles, que demain, « avant le coucher du soleil, les ordres du roi à qui vous « auriez déjà dû obéir, seront exécutés ». Ferdinand retourna à Aranda. Il y trouva des soldats apostés par Ximénès pour empêcher sa fuite ou celle des gens de sa maison. Nunez et Ozorio étaient déjà chez le cardinal qui leur lisait la lettre du roi, et leur arrachait un serment d'obéissance en leur promettant de son côté de parler au roi en leur faveur. Il fallut bien que le prince se résignât : trente-trois de ses serviteurs furent congédiés et remplacés par des hommes sûrs, dévoués à Ximénès, au roi et à l'Espagne.

Cependant le bruit se répandait dans tout le royaume que le grand cardinal était à l'agonie dans le couvent d'Aquilera, et qu'il n'était plus capable de gouverner. Pierre Giron, le rebelle infatigable, saisit avidement l'occasion de recommencer ses menées et de mettre une seconde fois la main sur le duché de Medina-Sidonia. Mais il avait compté sans l'incroyable énergie de Ximénès, qui, quoique gravement malade en effet, puisa dans la nécessité de faire face au péril des forces nouvelles, envoya immédiatement contre Giron le comte de Luna avec une division de troupes légères. Le rebelle se souvint de Villa de Frades et déposa les armes ; en même temps son père écrivait au cardinal une lettre très-humble où il témoignait un profond repentir et sollicitait son pardon. Le roi pardonna ; Ximénès peut-être eût été impitoyable et eût infligé au comte un châtiment tel que le souvenir aurait pour longtemps étouffé chez les autres tout esprit de sédition.

Les Maures aussi se soulevaient en Afrique, faisaient

des incursions sur les côtes d'Espagne, et pénétrèrent une fois jusque sur le territoire de Grenade. Sous le commandement de Barberousse, ils vinrent assiéger Oran. Ximénès ne pouvait qu'exhorter la garnison à résister courageusement, jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours qui s'organisait. Heureusement une nouvelle expédition fut inutile, les Turcs furent repoussés par les Numides eux-mêmes.

Cette nouvelle causa une grande joie au cardinal ; un autre événement ne lui fit pas moins de plaisir, l'arrivée du roi Charles en Espagne. Il débarqua le 26 septembre sur la côte d'Asturie. Ximénès parut un instant revivre à l'approche de celui dont il avait, au prix de tant de fatigues, sauvegardé la couronne. Il se leva, et célébra lui-même le saint sacrifice de la messe dans l'église du couvent, le 4 octobre, jour de la fête de saint François. Le roi, heureux lui-même de cette amélioration dans l'état de son fidèle serviteur, lui fit témoigner sa satisfaction, et il recommanda à François Ruyz, alors évêque d'Avila, de prendre le plus grand soin de Ximénès, et de lui éviter toute espèce de fatigue.

Ximénès, de son côté, écrivit au roi pour lui faire de pressantes recommandations, qu'il croyait fort utiles à son propre intérêt et à l'intérêt du royaume. Il lui exposait la conduite qu'il avait tenue, lui apprenait comment il fallait agir vis-à-vis de tels ou tels seigneurs espagnols, de quelles forces on disposait contre les Maures d'Afrique, etc., etc.

Charles était étonné de l'activité infatigable de ce vieillard moribond. Il recevait d'ailleurs très-gracieusement ses conseils, et paraissait disposé à les suivre. Une

lettre qu'il écrivit au cardinal, le 27 septembre 1517, montra quel cas il faisait de lui : « J'ai reçu », lui dit-il, « votre lettre du 23 de ce mois, et votre agent Diégo « Lopez d'Ayola a rempli près de moi la mission que « vous lui aviez confiée. Je suis désolé que votre maladie « se prolonge ainsi... Merci pour le zèle et l'habileté dont « vous avez fait preuve dans l'affaire du prince Ferdinand ; « je n'attendais pas moins de votre dévouement. Je vais « aller à Santander ; mais ne vous dérangez pas, et atten- « dez avec le prince Ferdinand et le conseil royal que je « vous désigne le lieu où vous devrez venir me trouver... « J'ai été très-peiné de la rébellion de Giron, mais j'espère « que vous mènerez à bonne fin cette affaire, et je vous « prie de m'informer de tout ce qui passera d'impor- « tant, etc... »

Ces rapports de respect et d'amitié de la part du roi, de dévouement et d'affection de la part du cardinal, excitaient au plus haut point la jalousie de l'entourage de Charles, et en particulier des seigneurs flamands. Ils conseillèrent au roi de se faire d'abord prêter hommage en Aragon, parce qu'ils savaient que Ximénès s'opposerait à ce projet ; et ils espéraient ainsi amener une rupture entre lui et le souverain. Ximénès, en effet, fit des représentations ; mais il ne s'ensuivit pas la rupture que ses ennemis avaient espérée. Il conseilla au roi, comme le meilleur moyen d'éviter tout conflit, d'envoyer son frère Ferdinand en Allemagne, chez l'empereur Maximilien, mais de telle façon qu'il parût n'avoir en vue que le bonheur et les avantages du jeune prince : Il pouvait, par exemple, lui abandonner les domaines héréditaires qu'il possédait en Allemagne. Charles suivit ce conseil, que le

duc de Chièvres appuya, et c'est peut-être ce qui lui permit de se maintenir en Espagne, lors de la révolte des villes, pendant les années suivantes.

Ximénès avait fait son testament dès l'année 1512. Avant de quitter Madrid pour Aranda, il le revit à plusieurs reprises; et quand il sentit venir la mort, il voulut le corriger une dernière fois. Il laissa la plus grande partie de sa fortune à l'Université d'Alcala; il fit aussi des legs importants à des églises, à des prisons et à des hôpitaux. Il destina des sommes considérables à l'éducation et à la dot de jeunes filles pauvres et au rachat d'esclaves chrétiens. C'est François Ruyz qu'il désigna pour son exécuteur testamentaire; il le chargea de prendre soin de sa sépulture et de veiller à la publication de la *Polyglotte* d'Alcala. Enfin il se donna à lui-même et au monde ce témoignage, qu'au milieu de tant de travaux et dans le cours d'une si longue carrière, il n'avait jamais fait sciemment de mal à personne, et que, dans ses rapports avec ses supérieurs ou ses subordonnés, il n'avait jamais suivi d'autres règles que celles de la justice et de l'équité.

Cependant l'archevêque de Grenade, Antoine de Rojas, président du grand conseil, qui n'aimait pas Ximénès, crut que le moment était venu de secouer enfin l'autorité du cardinal. Il réunit en secret le conseil, et il fut décidé qu'on se porterait au-devant du roi, sans en prévenir Ximénès. Mais il avait pris ses mesures à l'avance, et il avait entre les mains deux lettres du roi qui défendaient à l'archevêque présidant le conseil et au conseil lui-même de quitter le cardinal. L'archevêque partit néanmoins avec plusieurs conseillers. Aussitôt Ximénès écrivit au roi, et le pria de leur envoyer des courriers, pendant

qu'ils étaient en route, avec ordre de retourner sur leurs pas. Les coupables, honteux comme des écoliers en faute, demandèrent humblement un pardon qui, d'ailleurs, leur fut généreusement accordé.

Le cardinal se conduisit d'une tout autre façon à l'égard de la noblesse. Le grand-amiral lui avait offert poliment de l'accompagner, s'il voulait aller à la rencontre du roi, et il lui avait demandé la permission de faire partie de sa suite. Ximénès le remercia de cet excès d'honneur, et lui conseilla de se porter seul au-devant du souverain, pour montrer aux Flamands quelle différence il y avait entre un grand d'Espagne et un noble belge. Il donna le même avis à plusieurs autres seigneurs.

A l'approche de l'hiver, qui était assez rude à Aquilera, Ximénès partit le 17 octobre pour se rendre à Roa, ville qu'il aimait beaucoup, et où il avait fait ses premières études. Le prince Ferdinand et le conseil royal l'y suivirent. De là il pouvait facilement se transporter à Valladolid ou à Ségovie, selon que le roi se déciderait pour l'une ou l'autre de ces villes. Il lui avait d'abord conseillé de venir à Valladolid, mais une maladie contagieuse s'y étant déclarée, il le pria de se rendre à Ségovie, le 22 octobre. En même temps il lui demanda comme une grâce de ne pas convoquer tout de suite les Cortès, s'il ne voulait pas se préparer à lui-même d'insurmontables difficultés. La suite montra que Charles eut tort de négliger cet avis.

C'est vers cette époque que des députés de Tolède vinrent à Roa, et prièrent Ximénès d'intercéder auprès du roi pour que les Cortès se tinssent, comme autrefois, dans

leur ville. Le cardinal était tout disposé à les soutenir ; mais l'avis des belges, qui voulaient une ville située moins avant dans l'Espagne, prévalut auprès du roi, et l'assemblée se réunit à Valladolid. Charles, avant de s'y rendre, alla visiter sa mère à Tordesillas, et il fit part de cette visite à Ferdinand, à Ximénès et à tous les grands, dans une déclaration restée célèbre. Il leur dit que ce qui l'avait avant tout décidé à venir en Espagne, c'était le désir d'aider et de soulager sa mère. Ximénès loua la piété filiale du roi, mais il ne craignit pas en même temps de blâmer la déclaration, qui manquait de sincérité.

Le grand cardinal, sentant tous les jours que sa mort approchait, ne songeait plus qu'à se préparer au grand passage dans l'éternité. Il montra, au milieu de cruelles souffrances, le courage d'un martyr. A plusieurs reprises on l'entendit regretter que Dieu ne lui ait pas permis de passer sa vie au couvent de Castagnar, et l'ait ainsi jeté au milieu du tourbillon des affaires humaines. Il reçut avec piété le sacrement de l'Extrême-Onction, et déclara qu'il ne redoutait point la mort, parce qu'il n'avait jamais agi que selon Dieu et selon la justice. Il pressait dévotement sur son cœur un crucifix d'ivoire, et demandait à Dieu, en pleurant, pardon de ses péchés. Il invoquait tous les saints : la bienheureuse Vierge Marie, saint Michel archange, les apôtres Pierre et Paul, saint Jacques, patron de l'Espagne, saint François d'Assise et les premiers archevêques de Tolède, saint Eugène et saint Ildefonse. Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Quelques instants avant d'expirer, il murmura les paroles de David : « Ayez pitié de moi, Seigneur, car j'ai mis en « vous mon espérance », et il mourut doucement, comme

une lampe qui s'éteint. Il était âgé de quatre-vingt-un ans, et il y avait vingt-deux ans qu'il était archevêque de Tolède.

C'était un dimanche: un héraut annonça dans les rues de la ville la mort du grand cardinal, pendant qu'on le disposait dans ses habits sacerdotaux sur un lit de parade. Une foule de peuple se pressa aussitôt dans la chambre où il était exposé, pour baiser les pieds et les mains du saint homme. Puis le corps fut embaumé, pour être transporté à Alcala selon la volonté du défunt. Après deux jours de marche, on arriva à Torrelaguna, où toute la population en habits de deuil accompagna le cercueil avec des flambeaux, jusqu'au couvent de Notre-Dame, où fut célébré un service solennel. Le troisième jour on arriva à Alcala. Les étudiants vinrent recevoir les restes du cardinal à la porte de la ville, et les transportèrent dans l'église de l'Université, à Saint-Ildefonse. C'est là qu'eut lieu la cérémonie des funérailles : elle fut splendide. Sirvelo, docteur en théologie, prononça l'éloge du mort au milieu d'un immense concours de peuple, le 15 novembre 1517.

Ximénès avait demandé, dans son testament, que sa sépulture fût très-simple et digne d'un disciple de saint François, plutôt que d'un archevêque. Mais par les soins de Ruyz, évêque d'Avila, on lui éleva un magnifique tombeau en marbre, et l'on y grava cette inscription :

Condideram musis Franciscus grande lyceum,
Condor in exiguo nunc ego sarcophago.
Prætextam junxi sacco, galeamque galero,
Frater, dux, præsul, cardineusque pater.
Quin virtute mea, junctum est diadema cucullo,
Cum mihi regnanti paruit Hesperia.

Le peuple, qui est bon juge, fit son éloge d'un seul mot : il l'appela le grand cardinal, et il n'y eut plus sur lui qu'un sentiment, c'est qu'il avait été l'un des hommes les plus extraordinaires de l'Espagne, un saint et un héros.

(Fléchier, Wadding, Daza, Salazar, etc., et Héfélé.)

QUATORZIÈME JOUR DE JANVIER

—

FÊTE DU TRÈS-SAINT NOM DE JÉSUS [1]

Quand l'Archange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle avait été choisie par Dieu pour mettre au monde son divin Fils : « Je vous salue », lui dit-il, « Marie pleine de « grâce », et il ajouta : « Vous l'appellerez Jésus, parce « que c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés ». Ainsi c'est le Père éternel lui-même qui a donné à son Fils le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur, Sauveur des âmes, qui délivre du péché et de la mort, et qui donne un salut parfait et accompli.

Il ne faut donc pas s'étonner si le grand Apôtre veut que, à la prononciation de ce nom, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers [2]. La splendeur de ce nom sacré brille sur le monde et l'éclaire comme un nouveau soleil : « Vous n'étiez autrefois que

[1] Nous voulons seulement ici donner une courte notice sur le saint nom de Jésus, et citer les saints personnages qui, surtout dans l'Ordre de Saint-François, ont honoré ce nom divin d'une manière toute spéciale. Voir, pour plus de détails, dans le *Palmier Séraphique*, la vie de saint François d'Assise, de saint Bernardin de Sienne et de saint Jean de Capistran, etc.

[2] Philipp., II, 10.

« ténèbres », dit encore saint Paul, « mais à présent vous « êtes lumière en Notre-Seigneur ». C'est au nom de Jésus que les démons vont être chassés, que les aveugles vont voir, que les muets vont parler, les sourds entendre, les boiteux marcher : « Au nom de Jésus de Nazareth, « lève-toi et marche[1] ». Déjà les temples des faux dieux s'écroulent, la sagesse du paganisme s'évanouit comme une ombre, le vieux monde s'enfonce dans le néant et le nouvel univers soulève avec Lazare la pierre du tombeau. C'est que le saint nom de Jésus retentit, et que les quatre vents du ciel le portent jusqu'aux confins de la terre, au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident.

Tous les Apôtres l'invoquaient, et la tête de saint Paul, détachée du tronc, le prononça trois fois. Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr, l'avait si bien imprimé au fond de son cœur, que lorsqu'on l'ouvrit après sa mort, on y trouva le mot Jésus écrit en lettres d'or, et saint Augustin disait en lisant les ouvrages de Cicéron et de Platon : « Votre amour, ô mon Dieu, a tellement pénétré tout mon « être, que les livres les plus savants, les plus beaux et « les mieux pensés, me paraissent mauvais quand je n'y « trouve pas votre Nom divin ».

La dévotion des hommes au saint Nom ne fit que s'accroître avec le temps. Jésus, ce fut la première et la dernière parole que les élus du Seigneur eurent sur les lèvres ; c'est en le murmurant qu'ils entraient dans ce monde de misères et qu'ils en sortaient pour l'éternité. Quand saint François institua l'Ordre Séraphique, il voulut que le nom de Jésus fût pour tous ses frères l'objet d'une vénération spéciale : il répétait lui-même sans

[1] Act., III, 6.

cesse : « Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus-« Christ ? » Saint Louis, frère mineur et évêque de Toulouse, la bienheureuse Cunégonde, reine de Pologne et clarisse, le bienheureux Jean de Massalcio, du Tiers Ordre, sainte Marguerite de Cortone, sainte Colette et une foule d'autres pieux personnages suivirent l'exemple du fondateur de l'Ordre Séraphique.

Au quinzième siècle, saint Bernardin de Sienne institua une fête propre en l'honneur du Nom divin. C'est lui qui institua et propagea l'usage de le représenter entouré de rayons, réduit à ses trois premières lettres I H S en forme de monogramme. Cette dévotion se répandit rapidement en Italie, et fut soutenue par l'illustre franciscain saint Jean de Capistran. Le Saint-Siége apostolique approuva solennellement cet honneur rendu au nom du Sauveur des hommes, et dans les premières années du seizième siècle, Clément VII, après de longues instances, accorda à tout l'Ordre de Saint-François le privilége de célébrer une fête spéciale en l'honneur du très-saint nom de Jésus.

Rome étendit successivement cette faveur à diverses églises ; mais le moment devait venir où l'année liturgique en serait enrichie elle-même. C'est en 1721, sur la demande de Charles VI, empereur d'Allemagne, que le pape Innocent XIII décréta que la fête du très-saint nom de Jésus serait célébrée dans l'Eglise entière, et fixée au deuxième dimanche après l'Epiphanie, dont elle complète si merveilleusement les mystères.

(Wadding et autres.)

LE B. ODORIC DE PORTO-NAONO

1331. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Odoric. — Il ressuscite un frère mort depuis six jours. — Son départ pour l'Orient. — Contrées où il passe successivement, en prêchant et en baptisant comme un nouvel apôtre. — Son retour. — Il songe à retourner en Asie avec cinquante frères mineurs. — La mort l'en empêche. — Ses funérailles. — Vénération dont il est l'objet.

Le bienheureux Odoric naquit à Porto-Naono, petite ville des Etats vénitiens. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra un grand dégoût pour le monde et ses plaisirs, et songea à se consacrer au Seigneur. Il prit l'habit de frère mineur dans la province de Saint-Antoine de Padoue. Il dompta les révoltes de la chair par de violentes mortifications : il ne vivait presque que de pain trempé d'eau. Il portait une chemise de crin qui lui déchirait le corps, et chaque nuit se donnait de violents coups de discipline. Il ne marchait jamais que nu-pieds. Par esprit d'humilité, il ne consentit jamais à accepter aucune dignité, persuadé qu'il était plus méritoire de bien obéir que de bien commander. Il était né pour la prière, la contemplation, les méditations solitaires et les longues extases; souvent il demandait à ses supérieurs la permission de se retirer dans quelque désert, et d'y vivre quelques jours seul à seul avec Dieu.

Ce saint homme avait reçu de Dieu le don de faire des miracles. Il guérit une femme d'un cancer au visage, et rendit l'usage de ses membres à un paralytique. Mais le plus grand miracle qu'il ait accompli, c'est cer-

tainement la résurrection d'un frère mineur mort et enseveli depuis six jours, qu'il rendit aux larmes et aux prières de sa sœur. Le Père Henri Alférus, général de l'Ordre, a lui-même attesté l'authenticité de ce fait et affirmé qu'il avait vu et entendu plusieurs fois ce frère sorti du tombeau. Ce miracle raffermit dans la foi bien des âmes ébranlées, et détermina beaucoup de jeunes gens à demander l'habit de l'Ordre Séraphique.

Après avoir, pendant un certain nombre d'années, ainsi servi son Dieu dans le pays où il était né, le bienheureux Odoric se sentit tout à coup pris d'un immense désir d'aller prêcher la vraie religion chez les peuples lointains qui ne la connaissaient pas. Le respect dont il était l'objet dans toute l'Italie lui pesait comme un lourd fardeau : il voulait y échapper. Les vanités de ce monde ne lui apportaient qu'ennui et dégoût; il rêvait des récompenses plus dignes d'envie, la couronne du martyre et l'éternelle félicité des élus. Il quitta donc l'Europe avec la permission de ses supérieurs, s'embarqua et alla aborder sur le rivage de la mer Noire, à Trébizonde, ville commerçante où se pressaient des marchands de la Perse, de la Médie et de toutes les nations. De là il passa dans la Grande-Arménie, où le saint Apôtre Barthologmé avait prêché l'Evangile. Ce pays était alors gouverné par un roi remarquable qui avait prié, en 1311, le pape Clément V de lui envoyer six frères mineurs. Il alla visiter la sainte montagne où s'était arrêtée l'arche de Noé. A Tauris, il rencontra quelques frères mineurs; puis passa à Soldolina, résidence d'été des rois de Perse. Enfin par Casan, la ville des trois rois, il se dirigea vers les Indes orientales.

Il se rendit d'abord à Ormus, capitale de l'île du même nom, puis à Thana, éloignée d'Ormus de vingt jours de marche, où, en 1321, les bienheureux frères mineurs Thomas, Jacob, Démétrius et Pierre, moururent pour la défense de la foi. Odoric fit exhumer leurs précieux restes et leur donna une sépulture plus digne de leurs vertus et de leur glorieux martyre. Enfin, toujours prêchant, toujours catéchisant, il s'enfonça dans les Indes et parcourut d'immenses étendues de terrains. Il visita successivement l'ile de Lamorin, dont les habitants, complètement nus sous le soleil ardent, parurent fort étonnés de lui voir des vêtements; l'île de Java, gouvernée par un monarque orgueilleux et superbe qui habitait un palais d'or et d'argent, et attelait à son char des rois vaincus; puis les îles de Pacen, de Zapan, d'Isimezan, de Silan, de Dodyn. C'est à Dodyn qu'il rencontra pour la première fois des antropophages; il essaya de leur faire comprendre l'horreur de leur coutume, et fut assez heureux pour faire donner la sépulture à une femme qui allait être mangée.

Il serait trop long de citer tous les pays par où passa ensuite le bienheureux Odoric. Il n'y a guère de contrées dans l'extrême Orient, où il n'ait prêché; il visita la Chine, s'arrêta à Chamsana, à Pékin, où le grand Khan des Tartares avait son palais et sa cour; à Tosan, enfin dans les principales villes du royaume de Thibet. Il fut exposé, dans ses immenses voyages, à des fatigues et des dangers sans nombre. C'est un miracle qu'il ait échappé à la barbarie des hommes et à la dent des bêtes féroces. Il dormait la nuit au pied d'un arbre, sans savoir s'il se réveillerait le lendemain, avec la terre nue pour lit

et le ciel pour tente. Plus d'une fois il dut traverser à la nage de grandes rivières. Il vivait de fruits et de racines, et souvent, dans des déserts, il fut plusieurs jours sans manger ; mais il avait pour se soutenir la foi qui déplace les montagnes et comble les vallées; et, grâce à Dieu dont l'appui ne lui manqua jamais, il put enfin revenir en Europe.

Il y avait seize ans qu'il avait quitté sa patrie, et quand il y rentra, brûlé par le soleil, amaigri par les fatigues et les maladies, personne, pas même ses amis et ses parents, ne le reconnut. Il se rendit à Avignon (1330), où résidait le pape, et exposa à Sa Sainteté l'état du christianisme en Orient. Il avait baptisé plus de vingt mille idolâtres, et il espérait que la foi, maintenant implantée dans toutes ces contrées lointaines, pourrait y prendre de profondes racines et s'y développer rapidement, si des missionnaires courageux voulaient s'y établir. Le pape lui permit de choisir dans toute la province cinquante frères mineurs et de recommencer avec eux le voyage qu'il avait déjà fait.

Le saint homme se remit en route plein d'ardeur et de jeunesse : il eût, pour sauver une âme, usé ses jambes jusqu'aux genoux. Mais il avait compté sans les maladies. A Pise, il fut atteint d'une fièvre violente et obligé de garder le lit. C'est alors que saint François lui apparut et lui annonça sa mort prochaine : « Mon fils », lui dit-il, « il ne faut plus quitter l'Italie ; va à Udine, c'est là que « tu dois mourir ». Odoric, tout faible qu'il était, se leva, prit son bâton de voyage, et, soumis aux ordres du saint, se dirigea vers Udine. Les Frères Mineurs de cette ville l'accueillirent avec joie ; mais ils ne devaient pas jouir

longtemps de sa présence. La maladie empira; le bienheureux reçut avec piété les derniers sacrements, et mourut le 14 janvier 1331. Les Frères voulaient l'ensevelir le soir même; le gouverneur s'y opposa et déclara qu'il ne convenait pas de dérober ainsi aux hommages et au respect qu'on leur devait les restes d'un aussi saint religieux.

C'est le lendemain seulement qu'eut lieu la cérémonie des funérailles, au milieu d'un immense concours de peuple, en présence du gouverneur et de toute la noblesse de la ville. On voulait baiser ces pieds qui avaient parcouru tant de pays pour étendre le domaine de la foi, et ces mains qui avaient baptisé tant d'idolâtres. Des miracles s'accomplirent et prouvèrent combien Dieu aimait son fidèle serviteur. Une noble dame, la sœur du patriarche d'Aquilée, paralysée depuis dix ans, fit poser son bras malade sur le corps du saint, et se releva guérie. Les Frères Mineurs se virent obligés de laisser le bienheureux exposé pendant deux jours encore à la vénération de la foule ; le couvent était trop petit pour contenir la multitude qui s'y pressait. Puis on plaça le corps dans un cercueil magnifique, et un prédicateur célèbre prononça l'oraison funèbre du mort.

Quelque temps après le patriarche d'Aquilée, en présence du gouverneur et des conseillers de la ville, fit ouvrir le cercueil : les restes du bienheureux étaient dans un état de conservation parfaite; la figure plus fraîche et plus belle que pendant sa vie. Le patriarche ne put retenir ses larmes; il ôta l'anneau qu'il avait au doigt et le mit au doigt du mort. Puis on enferma le corps dans un nouveau cercueil, et on le transporta sous

l'autel d'une chapelle récemment construite, et placée sous l'invocation d'Odoric. Une inscription rappela les longs voyages apostoliques du bienheureux, l'Inde convertie à la vraie foi, et les miracles d'Odoric (1594).

Ce tombeau devint un lieu de pèlerinage où se rendirent, non-seulement des habitants de toute l'Italie, mais des princes d'Allemagne, de Hongrie, d'Esclavonie, et où les malades de tous les pays venaient demander guérison. Des aveugles, des muets, des lépreux, des paralytiques recouvrèrent la santé par l'intercession toute-puissante du bienheureux Odoric.

La fête du bienheureux fut longtemps célébrée avec solennité dans le diocèse d'Aquilée. Le pape Pie VII, à la demande de l'évêque d'Udine, lui a consacré trois leçons dans les offices de l'Eglise. On l'honore le quinzième jour de janvier.

On voit encore à Udine un tableau qui représente Odoric prêchant devant les Maures.

(WADDING, J. BOLLANDE.)

PÈRE JEAN DE MONTECORVINO

PREMIER ARCHEVÊQUE DE CAMBALECH (TARTARIE)

1330. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Le Père Jean, avec quatre frères mineurs, parcourt les contrées de l'Orient. — Lettres du pape aux principaux princes et empereurs de l'Asie. — Arrivée de Jean à Cambalech. — Il est nommé archevêque et légat pontifical. — Sa faveur à la cour du grand Khan des Tartares. — Le grand Khan lui-même se fait baptiser. — Mort de Jean.

Au nombre des hommes apostoliques qui ont été porter la vraie foi en Tartarie, il faut placer en première ligne le bienheureux Jean de Montecorvino. Envoyé comme ambassadeur à Rome par l'empereur grec Paléologue, il exposa au pape la situation de la religion chrétienne en Tartarie et dans les autres royaumes de l'Orient, et lui demanda la permission de partir avec quelques religieux, pour y aller prêcher la vraie foi. Le pape lui donna quatre frères mineurs.

Le Père Jean, avec ses compagnons, parcourut une grande partie de l'Orient. En 1289, il revint à Rome, alla se jeter aux pieds du pape et lui fit de son voyage et des résultats de ses prédications une peinture éloquente. L'empereur des Tartares, le grand Khan, les princes et les seigneurs de sa cour, étaient gagnés à la foi ; ils demandaient même d'autres frères mineurs pour convertir leurs sujets, comme avait fait l'année précédente Argo, roi de Perse, qui avait envoyé à Sa Sainteté un ambassadeur chargé de la même mission.

Le pape se montra satisfait des heureux résultats ob-

tenus par le Père Jean et ses compagnons ; il leur adjoignit un nouveau religieux et leur donna ses pleins pouvoirs pour travailler en Orient au développement de la foi. Il leur remit aussi des lettres pour l'empereur des Tartares, Cobyla ou Koubilaï, pour le prince Caydono, pour le roi Argo, qu'il remerciait du bon accueil fait par eux à ses religieux, et qu'il conjurait de venir en aide aux missionnaires et de contribuer, comme c'était leur devoir, au bonheur de leurs sujets dans cette vie et dans l'autre. Le pape écrivit aussi des lettres au roi d'Arménie, à ses frères et à ses sœurs, et aux autres grands princes de cette nation, tous catholiques, mais en dissentiment avec Rome sur quelques points d'une importance secondaire ; à l'empereur des Maures, à Démétrius, roi de Géorgie ; à David, roi des Ibères, à tous les patriarches et à tous les évêques de ces contrées lointaines. Il les conjurait, au nom de leur salut éternel, de renoncer à leurs errements et de rentrer au giron de la seule et véritable Eglise, l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

C'est au Père Jean de Montecorvino que ces lettres furent spécialement confiées. Le saint homme, avec quelques pauvres frères mineurs, sans armes, sans défense, s'engagea dans des pays inconnus, dans des déserts immenses, insoucieux de tous les dangers, avide de conquérir des âmes au Seigneur. Il convertit et baptisa Argo, roi de Perse, le prince Caydono et d'autres nobles gentilshommes de l'entourage du roi. Il envoya ses frères dans des provinces où il y avait moins de périls à courir, et où les conversions devaient être plus faciles et plus nombreuses ; malheureusement, ils succombèrent tous à la tâche. Le saint homme se montra fort affligé de leur

perte, mais son zèle n'en fut pas affaibli. Pendant onze ans, resté seul et presque sans rapports avec Rome, il voyagea et prêcha pour le développement de la foi. Après avoir parcouru comme un nouvel apôtre la plus grande partie de la Perse, il quitta en 1291 la ville de Tauris pour s'enfoncer plus avant dans l'Orient. Il parvint ainsi dans le royaume de Moabar, où cent personnes environ vinrent lui demander le baptême ; puis, voyant que les conversions n'étaient pas nombreuses, il passa dans le grand empire de Khatay (aujourd'hui la Chine), et ne s'arrêta qu'à Cambalech (Pékin), capitale du pays et résidence du grand Khan de Tartarie. Il fut introduit auprès de l'empereur, qui le reçut avec tous les égards dus à un envoyé du pape. Jean lui remit les lettres dont il avait été chargé, et reçut en retour la permission de prêcher dans toutes les villes de l'empire.

Jean se mit aussitôt à l'œuvre. Il resta quelque temps à Cambalech, fut écouté et réussit à baptiser plus de six mille Tartares. Avec les aumônes de l'empereur et les dons volontaires de la population, il éleva, en 1299, une église catholique avec une belle tour, dont les cloches retentissantes annonçaient toutes les heures. Il était parvenu à rassembler autour de lui une centaine d'enfants au-dessous de douze ans, à qui il enseignait les vérités principales de la religion. Il les baptisa, leur apprit le latin et le grec, la musique religieuse, et composa pour eux un recueil de cantiques et un bréviaire. Lui-même avait appris le tartare, et il fit dans cette langue une traduction des Livres saints.

On ne sait où se seraient arrêtés les courageux efforts du saint homme, si les Nestoriens, chrétiens de nom,

mais de fait hérétiques, n'avaient essayé de le perdre dans l'esprit de l'empereur. Ils ne pouvaient supporter l'idée de voir la religion catholique et romaine s'établir dans un pays où eux-mêmes n'avaient pu se faire un adepte. Il n'est pas de ruse qu'ils n'aient mise en usage, pas une calomnie qu'ils n'aient imaginée pour provoquer l'expulsion ou même la mort du Père Jean. Ils finirent par jeter des doutes dans l'esprit du grand Khan, qui ordonna l'arrestation et l'emprisonnement du saint missionnaire. Pendant cinq ans, soumis à une surveillance de tous les instants, tantôt libre, tantôt gardé à vue, toujours préparé à la mort qui pouvait venir d'un moment à l'autre, Jean passa par les plus cruelles épreuves. Mais Dieu réservait son serviteur pour de plus grands travaux. Un des conseillers de l'empereur découvrit la perfidie de ses ennemis : ils furent chassés du pays avec leurs femmes et leurs enfants, et le bienheureux rentra en grâce.

Cependant l'Eglise de Chine avait souffert en même temps que son fondateur. Comme lui, elle eut sa part de justice réparatrice. Le Khan envoya pour elle au Père Jean des présents splendides ; il lui permit d'élever de nouveau les enfants du pays dans la religion catholique, et bientôt une nouvelle église s'éleva près de la première. Elle était placée près du palais, et, de sa chambre même, le Khan pouvait entendre chanter les sacrés cantiques. Le Père Jean avait dans le palais impérial des appartements réservés, où il pouvait entrer et d'où il pouvait sortir à son gré. Au conseil il était assis immédiatement au-dessus des prêtres du pays.

De Cambalech, le bienheureux Jean communiquait

avec les prélats et les missionnaires de toute l'Asie ; avec le Père Arnold, de la province de Cologne, qui avait été assez heureux pour convertir et baptiser le roi d'un pays voisin, Georgius, de la grande famille des Papejans ; et en général avec tous les Frères Mineurs établis dans l'Inde et dans la Perse. Confiant dans l'appui de la Providence, il ne désespérait pas d'amener au giron de l'Eglise l'empereur des Tartares lui-même et les Nestoriens du pays.

En 1306, il envoya à Rome le Père Thomas de Tolentino, et le chargea de remettre des lettres au pape, en même temps que de lui demander des missionnaires pour les immenses pays qu'il fallait catéchiser. Le pape réunit le sacré Collége, donna lecture de ses lettres, et il fut résolu qu'il enverrait au Père Jean le *pallium*, et qu'il le nommerait son légat en Orient, avec pouvoir d'ordonner des évêques et de juger souverainement des intérêts de l'Eglise. Un certain nombre de missionnaires partirent pour aller porter à Jean les ordres du Souverain Pontife ; plusieurs moururent en route, mais le reste parvint, en 1308, à Cambalech. Jean fut par eux reconnu archevêque. Il accepta avec joie cette haute dignité, comme un moyen et une occasion de travailler avec plus d'ardeur et d'heureux résultats au bien des âmes. Le Khan de Tartarie lui témoigna la part qu'il prenait à son élévation, en l'aidant de tout son pouvoir dans l'œuvre qu'il avait entreprise. En même temps, une riche et noble dame d'Arménie élevait pour lui une belle église à Cayton, non loin de la mer, à vingt jours de marche de Cambalech. Le Père Jean, qui ne pouvait lui-même quitter Cambalech, fit de cette église le siége

d'un évêché, et y nomma d'abord en qualité d'évêque le Père Gérard.

Jean, devenu archevêque, étendit sa sollicitude à toutes les parties de l'empire tartare. Il ne voulait pas qu'il y eût dans toute cette immensité une seule ville où les hommes n'eussent pas entendu parler de Jésus. Il eut aussi la gloire d'ouvrir à la vérité les yeux du grand Khan ou empereur, et il lui donna le saint baptême, ainsi qu'à sa mère et à son frère, dans l'Eglise de Cambalech. Cette conversion en provoqua d'autres : presque tous les courtisans voulurent suivre l'exemple de leur seigneur et maître.

Tels furent bientôt les progrès de la foi catholique en Orient que, en 1311, le pape y envoya trois nouveaux évêques de l'Ordre de Saint-François : le Père Pierre de Florence, le Père Thomas et le Père Jérôme. Ils étaient chargés par le Saint-Père de remettre à l'archevêque de Cambalech des lettres de félicitation sur le zèle dont il faisait preuve et les heureux résultats qu'il avait obtenus. Bien est-il vrai, en effet, que le vénérable Apôtre avait baptisé plus de trente mille hérétiques. Il mourut, plein d'années et de vertus, vers l'an 1330 : il était âgé de quatre-vingts ans.

(Wadding.)

LE PÈRE SÉRAPHIN FARDELLA

1621. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Illustre origine du bienheureux Séraphin. — Séduit par les vanités du monde, il a une jeunesse troublée par les passions. — Sa conversion soudaine. — Changement complet dans sa manière de vivre. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Ses vertus et ses austérités. — Il annonce à ses frères sa mort prochaine. — Sa dernière maladie.

Le bienheureux Séraphin naquit à Palerme, capitale de la Sicile, de l'illustre famille des Fardella, en 1595. Son père avait nom Don Gaspar Fradella, et sa mère, Catherine Torangi. Il était lui-même le plus jeune enfant de la famille, et il reçut au baptême le nom de Jean-Gabriel. Après la mort de son père, il demeura jusqu'à l'âge de vingt-trois ans auprès de sa mère, qui lui donna une bonne éducation. Il parlait peu, était très-retenu de manières et avait l'air distingué qui est naturel aux vrais gentilshommes ; mais il se laissa entraîner au torrent du monde et se mêla bruyamment aux joyeuses compagnies, aux jeux, aux grandes chasses, à tous les passe-temps de la noblesse. A dix-sept ans il se laissa séduire par une femme, et vécut avec elle pendant un an, au sein d'une union illégitime ; mais Dieu, qui l'avait choisi pour en faire un des siens, provoqua sa conversion d'une façon presque miraculeuse. Un jour qu'il se promenait au hasard, il se trouva tout à coup devant l'église de saint Charles Borromée, et pensa à y entrer pour entendre la messe. Il poussait déjà la porte, quand il aperçut au-dessus cette inscription : *Limina ingredere purus :* « Ne

« franchis ce seuil que si tu es pur ». Il s'arrêta, comme frappé de la foudre, et faisant un retour sur lui-même, il fut effrayé de la grandeur de ses fautes et résolut de renoncer à ses égarements et de vivre selon le Seigneur. En effet, ce jour-là même il fit sa confession générale, et peu après il se fit recevoir dans l'archiconfrérie des serviteurs de Marie, qui se réunissait dans l'église des Pères Jésuites de Palerme. En même temps il choisissait pour son confesseur et son directeur spirituel le Père François Rojat, religieux de grande science et de grande vertu.

Bientôt il devint un tout autre homme. Il s'approchait souvent de la sainte table, passait de longues heures à prier, ou bien méditait sur ses fautes et sur les moyens de les racheter par une vie régulière et chrétienne. Il méprisait le monde et le fuyait, autant qu'il l'avait aimé et recherché autrefois. Au lieu des mauvaises compagnies qu'il avait fréquentées, c'étaient les pauvres, les malades, les prisonniers, qu'il visitait. Il leur portait de riches aumônes, et souvent pansait leurs plaies de ses propres mains. Il faisait dire des messes pour le repos des âmes du purgatoire.

Pendant cinq ans, il étonna du spectacle de ses vertus tous ceux qui le connaissaient; puis, tout à coup, il parla d'abandonner tous ses biens et tous ses titres et de se faire frère mineur. Son confesseur parut craindre tout d'abord qu'il ne fût pas assez fort pour se soumettre à la règle austère de saint François ; mais il se sentait appelé par une voix mystérieuse, il avait confiance dans l'appui de Dieu, et il demanda l'habit.

En 1619, il prononça solennellement ses vœux, et, quoique jeune encore, il fut envoyé au nouveau couvent

de Grapani, puis, quelques années plus tard, au couvent de Juliana. Là, au milieu d'une forêt aux arbres séculaires, il se plongea dans la prière et la méditation; et souvent, dans de divines extases, il contempla face à face la gloire du Très-Haut. Pour être tout entier à Dieu, seul à seul avec lui, il évitait tout contact avec les personnes mondaines, et même avec les religieux. Jamais, depuis son entrée dans l'Ordre, il ne consentit à aller s'asseoir à la table de sa mère ou de son frère. Il ne parlait guère qu'au Père Jean Carnesecchi, homme d'une piété profonde, qui avait quitté Florence, ses richesses et ses titres de noblesse pour vivre, serviteur inconnu de Saint-François, caché dans un couvent de la Sicile.

La dernière partie de la vie du Père Séraphin fut comme l'expiation de la première. Du jour où il se convertit, il se plongea dans les austérités et les mortifications. Chaque fois qu'il se rappelait ses fautes passées, il s'imposait quelque dure pénitence. Fidèle observateur de la règle, il pratiquait tous les jeûnes qu'elle prescrit, et souvent, au réfectoire, à genoux comme un coupable, il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Toutes les nuits il se donnait deux fois la discipline, puis reposait une heure à peine sur sa planche nue. Il portait autour de ses reins une chaîne garnie de pointes de fer. Mais au milieu de toutes ces douleurs volontaires, il se sentait soutenu par la grâce du Très-Haut. C'est ains qu'il put dompter les révoltes de sa chair, imposer silence à des passions autrefois si bruyantes, et étouffer à jamais dans son cœur les amours impures qui y avaient germé.

Il avait maintenant toutes les vertus du parfait reli-

gieux, l'obéissance sans limite, l'humilité extrême, la pauvreté volontaire, le dévouement au prochain, la chasteté virginale des Anges. Deux fois par semaine il s'approchait de la sainte table, et les jours où il communiait, il n'adressait la parole à personne, pour s'entretenir plus intimement avec son Bien-Aimé. Il avait aussi une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie, en l'honneur de qui tous les jours il récitait son rosaire.

Le bienheureux Séraphin, depuis trois ans qu'il avait prononcé ses vœux, donnait ainsi l'exemple de la perfection, quand Dieu jugea bon de le rappeler à lui. Séraphin, instruit par le Seigneur de sa mort prochaine, en prévint lui-même ses frères. Comme on creusait le caveau destiné à contenir les restes mortels des religieux : « C'est moi », dit-il, « mes frères, qui serai couché là le « premier ». On ne le crut pas, parce qu'il était jeune encore et vigoureux ; mais peu de temps après, il tomba malade. Il supporta sans se plaindre de cruelles douleurs, fit sa confession générale en versant des larmes amères, puis reçut pieusement le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Son crucifix ne quittait plus ses lèvres. Enfin, le 14 janvier 1621, il s'endormit dans le Seigneur, en murmurant les psaumes du saint roi. Il n'était âgé que de vingt-six ans.

Une grande foule de peuple vint honorer ses restes mortels, et l'on eut bien de la peine à empêcher que ses vêtements ne fussent mis en lambeaux. Ses funérailles furent célébrées avec pompe, et des guérisons miraculeuses qui s'opérèrent par son intercession ajoutèrent encore à la gloire du bienheureux. Deux mois après sa mort, le Père Rajat, qui avait été son confesseur, rédigea,

à la demande du prince de Pacheco et des supérieurs de l'Ordre, le procès de sa vie, de sa mort et de ses miracles.

(*Chroniques de Sicile.*)

QUINZIÈME JOUR DE JANVIER.

LE BIENHEUREUX JACOB DE PIEVE

MARTYR, PRÊTRE DU TIERS ORDRE

1304. — Pape : Saint Benoît XI. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Jeunesse exemplaire du bienheureux Jacob. — Il devient frère du Tiers Ordre. — Sa mort.

Ce saint martyr, la gloire des prêtres du Tiers Ordre, naquit à Pieve, village d'Italie, qui est devenu depuis une ville et un évêché. On connaît le nom de son père, Lucas-Antoine Devilla, et celui de sa mère, Agnès Mestiola. Il fut élevé chrétiennement, et dès sa jeunesse se plut à visiter les églises et à y prier, à entendre et à servir la messe. A douze ans, ses parents l'envoyèrent à Padoue pour y apprendre le latin et y commencer son droit. Il fut un étudiant modèle, évita les mauvaises sociétés qui perdent la jeunesse, et, au milieu des dangers d'une vie licencieuse, il sut conserver sa pureté à l'abri de toute souillure.

Sa vocation religieuse se décida tout à coup. Un jour il entendit lire à l'église ces paroles de l'Evangile : « Celui qui n'abandonne pas tout ce qu'il possède, ne peut « être mon disciple ». Persuadé que Dieu ne l'avait fait

entrer dans cette église, en ce moment-là même, que pour y entendre ces paroles, il donna aux pauvres tous ses biens, et alla se consacrer tout d'abord au service des malades dans un hôpital situé non loin de la ville. Quelque temps après, il demanda et obtint l'habit du Tiers Ordre de Saint-François.

Du jour où il ceignit la corde du religieux, sa charité et sa compassion à l'égard de tous ceux qui souffraient ne firent que s'accroître. Rien ne le rebutait, ni les railleries, ni parfois les mauvais traitements. Il allait visiter les pauvres dans leurs misérables cabanes, faisait leur lit, leur lavait les pieds, pansait leurs plaies, leur rendait l'espérance et la gaîté. Aussi les aumônes pleuvaient dans son chapeau de frère quêteur, quand il courait par la ville de porte en porte, implorant la pitié des heureux du monde pour ceux que leur naissance condamnait à souffrir et à travailler toute leur vie.

Qui croirait que ce saint homme, occupé seulement à faire le bien, eût pu attirer sur sa tête une haine mortelle? Un certain sire de Clusi, que le bienheureux Jacob avait contraint de restituer à un hospice des biens injustement détournés, l'invita à dîner, et la nuit, quand le bon frère repartit à son couvent, des meurtriers apostés sur sa route l'assassinèrent et le jetèrent dans un fossé, le 15 janvier 1304. On ne retrouva son cadavre que quelques jours après.

Les habitants de Pérouse, de Pieve et de Clusi se disputèrent ses précieux restes. Il fut enseveli avec pompe dans la chapelle de l'hôpital de Pieve. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(WADDING.)

FRANÇOIS FERNANDEZ

1635. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse chrétienne du Père François. — Il entre au couvent à douze ans, et prononce ses vœux à dix-sept. — Ses vertus et en particulier son humilité. — Il devient confesseur de la reine Anne d'Autriche. — Estime de tous les princes et de toute la noblesse de France pour le bienheureux. — Sa mort.

François Fernandez naquit à Lagos, en Espagne, de parents nobles et craignant Dieu. Il fut élevé chrétiennement dans la pratique des devoirs de la religion. A peine âgé de dix ans, il témoignait déjà pour les vanités de ce monde le plus profond mépris, et il était fermement décidé à n'en jamais prendre sa part, et à se consacrer à Dieu dans un couvent de Saint-François. La perte de son père, qui mourut jeune, en le faisant chef de famille et l'unique soutien de sa mère, faillit le forcer à s'occuper malgré lui des choses de la terre. Mais Dieu vint à son aide ; un jour, après avoir longtemps prié, il se sentit le courage de parler à la pauvre veuve de l'immuable résolution qu'il avait prise de se consacrer au Seigneur, et de son côté sa mère puisa dans sa piété assez de résignation pour supporter ce nouveau coup.

François se rendit tout d'abord au couvent de Castroregis, dans la province de l'Immaculée-Conception ; mais comme il n'avait pas atteint l'âge fixé par la règle, il dut attendre deux années entières avant de recevoir l'habit, et faire trois autres années de noviciat.

Cependant il n'était âgé que de seize ans, lorsque, à l'étonnement de tous les frères, il prononça ses vœux.

Cette première époque de sa vie religieuse se passa pour lui au sein de la prière, de la méditation et de l'étude des livres saints. Il était rapidement arrivé à une science si profonde, que le directeur de la grande école d'Alcala, récemment fondée par le cardinal Ximénès, voulait l'appeler auprès de lui en qualité de professeur. Mais le jeune religieux craignit pour son humilité une pareille élévation, et il demanda en grâce à ses supérieurs d'être envoyé dans quelqu'un de ces couvents perdus dans les bois, ou perchés sur la cime d'une montagne. Là, du moins, il pourrait s'occuper de son âme, prier dans le silence et le recueillement, contempler Dieu presque face à face. On écouta sa prière.

François goûta pendant quelques années un bonheur presque sans mélange. Quand il n'était pas à genoux devant l'autel de la chapelle, ou occupé à méditer dans sa pauvre cellule, il visitait les malades, lavait les pieds de ses frères, ou prenait soin des objets du culte. Souvent il s'en allait, nu-pieds, prêcher dans les villages voisins, sans s'inquiéter de la pluie qui le mouillait jusqu'aux os, ou des cailloux qui le blessaient.

Dieu lui accorda plus d'une fois quelques-unes de ces heures de céleste extase, qui sont comme le prélude de l'éternelle félicité. Alors la flamme de l'amour divin l'embrasait tout entier, et ses yeux paraissaient tout étincelants de lumière. C'est surtout quand il méditait sur les souffrances du Sauveur, ou sur la gloire des élus, que, devenu tout étranger à la terre, il semblait par avance vivre de la vie du ciel. Il avait composé lui-même quelques prières très-simples et très-éloquentes qu'il récitait deux fois par jour.

La piété, les austérités, la science du bienheureux François attirèrent sur lui les regards de ses supérieurs, et le désignèrent tout naturellement à leur choix pour remplir des charges importantes. Il fut d'abord maître des novices, puis gardien des couvents d'Aquilera, d'Abroxo, de Calahorra et de Villasilos. Les religieux qu'il eut sous sa direction ont déclaré plus d'une fois que jamais ils n'avaient eu un supérieur aussi humble, aussi soumis à la règle, aussi dévoué à ses frères, aussi pieux, en un mot aussi parfait que lui. Ce soleil de vertus, selon l'expression du chroniqueur, ne pouvait briller seulement dans la solitude, il fallait qu'il éclairât et qu'il échauffât de ses rayons tout ce qui l'entourait. Bon nombre de personnes, en effet, voulurent recevoir de ses propres mains l'habit du Tiers Ordre, entre autres sa mère, à qui il donna en religion le nom de sœur Françoise. Un grand d'Espagne, ministre du royaume, vint le voir, et affirma qu'il avait cru entendre, non pas un homme, mais un Ange.

Quand mourut le confesseur de la vénérable mère Louise de Carrion, clarisse, les supérieurs jugèrent que personne, plus que le bienheureux François, n'était digne de guider cette belle âme dans la voie de la perfection. Plus tard, après le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, la fille du roi d'Espagne, le Père François fut nommé coadjuteur du Père François d'Aribas, devenu lui-même confesseur de la reine. Durant six ans, il prêcha dans le palais en présence de Leurs Majestés, de tous les seigneurs et de toutes les dames de la cour ; puis la reine le désigna elle-même pour être son confesseur à la place du Père François d'Aribas devenu évêque en

Espagne. Dans cette haute dignité, le bienheureux ne cessa pas de donner l'exemple de toutes les vertus : il était aussi austère que s'il eût été le dernier des hommes et que s'il eût vécu comme autrefois dans ses chères solitudes. Il ne consentit jamais à habiter dans le palais, et n'eut pour tout appartement qu'une petite cellule dans le couvent des Frères Mineurs. Il se soumettait d'ailleurs entièrement aux ordres des supérieurs de la province.

Il ne se présenta jamais à la cour que lorsque sa qualité de confesseur de la reine l'y appelait absolument. Il n'avait garde de s'occuper des affaires du royaume ou des intrigues de palais ; c'était assez pour lui d'entretenir sa pénitence des choses du ciel. Cette cour jeune et un peu folle s'arrêtait dans ses plaisirs et devenait grave à l'aspect de l'austère religieux dont la figure sérieuse et douce avait une céleste majesté, et qui passait lentement, les yeux baissés, au milieu des fêtes resplendissantes. En le voyant, malgré soi on pensait à Dieu.

Le général de l'Ordre, à qui sa vie était connue, voulut plus d'une fois, dans les chapitres provinciaux, le faire nommer commissaire ; il refusa toujours cette dignité. On eut bien de la peine à lui faire accepter le titre de prieur dans l'un des grands couvents de Paris.

Les occupations nombreuses du bienheureux François ne le détournèrent jamais un moment d'accomplir même les plus minutieuses prescriptions de la règle. A plus forte raison ne manqua-t-il jamais de dire sa messe. Agé de plus de quatre-vingts ans, il célébrait encore le saint sacrifice et assistait à tous les offices. Il ne consentit jamais à se laisser dispenser de quelqu'une des pieuses pratiques ordonnées par la règle ; et l'on peut

dire qu'il mourut en fidèle observateur de la discipline.

Ses vertus avaient concilié au bienheureux François l'estime de tous les dignitaires du monde et de l'Eglise. Le cardinal Barberini, inspecteur de l'Ordre, disait de lui que ses prières étaient plus précieuses que l'or de tout un royaume, et il faisait le plus grand cas d'un livre écrit par le Père François, sous ce titre : *Guide de la vie spirituelle*. La reine Anne d'Autriche s'appelait elle-même son humble fille, et elle avait pour lui tous les égards et toutes les attentions d'un enfant pour sa mère. Le roi Louis XIII lui témoignait une grande estime, et disait parfois qu'il devait la prospérité de son royaume aux prières du bienheureux François.

Le saint homme pouvait donc dire comme Siméon : « Seigneur, laissez aller en paix votre fidèle serviteur ». Il ne lui restait que ce seul souhait à former; il fut enfin exaucé. Une grave maladie le condamna à garder le lit; il l'avait lui-même annoncé. Au commencement de l'Avent de l'année 1634, il disait à un religieux de ses amis : « Mon frère, c'est la dernière fois que je pratique le saint « jeûne de l'Avent; dans six semaines j'aurai cessé de « vivre ».

Aussitôt que la reine apprit qu'il était tombé malade, elle mit tout en œuvre pour le disputer à la mort, et envoya auprès de lui ses plus habiles médecins. Elle vint elle-même lui faire visite, se confesser une dernière fois, et lui demander sa bénédiction. Toute la noblesse du royaume témoigna au Père François sa sympathie, et se pressa soir et matin à sa porte pour avoir des nouvelles de sa santé. Les soins les plus empressés lui furent prodigués; mais tout fut inutile; il fallut bien enfin se

rendre à l'évidence, et convenir avec le Père François lui-même que sa dernière heure approchait. Alors ce fut un deuil et un désespoir général ; on ne pouvait se faire à l'idée de perdre un aussi saint religieux. Lui-même était obligé de consoler ceux qui pleuraient sur lui : « Pourquoi gémissez-vous », leur disait-il ; « ne voyez-vous « pas que j'ai déjà vécu trop longtemps ? Priez pour moi, « et ne songez qu'à me rejoindre bientôt dans la vie « éternelle ». Puis il demanda à Dieu et au monde pardon de tous les péchés qu'il avait commis, reçut la sainte communion et l'Extrême-Onction, et, au milieu des larmes des assistants, pendant qu'on murmurait auprès de lui les prières des agonisants, il rendit à Dieu sa belle âme (janvier 1635).

Il était âgé de quatre-vingt-six ans ; il y avait soixante-neuf ans qu'il était entré dans l'Ordre Séraphique, et trente-sept ans qu'il était confesseur de la reine.

Toute la cour assista à ses funérailles qui furent célébrées avec pompe. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau ; mais son biographe se dispense d'en donner la liste, parce que sa vie, dit-il, n'a été qu'une suite non interrompue de prodiges.

(*Vie du Père François publiée à Paris en* 1654.)

SEIZIÈME JOUR DE JANVIER

LES BB. BÉRARD, PIERRE, ACCURSIUS, ADJUTUS ET OTTO

PREMIERS MARTYRS DE L'ORDRE

1220. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Philippe-Auguste.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Premiers martyrs de l'Ordre Séraphique. — Convocation du premier chapitre général de l'Ordre en 1219. — Bérard et ses compagnons reçoivent l'ordre d'aller en Afrique. — Saint François leur adjoint le Père Vitalis. — Arrivée en Aragon. — Maladie du Père Vitalis. — Les cinq bienheureux à la cour de Portugal. — Départ pour Séville.

Les premières années qui suivirent la création de l'Ordre Séraphique ont produit un grand nombre d'apôtres et de martyrs ignorés, morts pour le Christ dans des régions lointaines, au milieu de cruels tourments. Beaucoup n'ont eu d'autres témoins de leur fin bienheureuse que leurs propres bourreaux et Dieu ; et leurs restes privés de sépulture ont été jetés à la voirie ou ont servi de pâture aux bêtes féroces. On sait les noms et l'histoire de quelques autres, dont les ossements ont été pieusement recueillis et dont les dernières paroles ont été rapportées par une bouche chrétienne.

C'est ce qui est arrivé pour les premiers martyrs de

l'Ordre Séraphique : Le bienheureux Bérard de Corbio, dans le comté de Nancy, et qui avait reçu l'habit des mains mêmes de saint François, en 1213 ; — le bienheureux Pierre, né à Germiniano, en Toscane, qui s'était attaché à saint François, en 1214, quand il vint dans son village prêcher la conversion des pécheurs et appeler le peuple à la pénitence; — Otto, Accursius et Adjutus, tous les trois aussi du royaume de Toscane. Bérard, qui savait l'arabe, avait la réputation d'être un grand prédicateur; Pierre et Otto étaient prêtres; Accursius et Adjutus, frères lais.

Il y avait à peine onze ans que l'Ordre si humble et si pauvre des Frères Mineurs était établi, et déjà il comptait par le monde bon nombre de religieux et de couvents. En 1219, saint François convoqua le premier chapitre général ou grand couvent de Portiuncula, où se pressèrent plus de cinq mille religieux. En voyant la foule de ses enfants spirituels, le saint homme, plein d'enthousiasme, se crut capable de conquérir le monde à la vraie foi. Il se mit en prières, demanda à Dieu de l'éclairer de ses lumières et de bénir sa nouvelle entreprise; et aussitôt il organisa les missions. Il se réserva pour lui-même la Syrie et l'Egypte, et distribua le monde aux plus ardents; Bérard et ses compagnons eurent en partage l'Afrique.

Saint François leur donna pour supérieur un homme de grande vertu, le Père Vitalis; puis il leur fit ses dernières recommandations : « C'est la volonté de Dieu », leur dit-il, « et mon désir, que vous alliez dans le royaume « du Maroc, dans le pays des Maures, prêcher la religion « du Christ et renverser les autels de Mahomet. Ayez

« soin seulement d'être toujours unis et de garder la « paix entre vous; soyez humbles dans la bonne fortune « et courageux dans le malheur, lorsque le jour des « souffrances sera venu. Rappelez-vous la pauvreté et « la résignation du Sauveur, sa passion et sa mort : ce « souvenir vous fera supporter toutes les misères, toutes « les fatigues, tous les supplices ».

Les jeunes soldats du Christ, enflammés d'ardeur par les paroles de saint François, répondirent qu'ils ne craignaient rien, parce qu'ils avaient mis en Dieu leur espoir, lui demandèrent de prier pour l'heureux succès de la mission et se préparèrent à partir. Alors le vénérable Père, levant au ciel ses yeux baignés de larmes, s'écria : « Que la bénédiction du Père, que l'amour du Fils et que « la grâce de l'Esprit descende sur vous comme autrefois « sur les Apôtres, pour vous consoler et vous soutenir, « au milieu des tourments ; ne craignez rien, car Dieu, « qui vous envoie, combattra avec vous ».

Ils partirent, sans argent, sans provisions de route, presque sans vêtements, et se dirigèrent d'abord vers l'Espagne. Dans le royaume d'Aragon, le bienheureux Vitalis, leur supérieur, tomba gravement malade : « Je « vois bien », leur dit-il, « que mes péchés m'ont rendu « indigne de travailler avec vous pour la religion et pour « Dieu, et que je ne pourrai pas conquérir la couronne « qui vous est réservée. Que la volonté du Très-Haut « s'accomplisse ! Pour vous, mes frères, continuez votre « route ; je vous accompagnerai de mes vœux et de mes « prières ». Il les bénit, nomma Bérard supérieur, et les cinq missionnaires se remirent en voyage.

Au bout de quelques jours, ils arrivèrent à Coïmbre,

où les souverains de Portugal tenaient alors leur cour. La reine Urraque, femme d'Alphonse II, et par les soins de qui s'étaient élevés les couvents de Frères Mineurs de Lisbonne, de Coïmbre et d'Alangre, leur donna de grands témoignages de respect et d'affection. Elle les retint auprès d'elle aussi longtemps que possible; elle voulait savoir de Dieu, par leur intermédiaire, à quel jour était fixée sa mort sur le livre immuable du destin. Elle apprit seulement que les cinq religieux trouveraient en Afrique un glorieux martyre, et qu'elle-même recevrait un jour, à Coïmbre, leurs précieuses reliques. Quand ils voulurent continuer leur route, elle leur donna une lettre où elle recommandait à la princesse Sancia, sœur du roi, de les recevoir dans sa maison d'Alanquez comme des envoyés du ciel. Ils y demeurèrent quelque temps pour laisser pousser leur barbe et leurs cheveux, et préparer ainsi un déguisement absolument nécessaire pour pénétrer chez les infidèles. Puis ils échangèrent contre des vêtements de laïques leurs habits de moines, et s'embarquèrent pour Séville, alors au pouvoir des Musulmans.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Les religieux à Séville.— Ils sont introduits auprès du roi, condamnés à mort, puis relâchés et conduits au Maroc. — Ils trouveot bon accueil chez le prince Don Pedro. — Leurs prédications. — Ils sont arrêtés et relâchés à plusieurs reprises. — Miracle dans le désert. — Fureur du roi. — Emprisonnement définitif des missionnaires.

Séville était encore à cette époque la capitale des rois Maures. Les cinq bienheureux missionnaires furent reçus chez un riche marchand chrétien, où ils se préparèrent

par la prière et la méditation à la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre. Leur hôte effrayé à la seule pensée des dangers qui les attendaient, mit tout en œuvre pour les détourner de leur projet et les arracher, disait-il, à une mort certaine ; autant eût valu essayer de déplacer une montagne ou d'arrêter les étoiles. Les saints religieux, souriant des terreurs du bon marchand, sortirent revêtus de leurs longues robes de moine, et, par les rues pleines d'un peuple étonné, se rendirent à la mosquée pour y proclamer Jésus crucifié. On les prit d'abord pour des fous ; puis, comme ils continuaient à prêcher, on les chassa à coups de pierres. Alors, voyant qu'ils lutteraient en vain contre une foule grossière et brutale, ils se rendirent au palais du roi : « Nous sommes », dirent-ils aux gardes, « des envoyés du Roi des rois, et nous venons « parler à votre maître de choses qui l'intéressent, lui et « tout son royaume ».

Ils furent introduits aussitôt, et exposèrent hardiment le motif de leur voyage : sauver les Maures en les baptisant au nom de Jésus-Christ, le seul vrai Dieu, en dehors de qui il n'y a pas de salut possible. Le roi irrité appela ses gardes, et donna l'ordre de trancher la tête aux religieux : ils marchèrent au lieu du supplice d'un pas plus léger que le bourreau lui-même. Ce pauvre homme, désespéré de faire mourir cinq innocents, et ne comprenant pas leur tranquillité et leur joie, les suppliait, comme s'il se fût agi de sa propre vie, de rétracter les paroles qu'ils avaient prononcées et d'aller demander pardon au roi. Ils refusèrent : ce qu'ils redoutaient en ce moment, ce n'était pas de mourir, mais de vivre. Il leur tardait d'aller chercher au ciel la glorieuse

couronne du martyre. Aussi furent-ils désolés quand le fils du roi, d'un naturel généreux et clément, eut obtenu de son père la commutation de leur peine en quelques mois de prison. On les enferma dans une tour qui fut plus tard appelée la *tour des martyrs*.

On les croyait domptés ou du moins impuissants à continuer leurs prédications : ils montèrent au sommet de la tour, et de là se mirent à annoncer aux Turcs qui passaient les dogmes de notre sainte religion. On les enferma dans une prison souterraine, où ils passèrent cinq jours, au milieu des ténèbres, à prier et à chanter des cantiques sacrés. Cependant le roi avait réuni ses conseillers, et décidé avec eux qu'on offrirait aux cinq religieux des présents considérables, s'ils consentaient à embrasser la foi de Mahomet; sinon, ils périraient dans les supplices. A ces propositions honteuses, les serviteurs du Christ répondirent énergiquement qu'ils n'avaient que faire d'or et d'argent, et que loin de redouter la mort, ils l'appelaient au contraire de tous leurs vœux. Le roi vit bien qu'il n'en ferait pas des renégats, et peut-être par politique, pour ne pas attirer sur lui la colère des princes chrétiens, peut-être par un sentiment de justice et d'humanité, pour ne pas souiller ses mains d'un sang innocent, il leur laissa la vie et la liberté, puis leur permit de s'embarquer sur un vaisseau qui mettait à la voile pour le Maroc.

Ils y trouvèrent un certain nombre de chrétiens, pour la plupart riches commerçants, et le prince don Pedro, frère du roi de Portugal, qui, à la suite de querelles de palais, était venu offrir ses services à Miramolinus, roi du pays, et vivait à sa cour en qualité de général. Le

prince accueillit avec plaisir les missionnaires dans son palais et leur procura tout ce dont ils avaient besoin ; puis il leur conseilla de renoncer à leur projet, et de ne pas s'exposer de nouveau aux dangers qu'ils avaient couru à Séville. Il ajouta qu'ils pourraient causer la ruine de tous les marchands chrétiens établis dans le pays. Cette dernière considération les toucha, mais ne fut pas assez puissante pour les faire changer d'avis. Ils remercièrent le prince de ses bons soins et de ses bons conseils, et se mirent à prêcher l'Evangile dans les rues et sur les places de la ville. Bérard surtout, qui savait l'arabe, montrait un zèle et une ardeur infatigables. Sur ces entrefaites, passa le roi Miramolinus, qui venait de visiter en dehors de la ville les tombeaux de ses ancêtres. Surpris d'une telle audace, il leur intima l'ordre de quitter le pays et d'aller prêcher leur religion, si bon leur semblait, partout ailleurs que dans son royaume ; et il leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à Ceuta. Arrivés là, les courageux apôtres trompèrent la vigilance de leurs gardiens et revinrent à marches forcées jusque dans la capitale.

Cette fois, Miramolinus ne garda plus aucun ménagement : enflammé de colère, il les jeta dans une prison étroite et ténébreuse, avec défense expresse de leur donner aucune nourriture. Ils restèrent ainsi sans boire ni manger, soutenus seulement par une foi ardente, pendant vingt jours entiers. Une sécheresse excessive, qui survint alors, fit craindre de grands malheurs pour le pays, et le peuple persuadé que la colère de Dieu allait sévir sur lui, à cause des souffrances que subissaient ses fidèles serviteurs, supplia le roi de mettre en liberté

les prisonniers. On les amena devant Miramolinus, qui fut fort étonné de les voir, après vingt jours de jeûne absolu, mieux portants et aussi fermes dans leur foi qu'auparavant. A peine libres, ils recommencèrent à prêcher ; mais les marchands chrétiens redoutant pour eux-mêmes la colère du roi, les emmenèrent de force hors du royaume.

Ils y revinrent encore une fois. Le prince don Pedro, à la demande de tous les chrétiens de la ville, les recueillit dans son palais et les y soumit à une telle surveillance, tout en leur témoignant le plus grand respect, qu'il leur fut impossible d'en sortir. En ce temps-là, les Arabes du désert menaçaient le royaume de Maroc, et ils avaient déjà attaqué plusieurs villes importantes. Don Pedro reçut l'ordre de marcher contre eux avec ses meilleures troupes. Il remporta un triomphe complet ; mais au retour, son armée victorieuse se trouva tout à coup arrêtée dans une immense plaine sablonneuse, où tous les hommes et tous les chevaux souffraient d'une soif dévorante, sans qu'il fût possible de découvrir la moindre source. Bérard, ému de pitié, se mit à genoux avec ses compagnons, et frappant tout à coup de son bâton le sable aride, il en fit jaillir une eau pure et abondante. Les Maures crièrent au miracle, tombèrent à genoux eux-mêmes, et proclamèrent à l'envi que le Dieu des chrétiens était le seul vrai Dieu.

Cet événement, qui aurait dû ouvrir les yeux du roi à la lumière, lui inspira au contraire une haine profonde contre les saints hommes qui l'avaient provoqué, et il résolut de profiter de la première occasion pour se venger et venger son prophète. Un vendredi, les mission-

naires, après avoir longtemps médité sur les souffrances du Sauveur, se sentirent pris d'un tel désir de célébrer ses louanges, qu'ils se rendirent sur la place publique, et avec des paroles ardentes, adjurèrent les Maures d'adorer comme eux Celui qui était mort pour tous les hommes. C'est ce qu'attendait le roi ; il donna aussitôt l'ordre de les arrêter, pour les faire mourir ensuite dans les supplices. Le glorieux martyre des serviteurs de Dieu allait commencer.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Supplice des saints religieux. — Le roi Miramolinus essaie en vain de les intimider, puis de les séduire, et leur coupe la tête de sa propre main. — Les chrétiens essaient de s'emparer de leurs corps. — Insuccès d'une première tentative. — Ils réussissent enfin à la faveur d'un orage et les portent chez l'infant don Pedro.

Le temps était donc venu où ces apôtres allaient couronner d'une mort glorieuse leur vie passée au milieu de tant de travaux et de tant de dangers. Ils furent les premiers parmi les disciples de saint François qui répandirent leur sang pour la foi et pour le Christ. Ils ont ouvert la voie à des milliers de religieux qui ont été jeter par le monde la précieuse semence du martyre.

Les saints hommes furent amenés à diverses reprises devant un officier du roi, Abozaïda. Cet homme, qui avait été témoin du miracle de la fontaine dans le désert, montra une cruauté et une férocité incroyables. Il faisait battre de verges les religieux pendant tout le trajet de la prison au tribunal, pour les prédisposer, disait-il, à écouter ses avis paternels. Enfin il les condamna à mourir, après avoir été traînés, pieds et poings liés, dans les rues de la ville. Cette première partie de la sentence fut exécutée le

jour même, et si cruellement, que le sang des martyrs laissa sur les pavés de longues traces rouges. Puis on les replongea dans leur ténébreux cachot, séparés les uns des autres ; on répandit du sel et du vinaigre sur leurs plaies, et jusqu'au milieu de la nuit, on les roula sur des débris de verres et de bouteilles cassées.

On croyait qu'ils mourraient avant le retour du soleil, et on s'attendait à ne plus trouver pour le dernier supplice que les cadavres des cinq religieux. Il n'en fut rien. Dieu, qui leur avait permis de souffrir pour lui, leur donna aussi la force de supporter longtemps toutes les tortures. Ils passèrent la nuit à prier et à louer le Seigneur, à se soutenir les uns les autres, à s'encourager mutuellement à bien mourir. Pendant ce temps, une lumière éclatante et douce remplissait leur cellule, comme pour les préparer à voir bientôt face à face la splendeur du Très-Haut. Les geôliers, témoins du prodige, accoururent effrayés, croyant les martyrs en fuite ; ils les virent à genoux au milieu de leur prison, avec un visage aussi calme et aussi tranquille que s'ils n'avaient pas déjà cruellement souffert.

Le lendemain, au matin, on les fit sortir de la prison pour les amener en présence du roi. Comme la veille, la foule les outragea et les frappa à coup de verges et à coups de pierres ; le roi lui-même ne se montra pas plus humain qu'Abozaïda, son ministre : « Eh bien ! » leur dit-il, « voulez-vous toujours être mes ennemis, des re-« belles, et mourir au milieu des supplices, ou bien vous « convertir à la religion de Mahomet et devenir les pre-« miers de mon royaume ? » Le bienheureux Otto lui répondit en crachant à terre avec dégoût : un courtisan

furieux lui appliqua un soufflet ; Otto lui tendit l'autre joue en disant : « Dieu veuille vous pardonner, car vous « ne savez pas ce que vous faites ».

L'empereur alors imagina contre les serviteurs de Dieu ce que les persécuteurs des premiers temps avaient imaginé plus d'une fois : ne pouvant les intimider par les tourments, il voulut les amollir par les plaisirs. Il fit retirer la foule et entrer cinq femmes très-belles et très-richement parées, qu'il leur promit pour épouses avec des dignités et des domaines, s'ils voulaient embrasser la religion de Mahomet : « Crois-tu », lui dirent-ils, « homme maudit, que ces plaisirs que tu nous offres « soient capables de nous séduire? Garde pour toi et pour « les tiens ces délices qui te conduiront dans l'enfer où « brûle depuis longtemps ton faux prophète. Nous mour- « rons pour le Christ, plutôt que de renier sa foi et d'ou- « blier ses commandements ».

Le tyran n'essaya plus de tempérer sa fureur : « Puis- « que vous n'avez pas voulu de ma clémence », répondit-il, « vous allez voir bientôt les effets de ma justice. Je « vengerai sur vous de mes propres mains la sainteté « outragée du glorieux prophète ». Les martyrs comprenant que leur fin approchait, s'encourageaient du regard et de la voix : Miramolinus ne leur en laissa pas le temps, et les frappa l'un après l'autre de son cimeterre. C'est ainsi que moururent, le 16 janvier 1220, ces courageux apôtres, en priant pour leur persécuteur.

A ce moment-là même, l'infante de Portugal, dona Sanche, priait dans son palais d'Alanquez. C'est elle qui autrefois avait aidé les missionnaires à passer sur la terre barbare, et elle leur avait demandé, comme à de grands

amis de Dieu, d'intercéder pour elle auprès du Seigneur. Tout à coup sa chambre se remplit d'une lumière éclatante, et les cinq martyrs lui apparurent, brillants de gloire, un cimeterre à la main. Ils la remercièrent d'avoir contribué à leur faire mériter le martyre, en leur donnant les moyens de se rendre au pays des infidèles, et ils lui promirent, en reconnaissance de ce bienfait, d'être ses avocats dans le ciel, puis ils disparurent.

Quand Miramolinus eut tué de sa propre main les saints religieux, il fit jeter hors du palais leurs cadavres, et la populace, après les avoir mis à nu, les traîna jusque dans les champs, pour qu'ils servissent de pâture aux bêtes fauves qui rôdent la nuit. Les chrétiens de Maroc essayèrent d'enlever ces précieux restes à la faveur des ténèbres, et l'infant de Portugal, don Pedro, envoya son neveu avec quelques gentilshommes espagnols et presque tous ses serviteurs, avec ordre de se procurer à prix d'or ou par la force les corps des martyrs. Mais les Maures s'attroupèrent, s'armèrent de pierres et de bâtons, et blessèrent deux seigneurs de la suite de don Pedro ; les autres prirent la fuite. Le lendemain, Miramolinus, pour rendre de semblables tentatives inutiles, commanda de brûler les cadavres et d'en disperser les cendres aux quatre vents du ciel. Mais au moment même où le bûcher s'enflammait, un violent orage éclata tout à coup, et le feu s'éteignit avant d'avoir seulement atteint les saints religieux. Puis, les Maures s'étant dispersés pour se mettre à l'abri, les chrétiens accoururent, enlevèrent les corps et les portèrent chez l'infant don Pedro qui se déclara résolu à les défendre contre la fureur des infidèles.

Il fit tout d'abord célébrer un service solennel dans

son palais, par son aumônier Jean Robert, chanoine régulier de l'Ordre de la Sainte-Croix. Puis on embauma les corps des martyrs et on les enferma dans une chapelle ardente, jusqu'au jour où le prince les fit passer en Portugal.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Miracles dans le palais de l'infant Don Pedro. — Fuite de Don Pedro avec les précieuses reliques. — Après mille dangers il aborde enfin sur la côte de Galicie. — Réception des reliques qui sont ensuite distribuées entre plusieurs couvents et églises du Portugal et de l'Espagne. — Apparition des saints martyrs à la reine Urraque. — Fléaux qui dévastent le Maroc, et repentir des Maures. — Miracles et béatification des cinq apôtres de l'Afrique. [1481.]

Un certain nombre de miracles s'accomplirent sur les reliques des saints religieux, dans le palais de l'infant don Pedro. Une mauresse, qui s'était convertie au christianisme, était depuis quelque temps possédée du démon ; l'attouchement de la châsse qui renfermait les précieux restes la guérit sur-le-champ. Un domestique du palais, malade et condamné par les médecins, but de l'eau où l'on avait plongé la main de l'un des martyrs et revint à la santé. Un paralytique fut guéri de la même façon. Aussi ces reliques glorieuses étaient-elles parmi les chrétiens du Maroc l'objet d'une grande vénération. L'infant don Pedro fit fabriquer deux magnifiques châsses en argent massif ; dans l'une on plaça les têtes avec les restes de chair qui avaient été embaumés, dans l'autre on mit les ossements des martyrs.

Cependant il fallait à tout prix transporter ces restes précieux en Portugal ; et le roi Miramolinus ne paraissait pas disposé à en donner la permission, et il soumettait à une active surveillance le palais de l'infant. A la fin, par

un effet de la volonté de Dieu sans doute, il s'adoucit tout à coup, et donna à l'infant plus de liberté que jamais. Le prince se hâta d'en profiter. On chargea les châsses à dos de mulet, et, sans retard, on se dirigea vers la mer. On marcha jour et nuit, sans prendre de repos, droit devant soi ; les religieux faisaient miraculeusement surmonter tous les obstacles. On vit bientôt qu'on avait eu raison de faire diligence ; le roi Miramolinus, regrettant d'avoir laissé échapper sa proie, mit ses cavaliers en campagne, et donna l'ordre de lui ramener l'infant mort ou vif. Mais il était trop tard : la petite caravane chrétienne, après avoir échappé à des dangers de toutes sortes, arriva enfin protégée par les martyrs dont elle emportait les restes au port de Ceuta. Là on trouva un vaisseau qui mettait à la voile pour Séville. La traversée fut dangereuse ; une violente tempête s'éleva, et il est probable que navire et passagers se seraient abîmés dans la mer, sans un miracle de Celui qui met un frein à la fureur des flots et qui calme les colères de l'Océan. On aborda à Algésiras d'abord, puis à Terifa, et enfin à Séville. Au moment où le vaisseau entrait dans le port, on reçut tout à coup la nouvelle que le roi de Maroc avait prié le roi musulman de Séville de faire arrêter l'infant don Pedro avec toute sa suite. Il fallut reprendre la mer en toute hâte, et au bout de quelques jours on descendit enfin en sûreté sur la côte de Galicie.

On était maintenant sur une terre chrétienne : le reste de la tâche à accomplir était chose facile. Tout d'abord l'infant don Pedro, ignorant encore si le courroux de son frère était apaisé, se dirigea vers Léon, où régnait son neveu Alphonse. Mais il s'arrêta à Astorga, dans la

maison d'un noble seigneur, paralysé depuis trente ans, et qui avait perdu presque entièrement l'usage de la langue. Le prince lui raconta les miracles opérés en sa présence par les reliques, les lui imposa ensuite lui-même, et lui rendit ainsi la santé. Il était encore à Astorga, quand il reçut une lettre du roi de Portugal, son frère, qui envoyait au-devant des précieuses châsses le général Alphonse Pérez, et nombre de chevaliers et de seigneurs portugais. Le roi recommandait instamment au prince de s'arrêter à une lieue de Coïmbre, où il tenait alors sa cour, parce qu'il voulait lui-même avec la reine et la noblesse, aller recevoir les reliques des bienheureux martyrs.

Ce fut un jour d'allégresse, non-seulement pour la ville de Coïmbre, mais pour le Portugal tout entier, que celui où ces restes sacrés entrèrent enfin sur le territoire portugais. Une immense procession, les prêtres en tête, le roi et la reine au milieu, la noblesse et le peuple derrière, les ramena dans la capitale du royaume. On s'avançait en bon ordre, au son d'une musique religieuse, en chantant les psaumes et les antiennes de l'Eglise. On arriva ainsi jusqu'à l'Eglise du couvent des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Une grande partie des reliques fut placée sous le maître-autel, une autre, que l'on enferma dans une châsse d'argent enrichie d'or et de pierreries, fut placée dans l'intérieur du couvent. Le roi envoya l'un des corps tout entier à sa sœur Thérèse, abbesse d'un couvent de l'Ordre de Saint-Bernard à Coïmbre, et qui avait un grand renom de sainteté ; certains écrivains prétendent même que ce couvent reçut en partage les corps de deux martyrs. En 1515, Catherine

Dèze, abbesse, donna, avec la permission du pape, une omoplate à l'église des Frères Mineurs de Gorea, dans l'évêché de Coïmbre. Le couvent de l'Ordre de Valladolid a conservé longtemps le sabre dont ils avaient été frappés, un fouet, et divers autres instruments du supplice des saints martyrs.

Peu de temps après la réception des reliques à Coïmbre se vérifia la prédiction que les bienheureux avaient faite, avant leur départ, à la reine Urraque. A l'heure même de sa mort, son confesseur, Pierre Nunez, homme d'une grande vertu et chanoine régulier, vit tout à coup entrer dans la cour du palais une longue procession de Frères Mineurs, chantant à haute voix l'office des morts. Le chapelain se leva tout effrayé, et courut demander aux religieux le motif de cette étrange cérémonie : « Nous « sommes des Frères Mineurs, répondit celui qui mar- « chait le premier ; celui qui vient derrière moi, c'est « saint François notre fondateur, que vous avez tant de « fois désiré voir et qui vit encore ; les cinq frères qui le « suivent, tout resplendissants d'une lumière céleste, ce « sont les cinq martyrs du Maroc, qui reposent aujour- « d'hui dans notre couvent. Dieu les a envoyés ici, et « leur a ordonné de prier pour la reine qui vient de « mourir, parce qu'elle a favorisé leur mission, et aussi « parce qu'elle a aidé au développement de notre « Ordre ». Le chapelain écoutait encore, quand la vision s'évanouit.

Grande fut la joie de saint François, lorsqu'il apprit de quelle glorieuse mort avaient péri les cinq religieux qu'il avait envoyés en Afrique : « Maintenant », s'écria-t-il, « je suis sûr d'avoir cinq frères mineurs parfaits ». Et

portant tout à coup sa pensée sur le couvent d'Alanguez, où les saints religieux s'étaient préparés au martyre, il s'écria : « Bénie, sois-tu, maison fortunée, où ces belles « âmes, comme des roses et des lis, ont grandi et fleuri « pour le ciel ; puisse-t-il encore sortir de ton enceinte « des bienheureux et des élus de Dieu ! »

La princesse Dona Sanche transforma en couvent le palais où elle avait reçu les martyrs, et plus tard le roi Philippe IV éleva à côté de ce couvent une église magnifique.

Le bienheureux Père Vitalis, le premier supérieur de la pieuse troupe, était resté malade en Espagne. Depuis le départ de ses frères, s'estimant indigne de combattre pour le Seigneur, il n'avait fait que languir et se désespérer. Mais quand il apprit leur triomphe, son âme s'illumina d'un rayon de joie céleste, il bénit Dieu et mouru dans un transport de sainte allégresse à Saragosse, où il habitait alors. On le vénéra comme un saint. (*Année franciscaine*, 1867.)

Dans le même temps où la bénédiction de Dieu, comme une rosée céleste, descendait sur Coïmbre, où reposaient les bienheureux martyrs, et sur les pays voisins, sa colère s'abattait comme la foudre sur le Maroc et sur son roi. L'année même où il avait mis à mort de sa main les serviteurs de Dieu, Miramolinus perdit, à la suite d'une attaque de paralysie, son bras droit et la moitié de son corps. Une sécheresse excessive brûla toutes les moissons et tous les fruits de la terre ; enfin la famine et la peste décimèrent les malheureux habitants du pays maudit. Tant de misères leur ouvrirent enfin les yeux ; ils comprirent qu'ils étaient eux-mêmes la première cause de

leurs souffrances, et ils honorèrent ceux qu'ils avaient fait périr. Ils allèrent prier sur le lieu où ils avaient jeté les corps des martyrs, et ils demandèrent à Dieu pardon de leur crime. Le Dieu de miséricorde écouta les prières des infidèles, comme il eût écouté celles de ses plus fidèles serviteurs; il pardonna. Les Maures reconnurent ce bienfait ; ils accordèrent aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Des églises s'élevèrent dans les principales villes du royaume, et un évêque, des prêtres et des desservants vinrent habiter la capitale de Miramolinus.

Cependant des miracles s'accomplissaient tous les jours dans les lieux où reposaient les restes des bienheureux martyrs. Les muets, les sourds, les aveugles recouvraient, la parole, l'ouïe, la vue ; des paralytiques sentaient la vie courir de nouveau dans leurs membres malades, des boiteux marchaient. Un gentilhomme de Coïmbre fut laissé pour mort sur la grande route par des bandits qui l'avaient attaqué ; un homme du peuple le releva, l'emporta sur ses épaules jusqu'à l'église des Frères Mineurs, fit placer sur son corps sanglant la précieuse châsse, et quelques instants après, le blessé revenu à la vie tombait à genoux et remerciait les bienheureux martyrs de leur toute-puissante intervention.

Quelques années après la réception des reliques en Portugal, une peste cruelle ravagea l'évêché de Coïmbre, et en particulier le village de Fala. Les habitants désespérés firent un pèlerinage au tombeau des bienheureux, nu-pieds et la tête découverte ; la peste disparut. Depuis, chaque année, on fit une procession solennelle en mémoire du miracle; et en 1610, le Père Wadding vit encore une longue suite de pieux pèlerins, prêtres en tête, les

magistrats et la noblesse, dans une attitude recueillie, s'acheminer de Fala à Coïmbre, en chantant les louanges de Bérard et de ses compagnons.

C'est seulement plus de deux cents ans après leur martyre, quand des milliers de miracles s'étaient déjà accomplis sur leur tombeau, que le pape Sixte IV, par une bulle du 6 août 1481, les canonisa.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER

LE B. PIERRE DE TRAGUANDA

1482. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Pierre. — Il prend l'habit des Conventuels, puis entre, à la suite de saint Bernard de Sienne, aux Franciscains de l'Observance. — Ses vertus. — Ses prédications. — Conversions nombreuses qu'il détermine. — Pacification de Sienne. — Sa conduite pendant la peste qui sévit alors en Italie. — — Miracles. — Prédictions. — Mort et funérailles du bienheureux Pierre.

Le bienheureux Pierre, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, naquit à Traguanda, village voisin de Sienne, d'une famille honorable. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra qu'il était né pour la vertu, et n'eut jamais qu'un désir : servir Dieu et lui consacrer toute sa vie. A l'âge de dix ans, il entra dans un couvent de l'Ordre des Conventuels, où il reçut l'habit. Son père, qui s'y était opposé, lui intima l'ordre de revenir à la maison; mais Dieu montra par un miracle combien la piété de ce jeune enfant lui était agréable. A peine eut-il remis le pied sur le seuil paternel, qu'il devint aveugle. Le père

se soumit à la volonté divine, exprimée d'une façon si évidente ; il fit vœu de permettre à son fils de retourner au couvent, et le jeune homme aussitôt recouvra la vue.

Il resta assez longtemps novice, parce qu'alors il était défendu par l'Eglise de prononcer ses vœux avant d'avoir dépassé un certain âge. En cette qualité, il fit de grands progrès dans la voie de la vertu, et devint rapidement, non-seulement un religieux soumis à la règle et donnant l'exemple de toutes les vertus, mais encore un savant et un théologien distingué. Aussi obtint-il de bonne heure le grade de licencié, et il était regardé comme une des lumières de l'Ordre Séraphique.

Il avait une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie et à tous les saints. Aux offices, il faisait preuve d'une piété ardente, et il lisait le saint Evangile avec son cœur, dit la chronique, bien plus qu'avec son esprit. Comme il était d'un naturel emporté, il évitait la société de ses frères eux-mêmes, pour ne provoquer aucune discussion où il se serait laissé emporter à la fougue de son tempérament, et il se retirait dans la solitude, tout entier à Dieu, occupé à prier, ou plongé dans de profondes méditations.

Le bienheureux Pierre était gardien du couvent d'Asciano, quand saint Bernard de Sienne, frappé de la dignité et de l'austérité de sa vie, l'emmena avec lui à Pérouse. C'est là que Pierre commença à pratiquer la règle sévère des Franciscains de l'Observance, et depuis cette époque il vécut pendant quarante-sept ans si saintement, et au milieu de si dures mortifications, que les Observants l'ont toujours considéré comme l'un des fondateurs de leur Ordre.

Il fuyait, comme on fuit le feu, toutes les occasions de pécher. Pour ne pas exposer à la moindre souillure la pureté de son âme, il n'adressa jamais la parole à une femme, et on l'entendit souvent recommander à ses frères d'éviter leur contact comme celui d'un serpent, et de prendre contre elles les mêmes précautions que contre la peste et les fléaux du monde les plus dangereux. Sa nièce vint un jour lui rendre visite ; il ne consentit à la voir que sur un ordre formel de son supérieur. Mais à peine eut-elle prononcé quelques mots, qu'il la renvoya en lui disant : « Ma fille, la Reine des vierges ne veut pas « que je demeure plus longtemps près de vous ». Il lui donna sa bénédiction, et la laissa seule, étonnée, au milieu du chœur.

Le bienheureux Pierre fut sujet à de fréquentes et douloureuses maladies ; il demandait lui-même à Dieu de le faire souffrir sur cette terre en punition des fautes qu'il avait commises. Durant quarante ans, il eut presque continuellement de violentes migraines qui lui laissèrent à peine quelques heures de repos. Il se souciait aussi peu de son corps que d'une guenille que l'on jette aux ordures, et il fallait l'autorité de son confesseur ou de ses supérieurs pour le décider à prendre les médicaments que lui ordonnait son médecin.

Il fut à plusieurs reprises, et toujours contre son gré, nommé maître des novices ou aumônier d'un couvent de religieuses. En revanche, il prêchait sans cesse, même lorsque ses souffrances physiques lui laissaient à peine la force de se lever de son lit. Les jours où il faisait un sermon, il assistait aux matines, entendait la messe, prenait une légère collation, puis il se mettait en prières et

méditait au pied de l'autel jusqu'au moment où il montait en chaire. Il avait l'éloquence du cœur ; sa figure parlait avant même qu'il n'eût élevé la voix, et il arrachait des larmes à tous ceux qui le voyaient et l'entendaient. Aussi ramena-t-il à Dieu bien des âmes égarées. Il convertit quelquefois des villes entières. Les habitants de Sienne étaient troublés par des dissensions intestines ; des luttes sanglantes avaient lieu presque tous les jours et coûtaient la vie à bon nombre de citoyens. Effrayé de ce triste état de choses, quelques bourgeois considérables allèrent trouver le bienheureux Pierre, et le supplièrent de venir par ses sermons mettre la paix dans la ville. Pierre accéda à leur demande ; pendant un mois il prêcha la parole de Dieu, et le calme régna à Sienne : cent mille hommes avaient obéi à la voix du serviteur de Dieu.

Une peste cruelle ravageait la Toscane. Les habitants de Montenero abandonnèrent leurs demeures et s'enfuirent au fond des bois, pour y échapper aux atteintes du fléau. L'homme de Dieu, qui voyait dans la peste un effet de la colère céleste, rassembla ces malheureux dans une clairière et leur parla des épreuves et des punitions qu'il plaît souvent au Seigneur d'envoyer aux pécheurs. Et il ajouta : « Faites pénitence », mes frères, « et re« tournez dans vos maisons, car la justice de Dieu est « satisfaite. Nul de vous ne mourra plus du fléau ». Tous les Montenerins lui obéirent, excepté deux d'entre eux qui moururent de la peste dans les bois ; les autres furent sauvés.

Dans ces temps de désolation, la parole du bienheureux fut toute-puissante pour rappeler dans les cœurs la

charité et l'amour du prochain. On vit de magnifiques dévouements ; les pestiférés ne furent plus abandonnés dans les rues et sur les places ; on s'approcha d'eux, on les soigna, on les consola. On osa se réunir en grand nombre et faire des processions solennelles pour demander à la très-sainte Vierge sa toute-puissante intervention ; et l'on rentrait chez soi moins désespéré, le cœur presque joyeux, parce qu'on avait mis son espoir dans la protectrice de tous les malheureux. C'est ce qui arriva à Cetona, à Columbario et dans une multitude de villes et de villages, d'où la peste disparut d'ailleurs peu à peu.

Dieu voulut affirmer par beaucoup de miracles la sainteté de son serviteur. Deux religieuses de Sienne, atteintes d'une maladie déclarée mortelle, furent guéries en mangeant du pain qui avait été sur sa table. Au cloître de Sinalonga, on plaça sur l'autel, pendant qu'il disait la messe, un enfant aveugle-né : à la fin du saint sacrifice, ses yeux s'ouvraient à la lumière.

Le bienheureux eut aussi le don de seconde vue et de prophétie. C'est ainsi qu'il annonça dans un sermon l'arrivée prochaine de Charles VIII en Italie, et qu'il prédit les troubles et les révolutions qui devaient déchirer la Toscane. Il déclara aux religieuses de Sienne que sept d'entre elles mourraient de la peste, et la prophétie se vérifia. — Au confessionnal, comme s'il lisait dans les cœurs, il avertissait ses pénitents qu'ils oubliaient des péchés, et les invitait à rentrer en eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils les eussent découverts et avoués.

Aussi avait-on pour le bienheureux Pierre le même respect que pour un saint. Quand il passait dans les rues, on se prosternait devant lui, en lui demandant sa béné-

diction ; et de son vivant, plusieurs villes se disputaient déjà l'honneur de conserver après sa mort ses précieux restes. Tous ces témoignages de respect et de vénération pesaient au religieux comme un lourd fardeau ; et il demandait à Dieu dans ses prières de l'en délivrer, ou du moins de le mortifier par des souffrances et des maladies corporelles. Les épreuves ne lui manquèrent pas. « Elles « me consolent », disait-il souvent, « de tous ces honneurs « que je n'ai pas mérités et dont on m'accable ».

Cependant Dieu, jugeant qu'il avait imposé à son serviteur un assez long pèlerinage sur cette terre d'exil, lui envoya tout à coup une maladie qui, après sa messe, le força de prendre le lit, vers le commencement du mois de janvier. Le bienheureux Pierre comprit que sa dernière heure approchait ; il réunit autour de lui ses frères, leur adressa quelques paroles pour les consoler et les affermir dans la pratique des vertus religieuses, les supplia d'avoir pitié des pauvres et de tous ceux qui souffrent ici-bas ; puis il reçut pieusement les derniers sacrements, et s'endormit dans le sein de Dieu, le 17 janvier 1492, au couvent de Cetona.

A la nouvelle de sa mort, de tous les villages et de toutes les villes environnantes accourut une foule de peuple pour vénérer ses précieux restes, et pendant trois jours il fut impossible de l'ensevelir. Les habitants de Cetona, craignant de se voir enlever son cadavre, le firent garder par des soldats, qui ne le quittaient ni jour ni nuit. Enfin on célébra ses funérailles : la cérémonie fut magnifique. Les religieux voulaient l'ensevelir dans le tombeau commun ; mais les habitants de la ville s'y opposèrent ; ils le firent placer dans un cercueil splen-

dide, que l'on scella dans le mur en face du grand-autel. Des miracles nombreux s'accomplirent dans l'église par l'intervention du bienheureux.

(Silvano Roggi.)

LE BIENHEUREUX GUY, DE CETONA

1305. — Pape : Saint Benoit XI. — Roi de France : Philippe IV.

Le couvent de Cetona, fondé par saint François en 1212, célèbre par les miracles qu'y accomplit le bienheureux Egide, eut aussi l'honneur de voir vivre et mourir dans ses murs le bienheureux Guy. Cet homme pieux, qui avait renoncé au monde pour venir servir Dieu au sein de la pauvreté et des mortifications, sous la règle austère de saint François, vécut de longs jours au couvent de Cetona. Comme le bienheureux Egide, dont il fut l'ami, il aimait ce lieu solitaire, à la porte duquel mouraient tous les bruits de ce monde, et où l'on pouvait méditer dans le calme et la tranquillité. Ses frères l'ont vu souvent plongé dans de profondes extases et tout enveloppé de lumière. Il avait reçu de Dieu le don de miracle et de prophétie. Il mourut en 1305.

Deux cents ans après sa mort, en 1506, on exhuma ses restes, et on les plaça, avec ceux du bienheureux Pierre de Traguanda, sous l'autel de saint Bernard.

Frère Guy avait eu longtemps pour disciple le bienheureux Pierre, frère lai, que l'on appela Gallus (Gaulois)

à cause de son origine française. Il est célèbre par sa soumission à la règle et à ses supérieurs, par sa piété ardente et ses méditations qui se prolongeaient quelquefois pendant des journées entières. Il fut souvent honoré de la visite du Sauveur, de la bienheureuse Vierge Marie, de saint François et de plusieurs autres saints personnages.

Il était charitable et toujours prêt à se sacrifier pour le prochain. Il n'eut jamais d'autre ambition que de devenir infirmier et de se consacrer tout entier au service des malades. Il mourut saintement au couvent de Cetona, vers l'an 1471.

(Wadding et autres.)

DIX-HUITIÈME JOUR DE JANVIER

LE PÈRE FRANÇOIS ZIRANO

MARTYR

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Le Père François Zirano part en Afrique avec le Père Matthieu. — Il est pris par des Maures algériens, et condamné, comme espion et chrétien d'abord, à être brûlé, puis à être écorché vif. — Mort glorieuse du bienheureux François. — Il est enseveli par les soins des chrétiens d'Alger.

François Zirano naquit à Sasa, en Sardaigne. Quand le roi d'Espagne, Philippe III, voulut envoyer un ambassadeur en Afrique au roi Cuco, dont le pays touchait au territoire d'Alger, il choisit pour cette importante mission

le révérend Père Matthieu d'Aguirre, dont la noble origine justifiait l'élévation, et sur lequel on pouvait fonder l'espoir qu'il convertirait un jour à la foi catholique le monarque infidèle et ses sujets. Le Père Matthieu s'adjoignit comme compagnon le Père François Zirano. François, plein de zèle pour la propagation de la foi, et qui espérait en outre arracher à l'esclavage son neveu, François Serra, prisonnier des Maures depuis treize ans, ne désirait rien tant que d'aller en Afrique.

Après avoir passé quelque temps à Alger, où il eut le bonheur de délivrer des chrétiens prisonniers, le Père François fut chargé par le roi Cuco de porter un message à Philippe III d'Espagne (1603). En route, il fut attaqué par des Maures algériens, et les gens de sa suite, au lieu de le défendre, le livrèrent pour échapper eux-mêmes à la mort. Les bandits, plus fiers que s'ils avaient conquis un royaume, sonnèrent des fanfares et tirèrent le canon en signe de joie. Ils enlevèrent au Père François ses lettres, lui passèrent au cou une lourde chaîne de fer, lui lièrent les mains derrière le dos, lui crachèrent au visage, et le firent marcher devant eux à coups de bâton. Arrivé à Alger, on le jeta en prison et on prépara son supplice. On avait défendu à qui que ce soit de le prévenir du jour où il devait mourir ; mais son neveu, François Serra, au mépris des ordres du roi, profitant du moment où les Maures étaient à la mosquée, courut à la prison et l'avertit d'avoir à se préparer à la mort, parce que les barbares allaient le brûler vif : « Je ne suis pas « digne d'une aussi grande grâce », répondit le saint homme ; « heureux ceux qui peuvent périr dans les « flammes pour l'amour du Dieu tout-puissant ! » Et il

ajouta : « Puisse ma mort prochaine révéler aux Maures « toute l'horreur de leur cruauté, et les préparer à se « convertir au vrai Dieu ! » Il demanda ensuite à son neveu de lui trouver un confesseur qui pût lui donner les derniers sacrements ; puis, se souvenant tout à coup des ordres du roi, qui défendait d'approcher de sa personne, il eut peur de compromettre un prêtre, retira sa demande et s'abandonna à la volonté de Dieu.

Le 18 janvier 1603, un samedi, jour consacré à la Vierge Marie, pour qui le pieux religieux avait une grande dévotion, le roi changeant d'avis, décida qu'il serait dépouillé tout vif. En apprenant qu'il allait mourir comme le saint apôtre Bartholomé, François, levant les yeux et les mains vers les cieux, la figure rayonnante, s'écria : « Loué soyez-vous, ô mon Dieu, qui avez jugé « votre serviteur digne d'un si grand bonheur ! » Ceux qui étaient présents frémissaient tous d'horreur à la seule idée d'un pareil supplice, et ne comprenaient pas la joie du courageux martyr. Les Maures eux-mêmes, émus de pitié, essayèrent de le sauver en lui conseillant d'abjurer sa foi : ils lui promirent de grandes richesses, des honneurs et des dignités. Mais l'apôtre du Christ n'était pas homme à se laisser séduire par les vanités de ce monde ; entre tous les biens de la terre et la mort la plus affreuse, il n'aurait pas hésité un seul instant. Il répondit aux propositions des infidèles, en les conjurant, les larmes aux yeux, de renoncer à leurs erreurs et d'embrasser la religion de Jésus. Plus touché du sort qui les attendait dans l'éternité que des souffrances qu'il allait endurer, ne songeant qu'à leurs âmes condamnées aux flammes de l'enfer, il n'avait d'autre regret, en ce der-

nier jour de sa vie, que celui d'abandonner au démon tant de malheureux sans défense.

Cependant l'heure du supplice approchait. Le confesseur du Christ, vêtu d'une longue robe blanche, pieds nus et la corde au cou, fut traîné dans les rues de la ville, tandis qu'un héraut publiait à son de trompe la sentence du roi. On l'accusait d'avoir servi d'espion au roi d'Espagne et au roi de Cuco, et d'avoir fait évader plusieurs esclaves chrétiens. Lui, calme et tranquille, chantait le cantique des trois jeunes hébreux dans la fournaise de Babylone : « Béni soit le Seigneur, et bénie soit la volonté « du Seigneur ». On arriva ainsi à la porte de Babason, où devait avoir lieu le supplice. Une dernière fois on adjura le religieux de renoncer à sa foi, puis on l'attacha sur une croix. Un chrétien grec apostat, plus barbare que les barbares eux-mêmes, se fit le bourreau de celui qu'il aurait dû défendre. Avec une cruauté vraiment diabolique, il dépouilla le corps du saint martyr, en insultant à ses malheurs et à son courage, et s'efforça d'ajouter à ses tortures physiques des tortures morales plus douloureuses encore. Mais l'apôtre ne l'entendait et ne le voyait déjà plus ; plongé dans de divines extases, et comme jouissant par avance de la béatitude céleste, il souriait sur sa croix de souffrances et murmurait les noms de Jésus et de Marie. Il apercevait avec les yeux de l'âme, se tenant autour de lui et l'encourageant du geste, la Reine des martyrs, saint François, saint Gavin, saint Prote et saint Janvier, patrons de la Sardaigne. Quand, à force de perdre du sang, il sentit sa vie s'en aller, il leva les yeux au ciel et dit à haute voix : « Mon Dieu, je « remets mon âme entre vos mains ». Quelques instants

après, le courageux martyr quitta cette terre de douleurs, pour entrer au royaume de gloire, dans la phalange des élus du Seigneur. Il n'était âgé que de trente ans.

Au moment même où il expirait, un orage si violent s'éleva tout à coup, que les Maures crurent que leur dernière heure était venue. Ils s'enfuirent et se cachèrent dans leurs maisons, en répétant que ce chrétien était vraiment un saint et un ami de Dieu, qui peut-être allait venger sa mort en exterminant ses bourreaux. Pour détourner le courroux céleste, ils résolurent de rendre aux restes du martyr les derniers honneurs; mais François Sena et deux autres chrétiens avaient déjà accompli ce pieux devoir. Le corps du bienheureux apôtre reposait dans l'église catholique d'Alger, et une inscription rappelait son nom, le jour, le lieu et le genre de son supplice.

(Barrezzo et Daze.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE LA CUESTA

1622. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : D'abord frère mineur observant, le bienheureux Jean entre ensuite dans un couvent de la province de Saint-Joseph. — Ses vertus. — Ses miracles.

Le Père Jean de la Cuesta est l'un de ces saints hommes, célèbres par leur austérité et leurs miracles, et si nombreux dans la province qu'avait réformée saint Pierre d'Alcantara. Il avait pris tout d'abord l'habit de frère mineur de l'Observance ; mais bientôt, désireux de vivre plus à Dieu, au sein des mortifications, dans la paix de

la solitude, il entra dans un couvent de la province de Saint-Joseph.

Dès les premiers jours, sa soumission à la règle, son désir ardent d'atteindre à la perfection religieuse, le signalèrent à ses supérieurs. Il aimait la sainte pauvreté comme saint François et saint Pierre d'Alcantara l'avaient aimée. D'une pureté et d'une chasteté vraiment angéliques, jamais une mauvaise pensée n'obscurcit la sérénité de son âme, et le démon n'eut prise sur lui par aucun endroit. Il se livrait à de cruelles mortifications, marchait toujours nu-pieds, portait autour de son corps une grosse chaîne de fer, une haire sous sa robe de moine, et toutes les nuits il se déchirait la chair à grands coups de discipline.

Il allait souvent en ville quêter pour le couvent; mais, au milieu de la foule, il y paraissait étranger, les yeux baissés, ses lèvres murmurant de ferventes prières. Il aimait son prochain plus que lui-même et consacrait tout le temps dont il pouvait disposer à faire de bonnes œuvres, à entendre des confessions, à diriger les âmes pieuses dans la voie du salut.

Il avait une grande dévotion au saint sacrifice de la messe et au sacrement de l'Eucharistie. On le voyait tous les matins, au chœur, à genoux sur la pierre, abîmé en Dieu, plongé dans de divines extases, ne paraissant plus vivre de la vie de ce monde. Il avait des entretiens spirituels avec Jésus et les saints, et, dans ces moments de bonheur, sa figure paraissait comme transfigurée.

Dieu, en récompense de sa piété ardente, lui accorda le don d'accomplir des miracles. Il lui arriva souvent, en donnant à des malades l'absolution de leurs péchés, de les

guérir en même temps des infirmités du corps et de celles de l'âme. Il eut aussi le don de prophétie. Il est mort riche de vertus, dans un âge très-avancé, au couvent de Guadalaxara, le 18 janvier 1622.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

FRÈRE ANTOINE DE PENELLA

1618. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII, le Juste.

Ce bienheureux frère, né à Penella, en Portugal, prononça ses vœux dans la province de Saint-Antoine, après la mort de sa femme, en qualité de frère lai. Dur à lui-même, il était bon et compatissant pour les autres ; d'une humilité au-delà de toute expression, il se regardait sincèrement comme le plus grand pécheur du monde. Il ne voulut jamais exercer dans l'Ordre d'autre fonction que celle de frère portier. Jamais un mot malsonnant ne sortit de sa bouche. Durant les vingt dernières années de sa vie, il fut aveugle. Ce malheur, au lieu d'aigrir son caractère, ne fit qu'augmenter sa piété et toutes ses vertus. Il a accompli durant sa vie et après sa mort beaucoup de miracles.

Au commencement de janvier 1618, il fut tout à coup pris d'un violent mal de gorge, et il mourut le 18 du même mois, après avoir reçu les derniers sacrements.

(CARDOSE.)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER

BERNARD COUSIN, JEAN DE TAPIA

ET AUTRES, MARTYRS AUX INDES OCCIDENTALES

Vers 1555. — Pape : Marcel II. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Ce qu'étaient les Indiens nomades. — Leurs mœurs. — Leur cruauté. — Le Père Bernard Cousin, premier missionnaire chez les Chichimèques. — Sa mort. — Premiers succès et mort du Père Jean de Tapia. — Martyre de Jean de Sarrado.

A l'époque où les glorieux apôtres du Christ, Bernard Cousin, Jean de Tapia et leurs compagnons, allèrent porter la parole de Dieu aux Indes occidentales, le pays qui s'appelle aujourd'hui le Mexique était habité par les sauvages les plus cruels de l'Amérique, les Chichimèques et les Calibes. C'étaient des tribus vagabondes et barbares, qui ne couchaient jamais sous un toit, et qui parcouraient d'immenses étendues de terrain en vivant du produit de leurs chasses et de leurs pillages. Ils ne marchaient que la nuit, et dormaient le jour à l'ombre de quelque forêt vierge. Ils se tatouaient le corps et le visage de dessins étranges, qui leur donnaient un aspect terrible, et ils passaient pour être antropophages. Ils adoraient de grossières idoles faites de bois ou de pierre, et ne connaissaient guère d'autre dieu que le dieu de la vengeance, de la guerre et des combats. Ils étaient continuellement en lutte avec les autres Indiens, qu'ils détestaient à l'égal des Espagnols eux-mêmes.

Si l'on ne savait quels dévouements inspirent l'amour de Dieu et l'amour du prochain, on aurait peine à comprendre qu'il y ait eu des missionnaires assez courageux pour aller annoncer la parole sainte à ces peuples barbares. Cependant plusieurs de leurs tribus se laissèrent instruire, et furent converties à la vraie foi par des frères mineurs. Le premier qui, à sa grande gloire et à la gloire de l'Ordre Séraphique tout entier, ait porté la lumière de l'Evangile aux Chichimèques, est le Père Bernard Cousin, un français; il alla les chercher par delà les déserts, sur leurs montagnes, dans leurs forêts. Les premiers qu'il rencontra lui lancèrent des flèches; mais Dieu protégea son serviteur et fit retomber les flèches aux pieds de ceux qui les avaient lancées. Effrayés, ils prirent la fuite, puis revinrent se jeter à genoux devant le saint missionnaire qui en baptisa quelques-uns.

Après avoir passé quelque temps au milieu de cette tribu, le Père Cousin poursuivit sa route et arriva dans la grande vallée du Guadiana, où il devait trouver la mort. Les Chichimèques le tuèrent en 1550 et le découpèrent en morceaux. Quelques années après, deux autres frères mineurs eurent le même sort.

En 1556, le Père Jean de Tapia conquit aussi la palme du martyre. C'était un saint homme, rempli de zèle pour la propagation de la foi, et qui travaillait depuis longtemps déjà à la conversion des Indiens. Il s'enfonça dans l'intérieur des terres, accompagné d'un Indien baptisé, et qui était, lui aussi, devenu un ardent apôtre du Christ. Plus heureux d'abord que le Père Cousin, il parvint à enseigner aux Chichimèques du Guadiana les mystères de la religion, et il en baptisa un grand nombre.

Il se dirigea alors vers Guadalfagiara, ville qui venait d'être fondée par les Espagnols, et où les Frères Mineurs avaient déjà un couvent, pour rendre compte à ses supérieurs des heureux résultats de sa mission. Il était accompagné d'un chichimèque nouvellement converti. Le provincial lui témoigna toute sa satisfaction, et après lui avoir fait prendre quelques jours de repos, le renvoya avec pleins pouvoirs pour agir dans l'intérêt de la religion et des âmes. Le saint homme se remit en route, mais à quelques milles de Zacateca (capitale de la province du même nom, à quatre-vingt-quinze lieues nord-est de Mexico), il fut pris par une bande d'Indiens Guachichiles. Comprenant que sa dernière heure était venue, il se mit à genoux, baisa pieusement son crucifix, et reçut la mort en souriant et en pardonnant aux assassins (1556). Son corps, retrouvé quelques jours plus tard, fut enseveli avec de grands honneurs à Zacateca, dans l'église de l'Ordre.

Le Père Jean de Sarrado, espagnol d'origine, reçut l'habit de l'Ordre aux Indes occidentales, dans la province du Saint-Evangile, et fut envoyé par ses supérieurs dans celle de Xalisco, pour être gardien du couvent de Zapachan. De là il passa à Zacateca, où il avait demandé lui-même d'aller travailler à la conversion des Chichimèques. Le martyre fut sa récompense : il fut attaché à un arbre et tué lentement à coups de flèches. Beaucoup d'autres pieux missionnaires subirent le même sort.

(Gonzague.)

VINGTIÈME JOUR DE JANVIER

LE PÈRE MELCHIOR DE LISBONNE

MARTYR AUX INDES ORIENTALES

1540. — Pape : Jules III. — Roi de France : François I[er].

SOMMAIRE : Fondation de la mission de Goa. — Martyre du Père Melchior. — Nombreux frères mineurs qui meurent pour la foi aux Indes orientales.

Aussitôt que la ville de Goa et son territoire furent tombés au pouvoir des Portugais en 1510, les Frères Mineurs du Portugal y envoyèrent une mission pour y établir un prieuré de leur Ordre. L'un des premiers supérieurs de ce prieuré fut le Père Melchior, de Lisbonne, religieux de grandes vertus et plein d'ardeur pour la conversion des infidèles. Il avait demandé et obtenu la permission d'aller travailler au salut des âmes dans les Indes. Aimé de ses religieux, à qui il donnait l'exemple de tous les dévouements, il sut également plaire aux habitants encore barbares de ces contrées lointaines. Il défendait énergiquement les intérêts de la religion, quand ils étaient attaqués : c'est ainsi qu'il excita vivement le vice-roi dont il était le confesseur à déclarer la guerre au roi de Jafanapatam, ennemi intraitable de tout ce qui portait le nom de chrétien. Pendant que le général portugais entrait d'assaut dans la ville du barbare, le Père Melchior, occupé à d'autres conquêtes, cherchait à gagner des âmes pour le ciel. Il ne gagna que le martyre. Arrêté dans un

village par ordre des prêtres du pays, au moment où il expliquait à quelques Indiens rassemblés autour de lui les mystères de notre sainte religion, il fut attaché à un poteau et tué à coups de flèches. Il mourut criblé de blessures, le 20 janvier 1540.

Cette même province de Saint-Thomas, aux Indes Orientales, a produit un grand nombre d'autres ardents apôtres qui, comme le bienheureux Melchior, ont répandu leur sang pour la foi. A Ceylan, deux frères mineurs pris dans une forteresse furent mis à mort. Un religieux du nom d'Antoine périt de la même façon. Un certain Père François, qui accompagnait une division dans une attaque contre les Cafres, tomba entre les mains des barbares et subit le dernier supplice. Un frère Jean, envoyé en mission à Cochin, arrosa de son sang la terre de Malabar. Un Père Etienne eut le même sort sur la route de Goa à Pondichéry. Un Père gardien, Jean Eloi, appelé de Cochin à Goa par ses supérieurs, fut pris avec le Père Sixte, son compagnon, et succomba avec lui à d'atroces souffrances.

(GONZAGUE et CARDOSE.)

LE PÈRE PIERRE D'ARCAGNANO

MARTYR

1284. — Pape : Honoré IV. — Roi de France : Philippe III.

Le Martyrologe de l'Ordre Séraphique place aussi au vingtième jour de janvier le souvenir du Père Pierre d'Arcagnano, qui fut victime de son dévouement à sa foi et de sa fidélité à ses devoirs. Ses vertus bien connues le firent nommer inquisiteur pontifical en Lombardie. Il exerça cette fonction dans la ville de Milan pendant plusieurs années. Malheureusement, s'il sut y conquérir l'estime des gens de bien, il devint un objet de haine pour les coupables et les hérétiques que n'épargnaient pas ses jugements sévères. Quelques-uns d'entre eux le firent enlever une nuit par des spadassins, et lui déclarèrent qu'il allait mourir s'il ne rayait leurs noms du livre de l'inquisition. Pierre resta inflexible et déclara que, s'il échappait de leurs mains, il continuerait immédiatement contre eux les poursuites légales. On l'assassina.

Son corps, relevé sur le territoire d'Umbraïda, en Lombardie, où il avait été tué, fut transporté à Valence, dans le Dauphiné, et enseveli avec de grands honneurs dans l'église de l'Ordre.

(Wadding.)

SŒUR AGNÈS DE DIEU

CLARISSE

1553. — Pape : Marcel II. — Roi de France : Henri II.

Le couvent des Clarisses de Lisbonne, fondé en 1536 par deux dames de la cour de Portugal, devint rapidement célèbre par les vertus austères des premières religieuses qui vinrent l'habiter. Elles sortaient presque toutes du couvent de Funchal, dans l'île de Madère. La plus connue d'entre ces pieuses filles était la sœur Agnès de Dieu, dont l'ardente dévotion fit l'admiration de tous ceux qui eurent le bonheur de la voir et de lui parler. Elle fut tout d'abord nommée abbesse du nouveau couvent, et s'occupa avec une sollicitude de tous les instants d'instruire par ses exemples plus encore que par ses paroles les novices qui ne tardèrent pas à se grouper autour d'elle, et qui l'aimaient comme une bonne mère. Aussi savante qu'un docteur en théologie, elle parlait le latin avec une incroyable facilité et expliquait d'une façon claire et précise les passages obscurs ou incertains des saintes Ecritures.

Elle mourut, après dix-huit années d'une vie religieuse exemplaire, le 20 janvier 1553. C'était un dimanche, et on ne trouvait personne pour l'ensevelir. La légende raconte qu'un mystérieux inconnu, d'une grandeur et d'une beauté surnaturelles, apparut tout à coup aux yeux étonnés des religieuses, souleva lui seul la pierre

énorme qui bouchait l'entrée du caveau, y descendit la sainte fille, et s'évanouit aux regards. Des miracles s'accomplirent sur le tombeau d'Agnès.

(B. FREMAUT.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE JANVIER

LES BIENHEUREUX HERMANN, OTTO

ET AUTRES, DE LA PROVINCE DE SAXE

1287. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Fondation de la province de Saxe. — Vie du bienheureux Hermann. — Son dévouement aux pauvres et aux malheureux. — Ses miracles. — Le bienheureux Otto, et autres saints religieux de la province de Saxe. — Importance de cette province. — Ses malheurs à la suite de l'hérésie de Luther.

Saint François avait envoyé, dès 1216, quelques-uns de ses religieux dans la Hollande et dans les Pays-Bas; mais comme ils ne connaissaient pas la langue du pays, ils furent regardés comme des hérétiques, maltraités presque partout, et forcés de retourner en Italie sans être arrivés à aucun résultat heureux. En 1221, une deuxième mission eut plus de succès; le nom de saint François et sa réputation de sainteté s'étaient déjà répandus dans l'Europe entière, et l'on accueillit avec joie les nouveaux Frères Mineurs. Dans un certain nombre de villes importantes il se fonda bientôt des couvents de l'Ordre Séraphique, où de riches bourgeois et de nobles gentilshommes vinrent revêtir l'humble habit de Saint-François.

De ce nombre fut le bienheureux Hermann, né à Gerstadem. C'était un homme d'une piété profonde, qui occupait une position honorable et possédait une grande fortune. Eclairé de la lumière du Saint-Esprit, il renonça tout à coup à ses biens et à ses dignités, et, à l'étonnement de ses parents et de ses amis, il prit l'habit de frère mineur.

Dès lors il s'occupa avec une activité infatigable de multiplier en Allemagne les couvents de Frères Mineurs. Ses sermons, et surtout l'exemple de sa vie austère, conquirent beaucoup d'âmes à la vertu. Son humilité se révélait non-seulement par la pauvreté de sa robe de moine, mais par toute sa démarche. Il avait l'air d'être le serviteur de tous. Il allait chercher au fond des bois, dans de misérables huttes, des souffrances à guérir et des douleurs à calmer; il apprenait aux malheureux de ce monde à mettre leurs espérances ailleurs que dans les vanités d'ici-bas, et il leur répétait ces paroles du Sauveur: *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur;* « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ». Son cœur était pour eux plein de miséricorde et d'amour ; c'est eux surtout qu'il se plaisait à confesser et à diriger dans la voie du salut ; c'est pour eux qu'il prêchait, pour eux que montaient au ciel ses plus ardentes prières. Les riches, disait-il souvent, peuvent et savent se faire servir ; nous sommes les serviteurs des pauvres et des humbles.

Après une longue vie, consacrée tout entière depuis plusieurs années à Dieu et à son prochain, le bienheureux Hermann, qui habitait alors au couvent de Mulhouse, en Saxe, fut appelé par le Très-Haut à entrer au nombre

des élus. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans.

Dieu, qui de son vivant lui avait accordé le don de faire des miracles, lui permit encore d'en accomplir après sa mort. Trois enfants morts-nés, trois autres qui étaient tombés dans une rivière, durent la vie à sa toute-puissante intervention. Il rendit la parole à trois muets, l'ouïe à deux sourds, la vue à neuf aveugles, l'usage de leurs membres à dix-huit paralytiques et boiteux. Aussi fut-il honoré comme un saint par les habitants de Mulhouse et des environs.

La province de Saxe a donné naissance à un grand nombre de religieux aussi célèbres par leur science profonde que par leurs vertus. Il faut citer, entre autres, le bienheureux Otto, qui avait été prêtre et chanoine régulier avant d'entrer au couvent d'Halberstadt. Il est célèbre par ses mortifications, son amour du prochain et les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau.

On a encore gardé le souvenir du bienheureux Lucolphus, dont la piété était presque proverbiale, et qui guérit miraculeusement une femme et un enfant malades de la lèpre ; — du bienheureux frère Eloi, qui repose au couvent de Brême, et à qui Dieu prédit le moment de sa mort ; — du Père Conrad de Strongelen (couvent de Kiris) ; — du Père Théodoric (couvent de Misna) ; — du Père Jean (couvent d'Unributh) ;

— d'un autre Père Conrad surnommé le Saint (couvent de Hildesheim); — d'un autre Père Jean (couvent d'Osem), et d'une foule de religieux, tous plus ou moins célèbres par leur piété, leur austérité ou leur science.

On a compté dans cette vaste et antique province de Saxe jusqu'à soixante-dix couvents, qui formaient douze prieurés. Plus tard elle se divisa en deux provinces, qui fournirent à l'Allemagne, jusqu'à l'époque de l'hérésie de Luther, d'ardents et savants propagateurs de la foi catholique. A partir de 1524, les couvents furent saccagés et brûlés, les Frères Mineurs dispersés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, tués sur les chemins, au pied des autels. L'invasion de Gustave-Adolphe dans l'empire Germanique ne fit qu'accroître leurs misères. Pour prêcher la parole de Dieu et porter les saints sacrements à ceux qui étaient restés fidèles à leur foi, ils furent obligés de se cacher sous des vêtements civils. Beaucoup furent découverts et payèrent de leur vie leur dévouement, entre autres le Père Adolphe Ardolphi, prieur de la province de Strasbourg, qui mourut martyr à Wittemberg, le 6 janvier 1632.

(Pisan, Wadding, Gonzague et Arthur.)

LE PÈRE PAUL DE BRESCIA

LES SŒURS CHRISTINE ET MARIE DU S.-SÉPULCRE

CLARISSES

ET LA SŒUR LUCIE DE VENISE

DU TIERS ORDRE

Dans le couvent de Varèse, village du Milanais, repose le corps du bienheureux Paul, né à Brescia, en Italie. Ce saint homme mérita, par sa science et son éloquence, d'être placé au rang des plus illustres prédicateurs de son temps, et le Milanais comme la Lombardie ont pendant de longues années gardé le vivant souvenir des miraculeux résultats de ses sermons. Il semble avoir eu surtout le don d'émouvoir les cœurs et de les consoler. L'exemple de sa sainte vie, ses vertus, ses miracles, donnaient à sa parole une grande autorité. Il mourut à Varèse le 21 janvier 1477, après avoir travaillé longtemps dans les vignes du Seigneur. On laissa son corps exposé pendant deux jours à la vénération du peuple, qui se pressait autour de ses reliques. Son rosaire, son crucifix et d'autres objets qui lui avaient appartenu, accomplirent beaucoup de miracles.

(Wadding.)

L'Ordre Séraphique garde aussi, au 21 janvier, la mémoire de la bienheureuse Chrétienne ou Christine,

fille d'un gentilhomme d'Assise, Bernard de Suppone. Christine fut, dans sa jeunesse, l'amie de sainte Claire, avec qui elle demeura longtemps. Elle assistait aux entretiens de la bienheureuse mère et de saint François, et elle l'accompagnait toujours dans ses visites au vénérable fondateur de l'Ordre. C'est pour suivre son exemple qu'elle renonça à sa noblesse, à ses riches domaines, aux vanités de ce monde, et qu'elle alla demander à saint François l'habit de l'Ordre au couvent de Portiuncula. François l'envoya au pauvre cloître de Saint-Damien, où, sous la direction de sainte Claire, elle avança très-loin dans la voie de la perfection et de la sainteté. En 1216, les deux pieuses filles allèrent ensemble fonder un couvent de Clarisses près de Foligno, au village de Fonte di Carpello. La mort de sainte Claire ne ralentit pas l'ardeur de Christine : durant quarante-quatre ans qu'elle passa dans les couvents, elle fut, selon la parole du chroniqueur, un véritable miroir de perfection religieuse. Elle mourut en 1258, riche de vertus et d'années, et célèbre par les miracles qu'elle avait accomplis. Elle fut ensevelie au couvent de Saint-Damien, d'où on transporta plus tard ses restes à l'église de Saint-Georges d'Assise. Une flamme miraculeuse s'élevait souvent au-dessus de son tombeau.

(WADDING et JACOBILLE.)

C'est encore un 21 janvier qu'est passée dans l'éternité bienheureuse sœur Marie du Saint-Sépulcre, du couvent des Urbanistes de la ville de Condé, en Portugal. Dieu avait orné son âme de toutes les vertus. Aux jours prescrits par la règle, elle ne vivait que de pain et d'eau ;

elle imposait à son pauvre corps des travaux pénibles et se donnait de grands coups de discipline. Le Seigneur accomplit plusieurs fois, à sa demande, le miracle de la multiplication des pains. Elle fut éprouvée dans sa vieillesse, comme Tobie, par une pénible maladie : elle devint aveugle. Elle se soumit sans murmure à la volonté de Dieu, et en fut récompensée par l'apparition de sainte Elisabeth, reine de Portugal, veuve du Tiers Ordre, envoyée par le Très-Haut pour l'encourager, la soutenir et la féliciter.

Sa dernière maladie fut longue et cruelle : durant vingt jours entiers il lui fut impossible de prendre aucune nourriture. Elle mourut, munie des derniers sacrements, le 21 janvier 1560.

(Cardose.)

La bienheureuse Lucie, née à Venise, de parents nobles et riches, fut encore plus célèbre par ses vertus que par son illustre origine. Le mari que sa famille lui avait donné étant venu à mourir, elle résolut de se consacrer à Dieu et revêtit la robe des religieuses du Tiers Ordre de Saint-François. Elle s'efforça d'imiter l'humilité et les austérités du vénérable patriarche. Quoique, dans toute la ville de Venise, il n'y eût qu'une seule voix pour proclamer ses vertus, elle était mécontente d'elle-même et se trouvait pleine d'imperfections. Aussi ne pouvait-elle entendre faire son éloge sans en éprouver un véritabe chagrin. Tandis que tous les pauvres la bénissaient et la vénéraient comme une sainte, elle avait continuellement devant les yeux sa pauvre âme perdue dans l'éternité.

Elle accomplissait régulièrement les jeûnes prescrits par l'Eglise, et s'approchait de la sainte table le plus souvent possible. Elle dormait sur un fagot de sarments, une pierre sous la tête en guise d'oreiller.

Elle reçut à plusieurs reprises, sur les choses du ciel, de précieux enseignements, et fut éclairée de la lumière de l'Esprit-Saint. On ne connaît pas au juste la date de sa mort ; mais on sait qu'elle fut ensevelie à Venise, dans l'église de l'Archange Raphaël, et qu'après sa mort, omme pendant sa vie, des miracles s'accomplirent par son intercession.

(SOLITAIRE.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JANVIER

LE B. GAUTHIER, DE BRUGES

ÉVÊQUE DE POITIERS

1307. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Science et vertus du bienheureux Gauthier. — Il travaille au *Commentaire de la règle de saint François*. — Il devient évêque de Poitiers, malgré lui. — Sa charité envers les pauvres. — Sa mort. — Ses miracles.

Le bienheureux Gauthier naquit à Bruges, dans les Flandres, où, tout jeune encore, il reçut l'habit de l'Ordre. Sa vaste intelligence le signala à ses supérieurs qui l'envoyèrent à Paris, où il étudia longtemps, et où il devint docteur en théologie. A la demande du pape Alexandre IV, il écrivit des ouvrages très-savants sur des points obscurs

de la religion. On a conservé de lui un livre de sentences, des controverses théologiques, des sermons, etc. Il avait une grande réputation d'éloquence, et, par ses prédications, il ramena au giron de l'Eglise beaucoup d'âmes égarées. En 1279, le pape Nicolas III le chargea, avec le général et deux cardinaux de l'Ordre, d'expliquer et de commenter le texte de la règle donnée par saint François.

Il était alors provincial de l'Ordre à Tours. Dans cette position, comme dans toutes les dignités auxquelles il fut élevé, il veilla à faire exécuter scrupuleusement les prescriptions de la règle, et toujours il paya le premier d'exemple.

En 1279, il fut nommé évêque de Poitiers. Les chanoines de la cathédrale, après de longs débats sur le choix du nouvel évêque, s'en étaient remis à la décision du pape, et Nicolas III leur désigna Gauthier. Le serviteur de Dieu, qui se trouvait indigne d'un tel honneur, essaya de le décliner ; mais le Saint-Père lui ordonna d'obéir. Le général des Franciscains, à la prière de Gauthier, intervint auprès du Souverain Pontife, et lui demanda de lui laisser son provincial : il ne fut pas plus heureux. Le nouvel évêque alla prendre possession de son diocèse.

S'il avait cherché à se soustraire aux honneurs, il ne chercha pas à se soustraire aux devoirs de sa position. Il prit soin de son troupeau comme un bon pasteur, et se fit tout d'abord le père des pauvres. Il les vêtit, les nourrit, les logea avec les revenus de son diocèse, l'un des plus riches du royaume de France.

Dieu récompensa ses vertus chrétiennes en lui accor-

dant le don de faire des miracles. On vit souvent planer au-dessus de sa tête, au moment où il consommait le saint sacrifice, une colombe blanche qui s'élevait ensuite vers le ciel.

Après avoir exercé pendant vingt ans la dignité d'évêque dans le diocèse de Poitiers, le pieux Gauthier se retira dans son couvent, qu'il avait eu tant de peine à quitter, pour y finir ses jours dans un commerce de tous les instants avec son Dieu. Deux ans plus tard il tomba malade, et, sentant que la mort allait venir, il rassembla autour de lui ses frères, leur fit ses dernières exhortations, et sa belle âme s'envola dans l'éternité le 22 janvier 1307.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau. Des aveugles y recouvrèrent la vue, et beaucoup de malades y vinrent chercher leur guérison. L'église des Frères Mineurs de Poitiers, où reposaient ses restes mortels, au pied du grand-autel, devint un véritable lieu de pèlerinage, et la chambre qu'il avait habitée porta longtemps le nom de chambre de Saint-Gauthier.

(Wadding, Bolland, etc.)

LES PP. JEAN VOISIN, MICHEL GRILLET

PIERRE BONEAU

ET AUTRES RELIGIEUX DE L'ORDRE, EN FRANCE

La province de Tours, dont le bienheureux Gauthier, par la sainteté de sa vie et par ses miracles, avait fait la gloire, a donné, à l'époque des guerres de religion, de beaux exemples de courage apostolique. Une foule de martyrs ont répandu leur sang et offert leur vie en sacrifice pour le maintien et la confirmation de la foi catholique. Nous trouvons, à la date du 22 janvier, le souvenir de Jean Voisin, né à Tours, qui prononça ses vœux au couvent de cette ville et en devint ensuite le gardien. Quand les Calvinistes, dont la rage s'exerçait surtout contre les Frères Mineurs, furent devenus pour un temps les maîtres du pays, le Père Jean, qui était alors aumônier du couvent des Clarisses-Urbanistes de Guiche, auprès de Blois, tomba entre leurs mains. Ils le gardèrent prisonnier pendant quelques semaines ; puis, voyant que ni leurs menaces, ni leurs promesses, n'avaient prise sur ce cœur de fer, ils le tuèrent à coups de couteau en 1578. Son corps, jeté à la Loire, fut charrié par le fleuve jusqu'à Tours, où il fut recueilli, reconnu et enseveli dans l'église de l'Ordre, au milieu d'un grand concours de peuple.

Les hérétiques prirent, en 1568, la ville d'Angoulême, et emmenèrent, pour le pendre, Michel Grillet, gardien du couvent de la ville. Pendant qu'on le conduisait au supplice, le saint homme, inspiré de l'esprit des prophètes, prédit à Gaspard de Coligny, amiral de France, qu'il serait frappé au ventre comme Jézabel, et qu'il mourrait de malemort. Cinq ans après, en effet, les enfants traînaient dans les rues de Paris le cadavre mutilé du grand chef huguenot.

Le Père Pierre Boneau, docteur en théologie et prédicateur distingué, eut aussi le bonheur de mourir pour la foi. Il fut pendu à un arbre dans les promenades d'Angoulême. Son corps, qui avait d'abord été enseveli à l'endroit où il avait subi le dernier supplice, fut retrouvé deux ans plus tard dans un parfait état de conservation, et, après une imposante cérémonie, placé dans le chœur de l'église d'Angoulême.

Deux autres Pères du même couvent cueillirent aussi la palme du martyre avant d'entrer dans le ciel, leur éternelle patrie : le Père Jean Virolaut, licencié en théologie, qui mourut au milieu d'affreuses tortures, et le Père Jean Avril, vieillard de quatre-vingts ans, qui eut la tête tranchée.

En 1561, ce fut le tour de la ville de Saintes en Saintonge, dont toutes les églises et tous les couvents furent

brûlés et saccagés par les huguenots. Seize de leurs soldats tuèrent à coups de pique le Père François Mirambeau, un jeune religieux sans défense.

A Horty, en 1562, le vénérable Père Ruellon, docteur en théologie et prieur de la province, donna sa vie pour sa foi. — A Laudun, la même année, le Père Michel Desmans, le Père Yves Royer, licenciés en théologie, et le Père Jean de Malay, d'une famille de gentilshommes, furent massacrés au pied des autels. — A Orléans, six frères mineurs tombèrent à la fois sous les coups des meurtriers, après avoir assisté d'abord à la destruction de leur couvent. Aussi le saint Pontife, dans une Encyclique publiée vers cette époque, justement indigné en présence de tous ces pillages et de tous ces crimes, appelait-il les huguenots des loups civilisés.

(Gonzague et Barrezzo.)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JANVIER

LE BIENHEUREUX FRÈRE JEAN PICO

1623. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Jean Pico.— Son influence sur les enfants de son âge. — Il résiste courageusement à toutes les séductions du démon. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Première épreuve. — Ses vertus. — Son austérité. — Son humilité. — Ses mortifications. — Mépris qu'il professe pour son corps. — Splendeur de son âme. — Sa soumission à Dieu et à ses supérieurs. — Ses prières, ses extases, ses visions. — Sa dévotion au saint sacrement de l'Eucharistie. — Son éloquence. — Sa charité chrétienne. — Ses miracles et sa mort.

Jean Pico, le saint Paul de son temps, comme l'appelle son biographe, naquit à Montfort, dans le royaume de Valence. Ses parents, Laurent Pico et Béatrix Arzilla, de la haute noblesse espagnole, mirent tous leurs soins à faire de leur fils un homme vertueux et craignant Dieu. Le Seigneur le mit en garde dès son enfance contre toutes les séductions du monde et lui donna, dit le chroniqueur, la candeur de la colombe et la prudence du serpent. Il était si pur de toute souillure que jamais son confesseur n'eut besoin de lui donner l'absolution. Il avait des manières posées et calmes, une voix douce, une figure d'Ange, et toutes les mères le proposaient pour modèle aux jeunes gens de son âge. Il savait d'ailleurs leur inspirer la piété dont il était lui-même animé, et plusieurs d'entre eux se réunissaient souvent avec lui pour prier ensemble, suivre une sorte de règle monacale, s'imposer des austérités et des mortifications. Il avait une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie, et

chaque fois qu'il éprouvait quelque peine physique ou morale, il courait à l'église des Frères Mineurs, située à quelque distance de la ville, où il y avait une statue miraculeuse de la Mère de Dieu. A genoux aux pieds de la Reine du ciel, il lui confiait ses chagrins, et trouvait, dans ce doux commerce, espérance et consolation. Il fuyait comme la peste la compagnie des jeunes mondains, et ne se plaisait qu'avec les personnes pieuses et craignant le Seigneur.

Le démon, qui voyait avec rage cette belle âme croître pour le ciel, essaya de lutter contre sa vertu et le soumit à de rudes épreuves. Il y avait dans la maison qu'habitait le bienheureux Jean une femme riche, noble, d'un extérieur agréable, dans la fleur de l'âge et de la beauté, mais de mœurs légères, et chez qui se réunissait toute la jeunesse folle et licencieuse. Jean avait déjà refusé plusieurs fois des invitations pressantes de venir prendre sa part des plaisirs plus ou moins permis, et la dame, piquée de voir ses attraits dédaignés et de trouver un cœur rebelle, finit par ne plus avoir qu'une pensée : triompher de la résistance du pieux jeune homme, et punir à sa façon ce qu'elle appelait un crime de lèse-beauté. Mais tous ses efforts restèrent sans succès. En vain déploya-t-elle toutes ses séductions, en vain lui exprima-t-elle par l'ardeur de ses regards ce qu'elle n'osait pas d'abord lui déclarer de vive voix. Poussée à bout, elle eut l'audace, comme autrefois la femme de Putiphar, d'aller le trouver chez lui, de s'asseoir à ses côtés ; il sortit de sa propre chambre, sans même la regarder : Satan était vaincu.

En 1608, le bienheureux Jean, éclairé de l'esprit de

Dieu, demanda l'habit de l'Ordre Séraphique, et entra au couvent de Murcie, dans la province de Saint-Jean-Baptiste ; il était alors âgé de trente ans. Aussitôt il s'appliqua avec ardeur à la pratique de toutes les vertus religieuses, suivit dans ses prescriptions les plus sévères la règle de saint Pierre d'Alcantara, et ne tarda pas à prononcer les vœux complets. Il y avait quelques mois déjà qu'il était profès, quand Dieu trouva bon de le soumettre à une dure épreuve et de le sanctifier par une cruelle maladie. Jean n'eut ni une plainte, ni un murmure. Aux heures de souffrances il était soutenu par de célestes consolations ; la Mère de Dieu, surtout, lui apparut plusieurs fois, telle qu'il l'avait vue à Lorette : « Patience », lui disait-elle, « et espoir au Seigneur, le temps des épreuves « finira, et je serai toujours là pour vous soutenir ». Saint François et beaucoup d'autres saints lui apparurent aussi, et lui firent les mêmes promesses. « Je crois que je se« rais mort de joie », dit plus tard frère Jean au provincial, « si ces moments de béatitude infinie s'étaient « prolongés ».

Aussitôt que les forces du pieux serviteur de Dieu commencèrent à revenir, il se remit avec une nouvelle ardeur aux pratiques austères, à la prière, aux mortifications. Il avait un sentiment profond de son humilité, et s'était persuadé à lui-même qu'il n'était pas digne d'habiter dans la maison de Dieu. Non pas qu'il n'estimât à haut prix son âme faite à l'image du Créateur, mais il se trouvait si fort au-dessous de tous ceux qui l'entouraient, si incapable d'atteindre jamais à leur perfection, que cette seule pensée le faisait rougir de honte. Il s'occupait sans cesse des plus vils travaux du couvent, les seuls, disait-il,

qui convinssent à sa bassesse et à son infirmité. Le respect qu'on lui témoignait lui était à charge ; il préférait de beaucoup qu'on eût pour lui de dures paroles ou même des reproches. Quand il croyait avoir péché à l'égard de son prochain, par parole ou par action, il demandait aussitôt humblement pardon, et, la nuit suivante, il se donnait de violents coups de discipline. Il méprisait son corps, comme la partie mauvaise de son être, le malmenait, le soumettait à une torture de tous les instants. Il dormait sur une planche dans son étroite cellule, marchait pieds nus sur la terre, et ne portait jamais de sandales que lorsqu'il s'était blessé. Sa nourriture habituelle se composait de pain et d'eau ; rarement il mangeait un peu de soupe ; aux jours de fête, il y ajoutait quelques fruits. Il s'imposait au réfectoire, en présence de ses frères, de pénibles mortifications, et témoignait hautement pour lui-même le plus profond mépris. Pendant les temps de pénitence, il portait autour de ses reins une lourde chaîne de fer, se donnait la discipline deux fois toutes les nuits, et ne dormait pas plus de trois heures, si fatigué qu'il fût par le travail et par les austérités ; plus tard, il diminua de moitié les courts instants consacrés à son repos : « Je n'aurais pas le temps de prier », disait-il, « si je ne prenais un peu sur mon sommeil ». Jamais on ne le trouvait inoccupé ; quand il n'avait rien autre chose à faire, il raccommodait les sandales de ses frères, ou bien il allait aider le jardinier dans ses travaux. Tant qu'il n'eut pas à son gré assez asservi la matière à l'esprit, il ne prit pas de repos, ne mangea qu'une fois par jour, et d'un seul mets, s'imposa, en un mot, une pénitence continuelle.

Au milieu de ces souffrances physiques volontaires, son âme goûtait une tranquillité et un calme parfaits. Sa figure s'éclairait d'un perpétuel sourire, et réflétait, comme une eau claire l'azur du ciel, la sérénité de ses pensées. Sa conscience pure ne lui reprochait aucune faute grave ; et si par hasard il en avait commis dont il n'eût pas gardé le souvenir, ses austérités, ses mortifications, ses jeûnes les avaient assez effacées. Soumis à la volonté de Dieu, il se laissait aller dans la vie comme une barque emportée doucement par le cours large et lent d'un grand fleuve. Il n'avait d'autre désir que celui de ses supérieurs, d'autre but que de plaire au Très-Haut. A travers les routes épineuses de ce monde, sans chercher lui-même à se conduire, il marchait comme un enfant aveugle que son père mène par la main. Non pas qu'il se défiât de ses propres forces ; il en avait souvent fait l'expérience ; mais il s'était imposé cette obéissance passive, si conforme à l'esprit de saint François et si propre à former le cœur à toutes les vertus. Ceux qui ont vécu avec lui pendant de longues années, ne l'ont jamais vu une seule fois opposer sa volonté à celle de personne au monde. Même lorsqu'il était plongé dans ses méditations, ou abîmé dans une extase profonde, le moindre mot de ses supérieurs l'arrachait à son bonheur et le rappelait à la vie réelle : « C'est l'obéissance », répétait-il souvent, « qui est le meilleur bouclier des reli- « gieux contre toutes les attaques du démon ».

Le bienheureux Jean priait sans cesse, et la ferveur même de sa dévotion était un stimulant pour ses autres vertus. A tous les instants de la journée, quelle que fût son occupation, il pensait à Dieu. Il ne manquait jamais

d'assister aux matines. La légende raconte qu'il avait peine à entendre de sa cellule, assez éloignée de la chapelle, le son de la cloche qui appelait les moines au pied des autels, et qu'il avait toujours peur, en s'endormant, de ne pas s'éveiller à temps. Mais Dieu prenait soin de calmer ses frayeurs en lui envoyant toutes les nuits un Ange qui le tirait de son sommeil au moment même où retentissait la clochette de la chapelle. Après les matines, frère Jean demeurait à genoux jusqu'au jour, méditant, s'abandonnant à de profondes contemplations, s'entretenant avec la bienheureuse Vierge Marie, dont il recevait souvent la visite, avec saint François, saint Jean-Baptiste, et d'autres habitants du ciel. Entre autres grâces que Dieu faisait descendre sur lui pendant qu'il était ainsi à genoux devant l'autel, il vit souvent le tabernacle du très-saint Sacrement s'ouvrir à ses yeux, et au fond le Sauveur lui apparaissait dans sa gloire, entouré des Anges qui chantaient sa splendeur et sa majesté. Il entendait une musique céleste dont tous ses sens étaient comme transportés, et il tombait alors dans une longue extase, durant laquelle, étranger à toutes les choses de la terre, il lui semblait habiter déjà les palais du paradis.

Il s'approchait tous les jours de la sainte Table, et recevait avec une piété touchante le sang de son Sauveur. Il disait un jour à un de ses frères : « Chaque fois que je « communie, je crois voir le ciel s'ouvrir et tous les saints « venir à moi, en me tendant les bras ». Un de ses grands bonheurs était de servir la messe. Quand il avait passé la nuit entière à genoux dans la chapelle, sur la pierre nue, il suppliait encore ses frères de lui permettre d'assister

le prêtre pendant le saint sacrifice. Il voyait avec les yeux de l'âme s'accomplir le divin mystère, et cette vue le remplissait d'une joie indicible. Il demandait à Dieu de lui faire souffrir tous les tourments qu'avait endurés le Sauveur sur sa croix ; il aurait voulu, lui aussi, être cloué sur une croix, avoir les mains et les pieds percés, perdre tout son sang par de larges blessures, et mourir en pardonnant à ses bourreaux. Mais il ne devait pas cueillir la palme du martyre ; il n'entrait pas dans les desseins de Dieu de lui accorder cette suprême grâce ; il avait été choisi pour enseigner au monde les vérités de la religion, et non pour verser son sang en l'honneur de son Seigneur et Maître.

Comme il voyait dans tous les hommes l'image de son Créateur, il avait pour eux le plus grand respect ; et en manquant à ses devoirs envers le prochain, il aurait cru manquer à ses devoirs envers Dieu. On l'aimait lui-même comme un bon père, et c'est vers lui qu'on allait d'abord quand on avait besoin de consolations. C'est à lui aussi qu'on s'adressait pour s'éclairer sur les questions obscures et sur les passages controversés des saintes Ecritures. Deux docteurs en théologie vinrent un jour l'interroger sur quelques mystères de la foi. Ses réponses furent si nettes, si précises, il s'exprima avec tant de facilité dans la langue latine, qu'il n'avait jamais étudiée, que les deux savants religieux ne pouvaient en croire leurs oreilles, et doutèrent un moment s'ils avaient devant eux le Père Jean, ou une incarnation de l'Esprit-Saint.

Le bienheureux avait une éloquence irrésistible pour inspirer l'amour de Dieu à ceux qui l'entendaient, et à

ses frères en particulier le désir de mettre en pratique toutes les prescriptions de la règle. Il faisait aux pauvres, devant la porte du couvent, des instructions familières, leur enseignait et leur expliquait, avec un talent merveilleux, les vérités de la religion, et les exhortait avec tant de persuasion à vivre selon Dieu, que ceux qui se sentaient coupables d'un péché mortel s'approchaient aussitôt du tribunal de la pénitence. Lui-même était toujours prêt à entendre les confessions, et il tâchait d'apporter dans cette tâche difficile un peu de l'immense mansuétude dont le cœur de Dieu est rempli pour tous ceux qui ont failli.

Il était aussi compatissant aux souffrances physiques qu'aux souffrances morales du prochain. Il donnait toujours aux pauvres sa part de viande, qu'il ne mangeait pas par esprit de mortification, et il nourrit longtemps une malheureuse femme en lui portant la moitié de ce qui lui était destiné à lui-même. Il préparait lui-même les repas des pauvres, avec autant de soin que s'il eût eu à ordonner un festin de roi. C'est pour eux qu'il acceptait les présents des personnes pieuses et charitables, et que parfois il obtenait des miracles du Dieu de bonté. Souvent, après avoir donné tout son pain à un affamé, il retrouvait sur sa table un nouveau morceau. Quand il avait distribué tout ce dont il disposait, il se mettait en prières, et il était rare qu'il ne trouvât pas souvent de quoi faire de nouvelles générosités. Enfin, s'il est vrai que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, la moindre de ses aumônes devait avoir plus de prix que les plus splendides présents.

Dieu, qui tient compte d'un verre d'eau offert en son

nom, récompensait largement la charité de son pieux serviteur. Il frappa un soir, harassé de fatigue, à la porte d'une auberge, et demanda, pour l'amour du Seigneur, un peu de pain et d'eau et un gîte. La maîtresse du logis vint lui répondre, et manifesta sa bonne volonté de le recevoir; mais elle avait peur de son mari, qui n'aimait pas les Frères Mineurs et qui pourrait lui faire un mauvais parti. Le frère Jean n'insista pas et s'éloigna. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il entendit pousser un grand cri : l'aubergiste venait de tomber et perdait tout son sang par une large blessure à la tête. Le pieux religieux accourut, pansa la plaie, murmura une fervente prière, fit sur le blessé un signe de croix, et le guérit. Il passa la nuit à l'auberge, et par la suite cet homme, qui détestait autrefois tous les Frères Mineurs, reçut chez lui avec de grands témoignages d'affection et de respect tous ceux qui lui demandaient l'hospitalité.

Le chroniqueur attribue au bienheureux Jean un certain nombre de miracles qui attestent les complaisances du Seigneur à son égard. Il eut en particulier le don de guérison et celui de prophétie. Il rendait la santé aux malades en agissant avec eux comme avec l'hôtelier dont nous venons de parler; il faisait sur eux un signe de croix. Ces faveurs célestes lui valurent l'estime et la considération des hommes. L'archevêque de Grenade, Pierre Gonzalès de Mendoza, le mandait souvent à son palais, et le plaçait sur un siége élevé à sa droite, pour s'entretenir avec lui des choses du ciel. A Loxa, les habitants avaient une telle vénération pour lui qu'ils coupaient dans les rues et emportaient comme de précieuses reliques des morceaux de son humble robe de moine.

Ce saint homme mourut le 23 janvier 1623, et alla recevoir au ciel la récompense d'une longue vie pleine de vertus et de bonnes œuvres. Son corps fut enseveli au couvent de Valence, dans le caveau commun des religieux. Au moment même où il rendait l'âme, il apparaissait, avec saint Pascal, à Nicolas Pisa, grand aumônier du couvent, lui même gravement malade. Il lui dit qu'il montait au ciel, et, étendant les mains sur lui, le rendit à la vie. Pisa se leva aussitôt et courut par le cloître en criant que le frère Jean venait de se montrer à lui, et qu'il jouissait déjà de l'éternelle félicité. Il venait en effet de dépouiller son enveloppe mortelle.

Un grand nombre de miracles s'accomplirent par la suite sur le tombeau du bienheureux, et l'archevêque de Valence institua en son honneur une procession solennelle.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

LE BIENHEUREUX ANTOINE LE CLERCQ

DU TIERS ORDRE

1628. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Premières années d'Antoine. — Il embrasse le calvinisme. — Ses doutes et tortures de son esprit. — Sa maladie et ses entretiens avec une jeune fille chrétienne. — Sa conversion. — Son mariage. — Sainteté de sa vie. — Sa charité. — Il entre dans le Tiers Ordre de Saint-François et résiste victorieusement à toutes les tentations du démon. — Sa mort et ses funérailles.

Antoine Le Clercq fut l'un de ces hommes qui, après s'être laissé emporter pendant quelque temps, comme saint Augustin et saint Thomas, au torrent des vanités et

des plaisirs mondains, ont été tout à coup éclairés de la lumière de la grâce, et, reconnaissant les écueils vers lesquels ils se précipitaient, par d'énergiques efforts se sont rapprochés du rivage, et avec l'aide de Dieu ont pu se sauver.

Antoine naquit à Auxerre, en Bourgogne, d'une famille noble. Il était sire de Forest, et comptait parmi ses plus proches parents Jean Le Clercq, grand-chancelier de France. Son père prit soin dès son enfance de lui faire donner une éducation chrétienne et solide ; il eut des maîtres célèbres, chargés de l'instruire comme il convenait à sa position ; mais les passions ardentes troublèrent ce jeune cœur, il se fit soldat et mena la vie désordonnée et tapageuse de la noblesse de son temps. Après une guerre à laquelle il prit une part assez glorieuse, il revint à ses livres et se mit à étudier le droit. Il s'adonna aussi à la théologie, mais là encore il se laissa dévoyer, et tomba même dans l'hérésie de Calvin. Il perdit ainsi plusieurs années sans céder à la grâce qui commençait déjà à agir en lui. Cependant il était doué d'une intelligence large et vive ; il professa le droit séculier et le droit canon avec beaucoup de talent, et écrivit même des ouvrages remarquables sur les saintes Ecritures. Il connaissait les Livres saints aussi bien que les plus savants docteurs de l'époque ; il les avait sans cesse sous les yeux, les lisait et les relisait continuellement, les fouillait jusqu'au fond pour y trouver la solution des doutes qui tourmentaient son âme naturellement loyale et avide de vérité. L'incertitude où il était plongé était pour lui un tourment continuel : il ne dormait plus, il arrosait son lit de larmes amères ; il blasphémait contre ce Dieu méchant qui n'a-

vait pas pitié de ses créatures et qui ne faisait pas luire à ses yeux la lumière qui dissipe les ténèbres.

Cette lumière divine l'éclaira enfin. Il tomba tout à coup gravement malade à Tours, et se vit au seuil du tombeau. Il y avait alors dans la même maison que lui une jeune fille noble, qui avait quitté son château pour fuir les persécutions des huguenots. Elle vint le voir, le soigna comme une tendre mère, et comprenant que son âme était bien plus malade que son corps, elle s'efforça d'en panser les blessures. Elle lui parla de la bonté de Dieu, de son inépuisable miséricorde, et chacun de ces entretiens versait comme un baume sur ses plaies. Mais, la guerre finie, la jeune fille retourna chez elle, et les doutes rongeurs revinrent dévorer le malheureux Antoine. Peu de temps après il la rencontra de nouveau à Paris, et renoua avec elle son pieux commerce d'autrefois : au bout de quelques semaines il était vaincu, à bout d'arguments, et persuadé que la vérité est dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a pas de salut. Il abjura ses erreurs à Sainte-Marie-Madeleine, à la grande joie de tous les catholiques, à la grande fureur des protestants qui virent avec rage un si savant homme passer de leur camp dans le camp ennemi.

Avant de se convertir, Antoine avait fait sa confession générale, d'un cœur si contrit qu'il versait des torrents de larmes. Ses mortifications, ses jeûnes, ses veilles, les coups de discipline qu'il se donnait toutes les nuits témoignèrent assez que son repentir était sincère. Quand, par hasard, le souvenir de ses fautes lui revenait à l'esprit, il lui passait par les os des frissons de frayeur :

« Ma vie d'autrefois », disait-il, « m'apparaît comme un « bourbier sans fond, d'où je ne suis sorti que par la « grâce toute spéciale du Très-Haut. Mon Dieu ! à com- « bien de reprises différentes n'ai-je pas repoussé vos « miséricordes ? Combien de fois ne m'avez-vous pas « averti par l'entremise de vos fidèles serviteurs ? Com- « bien de fois ma propre conscience ne m'a-t-elle pas « révélé l'horreur de ma conduite? Combien de fois « enfin ne me suis-je pas senti rougir en me comparant, « moi indigne, aux personnes pieuses dont j'aurais dû « suivre l'exemple? Tous les jours, ceux qui m'aimaient « me priaient et me conjuraient de renoncer à mes er- « rements, et moi, tous les jours, comme un aveugle « qui ne se laisse pas diriger, je marchais plus rapide- « ment vers l'abîme. Je suis resté dans les ténèbres, alors « qu'on m'apportait la lumière; quand on me montrait « le ciel, et qu'on m'en indiquait la route, je prenais le « chemin opposé et je courais à l'enfer. Seigneur ! qui « avez eu pitié de moi, malgré moi-même, vos miséri- « cordes sont infinies comme les fautes des hommes. Vous « m'avez fait comprendre mes égarements, et vous m'avez « aidé à en sortir ; vous avez éloigné de moi mes enne- « mis qui sont aussi les vôtres ; vous m'avez accueilli « dans votre maison, moi dont les péchés sont plus nom- « breux que les étoiles du ciel. Au lieu de me punir « selon mes fautes, vous m'avez traité selon votre bonté ; « soyez béni ! Puisque vous ne me repoussez pas après « tous mes crimes, ô Dieu de miséricorde, je vous veux « consacrer ce qui me reste de vie, je veux n'avoir plus « d'autre pensée que vous, d'autre but que vous ; je veux « vous servir comme vous m'avez aimé ! »

Quelque temps après sa conversion, Antoine épousa la jeune fille dont Dieu s'était servi pour le tirer de l'abîme. Leur union fut heureuse : ils étaient destinés l'un à l'autre de toute éternité. Tout en élevant ses enfants avec soin, Antoine s'occupait des affaires de l'Etat ; il avait une grande réputation d'avocat, et la reine de France en fit son conseiller et son maître des requêtes. Il était très-compatissant pour les pauvres, à qui il distribuait de larges aumônes, et dont il écoutait les demandes avec une patience inépuisable. Il s'était imposé une sorte de règle monacale dont il ne se départait jamais. En se levant, tous les matins, il offrait son cœur à Dieu et passait une heure à prier et à méditer, les yeux baissés vers la terre ; puis il allait à l'église, entendait la messe, et se mettait au travail. Dieu voulut bien lui expliquer les plus profonds mystères de notre sainte religion, et il reçut souvent la visite de la Reine des cieux, avec qui il avait de longs entretiens spirituels. Il eut le don de seconde vue et de prophétie.

Il se défiait tellement encore de lui-même, que vers la fin de sa vie, au moment où les bénédictions de Dieu tombaient sur lui comme une rosée bienfaisante, il avait peur d'être le jouet du démon. Il exposa ses doutes à des hommes pieux et craignant le Seigneur, renommés pour leur sagesse et leurs vertus, qui, après lui avoir demandé quelques renseignements sur sa manière de vivre, calmèrent son esprit alarmé et l'engagèrent à avoir confiance au Très-Haut et à lui-même.

Antoine était chaque année sujet à de graves maladies, qui étaient en quelque sorte la pierre de touche de sa vertu. Il souffrait surtout de la gorge, et il restait quel-

quefois une semaine entière sans pouvoir prononcer un mot. On craignit même une fois pour sa vie : le médecin, pour lui permettre de respirer, parla même de lui faire une incision à la gorge. Ses enfants et sa femme éplorés se mirent en prières, et Dieu le guérit miraculeusement : il ne souffrit plus jamais, par la suite, de cette cruelle maladie.

Six mois avant sa mort, dont Dieu lui avait sans doute fait connaître la date, il mit ordre à toutes ses affaires, fit son testament, donna aux pauvres de riches aumônes, demanda qu'on l'enterrât dans l'église des religieux du Tiers Ordre de Paris, devant l'autel de Notre-Dame, et il pria son confesseur, le Père Picpus, gardien du couvent, de le recevoir au nombre des religieux du Tiers Ordre. Il reçut l'habit de pénitent avec une joie si profonde, qu'on eût dit qu'il ne vivait déjà plus de la vie de ce monde. Il n'en avait pas fini cependant avec les misères de l'humaine nature. Il lui fallut encore lutter contre le démon, qui s'acharnait sur son âme, et lui présentait sans cesse à l'esprit des images grossières et licencieuses : « C'est maintenant, plus que « jamais », disait-il à son confesseur, « que j'ai besoin « du secours de Dieu ». Ce secours ne lui manqua pas jusqu'au moment de sa mort.

Au commencement de l'année 1628, ses souffrances redoublèrent, et il eut une fièvre si violente qu'il lui semblait être continuellement étendu sur un brasier ardent. Il fit sa confession générale, reçut les derniers sacrements, et Dieu, qui maintenant habitait dans son cœur, voulut une fois encore l'assurer de sa félicité future. Le Sauveur lui apparut resplendissant comme le

soleil, et lui dit ces paroles consolantes : « Ne crains rien, « Antoine, je suis avec toi ; j'ai résolu d'offrir ton corps « et ton âme à ma Mère, la Reine des Anges, que tu as « depuis longtemps choisie pour ta protectrice : toutes « les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre « elle ».

Quelques instants avant qu'il ne rendît l'âme, son confesseur l'entendit murmurer : « Je vous vois, mon Sei- « gneur Jésus, et je vois votre sainte Mère au milieu des « Anges, qui vont me recevoir au partage de leur éternel « bonheur », et il récitait le cantique de saint Siméon. Il remercia ceux qui l'assistaient à ses derniers moments, et en particulier le Père Picpus, de la sollicitude dont ils l'avaient entouré depuis de longues années ; il dit adieu à sa pieuse femme, qui avait été le premier instrument de sa conversion, embrassa ses enfants, serra la main de ses amis et s'endormit doucement dans le sein de Dieu, le 23 janvier 1628.

Les habitants de Paris accoururent en foule à l'église du couvent, pour voir et honorer ses restes mortels, et une multitude immense se pressa à ses funérailles. Il fut enseveli, comme il l'avait demandé, auprès de l'autel de Notre-Dame, dans l'église du couvent. Caroline d'Etampes Valency, dame de Puisieux, lui fit élever un magnifique tombeau, avec une inscription qui rappelait sa science et sa piété, en même temps que les grâces dont le Seigneur l'avait comblé. Sa vie a vérifié la parole de saint Grégoire, Père de l'Eglise : « Celui qui après « avoir péché vient à Dieu, est plus cher au Très-Haut « que celui dont la robe d'innocence n'a jamais été « souillée ». (Solitaire.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JANVIER

SŒUR BONAVENTURA DE TÉRÈS

CLARISSE

1580. — Pape : Sixte V. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Fondation du couvent de Madrid par la princesse Jeanne. — Grande réputation de ce couvent. — La bienheureuse Bonaventura y entre à l'âge de six ans. — Ses vertus précoces. — Elle prend le voile. — Sa sainteté. — Sa mort.

Le couvent royal des Clarisses de Madrid, qui fut fondé par la pieuse princesse Jeanne, fille de l'empereur Charles-Quint, a été l'un des plus célèbres couvents de Clarisses de toute la chrétienté. Il avait pour protecteur le roi d'Espagne, et pour supérieur immédiat le général de l'Ordre. Les Pères les plus pieux et les plus savants y étaient envoyés en qualité d'aumôniers. Les offices se célébraient avec pompe, au son d'un orgue magnifique ; un maître de chapelle, des chantres et des desservants étaient attachés à l'église. Les chanoines qui y entraient n'en sortaient que pour se mettre à la tête des premiers évêchés du royaume. Des ornements d'or et d'argent, des châsses précieuses, des tableaux des grands maîtres espagnols, des statues de marbre ornaient les autels, le chœur et la nef. Enfin une image miraculeuse de la sainte Vierge attirait sans cesse au couvent une longue procession de pèlerins.

Mais ce qui distinguait entre tous les autres le couvent

des Clarisses de Madrid, c'est l'austérité des religieuses qui l'habitaient, leur soumission passive à la règle et aux nouvelles prescriptions apportées dans les couvents de la France et des Pays-Bas par sainte Colette. Les sœurs n'avaient ni rentes ni revenus ; elles jeûnaient tous les jours de l'année, même les dimanches ; elles ne mangeaient ni viande, ni poisson ; mais seulement des légumes et de la salade à midi, et le soir du pain et de l'eau. On ne buvait de vin que lorsqu'on était malade, ou dans un âge très-avancé. La pauvreté y était extraordinaire ; on marchait nu-pieds, on ne portait qu'une robe de grosse toile ; pendant quatre heures, tous les matins, on priait en commun et à haute voix dans l'église ; le silence, le calme et la paix régnaient dans cet asile qui semblait un nouveau paradis terrestre ou une image du ciel. La plupart des religieuses étaient des filles des plus nobles familles de l'Espagne, qui presque toutes sont devenues célèbres par leur sainteté et les miracles qu'elles ont accomplis. C'est dans ce couvent que s'est retirée l'impératrice Marie, fille de l'empereur Charles-Quint, et qu'elle est morte, le 26 février 1603, avec sa sœur l'infante Marguerite de la Croix, et beaucoup d'autres religieuses dont nous raconterons la vie et les vertus.

Entre toutes les pieuses fiancées du Christ « qui ont « fleuri dans ce jardin du Seigneur », il faut citer sœur Bonaventura de Térès, fille de Gaspard de Térès, grand-écuyer de la princesse Jeanne, régente d'Espagne. Ses parents l'avaient consacrée à Dieu et enfermée dans le couvent de Madrid, alors qu'elle n'avait encore que cinq ou six ans. Sa maîtresse, Anne de la Croix, une sainte

femme, l'éleva pour le Seigneur, en même temps qu'une autre petite fille de son âge, aussi douce et aussi pieuse qu'elle-même. Ces deux enfants faisaient l'admiration de toute la communauté. Elles allaient ensemble au chœur, sans mot dire, les yeux baissés, s'agenouiller au pied de l'autel, et de leurs voix d'ange réciter de ferventes prières. Quand elles commettaient quelque faute légère, comme on en commet à cet âge, elles versaient des larmes de repentir et s'imposaient des punitions corporelles. Elles s'efforçaient d'imiter les austérités des religieuses, dont elles avaient déjà l'ardente piété.

Quand Bonaventura, qui croissait en vertus à mesure qu'elle avançait en âge, eut atteint le moment où il lui fut enfin permis de prononcer ses vœux, et revêtu la robe monacale, elle devint un modèle de sainteté, non-seulement pour les novices, mais encore pour les vieilles religieuses elles-mêmes. Dieu ne permit pas que cette fille du ciel fît sur la terre un trop long pèlerinage. Elle avait à peine vingt-quatre ans, quand elle tomba malade d'une maladie dont elle ne devait pas guérir. La veille de Noël, elle demanda à l'abbesse la permission de se rendre au chœur, pour chanter avec les autres religieuses les louanges du Seigneur. La supérieure la renvoya au médecin, qui n'osa pas le lui refuser. Il fallut la porter à l'église, car ses jambes se refusaient déjà à lui rendre ce service ; en arrivant au chœur, elle entonna le cantique : « *Subvenite, sancti Dei,* venez à mon aide, saints « de Dieu ». Elle parlait de la mort sans frayeur, plutôt comme d'un bonheur que comme d'une chose pénible. Elle demanda qu'à sa messe de funérailles on ne tendît pas l'église de noir, mais de blanc. Enfin, après avoir

reçu les derniers sacrements, elle alla au ciel rejoindre son céleste Fiancé, le 24 janvier 1580.

Une foule de nobles personnages vinrent honorer sa dépouille mortelle : entre autres, le cardinal Pacheca, l'évêque de Malaga, le duc d'Albe, et les plus grands seigneurs de la cour d'Espagne.

(JEAN CARILLO. — *Histoire du couvent de Madrid.*)

SŒUR MARGUERITE DE LA COLONNE

CLARISSE

Marguerite, que l'on surnomma *de Columna*, « de la « Colonne », parce qu'elle méditait sans cesse sur les souffrances que notre divin Sauveur avait endurées lié à la colonne, fut aussi l'un des ornements du couvent de Madrid. Elle eut surtout au plus haut degré la vertu de l'humilité, et elle se plaisait à accomplir les travaux les plus pénibles du couvent. Elle fut pendant plusieurs années sœur tourière du célèbre couvent de Gaudia, puis de celui de Madrid, dont elle est l'une des fondatrices. Elle avait une grande dévotion aux deux saintes femmes de l'Evangile, Marthe et Marie, et elle unissait leurs noms dans ses prières. Son âme était sans cesse occupée des choses du ciel : elle récitait en marchant son rosaire ou les litanies de la sainte Vierge, et comme si elle allait mourir, elle implorait de Dieu le pardon de ses fautes : « Mes sœurs », disait-elle souvent aux autres religieuses avec des larmes dans les yeux, « priez pour « moi, car je suis une grande pécheresse ».

Dieu lui accorda le don des miracles. Elle eut souvent des entretiens spirituels avec les âmes des religieuses de Gaudia, qui la vinrent visiter et qui lui révélèrent l'heure de sa mort. Elle vécut dans un âge très-avancé, et quand fut venu le moment d'aller rejoindre l'éternel Fiancé des vierges, elle demanda les derniers sacrements et s'endormit doucement dans le Seigneur, tandis qu'un parfum pénétrant et une lumière éclatante remplissaient sa chambre. Elle était âgée de cent neuf ans.

SŒUR PÉTRONILLE DE JÉSUS

CLARISSE

1570. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Pétronille de Jésus naquit à Valladolid, en Espagne, et prit le voile dans cette ville. Elle devint bientôt l'exemple de tout le couvent, et s'avança de jour en jour plus loin dans la voie de la vertu. Elle était toujours prête à se faire la servante de ses sœurs ; elle se préparait à la célébration des grandes fêtes par de longues pénitences et de dures mortifications. Son âme, pure comme un ciel serein, goûtait une tranquillité et un calme profonds, et s'abîmait continuellement en Dieu. Elle arrosait de ses larmes la place où elle s'agenouillait ; elle restait en prières durant de longues heures, les yeux baissés vers la terre, les sens étrangers à toute impression du dehors. Le démon essaya de lutter contre la sainteté de cette pieuse fille : il fut vaincu et s'enfuit.

La bienheureuse Pétronille demandait sans cesse à Dieu qu'il lui fût permis de faire son purgatoire en ce monde, et Dieu lui envoya des maladies dont elle eut beaucoup à souffrir. Une année avant sa mort, elle en apprit la date par l'entremise d'une religieuse qui venait de mourir et qui lui apparut dans la cour du couvent. La mère abbesse, entendant parler à haute voix, accourut pour rappeler à la loi du silence les religieuses qui l'oubliaient : elle fut tout étonnée de voir sœur Pétronille toute seule : « Ma mère », dit-elle en souriant, « c'est « une de celles qui habitent là-bas », et elle montrait l'église du couvent.

La bienheureuse Pétronille eut le don de prédiction : elle annonça, entre autres choses, la mort de la princesse Jeanne et celle du Père François de Villefranche, confesseur du couvent et religieux d'une grande piété. Enfin sa dernière maladie vint la prendre à la gorge ; elle souffrit beaucoup, mais elle offrit à Dieu ses douleurs, et puisa de la force et de la résignation dans la contemplation de Jésus crucifié. Elle reçut avec une tendre piété les derniers sacrements, et son agonie commença. Elle fut cruelle, et arracha des larmes de commisération aux religieuses qui entouraient la mourante. Elles tombèrent à genoux et se donnèrent la discipline, pour qu'il plût à Dieu d'adoucir les souffrances de leur sœur. Leur prière fut exaucée, et Pétronille remit sans secousse son âme entre les mains du Créateur, en 1570.

(JEAN CARILLO. — *Histoire du couvent de Madrid.*)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JANVIER

LE BIENHEUREUX ALVAREZ PÉLAGE

ÉVÊQUE DE SILVA

1352. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean le Bon.

SOMMAIRE : Science d'Alvarez. — Il entre en 1301 dans l'Ordre Séraphique. — Il étudie la théologie sous Duns Scot. — Le pape le nomme évêque de Silva. — Ses querelles avec Vasquez, gouverneur de Mertola. — Il va mourir à Séville.

Alvarez Pélage naquit en Galicie, et fit ses études à l'Université de Bologne, dans les Etats pontificaux. Il obtint le grade de docteur en droit romain et en droit canon, et fut nommé professeur à l'une des chaires de l'Ecole. Sa science profonde et la haute estime qu'on avait de lui ne lui inspirèrent jamais d'orgueil, et il travaillait et étudiait sans cesse comme le dernier de ses élèves. Il assista, en 1304, au chapitre général de l'Ordre qui se tint à Assise, et la vue de ces vénérables religieux lui inspira le désir de suivre leur exemple, et d'abandonner le monde comme ils avaient fait eux-mêmes. Il se démit de son bénéfice de Compostelle, de son titre de professeur, et demanda au général Gonzalve de Villa-Bona l'habit de frère mineur qui lui fut accordé.

Il resta d'abord dans la province de Saint-François pendant quelque temps, et fut envoyé par ses supérieurs à Paris, pour étudier la théologie sous Jean Duns Scot. Revenu en Italie, il fit le plus grand bien dans

beaucoup de villes et de couvents par ses sermons éloquents, et surtout par son exemple. Il écrivit des livres remarquables, entre autres celui qu'il intitula : *la Plainte de la sainte Eglise*, dans lequel il attaque avec vigueur certains abus qui s'étaient glissés dans l'administration religieuse, et où il propose une réforme des couvents. Saint Antoine, archevêque de Florence, faisait un si grand cas de ce livre, qu'il l'avait toujours près de lui.

Dans les couvents, le bienheureux Alvarez donnait à tous les religieux l'exemple d'une vie austère et d'une soumission sans bornes à la règle de Saint-François. Il fut cependant en butte aux attaques d'hommes envieux et méchants, et il fallut que le pape Jean XXII lui-même prît sa défense. Le Souverain Pontife déclara dans une bulle que les accusations portées contre Alvarez étaient d'indignes calomnies, que personne plus que lui n'avait bien mérité de l'Eglise, et il l'engageait à persévérer. Quelque temps après, en 1332, il le nomma évêque de Coron, en Morée, puis évêque de Silva, en Portugal.

Dans cette nouvelle condition, le bienheureux ne changea rien à sa façon de vivre ; seulement il se répandit un peu plus au dehors. Toujours aussi austère pour lui-même, il avait des soins maternels et une tendresse infinie pour le troupeau qui lui était confié; il l'instruisait lui-même, et se plaisait à enseigner la parole de Dieu jusque dans les hameaux les plus reculés de son diocèse. Il eut encore à subir de dures épreuves: il y avait déjà quelques années qu'il administrait le diocèse de Silva, quand Laurent Vasquez, gouverneur de Mertola et chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle, fit arrêter et jeter en prison quelques

chanoines de la cathédrale. L'évêque menaça ce petit tyran de la colère de Dieu, et le força à mettre en liberté ses prêtres; mais le gouverneur, par vengeance, fit piller la chapelle du prélat, enlever les ornements d'or et d'argent, déchirer les bulles pontificales, et lui-même plaça la mitre épiscopale sur la tête d'une femme de mauvaise vie. L'évêque le mit au ban de l'Eglise et l'excommunia. Le chevalier, furieux, chargea ses valets d'insulter le serviteur de Dieu, et lui-même alla un jour à sa messe pour l'outrager. Il le menaça de le faire périr, et peut-être en serait-il venu à cette extrémité, si le prélat ne s'était enfui à Séville, en Espagne. Il ne devait plus rentrer à Silva.

Alvarez vécut quelque temps à Séville, donnant, comme par le passé, l'exemple d'une vie austère. Il est mort le 25 janvier 1352. Tous les religieux de l'Ordre assistèrent à ses funérailles, et il fut enseveli avec pompe dans le chœur de l'église des Clarisses, à qui, durant sa vie, il avait fait de grandes aumônes. Ses restes reposent dans une très-belle tombe, sur laquelle se sont accomplis beaucoup de miracles. A Séville, on l'appela longtemps le saint Alvarez.

(Cardose et Wadding.)

LE B. JEAN DE VALTERRENA

1453. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Jean, frère lai, naquit à Valterrena, village d'Italie, voisin de Spolète. Il fut le disciple et l'ami du bienheureux Onuphre de Seggiano, dont il égala la perfection. Il reçut l'habit de l'Ordre au couvent de Nursie dans un âge très-avancé. Il était fidèle à l'esprit de la règle de Saint-François, et pratiquait surtout la sainte pauvreté. Il n'a jamais possédé que sa mauvaise robe de moine et sa corde. Dieu l'éprouva par de cruelles maladies, qu'il supporta avec une inaltérable patience, et sans jamais pousser une plainte. Dans les heures où il souffrait le plus, il chantait les louanges du Très-Haut et le remerciait des grâces souveraines dont il le comblait. Quoiqu'il fût brisé par l'âge et les douleurs physiques, il ne manquait jamais d'assister à la messe et à tous les offices ; il prenait sa part des austérités, des mortifications et des veilles, comme un jeune religieux. Tous les soirs, il récitait son chapelet en l'honneur de la très-sainte Vierge, qu'il aimait comme une bonne mère, et qui le récompensait de son amour par de célestes jouissances.

Il eut le don de prophétie. Le gardien lui demandait un jour en souriant, en présence d'un autre frère, pourquoi il tardait si longtemps à s'en aller au ciel : « Patience », répondit-il avec calme, « je vais me mettre « en route le jour de la fête de la Conversion de saint

« Paul ». En effet, ce jour-là, sans être malade, il se prépara à la mort par une confession générale, reçut les derniers sacrements, et mourut une heure après, riche d'années et de vertus, en 1453. Des miracles signalèrent sa mort; beaucoup de malades furent guéris par le seul attouchement de son cadavre, et son corps resta frais et coloré comme s'il était encore en vie.

Les habitants de Nursie honorèrent les restes du bienheureux frère, et le placèrent auprès de son saint maître, dans un tombeau magnifique, au pied du grand-autel.

(GONZAGUE.)

LE B. OMPHRE DE SEGGIANO

1453. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Onuphre, qui naquit au petit village de Seggiano, dans l'évêché de Sienne, en Italie, fut un homme d'une grande sainteté. Le désir qu'il avait de mener la vie austère des Franciscains de l'Observance, le décida à demander l'habit de l'Ordre au couvent de Columbario. Quoiqu'il eût fait d'assez fortes études, il était si humble et avait si peu de confiance en lui-même, qu'il voulut servir le Seigneur en qualité de frère lai.

Au bout de quelque temps, il avait fait de tels progrès dans la voie de la perfection religieuse, qu'il était l'admiration et le modèle de tous ses frères. Aussi le nomma-t-on maître des novices, d'abord au couvent de Columbario, puis à celui de Nursie. Saint Jean Capis-

tran fit sous sa direction les premiers pas dans les sentiers de la vertu. Il savait inspirer à tous les jeunes religieux l'humilité, la résignation, la confiance en Dieu dont il était lui-même si profondément pénétré. Il vivait de pain et d'eau pendant la plus grande partie de l'année; sa seule présence et l'aspect de sa figure angélique confirmaient les bons chrétiens dans leur foi et leurs vertus, et convertissait les pécheurs. Il eut le don de prophétie, et annonça aux habitants de Nursie qu'après sa mort ils auraient à subir de rudes épreuves : c'est, en effet, ce qui arriva sous le pontificat de Paul II. Il guérit aussi beaucoup de malades en faisant sur eux le signe de la croix.

Il habitait depuis deux ans le couvent de Nursie, quand il mourut, au mois de janvier 1453, selon Wadding, quelques jours avant le bienheureux Jean de Valterrena, son disciple. Il y avait soixante-cinq ans qu'il donnait dans l'Ordre l'exemple de toutes les vertus. Au moment où il rendit l'âme, un parfum céleste remplit tout à coup sa cellule, en même temps qu'une lumière éclatante illuminait le couvent tout entier. Il fut d'abord enseveli dans l'église du vieux couvent, hors de la ville. Mais, en 1524, son corps et celui du bienheureux Jean furent transportés, avec l'autorisation du vicaire général de Nursie, dans l'église neuve, et placés dans un sépulcre de marbre, à droite du grand-autel. L'inscription suivante fut gravée sur une plaque de bronze :

HIC JACENT CORPORA
BEATORUM ONUPHRII SARZANENSIS ET JOANNIS VALTERRANENSIS
QUI SANCTITATE VITÆ ET MIRACULIS
INCLARUERUNT.

« Ci-gisent les corps des bienheureux Onuphre de

« Sarzano, et Jean de Valterrena, célèbres par la sain-
« teté de leur vie et leurs miracles ».

La piété des populations a déposé sur ce tombeau quantité de précieux ex-voto en or et en argent.

(WADDING et JACOBILLE.)

LE PÈRE ANTOINE DE CRÉMONE

Le couvent de Verceil, dans la province de Milan, a longtemps possédé les précieux restes du bienheureux Antoine, de Crémone, qui mourut plein de vertus, le 25 janvier 1575. Il accomplit beaucoup de miracles, et fut vénéré durant plusieurs siècles par les habitants du pays.

(GONZAGUE.)

LA BIENHEUREUSE JEANNE LA BELLE

CLARISSE

Jeanne, que l'on avait surnommée la Belle, à cause de sa grâce et des agréments de son visage, était la fille d'un président à la cour royale de Grenoble, en Dauphiné. Le monde et ses vanités lui inspirèrent de bonne heure un profond dégoût, et elle essaya d'obtenir de Jean, comte d'Armagnac, gouverneur de la province et maréchal de France, la fondation d'un couvent de Clarisses à Grenoble. Le comte promit, mais fut empêché par les affaires de l'Etat de tenir sa promesse. Ce retard,

qui menaçait de se prolonger trop longtemps au gré des désirs de Jeanne, lui fit quitter sa ville natale et ses parents, pour entrer, en 1470, au couvent des Clarisses-Urbanistes de Chambéry. Elle revint à Grenoble, où un nouveau cloître s'était enfin élevé, accompagnée de treize religieuses de Chambéry, qui voulaient suivre comme elle la règle de sainte Colette. Nommée abbesse, elle s'attacha à donner à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus ; elle avait pour Jésus, son céleste Fiancé, un immense amour : « Entretenez la lampe de votre âme », disait-elle à ses sœurs, « avec l'huile de l'amour divin ». Elle fut plus qu'une parfaite religieuse, une véritable sainte. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, entre autres la guérison de Claude Mulet, frère mineur, qui se mourait d'un mal de gorge aigu.

On ne sait pas au juste quel jour elle a expiré. Le Père Arthur place son souvenir au 25 janvier.

(WADDING.)

FRÈRE FRANÇOIS DE PORTIUNCULA

1579. — Pape : Sixte V. — Roi de Portugal : Henri le Cardinal.

SOMMAIRE : Austérités du bienheureux François. — Son influence sur tous ceux qui le connaissaient. — Estime de ses supérieurs et des évêques séculiers pour François. — Il meurt au couvent d'Alcabaza.

François de Portiuncula naquit à Lisbonne, capitale du Portugal. Il prit l'habit de frère mineur dans l'austère province d'Aravida, où fleurissaient pour le ciel, selon l'expression du chroniqueur, tant de beaux lis arrosés

par saint Pierre d'Alcantara et par le bienheureux Père Martin de Sainte-Marie. Il y vécut, pour ainsi dire, de jeûnes et de privations ; il ne se nourrissait que de pain et d'eau, à quoi il ajoutait parfois quelques légumes ou quelques racines, pour prendre un peu de force. Ses longues mortifications, ses austérités, ses disciplines, avaient fait de son corps l'esclave de son âme, souveraine maîtresse : il n'avait pas un désir, pas une pensée qui se rattachât par quelque endroit à la matière ; il s'était fait en quelque sorte tout esprit.

L'amour divin consumait son être et semblait l'épuiser petit à petit, comme une flamme douce épuise l'huile d'une lampe. Son Dieu était sa seule passion, à laquelle toutes les autres étaient soumises, et d'où elles dérivaient. Il aimait son prochain parce qu'il voyait en lui une image du Créateur, et il voulait le rendre pur, sans tache, aussi semblable que possible à son Dieu. Il trouvait pour convertir les pécheurs des arguments sans réplique et une éloquence irrésistible. Partout où il passait, on accourait abjurer ses erreurs et implorer le pardon de ses fautes à son tribunal ; on l'aimait comme un père et on le vénérait comme un saint ; on disait de lui qu'il était un ange égaré sur la terre, et qu'il était venu habiter parmi les hommes pour les protéger contre les attaques du démon.

Partisan passionné de la réforme de saint Pierre d'Alcantara, il dépassa, s'il était possible, les austérités de ce vénérable Père. Ses supérieurs, qui savaient toute l'influence dont il disposait sur les âmes, l'emmenaient avec eux quand ils allaient visiter les couvents de la province, et la ferveur des novices, après son passage, témoignait

assez qu'il avait reçu de Dieu le don précieux d'inspirer, à tous ceux qui le voyaient et l'entendaient, l'amour de la sainte vertu. Les évêques, les prélats, les prêtres séculiers, avaient pour lui le même respect et la même estime que les religieux de son Ordre, et le savant Osorio, évêque de Silves, écrivait de lui : « J'ai une grande « amitié pour un religieux simple et sans lettres, qui, « chaque fois qu'il parle de Dieu, montre une connais- « sance des choses célestes dont n'approchent pas tous les « docteurs et tous les théologiens de la terre ».

Dans les dernières années de sa vie, le bienheureux habita le couvent d'Alcabaza, qui venait d'être fondé par le cardinal Henri, infant et plus tard roi de Portugal. C'est là qu'il mourut, le 25 janvier 1579. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(CARDOSE.)

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE GHISONE

FRANCISCAIN DE L'OBSERVANCE

1832.— Pape : Pie IX. — Roi de France : Louis-Philippe Ier.

SOMMAIRE : Pieuse jeunesse du bienheureux François. — Mort de ses parents ; il se retire à Rome chez une mauvaise tante, puis, sur l'avis de son directeur, il entre au couvent de Civitella. — Ses vertus extraordinaires. — Dieu le récompense par des grâces célestes. — Ses miracles et sa mort.

Le vénérable François naquit à Ghisone, dans l'île de Corse, vers la fin du siècle dernier. Sa famille, à défaut des biens de la fortune, possédait le plus précieux de tous les trésors, la piété chrétienne, et sa mère surtout

ne cessa de veiller sur l'âme de son fils. Ses efforts ne furent pas inutiles : François croissait en sagesse à mesure qu'il avançait en âge. Un coup terrible, qui vint le frapper, ne fit que le fortifier dans sa piété. Il perdit presque en même temps les auteurs de ses jours, et ce fut le moyen dont Dieu, qui se plaît à conduire ses saints par des voies sûres, quoique mystérieuses, se servit pour concentrer uniquement vers le ciel toutes les affections de son cœur.

Seul et sans asile, François alla chercher un refuge à Rome, chez un de ses oncles paternels, et là, il fut ce qu'il avait été à Ghisone, quoiqu'il n'y retrouvât point l'affection et les conseils maternels. Sa tante n'avait pas même les sentiments d'une femme chrétienne, elle n'épargna pas ses sarcasmes ni bientôt ses injures à la vue des pieuses pratiques auxquelles se livrait son neveu avec un zèle croissant de jour en jour. Mais François, fortifié par la prière, supportait tout avec une patience héroïque, et les misères de la vie le trouvaient calme, tranquille et inébranlable.

Dieu, touché de tant de ferveur, lui procura un guide éclairé : c'était un vénérable franciscain de l'Observance, un religieux d'une grande vertu et d'une prudence consommée, le Père Pierre de Venaco, compatriote de François. Le directeur n'oublia rien pour seconder les heureuses dispositions de son pénitent ; il lui prédit sa sainteté future, et ses prophétiques paroles ne tardèrent pas à avoir un premier accomplissement. François languissait au milieu du monde, et désirait de toutes les forces de son âme cette vie du cloître, qui seule convient aux âmes pures, cette vie de prière et de solitude où

Dieu semble communiquer de plus près avec ses élus. Sur les conseils de son directeur, il alla se présenter au supérieur du couvent des Franciscains de Civitella.

Un an après avoir revêtu l'habit de Saint-François, le fervent novice prononçait ses vœux solennels et était reçu au nombre des Frères Mineurs. C'est alors qu'il parvint à ce haut degré de perfection que l'on admira en lui : à l'humilité profonde il joignait la mortification constante, l'obéissance héroïque, et par-dessus tout l'ardent amour de Dieu. Mais l'humilité fut, pour ainsi dire, sa vertu de prédilection ; admis au nombre des clercs, et par conséquent destiné aux fonctions du sacerdoce, il s'alarmait en mesurant la hauteur de perfection que requiert cette haute dignité, et la responsabilité redoutable qu'elle impose. Il se rappelait François d'Assise, son séraphique frère, qui lui-même n'avait jamais voulu immoler l'Agneau sans tache. Il commença dès lors à prier le Seigneur de ne jamais l'élever si haut, parce qu'il avait peur de faire des chutes trop profondes, et le Seigneur exauça sa prière. Après avoir reçu les Ordres mineurs, il fut pris d'une maladie incompatible avec le ministère sacerdotal, l'épilepsie. Ses désirs furent ainsi satisfaits, et, au prix de sa santé, il ne devint jamais prêtre.

Un grand amour de la pauvreté sainte était chez lui le résultat de cette humilité profonde. Aussi était-il si absolument dénué de tout, qu'on le regardait comme le digne émule du grand pauvre d'Assise. Que dire de ses mortifications ? Les austérités de la règle de Saint-François et les prescriptions plus sévères encore des couvents de retraite, tel qu'était celui de Civitella, ne pouvaient

suffire à son ardeur. Jeûne continuel, veilles fréquentes, durs cilices, coups de discipline, il ne s'épargnait rien. L'obéissance ce nerf des institutions religieuses, était portée chez lui au plus haut degré. Un jour son supérieur, pour voir jusqu'où pouvait aller sa vertu, voulut le soumettre à une dure épreuve. Un brasier ardent était allumé : « Frère François », lui dit-il, « au nom de la « sainte obéissance je vous commande d'aller vous jeter « dans le feu ». Le bienheureux n'hésita pas un instant, et il allait se précipiter dans les flammes si les religieux présents ne l'eussent retenu, et si le supérieur n'eût révoqué son commandement. Enfin il couronnait toutes ses vertus par celle qui, au témoignage de l'Apôtre et de Jésus lui-même, est l'abrégé de la loi, la charité.

Tant de sainteté fut récompensée par des grâces extraordinaires et des dons surnaturels dont parle le procès de béatification. On rapporte qu'il fut plusieurs fois ravi en extase devant un tableau de la sainte Vierge. On le vit quelquefois, au milieu des oraisons qu'il prolongeait pendant la nuit tout entière, environné de lumière, comme si un rayon de la gloire de Dieu avait rejailli jusqu'à lui.

Il eut aussi le don de miracles. Sa seule présence suffit pour rendre la santé à une jeune fille qui se mourait. Un autre jour, il prit dans ses bras un enfant boîteux, et le remit guéri à son père; il délivra aussi de convulsions affreuses une femme qui en souffrait depuis de longues années.

Enfin le moment arriva, pour cette âme d'élite, d'échanger l'exil pour la patrie. C'est le 25 janvier 1832 qu'elle s'envola vers les sphères célestes. Le bienheureux

lui-même avait annoncé qu'il mourrait ce jour-là. Il voulut pratiquer la sainte obéissance jusqu'à son dernier moment, et il attendit, pour expirer, que son supérieur le lui eût permis ; puis il s'endormit doucement dans le Seigneur. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-François, près de Civitella, et sur son tombeau se sont accomplis de nouveaux miracles, qui ont rendu plus éclatante encore la renommée du saint.

(*Année Franciscaine*, 1867.)

LA B. JACQUELINE BACHELIER

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1635. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse mondaine de la bienheureuse Jacqueline. — Influence sur son âme des sermons d'un Père capucin. — Ses remords. — Ses hésitations entre le monde et Dieu. — Triomphe de Dieu. — Elle reçoit le voile de religieuse du Tiers Ordre et obtient le pardon de ses parents. — Sa vie dans la solitude. — Ses austérités et sa piété. — Ses luttes contre le démon et le monde. — Sa mort et ses funérailles.

La bienheureuse Jacqueline, l'une des perles de l'Ordre Séraphique, comme l'appelle son chroniqueur, naquit d'une noble famille, en 1559, à Béziers, dans le Languedoc. Ses parents, reconnaissant dans leur fille encore enfant les dons de la nature et de la grâce, mirent tous leurs soins à développer en elle ces précieux germes. Elle était bonne, pieuse et aimante ; mais la tendresse de ses parents, un peu aveugle et égoïste, l'éleva trop pour le monde, et étouffa pour un temps dans son cœur les grands sentiments que le Créateur y avait semés comme

à plaisir. Jusqu'à l'âge de vingt ans, elle eut toutes les qualités et tous les défauts des personnes mondaines, de la grâce et de la coquetterie, de la beauté et de la frivolité, une âme foncièrement bonne, mais par instants légère et capricieuse.

Le temps vint cependant, que Dieu avait fixé pour sa régénération. Un Père capucin, d'une éloquence sans égale, d'une piété austère, fut l'instrument dont se servit la Providence pour accomplir cette transformation. Elle entendit ses sermons, tout embrasés du feu de l'amour divin, et elle sentit soudain se développer dans son cœur des sentiments que les passions mondaines n'avaient jamais entièrement étouffés. A la voix grave du prédicateur, elle fit un retour sur elle-même, sonda les profondeurs de sa conscience, et elle s'effraya de n'y rien trouver qui pût la rendre agréable à son Dieu. Ainsi, jusqu'alors elle avait à peine pensé à s'acquitter de ses devoirs de reconnaissance et d'amour envers Celui qui lui avait donné l'être ; jusqu'alors elle avait moins songé au ciel qu'à la terre, elle avait vécu pour le monde et non pour Dieu, ou plutôt elle n'avait pas vécu ; car, par quoi cette vie diffère-t-elle du néant, si ce n'est parce qu'il nous est donné de connaître et d'aimer Celui qui est toute vie et toute existence ! Entre la lumière et les ténèbres, elle avait choisi les ténèbres; entre les hommes et Dieu, elle avait choisi les hommes. Pleine de terreur, elle quitta l'église, laissant tout étonnés les nombreux admirateurs qui se pressaient autour d'elle, et, rentrée dans sa chambre, elle versa des torrents de larmes. Dès lors, au sein des sociétés joyeuses, sous le masque d'un bonheur fictif, elle cacha les tourments de son cœur repentant; au mi-

lieu des vanités de la terre à qui elle avait sacrifié, elle songea avec douleur à ce qu'elle aurait pu faire pour Dieu, à ce qu'elle n'osait pas faire encore, parce qu'elle avait peur de manquer de forces avant d'arriver au but, et, pendant cinq ou six mois, la vie fut pour elle un supplice de tous les instants : « Mon Dieu, mon Dieu », disait-elle, « depuis dix ans que je me laisse ravir au « tourbillon du monde, n'en connais-je pas assez tous « les mensonges ? Pourquoi ne me donnez-vous pas le « courage de me faire religieuse et de consacrer à vous « le reste de mes jours ? Seigneur, vous qui connaissez « la sincérité de mon repentir et qui voyez ma douleur, « ayez pitié de votre misérable créature ».

Elle allait visiter souvent le gardien du couvent des Capucins, et lui demander des conseils. Le vénérable Père, voyant bien que sa vocation venait vraiment de Dieu, lui promit de l'aider à atteindre le but où tendaient tous ses efforts; mais il voulut l'éprouver, et pendant trois ans il parut décidé à ne pas l'admettre dans le Tiers Ordre de Saint-François. Enfin, un matin, il la conduisit lui-même aux pieds du provincial qui lui donna le voile et reçut ses vœux solennels. Elle revint chez elle le cœur gonflé de joie, portant fièrement, à travers les rues de la ville, sa robe brune de pénitente, glorieuse d'avoir enfin triomphé d'elle-même et du monde. Ses parents lui témoignèrent une froideur marquée, et lui défendirent d'aller à l'église; ils avaient compté faire d'elle une grande dame et non une humble servante du Seigneur. Mais quand Dieu met à exécution ce qu'il a conçu dans son éternelle sagesse, les hommes rebelles à sa loi sont devant lui comme la paille de

chaume que plie le moindre souffle du vent; il faut que ce qu'il a voulu s'accomplisse, la terre et l'enfer fussent-ils coalisés contre lui. Le soir même, le père de Jacqueline, averti sans doute par le provincial des desseins de Dieu sur sa fille, avait changé complètement de conduite. « Ma fille », lui dit-il, « Dieu vous a fait la grâce de jeter « sur vous un regard de sa miséricorde; maintenant, « priez pour votre père ». La mère de Jacqueline, qui d'abord avait perdu connaissance, se soumit, comme son époux, à la Providence divine.

Ainsi la victoire était complète : les obstacles avaient disparu, la route s'ouvrait large et droite aux yeux de Jacqueline; il ne lui restait qu'à la suivre. Elle commença par remercier son Dieu du fond du cœur, et passa toute la nuit en prières. Puis elle consola de son mieux ses parents, et se retira dans une partie calme et silencieuse de la maison, où les bruits du dehors ne viendraient pas la troubler dans son pieux commerce avec le Seigneur.

C'est là que, à l'exemple du saint Père François, elle se livra à toutes sortes de mortifications et d'austérités, qui l'ont fait surnommer la Pénitente de Béziers. Sans cesse occupée à méditer les souffrances du Sauveur, elle voulut se punir elle-même de l'avoir crucifié tant de fois par ses fautes passées. « Le souvenir de ma vie antérieure », disait-elle souvent, « me fait verser des larmes de sang ». Dieu ne lui épargna ni les épreuves, ni les combats; il laissa s'exercer sur elle la rage du démon, furieux de voir échapper de ses mains une âme qu'il avait cru posséder pour l'éternité. Rien ne lui manqua, ni les tentations de l'esprit qui revoyait en imagination les fêtes mondaines d'autrefois, ni les révoltes de la chair toujours vivace et

forte malgré les austérités, ni les railleries des hommes, ni les injures des méchants, ni les heures de découragement et de désespoir. Elle supporta toutes les attaques, et resta aussi inébranlable qu'un roc au milieu de la mer en furie. Quand elle se sentait faiblir, elle priait ; quand un outrage l'atteignait en face, elle pensait à Jésus souffleté et conspué par ses bourreaux ; quand sa croix devenait trop lourde, elle se rappelait celle du Calvaire.

Après la mort de ses parents, Jacqueline abandonna à ses frères la maison paternelle et se fit construire une humble demeure tout près de l'église des Capucins. C'était une grotte plutôt qu'une habitation ; mais la place était admirablement choisie, pour y vivre seule en face de Dieu. C'était une retraite calme et paisible où n'arrivait d'autre bruit que l'écho affaibli des chants pieux des bons moines. Elle y vécut tranquille, ne s'en éloignant jamais que pour aller à l'église, essayant d'imiter les vertus de saint François d'Assise. Elle s'était faite pauvre autant qu'elle avait été riche, elle se fit aussi modeste et aussi humble qu'elle avait été vaine et superbe. Quand on lui témoignait du respect et de l'admiration, elle rougissait comme si elle avait commis un crime. Avare de paroles, parce que c'est dans le silence que la créature se rapproche le plus du Créateur, elle ne répondait que par quelques mots aux personnes qui venaient la visiter. Sa grande occupation était la méditation et la prière.

Dieu la récompensa de ses efforts et de sa persévérance dans la vertu, en venant souvent la visiter pendant de longues extases et en lui accordant le don de seconde vue [1].

[1] Voir à ce propos, dans le *Palmier Séraphique* la vie du Père Casimir de Toulouse, capucin.

Cependant le moment approchait où elle allait recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse, et c'est alors surtout qu'on put admirer sa patience et sa soumission à la volonté de Dieu. Le crucifix à la main, elle priait et rendait grâces au Très-Haut de ses miséricordes infinies. Elle baisait les précieuses blessures du Sauveur des hommes, les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté : « Cœur « de mon Sauveur », disait-elle, « réchauffez-moi un peu « au foyer de cet amour qui vous a fait vous sacrifier « pour les hommes et mourir sur une croix ». Puis, levant les yeux au ciel, elle ajoutait : « O Paradis, ô gloire, « ô mon Dieu, que votre demeure est magnifique, et « quelles jouissances y doivent goûter vos élus ! Quand « pourrai-je vous contempler face à face, et me mêler « aux chœurs des saints et des bienheureux qui chantent « éternellement vos louanges ? » Et elle suppliait la très-sainte Vierge, son Ange gardien, saint François, d'intercéder pour elle auprès du Seigneur. Elle mourut le 25 janvier 1635, à l'âge de soixante-seize ans. Il y avait juste quarante-six ans, à pareil jour, qu'elle s'était consacrée à Dieu.

L'évêque, accompagné des principaux prêtres et religieux de la ville, vint, à la nouvelle de sa mort, honorer ses précieux restes. Une foule de peuple se pressait à leur suite pour baiser ses pieds et ses mains, et emporter de la bienheureuse quelque relique bénie. Le soir même, sur l'ordre du prélat, les religieuses du Tiers Ordre et le clergé de la cathédrale portèrent son corps dans l'église des Capucins, où il fut exposé pendant plusieurs jours à la vénération des fidèles. Des miracles s'accom-

plirent par son intercession : un Père capucin, souffrant depuis longtemps de cruelles névralgies, fut guéri en plaçant sa tête sur le sein de la bienheureuse. Bientôt l'affluence du peuple fut telle, et la piété elle-même devint si audacieuse qu'il fallut faire garder le lit de parade par des soldats de la maréchaussée ; encore ne parvinrent-ils qu'à grand'peine à contenir les flots de la multitude.

Les funérailles furent célébrées avec pompe : tout le clergé, la noblesse et les magistrats de la ville y assistèrent. Le gardien des Capucins essaya de prononcer un discours, mais il fut si souvent interrompu par le peuple criant à chaque instant : « Miracle ! miracle ! l'aveugle « voit, le boîteux marche ! » qu'il dut y renoncer. Le pieux enthousiasme des assistants était d'ailleurs le plus bel éloge que l'on pût faire de la bienheureuse Jacqueline.

Le corps fut, par permission spéciale du général de l'Ordre, enseveli dans le caveau des Frères Mineurs Capucins. Longtemps après la mort de Jacqueline, les habitants de Béziers y vinrent en pèlerinage déposer des *ex-voto* et des offrandes, et implorer dans leurs besoins sa toute-puissante protection.

(SOLITAIRE.)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JANVIER

LA BIENHEUREUSE PAULE DE FOLIGNO

CLARISSE

1470. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : La bienheureuse Paule entre dans le Tiers Ordre de Saint-François ; puis, à Aquila, elle embrasse la règle de sainte Claire. — Ses tentations ; elle en triomphe avec l'aide de Dieu. — Sa mort.

La bienheureuse Paule naquit à Foligno, en Italie, de parents nobles et craignant Dieu, qui mirent tous leurs soins à lui donner une éducation chrétienne. Encore dans la fleur de la jeunesse, elle se consacra au Seigneur, et entra en 1429 au couvent du Tiers Ordre de Foligno, que venait de fonder la bienheureuse Angelina Corboria.

Elle eut tout d'abord au plus haut degré les deux grandes vertus de l'humilité et de l'obéissance, qui sont comme la base de toute perfection religieuse. Elle devint bientôt le modèle des religieuses et l'amie de la bienheureuse Angelina. Quand les couvents du Tiers Ordre prirent en Italie une si grande extension, elle fut envoyée à Aquila, dans le royaume de Naples, avec sœur Antonia et quelques autres, pour y établir une discipline solide ; et c'est là qu'avec ses compagnes elle a travaillé durant quatorze ans au bien des âmes.

Après la mort de la bienheureuse Angelina, saint Jean Capistran vint prêcher à Aquila, et ses sermons enflam-

mèrent les religieuses d'un si grand désir de perfection, qu'elles résolurent d'un commun accord de suivre la règle austère de sainte Claire. Saint Jean en demanda pour elles l'autorisation au pape et l'obtint. C'est le jour de la fête de saint Augustin que Paule et treize autres religieuses prononcèrent solennellement les vœux imposés par la règle de sainte Claire. Saint Jean leur donna le voile, et se chargea de les diriger dans la voie de la perfection. Sous un tel maître, elles firent des progrès rapides, et leur grande réputation de vertus attira autour d'elles une foule de novices : des jeunes filles nobles, des princesses, reconnaissant la vanité des choses de ce monde, vinrent se vouer à la sainte pauvreté et s'abandonner à la volonté de la Providence. Au bout de quelques mois, le couvent d'Aquila comptait cent religieuses.

Paule marchait à leur tête dans le chemin du salut. Elle était la plus ardente, la plus austère et la plus humble. Elle avait pour son Fiancé céleste un amour sans bornes, qui l'épuisait, au point qu'elle ressemblait plutôt à un fantôme qu'à un être vivant. Sa figure, presque transparente et comme éclairée par ses grands yeux toujours levés au ciel, semblait d'un Ange et non d'une femme. Deux jeunes nobles d'Aquila, amenés au couvent sans doute par le démon, la virent et en furent épris. Dès lors ils revinrent si souvent à la chapelle, et se placèrent si hardiment en face de la pauvre fille, que, malgré qu'elle en eût, elle ne pouvait pas ne pas les remarquer. Dès ce moment, elle fut accablée de saintes terreurs ; elle passa de longues nuits d'insomnie, mouillant son lit de ses larmes, demandant pardon à Dieu comme si elle avait commis un grand crime ; les deux jeunes gens

revenaient toujours. Alors, désespérée, elle alla raconter ses chagrins à la bienheureuse Antonia, sa compagne et son abbesse, qui la consola et lui rendit le courage. Elle pria avec plus d'ardeur que jamais; sainte Catherine de Sienne et sainte Angèle de Foligno lui apparurent, et lui promirent d'intercéder pour elle auprès de Dieu, et quelque temps après elle retrouva le calme et la paix : le démon était vaincu.

Il revint plusieurs fois à la charge, mais en vain; la pieuse fille, forte maintenant de l'appui du Seigneur qui ne lui fit jamais défaut, triompha de toutes les tentations. Un nouveau confesseur, qui arriva au couvent, lui donna le conseil, quand l'esprit malin la tourmenterait, d'aller se mettre en prières devant le saint Sacrement, et de passer toute la nuit au pied des autels, et ce moyen lui réussit toujours. Plusieurs fois le Roi des vierges lui apparut dans sa grande et infinie majesté, et, en lui imposant les mains, la délivra lui-même, et lui rendit l'espérance et la paix.

Aussi avait-elle pour Jésus un amour ardent et inépuisable : son cœur était plein de lui, et elle ne vivait que pour lui. Elle en fut récompensée par des miracles éclatants. Elle avait aussi une grande dévotion à sainte Paule de Rome, la pénitente de saint Jérôme, dont elle portait le nom, et qu'elle avait prise pour patronne.

La bienheureuse fille, après avoir passé de longues années dans la pratique de toutes les vertus, s'unit par la mort à son céleste Fiancé, le 26 janvier 1470, jour de la fête de sainte Paule. Elle fut pleurée non-seulement par ses sœurs, mais encore par tous les habitants de la ville, qui assistèrent en foule à ses funérailles. On lui éleva un

tombeau de marbre, au pied duquel de nombreux pèlerins vinrent implorer son intercession.

(WADDING et JACOBILLE.)

LA B. BONAVENTURA D'ANTRODOCCO

CLARISSE

1498. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

La bienheureuse Bonaventura, née à Antrodocco, village situé à cinq milles d'Aquila, fut, comme la bienheureuse Paule, une des plus saintes habitantes du couvent d'Aquila. Sa jeunesse fut plutôt mondaine que chrétienne, et elle paraissait fort peu née pour la vie religieuse. Mais un jour, à la suite d'un sermon du Père Onuphre d'Aquila, elle se sentit tout à coup touchée de la grâce, et conçut pour les vanités de la terre le plus profond mépris. Le lendemain même, elle revêtit une modeste et sévère robe d'étoffe grise, cacha pour toujours ses joyaux et ses bijoux dans leur écrin, et déclara qu'elle voulait vivre maintenant pour Dieu et non pour le monde.

On crut d'abord à un caprice de jeune fille ; mais quand on la vit s'enfermer chez elle, prier, jeûner et se mortifier, repousser tous les prétendants qui demandaient sa main, il fallut bien se rendre à l'évidence. Sa famille en fut attristée ; ses frères surtout mirent tout en œuvre pour lui faire changer d'avis et de conduite ; ce fut en vain. Ni les belles paroles, ni les supplications, ni les injures ni les menaces n'eurent de prise sur son âme. On

l'envoya dans une maison de campagne, dans l'espoir que les distractions du voyage et des champs pourraient la guérir de ce qu'on appelait sa folie : elle y fut ce qu'elle était à Aquila, se tint à l'écart, évita toute relation avec les personnes mondaines ; et quand sa famille revint la tourmenter, elle supporta tout avec la même patience inaltérable. Un jour que, après une vive discussion, elle s'était enfermée dans sa chambre pour prier, elle entendit une voix du ciel lui dire : « Lève-toi, va jusqu'à « Aquila, entre dans l'église, et, dans la chapelle qui est « à gauche, tu verras une femme avec un livre à la « main ; elle a nom Brigitte, et suit la règle du Tiers « Ordre de Saint-François ; écoute ses conseils, revêts sa « robe, et tâche d'imiter sa manière de vivre ». La bienheureuse Bonaventura partit aussitôt, trouva, comme l'avait annoncé la voix, la noble matrone dans la chapelle, et la prit pour directrice spirituelle.

Peu de temps après survint à Aquila le bienheureux Bernardin de Feltre, frère mineur, très-célèbre en Italie par la sainteté de sa vie et ses miracles. Elle assista à ses sermons et crut entendre un Ange ; son ardente piété s'accrut encore, et Brigitte étant morte presque subitement, elle entra au couvent de Sainte-Claire. Elle y vécut encore quelques années dans les pratiques austères et les mortifications, et s'endormit paisiblement dans le sein de Dieu, en 1498. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, qui fut longtemps l'objet de la vénération du peuple.

(Wadding.)

D'autres pieuses religieuses sanctifièrent aussi les murs du couvent d'Aquila. Wadding mentionne en particulier la bienheureuse Louise d'Aquila, dont la vie fut, pour ainsi dire, une perpétuelle extase. Elle reçut souvent la visite des habitants du ciel, surtout de saint Antoine de Padoue, et de son patron saint Louis, évêque de Toulouse, à qui elle avait une grande dévotion. Son existence fut comme un ciel sans nuage, toujours aussi calme et aussi serein. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

La bienheureuse Gabrielle de Piezolo fut aussi en rapport, dès cette vie, avec les saints et les habitants du ciel. Saint François d'Assise et Jésus crucifié lui-même lui apparurent, surtout aux heures de souffrances et de désespoir.

(WADDING.)

SŒUR CONSTANCE NORONHA

DU TIERS ORDRE

1480. — Pape : Innocent VIII. — Roi de Portugal : Alphonse V.

Constance Noronha, que le chroniqueur appelle « l'un « des plus beaux joyaux de l'Ordre Séraphique » était la fille d'Alphonse, comte de Gijon et Noronha, et d'Isabelle, parente de Ferdinand, roi de Portugal. Son enfance fut pieuse, douce et soumise ; et quand elle fut en âge de se marier, elle épousa Alphonse Ier, duc de Bragance. Son

mari lui témoigna toujours une grande affection ; elle était noble, belle, spirituelle, aimante, et surtout elle était vertueuse et craignant Dieu. Mais son bonheur ne fut pas de longue durée ; il mourut tout jeune encore, et laissa sa femme dans la plus profonde affliction.

Constance seule, sans enfants, vécut dans la solitude, évita la société des seigneurs et des dames de la cour, et songea à ne plus vivre que pour Dieu. Elle se retira dans son palais de Vimarano, revêtit la robe du Tiers Ordre de Saint-François et s'occupa d'œuvres pies et de pratiques religieuses. Pour dompter toutes les révoltes de la chair, elle se soumit tout d'abord à de dures mortifications. Elle employa ses immenses richesses à faire le bien et à secourir les misérables. Son palais fut l'asile de ceux qui souffraient ; elle y reçut des indigents et des malades qu'elle habillait et qu'elle soignait elle-même. Tous ceux qui avaient des douleurs à consoler, des plaies de cœur à guérir, des peines à adoucir, venaient à elle et retrouvaient auprès d'elle leur bonheur perdu. Elle se plaisait à ce commerce de tous les jours avec les malheureux, et y goûtait des joies sans mélange qu'elle n'avait jamais connues lorsqu'elle était la plus belle et la plus aimée des dames de la cour. On la respectait comme une sainte, et on ne parlait d'elle qu'avec admiration : la médisance n'osa jamais s'attaquer à sa vertu.

Elle mourut le 26 janvier 1480. On l'ensevelit avec pompe dans l'église des Frères Mineurs de Vimarano, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau. Des aveugles, des muets, des paralytiques furent guéris par son intercession. En 1488, on écrivit le procès de sa vie, on y consigna ses guérisons miraculeuses, et on le conserva

depuis dans les archives des ducs de Bragance. Augustin de Castro et Alphonse Furtado, évêques de Braga, dans le rapport qu'ils firent à Rome sur l'état de leur diocèse, ont mentionné au Souverain Pontife la sainteté de la bienheureuse Constance.

(CARDOSE.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER

—

LES BB. P. DOMINIQUE DE LA MARCHE

ET PIERRE DE MONTE-ULMO

Le Martyrologe de l'Ordre place au vingt-septième jour de janvier le souvenir du bienheureux Père Dominique, qui vécut dans l'âge d'or de l'Ordre Séraphique, dans la province de la Marche, en Italie. Son humilité, sa charité chrétienne et son éloquence étaient proverbiales. Il mourut saintement dans la petite ville de Saint-Marin, qui faisait alors partie du duché d'Urbin. Des miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée. Béringard, archiprêtre de Montefeltro, souffrait d'un abcès dangereux à la jambe et était abandonné par les médecins. Il se fit porter sur le sépulcre du bienheureux Dominique et fut guéri. Des paralytiques et des boîteux recouvrèrent aussi l'usage de leurs membres.

Pierre de Monte-Ulmo vécut et mourut en odeur de sainteté dans le même couvent que le bienheureux Dominique. Tous les instants de son existence furent consacrés à développer ou à faire naître dans le cœur des hommes l'amour du Seigneur, son Dieu. Il est célèbre aussi par les guérisons miraculeuses qui se sont accomplies sur le lieu de sa sépulture.

(PISAN ET WADDING.)

LE B. LOUIS DE CALATAGIRONE

FRÈRE LAI

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Jeunesse orageuse du bienheureux Louis. — Sa première conversion. — Rechute. — Conversion définitive. — Il devient frère lai dans l'Ordre de Saint-François. — Ses austérités. — Sa charité chrétienne. — Ses extases. — Grâces divines dont il est comblé. — Il a le don de seconde vue et de guérison. — Sa sainte mort. — Douleur générale. — Ses funérailles.

Le bienheureux Louis naquit à Calatagirone, en Sicile, d'une famille d'honorables et riches bourgeois. Ses parents lui donnèrent une éducation soignée et une instruction solide. Sa sœur, nommée Agathe, qui faisait partie du Tiers Ordre de Saint-François, menait une vie austère et irréprochable ; pendant trente ans, elle ne prit pour toute nourriture que du pain et de l'eau, à quoi elle ajoutait quelques fruits pendant l'été. La vie de Louis fut d'abord fort différente et loin d'être exemplaire. Il quitta la maison paternelle, et s'en alla par monts et par vaux, cherchant fortune à l'aventure, pillard, voleur et presque bandit ; pourtant il garda toujours au fond

du cœur quelques bons sentiments, et il venait quelquefois entendre la messe à l'église des Frères Mineurs Observants de sa ville natale. C'est là qu'il fit connaissance avec le bienheureux Père Antoine de Calatagirone, dont l'exemple et les exhortations le décidèrent à entrer en religion et à demander l'habit de l'Ordre. Au moment de prononcer ses vœux, succombant tout à coup à une tentation du démon, il quitta le couvent et recommença son vagabondage ; puis, honteux de sa conduite, le cœur bourrelé de remords, il essaya de se suicider et se pendit à un arbre. Un passant coupa la corde à temps ; Louis vit dans cet événement une preuve de la bienveillance de Dieu à son égard, revint se jeter aux pieds de ses supérieurs et recommença son noviciat.

Un an plus tard, il prononça ses vœux en qualité de frère lai, et dès ce jour il mena une conduite exemplaire. Sa vie fut un jeûne non interrompu : il ne mangeait jamais plus d'une fois par jour, et prenait pour toute nourriture les croûtes de pain laissées sur la table par les religieux. C'est seulement dans un âge très-avancé qu'il y ajouta quelques légumes cuits à l'eau. Sous son habit de toile grossière, il portait une haire en crins de cheval, et la discipline dont il se frappait toutes les nuits était armée de pointes de fer aiguës. Il passait toute la soirée à l'église, arrivait au chœur pour les nocturnes une heure avant les autres religieux, et restait en contemplation jusqu'au jour. Il dormait quelques instants à peine, étendu sur des planches mal jointes, avec une pierre pour oreiller.

S'il s'imposait de dures mortifications, il ne pouvait en revanche voir souffrir son prochain. Quand il allait en

ville recueillir des aumônes pour le couvent, il en donnait la meilleure part aux pauvres qu'il rencontrait : « Les religieux », disait-il, « en auront toujours assez ». Il était d'une humilité excessive : au moment où se réformèrent les couvents de Sicile, les frères lais le demandèrent plusieurs fois pour supérieur : il refusa toujours cette dignité. Il fut élu gardien de Calatagirone, puis de Patti ; mais on ne put le décider à se conformer au choix des religieux.

Il fut l'un des premiers à se soumettre à la restauration de la règle primitive de saint François, et l'autorité de son exemple ne facilita pas peu la tâche des réformateurs. Il priait avec tant d'ardeur qu'il eût passé le jour et la nuit au pied des autels, s'il n'eût été appelé ailleurs par ses occupations. Le démon venait encore parfois le tourmenter ; mais il ne se laissa pas vaincre : il trouvait dans le sein de Dieu force et assistance, et il savait trop d'ailleurs ce que sont les remords d'une conscience coupable pour s'exposer à une rechute.

On le trouvait souvent plongé dans de sublimes extases : il restait debout au milieu du chœur, les mains jointes, la figure pâle et les yeux fixes levés vers le ciel, sa longue robe de moine traînant jusqu'à terre, immobile, semblable à une statue de pierre. Il n'entendait et ne voyait plus rien de ce qui se passait autour de lui, et l'on pouvait même le frapper sans qu'il parût s'en ressentir. Les habitants de Messine avaient pour lui le même respect que pour un saint. Dieu accomplit en sa faveur d'éclatants miracles. Au couvent de Piazza, le gardien lui donna l'ordre de préparer le repas de quelques religieux avant d'aller à la messe. Il n'avait pas encore terminé

sa besogne, quand la cloche retentit. Aussitôt les murs semblèrent s'ouvrir comme par enchantement, et du lieu où il était jusqu'à la chapelle, il se fit comme un long couloir, par où il aperçut distinctement le prêtre montant les degrés de l'autel. Au moment de la consécration, il vit dans la sainte hostie le Sauveur sous la forme d'un jeune enfant qui lui souriait, et cette vue le remplit d'une joie ineffable. C'était la récompense de son obéissance passive à la volonté de son supérieur.

Dieu accorda à son fidèle serviteur le don de seconde vue. Matthieu Calascibetta, baron de Cotomino, avait en un mois perdu trois de ses fils, et les trois autres gravement malades étaient couchés sur leur lit de douleur. Le pauvre père vint supplier le bienheureux Louis d'intercéder pour lui auprès de Dieu, et de sauver par ses prières les enfants qui lui restaient : « Le Seigneur », répondit le moine, « vous prendra encore le plus jeune ». Il mourut, en effet, quelques jours après. — Une autre fois, le même baron recommandait à ses prières ses parents morts depuis quelque temps : « Vos parents « n'ont plus besoin de nous », lui dit le bienheureux ; « ils sont sortis du purgatoire depuis le jour où vous « avez récité à l'église de Saint-Dominique votre rosaire « sur le chapelet qui vous vient du pape Adrien ». Le baron n'avait jamais révélé à personne qu'il possédât ce chapelet précieux ; il manifesta son étonnement, mais en même temps il reconnut que frère Louis était vraiment éclairé de l'Esprit-Saint.

Le saint homme lisait dans l'âme de ses pénitents comme dans un livre ouvert : « Cherchez bien dans « votre conscience », disait-il aux pécheurs, « tel jour, à

« tel endroit, vous avez commis une faute dont vous ne « vous accusez pas ».

Il avait aussi le don de guérison, et son biographe lui attribue un grand nombre de miracles qu'il serait trop long d'énumérer. En prononçant les noms de Jésus et de Marie il délivrait les malades de leurs souffrances. Les aveugles, les paralytiques, les boîteux se pressaient sur son passage, comme autrefois sur le passage de Jésus. On l'honorait comme un saint, on coupait des lambeaux de ses vêtements, que l'on conservait comme de précieuses reliques, et qui avaient aussi le pouvoir de faire des miracles.

Quand le serviteur de Dieu, fatigué par l'âge, par le travail, et plus encore par ses longues austérités, sentit venir la mort, il demanda et reçut avec une tendre piété les derniers sacrements, et se fit lire la passion de Notre-Seigneur. Puis les religieux, groupés autour de lui, récitèrent à haute voix les prières des morts et les litanies de la sainte Vierge ; et il mourut, en murmurant avec eux : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ». C'était le 27 janvier 1579.

Quand la cloche de l'église annonça à toute la ville qu'il venait d'expirer, une grande foule de peuple accourut au couvent en poussant des cris de douleur et de profonds gémissements : « Le saint est mort ! le saint « est mort », disait-on, et tout le monde versait des larmes amères. On baisait ses pieds et ses mains, on coupait des morceaux de ses vêtements. En même temps des miracles s'accomplissaient dans la chambre où il était exposé. Un homme qui depuis six mois souffrait d'un cancer au bras, et qui avait en vain essayé tous les moyens de

guérison, posa son membre malade sur le corps du bienheureux, et la plaie disparut aussitôt.

Quand les habitants de Calatagirone, sa ville natale, apprirent la sainte mort du bienheureux Louis et les miracles qui l'accompagnaient, ils réclamèrent le droit de lui élever, dans leur église cathédrale, un magnifique tombeau destiné à renfermer ses précieux restes. Mais les magistrats de Piazza, où il était mort, le firent aussitôt ensevelir dans la sacristie, en attendant que la place fût prête au pied du grand-autel. Un mois plus tard, on l'y transporta : son corps, parfaitement conservé, blanc comme l'albâtre, exhalait un parfum doux et pénétrant. Trente-neuf ans après, on l'exhuma de nouveau, et on l'ensevelit dans une nouvelle église qui venait de s'élever auprès de l'ancienne. C'est vers la même époque que l'on commença le procès de sa vie et de ses miracles.

(*Chroniques de Sicile.*)

La ville de Calatagirone a donné naissance à un autre Louis, qui fut également frère lai, et dont la dépouille mortelle repose dans l'église des Frères Mineurs Observants de Randasso. Ses miracles lui ont valu la vénération de toute la Sicile.

(*Chroniques de Sicile.*)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JANVIER

FRÈRE JEAN DE BAST

1571. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Le couvent de Mosteiro, situé sur les frontières de la Galice et du Portugal, et qui fut fondé dès les commencements de l'Ordre Séraphique, a été longtemps célèbre pour l'austérité de sa discipline, et fort en honneur chez les habitants des deux pays où il était bâti. C'est là, entre autres pieux personnages, que grandit pour le ciel frère Jean de Bast. Toujours à genoux devant l'autel, priant et méditant sans cesse, il semble avoir vécu dans un commerce continuel avec le Très-Haut. Il était aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient; on venait souvent lui demander des conseils, des consolations, des prières. Il est mort à Mosteiro, le 28 janvier 1571. Des miracles se sont accomplis sur son tombeau.

Le Père Didacus des Anges, religieux d'une grande vertu et renommé pour l'austérité de sa vie et ses mortifications, avait pour ce bienheureux frère la plus grande considération. Le 6 janvier 1578, il vint, accompagné des supérieurs de la province, au couvent où reposait le frère Jean, fit exhumer ses restes et les fit placer dans un beau sépulcre de marbre, à droite de l'autel de la très-sainte Vierge. Il avait, dans l'intercession du bienheureux frère Jean, la plus grande confiance. Après qu'il eut déposé, non sans verser des larmes amères, la dignité de provin-

cial au chapitre général, il tomba gravement malade, et l'on craignit même pour sa vie. Il chercha un refuge auprès de Jean, récita tous les jours une prière en son honneur, et fut bientôt débarrassé de ses chagrins et de ses souffrances.

Les archevêques de Braga, entre autres Augustin de Castro, qui conservait précieusement une relique du bienheureux, ont toujours eu pour ses vertus une admiration mêlée de respect, dont ils ont fait part à la cour de Rome.

(Gonzague, Marc et Cardose.)

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE BURGOS

Le couvent de Saint-François, de Tolède, aujourd'hui habité par des Conceptionnistes, conserve les précieux restes du bienheureux frère Antoine. Il était né à Burgos, en Espagne. Il s'est fait pendant toute sa vie, avec une grande humilité, le serviteur de ses frères, et, chargé du soin de la nourriture, il ne se permit jamais, par quelque dépense inutile, de manquer à la sainte pauvreté, la première vertu du frère mineur. Plus tard, ses supérieurs l'envoyèrent à Tolède, où il fut portier.

Dieu révéla au monde le cas qu'il faisait de son serviteur, en lui accordant le don de miracles. Il est allé, vers 1340, recevoir au ciel la récompense de sa vie pieuse et austère.

LES B. HERVÉ ET ANGE DE CANOSA

Le couvent de Tolède possède aussi le corps du bienheureux Père Hervé. Son biographe lui attribue deux miracles, qui témoignent assez de la sainteté de sa vie. Dans un voyage qu'il faisait au milieu d'un hiver rigoureux, il entra dans une maison pour se reposer et se réchauffer un peu. Il y trouva de la tristesse et de la désolation ; la mère pleurait son fils qui venait de mourir. Le saint homme lui adressa quelques bonnes paroles, prit l'enfant dans ses bras, se mit en prières avec son compagnon, et le rendit à sa mère vivant et bien guéri.

Une autre fois, arrêté par une rivière qu'il ne pouvait traverser, il étendit sur l'eau son manteau, et, confiant en Dieu, s'embarqua sur ce bateau d'un nouveau genre et gagna l'autre rive.

Il mourut vers l'an 1342. La terre de son tombeau guérissait, dit-on, les maux de gorge.

(PISAN.)

Le bienheureux frère Ange de Canosa est mort en 1342, au couvent de Capistrano. C'était un homme d'une grande sagesse et d'une grande piété. Une guérison miraculeuse s'accomplit dans l'église collégiale, le jour de ses funérailles.

(WADDING.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER

LE BIENHEUREUX THÉOBALD, D'ASSISE

1260. — Pape : Urbain IV. — Roi de France : Louis IX.

Peu de temps après qu'il eut élevé la petite, mais célèbre chapelle de Portiuncule, en 1210, le saint patriarche François y avait déjà donné l'habit à beaucoup de frères mineurs. De ce nombre fut Théobald, d'Assise, qui, entraîné par l'exemple de son saint compatriote, voulut recevoir de ses mains l'habit de l'Ordre et fut l'un de ses soixante-douze premiers disciples.

Sous la direction de son vénérable maître, il atteignit à un haut degré de perfection, et Dieu, en récompense, lui accorda le don de miracles. Il donna un jour un exemple frappant de son obéissance à ses supérieurs. Il habitait alors au couvent d'Orti, et le gardien l'envoya faire hors de la ville une commission pressante. Il rencontra sur son chemin un obstacle insurmontable, le Tibre, dont les eaux étaient fortement gonflées. Mais Théobald ne s'arrêta pas à cette considération, il releva le bas de sa robe, et mit le pied dans l'eau pour la traverser, la figure aussi tranquille que s'il eût marché en pays plat, sur une route bien unie. Ceux qui le virent faire cette folie crurent qu'il allait se noyer, et se précipitèrent à son secours : il n'eut pas besoin de leur assistance. Les flots, comme s'ils eussent été d'airain, le portèrent jusqu'à

l'autre rive, à l'étonnement et à l'admiration des assistants.

Il mourut en 1260, et ses restes reposent au couvent d'Orti.

(WADDING.)

LE B. FRÈRE MATTHIEU DE JUMILLA

1578. — Pape : Sixte V. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Conquête du Pérou. — Première mission espagnole au Pérou. — Dévouement à la foi du bienheureux frère Matthieu. — Il gagne l'amitié des Indiens. — Sa mort. — Douleur des Indiens.

En 1532, lorsque le marquis François Pizarre, et Diégo Almagro, à la tête des troupes de l'empereur-roi Charles-Quint, eurent fait la conquête de l'immense royaume du Pérou, douze frères mineurs, que la sainteté de leur vie et les conversions qu'ils ont provoquées ont fait surnommer les douze Apôtres de l'Amérique du Sud, partirent pour soumettre au Seigneur du ciel les pays qui venaient d'être conquis au nom d'un roi de la terre. L'étendard de la croix à la main, sans défense que leur confiance en Dieu, sans armes que leur ardeur de prosélytisme, ils parcoururent les immenses solitudes où les soldats espagnols eux-mêmes n'avaient pas toujours osé se hasarder. Ils brisèrent les idoles, mirent en cendres les temples des faux dieux et chassèrent les démons du pays où depuis si longtemps il avait établi son empire.

L'un de ces douze apôtres avait nom frère Matthieu ; il était né à Jumilla, en Espagne. Bien que simple frère lai, il travailla pour la gloire de son Dieu et pour le salut de son prochain avec tant d'ardeur et de succès qu'il

amena au giron de la sainte Eglise des milliers d'idolâtres. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la province de Caxamarca, dont les habitants ne tardèrent pas à l'aimer comme un père. Il instruisait les Indiens avec une patience et une doûceur inaltérables, et les préparait à bien recevoir le saint sacrement du baptême. Tous les jours, une foule d'enfants se réunissaient autour de lui, écoutaient ses pieuses leçons et chantaient en chœur des cantiques religieux qu'il leur avait appris.

Il avait lui-même pour ces peuples primitifs une grande affection. Il faisait l'aumône aux pauvres, rendait la santé aux malades, consolait les affligés, donnait à tous de bons conseils et surtout de bons exemples. Il allait les visiter dans leurs grossières cabanes, à travers les bois et les montagnes, par des chemins affreux et à peine praticables pour les Indiens eux-mêmes. Il était au milieu d'eux comme l'Ange de la bienfaisance.

Charitable et compatissant à leurs souffrances, il était dur et intraitable à ses propres douleurs. Il s'imposait de longues mortifications, travaillait de ses mains tout le jour, et passait la nuit en prières et en mortifications. D'une humilité au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, il était presque honteux et confus de ce que Dieu l'eût choisi pour cette grande œuvre de la conversion d'un peuple. C'est par là qu'il plut au Seigneur, qui lui donna la puissance de faire des miracles : il guérissait les malades en leur imposant son crucifix.

Il connut d'avance le jour et l'heure de sa mort, et il s'y prépara avec soin comme à la plus grande action de sa vie, par des prières, des jeûnes et des méditations.

Enfin, fatigué par l'âge et par ses longs travaux apostoliques, il s'étendit sur son lit, appuya son crucifix sur son front, ses yeux et sa bouche, et rendit à Dieu sa belle âme, le 29 janvier 1578, au couvent de Chacapoyas.

Il fut regretté des Indiens qui le pleuraient comme un père. Ils couraient par les rues de la ville en poussant de profonds gémissements, les yeux et les mains levés au ciel, accusant Dieu de n'avoir pas pitié de leurs souffrances. Ils vinrent au couvent par troupes nombreuses, baiser les pieds de l'apôtre et couper des morceaux de ses vêtements. Il y eut ce jour-là des guérisons miraculeuses : une femme qui souffrait d'un cancer à la jambe, plaça sur la plaie un lambeau de la robe du bienheureux, et les chairs reprirent vie et santé.

(*Vie de saint François Solanus.*)

LE B. PÈRE JEAN DE MONZON

Le Père Jean de Monzon fut aussi l'un des premiers apôtres du Pérou. Comme le Père Matthieu, il parcourut d'immenses étendues de pays et baptisa un grand nombre d'idolâtres ; mais il ne resta pas longtemps en Amérique, parce qu'il n'y trouva pas le martyre glorieux qu'il voulait souffrir pour le Christ, et qu'il alla chercher dans la Mauritanie.

Cependant l'Amérique se peuplait peu à peu de frères mineurs. En 1535, quand François Pizarre établit à Lima le siége de son gouvernement, une chapelle et un couvent de Franciscains s'élevèrent au centre de la ville ; et,

partout, à mesure que les soldats espagnols s'avançaient dans l'intérieur du pays, et occupaient ou fondaient des villes, les religieux qui marchaient à leur suite y installaient aussitôt une maison et un prieuré. Les prêtres accoururent de l'Espagne, et des missions s'établirent à Potosi, à Chincacocha, à Carangas, à Pacajès, à Cabana, à Stapici, à Pinchollo, etc., etc.

Quand les Frères Mineurs de la mission de Capamalca quittèrent le pays pour aller porter ailleurs les vérités de la religion, les habitants de la ville, désespérés, envoyèrent une députation à don François de Tolède, le nouveau vice-roi du Pérou, qui venait d'arriver au port de Païta ; ils le suppliaient de leur renvoyer des Franciscains, d'avoir pitié d'eux et de ne pas laisser sans guide leurs pauvres âmes à la merci des malins génies. Philippe II, roi d'Espagne, reçut une députation analogue de la part des Indiens de Collahuas. C'est ainsi qu'en 1553 se fonda la province séraphique des Douze-Apôtres. Elle prit en peu de temps de telles proportions qu'il fallut la diviser en quatre autres provinces : la province de Saint-François de Quito, qui comptait, en 1690, quatre-vingt-dix couvents ; celle de Saint-Antoine de Las Charcas, avec vingt-huit couvents ; celle de la Très-Sainte-Trinité, dans le royaume de Chili (onze couvents) ; et celle de la Sainte-Foi, dans la Nouvelle-Grenade (vingt-six couvents.) Plus tard s'établit au Paraguay la province de l'Assomption, (onze couvents), puis à Saint-Domingue celle de la Sainte-Croix (treize couvents) ; et cependant l'antique province des Douze-Apôtres, la plus ancienne et comme la mère de toutes les autres, comptait encore vingt-huit couvents. Les Indiens se convertissaient par milliers, et si

la foi catholique a pris dans l'Amérique du Sud de si grands développements, c'est aux Frères Mineurs de l'Ordre de Saint-François qu'en revient tout l'honneur.

(*Vie de saint François Solanus.*)

SŒUR CATHERINE DE SAINTE-MARIE

DU TIERS ORDRE

1596. — Pape : Léon XI. — Roi de Portugal : Henri le Cardinal.

Le couvent du Tiers Ordre de Montfort, en Portugal, est célèbre par l'austérité et la pauvreté extrême des religieuses qui l'habitaient. Elles dormaient étendues sur des planches inclinées, se donnaient la discipline tous les jours, et consacraient à la prière et à la méditation la plus grande partie de l'année. Catherine de Sainte-Marie exagéra même les mortifications de ses sœurs. Ses vêtements étaient faits de pièces et de morceaux; elle marchait toujours nu-pieds, et après avoir parcouru la ville durant toute la journée pour recueillir des aumônes, elle se frappait la nuit jusqu'au sang avec une corde garnie de pointes aiguës, priait au lieu de prendre du repos, et ne se nourrissait que de pain trempé d'eau.

Après la mort de l'abbesse du couvent, Catherine fut choisie pour la remplacer. Elle déclina cet honneur, et demanda comme une grâce qu'on lui permît de se consacrer au service du couvent, et de pourvoir aux besoins de ses sœurs ; c'est ainsi qu'elle passa toute sa vie.

Le roi Jean III et la reine Catherine de Portugal lui témoignèrent pour ses vertus beaucoup d'affection et de respect. Elle mourut dans un âge très-avancé, le 29 janvier 1596. Au moment où elle rendit l'âme, elle parut tout à coup enveloppée d'une clarté éblouissante. Quelques années plus tard, on l'exhuma ; son corps était parfaitement conservé et répandait un parfum céleste.

(Cardose.)

LE B. PÈRE FRANÇOIS LAURENT

ET LE FRÈRE JEAN

MARTYRS EN AMÉRIQUE

1560. — Pape : Pie V. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Vocation religieuse du bienheureux François. — Il part en mission pour l'Amérique. — Succès de ses prédications chez les diverses tribus indiennes du Mexique. — Grand nombre d'églises, de couvents et d'écoles chrétiennes qu'il a fondées. — Son martyr en compagnie du frère Jean dans la tribu du Cacalotnan.

Parmi les nombreux missionnaires qui allèrent porter aux Indes Occidentales les vérités de la sainte religion, et qui donnèrent leur sang pour elle, l'un des plus célèbres est assurément le Père François Laurent. Il était né à Grenade, en Espagne, d'une famille noble et riche, et ses parents avaient pris le plus grand soin de son éducation. A l'âge de dix-huit ans, à l'âge où d'ordinaire on commence à voir et à aimer le monde, il n'avait pour lui que de la haine et du mépris. Il songea à entrer dans

l'Ordre de Saint-François, et demanda à ses parents la permission de s'enrôler dans cette pieuse légion de soldats du Christ : il n'obtint qu'un refus. Ses parents lui représentèrent qu'il était le seul héritier d'une grande fortune et d'un grand nom et l'unique espoir d'une noble race ; ils lui rappelèrent que son contrat de mariage était signé, et que dans quelques jours il devait épouser une belle jeune fille. A son tour, il fut inflexible dans sa résolution. Ce jour-là même, dit le chroniqueur, il s'enfuit, comme un autre Alexis, au couvent des Frères Mineurs de Grenade, où il demanda, les larmes aux yeux, qu'on lui donnât l'habit de l'Ordre.

On vit bientôt que sa vocation venait d'en haut : dès le jour de son arrivée au couvent il fut un modèle de vertus. Il était vêtu d'une robe de toile grossière, marchait pieds nus, dormait sur une planche, priait presque continuellement, était souvent plongé dans de profondes extases ; enfin il aimait Dieu et son prochain d'un si ardent amour qu'il parlait sans cesse d'aller enseigner aux Indiens Jésus-Christ et les vérités de la foi.

Il finit par obtenir de ses supérieurs la permission de partir pour les Indes Occidentales ou Nouvelle-Espagne. Il parcourut à pied des espaces immenses, sans souci des obstacles, des fatigues et des dangers dont sa route était semée, soutenu par la seule force de la charité chrétienne et de l'amour de Dieu. Il eût soulevé des montagnes et renversé le cours d'un fleuve pour convertir un seul idolâtre. L'exemple de sa vie austère et ses sermons enflammés lui valurent l'amitié des Indiens, qui lui demandèrent le baptême, renversèrent de leurs propres mains les images de leurs dieux, brûlèrent leurs autels,

et changèrent leurs temples impies en églises où retentirent dès lors les louanges du Seigneur. Il les instruisait et leur enseignait une à une, avec l'éloquence du cœur, les vérités de la religion. Lui-même cependant, quoique fatigué par ce dur labeur, passait une partie de la nuit en prières et en méditations, et n'avait souvent pour abri que le ciel, et pour lit que la pierre nue. A Isatlan, il fit construire un couvent en l'honneur de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, et il en fut le premier gardien. A Guaxacatlan, il ouvrit une école où des religieux et des prêtres devaient élever les enfants des Indiens dans le respect de Dieu et de son Eglise.

Après avoir fondé un certain nombre d'églises et converti douze tribus qui erraient naguères sur les montagnes et dans les forêts, il laissa ses catéchumènes aux soins des religieux qui étaient venus à sa suite, pour aller en convertir de plus barbares encore. Les Espagnols et les Indiens eux-mêmes essayèrent de le détourner de ce projet et de l'arrêter au début d'une entreprise où il pouvait perdre la vie; ce fut en vain. Le soldat du Christ, confiant dans le secours de Dieu qui, selon la parole du prophète Jérémie, rend le cœur de ses serviteurs aussi inébranlable que des murs de fer et des colonnes d'airain, partit pour les pays inexplorés, sans autre guide que la lumière de l'Esprit-Saint.

A son seul aspect, ces peuplades barbares s'adoucirent comme par miracle, et, pour emprunter la parole du chroniqueur, ces loups dévorants devinrent de timides agneaux. Il leur prêcha le Christ, leur démontra, par des raisonnements simples et clairs, que leurs dieux étaient des idoles vaines et mensongères, et il éleva

parmi eux quelques humbles chapelles, dont une croix de bois était le seul ornement.

Il revint alors à son couvent d'Isatlan, et après avoir pris quelques semaines de repos, il se remit en route pour aller convertir une autre tribu errante, celle des Oztrietiepas. Quand il approcha de leur campement avec le Père Michel, son compagnon, ces barbares, craignant de voir arriver à leur suite des soldats espagnols, se dispersèrent et s'enfuirent de tous côtés. Le bienheureux entra, pour se reposer, dans un temple grossier consacré au culte du soleil, et il aperçut dans un coin un Indien qui s'y était réfugié. Il l'appela, le rassura, lui affirma qu'il n'était pas venu dans l'intention de le faire périr, lui et ses compatriotes, et il le pria d'aller chercher et de rassembler les autres habitants du village. Le lendemain même, plus de six cents Indiens de tout sexe et de tout âge étaient rassemblés autour des deux missionnaires, et ils les écoutaient avec un étonnement mêlé de respect. Ils comprirent bientôt que les vénérables religieux n'étaient pas venus pour prendre leur or et leur argent, mais pour sauver leurs âmes, et ils leur témoignèrent beaucoup d'affection. François éleva chez eux une église qu'il plaça sous le patronage de l'apôtre saint Jacques, et, dans un village voisin, il en construisit une autre qu'il dédia à saint Michel archange, puis il se rendit à Guaxacatlan.

A son arrivée dans cette ville, il apprit qu'une tribu indienne ennemie se préparait à envahir le pays et que son chef avait juré la mort des religieux espagnols et de tous ceux qui s'étaient fait baptiser. L'homme de Dieu et tous les habitants s'enfuirent sur une haute montagne

et abandonnèrent leurs maisons à la rage de ces barbares. Les églises et l'école furent furent brûlées, et six petits enfants, qu'on n'avait pu emmener, mis à mort. Cet événement attrista singulièrement le Père François, et quoique l'empressement des habitants à reconstruire les églises le consolât un peu, il résolut de repartir encore pour ne plus être pour eux la cause de semblables malheurs.

Il retourna d'abord passer quelques jours au couvent d'Isatlan; puis, muni d'une sorte de talisman destiné à le faire bien recevoir de tous les Indiens chez qui il se présenterait, il se dirigea vers le pays des Indiens Tèxoquinas. Ils lui témoignèrent un grand respect, l'entendirent avec bonheur parler de Dieu et de la religion, demandèrent le baptême et construisirent sous sa direction quatre églises et autant d'écoles.

Il serait trop long d'énumérer les pays que parcourut ainsi le bienheureux François. Il n'y eut guère, dans toutes ces contrées qui forment aujourd'hui le Mexique, de tribus indiennes qu'il n'ait visitées, instruites, baptisées. Le Père Antoine de Ségovie, prieur général de tous les couvents de la Nouvelle-Espagne, fut même obligé de lui défendre de pénétrer si avant dans l'intérieur du pays.

Il a bâti plus de deux cents églises ou chapelles, un grand nombre de couvents et d'écoles, et converti des milliers d'Indiens. Les temples des faux dieux disparaissaient sur son passage, les idoles d'argent, de cuivre et d'or se transformaient en cloches qui appelaient à la prière les nouveaux convertis.

Après avoir ainsi consacré la plus grande partie de sa

vie à travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, le bienheureux Père François fut nommé pour la seconde fois gardien du couvent d'Isatlan, et le Père Michel, son fidèle compagnon, fut envoyé d'un autre côté. Il exerça quelque temps sa nouvelle dignité, et veilla sur ses religieux comme un père sur ses enfants; mais, tourmenté bientôt de cette ardeur infatigable de propagande religieuse qui l'avait autrefois fait partir de l'Espagne, il donna sa démission, et, accompagné du frère Jean, il se dirigea vers les tribus de Cacalotnan, dans la province de Guaxacatlan. Il en baptisa un grand nombre; mais, une nuit, les Indiens barbares de Jocotera envahirent le village, l'incendièrent et massacrèrent soixante-dix nouveaux convertis. « L'heure est venue », dit le bienheureux François au frère Jean, « voici le moment si désiré, « c'est aujourd'hui le jour de bénédiction, qui, après « un court et glorieux martyre, va nous envoyer dans le « ciel ». Il éteignit la lampe de l'autel, se mit à genoux devant le sacré tabernacle et offrit ses souffrances au Roi des martyrs. Frère Jean voulut sortir, il tomba sur le seuil, frappé de coups de massue. Les sauvages entrèrent alors dans l'église, où ils trouvèrent le Père François qui pressait son crucifix sur ses lèvres. L'un d'eux lui brisa le crâne d'un coup de massue; puis les autres défilèrent devant son cadavre en poussant des cris féroces, et chacun d'eux le frappa à son tour (1560). Enfin, ils brûlèrent le presbytère et l'église.

Le lendemain, les Espagnols des alentours apprirent par les Indiens fugitifs ce qui s'était passé; ils recueillirent les restes des deux martyrs et les envoyèrent à Isatlan, où on les ensevelit avec grand honneur. Leur

mort fut vengée : les Indiens convertis demandèrent d'eux-mêmes à marcher avec les Espagnols contre les assassins. Six cents barbares arrosèrent de leur sang la place où ils avaient frappé les deux Apôtres du Christ.

(GONZAGUE.)

LE BIENHEUREUX JOSEPH D'AVOLA

DU TIERS ORDRE

1647. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

Le bienheureux Joseph naquit à Avola, petit village du diocèse de Syracuse, en Sicile. D'une nature ardente et passionnée, il se jeta d'abord à corps perdu dans le tourbillon du monde ; mais bientôt la grâce de Dieu le toucha, il vit la vanité de ce qu'il avait adoré d'abord, et conçut pour ses plaisirs et pour lui-même une profonde horreur. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et se rendit à Noto, lieu célèbre alors par la sainteté et les miracles du bienheureux Conrard, franciscain du Tiers Ordre. Il vécut quelque temps, comme un solitaire des temps antiques, dans un humble ermitage, puis dans une caverne qu'avait habitée le bienheureux Conrard, non loin de la ville de Philippe. On ne tarda pas à l'y découvrir : des frères mineurs en particulier vinrent le visiter et lui conseillèrent de prononcer le vœu d'obéissance dans un couvent du Tiers Ordre. Joseph suivit leur avis, prit l'habit et vint, en qualité de tertiaire, se mettre au service des Frères du couvent de Palerme.

D'une humilité sans bornes, il témoignait pour lui-même le plus profond mépris. Il évitait le contact des mondains, et quand parfois il était forcé de se trouver au milieu de quelques-uns d'entre eux, il gardait le silence comme s'il eût été muet. Il supportait sans se plaindre les injures et les railleries, et se donnait de violents coups de discipline, pour laver dans son sang ses fautes passées. Il ne mangeait que les restes des autres religieux, à genoux; les jours de fête, il s'imposait plus de mortifications que jamais; enfin, il consacrait à la prière tout le temps que lui laissait son ouvrage.

Dieu lui donna le don de seconde vue et celui de miracles. Il rendit, en particulier, la raison à une femme folle depuis longtemps, en faisant sur elle le signe de la croix.

Ce pieux serviteur du Christ mourut au mois de janvier 1647, en grand renom de sainteté, à l'âge de soixante-dix ans. On fut contraint d'exposer pendant trois jours à la vénération du peuple son corps qui répandait un parfum céleste. Un enfant boîteux, apporté sur son tombeau, fut guéri; beaucoup d'autres miracles encore s'accomplirent par son intercession.

(*Archives des couvents de Palerme.*)

LE PÈRE ANTOINE PINTO

1575. — Pape : Sixte V. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Le Père Antoine Pinto, d'origine portugaise, reçut l'habit de l'Ordre dans la province des Saints-Anges, en

Espagne, et se rendit célèbre par sa grande science, ses sermons pleins d'éloquence, ses vertus et ses miracles. Ses prédications ont ramené au giron de l'Eglise beaucoup de brebis égarées. Il se soumit pendant toute sa vie à de rudes mortifications, porta une haire sous ses vêtements, se donna souvent la discipline et ne vécut guère que de pain et d'eau. Du jour où il entra en religion, il ne coucha jamais sur un lit; il passait les nuits en prières et en contemplation, au pied des autels. Il a eu le don de prophétie et connut d'avance le jour de sa mort. Il expira le 29 janvier 1575, au couvent de Caçalla, dans l'Andalousie. En 1603, son corps était encore entier et dans un parfait état de conservation.

(Daze et Cardose.)

FRÈRE JEAN D'ATTAIDA

1595. — Pape : Léon XI. — Roi d'Espagne : Philippe III, d'Espagne.

Les Annales de l'Ordre Séraphique placent au 29 janvier le souvenir de frère Jean, de l'illustre famille d'Attaïda. Son père était Louis Gonzalve, comte d'Attaïda, et sa mère, dame Yolande de Sylva. Il se rendit, en 1577, dans les Indes Orientales, où son oncle, Louis d'Attaïda, comte d'Attougia, était nommé vice-roi. Il combattit sous ses ordres, et donna dans de nombreuses occasions des preuves non équivoques de son courage. Quoique soldat, il était pieux et craignant Dieu : une malheureuse femme essaya un jour de lui faire commettre une faute; il la renvoya avec de douces paroles, l'exhorta à se con-

vertir, et lui fit remettre par ses serviteurs tout ce qu'il avait d'argent.

A la mort de son oncle, Jean dit adieu au monde, renonça aux richesses et aux honneurs, et s'enrôla sous l'étendard de saint François, au couvent de la Mère-de-Dieu, à Goa. C'est là que, en 1581, il reçut l'habit de l'Ordre, à l'édification de toute la ville, et, l'année suivante, il prononça ses vœux. Il passa quelque temps d'abord au couvent de Goa; puis, à la prière de ses parents, le général de l'Ordre lui commanda de revenir en Portugal. Il obéit, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, et après une longue navigation il débarqua à Lisbonne. Il possédait alors pour toute richesse son bréviaire. Il choisit pour lieu de sa retraite le couvent d'Aravida, le plus pauvre de tout le Portugal; c'est là qu'il passa quatorze ans, si humble qu'il ne voulut jamais se laisser ordonner prêtre, et qu'il resta simple frère toute sa vie. Par esprit de mortification, il ne consentit jamais à voir ses parents, qui étaient alliés à la haute noblesse du royaume. Il eut souvent de longues heures d'extase, pendant lesquelles il paraissait ne plus appartenir à la terre, et vivre déjà de la vie du ciel. Il était presque continuellement absorbé en Dieu, et s'approchait souvent de la sainte table. Un sourire angélique illuminait sa figure, où se reflétait comme dans un miroir la sérénité de son âme. Il est mort, riche de vertus, le 29 janvier 1595.

(CARDOSE.)

SAINT MATHIEU D'AGRIGENTE

Mathieu, natif d'Agrigente, en Sicile, d'une pieuse et honnête famille, étant prévenu de l'amour divin, et ayant passé son enfance et son adolescence dans une souveraine pureté de mœurs, dit adieu à son riche patrimoine et aux séductions du monde, pour s'unir plus intimement à Dieu qui l'appelait à une destinée plus haute, et s'enrôla parmi les Frères Mineurs Conventuels. Après la profession solennelle des vœux, il se rendit en vertu de la sainte obéissance en Espagne pour s'y instruire dans les lettres divines et humaines. Les œuvres de piété et la pratique des vertus chrétiennes l'occupèrent entièrement. Ensuite, mû par le désir d'une plus haute perfection et par la renommée de saint Bernardin de Sienne, il embrassa l'institut plus rigide des Frères Mineurs de l'Observance. Admis parmi les compagnons de Bernardin lui-même, il parcourut presque toute l'Italie, au nom de Jésus, qui était continuellement sur ses lèvres, et releva par les œuvres et la prédication la piété partout languissante. Le Seigneur fortifiait aussi sa parole par des miracles. Notre Saint restaura en Espagne l'Observance régulière, œuvre à laquelle il fit aussi faire de grands progrès en Sicile. Il brûlait pour la Vierge, Mère de Dieu, d'un extrême amour. Il propagea tellement parmi les Siciliens la dévotion au très-doux nom de Jésus, qu'on le lisait partout au frontispice des maisons. Par ses soins, beaucoup de monastères furent construits, surtout en Sicile,

avec l'assentiment des Souverains Pontifes Martin V et Eugène IV, sous le nom de Jésus et en l'honneur de sa sainte Mère.

L'évêque d'Agrigente (*Girgenti*) étant mort, il fut, quoique malgré lui, mis à la tête de cette église, aux applaudissements unanimes du peuple, avec le consentement d'Aphonse, roi d'Aragon, et l'approbation du pape Eugène IV. Ordonné évêque, brillant, comme le flambeau élevé sur le candélabre, de l'éclat de toutes les vertus, il se voua tout entier à la restauration de la discipline ecclésiastique. Dieu, pour l'éprouver comme l'or dans la fournaise, permit qu'il fût en butte à la calomnie : il fit le voyage de Rome pour se justifier, fut déclaré innocent par le Souverain Pontife, et par lui rendu à son église ; mais il en abandonna le gouvernement peu de temps après, de son propre mouvement. Il se retira d'abord à Palerme, où les Conventuels de cette ville le reçurent très-affectueusement ; après avoir demeuré quelque temps chez eux, il rentra chez les siens, appelé par le vicaire provincial de l'Observance.

Ayant passé là quelques années pieusement et saintement, brisé par les travaux et épuisé par sa mauvaise santé, il fut reconduit chez les Conventuels par ordre des supérieurs : enfin, usé par la vieillesse et par la maladie, il s'envola au ciel, le 7 février 1451. Sa dépouille, réclamée par ses frères, fut transportée, non sans prodiges, au monastère de Sainte-Marie-de-Jésus. Lorsque le cercueil fut amené dans l'église du monastère, le mort, se levant tout à coup sur son séant, joignit les mains, adora l'Eucharistie et se recoucha, à la stupeur de tous les assistants. La gloire des miracles, après avoir illustré

sa vie, couronna aussi son tombeau ; doué de l'esprit de prophétie, portant l'auréole de la sainteté, il commença, dès qu'il fut mort, à jouir des hommages des hommes. Clément XIII ratifia son culte et permit de célébrer sa fête par un office ecclésiastique. Enfin le pape Pie VII approuva dans cet office la récitation de leçons spéciales.

(*Petits Bollandistes.*)

TRENTIÈME JOUR DE JANVIER

SAINTE HYACINTHE DE MARISCOTTI

CLARISSE

1640. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine des Mariscotti. — Naissance d'Hélène. — Son enfance pieuse. — Son adolescence mondaine et agitée. — Sa conduite pendant dix ans au couvent de Viterbe. — Sa conversion soudaine. — Austérité de sa vie. — Ses mortifications. — Ses pénitences.

L'illustre famille des Mariscotti est originaire de l'Ecosse. En 798, quand Charlemagne entreprit une croisade contre les Sarrasins d'Espagne, une foule de nobles seigneurs vinrent de tous côtés lui amener des renforts et se mettre sous ses ordres. De ce nombre était un certain Marius, chef d'une bande de guerriers du Nord, qui prit en France et en Italie le nom de Mariscotti (Marius le Scot ou l'Ecossais), et dont les descendants s'unirent plus

tard aux premières familles romaines, les Ursini, les Conti, les Farnèse et les Capizucchi.

Sainte Hyacinthe, qui fut la gloire de cette noble race, naquit en 1585, dans les Etats de l'Eglise. Elle était fille de Marc-Antoine Mariscotti et d'Octavie Ursini, comtesse de Vignanello, près de Viterbe, et reçut au baptême le nom de Clarice. Elle fut élevée dans la crainte de Dieu, et montra dès son enfance les plus heureuses dispositions, de sorte que ceux qui la connaissaient, frappés de ses vertus précoces, prédisaient déjà sa sainteté future.

On fut obligé toutefois de revenir sur la bonne opinion qu'on avait formée de cette enfant ; car, à peine fut-elle entrée dans l'adolescence, qu'elle changea tout à coup de conduite et devint aussi légère et aussi mondaine qu'elle avait été jusque-là pieuse et recueillie. Elle ne pensait qu'à la toilette et aux assemblées profanes, et paraissait incapable de toute idée sérieuse. Sa sœur aînée, Innocentia, donnait alors au couvent des Clarisses de Viterbe l'exemple de toutes les vertus ; on la mit auprès d'elle pour essayer de la ramener au bien ; mais, ni les bons soins de sa sœur, ni les sages leçons et les avertissements salutaires des religieuses ne purent rien sur ce cœur léger. Du jour où elle entra au couvent, elle ne manifesta qu'un désir : en sortir le plus vite possible. Elle brûlait de se jeter dans le tourbillon du monde et d'y goûter ces jouissances âcres et violentes qui, pour elle, étaient la suprême félicité de la vie. Elle n'y éprouva tout d'abord qu'une grande déception : belle et coquette, elle espérait faire un mariage brillant ; elle vit sa plus jeune sœur, Hortense, épouser le marquis romain Paul Capizucchi, tandis qu'aucun parti convenable ne se pré-

sentait pour elle. Elle en conçut un chagrin profond, devint sombre, mélancolique, et d'une humeur si difficile, qu'il était presque impossible de vivre avec elle.

Le repos de la famille était sérieusement compromis par cette jeune fille égarée ; elle ne pouvait plus songer à se marier, et il n'y avait plus pour elle d'autre ressource que le couvent. Quoiqu'elle manifestât pour la vie religieuse une extrême répugnance, son père l'engagea à se faire clarisse. Elle obéit et entra dans un monastère du Tiers Ordre régulier, à Viterbe, où elle reçut le nom de sœur Hyacinthe. Mais, au lieu d'oublier le monde, dit le chroniqueur, elle le fit entrer avec elle au couvent. Elle déclara qu'elle n'habiterait pas les horribles petites cellules des religieuses, et se fit bâtir une chambre magnifique, qu'elle orna avec un luxe princier : elle y mit des tentures splendides, des tapis, des draperies d'or et d'argent ; ses bijoux s'étalaient sur une table de marbre ; on eût cru voir la demeure d'une princesse mondaine, bien plutôt que la retraite d'une servante du Christ. Elle s'acquittait avec tiédeur des exercices de piété, et supportait avec un ennui qu'elle ne cherchait même pas à déguiser, les observances prescrites par la règle. Durant dix années entières, elle mena ce genre de vie, et ni les remontrances de ses supérieures, ni les exhortations de ses parents, ne purent la ramener à une conduite plus conforme à l'esprit du saint institut qu'elle avait embrassé.

Le Seigneur cependant finit par jeter sur elle un regard de sa divine miséricorde : il amena au couvent un saint homme, le Père Antoine Bionchetti. A ce moment, sœur Hyacinthe, gravement malade, était couchée sur son lit de douleurs, et, frappée de terreur à la pensée du sort

qui l'attendait dans l'autre monde, elle réclamait à grands cris un confesseur. Le Père Antoine accourut : à la vue de cet appartement somptueux et des objets de luxe dont s'était entourée une fille de Sainte-Claire, il s'arrêta court et refusa d'entendre sa confession, en disant que le paradis n'était point fait pour les personnes superbes. La pauvre religieuse montra un violent désespoir. « Ainsi, « je ne puis être sauvée », dit-elle, en versant un torrent de larmes, « et il est écrit que Dieu n'aura pas pitié de « moi ». — « Changez de vie », repartit le serviteur du Christ, « laissez là ces vaines parures, ces bijoux, ces vê« tements somptueux ; soyez humble, soyez pieuse, ou« bliez le monde et ne songez plus qu'aux choses du ciel, « et peut-être alors le pardon viendra avec le repentir ». Le lendemain il entendit sa confession générale ; la malheureuse sanglotait si fort, qu'elle ne pouvait prononcer que des paroles entrecoupées. Puis elle se leva, malgré sa faiblesse, remplaça sa robe de soie par une robe de bure, et elle se rendit au réfectoire où elle se donna la discipline en présence de ses sœurs, à qui elle demanda pardon avec des larmes dans les yeux et dans la voix. Les religieuses, pleines de joie à la vue de cette soudaine transformation, la consolèrent, l'encouragèrent à persévérer dans cette bonne voie et lui promirent le secours de leurs prières : sainte Hyacinthe allait commencer de vivre pour le Seigneur.

Toutefois, sa conversion ne fut encore que partielle, et elle ne put tout d'abord se résigner à quitter toutes les futilités qui jusque-là avaient fait sa joie. C'est seulement quelques mois plus tard, à la suite d'une nouvelle maladie, que, cédant à l'influence toute-puissante de la

grâce et aux conseils de sainte Catherine de Sienne, qui lui apparut au milieu de ses souffrances, elle prit une résolution définitive et héroïque : elle fit le sacrifice de tout ce qu'elle possédait au mépris de la règle, remit à l'abbesse ses meubles, ses robes et ses bijoux, et revêtit les habits d'une religieuse qui venait de mourir. Elle embrassa une vie de pénitence si austère, qu'on n'y peut penser sans frémir. Elle se choisit pour patrons au ciel les saints qui s'étaient comme elle laissé d'abord entraîner au torrent du monde : saint Augustin, sainte Marie d'Egypte, saint Guillaume, sainte Marguerite de Cortone. Elle ne voulut plus qu'on l'appelât Hyacinthe Mariscotti, mais sœur Hyacinthe de Sainte-Marie. Elle ne consentit plus à voir ses parents et ses amis que sur un ordre de l'abbesse, et, pour pratiquer la sainte vertu de l'obéissance, à laquelle elle avait si souvent manqué dans le passé, Jésus-Christ souffrant sur sa croix fut sa seule pensée et son seul amour.

Jour et nuit elle se mortifia. Elle se donnait la discipline avec tant de sévérité que le pavé de sa cellule était tout rouge de sang. En souvenir des plaies divines du Sauveur, elle se fit aux mains, aux pieds et au côté, de larges blessures, qu'elle rouvrait elle-même continuellement et qu'elle ne laissa se cicatriser que sur un ordre formel de ses supérieurs. Elle s'était procuré un immense crucifix qu'elle portait presque tout le jour sur ses épaules, et aux bras duquel elle se faisait attacher la nuit avec des chaînes de fer. Un fagot de sarments lui servait de couche, une pierre était son unique oreiller. Elle foula de ses pieds mignons et délicats le rude pavé de la cour du couvent, sur lequel elle laissait souvent des tra-

ces de sang ; et tous les vendredis, en mémoire de la soif de Jésus, elle se mettait dans la bouche une poignée de sel. Elle ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain très-dur qu'elle laissait brûler au four, pour le rendre désagréable au goût. Une fois, pour se punir d'avoir trouvé bon un peu de mouton qu'elle avait mangé le jour de Pâques, elle en laissa un morceau se corrompre dans sa cellule pendant quatorze jours et en fit un repas. Pendant l'Avent et le Carême, elle vivait de salade et de racines cuites à l'eau ; en un mot, elle poussa ses austérités, ses jeûnes et ses autres pénitences, aussi loin que le permit la conservation de sa vie.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Humilité de la bienheureuse Hyacinthe. — Elle se regarde comme la plus grande pécheresse de la terre. — Sa patience dans les souffrances physiques et morales. — Ses luttes victorieuses contre le démon. — Sa charité chrétienne. — Nombreuses conversions qu'elle provoque. — Ses aumônes. — Ses visites aux pauvres, aux prisonniers et aux malades. — Fondation d'une congrégation et d'un hospice.

L'humilité est la vertu des Anges : Hyacinthe la posséda au suprême degré. Riche de tous les dons de la nature et de la grâce, véritablement sainte aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu, elle continua à se regarder comme la dernière des pécheresses. La plus pauvre sœur converse avait une robe plus belle et une cellule moins sévère que la sienne. Elle cherchait toutes les occasions de se faire mépriser et humilier. Souvent elle vint au réfectoire sans voile, une corde au cou, et elle allait baiser les pieds des religieuses en leur demandant pardon du scandale dont elle avait été l'objet. Elle se couchait

sur le seuil et suppliait les sœurs et les novices de lui marcher sur le corps. Elle faisait les ouvrages les plus répugnants du couvent, balayait les cellules, et presque toujours en se traînant sur les genoux, pour se fatiguer davantage. Les religieuses ne lui ménageaient pas les dures paroles, et beaucoup d'entre elles la traitaient tout haut d'hallucinée et de folle. Elle s'en félicitait au fond du cœur, et préférait de beaucoup les plus grossières injures aux éloges que lui donnait souvent la supérieure. Quand on la nomma sous-supérieure et maîtresse des novices, elle ne se décida à accepter ces dignités que sur l'ordre absolu de l'abbesse : « Comment voulez-vous », disait-elle en pleurant, « que je dirige les autres dans la voie « de la vertu, quand je sais à peine me conduire moi-« même ? »

Un jour, au parloir, une jeune fille qui était venue faire visite à une religieuse de ses amies, parla en termes fort élogieux de la bienheureuse Hyacinthe, et dit que par le monde elle avait entendu maintes fois célébrer ses vertus. La sainte fille passait par hasard, et elle entendit cette conversation. « Les hommes », répliqua-t-elle sans se faire connaître, « parlent toujours de ce qu'ils igno-« rent ; cette religieuse est la plus grande pécheresse de « l'univers ».

Elle implorait sans cesse les prières de toutes les personnes qui avaient quelque relation avec elle. « Il y a « quatorze ans que j'ai changé de conduite », écrivait-elle à une religieuse ; « pendant ce temps j'ai prié quel-« quefois quarante heures de suite, j'ai assisté tous les « jours à plusieurs messes, et je me trouve plus loin que « jamais de la perfection. Quand pourrai-je servir mon

« Dieu comme il le mérite ? Priez pour moi, mon amie, « pour que le Seigneur me donne au moins l'espé« rance ! »

Dieu lui avait accordé le don de faire des miracles, mais elle s'en défendait comme d'un crime. Des Italiens, en promenade sur mer, furent tout à coup assaillis par une violente tempête et se trouvèrent en danger de mort. L'un d'eux pensa aussitôt à la bienheureuse sœur, dont la sainteté était proverbiale, et, joignant les mains, il s'écria : « O sœur Hyacinthe, venez à notre aide, ou « nous périssons ». Au même instant, les passagers virent, debout à l'avant du bateau, une clarisse en robe blanche, qui aplanissait les vagues et dirigeait avec une force surnaturelle l'embarcation vers le port. Déposés sains et saufs sur le rivage, ils coururent aussitôt vers le couvent pour exprimer à la bienheureuse toute leur reconnaissance. L'abbesse lui donna l'ordre de venir au parloir; mais à peine les eut-elle entendu dire : « C'est elle qui « nous a sauvés de la tempête », qu'elle s'enfuit comme un coupable poursuivi par la justice, et s'en alla toute rouge de honte se cacher dans sa cellule.

C'est parce qu'elle était si profondément convaincue de la grandeur de ses fautes, que la bienheureuse Hyacinthe endurait avec une tranquillité et un calme parfaits les souffrances qu'il plaisait à Dieu de lui envoyer. Pendant dix-sept ans elle fut atteinte de coliques presque continuelles, produites par la mauvaise nourriture à laquelle elle s'était astreinte, et par l'excès même de ses austérités. Ses douleurs étaient parfois si violentes, qu'il lui arriva de perdre connaissance au moment même où elle entrait au chœur. Cependant le même sourire angélique illuminait

sa figure, et on ne l'entendit jamais gémir que sur la grandeur de ses fautes.

Le démon, qui voyait avec fureur cette âme lui échapper, essaya contre elle toutes ses tentations et toutes ses ruses ; il se brisa contre une vertu plus solide que des remparts de fer et des portes d'airain. Toutes les puissances de l'enfer ne prévalurent pas contre la fiancée du Christ, soutenue qu'elle était par l'amour de son Dieu et par la grâce de l'Esprit-Saint. Elle opposa aux attaques du malin esprit des prières, des méditations, de longues contemplations aux pieds du Sauveur crucifié, la lecture des bons livres et les conseils de son confesseur, et elle triompha avec l'aide du Très-Haut. S'il est vrai que sortir victorieux des tentations, quand autrefois on y a succombé, est plus agréable à Dieu que toutes les prières et toutes les offrandes, le nom de la bienheureuse Hyacinthe a du être inscrit avant beaucoup d'autres sur le livre d'or du ciel.

Après avoir écrasé le démon quand il s'attaquait à elle-même, Hyacinthe s'occupa de délivrer de son infernale puissance tous ceux qui y avaient succombé. Les pécheurs, surtout ceux qui avaient fait les plus lourdes chutes, furent l'objet de sa sollicitude. Quand elle voyait commettre une faute contre Dieu, il lui semblait que son cœur allait se briser ; elle prenait sa part du péché, se mortifiait et se punissait comme si elle eût été elle-même coupable : « Mon Dieu », disait-elle, « pourquoi ne puis-je « faire comprendre aux hommes la grandeur de leur « néant, et leur mettre sous les yeux l'enfer avec toutes « ses horreurs, afin de les ramener à vous par la crainte, « sinon par l'amour ? O mon souverain bien, penser qu'on

« ne vous connaît pas et qu'on ne vous aime pas !
« O lumière du monde, penser qu'on ne vous voit pas !
« Quel plus cruel supplice pour ceux qui vous voient,
« qui vous connaissent et qui n'ont d'autre objet que
« vous ! »

Quand elle essayait de convertir un pécheur, elle avait une éloquence irrésistible qui partait du cœur et qui allait au cœur. Elle éprouvait pour eux une immense pitié qui se traduisait en paroles passionnées et en prières si touchantes, qu'on ne pouvait pas ne pas lui promettre de s'amender et de rentrer au giron de l'Eglise. Les malheureuses femmes qui vendent leur âme avec leur corps étaient surtout l'objet de son ardente sollicitude ; elle les faisait venir près d'elle, leur montrait l'horreur de leur conduite, les reprenait doucement comme une mère qui gronde son enfant, et arrachait aux plus endurcies des larmes de repentir. La plupart du temps, elle leur donnait de l'argent et des vêtements convenables, et les faisait entrer dans des maisons respectables ou dans des couvents.

Souvent, par la seule force de ses prières, elle ramenait au bien des âmes égarées. Une mère, dont le fils vivait d'une façon indigne, vint la trouver les larmes aux yeux et lui demanda des conseils : « Soyez tranquille », lui dit la sainte, « Dieu vous viendra en aide ». Elle se mit aussitôt à genoux, et adressa au ciel de ferventes supplications. Ce jour-là même, le jeune homme repentant vint implorer de sa mère le pardon de ses fautes.

La bienheureuse Hyacinthe avait au plus haut degré l'amour de la chasteté, et toutes ses paroles tendaient à inspirer cette vertu : « Virginité sainte et immaculée »,

disait-elle souvent, « quelles louanges peuvent assez te « célébrer ! » Et encore :

« Sainte Marie, Mère de Jésus, par votre virginité sans « tache avant la conception, aidez-moi à rester moi-même « chaste et pure dans mon âme.

« Sainte Marie, Mère de Jésus, par votre virginité sans « tache pendant la conception, aidez-moi à rester moi- « même chaste et pure dans mon corps.

« Sainte Marie, Mère de Jésus, par votre virginité sans « tache après la conception, aidez-moi à rester moi-même « chaste et pure dans mes paroles ».

C'est elle encore qui adressait à Marie cette prière :

« Mettons-nous sous la protection de la sainte Mère de « Dieu ; ô Vierge glorieuse et trois fois bénie, assistez- « nous dans nos besoins et délivrez-nous de tout mal. « Amen ».

Une des conversions qui font le plus d'honneur à la bienheureuse Hyacinthe, c'est celle de François Pacini, soldat de Pistoie, que sa cruauté, son insolence et son impudeur avaient rendu tristement célèbre dans toute l'Italie. La sainte entendit parler de lui, et elle résolut d'en faire un homme pieux et craignant Dieu. Elle jeûna, pria et se mortifia pendant quarante jours; puis elle lui écrivit de venir la voir à son couvent pour des affaires très-importantes. Pacini répondit tout d'abord qu'il s'était juré de ne jamais mettre le pied dans un cloître, et il refusa. Mais Hyacinthe ne se tint pas pour battue : à sa prière, un pécheur converti, nommé Simonetti, qui avait été autrefois l'ami de Pacini, alla le trouver et se moqua de lui : « Vous êtes bien changé », lui dit-il, « puis- « que vous n'osez plus même affronter les regards d'une

« femme ». Pacini craignit de passer pour avoir eu peur une fois en sa vie ; il vint trouver Hyacinthe, en se promettant bien de la faire se repentir longtemps de sa démarche. Il avait compté sans Dieu, qui, quand il lui plaît, abat les plus insolents courages et transforme les loups dévorants en timides brebis. A peine fut-il en présence de la sainte, qu'il se sentit trembler ; il ne put que murmurer des paroles confuses, et, pris tout à coup d'horreur au tableau qu'elle lui fit de ses crimes, il tomba à genoux, versa des larmes amères et promit de se confesser. Le dimanche suivant, jour de la Passion de Notre-Seigneur, il alla, pieds nus et la corde au cou, se mettre à genoux au milieu de l'église et faire amende honorable. Plus tard il se rendit à Rome revêtu de l'habit de pèlerin, et consacra au Seigneur le reste de sa vie.

Il serait trop long d'énumérer toutes les conversions que provoqua la sainte religieuse, les couvents qu'elle réforma par des lettres sévères adressées à des supérieurs trop faciles, les villes où la seule renommée de sa sainteté changea en réunions pieuses les assemblées mondaines et frivoles. De toutes parts on lui demandait des conseils et des prières. C'est à son instigation que Camille Savelli, duchesse de Farnèse et de Savella, fonda deux monastères de clarisses à Farnèse et à Rome. Les novices accouraient au couvent de Viterbe, pour marcher sous sa direction dans la voie de la perfection, et beaucoup d'entre elles, entre autres la bienheureuse Lucrèce, suivirent si bien ses traces, qu'elles moururent en odeur de sainteté.

La sainte de Viterbe montrait une égale sollicitude pour les souffrances physiques et pour les maladies

morales de l'humanité. Ce qu'elle a fait d'aumônes est presque incroyable. On se demande par quels moyens, pauvre et dénuée de tout comme elle était elle-même, elle a pu distribuer aux pauvres tant d'argent et de vêtements. Elle allait elle-même visiter les misérables honteux, et leur porter tout ce dont ils avaient besoin. Dans les tristes réduits où elle passait parfois de longues heures, elle amenait avec elle la paix, la joie, l'espérance, le bien-être. Elle avait une ardeur inépuisable de charité : « Que « ne puis-je, comme autrefois le Seigneur sur la mon- « tagne », disait-elle, « multiplier les vêtements dont je « me couvre et le pain dont je me nourris, pour en cou- « vrir et en nourrir tous les malheureux de ce monde? « J'irai prêcher par les rues la bienfaisance et la cha- « rité ! La pauvreté est sainte, c'est une fille du ciel ; il « faut que les hommes la respectent. Quand les pauvres « souffrent, Marie, leur Reine, pleure dans le ciel, et les « générations des riches, qui passent sans abaisser les « yeux sur leur misère et sans tendre vers eux leurs « mains, sont maudites du Seigneur. Qui méprise les « pauvres, méprise Jésus-Christ ; qui les repousse, « commet un crime contre Dieu ».

Les prisonniers et les malades étaient aussi l'objet de son pieux zèle. Elle allait leur porter des consolations et des secours ; elle rendait à ceux-ci la santé, à ceux-là la liberté et la vie. Une maladie contagieuse étant venue à sévir sur l'Italie, à force de persévérance elle rassembla autour d'elle quelques personnes charitables, et en forma une confrérie qu'elle plaça sous l'invocation de la sainte Vierge, et à qui Tibère Muti, cardinal-évêque de Viterbe, donna pour lieu de réunion l'église de Notre-

Dame-des-Roses. Cette confrérie avait pour mission spéciale de recueillir des aumônes et de pourvoir aux besoins des pauvres malades. Tous les jeudis, les membres de l'association s'approchaient de la sainte table et méditaient en commun sur les souffrances de Jésus crucifié ; puis, à midi, on allait processionnellement visiter les églises de la ville et adorer le très-saint Sacrement. Cette confrérie prit rapidement de grands développements, et ne contribua pas peu à faciliter à sœur Hyacinthe l'accomplissement de ses bonnes œuvres. Elle fonda même des hospices, dont l'un, situé près de l'église Saint-Charles-Borromée, était desservi par dix frères, pouvait contenir un grand nombre de malades, et qui s'enrichit des legs de plusieurs nobles et pieux personnages.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Dévotion de sainte Hyacinthe à Marie et à Jésus. — Ses prières. — Ses contemplations et ses extases. — Elle a le don de prédictions et de miracles. — Derniers jours de la sainte. — Sa mort. — Douleur des religieuses et de toute la population de Viterbe. — Ses funérailles. — Procès de sa béatification. — Le pape Pie VII la canonise.

Il y avait dans la cour du couvent sept chapelles où les religieuses pouvaient mériter les indulgences des sept églises de Rome. Toutes les nuits, même en hiver, Hyacinthe passait de l'une à l'autre, et dans chacune d'elle faisait ses dévotions devant les statues du Fils de Dieu, de la Reine des Anges et des saints qui s'y trouvaient. Elle accomplissait cette sorte de pèlerinage pieds nus, avec une lourde croix sur ses épaules, se donnant ici la discipline, là frappant la terre de son front, par-

tout versant des torrents de larmes et priant les bras étendus vers le ciel.

Elle avait une grande dévotion à l'Archange saint Michel, dont elle invoquait l'assistance dans tous ses besoins. Mais c'est surtout la très-sainte Vierge qu'elle avait prise pour avocate dans le ciel. Son cœur brûlait d'amour et semblait se consumer chaque fois qu'on prononçait devant elle le nom de la Reine des Anges; elle l'écrivait sans cesse sur ses livres, sur les murs de sa cellule, au réfectoire, à la chapelle, pour l'avoir sans cesse devant les yeux. Pendant les sept jours qui précédaient les fêtes de Marie, elle récitait à haute voix, avec les pieuses habitantes du couvent, sept Pater et sept Ave, et, la veille même des fêtes, elle faisait avec les novices une procession autour du couvent, en chantant les litanies de la sainte Vierge ou d'autres saints cantiques.

Que dire de son amour pour Jésus, son céleste Fiancé? Enfant dans l'étable de Bethléem, elle avait pour lui le culte d'une mère; Dieu fait homme et mourant sur la croix, elle lui demandait avec des larmes et en baisant ses blessures, pardon pour tous les péchés qu'elle avait commis. Elle ne pouvait voir un tableau représentant la Passion, sans assister par la pensée à tout le supplice du Sauveur des hommes: elle priait avec lui au mont des Oliviers; elle recevait sur sa joue le baiser de Judas; elle était près de lui chez Caïphe et chez Hérode; elle montait avec lui, chargée aussi de sa croix, le saint Calvaire. Alors elle mettait elle-même sur sa tête une couronne d'épines, qu'elle enfonçait jusqu'à ce que le sang l'aveuglât, et elle se couchait sur la terre nue, les bras étendus.

Le saint sacrifice de la messe, où le Sauveur s'offre tous les jours comme une victime expiatoire de tous les péchés des hommes, lui faisait verser des torrents de larmes : « Mon Jésus vient d'être crucifié », disait-elle souvent, « quand donc, ô mon Dieu, aurez-vous assez « lavé de votre sang tous les péchés des hommes ». Elle s'approchait de la sainte table tous les jours, et si l'on ne l'en eût empêché, elle serait restée toute sa vie en contemplation devant le sacré tabernacle : « Seigneur », s'écriait-elle, « je suis le néant et vous êtes l'infini, et « vous êtes mort pour moi sur une croix ! Seigneur, « donnez-moi votre amour ».

Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, la faisait aussitôt s'élever à Dieu. Elle priait presque continuellement, et elle puisait dans ses prières la consolation et l'espérance dont elle sentit le besoin toute sa vie : « Seigneur », disait-elle, « que votre volonté soit faite ; « mais ayez pitié de moi, misérable créature, pleine de « péchés et de vices ». On la trouvait souvent en extase, les bras étendus pendant des heures entières, immobile comme une statue, la figure resplendissante, les yeux perdus dans l'immensité, tandis qu'un parfum céleste remplissait sa cellule. Elle ne voyait et n'entendait plus rien de ce qui se passait autour d'elle, mais elle se sentait mêlée aux chœurs des Anges, et elle chantait avec eux : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Dieu voulut récompenser sa servante dès ce monde, en lui accordant le don de prophéties et de miracles.

Le comte Degliotti, gravement malade, se fit recommander à ses prières : « Mieux vaudrait », dit-elle,

« qu'il mourût maintenant, car plus tard il sera as-
« sassiné ».

Catherine Zagretti, qui souffrait d'un érysipèle à la tête et à la gorge, était condamnée par les médecins. Son fils vint tout en pleurs prier la sainte d'intercéder pour elle auprès de Dieu : « Mon fils », lui répondit-elle, « consolez-vous, votre mère guérira; allez seule-
« ment pendant quelques jours offrir au Seigneur vos
« actions de grâces, et réciter neuf fois au pied des autels
« le *Salve Regina*, en mémoire des neuf mois durant
« lesquels la très-sainte Mère de Dieu a porté son divin
« Fils dans son sein virginal ». Le jeune homme obéit, et, de retour à la maison, il trouva sa mère saine et sauve.

La liste des prédictions de la bienheureuse Hyacinthe est trop longue pour que nous la placions ici; elle serait d'ailleurs superflue et n'ajouterait rien à ce que nous savons de ses mérites et des complaisances de Dieu pour sa fidèle servante.

Quelques mois avant sa mort, elle se sentit pour aini dire lentement consumer par le feu de l'amour divin; c'est le signe auquel elle devait reconnaître qu'elle allait bientôt retourner dans la céleste Patrie. Dieu lui avait aussi annoncé qu'à ses derniers moments elle recevrait d'un prêtre une statuette magnifique de la très-sainte Vierge. C'est ce qui arriva en effet : elle la plaça dans sa cellule, et dès lors ne songea plus qu'à bien mourir. Elle écrivit au cardinal Brancaccio pour lui recommander la confrérie qu'elle avait fondée sous le patronage de Marie. Le 29 janvier, elle se confessa avec une grande piété et reçut la sainte communion; et le soir même de

ce jour, au moment où elle récitait avec ses sœurs les litanies de la sainte Vierge, elle fut tout à coup prise de si violentes coliques qu'il fallut la porter à l'hôpital. On lui faisait espérer qu'elle ne souffrirait pas longtemps. « C'est vrai », répondit-elle, « encore quelques heures, « et je serai pour jamais délivrée de tous les maux de ce « monde ». Les plus célèbres médecins de Viterbe conféraient sur les moyens de la sauver : « Remerciez-les « de leur bonne volonté », murmurait-elle, « mais dites- « leur que demain je serai dans le ciel auprès de mon « Fiancé ».

Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Elle demanda une dernière fois pardon à l'abbesse et à toutes les religieuses des fautes qu'elle avait commises et du scandale qu'elle avait causé, et les supplia de prier pour elle à l'heure de la mort. Puis elle se confessa encore à plusieurs reprises, murmura : « Jésus, fiancé de mon « âme, venez à mon secours ; Seigneur, je remets mon « âme entre vos mains » ; et, dans la soirée du 30 janvier 1640, elle s'endormit dans le sein de Dieu. Elle était âgée de cinquante-quatre ans, et elle était entrée au couvent dans sa vingtième année.

A la nouvelle de sa mort, ce fut dans Viterbe un deuil universel : les malades, les pauvres, les veuves et les orphelins croyaient avoir perdu leur propre mère. Dès le milieu de la nuit, une foule immense se pressait aux portes de l'église, attendant avec impatience qu'on vînt les leur ouvrir ; il fallut faire garder le corps par des gens d'armes, pour empêcher les excès mêmes de la piété des fidèles. On coupait des morceaux de sa robe et de son voile, et ceux qui ne pouvaient enlever quelque

relique faisaient toucher à son corps des chapelets, des crucifix ou des médailles. Les rues qui conduisaient au couvent étaient si encombrées, qu'il fallut employer des soldats pour rétablir la circulation : et à la fin, la multitude devint si compacte et si audacieuse, que l'on dut enfermer les restes de la sainte dans la sacristie.

Des miracles qui s'accomplirent par son intercession, la guérison d'un boiteux, accrurent encore la vénération enthousiaste du peuple. Enfin, on put célébrer ses funérailles. Un Père franciscain, au milieu des sanglots et des gémissements des assistants, fit l'éloge funèbre de sœur Hyacinthe, et rappela avec émotion ses incomparables vertus. Puis on l'ensevelit dans le caveau commun du couvent. Sa discipline, sa grande croix, la planche qui lui servait de lit et ses autres instruments de pénitence furent envoyés aux illustres familles des Mariscotti, des Ruspoli et des Capicucchi.

Huit jours après la mort de la sainte, un enfant lépreux fut guéri sur son tombeau.

André Cecconi, familier du cardinal Mariscotti, envoyé en mission par le pape en Espagne, tomba dans une rivière et pensa se noyer ; il invoqua le secours d'Hyacinthe et se sentit soutenu par une main invisible jusqu'à l'autre bord, où il arriva sauf.

Des aveugles, des muets, recouvrèrent sur son tombeau la vue ou la parole, et la sainteté de la bienheureuse s'affirma ainsi davantage de jour en jour. En 1688, le cardinal Urbain Sachetti, évêque de Viterbe, institua en son honneur une procession solennelle, et quelque temps après il demanda au pape Alexandre VIII de la canoniser ; cette requête fut soutenue par tout l'Ordre de Saint-Fran-

çois, par le couvent des Clarisses de Viterbe, par l'empereur, par les rois d'Espagne et de Pologne, par le duc de Toscane et par la plupart des princes de la chrétienté. Un premier procès s'ouvrit à Rome à cette époque ; un second, sous le pontificat d'Urbain VIII ; enfin, le 18 février 1698, onze cardinaux, dix prélats et onze conseillers réguliers de la cour de Rome se réunirent une dernière fois pour examiner les pièces présentées de tous côtés.

En 1726, le pape Benoît XIII plaça sœur Hyacinthe au rang des bienheureuses, et, en 1807, le pape Pie VII la canonisa.

(Benoit, Mazara et Petin.)

LE PÈRE PAUL AZEVEDO

LE P. FRANÇO ISDONZEL ET LE F. JEAN ERRERA

MARTYRS EN AMÉRIQUE

Au nombre des glorieux martyrs de l'Ordre Séraphique qui furent victimes de la barbarie des Chichimèques, il faut placer le Père Paul Azevedo. Il était né à Porto, en Portugal. Il partit pour l'Amérique, où les Espagnols avaient déjà établi leur empire, et reçut l'habit de l'Ordre dans la province de la Sainte-Croix, à Saint-Domingue.

Après avoir converti un certain nombre d'idolâtres, sur le territoire de la Vera-Cruz, il s'enfonça plus avant dans le pays qui portait alors le nom de Nouvelle-Espagne. Il parcourut presque toute la province du Saint-Evangile,

où il baptisa des tribus entières; puis il se rendit au milieu des peuplades plus sauvages de Copola et de la Nouvelle-Biscaye. Il renversa les temples et les autels des faux dieux, et éleva dans les villages indiens des églises catholiques; mais il paya de sa vie son courageux apostolat. Les habitants du Culiacan se saisirent de lui, l'attachèrent à un arbre et le tuèrent à coups de flèches, le 30 janvier 1558.

Frère Jean Errera, qui avait été pendant vingt ans le compagnon fidèle du Père Azevedo, mourut comme lui de la mort glorieuse du martyre. Son corps fut laissé sans sépulture à l'endroit même où il avait été frappé. Des Espagnols, en apprenant la funeste nouvelle, accoururent pour l'ensevelir; mais les bêtes féroces l'avaient déjà presque entièrement dévoré. Ils enlevèrent ses restes en même temps que le cadavre du Père Paul, qui était encore presque intact, et ils leur donnèrent à tous deux une sépulture chrétienne.

Le Père François Donzel, frère mineur de la province d'Andalousie, en Espagne, abandonna aussi sa patrie et s'en alla, plein d'un pieux zèle, prêcher la foi chrétienne en Amérique. Il fut nommé gardien du couvent de Saint-Philippe, dans la province de Choacan. Après un voyage à Mexico, où il fut appelé par le vice-roi pour régler des affaires importantes, il partit avec le Père Pierre de Burgos, et s'enfonça dans l'intérieur du pays. Ils furent surpris tous deux, aux environs de Portillo de Camacuero,

par des Indiens Chichimèques qui les tuèrent à coups de flèches. Des catholiques recueillirent leurs précieux restes, et les ensevelirent avec pompe dans la ville de Saint-Michel, en 1585.

(GONZAGUE ET CARDOSE.)

FRÈRE ANTOINE DE SIENNE

1450. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Antoine était né à San-Regina, village situé dans le voisinage de Sienne. Comme Élisée suivit autrefois le Prophète Elie, il s'attacha au bienheureux Thomas de Florence, qui parcourait alors l'Italie en appelant les hommes à la pénitence, et en embrasant tous les cœurs du feu de l'amour de Dieu dont il était lui-même consumé.

Antoine reçut l'habit de l'Ordre au pauvre et humble couvent de Scarlino, et, sous la direction de Thomas, atteignit à un haut degré de perfection. Au milieu des séductions d'un monde trop adonné aux plaisirs, il conserva intacte la pureté de son âme, et essaya par sa pauvreté extrême d'arrêter les débordements du luxe qui envahissait alors toute l'Italie. Il ne posséda jamais qu'une misérable robe de moine, marcha toujours nu-pieds et se livra à des mortifications et à des pénitences excessives, comme s'il eût porté le poids de tous les péchés du monde. Chaque année, il observait scrupuleusement les sept jeûnes de Saint-François, en ne se nourrissant pendant plusieurs jours que de pain, de légumes et d'eau.

Il fut longtemps jardinier du couvent, et ne consentit jamais à accepter aucune dignité monacale.

Il s'était construit dans un coin du jardin un petit oratoire où il passait à prier les heures que lui laissait son travail. On l'y trouva parfois plongé dans de profondes extases. Un jour qu'il ne venait pas, suivant son habitude, servir la messe du matin, le gardien envoya le sacristain à sa recherche : il était à genoux dans sa cellule, la tête enveloppée de lumière, les yeux perdus dans le vague de l'infini. Il avait souvent de célestes entretiens avec le Sauveur lui-même et la bienheureuse Vierge Marie, sainte Marie-Madeleine, saint Jérôme, saint Bernardin de Sienne, et le bienheureux saint Thomas, son maître, qui, après sa mort, lui apparut dans sa gloire. C'est ainsi qu'il acquit des mystères de la religion une connaissance si profonde ; c'est ainsi encore qu'il put prédire des événements considérables, comme la guerre du roi d'Aragon et de la république de Florence.

La sainteté du bienheureux frère s'affirma par beaucoup de miracles. Il guérit un grand nombre de malades en faisant sur eux le signe de la croix, entre autres un habitant de Scarlino, dont les forces s'épuisaient depuis deux ans à la suite d'un flux de sang déclaré mortel par les médecins.

En 1450, Antoine, fatigué par le travail, les pénitences et la vieillesse, s'endormit dans le sein de Dieu au couvent de Scarlino. Il fut enseveli dans le caveau commun des religieux.

(Silvain Raggi.)

FRÈRE POLYDORE, DE ROME

Le bienheureux Polydore, de Rome, a été le disciple du saint frère Antoine. Il descendait d'une des plus nobles familles de Rome, et sa haute taille et son extérieur distingué répondaient à son origine. Il avait fait de fortes études et avait le grade de docteur en droit romain et en droit séculier. Conseiller à la cour de Rome, gouverneur de villes importantes, riche et honoré, il semblait appelé aux plus brillantes positions, quand de son plein gré il renonça tout à coup à sa fortune pour devenir un humble et pauvre disciple de Saint-François. « Mieux « vaut », disait-il avec le Prophète, « habiter la maison de « Dieu que les palais des pécheurs ».

Il était gouverneur de Sienne, quand il entendit parler de la vie et des miracles du bienheureux frère Thomas de Florence et de son disciple Antoine. A la suite d'une conversation avec ces pieux personnages, il se démit de sa charge, mit ordre à ses affaires, partagea sa fortune entre ses enfants, et alla demander l'habit de frère mineur au couvent de Scarlino. Là, sous la direction du bienheureux Antoine de Sienne, il fit de rapides progrès dans la voie de la perfection. Comme son maître, il soumit son corps à de rudes mortifications, jusqu'à le réduire à n'être plus que l'esclave soumis de l'âme toute-puissante. Il eut, lui aussi, dans sa misérable cellule, de longues extases et de spirituels entretiens avec saint François, le vénérable fondateur de l'Ordre, et sainte Marie-Madeleine. Quand les nobles chevaliers qui l'avaient

connu à Rome venaient le visiter, au lieu du grand seigneur d'autrefois, ils trouvaient un frère mineur humble et pauvre qui portait avec autant de dignité sa robe de moine qu'il avait autrefois porté avec vaillance sa cotte de mailles de guerroyeur.

Il mourut dans un âge très-avancé et en grand renom de sainteté. On ensevelit en même temps que lui, au cloître de Scarlino, un neveu de saint Antoine de Sienne, qui avait atteint aussi à un haut degré de perfection.

(Wadding.)

LE PÈRE FRANÇOIS FARO

Les Annales de l'Ordre Séraphique font mention, au trentième jour de janvier, du bienheureux Père François Faro. Il était originaire d'une des plus nobles familles du Portugal. Arrivé à l'âge d'homme, il se consacra à Dieu, qu'il avait servi avec une pieuse ardeur en qualité de frère récollet dans la province d'Algarve.

En 1580, une peste cruelle étant venue à sévir sur le Portugal, il alla se mettre au service des malades dans la ville de Peniche. Au bout de quelques mois de ce labeur pénible, il fut lui-même atteint du fléau, et mourut en 1581. Il s'était offert à Dieu comme victime expiatoire et avait demandé que sa mort fût la dernière. Sa prière fut exaucée, et le fléau disparut.

(Cardose.)

SŒURS FRANÇOISE DE FANO
ET MADELEINE TIZZONI

CLARISSES

Ces deux pieuses filles entrèrent au couvent de Pésaro, l'année même de sa fondation, presque en même temps que la première abbesse, sœur Félix Meda, de Milan, et les religieuses qui l'accompagnaient. Toutes deux atteignirent à une grande perfection, et furent célèbres par leurs austérités.

Françoise s'absorba peut-être plus en Dieu ; Madeleine se consacra davantage au prochain. La première passait ses nuits à prier, à méditer, à contempler Jésus qui lui apparaissait souvent dans sa grande et infinie majesté ; elle avait de longues visions et s'abîmait dans de profondes extases. La seconde, entre l'office du soir et les matines, allait à l'infirmerie visiter ses sœurs malades, et les soigner avec un dévouement maternel. L'une et l'autre, d'ailleurs, furent également chères au Seigneur, qui les rappela à lui dans un âge très-avancé.

(Wadding.)

SŒUR ANNE DE LA CROIX

CLARISSE

1590. — Pape : Urbain VII. — Roi de Portugal : Philippe II, d'Espagne.

La bienheureuse sœur Anne de la Croix descendait de la grande famille portugaise des d'Almeida. Elle naquit en 1529, le jour de la Sainte-Anne, à Tanger, où son père habitait à la suite d'une expédition qu'il avait lui-même dirigée contre les Maures du pays. Toute jeune encore, elle échappa miraculeusement aux griffes d'un lion énorme, et dès lors elle fit vœu de se consacrer à Dieu.

Ses parents l'envoyèrent en Espagne, pour être élevée avec les filles de Léonore de Castro, duchesse de Gandie. Elle était âgée de neuf ans seulement, quand elle entra dans cette grande famille où elle ne devait avoir sous les yeux que des exemples de vertu. Elle y passa plusieurs années, ét s'y habitua à penser plus souvent aux choses du ciel qu'à celles de la terre.

En 1548, elle entra au couvent des Clarisses de Gandie, et en 1549, le jour de l'Octave de tous les Saints, elle prononça ses vœux. Dès lors elle donna constamment l'exemple d'une soumission sans bornes à la règle. Elle se préparait à la communion par un redoublement d'austérités, des jeûnes prolongés et des disciplines sévères. D'une humilité excessive, elle se chargeait des ouvrages les moins agréables, faisait la cuisine, balayait et lavait le couvent. Elle s'occupa longtemps aussi du jar-

din, qu'elle cultivait avec soin, et où elle trouvait à chaque pas des occasions d'admirer le Créateur dans ses œuvres.

Elle avait pour Dieu et pour son prochain un amour sans bornes, et elle passait au chevet de ses sœurs malades tout le temps qu'elle ne consacrait pas à son travail ou à la prière. Aussi la regardait-on comme une sainte, et elle fut choisie par ses supérieures pour aller donner au nouveau couvent de Madrid, bâti par Jeanne de Portugal, l'exemple des vertus religieuses. Nommée sous-supérieure au bout de quelque temps, elle veilla à faire strictement observer la règle, qu'elle maintint dans sa sévérité primitive. Au commencement de 1590, elle tomba gravement malade. Elle supporta ses souffrances sans se plaindre, et mourut saintement le 30 janvier de la même année.

(Jeanne de la Croix.)

LÉONORE DE LA CROIX

CLARISSE

SOMMAIRE : Union de Léonore et du marquis de Tavara. — Son veuvage. — Ses austérités. — Mort de ses enfants. — Elle entre au couvent des Clarisses de Madrid. — Son application à la prière. — Sa dévotion à Jésus. — Ses extases. — Sa dernière maladie et sa mort.

La bienheureuse Léonore de la Croix fut aussi l'une des gloires du couvent de Madrid. Elle était fille du comte Alva de Liste, et, jeune encore, fut mariée au marquis de Tavara. Après une union heureuse de vingt années, d'où naquirent quatre fils et deux filles, le mar-

quis mourut en faisant promettre à Léonore qu'elle ne prendrait pas un nouvel époux.

Elle tint parole, et pendant longtemps se renferma dans un veuvage sévère. Tout en s'occupant de l'éducation de ses enfants, elle fonda à Tavara un couvent de Hiéronymites, à qui elle légua une grande partie de sa fortune. C'est là qu'elle aimait à se rendre : prosternée au pied des autels, elle restait souvent jusqu'à fort avant dans la nuit en contemplation devant le très-saint Sacrement. Elle se livrait à d'austères pénitences, dormait sur la terre nue ou sur un simple tapis, et ne mangeait par jour qu'une sorte de mets. Elle se confessait et s'approchait souvent de la sainte table, pour obtenir du Dieu de l'Eucharistie que l'âme de son époux ne souffrît pas trop longtemps dans les flammes du purgatoire.

Dieu l'éprouva en lui enlevant l'aîné de ses fils, qu'elle aimait tendrement et qui était l'espoir de sa race. L'aînée de ses filles tomba aussi gravement malade, et la pauvre mère, craignant de perdre l'un après l'autre tous ses enfants, fit vœu de ne plus manger de viande dans sa vie, si sa fille chérie guérissait. Pendant quatre ans, elle vécut de pain et d'eau, puis de légumes et de racines. Mais les desseins de Dieu sont impénétrables, il avait décidé, dans son infinie sagesse, qu'il priverait cette mère de ses enfants : pas un ne lui resta pour la consoler de la perte des autres.

Seule au monde, n'ayant plus rien qui la rattachât à la vie, elle résolut de mettre à exécution un dessein qu'elle avait conçu dans sa jeunesse, et elle demanda à entrer au couvent des Clarisses de Madrid. L'abbesse fit quelques difficultés, et, d'un autre côté, les amis de Léo-

nore essayèrent par tous les moyens possibles de la détourner de son projet. Elle se réfugia dans la prière et demanda à Dieu aide et protection contre les hommes. Quelque temps après, à sa grande joie, elle recevait l'habit de Clarisse.

Dès lors, elle n'eut plus qu'une pensée : oublier ce qu'elle savait du monde, et apprendre à vivre selon Dieu. Elle essaya de se refaire une enfance et une virginité. Heureuse dans cette maison paisible, au milieu de ces bonnes religieuses dont l'unique objet et l'unique amour était le Seigneur, elle se croyait déjà dans les espaces du Paradis, mêlée aux chœurs des Séraphins et des Trônes. Elle avait pour elles une affection de sœur mêlée d'admiration et de respect. Les bruits du dehors n'arrivaient plus jusqu'à ses oreilles ; pour elle rien n'existait que ce couvent, ces religieuses et le prêtre qui célébrait le saint sacrifice ; le reste était comme s'il n'était pas.

Soumise à ses supérieures, elle obéissait à leurs moindres désirs et n'entreprenait jamais quoi que ce soit sans leur demander leur avis. Mais sa principale vertu fut la prière. Aux heures de découragement et de tentation, quand elle avait à lutter contre une nature rebelle ou contre l'esprit de ténèbres, elle courait au pied des autels demander à Dieu assistance et consolation. La tête penchée vers la terre, à genoux sur la pierre froide, elle réfléchissait à ses infirmités et à la grandeur du Très-Haut ; et elle sortait toujours de ces méditations plus confiante et mieux armée pour les luttes de chaque jour. Parfois elle s'absorbait si profondément en Dieu qu'elle perdait le sentiment des choses extérieures. C'est surtout quand elle s'approchait de la sainte table, ou quand elle contemplait avec les yeux de la foi son Sauveur crucifié,

qu'elle tombait dans ces divines extases. Alors Jésus lui apparaissait face à face ; elle touchait ses blessures sanglantes, elle essuyait la sueur de son visage, elle baisait ses mains et ses pieds percés de clous. Quelquefois elle le voyait sous la forme d'un bel enfant qu'elle pressait avec amour sur son sein, et elle répétait : « J'ai trouvé « le bien-aimé de mon âme, je le tiens dans mes bras, « je ne le laisserai plus partir ».

Cette pieuse servante du Seigneur fut éprouvée pendant cinq ans par de cruelles maladies. Loin de s'en plaindre, elle s'en montrait heureuse : « Si Dieu me « punit de mes fautes », disait-elle, « c'est que Dieu « m'aime ». Et encore : « Quelle n'est pas la bonté et la « miséricorde du Seigneur, qui veut me purifier, moi la « plus grande pécheresse de la terre, et me rendre digne « de chanter ses louanges dans l'éternité ! » Elle consolait elle-même ceux qui venaient la visiter, et, protestant toujours qu'elle se portait bien, elle allait au chœur avec les autres religieuses, et prit sa part des travaux du couvent, jusqu'à ce que la violence du mal l'abattît complètement et la forçât de garder la chambre.

Quand elle sentit venir la mort, quoique affaiblie par ses longues souffrances, elle fit un suprême effort pour se confesser et recevoir à genoux le saint sacrement de l'Eucharistie. Elle baisait avec passion son crucifix, qu'elle pressait sur sa bouche, sur ses yeux et sur son cœur. Quand elle n'en eut plus même la force, elle étendit ses bras en croix pour mourir comme le Sauveur, et rendit l'âme. Elle était âgée de soixante-dix ans ; il y avait dix-neuf ans qu'elle était entrée au couvent.

(Jean Carillo. — *Histoire du couvent de Madrid.*)

TRENTE ET UNIÈME JOUR DE JANVIER

LA BIENHEUREUSE LOUISE ALBERTONI

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1533. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Jeunesse de Louise Albertoni. — Son mariage avec Jacques de Citbara. — Après la mort de son mari elle se consacre à l'éducation de ses filles, puis entre dans le Tiers Ordre de Saint-François. — Sa charité envers les pauvres. — Ses prières et ses mortifications. — Sa sainte mort. — Ses funéraillles. — Sa béatification. — Culte de ses reliques.

Louise Albertoni, l'un des plus beaux ornements du Tiers Ordre de Saint-François, vint au monde en 1473. Elle était fille d'Etienne-Pierre Matteo-Albertoni et de Lucrèce Tebaldi, nièce du cardinal Jacques Tebaldi. Sa famille appartenait à la plus haute noblesse de Rome et était alliée aux premières maisons de l'Italie ; elle en releva encore l'éclat par sa vertu, s'il est vrai, selon le mot d'un auteur païen, que la vertu soit la plus belle parure d'une noble race.

Louise reçut une éducation forte et religieuse ; son père étant venu à mourir quand elle n'était encore âgée que de deux ans, elle fut, avec sa sœur Laure, confiée aux soins de leur tante, une femme pieuse et craignant Dieu. C'est auprès d'elle que Louise apprit à respecter les lois du Seigneur, à aimer les saintes pratiques de la religion, à mépriser le monde, à fuir ses plaisirs, à ne se départir en rien des règles de la plus rigide modestie. Elle était

gracieuse et affable ; mais la pureté de son âme qui se lisait sur son visage commandait le respect, plus encore que sa beauté inspirait l'amour. On eût cru blasphémer contre Dieu en prononçant seulement devant elle une parole légère. Elle se confessait et communiait souvent ; le joug du Seigneur lui semblait seul enviable ; il était l'objet unique de ses désirs et de son ambition ; elle souhaitait pouvoir le porter loin du monde, à l'abri de ses agitations et de ses dangers, sous le seul regard de sa Providence.

Louise eût voulu conserver et cultiver en paix pour son Fiancé céleste la précieuse fleur de sa virginité ; mais ses parents, qui avaient fondé sur elle de grandes espérances, pensèrent de bonne heure à l'engager dans un mariage digne de son rang. Elle accéda à leur désir, et épousa un noble chevalier romain, Jacques de Cetera. Dans cette nouvelle condition, la bienheureuse Louise n'oublia pas les leçons qu'elle avait reçues, et si elle avait été naguère le modèle des jeunes filles, elle devint maintenant le modèle des épouses. Riche, belle et aimée, pouvant se mêler aux divertissements et aux joies de la terre, elle continua à les fuir ; et, persuadée que la plus brillante parure d'une femme aux yeux de son mari est encore la vertu, elle laissa dans leur écrin ses joyaux et ses bijoux, et ne s'attacha qu'à faire épanouir les qualités de son âme.

Dieu bénit cette heureuse union : au bout de quelques années, Louise était mère de trois filles. Mais tout à coup elle perdit son mari : Jacques mourut en 1506, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, et fut enseveli dans le caveau de ses pères. La pieuse femme adora dans

ce malheur la volonté du Tout-Puissant et se soumit sans murmure à ses ordres immuables. Dès lors elle n'eut plus qu'une pensée: élever ses enfants selon Dieu. Dans son cœur, comme à une source abondante, elle puisa sa règle de conduite à leur égard. Elle les préserva du souffle de la terre, comme on préserve des fleurs délicates du souffle malfaisant de l'aquilon, et elle les fit grandir sous l'action vivifiante de la grâce. Les premières paroles qu'elles avaient prononcées avaient été les noms de Jésus et de Marie ; avec l'intelligence on vit croître en elles la crainte du Très-Haut, le désir de lui plaire, la pratique des saintes œuvres. L'aînée, qui s'appelait Camille, mourut toute jeune encore ; les deux autres, Sylvie et Antoinette, épousèrent de riches héritiers.

La bienheureuse Louise était libre en face du monde ; elle avait satisfait à ses devoirs d'épouse et de mère : elle se rappela lés désirs d'un autre âge et conçut la possibilité de les mettre à exécution. Elle résolut de servir Dieu dans la pénitence et la mortification, dans les œuvres de miséricorde et de charité. Elle entra d'abord dans le Tiers Ordre de Saint-François.

Devenue la fille spirituelle du séraphin d'Assise, elle s'appliqua à imiter ses vertus, et s'efforça de le prendre pour modèle en toutes choses. Dans le secret de sa demeure, sous le regard de Dieu, elle se livra à toutes sortes d'austérités. Elle portait une haire, pratiquait de longs jeûnes, se donnait la discipline jusqu'au sang, dormait sur un mauvais sac, et, par les hivers les plus rigoureux, ne portait qu'un seul vêtement.

Son âme se développait et s'élevait à mesure qu'elle lui asservissait davantage la matière. D'une humilité sans

égale, quand on l'honorait comme une sainte, elle se regardait comme la plus grande pécheresse du monde et gémissait sur l'horreur de ses fautes. Un malade lui demanda un jour de prier Dieu pour lui, et de lui rendre la santé par son intercession toute-puissante ; elle fut si effrayée de l'estime où on la tenait, qu'elle passa la nuit au pied des autels et supplia Dieu, en versant des torrents de larmes, de la débarrasser comme d'un lourd fardeau de ce respect dont elle était indigne. Elle eût de beaucoup préféré le mépris et les injures. Son cœur tressaillait d'une joie indicible quand les nobles dames de Rome lui reprochaient de mener un genre de vie qui convenait bien mieux à une misérable fille du peuple qu'à la descendante d'une grande famille.

C'est qu'en effet c'était là le but qu'elle s'était proposé: se faire semblable aux pauvres, qui sont les bien-aimés du Seigneur. Sa maison avait pris un aspect sévère ; on ne voyait sur les murs nus, comme ceux d'une chaumière, que des crucifix ou des images de la sainte Vierge et des saints. Tout y témoignait un profond mépris pour les vanités du monde et un immense désir d'être agréable à Dieu. L'abnégation de la servante de Jésus avait restreint singulièrement ses besoins, et son ardente charité avait multiplié à ses yeux ceux des pauvres : « Les « biens de la terre », disait-elle souvent, « nous ont été « donnés pour les répartir entre ceux qui en sont le plus « privés ». Elle se considérait comme la mère de ceux qui souffraient, et répandait autour d'elle de riches aumônes qu'elle allait porter elle-même avec ses bonnes paroles et ses consolations. Elle veillait avec une touchante sollicitude sur les jeunes filles que l'indigence

aurait pu faire tomber dans le péché, elle leur donnait de l'ouvrage, les instruisait, les protégeait contre les séductions du monde et contre les attaques de l'esprit malin. Beaucoup d'entre elles purent ainsi contracter un mariage honorable, ou se consacrer dans un couvent au service du Seigneur.

La bienheureuse Louise s'était fait ainsi une nouvelle et grande famille, dont elle partageait les joies comme les souffrances. Quand le bonheur entrait par ses soins dans quelque humble demeure, il entrait en même temps dans son palais ; quand les pauvres pleuraient, leurs gémissements lui déchiraient le cœur. Pour subvenir à tous les besoins, non-seulement elle avait aliéné ses domaines, mais elle avait encore vendu ses joyaux, ses bijoux et ses meubles ; elle s'était dépouillée pour enrichir ses frères, selon cette parole du Sauveur : « Voulez-vous être heu- « reux, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-en « le prix aux pauvres ».

Dans cet ardent exercice de la charité, Louise élevait ses pensées au-dessus de la terre; et, voyant dans les misérables de ce monde les futurs habitants de la Jérusalem céleste, elle s'intéressait avant tout à leur âme et ne leur ménageait ni les sages conseils, ni les sévères avertissements. Plus inquiète de leur éternité que de leur bien-être temporel, elle les instruisait dans la connaissance de leurs devoirs religieux, et leur apprenait à n'attendre que de Dieu et à ne demander qu'à Dieu les secours dont ils avaient besoin. Elle-même leur donnait l'exemple de la prière et de la piété. A chaque heure de la journée elle offrait au Très-Haut son âme, et implorait son assistance. Toutes les nuits, elle se levait pour

aller s'agenouiller sur son prie-Dieu, méditer, faire son examen de conscience, et si par hasard elle avait commis quelque faute légère, chercher les moyens de n'y plus retomber. Tous les jours elle assistait à la messe, se confessait, s'approchait de la sainte table et récitait son rosaire en l'honneur de la Reine des Anges. Son oratoire était placé dans un endroit écarté de son palais, et aucun bruit du dehors ne venait la troubler dans ses pieuses pratiques; elle avait d'ailleurs la faculté de s'absorber si bien en Dieu, qu'au milieu du monde, elle eût été aussi seule en sa présence que si elle eût habité quelque solitude de l'Egypte.

C'est ainsi que la bienheureuse Louise partageait son temps entre les pauvres et le Seigneur, ou plutôt qu'elle donnait tout au Très-Haut : elle le servait dans la prière, les mortifications, les larmes, l'aumône et les divers exercices de la charité; elle le servait et il répondait avec amour aux ardeurs de son humble servante. Il se communiquait à elle comme il se communique à ses saints, et enfin il lui fit connaître le terme de sa course mortelle.

Elle se prépara donc à paraître devant son Juge et à lui rendre compte de sa vie. Ce compte était facile : une jeunesse consacrée à la piété, des années de mariage passées dans la crainte de Dieu et l'accomplissement parfait des devoirs maternels; un veuvage employé aux bonnes œuvres, à la pénitence et à la prière. Elle était déjà avancée en âge quand sa dernière maladie la prit à la gorge; elle la supporta avec une patience inaltérable. Sentant que la mort venait rapidement, elle prit ses dispositions pour la bien recevoir. Elle fit venir son confes-

seur et mit ordre aux affaires de sa conscience; puis elle sentit le calme et la sérénité pénétrer toute son âme, et elle attendit en paix que l'heure suprême sonnât. Elle consolait les personnes qui lui faisaient visite et qui la plaignaient de quitter si tôt la terre. Dans sa dernière journée, pour être tout entière à Dieu, elle ne voulut plus voir personne que son confesseur. Elle reçut avec une piété touchante le saint Viatique et l'Extrême-Onction, implora la miséricorde du Très-Haut et se recommanda à l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les saints; puis elle s'endormit dans le sein du Seigneur, le 31 janvier 1533... Elle était âgée de soixante ans, et il y avait vingt-sept ans qu'elle portait la robe de religieuse du Tiers Ordre.

A la nouvelle de sa mort, ce fut dans toute la ville un deuil universel : les pauvres surtout la pleurèrent comme une mère attentive et dévouée. Le sacré collége tout entier assista à ses funérailles qui furent célébrées avec pompe, au milieu d'une grande foule de peuple. Un prince de l'Eglise fit l'éloge de sa vie; puis on l'ensevelit, selon sa demande, auprès de son mari, dans l'église des Franciscains de Rome, sur les bords du Tibre.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau et ajoutèrent encore à sa réputation de sainteté. On entretint en son honneur une lampe toujours allumée au-dessus de l'endroit où elle reposait jusqu'à la fin des temps; et son portrait, où elle était représentée la tête entourée de rayons lumineux, fut placé dans beaucoup d'églises et de chapelles. Enfin une inscription rappela son nom, ses vertus, et les faveurs dont Dieu l'avait jugée digne.

En 1606, le conseil romain, pour perpétuer le souve-

nir de la sainteté de Louise, ordonna qu'une procession solennelle aurait lieu le jour de sa fête, et que les magistrats de la ville iraient, comme pour la fête de sainte Françoise la romaine, porter quatre grands cierges auprès de son tombeau. En 1625, le même conseil déclara que le 31 janvier serait jour de vacances pour la cour du Capitole, et le marquis Balthazar Pauluce Albertoni, petit-fils de la bienheureuse et chevalier de Saint-Jacques, lui fit élever une chapelle magnifique et un sépulcre de marbre destiné à conserver ses précieux restes. L'exhumation eut lieu en présence de toute la noblesse de Rome et du secrétaire de Sa Sainteté. Quand on ouvrit le tombeau, un parfum doux et pénétrant envahit toute l'Eglise; puis on plaça les reliques de sœur Louise dans un cercueil en bois de cyprès, que l'on enferma dans le sépulcre préparé par les soins du chevalier. Une nouvelle inscription en marbre donnait à sœur Louise le titre de bienheureuse, et une lampe d'argent brûlait en son honneur au milieu de la chapelle.

En 1671, par une bulle du 28 janvier, le pape Clément X béatifia la vénérable religieuse, et institua en mémoire de ses vertus un service solennel dans l'église de saint François de la Rive, où elle était ensevelie. Plus tard, le même pape permit à toutes les églises du Tiers Ordre de célébrer sa fête.

En 1675, le 17 janvier, on ouvrit pour la deuxième fois son cercueil en présence des cardinaux Altieri et Carpegna, l'un neveu, l'autre vicaire du pape, de messire Bottoni, auditeur pontifical et promoteur de la sainte Foi, des prélats romains Negroni, Hugolin et Rita, du prince Altieri, amiral de la flotte du pape, et de son fils

Gaspard, général de la sainte Eglise. On plaça les restes précieux dans un cercueil en cuivre, garni de velours, et on les exposa à la vénération perpétuelle des fidèles dans un sépulcre ouvert par devant, sur lequel on lisait : « *Corpus beatæ Ludovicæ Albertoni.* — Ci repose « le corps de la bienheureuse Louise Albertoni ». Une statue en marbre, sculptée par Bernini, et placée sur le sépulcre, la représentait revêtue de la robe du Tiers Ordre, son voile blanc sur la tête et son livre de prières à la main droite.

(BENOIST MAZZARA.)

SŒUR FRANÇOISE-CLAIRE DE SAN-LIVINO

DU TIERS ORDRE

1652. — : Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Origine de la bienheureuse Françoise-Claire. — Miracle qui signale son enfance. — Elle fait son éducation au couvent des Pénitentes de Gand. — Sa jeunesse pieuse et austère. — Sa bonne influence sur ses compagnes. — Elle reste comme novice au couvent. — Ses extases. — Elle prononce ses vœux. — Ses souffrances et sa résignation. — Sa dernière maladie et sa mort.

Au nombre des religieuses qui suivirent, dans les Pays-Bas, la règle sévère des Pénitentes-Récollettes, il faut placer sœur Françoise-Claire de San-Livino, née à Temsche, dans le pays de Waes (Flandre), le 9 septembre 1629. Son père, Jean Sanders, fils de Georges, seigneur de Wulput, appartenait à la plus ancienne famille des Pays-Bas; sa mère, Marie de Schingen, était fille du chevalier Erasme de Chingen, seigneur d'Aelst et d'Asquelli.

Françoise-Claire n'eut à la maison paternelle que des

exemples de vertu et de charité, qu'elle n'eut qu'à suivre pour devenir une sainte. Dès l'âge de trois ans, elle fut, sans doute à cause des mérites de ses parents, honorée des faveurs du ciel. Une nuit qu'elle dormait dans son petit lit d'enfant, elle entendit une voix puissante chanter dans le jardin un chant semblable à ceux que les Anges doivent faire retentir, dans leurs concerts éternels, autour du trône de Dieu. Elle se leva, courut à l'endroit d'où partait la voix, et fut tout à coup éblouie par l'éclat d'une lumière resplendissante; alors, au pied d'un arbre, elle aperçut la Mère de Dieu ayant à ses côtés Jésus tout enfant. Elle se prosterna pleine d'effroi et de respect; mais la sainte Vierge la releva, la prit dans ses bras avec tendresse, et lui fit baiser les lèvres de son divin Fils. Avec ce baiser, Françoise donna son âme à Jésus, et au fond du cœur, elle se jura de lui rester fidèle et de n'avoir jamais d'amour au monde que pour lui. Son extase dura quelque temps; puis le froid de la nuit la saisit et l'éveilla; elle courut tout étonnée de se trouver ainsi dans le jardin, au milieu de la nuit, se réchauffer au grand feu de la cuisine et raconter son aventure à sa mère. Jamais, dans la suite de sa vie, elle ne manqua au serment qu'elle avait fait tout bas, avec son âme.

Quand elle eut atteint un certain âge, ses parents l'envoyèrent au couvent des Pénitentes de Philippeville, pour y faire son éducation. Elle acquit rapidement une science profonde, surtout des choses de la religion, et qui ne s'explique que par les grâces toutes spéciales dont le ciel n'a jamais cessé de la combler. Quoique habituée pendant son enfance à toutes les douceurs de la vie, elle prenait plaisir à imiter les austérités des bonnes sœurs,

à s'imposer comme elles des mortifications et des jeûnes, à passer de longues heures sur les marches de l'autel, absorbée dans ses prières et dans ses méditations. Les visions célestes d'autrefois lui apparurent à plusieurs reprises, et toujours, à la suite de ces entretiens spirituels avec les habitants du paradis, elle se sentait éclairée de lumières nouvelles, et les mystères de la foi avaient pour elle des profondeurs moins insondables.

Elle avait déjà toutes les vertus d'une parfaite religieuse. Dédaigneuse des vanités du monde, dont elle eût pu si facilement prendre sa part, l'esprit sans cesse occupé de Dieu, elle fuyait les conversations oiseuses avec les personnes futiles, et ne trouvait de charme que dans des lectures spirituelles ou dans des entretiens sérieux avec de saintes religieuses ou avec son confesseur. Elle se mortifiait comme les Clarisses des premiers temps. Jeune encore, elle portait sous ses vêtements une ceinture garnie de pointes de fer; la nuit, elle se mettait sur la tête une couronne en métal, pleine d'aspérités qui lui déchiraient la peau du crâne et du front. Elle eût voulu souffrir comme Jésus sur la croix, et voir son sang couler de ses pieds, de ses mains et de son côté.

Sa chasteté était celle d'un Ange; sa figure, douce et régulière, semblait briller d'un éclat céleste, et ses yeux reflétaient le feu de l'amour divin qui la consumait. Quand elle parlait de son Dieu, de la grandeur de ses miséricordes et de son immense bonté, elle avait une éloquence entraînante et irrésistible. Les jeunes filles qui l'entendaient se sentaient, malgré elles-mêmes, attirées vers la vie religieuse et contemplative. On comprenait et on devinait, en la voyant, toutes les béati-

tudes d'une existence passée en présence de Dieu seul, entièrement à Dieu, n'ayant d'autre pensée et d'autre objet que Dieu. Quand il lui arrivait par hasard de penser qu'un jour peut-être ses parents voudraient l'unir à quelque jeune gentilhomme, elle en perdait le repos, et son pauvre cœur en était tout bouleversé.

Enfin elle obtint ce qu'elle demandait depuis longtemps, la permission de se consacrer à Dieu sans retour. Le jour même où elle atteignit sa vingtième année, après s'y être préparée par six semaines d'austérités, elle alla s'agenouiller devant l'autel du couvent des Pénitentes de Saint-Pierre, à Gand, et, le cœur débordant de joie, elle reçut le voile du Tiers Ordre.

Une nouvelle vie commença pour elle, à laquelle elle s'était prédisposée par toute sa jeunesse. Pour devenir une religieuse parfaite, elle n'avait qu'à continuer d'être ce qu'elle avait été jusqu'alors. Dès les premiers jours de son noviciat, Dieu la combla de ses plus précieuses faveurs, et ses compagnes, un matin, en se rendant à la chapelle, furent tout effrayées de la voir debout contre le mur, immobile comme une statue, les bras étendus, les yeux levés vers le ciel. Elles la crurent folle, elle était en extase, et depuis, presque tous les jours, dans ces moments de béatitude immense, elle eut avec Dieu et les saints de spirituels entretiens. Elle ne reprenait ses sens que lorsque la directrice des novices s'approchait d'elle et lui disait : « Ma fille, je vous l'ordonne au nom de « Dieu, accompagnez vos sœurs ». Au chœur, dans sa cellule, au réfectoire, dans le jardin du couvent, pour un mot prononcé devant elle, de célestes horizons s'ouvraient à ses yeux, et le sentiment des choses du dehors

lui manquait tout à coup. Alors, en face de Dieu, seule à seul avec lui, elle lui demandait des grâces qu'il ne lui refusait jamais, la conversion d'un pécheur ou la délivrance d'une âme du purgatoire.

L'enfant Jésus, la bienheureuse Vierge Marie, sainte Thérèse la visitèrent souvent; ou bien encore elle voyait les Anges mener leurs chœurs célestes autour du trône du Très-Haut, et elle entendait leurs concerts éternels.

Aussi avait-elle une connaissance merveilleuse des choses du ciel et de l'avenir des personnes qui l'intéressaient. Elle savait par avance ce qu'elle devait souffrir en cette vie, et elle n'eut pas un instant la pensée de s'y soustraire en prenant soin de son faible corps ou en diminuant ses austérités. Et cependant les dernières années de sa vie si courte furent un véritable supplice. Elle avait demandé à Dieu, comme une grâce, de lui faire endurer les souffrances du Sauveur sur sa croix, et ce vœu terrible avait été exaucé. Souvent, le vendredi, le sang lui sortait des pieds et des mains comme s'ils eussent été percés de clous énormes; elle sentait sur ses épaules la lourde croix de bois, et ses jambes fléchissaient sous ce fardeau qui l'écrasait.

On avait d'abord pitié d'elle; puis quand on pensait que le Seigneur n'éprouve ainsi que ceux qu'il aime, on enviait son bonheur et on la regardait comme une sainte. La patience dans les douleurs physiques n'était d'ailleurs que la moindre de ses vertus. Son humilité, sa pauvreté, sa soumission à la règle et à ses supérieures faisaient l'admiration de toutes les religieuses. Sur un ordre de son abbesse, la bienheureuse Jeanne de Saint-Bernardin, elle se serait jetée dans un brasier ardent.

Elle montrait aussi une grande déférence aux conseils du révérend Père Pierre Marchant, définiteur général de l'Ordre et commissaire des provinces néerlandaises et allemandes, dont nous raconterons la vie au onzième jour de novembre.

Cependant la fin du noviciat de Françoise approchait. Avant de prononçer ses vœux, elle vint au réfectoire nu-pieds et sans voile, et, d'une voix pleine de larmes, elle demanda aux religieuses pardon des fautes qu'elle avait commises et du scandale qu'elle avait causé, et promit de se montrer par la suite moins indigne du titre de servante du Seigneur. Le 3 août 1650, elle se sépara pour toujours du monde.

Elle ne devait pas tarder à se séparer même des religieuses, ses compagnes de prédilection : Dieu ne voulait pas laisser plus longtemps sur la terre cette belle âme dont la place était le ciel. Au commencement de l'année 1652, ses souffrances devinrent si violentes qu'il lui fut impossible de quitter le lit. Elle les endura, comme elle avait fait pendant toute sa vie, sans pousser une plainte. Elle reçut avec une extrême piété les derniers sacrements, le matin du 31 janvier 1652 ; puis quand les religieuses, après la messe, vinrent prier autour de son lit, elle leur fit un signe d'adieu, abaissa les yeux sur son crucifix et rendit l'âme. Elle n'était âgée que de vingt-trois ans.

On eût dit qu'elle dormait d'un paisible sommeil. Sa figure un peu pâle avait une majestueuse sérénité, et ses mains étaient jointes sans effort, dans l'attitude de la prière. Elle fut ensevelie quelques jours après dans la chapelle du couvent.

Des miracles s'accomplirent après sa mort par son intercession. Une de ses sœurs en Dieu, Pétronille de Sainte-Catherine, gravement malade depuis longtemps, implora son assistance et fut guérie au bout de neuf jours. — Les sœurs Scolastique de Saint-Benoît, Louise de l'Ascension, Anne-Thérèse de Lantmeter et d'autres encore, recouvrèrent également la santé d'une façon miraculeuse en invoquant le nom de la bienheureuse Françoise-Claire.

En 1783, quand le couvent de Saint Pierre de Gand fut aboli par ordre de l'empereur Joseph II, ses précieux restes furent transportés dans l'église des Frères Mineurs Récollets de la même ville, et placés à droite du maître-autel. L'invasion française républicaine les a dispersés.

(P. François Cauwe.)

LE BIENHEUREUX FRÈRE RUFIN BOSCO

1682. — Pape : Alexandre VIII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Pieuse jeunesse du bienheureux Rufin. — Il entre en qualité de frère mineur du Tiers Ordre au couvent de Villefranche, puis prononce ses vœux à celui de Castivoli. — Ses vertus monacales : pauvreté, chasteté, obéissance, humilité. — Sa charité envers les pauvres et les malades. — Sa dévotion aux saints, et particulièrement à la Vierge Marie. — Ses miracles et sa mort.

Le bienheureux Rufin naquit à Bosco, village du duché de Parme, le 21 mai 1596, de Pierre-Marie et de Lucrèce Jacobi. Il reçut au baptême le nom de Dominique et fut élevé dès ses premières années dans la crainte du Seigneur. On prévit qu'il serait un jour un grand saint: au

lieu de se mêler aux jeux de ses camarades, il se tenait à l'écart et récitait son rosaire ou faisait des lectures pieuses : ses camarades l'avaient surnommé *Dominique du saint Rosaire*, et avaient pour lui une admiration mêlée de respect.

A l'école, grâce à son application et à sa docilité, il fit de rapides progrès, apprit bientôt à lire et à écrire, et étudia même le latin avec succès. Ses parents, qui ne voulaient pas qu'il entrât dans les Ordres, le rappelèrent auprès d'eux à l'âge de douze ans et l'envoyèrent garder les troupeaux. Quoique attristé de ce changement subit à sa condition, et de cet obstacle apporté à ses espérances, il tira de sa nouvelle position le meilleur parti possible, et réunit autour de lui les jeunes bergers des environs, pour les instruire dans les vérités de la foi, et leur apprendre par ses paroles et surtout par ses exemples à mettre en pratique les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. Il fuyait la compagnie des débauchés, et ne prenait jamais part aux divertissements où se trouvaient mêlés des jeunes gens des deux sexes. Pour faire de son corps l'instrument docile de son âme, il l'assouplissait par un travail continuel, par des mortifications, des pénitences et des disciplines sévères. Puis tout à coup, sans prévenir ses parents ni ses amis, il résolut de se retirer du monde, et se rendit à Villafranca, dans la province des Frères-Mineurs de la Toscane, et demanda à être reçu au couvent. Le provincial, touché de sa bonne volonté, lui donna l'habit du Tiers Ordre, et après une année de noviciat, il prononça ses vœux sous le nom de frère Rufin, au couvent de Castivoli, situé à une heure de Villafranca.

Son zèle et son amour pour tout ce qui approchait de la perfection, ses rapides progrès dans la voie de la vertu, ses luttes victorieuses contre les attaques du démon, le signalèrent à ses supérieurs, qui l'envoyèrent au couvent de Poggi-Bonzi, et le placèrent sous la direction du Père Benoît Baccius, un vénérable serviteur de Dieu. Il y resta dix ans, pendant lesquels, digne disciple du bienheureux Benoît, il fit par son humilité, sa piété et sa passion pour la pauvreté sainte, l'édification de tous les religieux. Au réfectoire il s'asseyait à l'extrême bout de la table ; sa cellule n'avait d'autre ornement qu'un crucifix de bois, avec quelques images de saints, en papier. Quand sa robe de moine était usée, il en prenait une autre qui avait été abandonnée par l'un des religieux du couvent. « Je ne suis qu'un pauvre frère du Tiers Ordre, « disait-il au gardien qui voulait lui faire prendre un « manteau neuf, laissez-moi du moins le mérite de ma « pauvreté ».

Il avait au suprême degré la vertu de l'obéissance : un signe de ses supérieurs, un désir à peine exprimé par son confesseur était pour lui un ordre sacré. Il réglait ses jeûnes, ses mortifications, ses pénitences, d'après l'avis du bienheureux Père Benoît, son directeur. Chaste comme une vierge, il fixait ses yeux à terre quand il sortait du couvent, et, pendant douze ans qu'il servit la messe, il ne regarda pas une seule des nombreuses femmes qui venaient tous les jours s'agenouiller au pied de l'autel. Pour éloigner les tentations de la chair, il se priva de viande, de vin, de laitage et de poisson, et il vécut de pain, d'eau, et de quelques légumes : souvent il restait trois jours entiers sans rien manger. Il jeûnait les

vendredis, en l'honneur des souffrances du Sauveur; les samedis, en l'honneur de la Vierge Marie ; à l'Avent, aux fêtes de la sainte Eglise, de l'Epiphanie, de la Pentecôte, de saint Pierre et saint Paul, de l'Assomption, des saints Anges. Les pauvres héritaient de la portion qui lui était destinée.

Rufin avait sous ses vêtements une haire qu'il se serrait au corps avec une ceinture garnie de pointes de fer, et il se donnait toutes les nuits de si sévères disciplines que le Père Baccius disait souvent : « Saint François lui-« même n'a pas traité son corps plus durement ». Le bienheureux mena ce genre de vie pendant soixante ans qu'il passa dans l'Ordre Séraphique : « Faisons péni-« tence ici-bas », répétait-il jusque dans son extrême vieil-« lesse ; faisons pénitence nous-mêmes, librement, de « notre plein gré, pendant que nous le pouvons, de « peur qu'un jour ce ne soit Dieu qui nous l'impose, « et alors elle sera terrible, et il n'y aura plus moyen de « l'éviter ».

Il se regardait comme le plus grand pécheur de la terre, et pour racheter ses fautes, il supportait joyeusement les railleries, les injures, les outrages et les mauvais traitements. Au temps où il était tout à la fois le cuisinier et le jardinier du couvent, il lui arriva de laisser un jour la viande qui cuisait sur le feu, pour aller travailler au jardin : le feu s'éteignit. Survient le Père gardien, qui trouvant, quelques minutes avant midi, la viande encore toute saignante, fait appeler le pauvre frère et lui adresse d'amers reproches. Rufin écouta sans répliquer, et demanda pardon d'avoir ainsi, involontairement sans doute, retardé le déjeuner des religieux ; et quoique, par une

grâce de Dieu toute spéciale, le repas fût prêt à l'heure ordinaire, il voulut se mettre à genoux au milieu du réfectoire pour se punir lui-même de sa légère faute du matin.

Sa charité aux pauvres et à tous ceux qui souffraient ne connaissait pas de bornes ni d'obstacles. Il allait visiter les malades à trois ou quatre heures de marche du couvent, par la pluie, la neige et le verglas ; il portait aux pauvres, dans leurs misérables demeures, sa propre nourriture et les aumônes qu'il recueillait ; il les consolait dans leurs afflictions, séchait leurs larmes, instruisait leurs enfants, leur apprenait à tous à respecter le Seigneur et à l'adorer jusque dans les épreuves dont il lui plaisait de les affliger.

Aussi on l'aimait comme un père, et on le vénérait comme un élu de Dieu, et les pécheurs eux-mêmes avaient pour lui le plus grand respect et se convertissaient à sa voix. Un gentilhomme de Florence, dont la jeunesse avait été vertueuse et honorable, s'écarta tout à coup des droits sentiers de la vertu et se laissa emporter au torrent du monde. Ses parents, ses amis essayèrent tout pour le ramener au bien : leurs efforts furent inutiles. On imagina de faire venir le frère Rufin ; à peine le gentilhomme se trouva-t-il en sa présence, que, comme un coupable devant son juge, il se prit à trembler et à rougir, il demanda au nom de Dieu pardon de ses fautes, promit de changer de vie, et, par la suite, il tint sa promesse : il est mort plus tard entre les bras de Rufin.

Le bienheureux avait une grande dévotion à saint Joseph : tous les jours il relisait la vie du père adoptif de Jésus ; il l'implorait dans ses besoins ; il recomman-

dait à tous les hommes de se placer sous son patronage. Saint Pierre et saint Paul, saint Jean l'Evangéliste, les saints martyrs Etienne et Laurent étaient aussi ses protecteurs de prédilection. Enfin il allait souvent sur le mont Alverne s'agenouiller auprès du tombeau de saint François, et lui demander de le rendre capable d'imiter quelques-unes de ses vertus. Mais c'est surtout à la bienheureuse Vierge Marie que Rufin avait le plus souvent recours. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était recommandé à son intercession, et avait eu pour elle un culte de tous les instants. Il couronnait de fleurs ses statues, il entretenait la lampe qui brûlait devant ses autels. Tous les jours il récitait son rosaire en son honneur, et méditait pendant plusieurs heures sur les divins mystères de la Conception, sur la visite de l'Ange, sur les faveurs dont Dieu avait comblé la sainte Vierge. Il ne manquait jamais d'implorer son assistance, quand il allait entreprendre quelque œuvre importante, comme la conversion d'un pécheur, ou qu'il s'approchait du tribunal de la pénitence et de la sainte table.

On le trouvait souvent plongé dans de profondes extases, surtout au mont Alverne, près du tombeau de saint François, dans l'église de Portiuncula, dans l'église de sainte Marguerite de Cortone ou dans la solitude de Camoldoli. Il eut aussi le don de seconde vue et de miracles.

Le fils de François Cordini et d'Hortense Léonie avait gravement manqué à sa mère ; personne, d'ailleurs, en dehors de la famille, ne connaissait la faute dont il s'était rendu coupable à son égard. Dieu vengea par de sévères châtiments la majesté maternelle outragée, et le père, prêt

comme tous les pères à compatir aux souffrances de son fils même criminel, vint implorer pour lui les prières du bienheureux Rufin, sans lui raconter la faute qu'il avait commise ; mais le saint en avait été instruit par Dieu : « Le Seigneur punit votre fils dans cette vie », lui répondit-il, « aimeriez-vous mieux qu'il subît dans « l'autre le châtiment qu'il a mérité ? »

La sainteté de Rufin était si universellement connue dans toute la Toscane, qu'il ne pouvait échapper, en changeant de couvent, à la vénération du peuple. Il ne se passait pas de jour qu'il n'accourût auprès de lui des affligés à consoler, des pécheurs à convertir, des malades à rappeler à la vie. Le nombre des guérisons miraculeuses qu'il a obtenues de Dieu est presque incroyable. Des prêtres et des religieux de tous les Ordres l'avaient pris pour directeur spirituel ; les théologiens le consultaient sur les mystères les plus impénétrables de la religion ; des nobles, des princes et des rois, conservaient comme de précieuses reliques tous les objets dont il s'était servi.

Il connut d'avance le jour de sa mort. Le 27 décembre 1681, un samedi, comme il était légèrement indisposé, son confesseur lui défendit de jeûner, suivant son habitude, en l'honneur de la très-sainte Vierge : « Encore « aujourd'hui, je vous en prie, mon Père », lui répondit-il, « c'est la dernière fois que cela me sera permis ». Et quand le Père François de Barberino vint lui souhaiter une bonne année suivie de beaucoup d'autres : « Une « bonne année, je veux bien », répliqua-t-il en souriant ; « beaucoup d'autres, non pas : celle-ci est la dernière ». En effet, quelques jours après, il ne put plus quitter le lit.

Sa maladie fut bientôt connue par toute la ville, et les religieux eurent toutes les peines du monde à contenir le flot de peuple toujours débordant, qui se pressait à la porte de sa chambre pour le voir encore une fois. Durant huit jours, on ne lui laissa pas une minute de repos. Il reçut la visite du cardinal-prince François-Marie de Médicis, des chanoines de la cathédrale, de l'archiprêtre et des curés de la ville, des prêtres et des religieux de tous les Ordres, des princes, de la noblesse et de la bourgeoisie. On récita des prières publiques pour obtenir de Dieu sa guérison, et le vicaire général de Florence fit dire des messes à son intention.

Lui, cependant, toujours calme et le sourire sur les lèvres, souffrait sans se plaindre et ne songeait qu'à bien mourir. Il se confessa et communia à plusieurs reprises, fit ses adieux à ses frères, et, le cœur débordant de joie, il remit son âme entre les mains de Dieu, dans le courant du mois de janvier 1682, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

La cloche qui annonça sa mort eut un lugubre écho dans tous les cœurs. Toute la ville prit le deuil, les églises se tendirent de noir, et le ciel lui-même, comme s'il eût voulu porter le deuil d'un saint, se couvrit d'épais nuages. Dans les rues qui conduisaient au couvent, une longue file d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards s'acheminaient pieusement, en récitant les prières des morts, pour honorer les restes du bienheureux, baiser ses pieds et ses mains, obtenir quelque grâce divine par son intercession. Les pauvres pleuraient leur père et bienfaiteur, les malades leur grand guérisseur, les affligés leur grand consolateur. Enfin on l'ensevelit

dans la chapelle du saint nom de Jésus, au milieu de la douleur et des gémissements de tout un peuple.

Des guérisons miraculeuses s'accomplirent le jour même de ses funérailles et sur son tombeau. Agathe Antonini, le fils du grand-écuyer du duc de Toscane, Joseph Morandi et une foule d'autres, dont l'état était plus ou moins désespéré, recouvrèrent, grâce à lui, la santé et la vie. Des médailles frappées à son effigie eurent aussi la même efficacité.

Quelque temps après la mort de Rufin, on transforma sa cellule en chapelle, et on y vint longtemps vénérer la statue de la très-sainte Vierge, devant laquelle le bienheureux avait coutume de prier tous les jours.

(Père ANTOINE DE TERRINCA.)

SUPPLÉMENT

SIXIÈME JOUR DE JANVIER.

LE VÉNÉRABLE CHARLES DE SEZZE

1670. — Pape : Clément IX. — Roi de France : Louis XIV.

Le vénérable Charles de Sezze était un pauvre frère convers que le pape Clément X envoyait chercher assez souvent pour le consulter. Le Pontife le demanda à son lit de mort et voulut recevoir sa bénédiction : l'humble Convers prédit qu'ils se retrouveraient le jour de l'Epiphanie. Il prédit aussi l'élection d'Alexandre VII, de Clément X, du vénérable Innocent XI et de Clément XI. Il jouissait d'un grand crédit dans les familles princières de Rome, et opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses. La famille Altieri paye, de nos jours, le dîner de la communauté de Saint-François, à Ripa, le jour de la fête de sainte Anne, en mémoire d'un miracle du vénérable Charles de Sezze.

Il mourut le 6 janvier 1670, comme il l'avait prédit.

On a de lui des traités de spiritualité ; il a écrit sa propre vie.

L'héroïsme de ses vertus fut décrété par Clément XIV, le 14 juin 1772.

(Extrait de l'*Année franciscaine*, 1864.)

QUATORZIÈME JOUR DE JANVIER

LE B. BERNARD DE CORLÉON

FRÈRE LAI CAPUCIN

1667. — Pape : Clément IX. — Roi d'Espagne : Charles II.

Le ciel, qui est le partage des âmes innocentes, est également ouvert aux pécheurs qui reviennent à Dieu, même à la suite de longs égarements, et qui réparent leurs fautes par une sincère pénitence. C'est ainsi que le bienheureux Bernard, après avoir été l'esclave de ses passions, a mérité d'obtenir par la vivacité de son repentir non-seulement la miséricorde du Seigneur, mais encore les plus précieuses faveurs spirituelles.

Ce saint religieux eut la Sicile pour patrie, et naquit le 8 février 1607, à Corléon, ville distante de vingt milles de Palerme ; il fut nommé Philippe au baptême. Son père, appelé Léonard Latini, était un simple paysan qui, obligé de gagner son pain à la sueur de son front, ne put s'appliquer à dompter le caractère dur et les mœurs corrompues de cet enfant. Cependant il travaillait à lui donner une éducation vertueuse et à jeter dans son cœur, dès ses plus tendres années, la semence d'une piété sincère; mais cette semence précieuse fut longtemps sans porter de fruits. Philippe était insensible aux promesses, aux menaces et aux châtiments. Lorsqu'il fut en âge de travailler, on le plaça chez un artisan ; et ayant

fini son apprentissage, il se livra au travail pour son propre compte ; mais loin de vivre chrétiennement dans l'humble profession de cordonnier, qui était la sienne, son penchant pour le mensonge et le jeu, son amour pour le plaisir et son ardeur pour les richesses l'entraînèrent dans les plus grands désordres.

La mort de son père qu'il perdit de bonne heure, en lui donnant plus de liberté, contribua encore à le rendre criminel. Ses passions ne connurent plus de bornes, et il s'y livra avec toute la fougue que l'on voit trop souvent chez les jeunes gens qui ont entièrement banni de leur cœur la crainte de Dieu.

On comprendra aisément que le caractère de Philippe, naturellement violent et emporté, ne pouvait s'adoucir par un semblable genre de vie ; au contraire, il devint en quelque sorte féroce. Un commissaire des guerres lui ayant parlé avec hauteur, il lui abattit la tête d'un coup de sabre. Il coupa le bras à un gentilhomme qui avait levé la main pour lui donner un soufflet. Fier et déterminé, il tua dans Palerme trois bandits qui voulaient lui donner la mort, et désarma plusieurs soldats qui avaient cherché à se mesurer avec lui. Au milieu de ces excès, il montrait cependant quelquefois des sentiments d'équité et de justice. En voici plusieurs exemples :

Philippe apprend que deux soldats ont enlevé à un de ses compatriotes l'argent du blé que cet homme avait vendu à Palerme. Touché de compassion, il poursuit les voleurs et les joint, les menace, les intimide et les oblige à lui remettre la bourse qu'il va sur-le-champ rendre au pauvre laboureur. Sa conduite fut encore plus géné-

reuse envers une jeune personne qu'il entendit crier dans un bois par lequel il passait avec un de ses amis. Il se porte vers le lieu d'où partent les cris, et y trouve une jeune fille qui se défendait avec courage contre quatre ravisseurs. A ce spectacle, Philippe, saisi d'une juste indignation, tire un coup de pistolet au plus déterminé de ces libertins, met les autres en fuite, rassure l'innocente victime et la reconduit aussitôt chez ses parents.

Cependant les principes de religion qu'il avait reçus dans sa première enfance n'étaient pas entièrement effacés de son esprit; et, quoiqu'il fût bien éloigné d'en faire la règle de sa conduite, il se les rappelait quelquefois, et ces moments étaient pour lui ceux de ses bonnes actions. Ainsi, ayant un jour gagné au jeu une somme considérable : « Il est juste », dit-il, « de racheter « mes péchés ». Il entre aussitôt dans l'hôpital de Palerme, jette cet argent dans le tronc destiné à recevoir les aumônes pour les malades, et se retire avec précipitation. Mais ce n'étaient là que des éclairs passagers qui faisaient promptement place aux passions les plus criminelles. La haine était une de celles qui le dominaient le plus; et, non content de l'exercer envers ses ennemis vivants, il voulut la manifester envers un homme mort qui jadis lui avait déplu. On faisait dans l'église les funérailles de cet homme; et Philippe, oubliant tout à la fois le respect dû au lieu saint et les égards que mérite une famille affligée, montra publiquement, dans le temple même, la joie qu'il éprouvait du trépas de cet ennemi prétendu. Il habitait un pays où, alors du moins, la religion était respectée et protégée; un pareil scandale ne

pouvait donc rester impuni. Son action impie fut déférée aux magistrats qui s'empressèrent d'informer contre lui. La crainte d'un procès criminel dont il est menacé l'oblige à se cacher ; mais bientôt, abandonné de tous, désespéré et poursuivi par les gens de la justice, il n'a plus d'autre ressource que de se réfugier dans une église pour y jouir du droit d'asile.

C'était là que la miséricorde de Dieu attendait ce grand coupable pour le toucher et le convertir. A l'instant où il avait donné le scandale qui causait sa peine, il avait senti sa faute : et d'ailleurs, il avait été maltraité par les parents du défunt à la mémoire duquel il insultait. Ces circonstances réunies avaient fait sur lui quelque impression ; mais le moment d'un repentir efficace n'était pas encore arrivé. Ce fut donc dans cette église où il s'était réfugié, qu'ayant jeté les yeux sur un crucifix, il commença à comprendre combien il était criminel devant Dieu. La grâce agissant alors dans son âme, il arrose le pavé de ses larmes, offre au Seigneur le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, qui n'est jamais rejeté, renonce pour toujours au monde et prend la résolution, si Dieu veut bien l'agréer, d'entrer chez les Capucins pour y passer le reste de ses jours dans la pratique de la pénitence.

Philippe ne diffère pas un moment à exécuter la résolution qu'il a prise ; il se présente au Père gardien du couvent de Palerme, où il désirait être admis ; mais le supérieur, le connaissant de réputation, le traite avec rigueur, lui reproche ses vices et le renvoie au Père provincial, qui faisait alors sa visite dans ce canton. Celui-ci ne reçoit pas mieux le pénitent ; mais, vaincu par

ses sollicitations, il lui donne l'espoir qu'il sera reçu s'il veut réparer ses scandales et surtout l'outrage qu'il avait fait à toute une famille. Quoique né dans une condition obscure, ce malheureux jeune homme avait l'âme élevée et capable de grandes choses. C'était un de ces caractères vifs qui ont une égale ardeur pour le bien et pour le mal; il a donc le courage de vaincre sa fierté naturelle et d'aller se jeter aux pieds de ceux qu'il avait offensés. Ayant obtenu d'eux son pardon, il retourne vers les Capucins, qui l'admettent au noviciat et changent son nom de Philippe en celui de Bernard de Corléon.

On voit trop souvent dans le monde des hommes qui, ayant entrepris leur conversion, laissent imparfait cet ouvrage important et regardent en arrière après avoir mis la main à la charrue. Tel ne fut pas le nouveau novice. Il travailla avec autant de soin à acquérir les vertus qu'il en avait mis jadis à satisfaire ses passions. Les rudes traitements et les humiliations qu'on lui fit subir pour l'éprouver ne purent le décourager ni lasser sa patience. Le lieutenant du roi de Palerme vint lui-même au couvent avec plusieurs officiers de la garnison, poussé par la curiosité, et désirant s'assurer de la conversion de Philippe dont la mauvaise conduite ne lui était pas inconnue. Il lui parla d'abord avec hauteur et mépris; mais il en reçut des réponses si humbles que, ne doutant plus de son changement, il l'embrassa, lui fit des excuses de l'avoir ainsi traité et se recommanda à ses prières.

La ferveur de frère Bernard s'étant soutenue pendant tout le temps de son noviciat, ses supérieurs lui permirent de prononcer ses vœux. Le peuple des environs

de Corléon accourut en foule à la cérémonie de sa profession, pour s'assurer s'il était véritablement converti ; il fit son sacrifice avec tant de piété et de joie qu'il dissipa tous les doutes des assistants et les toucha jusqu'aux larmes. Cet extérieur édifiant n'était, au reste, que l'expression des sentiments de son cœur. Lorsqu'il se vit profès, et par là plus maître de suivre son attrait pour la mortification, il déclara une guerre cruelle à son corps et s'appliqua à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de ses anciennes passions. Il prenait la discipline jusqu'au sang, jeûnait de la manière la plus rigoureuse, ne se nourrissait que de pain et d'eau, couchait sur le plancher de sa cellule et se livrait à beaucoup d'autres austérités, ne cessant jamais d'affliger son corps afin de le soumettre à l'esprit.

Autant frère Bernard avait été autrefois ami de l'indépendance et jaloux de suivre en tout ses volontés, autant il se montra, depuis son entrée en religion, soumis et obéissant. Les moindres signes de ses supérieurs étaient pour lui des ordres qu'il s'empressait d'accomplir. Indifférent sur tous les emplois, il fut choisi pour remplir celui d'infirmier, à une époque où régnait dans le couvent une maladie contagieuse qui rendait cet office tout à la fois plus difficile et plus dangereux. Loin de faire la moindre plainte, il s'y consacra avec joie, donna aux malades les soins les plus assidus, leur rendit les services les plus humiliants, et prouva à tous qu'il était animé, à l'égard du prochain, de la charité la plus vive et la plus sincère.

Cette même ardeur de charité détermina le serviteur de Dieu à solliciter du Père provincial la permission de

porter secours aux habitants du bourg de Scarlato, parmi lesquels une maladie épidémique s'était déclarée et dont plusieurs mouraient faute de remèdes. L'ayant obtenue, il fit en leur faveur une quête générale dans la ville de Palerme ; elle fut si abondante qu'elle lui donna les moyens d'assister ces pauvres malades et de fournir à tous les besoins des indigents de ce lieu. Il ne se bornait pas à rendre au prochain des services de ce genre. Il suffisait que quelqu'un fût dans la peine pour que frère Bernard cherchât à l'en délivrer. Un pauvre homme de Palerme, père de famille, entra une nuit dans l'enclos d'un jardinier et lui vola soixante-dix-sept plans ; celui-ci, ayant découvert le coupable, le poursuivit en justice et le fit condamner aux galères pour plusieurs années. La femme de ce malheureux, désespérée de n'avoir pu par aucun moyen fléchir le jardinier et délivrer son mari, va trouver le saint religieux et le prie de vouloir l'aider dans sa nécessité. Bernard, se prêtant volontiers au désir de cette femme, se transporte chez le jardinier, lui parle si efficacement qu'il finit par vaincre son obstination, le détermine à se désister, fait révoquer la sentence et rendre la liberté à ce malheureux.

Tandis qu'il s'occupait ainsi avec tant de zèle à faire du bien à ses frères et à leur procurer tous les soulagements qui étaient en son pouvoir, il s'oubliait entièrement lui-même, vivant dans le dénûment le plus absolu. Rigide observateur du vœu de pauvreté, il n'avait à son usage que le méchant habit qui le couvrait, un chapelet, une croix, une discipline, une haire et quelques autres instruments de pénitence. Ainsi il expiait le plaisir qu'il avait pris autrefois à se livrer au jeu, et le désir d'y

gagner. Dieu, qui voulait le rendre parfait, permit qu'il eût aussi à expier, mais de la manière la plus rude, son ancien amour de l'indépendance. Frère Bernard allant par obéissance de Palerme à Messine et faisant le voyage par mer, le bâtiment sur lequel il se trouvait fut capturé par un corsaire des Etats barbaresques. Le saint religieux, réduit à l'esclavage, eut à souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer de plus dur de la part du patron auquel il avait été vendu ; mais quelque pénible que fût sa condition, elle l'affligea moins que les sollicitations impudiques d'une jeune esclave. La résistance qu'il opposa à la passion criminelle de cette malheureuse irrita tellement celle-ci que, profitant de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de leur maître commun, elle le fit mettre aux fers, jeter dans un affreux cachot et accabler de coups. Il y passa seize mois, privé de tous les secours extérieurs de la religion et n'ayant d'autre ressource que la prière. Au bout de ce temps, il fut échangé et revint en Sicile, où il se dédommagea, par de ferventes communions, de la peine qu'il avait éprouvée pendant sa captivité de ne pouvoir recevoir cette divine nourriture.

Le serviteur de Dieu, après son retour des Etats barbaresques, donna de nouvelles preuves de la piété la plus sincère et la plus solide. On remarquait surtout sa tendre dévotion pour la passion du Sauveur, pour la sainte Eucharistie et pour l'auguste Mère de Dieu. Sa charité envers le prochain semblait prendre sans cesse de nouveaux accroissements. La peste s'étant manifestée, en 1666, à Castelnuovo, ville de Sicile, frère Bernard, qui remplissait au couvent de Palerme l'office de quêteur, demanda à ses supérieurs, comme une grâce, d'accom-

pagner six religieux capucins qui se rendaient dans les lieux infectés par la contagion. Y étant arrivé, il se livra tout entier au soin des malades dans les maisons particulières et dans les hôpitaux; cependant le fléau l'épargna, mais il ne survécut pas longtemps à ce dernier acte de charité. Usé par les fatigues et surtout par ses rigoureuses mortifications, il fut pris d'une grosse fièvre qui obligea de le mettre à l'infirmerie. La maladie fit bientôt des progrès dont Bernard lui-même s'aperçut. Ayant demandé le saint Viatique, il le reçut avec des sentiments d'humilité et une ferveur qui touchèrent tous les assistants. On a cru qu'il connaissait le moment de sa mort, par le soin qu'il prit de faire compter les heures lorsqu'il fut proche de sa fin. Le prêtre qui l'assistait lui ayant dit qu'il était trois heures, il approcha, avec respect, de sa bouche le crucifix qu'il tenait, et s'endormit du sommeil des justes, à l'âge de près de soixante ans, le 12 janvier 1667.

On avait une si haute idée de sa sainteté, que des grands du royaume de Sicile voulurent le porter en terre sur leurs épaules. Son convoi eut l'air d'un triomphe, par la foule innombrable de peuple qui y assistait et qui, avant cette cérémonie, s'était jetée sur ses pauvres habits pour les conserver comme des reliques. Plusieurs miracles s'opérèrent bientôt à son tombeau et déterminèrent l'archevêque de Palerme à travailler au procès de sa béatification. Son corps, exhumé au bout de sept mois pour être placé dans un lieu convenable, fut trouvé sans aucune marque de corruption. Le pape Clément XIII béatifia ce serviteur de Dieu le 15 mai 1768.

(*Petits Bollandistes.*)

DIX-HUITIÈME JOUR DE JANVIER

LE VÉNÉRABLE NICOLAS MOLINARI

CAPUCIN, ÉVÊQUE

1791. — République Française. — Pape : Pie VI.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine. — Enfance et première éducation de Nicolas. — Prédiction du bienheureux Ange d'Acre. — Nicolas entre dans l'Ordre des Capucins. — Le novice modèle. — Sa dévotion à Jésus et à Marie. — Il prononce ses vœux à Perdisumo. — Ses austérités et ses vertus. — Son amour pour la retraite. — Il se prépare à la prédication. — Ses études à Bologne et à Modène.

Ce vénérable serviteur de Dieu naquit à Lagonegro, petite ville de la Basilicate (royaume de Naples), le 10 mars 1707. Ses parents, Charles Molinari et Cécile Mazzaro, n'étaient ni riches ni puissants; mais, à défaut de ces vains avantages de la terre, ils possédaient la noblesse du cœur et la dignité de la vertu. Ils donnèrent à leur fils le nom de Joseph, en l'honneur du bienheureux époux de la très-sainte Vierge, et le jour même de sa naissance, ils le consacrèrent au Seigneur et firent vœu de le faire entrer plus tard dans l'Ordre des Capucins.

Joseph reçut en effet l'éducation chrétienne la plus capable de développer en lui les bonnes dispositions dont il était doué. Souvent, tout petit encore, et commençant à peine à parler et à comprendre, sa mère le conduisait

dans l'église de Saint-Sébastien, et là, devant les images du Sauveur et de sa divine Mère : « Mon fils », lui disait-elle, « voici Jésus, ton véritable Père ; sois-lui toujours « fidèle ; voilà Marie, ta Mère bien-aimée, cherche tou-« jours un refuge dans ses bras ».

Les exemples que Joseph avait sans cesse devant les yeux contribuèrent, encore plus que les préceptes qu'il recevait tous les jours, à faire de lui un parfait chrétien. Son père, dont la foi était vive et ardente, ne se mettait jamais à l'ouvrage sans avoir imploré tout d'abord l'assistance d'en haut et offert son travail au Seigneur. Sa mère eût été digne de servir Dieu, comme les pieuses filles de sainte Claire, dans le recueillement et la solitude. Enfin l'aîné de ses frères, entré jeune encore dans l'Ordre des Capucins, s'y distinguait par ses vertus et ses austérités. Il semblait que Dieu eût disposé autour de cette plante qui croissait pour le ciel tout ce qui était capable de la protéger efficacement contre les orages, et d'aider à son rapide développement.

Sur les entrefaites, le père de Joseph vint à mourir, et il se trouva être, à moins de vingt ans, le chef d'une famille nombreuse qu'il fallait soutenir et élever à force de travail. Il se mit courageusement à l'œuvre, et soutenu par l'appui d'en haut, il réussit dans cette tâche difficile. A ses heures de loisir, il faisait de pieuses lectures, ou s'entretenait avec des hommes vénérables, connus pour la sainteté de leur vie et leur science profonde des choses de la religion. Un jour l'un d'eux, le bienheureux Ange d'Acre, récemment venu à Lagonegro, à la suite d'une longue conversation, l'interpellant tout à coup au moment où il s'apprêtait à le quitter, lui dit comme inspiré

de l'Esprit : « Souviens-toi de ceci, mon fils, tu seras « Capucin, et tu paîtras les brebis du Seigneur ».

Joseph entendit avec joie ces paroles, et elles firent sur lui une impression d'autant plus vive et plus agréable qu'il n'avait pas lui-même d'autre pensée ni d'autre désir. Il songea dès lors à s'imposer par avance la vie austère du cloître, comme pour essayer s'il aurait la force physique nécessaire à ceux qui veulent servir Dieu dans le jeûne, la veille et les mortifications. Il fit de sa chambre une cellule, coucha sur une planche, passa les nuits à prier et à se donner des coups de discipline. Il porta des vêtements sombres, d'étoffe grossière, rudes au toucher, chauds en été, froids en hiver ; il jeûna et vécut de pain et d'eau.

Dieu le récompensa des efforts qu'il tentait pour se soustraire aux nécessités de la chair. Un jour qu'il se promenait sur la grand'route, il tomba tout à coup en extase et resta quelque temps immobile, les bras levés au ciel, la figure éclairée d'une expression de béatitude infinie. Tantôt il paraissait prêter l'oreille à une voix sensible seulement pour lui, tantôt ses lèvres remuaient comme s'il parlait avec vivacité, mais sans qu'on pût distinguer une seule de ses paroles. Enfin, au bout d'un quart d'heure, il sembla se réveiller d'un profond sommeil et s'écria tout joyeux : « Je suis capucin ; saint Blaise, « que je viens de voir et d'entendre, m'a promis qu'il serait « mon introducteur et mon protecteur au sein de l'Ordre ».

Rentré à la maison, le bienheureux Joseph manifesta à sa mère son intention bien arrêtée de demander l'habit ; la pieuse femme, quoique assurément fort peinée de se séparer de lui, n'y fit aucune objection : elle sentait bien

que ses efforts pour le retenir seraient inutiles ; et, d'ailleurs, n'avait-elle pas autrefois consacré à Dieu et voué au service de Dieu son enfant bien-aimé. Joseph partit donc et se rendit chez le provincial, le Père Jean-Baptiste de Saint-Ménas, à qui il exposa l'objet de sa visite. Il fut reçu à bras ouverts : la renommée de ses vertus avait déjà pénétré jusqu'au couvent, et d'ailleurs la sainte vie de son frère, entré en religion depuis plusieurs années, offrait comme une garantie de plus et consolidait les espérances qu'on pouvait fonder sur lui.

C'est le 25 novembre 1730, à l'âge de vingt-trois ans, que le bienheureux Joseph revêtit la robe des Capucins. Il reçut en religion le nom de Nicolas, en mémoire du grand saint qui a porté ce nom et qui est en grand honneur dans le sud de l'Italie. Puis, après s'être recommandé aux prières de sa mère, de ses amis et de ses proches, il se sépara pour jamais d'eux et du monde, et fut le plus humble des novices du couvent de Marsico.

Il ne tarda pas à devenir un sujet d'admiration et d'étonnement non-seulement pour les jeunes religieux, mais même pour les plus vénérables ; et on le considéra avec respect comme un miroir de toutes les vertus et un élu du Seigneur. Brûlant d'un ardent amour pour son Dieu, il passait la nuit à prier dans sa cellule ; à la chapelle, toujours le premier et le dernier ; ses supérieurs disaient qu'ils étaient obligés de l'en chasser. Il s'agenouillait sur la pierre, devant le crucifix du grand-autel, ou plus fréquemment encore devant la statue de la très-sainte Vierge Marie à qui il avait une dévotion toute particulière. Il en fut récompensé : aux heures

d'affliction, Marie vint plus d'une fois visiter son pieux serviteur, et lui apporter avec ses douces paroles la consolation et la paix.

Le service de Dieu ne faisait pas oublier au jeune novice le service du prochain, et en particulier celui des pauvres et des malades. Avec sa figure blanche et souriante, et ses grands yeux noirs tout pénétrés d'une infinie bonté, il semblait l'ange de la charité et de l'espérance; on l'accueillait avec des cris de joie dans les chaumières où l'on souffrait, et les malades ne voulaient être soignés que par lui. Il répondait à tous avec une égale bienveillance, pansait leurs plaies avec une patience admirable et une délicatesse extrême, et à ceux qui n'avaient plus besoin de sollicitude et d'encouragements que pour bien mourir, il parlait de la mansuétude infinie de Dieu et de ses miséricordes inépuisables.

Cependant la fin de son noviciat approchait, à sa grande joie et aussi à la grande joie des religieux du couvent, qui désiraient ardemment le voir prononcer ses vœux, et dont l'un deux, le Père Michel-Ange de Massa, le maître des novices, disait: « Je n'ai jamais vu de novice « plus accompli ». C'est le jour de la fête de sainte Catherine et dans la chapelle du couvent de Perdisumo qu'eut lieu la cérémonie.

Les supérieurs du frère Nicolas l'envoyèrent presque aussitôt, en qualité de clerc et de sacristain, à Lauria, petite ville située à quelques lieues au sud de Lagonegro. Grande fut la joie de sa mère, en apprenant qu'il allait habiter près d'elle et, le jour même où elle en reçut la nouvelle, elle courut au couvent pour le voir et le presser dans ses bras. Elle avait compté sans les rigueurs de la

règle, qui imposaient aux jeunes profès trois ans de solitude absolue, sans faire d'exception ni pour les proches, ni pour la mère même du religieux. Le Père gardien refusa d'abord toute permission ; à la fin, cependant, cédant aux sollicitations sans cesse renouvelées de la pieuse femme, il lui permit d'avoir avec son fils un court entretien dans le parloir du couvent. C'est la seule fois que le bienheureux frère consentit à ce que la règle fût violée en sa faveur.

En toutes choses, il était le modèle du parfait religieux ; ses progrès dans la vie monacale avaient été rapides et sûrs. Il vivait maintenant de pain trempé dans de l'eau, assaisonné quelquefois avec un peu d'ail. Jamais de viandes, quelquefois seulement du poisson et quelques gouttes de vin. Il ne faisait qu'un repas par jour. Il portait constamment un cilice garni de pointes aiguës. La nuit, il se frappait jusqu'au sang à coups de discipline.

Sa modestie égalait son austérité. Il marchait par les rues, les yeux fixés à terre, paraissant toujours poursuivre une pensée intérieure, insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Le silence et la solitude avaient pour lui un charme inexprimable. Le monde et la foule l'effrayaient ; il aimait par-dessus tout son humble cellule, si nue, si pauvre, si retirée, où il n'avait ni une table, ni une chaise, ni un ornement. On rapporte qu'il lisait, étudiait et écrivait à genoux, et qu'il contracta ainsi le germe de maladies douloureuses qui abrégèrent sa vie.

Trois ans après qu'il eut prononcé ses vœux, il consentit enfin, sur l'ordre formel de ses supérieurs, à se laisser ordonner prêtre et à se préparer à la prédication. Il ne tarda pas à trouver dans l'exercice de ses nouvelles fonc-

tions une source de jouissances infinies, quoique parfois mêlées d'une amère tristesse. Pendant qu'il offrait le saint sacrifice, il songeait avec délices à l'inépuisable miséricorde du Sauveur ; mais en même temps l'ingratitude des hommes lui causait une profonde horreur : « O misérables juifs », s'écriait-il, « qui avez fait périr « Celui qui venait pour vous racheter ; est-ce ainsi que « vous avez traité mon Sauveur Jésus ? »

Durant cinq ans, le bienheureux Nicolas exerça à Lauria son saint ministère. Au mois de février 1737, il fut envoyé par ses supérieurs à Bologne, pour y étudier la philosophie et la théologie. Il fit la route à pied, en compagnie du Père Fidèle de Grottola, vivant de la charité des passants, tantôt recueilli pour la nuit dans une auberge, tantôt dormant sous le ciel bleu, à la garde de Dieu. A Bologne, il eut pour professeur de philosophie le Père Ange de Césène, connu dans le monde des lettres sous le nom de Serra. Là, comme autrefois à Lagonegro, il ne tarda pas à se faire remarquer par ses belles vertus et ses progrès rapides. Il n'avait pas encore passé deux années à l'Université de Bologne, que ses maîtres déclaraient n'avoir plus rien à lui apprendre, et l'envoyaient continuer et achever ses études à l'école de Modène.

Le savant Père Bernardin de Modène, qui fut plus tard définiteur général, dirigea ses travaux et se prit pour lui d'une vive affection. Malheureusement l'ardeur de Nicolas pour l'étude avait altéré sa santé, au point de le mettre en danger de mort. Dans cette occasion, le bon Père implora l'intercession du bienheureux Séraphin d'Ascoli : « Si je guéris », lui disait-il, « mon premier « soin sera de hâter à la cour de Rome le procès de

« votre canonisation. » Il recouvra en effet la santé, et tint parole.

Devenu presque l'égal des plus savants hommes pour sa science des choses de la religion, Nicolas fut rappelé dans la Basilicate, où il allait être promu aux plus hautes dignités de l'Ordre (1744).

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Père Nicolas devient maître des novices. — Ses supérieurs l'envoient en qualité de missionnaire prêcher les vérités de la foi dans les différentes villes d'Italie. — Eloquence du Père Nicolas. — Missions dans le Sud, puis dans le Nord de la Péninsule. — Succès de ses prédications. — Miracles qui les accompagnent. — Il est nommé postulateur de l'Ordre, puis évêque, malgré ses refus. — Administration de son diocèse. — Sa dernière maladie. — Sa mort et ses funérailles. — Nouveaux miracles.

La piété de Nicolas, sa douceur, sa patience, l'autorité de ses exemples et enfin sa science le désignaient tout naturellement pour remplir les fonctions de maître des novices. En dépit de sa modestie, il dut se résigner à accepter cette charge et à diriger les autres, lui qui prétendait ne savoir pas se diriger lui-même. Il s'en acquitta avec bonheur. Les novices avaient pour lui une affection filiale ; il les aimait comme un père, et prenait soin d'élaguer dans ces jeunes plantes toutes les parties malades qui auraient pu arrêter leur croissance et empêcher leur développement.

Durant trois ans, maintenu dans sa dignité par son provincial, en dépit d'attaques calomnieuses, Nicolas prépara ainsi des âmes pour le ciel. Tout à coup ses supérieurs pensèrent qu'il serait bon d'étendre sa sphère d'action, et de l'envoyer en qualité de missionnaire prêcher dans les villes et dans les campagnes. Il réussit

également dans cette nouvelle tâche beaucoup plus pénible et plus difficile que celle de maître des novices. Le crucifix à la main, brûlant d'amour pour son Dieu, il parlait avec une éloquence passionnée qui faisait descendre la persuasion dans les cœurs et amenait les pécheurs au tribunal de la pénitence.

En récompense des services que Nicolas rendait à la religion et aux âmes, le chapitre provincial le nomma gardien. C'est au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, à Lagonegro, sa ville natale, que le bienheureux frère exerça d'abord cette dignité. Il y demeura à peine une année, (1750). Le général de l'Ordre le tira de la retraite, et l'envoya de nouveau, au bout de quelques mois (1750), prêcher et convertir.

C'est en effet à prêcher et à convertir que Nicolas semblait être destiné par Dieu. Les dimanches et les jours de fête, par tous les temps, pluie ou grêle, vent ou tempête, il se mettait en route dès le grand matin ; chemin faisant, il récitait la sainte messe et les litanies de Jésus, ou bien encore il méditait sur l'objet de son sermon. Ainsi priant et réfléchissant, il arrivait bientôt au terme de son voyage, montait en chaire, parlait le plus souvent avec beaucoup d'éloquence, et s'en retournait simplement et modestement comme il était venu.

Quand il prêchait une mission, c'est-à-dire pendant quinze ou vingt jours, les confessions et la préparation de ses sermons l'occupaient tellement qu'il trouvait à peine le temps de manger et de prendre quelque repos. Aux jours de fête, il prêchait dans deux et même dans trois églises. Aussi avait-il une réputation universelle ; le peuple l'aimait et l'appelait à grands cris. Les évêques

de Capaccio, de Policastro, de Tursi, de Tricarico, etc., cherchaient à l'attirer dans leurs diocèses ; enfin Dieu faisait descendre sur lui le torrent de ses miséricordes, et lui accordait le pouvoir d'accomplir des miracles.

Un jour qu'il prêchait sur la place de Sizi, petite ville du diocèse de Tursi, dans la Basilicate, le soleil était si ardent que personne ne pouvait le supporter, et que plusieurs des auditeurs avaient été obligés de se retirer. Le Père Nicolas s'arrêta pendant quelques instants, se mit à genoux et récita un *Ave, Maria :* aussitôt un immense nuage s'étendit comme un dais gigantesque au-dessus de l'assemblée, et la protégea de son ombre pendant tout le temps que dura le sermon.

Une autre fois, à Castel-Sarrasin, on le supplie d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir de la pluie, les fruits se dessèchent sur les arbres, les moissons et les plantes sont brûlées, tout est perdu si le ciel n'envoie sa rosée : « Priez et veillez pendant trois jours », répond le saint homme, « et vos vœux seront exaucés ». Au troisième jour, il tomba de l'eau en si grande abondance, que de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'avoir vu une pareille avalanche de pluie.

Ainsi précédé et suivi par des miracles, guérissant les malades, éloignant les fléaux, il n'est pas étonnant que le Père Nicolas ait ramené beaucoup de pécheurs dans les voies du Seigneur. Il fut en effet un grand convertisseur. On cite un grand personnage de Saint-Archangelo dans le diocèse de Tursi, qui vivait avec une concubine au moment de l'arrivée du prédicateur, et qui, la mission terminée, vint faire aux pieds de Nicolas l'aveu de ses

fautes, et mena par la suite une conduite régulière et chrétienne.

Pendant cinq ans, le bienheureux capucin parcourut ainsi toute l'Italie méridionale, prêchant et convertissant, puis ce fut le tour de l'Italie du Nord. Il y eut autant de succès. On le vit successivement dans toutes les grandes villes des duchés de Parme et de Modène, de la Lombardie, du Piémont, accompagné de la même foule enthousiaste, partout aussi éloquent, aussi infatigable, partout suivi des bénédictions du Seigneur. A Padoue, il annonce à un cardinal qu'il montera bientôt sur la chaire de saint Pierre et, quelque temps plus tard, ce cardinal devient Clément XIII. A Bologne la multitude des assistants est telle qu'il est obligé non-seulement de prêcher en plein air, mais encore de recommencer son sermon. A Rome, enfin, on l'honore presque comme un saint, et le chapitre général de l'Ordre lui confie la charge importante de Postulateur.

De 1761 à 1779, il s'acquitta de cette mission difficile et délicate avec le zèle et le talent qu'on pouvait attendre de lui. C'est par ses soins et sur ses pressantes sollicitations que le bienheureux Séraphin fut canonisé, le 16 juillet 1767, et le vénérable frère Bernard de Corléon béatifié la même année.

Cependant, au milieu des occupations et des fatigues que lui créait sa charge, il trouvait encore le temps de prêcher : en 1762, à Narsi, dans le diocèse de Nepi ; en 1763, à Naples ; en 1764, à Rome ; puis à Saint-Marin ; il est partout où il y a un pécheur à convertir, une brebis égarée à ramener au bercail, un malade à rappeler à la vie. Micheline Corsetti lui présente son enfant paralytique,

le bienheureux le lui rend guéri ; Livia Piccione, aveugle depuis longues années, implore le secours de ses prières : il fait sur ses pauvres yeux fermés le signe de la croix et les ouvre à la lumière. Comme au temps de notre glorieux Seigneur Jésus, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent ; et le monde étonné s'incline devant la toute-puissance de Dieu, et vénère celui qui guérit ainsi au nom du Très-Haut.

Tant de services rendus à la cause de la religion et du Christ ne pouvaient rester sans récompense ; en 1778, le pape Pie VI lui offrit un évêché. Le Père Nicolas refusa d'abord, alléguant son âge, ses infirmités, ses fatigues ; il vint même se prosterner aux pieds du Saint-Père et le supplier de lui épargner un si grand honneur ; Pie VI, persuadé qu'il ne pouvait porter ses faveurs sur un plus digne, lui donna l'ordre d'accepter. Le bon religieux obéit ; il accepta, et le 7 juin 1778, le cardinal Innocent Conti lui confia la dignité épiscopale dans l'église de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, qui appartenait aux Pères Capucins.

Evêque, le Père Nicolas demeura tel que lorsqu'il n'était qu'un simple religieux, pauvre, humble, modeste, dévoué à tous, le bienfaiteur des malheureux, le consolateur des affligés, se prodiguant à tous, n'épargnant ni ses peines ni ses fatigues. Il administra successivement les diocèse de Scala et de Bovino, le premier pendant cinq ans, de 1778 à 1783, le second jusqu'à la fin de sa vie. C'est à Bovino qu'il prononça, en faveur du peuple opprimé par les grands, le magnifique discours où se trouvaient ces éloquentes paroles : *Clamant pauperes, clamant viduæ, clamant virgines, clamant Ecclesiæ.*

« Les pauvres pleurent, les veuves pleurent, les vierges « pleurent, l'Eglise aussi gémit sur le malheur de ses « enfants », et presque aussitôt l'oppression cessa, et des aumônes furent de tous côtés remises à l'évêque, pour être par lui distribuées à ceux qui souffraient.

Cependant l'exil de ce glorieux serviteur de Dieu touchait à sa fin. Au milieu de ses travaux apostoliques, les maladies ne l'avaient pas épargné, et si son âme était toujours vaillante et forte, le corps affaibli et usé refusait parfois ses services. Quand il se sentit approcher du terme de ses travaux, il envoya dans toutes les églises de son diocèse une circulaire apostolique où il demandait à ses fidèles de prier pour son âme. Il s'appelait, dans cette épître, le plus grand pécheur de la terre, et paraissait désespéré de son pardon.

Le 24 novembre 1791, il rentra dans son palais épiscopal, qu'il avait délaissé pour le couvent des Capucins, et quatre jours plus tard, le 28, il commençait avec ses ouailles une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Fatigué comme il l'était, il voulut prêcher tous les jours et communiquer aux fidèles la sainte ardeur qui l'embrasait ; il se surpassa en effet lui-même, et déploya dans ce dernier effort toutes les ressources d'une admirable éloquence; mais quelques jours après il tomba malade d'un catarrhe qui devait l'enlever.

Il resta debout cependant, et voulut présider lui-même à la célébration des grandes fêtes de la fin de l'année, la Conception et Noël. Il passa la nuit dans la cathédrale, au chœur, assista aux trois messes du jour *in Pontificalibus*, et prêcha. Son sermon finissait ainsi :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que vous entendez la « voix de votre pasteur, et que vous le voyez en ce lieu. « L'heure approche où je vais vous quitter pour tou« jours ».

L'heure approchait en effet. Déjà il n'offrait plus le saint sacrifice que dans son oratoire ; le 2 janvier 1792, il dut renoncer à ce dernier bonheur et rester dans son lit. Son catarrhe avait rapidement pris un caractère dangereux, et les médecins déclaraient leur impuissance à arrêter les progrès du mal. Le saint prélat, d'ailleurs, ne s'en effrayait pas : il voyait venir la mort avec le calme et la tranquillité du juste qui n'a rien à se reprocher ni rien à craindre. Le 2 janvier, au soir, il pria son confesseur, l'archidiacre Charles Santoro, de lui donner le saint Viatique. Il souffrait déjà affreusement, et cependant on ne l'entendait répéter que ces mots : « Encore, « ô Seigneur, encore, encore ! » Les yeux fixés sur son crucifix, il méditait sur la Passion du Sauveur et sur les douleurs de sa sainte Mère au haut du Calvaire ; et, comparant ses souffrances à celles de son Dieu, il se trouvait encore trop épargné.

Un peu de calme revenu, il dicta son testament, fit des donations aux églises et aux pauvres, et pourvut aux intérêts de son diocèse. Enfin, le 18 janvier 1792, à trois heures du matin, il expira en murmurant les noms de Jésus et de Marie.

La nouvelle de sa mort se répandit bientôt dans la ville et le diocèse tout entier, et presque aussitôt une foule immense encombra le palais et l'évêché. On baisait les pieds et les mains du cadavre, on se disputait les lambeaux de ses vêtements. Dix heures après que le

saint homme avait rendu le dernier soupir, on fit au bras droit, qui était encore souple et flexible, une légère incision, et le sang coula en abondance. Acte authentique fut dressé de ce miracle par le notaire Charles-Dominique Macchiavel, assisté de l'archidiacre Santoro et d'un autre ecclésiastique.

Ce ne fut pas d'ailleurs le seul prodige que l'on eut à consigner. Des aveugles, des sourds, des paralytiques, furent guéris par l'intercession du bienheureux, toujours tout-puissant auprès de Dieu, après sa mort comme pendant sa vie. On cite les noms du vicaire général Laurent de Lucques, de sœur Marie-Hyacinthe, d'Anna Borella de Calliano, de Catherine Nicole de Bovino, etc., etc., rappelés à la vie pour s'être recommandés au saint évêque.

Les funérailles furent célébrées avec pompe, et les miracles qui s'accomplirent pendant la cérémonie en rehaussèrent encore l'éclat.

(Abrégé de LECHNER.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER

LE RÉVÉREND PÈRE JEAN D'OBIÉTA

MISSIONNAIRE FRANCISCAIN DE L'OBSERVANCE, ET L'UN DES FONDATEURS DE LA PROVINCE DE FRANCE.

1857. — Napoléon III, empereur. — Pape : Pie IX.

SOMMAIRE : Famille du Père Jean. — Deux de ses frères et lui-même entrent en religion. — Ses vertus. — Tribulations et exil. — Le Père Jean entre au couvent de Zarauz et devient franciscain de l'Observance. — Travaux apostoliques. — Restauration du couvent de Perna — Nouveaux malheurs. — Départ pour l'Italie. — Fondation du couvent de Saint-Palais. — Mort du Père Jean.

Jean d'Obiéta naquit le 13 mars 1788, à Guernica, ville de la province de Biscaye, en Espagne. Il était fils de Thomas et de Thérèse d'Obiéta, pauvres gens, d'une piété extrême, et qui donnèrent à leurs enfants le premier des biens, une éducation chrétienne et de bons exemples.

Jean était le troisième de quatre frères. Ses deux aînés entrèrent, l'un dans l'Ordre de Saint-François, l'autre dans l'Ordre de Saint-Dominique, et s'y firent remarquer par leurs vertus. Quant au plus jeune, obligé de prendre les armes pour la défense de son pays, il fut tué pendant la guerre.

Jean d'Obiéta fit ses études à Orduna et à Bilbao. Infatigable au travail, d'un esprit vif et prompt, il ne tarda pas à avancer rapidement dans la connaissance des langues mortes et des sciences. Ses supérieurs l'aimaient pour sa belle intelligence et son ardeur; ses camarades l'admiraient pour ses vertus.

Il n'était âgé que de quinze ans quand il demanda et obtint l'habit de Saint-François. Tout frêle qu'il était, il se mortifiait cruellement; il s'était, en secret, procuré un cilice par le moyen duquel il macérait son corps innocent. Il jeûnait, veillait et passait fréquemment des nuits entières à prier.

Quelque temps après qu'il eut prononcé ses vœux, il fut chargé par ses supérieurs d'enseigner le latin au couvent de Bermeo. Il s'en acquitta à merveille, et laissa à tous ses élèves le meilleur souvenir de ses talents et de ses vertus.

Survint la guerre de l'indépendance et l'expulsion des religieux, qui en fut la suite; Jean d'Obiéta alla successivement en Aragon, en Catalogne et en Valence. Pendant ces temps douloureux, il reçut les ordres sacrés, et retourna ensuite dans sa famille, où il trouva ses deux frères que les mêmes malheurs avaient forcés d'y rentrer.

En 1819, Jean entra au couvent des missionnaires franciscains de l'Observance, à Zarauz; et ses nouveaux supérieurs, qui avaient bien vite remarqué ses vertus, l'employèrent à l'œuvre des missions. Jean produisit de grands fruits dans les âmes. On raconte qu'un jour, envoyé par son gardien pour prêcher dans une paroisse voisine, il oublia tout à coup, en montant en chaire, ce qu'il se proposait de développer. Il réfléchit un instant sans succès, puis il dit : « C'est l'obéissance qui m'a envoyé prêcher, « l'obéissance exige que j'exécute cet ordre ». Là-dessus, il monta en chaire, et Dieu lui donna des paroles en abondance.

Les travaux apostoliques du Père Jean ne l'empêchèrent pas de s'occuper des intérêts particuliers de son

Ordre. Le couvent de Perna était resté en ruines depuis la guerre; il résolut de le rétablir et s'y rendit seul, malgré les avis de ceux qui lui représentaient l'impossibilité d'un pareil dessein. Les habitants de la ville virent avec stupéfaction un religieux s'enfoncer sous les arcades noircies du vieux couvent, s'agenouiller au milieu des décombres et prier tout le jour, puis, la nuit venue, disposer une pierre sous sa tête et s'endormir le visage tourné vers le ciel. Le lendemain, quelques fidèles apportèrent à l'intrépide frère un matelas et de la nourriture; quelques jours après, deux autres religieux vinrent se joindre à lui et le couvent fut rétabli. Le Père Jean y resta jusqu'en 1822.

A cette époque, il rentra au couvent de Zarauz, où il continua de travailler aux missions, et d'édifier par sa belle conduite tous ceux qui le connaissaient.

En 1840, nouvelles persécutions : les religieux sont de nouveau chassés de leurs couvents; il faut se séparer de ses frères et chercher un asile. Le Père Jean se retira, avec deux autres Pères, à un ermitage situé près d'Ayat, où il persévéra dans la vie sainte qu'il avait menée jusqu'alors. Tous les jours il disait sa messe, jeûnait presque continuellement, faisait de longues oraisons et méditait. Le silence le plus complet régnait dans l'ermitage; on y pratiquait, en un mot, toutes les règles de l'Ordre.

Cependant cette vie, toute retirée et toute sainte qu'elle était, ne satisfaisait pas le Père d'Obiéta. Il lui fallait la vie du couvent et des supérieurs à qui il pût aveuglément obéir. Aussi, malgré tous les liens qui le retenaient dans sa patrie, il songea à la quitter pour aller chercher en Italie ce que son âme souhaitait avec

tant d'ardeur. Ses amis essayèrent de le détourner de ce projet; ils auraient peut-être réussi, n'eût été un ordre de Dieu lui-même, qui, pendant que le Père Jean était en prières, lui fit savoir qu'il le verrait avec plaisir partir pour l'Italie.

Il partit donc, et habita tout d'abord à Rome un couvent espagnol; puis bientôt, ayant entendu dire qu'il y avait d'autres couvents où l'on pratiquait la règle avec une grande sévérité, il obtint du ministre général l'obédience pour celui de Civitella, près de Subiaco.

Pendant sept ans, le Père Jean donna aux religieux de Subiaco l'exemple de toutes les vertus : il se plaisait dans cette retraite profonde où ne pénétrait aucun bruit du dehors, et il eût voulu y rester jusqu'à sa mort; mais ses supérieurs en décidèrent autrement : ils l'envoyèrent en France avec le Révérend Père Areso, pour fonder un couvent à Saint-Palais, et commencer ainsi le rétablissement de l'Ordre Séraphique en France.

Ce fut là le dernier travail du Père Jean pour la sainte cause de Dieu. Après avoir eu le bonheur de voir prospérer la nouvelle fondation franciscaine, il tomba malade et se sentit si profondément atteint, qu'il annonça lui-même sa mort prochaine à ses frères. Il expira, en effet, le 29 janvier 1857, à quatre heures et demie du matin. Une foule immense et recueillie se porta à ses funérailles, et l'on conserve pieusement, au couvent de Saint-Palais, les reliques du vénérable serviteur de Dieu.

(*Abrégé de l'Année Franciscaine.*)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

—

JANVIER

Ier JOUR.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR.

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

I

J

L

M

S

T

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typ. L. Guerin.



